Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil 1890-1920

Isabelle Felici

1994

Table des matières

REMERCIEMENTS **8**

LISTE DES ABRÉVIATIONS **10**

INTRODUCTION **12**

Première partie : LA PREMIERE MANIFESTATION DE L'ANARCHISME ITALIEN AU BRESIL : LA COLONIE CECILIA 1890-1894 **16**

I.1 GIOVANNI ROSSI ET SES PREMIERS PROJETS DE VIE COMMUNAUTAIRE EN ITALIE **22**
I.1.1 Les premiers pas du militant 22
I.1.2 *Un comune socialista* 23
I.1.3 Premières polémiques 27
I.1.4 *Lo Sperimentale* 31
I.1.5 Cittadella 34

I.2 LA CECILIA **37**
I.2.1 Où Giovanni Rossi réussira-t-il à implanter sa colonie ? 37
I.2.2 Avril 1890-décembre 1890 39
I.2.3 Le voyage de Rossi en Italie, nouvelles polémiques 40
I.2.4 La place de Giovanni Rossi dans le socialisme italien 43
I.2.5 *Un comune socialista,* cinquième édition 44
I.2.6 Janvier 1891-juin 1891 45
I.2.7 Juin 1891-octobre 1891 48
I.2.8 Novembre 1891-octobre 1892 49
I.2.9 Novembre 1892-mai 1893 51
I.2.10 Un épisode d'amour à la colonie Cecilia 53
I.2.11 L'épisode de la « Révolution Fédéraliste » 56
I.2.12 Avril 1894, la fin de la Cecilia 59

I.3 BILAN **60**
I.3.1 Bilan scientifique 60
I.3.2 Bilan politique 61
I.3.3 Bilan financier 63
I.3.4 La Cecilia et ses effets sur l'idéologie de Giovanni Rossi 66
I.3.5 *Il Paraná nel XX secolo* 67
I.3.6 Les dernières années de Rossi au Brésil. Le retour en Italie. 71

I.3.7 Cecilia et l'empereur ou comment en finir avec les légendes 74
I.3.8 La Cecilia et ses rapports avec le mouvement ouvrier 77
I.3.9 La Cecilia, une anecdote de la grande émigration 81

Deuxième partie : UN NOYAU ANARCHISTE S'INSTALLE À SÃO PAULO 1890-1903 84

II.1 SOUS LE SIGNE DE LA REPRESSION 86
II.1.1 *Primo Maggio* 1892 87
II.1.2 *Gli Schiavi Bianchi* 87
II.1.3 L'arrestation de Galileo Botti 88
II.1.4 Les revers de la répression : l'épisode des expulsés de São Paulo en mars 1893. 91
II.1.5 *L'Asino Umano* 93
II.1.6 L'arrestation d'avril 1894 et le rôle des autorités italiennes 95
II.1.7 Nouveau journal, nouvelles arrestations 100
II.1.8 *L'Operaio* 105
II.1.9 *La Birichina* 106

II.2 NOUVEAU DEPART 108
II.2.1 *Il Risveglio* marque la reprise du mouvement après la répression 108
II.2.2 Premières dissensions sur la question de l'organisation 112
II.2.3 *XX settembre* 1898 : heurts entre les anarchistes et la colonie italienne . . 118
II.2.4 Le 1er mai 1899 121
II.2.5 Après *Il Risveglio* 122
II.2.6 L'arrestation de Gigi Damiani 123
II.2.7 *La Canaglia* 124

II.3 DES ANARCHISTES ITALIENS PLUS INTERNATIONALISTES QUE JAMAIS 126
II.3.1 *Palestra Social* 126
II.3.2 La grève des verriers français, la question de l'organisation et les démêlés avec les socialistes 127
II.3.3 *La Terza Roma* 130
II.3.4 Les retombées de l'affaire Gaetano Bresci au Brésil / *Un anniversario Rivendicazione* 131
II.3.5 Le complot de 1902 133
II.3.6 L'affaire Augusto Donati, *La Gogna* 136
II.3.7 *Germinal* et *O Amigo do Povo.* 141
II.3.8 Organisateurs contre antiorganisateurs 143
II.3.9 Les numéros uniques de l'année 1903 146

Troisième partie : *LA BATTAGLIA*, UN RECORD DE LONGÉVITÉ POUR L'ANARCHISME ITALIEN À SÃO PAULO (1904-1913) 149

III.1 LE CONTACT SE CREE AVEC LES ITALIENS DE L'INTERIEUR DE L'ÉTAT DE SÃO PAULO 151
III.1.1 Présentation de *La Battaglia* et de son fondateur 151
III.1.2 Les autres rédacteurs de *La Battaglia* 153

III.1.3 Les tournées de propagande et le succès de *La Battaglia* dans l'État de São Paulo . . . 156
III.1.4 Dénonciation des conditions de vie dans les *fazendas* . . . 160
III.1.5 La campagne contre l'immigration . . . 161

III.2 L'ORGANISATION 168
III.2.1 Le Congrès Ouvrier d'avril 1906 . . . 170
III.2.2 Les grèves de 1906 . . . 172
III.2.3 *Il Libertario* . . . 175
III.2.4 Interrogatoires de Ristori, Cerchiai et Sorelli . . . 176
III.2.5 La grève de mai 1907 . . . 177
III.2.6 Les grèves de 1911 et 1912 . . . 181
III.2.7 L'autre forme d'organisation : les cercles anarchistes . . . 182
III.2.8 Les autres moyens de propagande . . . 186

III.3 LES AUTRES THEMES DE CAMPAGNE LA FIN DE *LA BATTAGLIA* 192
III.3.1 L'Idalina . . . 195
III.3.2 La guerre de Libye . . . 198
III.3.3 *La Barricata* . . . 203
III.3.4 La grève des *fazendas* . . . 204
III.3.5 *La Barricata/Germinal* . . . 206
III.3.6 La langue dans les journaux . . . 208

Quatrième partie : LES ANARCHISTES DE SÃO PAULO FACE À LA CRISE MONDIALE 1913-1920 216

IV.1 UNE NOUVELLE PAGE DANS L'HISTOIRE DE L'ANARCHISME AU BRESIL 218
IV.1.1 *La Propaganda Libertaria* . . . 218
IV.1.2 *Guerra sociale* Le journal et la guerre capitaliste . . . 223
IV.1.3 *Guerra Sociale* et la question de l'organisation . . . 226
IV.1.4 La création de l'Alliance anarchiste . . . 229
IV.1.5 L'apathie politique des émigrés . . . 232

IV.2 LA GREVE DE 1917 UNE CONSEQUENCE DE LA GUERRE EUROPEENNE 238
IV.2.1 Les prémices de la guerre sociale . . . 238
IV.2.2 La grève de juillet . . . 241
IV.2.3 Après la grève . . . 248
IV.2.4 La femme et les anarchistes italiens de São Paulo . . . 251

IV.3 LA FIN D'UNE EPOQUE 257
IV.3.1 Les journaux anarchistes italiens et la réalité brésilienne . . . 257
IV.3.2 Le problème du financement des journaux . . . 258
La fin d'une époque . . . 259
IV.3.5 *A Plebe* quotidien . . . 263
IV.3.6 Les événements d'octobre 1919 . . . 266
infâme agent provocateur qui, après être resté aux aguets devant la porte de la maison, a . . . 266
IV.3.7 Les expulsions de 1919 . . . 268
Après 1920 . . . 272

CONCLUSION **274**

BIBLIOTHEQUES, ARCHIVES ET CENTRES DE DOCUMENTATION OU S'EST EFFECTUEE LA RECHERCHE **278**

SOURCES **279**

BIBLIOGRAPHIE **280**

MATERIEL D'ARCHIVES **281**

PÉRIODIQUES CONSULTÉS **283**

OPUSCULES **285**

PRESSE **286**

EMIGRATION ITALIENNE **287**

HISTOIRE POLITIQUE **289**

HISTOIRE DU BRÉSIL **291**

LITTERATURE ET MEMOIRE **293**

LA COLONIE CECILIA **295**

LE SOCIALISME UTOPIQUE **297**

ANNEXES **298**

ANNEXE 1 : LISTE DES PERSONNES AYANT PARTICIPE A L'EXPERIENCE DE LA CECILIA. **299**

ANNEXE 2 : LETTRE DE GIOVANNI ROSSI À ALFRED SANFTLEBEN **301**

ANNEXE 3 : RAPPORT DU CONSUL ITALIEN A SÃO PAULO, EDOARDO COMPANS DE BRICHANTEAU, SUR LES ANARCHISTES PRESENTS DANS CET ÉTAT EN 1894 **304**

ANNEXE 4 : DATES DE PARUTION DES PRINCIPAUX JOURNAUX CITES **306**

FICHES BIBLIOGRAPHIQUES DES JOURNAUX ANARCHISTES ITALIENS PUBLIÉS AU BRÉSIL **308**

PRIMO MAGGIO **309**

GLI SCHIAVI BIANCHI **310**

Lieux où le journal a des contacts : 310

L’ASINO UMANO **312**

L’AVVENIRE **313**

L’OPERAIO **314**

LA BIRICHINA **315**

XX SETTEMBRE **316**

RIBATTIAMO IL CHIODO **317**

IL RISVEGLIO **318**

IL DIRITTO **320**

LA CANAGLIA **321**

PALESTRA SOCIAL **322**

UN ANNIVERSARIO. RIVENDICAZIONE **324**

LA TERZA ROMA **325**

GERMINAL! **326**

LA GOGNA **328**

LA VOZ DEL DESTIERRO **329**

LA RIVOLTA **330**

LA NUOVA GENTE **331**

LA NUOVA GENTE **332**

LA BATTAGLIA **333**

LA BARRICATA **339**

L’AZIONE ANARCHICA **342**

IL LIBERTARIO **343**

IL RIBELLE **344**

LA PROPAGANDA LIBERTARIA **345**

PRO-VITTIME POLITICHE D’ITALIA **347**

GUERRA SOCIALE **348**

ALBA ROSSA **351**

GERMINAL ! **353**
Résumé 354
Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil 1890-1920 354
Abstract 354
Italians in the Brazilian anarchist mouvement 1890-1920 354

REMERCIEMENTS

Je désire remercier Mario Fusco et Jean-Charles Vegliante qui ont accepté de diriger mon travail et qui m'ont apporté conseils et soutien tout au long de mes recherches.

Angelo Trento et Michael Hall m'ont chaleureusement accueillie et ont répondu à toutes mes interrogations. Qu'ils en soient ici remerciés.

Le personnel de nombreuses bibliothèques et archives ont facilité mon travail ; je tiens à remercier en particulier Anne-Marie Blanchenay de la BDIC.

Beaucoup d'amis m'ont apporté leur appui et leur aide, sous les formes les plus diverses. Gianni Carrozza m'a guidée à travers les rayons de sa bibliothèque personnelle et a relu avec attention mon travail, Luc Nemeth n'a consulté aucun fonds d'archives sans penser à mon travail, Suzanne Glaner s'est plongée avec moi dans la lecture de textes en allemand. Merci à tous.

Merci aux amis brésiliens, à Christina Roquette-Lopreato tout spécialement, aux amateurs de micro-informatique que j'ai largement consultés, à Eugenio Prieto, Aziz Diyari et Danièle Valin pour leur aide technique, et à mes correcteurs, Laurette Felici et Philippe Bielerzewski. Merci enfin à toute ma famille et à mes parents sans qui ce travail n'aurait pas été possible.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

ACS : Archivio centrale dello Stato, Rome.
AEL : Arquivo Edgard Leuenroth, Campinas (État de São Paulo).
ANR : Arquivo nacional, Rio de Janeiro.
ASMAE : Archivio storico del ministero degli Affari esteri, Rome.
ASMOB : Archivio storico del movimento operaio brasiliano, Milan.
BDIC : Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre.
BIR : Bibliothèque d'Italien et de Roumain de l'Université de Paris III.
BNF : Biblioteca nazionale, Florence.
CAPH : Centro de apoio à pesquisa em história, Departamento de História, Universidade de São Paulo.
CIRCE : Centre interdisciplinaire de recherches sur la culture de l'émigration, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III.
CDP : Comitato de Defesa Proletária
COB : Confederação Operária Brasileira.
CPC : Casellario politico centrale.
CSLP : Centro studi libertari Pinelli, Milan.
FO : Federação Operária de São Paulo.
IEDM : Istituto Ernesto De Martino per la conoscenza critica e la presenza alternativa del mondo popolare e proletario, Milan.
IFHS : Institut français d'histoire sociale, Paris.
IHGB : Instituto histórico geográfico brasileiro, São Paulo.
IISG : Internationaal Instituut voor sociale Geschiedenis, Amsterdam.
MAE : Ministero degli Affari esteri, Rome.
b. : busta
fasc. : fascicolo
vol. : volume

L'orthographe moderne a été utilisée pour les termes portugais, sauf pour les noms de personnes.

Les citations ont toutes fait l'objet de traduction. Pour les citations en italien, le texte original est reproduit dans les notes de bas de page.

> *Qua dentro, gli uomini (ce n'erano delle centinaia) non si potevano nemmeno contare a* anime, *come usava ancora ai tempi della gleba. Al servizio delle macchine, le quali, coi propri corpi eccessivi, sequestravano e quasi ingoiavano i loro piccoli corpi, essi si riducevano a frammenti di una materia a buon mercato, che si distingueva dal ferrame del macchinario solo per la sua povera fragilità e capacità di soffrire. L'organismo frenetico e ferreo che li asserviva, non meno che lo stesso fine diretto della funzione loro propria, per essi restava un enigma senza senso. A loro, infatti, non si davano spiegazioni, e loro stessi, d'altra parte, non ne chiedevano, sapendole inutili. Anzi, per il massimo rendimento materiale (che era tutto quanto a loro si domandava, imponendosi come un patto di vita-morte) la loro unica difesa era l'ottusità, fino a inebetirsi. La loro legge quotidiana era la necessità estrema della sopravvivenza. E loro portavano nel mondo il loro corpo come un marchio di questa legge incondizionata, che nega spazio perfino agli istinti animali del piacere, e tanto più alle domande umane.*
>
> Elsa MORANTE, *La Storia*, 1974.

INTRODUCTION

> Qui ne sait désormais que dans les limites de l'État de São Paulo vivent environ un million de fils d'Italie ?
>
> Il suffit d'énoncer ce chiffre pour que même ceux qui ne connaissent pas du tout notre histoire coloniale comprennent immédiatement l'énorme importance d'une telle foule au sein d'une population qui ne dépasse pas les trois millions et demi [1].

Le nombre d'un million avancé en 1906 par le quotidien italien de São Paulo, *Fanfulla,* est vraisemblablement exagéré. Selon le démographe Giorgio Mortara, les Italiens présents dans tout le Brésil au début du XXe siècle n'ont jamais dépassé le nombre de 600 000 [2]. Mieux encore que les chiffres, sujets à caution, les témoignages des voyageurs dans le Brésil de l'époque montrent le poids de la présence italienne, en particulier dans l'État de São Paulo. Voici ce que rapporte un chargé de mission au ministère français du Commerce :

> L'élément italien [est] de beaucoup prépondérant à São Paulo et dans tout l'État. Les Italiens sont décrotteurs, artisans, manœuvres, mais surtout agriculteurs et colons. Dans les grandes *fazendas* de café et les plantations de canne à sucre, ce sont les colons italiens qui sont la majorité ou plutôt la presque totalité [3].

São Paulo est en effet la principale destination des émigrants italiens au Brésil, lesquels se comptent par dizaines de milliers de 1887 à 1902 [4], atteignant le maximum de 104 414 en 1891 [5], au moment où une crise économique en Argentine fait dévier le flux migratoire des Italiens de ce pays vers le Brésil [6]. Beaucoup de ces Italiens qui arrivent au Brésil sont originaires des provinces de la Vénétie et du Frioul [7], en particulier ceux qui vont cultiver les terres dans les États du Sud du Brésil [8]et ceux qui sont employés comme travailleurs agricoles dans les grandes plantations de café de l'État de São Paulo. La population italienne de la capitale de cet État a une origine régionale beaucoup plus

1. « Chi non sa, ormai, che nei limiti dello Stato di São Paulo vivono circa un milione di figli d'Italia ? Basta enunciare questa cifra perché anche colui che non conosce affatto la nostra storia coloniale intuisce subito l'enorme importanza di una simile folla in mezzo ad una popolazione che non oltrepassa i tre milioni e mezzo. » *Il Brasile e gli italiani,* Pubblicazione del *Fanfulla,* Florence, Bemporad, 1906, p. 754.

2. Selon Giorgio Mortara, les Italiens au Brésil sont 230 000 en 1890, 540 000 en 1900, dont 360 000 à São Paulo. MORTARA, Giorgio, « Alcuni dati sull'emigrazione italiana in Brasile », *L'industria,* 1950, p. 7 et p. 10.

3. WALLE, Paul, *Au Brésil, L'État de São Paulo,* Paris, Guilmoto éditeur, 1910, p. 30.

4. Remarquons que de 1892 à 1902, São Paulo reçoit plus de 50% du total des émigrés qui arrivent au Brésil, avec des pointes de 80% en 1894 et 83,5% en 1895. RIOS, José Arthur, « Italianos em São Paulo », *in* MARCONDES, J. V. Freitas (org.), *São Paulo, espírito, povo, instituições,* São Paulo, Livraria pioneira editora, 1968, p. 75. Ces années correspondent à la période de forte immigration italienne au Brésil : de 1887 à 1902, 60% des émigrants accueillis au Brésil sont italiens.

5. COLETTI, Francesco, *Cinquant'anni di storia italiana, vol.3, Dell'emigrazione italiana,* Milan, Hoepli, 1911, p. 62. Il existe d'énormes différences entre les chiffres officiels italiens et les chiffres brésiliens. Sur ce problème, voir TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940,* Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984, p. 48-49.

6. SORI, Ercole, *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale,* Bologne, Il Mulino, 1979, p. 31. VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero, 1861-1981, dati introduttivi,* CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1986, p. 32.

7. Les émigrés en provenance de Vénétie et du Frioul représentent 29,6% de l'émigration italienne au Brésil entre 1878 et 1886, 50% entre 1887 et 1895, 16,6% entre 1896 et 1902, soit 35,2% pour la période 1878-1902. TRENTO, Angelo, *op. cit.,* p. 54-55. Pour les chiffres de l'émigration des Provinces de la Vénétie et du Frioul, voir FRANZINA, Emilio, *La grande emigrazione,* Padoue, Marsilio, 1976, p. 59.

8. Le groupe des Italiens dans les États du Sud du Brésil est beaucoup plus faible numériquement que le groupe de São Paulo. Selon Giorgio Mortara, en 1900 il y a 60 000 Italiens dans le Rio Grande do Sul alors qu'ils sont 360 000 dans l'État de São Paulo. MORTARA, Giorgio, *op. cit.,* p. 10.

hétérogène ; chaque groupe régional a cependant son quartier privilégié, Bexiga pour les Calabrais, Bom Retiro pour les Vénitiens, Brás pour les Napolitains [9].

Sous l'impulsion de la main d'œuvre immigrée qui vient remplacer la main d'œuvre esclave, bien tardivement libérée en 1888, l'État de São Paulo connaît un essor formidable, aussi bien dans le domaine de la culture du café, où la production passe de 3 700 000 sacs en 1892 à 15 400 000 en 1906 [10], que dans l'industrie. En 1901, la ville de São Paulo possédait 165 établissements industriels tous très récents : 105 ont été fondés cette même année et 60 pendant les douze années précédentes. Ce nombre est passé à 336 en 1907 [11].

Comme dans l'agriculture, les Italiens sont les plus nombreux dans l'industrie. En 1900, 81% de la population ouvrière de l'État de São Paulo est d'origine italienne [12]. La proportion baisse au fil des années. Malgré tout, en 1911, 29 entreprises du secteur textile emploient 10 204 ouvriers dont 59,2% sont italiens et seulement 18,1% brésiliens [13].

Les Italiens sont présents dans toutes les couches de la société pauliste, aussi bien chez les travailleurs agricoles et les ouvriers que chez les entrepreneurs [14], et influencent fortement le caractère de la ville. C'est ce que remarquent de nombreux voyageurs au Brésil dont Ferruccio Macola, journaliste vénitien et futur député [15]. Autre témoin de la forte concentration italienne à São Paulo : la presse. Angelo Trento a répertorié cinq cents titres de périodiques en italien parus entre 1870 et 1960, dont 306 à São Paulo [16]. Le plus connu, *Fanfulla,* né en 1893, devenu quotidien dès 1894, a été publié quasiment sans interruption jusqu'en 1969. Cinq quotidiens en langue italienne paraissent en 1907 [17].

La presse anarchiste en italien représente une part non négligeable de la presse italienne au Brésil. Elle est concentrée à São Paulo à la fin du siècle dernier et dans les deux premières décennies du XXe siècle : seuls trois périodiques anarchistes en italien paraissent après 1920 alors qu'on en compte trente pour la période indiquée, dont vingt-sept à São Paulo. Si ces journaux anarchistes italiens font l'objet de nombreuses citations chez maints auteurs, en particuliers chez ceux qui s'intéressent au mouvement ouvrier brésilien et à l'émigration italienne au Brésil, ils restent mal connus, aucune étude exhaustive ne leur ayant encore été consacrée [18]. Dans certains ouvrages, ils sont répertoriés sous forme de listes qui ne permettent guère que des observations chiffrées. Ces

9. CENNI, Franco, *Italianos no Brasil. « Andiamo in 'Merica… »,* seconda edição fac-similar do centenario da imigração italiano no Brasil, 1875-1975, São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975. Première édition 1956, p. 231.

10. MAURO, Frédéric, *Histoire du Brésil,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1979, p. 88.

11. MARCILIO, Maria Luiza, « Industrialisation et mouvement ouvrier à São Paulo au début du XXe siècle », *Le Mouvement Social,* n°53, octobre-décembre 1965, p. 110.

12. La main d'œuvre est composée à 92% d'étrangers. PINHEIRO, Paulo, Sérgio, « O proletariado industrial na primeira República », *História geral da civilização brasileira,* vol.3, tomo 2, Rio de Janeiro, Difel, 1977, p. 139.

13. MARTINS, José de Souza, « Empresários e trabalhadores de origem italiana no desenvolvimento industrial brasileiro entre 1880 e 1914 : o caso de São Paulo », *in Dados, Revista de Ciências Sociais,* vol.24, n°2, Instituto Universitário de Pesquisa do Rio de Janeiro, Editora Campus, 1981, p. 255.

14. DEAN, Warren, *The industrialization of São Paulo, 1880-1945,* Austin & London, University of Texas Press, 1969, p. 49-66.

15. MACOLA, Ferruccio, *L'Europa alla conquista dell'America Latina,* Venezia, Ongania, 1894, p. 380-384. Pour d'autres témoignages sur le caractère italien de São Paulo, voir le chapitre « São Paulo, uma cidade italiana ? », CARELLI, Mario, *Carcamanos e comendadores. Os italianos de São Paulo : da realidade à ficção (1919-1930),* São Paulo, Atica, 1985, p. 30-31.

16. TRENTO, Angelo, « La stampa periodica italiana in Brasile, 1765-1915 », *Il Veltro, Rivista della civiltà italiana,* a.XXXIV, n°3-4, mai-août 1990, p. 301-302.

17. *Fanfulla, La Tribuna Italiana, Il Secolo, Avanti !, Il Corriere d'Italia,* CENNI, Franco, *op. cit.,* p. 277.

18. Angelo Trento fait la même remarque pour la presse italienne en général. TRENTO, Angelo, « La stampa periodica italiana in Brasile, 1765-1915 », cit., p. 301.

listes sont d'ailleurs souvent lacunaires et erronées dans la mesure où certains auteurs se contentent d'informations de seconde main[19].

Une fois le matériel recueilli, non sans difficultés étant donné l'éclatement des collections en différents lieux géographiquement très éloignés, il a été procédé au dépouillement systématique et minutieux de tous les journaux. Sans s'arrêter outre mesure sur les grands thèmes de l'anarchie tels que l'abolition de l'État et de la propriété privée, la destruction de la famille, etc., non spécifiques aux anarchistes italiens présents au Brésil, cette étude privilégie deux aspects : l'incidence de la presse anarchiste en italien sur la colonie italienne, dont les journaux anarchistes sont une image en négatif, et la place de ces journaux dans le mouvement ouvrier brésilien qui naît à la fin du siècle dernier.

Force a été de constater, à la lecture préliminaire d'ouvrages sur l'histoire du Brésil, sur l'anarchisme italien et international, sur l'émigration italienne au Brésil, que de nombreux auteurs considèrent avec intérêt l'expérience de la colonie anarchiste Cecilia. Par souci d'exhaustivité et pour mettre en relief les liens non négligeables de la colonie avec la presse anarchiste en italien, il était essentiel de traiter ce thème dans un travail sur les anarchistes italiens au Brésil. Cette partie est devenue indispensable suite à la découverte, aux Archives nationales de Rio de Janeiro, d'un document qui vient bouleverser toute l'historiographie, aussi bien italienne que brésilienne, sur la colonie Cecilia.

Par ailleurs, le cadre politique dans lequel évolue le fondateur de la colonie, Giovanni Rossi, qui côtoie, jusqu'à son départ pour le Brésil en 1890, les grandes figures du mouvement ouvrier italien de la fin du XIXe siècle, est le même pour les autres anarchistes italiens présents au Brésil. L'étude de ce cadre politique nous permet non seulement de connaître les antécédents des anarchistes de la Cecilia en Italie, mais aussi ceux de l'ensemble des anarchistes italiens au Brésil car, malgré leur éloignement de la scène politique italienne, ceux-ci conservent des liens avec leur pays d'origine : les journaux anarchistes qu'ils publient au Brésil font constamment référence à ce qui se passe en Italie. Ils ne négligent pas pour autant la réalité brésilienne : leur action de propagande est étroitement liée aux conditions d'existence que connaissent les émigrés italiens au Brésil.

L'ensemble du travail est présenté selon l'ordre chronologique, ce qui permet de suivre l'évolution du contenu des journaux, la succession des différents titres au gré des problèmes financiers, des heurts entre les différents groupes anarchistes et de la réaction des autorités brésiliennes à ce mouvement politique venu du Vieux Monde. En 1890, période charnière pour le Brésil, qui vient de passer d'un régime monarchique à un régime républicain, alors que les membres de la Cecilia se rendent au Brésil, un premier mouvement anarchiste entièrement composé d'Italiens naît à São Paulo. Le groupe est rapidement démantelé par la répression policière, féroce et efficace. Il faut attendre 1898 et l'arrivée d'autres anarchistes en provenance d'Italie pour que le mouvement prenne un nouveau départ. L'activité des anarchistes italiens se déploie alors sans relâche, comme en témoigne leur production journalistique. Aux côtés des anarchistes brésiliens, de plus en plus nombreux au début du XXe siècle, ils participent aux grands événements du mouvement ouvrier de l'époque, jusqu'à ce qu'une nouvelle vague de répression contraigne un grand nombre d'entre eux à quitter le Brésil. La presse anarchiste survit alors, essentiellement en portugais, héritière des journaux qui pendant trois décennies ont paru presque exclusivement en italien.

19. La liste la plus fiable et la plus complète, outre celle d'Angelo Trento (TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè, op. cit.,* p. 453-477) qui concerne l'ensemble de la presse publiée en italien, est celle qu'a établie Leonardo Bettini. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 49-77.

Première partie : LA PREMIERE MANIFESTATION DE L'ANARCHISME ITALIEN AU BRESIL : LA COLONIE CECILIA 1890-1894

La colonie Cecilia, expérience de mise en pratique des principes anarchistes qui a vu le jour au Brésil en 1890 dans l'État du Paraná, est l'aspect le plus connu de l'anarchisme italien au Brésil et sa première manifestation. Mais beaucoup d'impressions fausses restent dans les esprits, car l'image de la Cecilia qui transparaît dans les ouvrages ayant rapport à l'anarchisme, dans les ouvrages de fiction qui lui sont consacrés, doit plus à la légende qu'à la réalité. Cette recherche permet donc de faire la distinction entre la légende et la réalité [20] et de faire le point, le plus précisément possible en fonction de la documentation recueillie, sur la façon dont s'est déroulée cette expérience de communisme anarchiste [21].

La colonie Cecilia constitue un épisode très original qui confère sa notoriété à l'anarchisme italien au Brésil, car si l'histoire de la Cecilia n'avait pas été transmise dans une version quelque peu détournée de la vérité, il est vraisemblable qu'elle n'aurait pas tant frappé les imaginations. En effet, malgré la présence de quelques anciens colons de la Cecilia dans le mouvement anarchiste de São Paulo et dans la presse anarchiste au Brésil, ni la colonie, ni son fondateur Giovanni Rossi n'ont laissé de traces profondes dans l'histoire du mouvement ouvrier tant italien que brésilien.

L'épisode de la Cecilia doit aussi être situé dans le courant migratoire, car dans sa forme, l'expérience des colons de la Cecilia est très proche de celle des autres émigrants italiens de l'époque. La Cecilia naît d'ailleurs au moment où le Brésil reçoit une forte vague d'émigration italienne à la fin du XIXe siècle.

Quant au personnage du fondateur de la Cecilia, Giovanni Rossi, dont la démarche est tout à fait marginale dans le contexte politique italien de l'époque, il est indissociable de l'histoire de la colonie. Cette histoire l'a profondément marqué car d'importants changements idéologiques s'opèrent en lui après l'échec de la Cecilia.

Le projet de colonie commence à prendre forme dès 1873, lorsque Rossi adhère à l'Association internationale des travailleurs, section de Pise, en proposant un projet de vie communautaire en Polynésie [22]. Cette adhésion marque l'appartenance de Giovanni Rossi au courant anarchiste puisque, depuis l'éclatement de la Première Internationale après le Congrès de La Haye en 1872, où sont décidés l'expulsion de Michel Bakounine et de James Guillaume et le transfert du conseil général de l'AIT à New York, seuls les anarchistes, regroupés après le congrès de Saint-Imier de 1872, tentent de maintenir l'existence de l'Internationale [23].

20. Sur ce point voir FELICI, Isabelle, « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia", *Les Langues Néolatines,* Paris, n°284, premier trimestre 1993 ; FELICI, Isabelle, « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993. Voir également les comptes rendus du colloque sur Giovanni Rossi, « Giovanni Rossi e la comunità sperimentale antiautoritaria », *Sicilia Libertaria,* Ragusa, n°110, mai 1993 et BIAGINI, Furio, « Pisa. Un convegno su Cardias », *A. Rivista anarchica,* Milan, n°200, mai 1993.

21. Les seuls antécédents que l'on puisse trouver à l'expérience de Giovanni Rossi sont deux colonies fouriéristes qui se sont, semble-t-il, implantées au Brésil en 1841. Il s'agit du phalanstère d'Oliveira et de l'Union industrielle du Sahy (Palmitar), Santa Catarina. Voir PETITFILS, Jean-Christian, *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIX^{e}siècle,* Paris, Hachette, 1982, p. 302. Sur le phénomène des communautés utopiques dans le Nouveau Monde, on pourra consulter avec profit les ouvrages suivants : CREAGH, Ronald, *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux États-Unis,* Paris, Payot, 1983, CREAGH, Ronald, *L'anarchisme aux États-Unis,* Berne, Francfort/Main, New York, Peter Lang, 1983 et le premier chapitre de FRANCESCATO, Donata e Grazia, *Famiglie aperte : la comune, Analisi socio-psicologica delle comuni nordamericane con una nota sulle comuni italiane,* Milan, Feltrinelli, 1974. Voir également MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.1 Des origines à 1914,* Paris, Maspero, 1983, p. 382-408. Dans le chapitre intitulé « Les milieux libres », l'auteur cite les noms de dix colonies libertaires en France, d'après les données d'E. Armand, *Milieux de vie en commun et « colonies »,* Paris, Orléans, Editions de l'*En dehors*, 2° tirage, 1931. Toutes ces colonies sont nées entre 1902 et 1913.

22. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Livorno, Tip. E. Favillini, 1891, p. 86.

23. Pour les problèmes concernant la Première Internationale et les dissensions entre marxistes et anarchistes, la bibliographie est vaste. Voir, par exemple, DOLLEANS, Edouard, *Histoire du mouvement ouvrier,*

En 1874, les internationalistes préparent une insurrection à grande échelle dans la région de Bologne et dans de nombreuses autres régions d'Italie[24]. Le plan minutieusement établi ne peut être appliqué car la police, mise au courant de tous les détails[25]. De nombreux anarchistes sont arrêtés tandis que d'autres prennent le chemin de l'exil[26]. Les anarchistes italiens s'étant réorganisés, une nouvelle tentative insurrectionnelle a lieu dans le massif campanien du Matese en avril 1877[27]. Voulant remédier à l'insuffisance de la propagande orale et écrite par la « propagande par le fait », un groupe d'une trentaine de personnes, dont Malatesta et Cafiero, fait irruption, brandissant le drapeau rouge et noir, dans le village de Letino. Le portrait de Victor-Emmanuel II est brisé, on brûle les archives, Cafiero prononce un discours sur le socialisme. Le même scénario se reproduit à Gallo, un village voisin. Le ministère de l'Intérieur, informé de tous les détails par la personne qui guide les anarchistes, décide de laisser faire pour mieux réprimer ensuite. Mais les choses se précipitent du fait de l'intervention inopinée de la force publique locale. La marche des insurgés est finalement interrompue par l'armée. Les événements du Matese justifient, pour la police, une surveillance rapprochée de tous les adhérents à l'Internationale. De nombreuses arrestations s'ensuivent.

La répression se renforce encore l'année suivante : le 17 novembre 1878 à Naples, Giovanni Passanante attente aux jours d'Humbert Ier qui vient de succéder à Victor-Emmanuel II. Bien que Passanante ne soit pas anarchiste mais républicain, « immédiatement les associations internationalistes [sont] jugées responsables de l'attentat et les adhérents à l'Internationale [sont] arrêtés par centaines[28] ». Dans les jours qui suivent, des bombes explosent à Florence et à Pise, le 18 et le 20 novembre, qui « [fournissent] au gouvernement l'occasion ou le prétexte de procéder à la plus vaste opération de répression jamais menée contre l'Internationale[29] ». Ces attentats à la bombe sont attribués à des anarchistes alors qu'ils ont été organisés assez grossièrement par des fonctionnaires de police[30]. Les anarchistes sont poursuivis en tant que « malfaiteurs ». L'opinion publique est maintenue dans la crainte. On généralise la mise en résidence forcée, « do-

vol.1, 1830-1871, Paris, Armand Colin, 1953, p. 277-360 ; GUILLAUME, James, *L'Internationale. Documents et souvenirs, vol.1, 1864-1872, vol.2, 1873-1878,* Editions Gérard Lebovici, 1985 ; ROMANO, Aldo, « Le due strade del socialismo », *Storia del movimento socialista in Italia, vol.2, L'egemonia borghese e la rivolta libertaria, 1871/1882,* Bari, Laterza, 1966, p. 361-393 ; HOSTETTER, Richard, « Il socialismo italiano e la polemica "autoritaria-libertaria" », *Le origini del socialismo italiano,* Milan Feltrinelli, 1963, p. 344-371 ; HARMEL, Claude, *Histoire de l'Anarchie, des origines à 1880,* Paris, Champ Libre, 1984, p. 322 et suivantes ; MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.1 Da Bakunin a Malatesta,* Milan, Rizzoli, 1969, p. 68. Sur l'implantation de l'Internationale en Italie, voir aussi, ROSSELLI, Nello, *Mazzini e Bakunin. Dodici anni di movimento operaio in Italia, 1860-1872,* Turin, Einaudi, 1967 et les documents recueillis par Pier Carlo Masini dans *La Federazione italiana dell'Internazionale dei lavoratori. Atti ufficiali, 1871- 1880,* Milan, edizioni Avanti !, 1964.

24. ROMANO, Aldo, *op. cit., vol.2,* p. 407-435.

25. Voir les rapports de police publiés dans ROMANO, Aldo, *Storia del movimento socialista in Italia. vol.3, Testi e documenti, 1861/1882,* Bari, Laterza, 1967, p. 389-344.

26. DEL CARRIA, Renzo, *Proletari senza rivoluzione, Storia delle classi subalterne dal 1860 al 1950, vol.1,* Milan, Edizioni Oriente, 1970, p. 152-155. En ce qui concerne la répression qui a suivi la tentative d'insurrection de 1874, voir l'exemple sicilien dans CERRITO, Gino, *Radicalismo e socialismo in Sicilia (1860-1882),* Università degli studi di Messina, Pubblicazione della facoltà di Magistero, Messine, Florence, Casa editrice G. d'Anna, 1958, p. 238-270.

27. ROMANO, Aldo, *op. cit., vol.2,* p. 577-602. MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.1,* p. 105-127. DEL CARRIA, Renzo, *op. cit.,* p. 155-159.

28. MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.1,* p. 151-152.

29. *Ibidem,* p. 153.

30. Sur l'attentat de Florence, connu comme affaire Batacchi, du nom de l'anarchiste accusé par les fonctionnaires de police, voir CONTI, Elio, *Le origini del socialismo a Firenze (1860-1880),* Roma, Edizioni Rinascita, 1950, p. 213-216 ; COLETTI, Alessandro, *Anarchici e questori*, Padoue, Marsilio editore, 1971, p. 20-50. Sur la bombe à Pise, voir BERTOLUCCI, Franco, *Anarchismo e lotte sociali a Pisa, 1871-1901. Dalla nascita dell'Internazionale alla Camera del Lavoro,* Pisa, Biblioteca Franco Serantini, 1988, p. 96-103 ; COLETTI, Alessandro, *op. cit.,* p. 26.

micilio coatto », ainsi que la procédure de l'*ammonizione* selon laquelle tout individu, sur simple dénonciation, doit respecter des règles de conduite très strictes : sortie à heure fixe, personnes à ne pas contacter, lieux à ne pas fréquenter, etc.[31] Un usage démesuré est fait de cette procédure ; dans certaines régions, on compte par milliers les personnes qui en sont victimes[32], parfois même des vieillards et des enfants[33].

Ces méthodes répressives, dont Rossi est lui aussi victime, sont utilisées par les gouvernements pour étouffer les mouvements de protestation spontanés des années soixante-dix et quatre-vingt[34], qui annoncent les grandes insurrections de 1893-1894, en Lunigiana et en Sicile, et surtout les événements de 1898, avec en particulier l'émeute qui se déclenche à Milan en mai 1898[35].

À l'époque, socialistes et anarchistes appartiennent encore à la même famille, ce qui explique l'usage indifférencié des deux termes. Toutefois, les heurts ne manquent pas. Ainsi en 1879, Andrea Costa, avec lequel Rossi a des contacts fréquents, quitte les rangs de l'anarchisme et adopte une position parlementariste. Ce tournant, cette trahison selon certains, est rendu public par la lettre « Ai miei amici di Romagna[36] ». En 1881, Andrea Costa fonde le « Partito socialista rivoluzionario di Romagna » qui devient en 1884 « Partito socialista rivoluzionario d'Italia[37] ». Les nouvelles positions de Costa se heurtent à l'opposition de tous les anarchistes qui, par contre-coup, développent la propagande antiélectoraliste.

Aux élections législatives de 1882, les candidats socialistes sont nombreux et décident qu'en cas d'élection, ils refuseront de prêter serment. Malgré leur antiparlementarisme, les anarchistes, dont Rossi, soutiennent les candidatures de protestation, en particulier celle de Cipriani. Amilcare Cipriani[38], le combattant garibaldien, le colonel de la Commune, était alors condamné à vingt-cinq ans de prison[39]. Cette condamnation avait soulevé, en Italie comme à l'étranger, un vaste mouvement de protestation qui ralliait toutes les mouvances progressistes de la classe politique, des radicaux aux anarchistes. En 1882, seul Costa est élu. Malgré les résolutions préélectorales, il décide finalement de prêter serment et devient donc le premier député socialiste, soulevant une marée de désapprobation de la part des anarchistes[40]. La tension est au maximum lorsqu'en 1884, Malatesta met Costa au défi de prononcer un discours provocateur à l'Assemblée et de démissionner pour laisser son poste de député à Cipriani[41]. Pour les anarchistes, le parti de Costa

31. TARANTINI, Domenico, *La maniera forte, Elogio della polizia. Storia del potere politico in Italia : 1860-1975,* Verona, Bertani editore, 1975, p. 137-141. Sur la répression voir aussi le chapitre « La paura dell'Internazionale » dans CONTI, Elio, *op. cit.,* p. 217-229.

32. Dans la province de Naples, il y a quatorze mille *ammoniti* en 1880. TARANTINI, Domenico, *op. cit.,* p. 139.

33. *Ibidem,* p. 140.

34. TARANTINI, Domenico, *op. cit.,* p. 134-136. DEL CARRIA, Renzo, *op. cit.,* p. 165 et suivantes.

35. DEL CARRIA, Renzo, *op. cit.,* p. 242-294, pour les mouvements de 1893-1894. Pour 1898, voir tout le chapitre IX. Pour une reconstitution romancée des émeutes et des massacres de Milan en 1898, voir VALERA, Paolo, *I cannoni di Bava Beccaris,* Milan, Giordano Editore, 1966.

36. CERRITO, Gino, *Andrea Costa nel socialismo italiano,* Roma, Goliardica editrice, 1982, p. 177 et suivantes. ROMANO, Aldo, *op. cit., vol.2,* p. 668-690. Le texte « Ai miei amici di Romagna » est reproduit dans ROMANO, Aldo, *op. cit. vol.3,* p. 448-453.

37. LISANTI, Nicola, *Il movimento operaio in Italia 1860-1980. Dall'Unità ai nostri giorni,* Roma, Editori Riuniti, 1986, p. 29.

38. Sur Cipriani, voir MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.1,* p. 195-201.

39. Arrêté le 31 janvier 1881 pour atteinte à la sûreté de l'État, Cipriani est en fait condamné pour homicide volontaire car l'on ressort au procès une affaire vieille de quinze ans : lors d'une rixe entre émigrants italiens survenue en 1867 lors d'un séjour en Egypte, Cipriani avait poignardé l'un de ses agresseurs ainsi que deux gendarmes. *Ibidem,* p. 197 et p. 199.

40. *Ibidem,* p. 184-185.

41. *Ibidem,* p. 212. Sur la polémique contre Andrea Costa, voir aussi SANTARELLI, Enzo, *Il socialismo anarchico in Italia,* Milan, Feltrinelli, 1959, p. 50-63.

est désormais à combattre comme n'importe quel parti bourgeois[42]. Mais dans les faits, ce sont encore des relations d'amour et de haine qui lient les différentes tendances du socialisme. Rossi, qui se professe anarchiste mais ne prend ouvertement parti pour aucune des tendances, en est une preuve vivante.

Pour lutter contre l'influence de Costa, les anarchistes s'organisent. Ils s'insèrent dans les mouvements de grève dans les villes et dans les campagnes qui se multiplient dans ces années quatre-vingt[43]. Le congrès de Capolago, qui se tient en janvier 1891 et qui réunit anarchistes, socialistes illégalistes et révolutionnaires, représente la dernière étape vers l'organisation du mouvement anti-autoritaire[44]. Il aboutit à la création de l'éphémère « partito socialista anarchico rivoluzionario[45] ». Les anarchistes, dont Malatesta, qui œuvrent pour l'organisation d'un parti, se heurtent à une double opposition, celle des individualistes, comme Paolo Schicchi, qui préfèrent à l'organisation l'invective, le défi et le coup d'éclat, et celle des anarchistes modérés, représentés par le journal *La Rivendicazione* de Forlì[46]. Ces derniers ne rejettent pas la collaboration avec les socialistes parlementaristes. Au contraire, ils la favorisent[47].

Mais la rupture définitive entre les socialistes et les anarchistes italiens a lieu lors du congrès de Gênes d'août 1892. À l'initiative des socialistes, dont Filippo Turati, que Rossi a fréquenté dans sa jeunesse, est désormais l'une des figures dominantes[48], le congrès se scinde[49]. Les socialistes réunissent ceux qui croient à l'efficacité de la lutte électorale, certains d'éliminer ainsi les anarchistes[50], représentés par Pietro Gori et Luigi Galleani[51]. Costa, qui tente de concilier les deux positions, ne rejoint que plus tard les rangs du parti socialiste créé après le congrès de Gênes[52].

Rossi ne prend pas position car à ce moment-là, il est déjà loin de ce débat. Il a subi la répression, s'est passionné pour les candidatures de protestation, a côtoyé tous les représentants politiques du mouvement ouvrier, mais son acharnement à défendre son projet communautaire, qui doit selon lui résoudre de façon scientifique le problème social, l'éloigne assez vite du combat mené par ses contemporains. Pour lui, la lutte est ailleurs.

> *La communauté est le plus* complet *de tous les systèmes socialistes : il résout toutes les questions, tandis que presque tous les autres systèmes ne sont que* partiels*, et ne remédient qu'à une partie du mal.*

42. Voir *Il Paria,* Ancona, 26 avril 1885, cité par SANTARELLI, Enzo, *op. cit.,* p. 67.
43. SANTARELLI, Enzo, *op. cit.,* p. 71.
44. Sur le congrès de Capolago, voir SANTARELLI, Enzo, *op. cit.,* p. 71-77 et MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.1,* p. 240-242.
45. Sur le parti socialiste anarchiste révolutionnaire, voir MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.1, passim* ; MANACORDA, Gastone, *Il movimento operaio italiano attraverso i suoi congressi,* Roma, Rinascita, 1971, p. 283 et suivantes ; SANTARELLI, Enzo, *op. cit.,* p. 49-90 et annexes, p. 177-202.
46. SANTARELLI, Enzo, *op. cit.,* p. 77-83.
47. MANACORDA, Gastone, *Il movimento operaio italiano attraverso i suoi congressi,* Roma, Rinascita, 1971, p. 283 et suivantes.
48. Grande figure du Parti socialiste italien dont il est l'un des fondateurs en 1892 et dont il devient Secrétaire général en 1921, il meurt en exil à Paris en 1932. Voir l'article consacré à Turati dans ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943,* Roma, Editori Riuniti, 1975-1978.
49. Felice Vezzani, anarchiste transfuge du socialisme qu'on retrouve parmi les pionniers de l'anarchisme au Brésil, raconte les heurts entre anarchistes et socialistes au cours du congrès de Gênes de 1892. VEZZANI, Felice, « Il Congresso di Genova del 1892 », *Veglia,* Paris, n°3, juillet-août 1926, *in* NETTLAU, Max, *Die erste Blütezeit der Anarchie,* Vaduz, Topos Verlag, 1981, p. 317.
50. DEL CARRIA, Renzo, *op. cit.,* p. 235.
51. Errico Malatesta et Francesco Saverio Merlino étaient alors en exil. Voir les articles consacrés à Malatesta et Merlino dans ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *op. cit.*
52. MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.1,* p. 268-270. Au niveau international, la scission a lieu au cours du congrès de Londres de 1896. SANTARELLI, Enzo, *op. cit.,* p. 109.

Etienne CABET, *Colonie Icarienne aux États-Unis,* 1856.

I.1 GIOVANNI ROSSI ET SES PREMIERS PROJETS DE VIE COMMUNAUTAIRE EN ITALIE

I.1.1 Les premiers pas du militant

Giovanni Rossi, fils d'un avocat pisan, est né le 11 janvier 1856. Il poursuit ses études à Pise et à Pérouse et obtient le diplôme de médecin-chirurgien vétérinaire en 1875[1]. La même année, il exerce à Montescudaio, entre Cecina et Volterra, où sa famille possède des biens. Dans cette commune de 1800 habitants où « les idées collectivistes sont par la grande majorité des gens connues et acceptées », il crée en 1877 un parti socialiste, section de l'Internationale[2], dont il est membre depuis 1873.

À partir d'avril 1877, après les événements du Matese, Rossi, comme tout internationaliste, est surveillé par la police italienne[3]. Il collabore « activement à tous les journaux anarchistes de la province de Pise[4]». Dans le journal *Il Lavoro,* il écrit un article sur le collectivisme[5], où il reprend à son compte les positions de Bakounine. Cet article de Rossi reflète la tendance bakouniniste de l'anarchisme italien dans les années 70. En effet, Bakounine se déclarait collectiviste et s'opposait au communisme autoritaire de la tendance marxiste de la Première Internationale. Au congrès de Berne en 1868, il s'exprimait en ces termes :

> Je déteste le communisme, parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis concevoir rien d'humain sans liberté. Je ne suis point communiste parce que le communisme concentre et fait absorber toutes les puissances de la société dans l'État, parce qu'il aboutit nécessairement à la centralisation de la propriété entre les mains de l'État, tandis que moi je veux l'abolition de l'État – l'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'État, qui, sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes, les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et de la propriété collective ou sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non de haut en bas, par le moyen de quelque autorité que ce soit. Voulant l'abolition de l'État, je veux l'abolition de la propriété individuelle

1. « Notas autobiograficas », notice autobiographique, annexe à une lettre de Giovanni Rossi à Ermembergo Pellizzetti, Pise 28 juin 1926, document reproduit dans PELLIZZETTI, Beatriz, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional,* Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 16-17.

2. « Ultimo corriere », *La Plebe,* Milan, 19 août 1877.

3. BERTOLUCCI, Franco, *Anarchismo e lotte sociali a Pisa, 1871-1901. Dalla nascita dell'Internazionale alla Camera del Lavoro,* Pisa, Biblioteca Franco Serantini, 1988, p. 85, n°62. L'auteur cite un rapport de police du 20 avril 1877 relatant la perquisition effectuée chez Rossi à Montescudaio.

4. BADALONI, Nicola, « Le prime vicende del socialismo a Pisa (1873-1883) », *Movimento operaio,* novembre-décembre 1955, n°6, p. 873, note 71.

5. « Consigli agli operai », *Il Lavoro,* n°3, Pisa, 10 février 1878, *in* BADALONI, Nicola, *Democratici e socialisti livornesi nell'Ottocento,* Rome, Editori Riuniti, 1966.

héréditaire, qui n'est qu'une institution de l'État, une conséquence même du principe de l'État. Voilà dans quel sens je suis *collectiviste* et pas du tout communiste[6].

Dans la communauté socialiste imaginaire que Rossi décrit dans son premier roman, *Un comune socialista,* c'est un système collectiviste anarchiste qui est appliqué.

I.1.2 *Un comune socialista*

Le premier manuscrit de cet ouvrage date de 1875[7]. Le roman est publié une première fois à Milan en 1878 par le journal socialiste d'Enrico Bignami, *La Plebe*[8]. Dans l'introduction, Rossi, qui écrit sous le pseudonyme de Cardias, s'adresse aux bourgeois pour leur expliquer ce qu'est le socialisme. Sa définition tient en quelques énoncés : « *anarchie* dans les relations sociales ; *amour* et rien d'autre qu'amour dans la famille ; *propriété collective des capitaux* ; *distribution gratuite des produits* dans l'organisation économique ; *négation* de Dieu dans la religion[9]. »

Il raconte ensuite la rencontre de Cardias (c'est aussi le nom d'un des personnages du roman), dans un lieu imaginaire de la côte tyrrhénienne appelé Poggio al Mare, avec le personnage de Cecilia, qui est à l'origine du nom de la colonie qui verra le jour au Brésil en 1890. Cecilia, que Cardias finira par épouser, est la sœur d'Alessandro De Bardi, riche propriétaire ami de Cardias, dont les terres sont cultivées par des paysans vivant à l'état de misère. Avec l'aide de la jeune fille, qui a les mêmes idéaux socialistes que lui, et avec l'accord du frère propriétaire, Cardias prend la décision de réorganiser la propriété selon les principes du socialisme.

Dans la deuxième partie, Cardias raconte les premiers pas de la communauté vers le socialisme, les difficultés rencontrées, et décrit l'organisation sur les bases du collectivisme anarchiste : tous les biens de production sont mis en commun, mais chacun bénéficie individuellement du fruit de son travail.

Dix ans après le début de l'expérience, un ami de Cardias visite Poggio al Mare. À travers ce nouveau personnage, c'est le lecteur que Rossi veut convaincre de l'efficacité du système collectiviste anarchiste qui s'est instauré dans sa commune imaginaire. En effet, tout est performance. Les résultats formidables de l'agriculture et de l'élevage sont dus à l'organisation rationnelle du travail, à l'utilisation scientifique des meilleurs produits, et des plus modernes[10], à la joie dans laquelle s'effectue tout travail :

6. GUILLAUME, James, *L'Internationale. Documents et souvenirs, vol.1, 1864-1872,* Paris, Editions Gérard Lebovici, 1985, p. 74-75. Ces propos de Bakounine ont été souvent cités dans la presse anarchiste, voir par exemple un article du journal de Luigi Galleani publié aux États-Unis, « Collettivisti o comunisti », *Cronaca sovversiva,* Barre, Vermont, n°5, 2 février 1907, mais aussi par les historiens. HARMEL, Claude, *Histoire de l'Anarchie, des origines à 1880,* Paris, Champ Libre, 1984, p. 384, GUERIN, Daniel, *L'anarchisme,* Paris, Gallimard Folio, 1981, p. 34 et MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France. vol.1 Des origines à 1914,* Paris, Maspero, 1983, p. 15.

7. Giovanni Rossi à Andrea Costa, Gavardo, 22 mars 1884. Cette lettre est reproduite dans GOSI, Rosellina, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia anarchica Cecilia,* Milan, Moizzi, 1977, p. 127-128.

8. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Milan, Biblioteca socialista della *Plebe*, Tip. F. Pagnoni, 1878. Le volume, qualifié de *bozzetto semi-veridico*, est annoncé dans *La Plebe* du 4 juillet 1878. Le numéro du 11 juillet lui consacre quelques lignes des plus élogieuses.

9. « Questi enunciati suonano : *anarchia* nelle relazioni sociali ; *amore* e nient'altro che amore nella famiglia ; *proprietà collettiva dei capitali* ; *distribuzione gratuita dei prodotti* nell'assettamento economico ; *negazione* di Dio in religione. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Milan, Biblioteca socialista della *Plebe,* 1878, p. 7.

10. Au cours des différentes éditions de son ouvrage, Rossi modernise les exemples qu'il cite. Dans l'édition de 1884, il évoque une charrue présentée dans l'*Almanach de l'agriculture* de 1882. Dans l'édition de 1891, il introduit un objet présenté à l'Exposition Universelle de Paris en 1889.

– Dans cette salle j'entends chanter allègrement, qu'est-ce que c'est ? [demande le visiteur] – C'est l'Association des laitières qui travaille [11].

Les crémières sont heureuses, tout le monde est vêtu simplement et élégamment, le visiteur trouve les ouvriers « bons, bien élevés, intelligents ». L'un de ces ouvriers, inspiré par la locomotive du train qui les conduit de leur lieu de travail à Poggio al Mare, déclame, « avec sentiment, ce dont, à première vue, on ne l'aurait pas cru capable », quelques vers de Carducci [12]. Cecilia apporte une touche féminine, tendre et délicate à l'ensemble. On n'imagine pas cadre plus idyllique.

Le côté romanesque de l'ouvrage ne porte pas chance à son auteur : Rossi est arrêté le 21 novembre 1878 [13], quatre jours après l'attentat contre Humbert Ier à Naples, et deux jours après l'explosion à Pise d'une prétendue bombe anarchiste. Le prétexte de l'arrestation de Rossi est trouvé lors d'une perquisition à son domicile : la police constate que Rossi est en possession d'une « arme dangereuse » qui est en fait un bistouri, instrument indispensable à l'exercice de son métier de chirurgien vétérinaire. Malgré le non-lieu prononcé lors de son procès, Rossi reste incarcéré à Volterra jusqu'en avril 1879 ; il est également *ammonito* [14]. La surveillance de cet « élément dangereux et subversif » continue et, malgré ses nombreux travaux scientifiques dans le domaine vétérinaire et agronomique, Rossi éprouve des difficultés à trouver un emploi correspondant à sa formation à cause de ses démêlés avec les autorités [15].

En 1881, paraît la seconde édition revue et corrigée de *Un comune socialista,* que Rossi prend à cœur de distribuer personnellement à ses lecteurs [16]. La même année, il fait partie d'une Association électorale démocratique qui est organisée à Pise afin de former en Toscane un parti socialiste révolutionnaire sur le modèle du « Partito socialista rivoluzionario di Romagna » de Costa. Rossi se joint à ce mouvement électoraliste parce qu'il est favorable aux candidatures de protestation [17]. Il participe activement à la campagne électorale en faveur d'Amilcare Cipriani et publie même, quelque temps plus tard, un numéro unique qui retrace toute la biographie de Cipriani et qui appelle à soutenir sa candidature à la députation [18].

Il ne met cependant pas sa confiance dans le parlementarisme comme nous le montre un texte paru en 1883, *Cosa vogliono i contadini* [19]. Lors d'une veillée, des paysans sont éclairés sur l'injustice de leur situation par un vieillard que les bourgeois méprisent parce qu'il a toujours critiqué le mariage et les gendarmes, même s'il mène une vie de famille exemplaire et n'a jamais fait de mal à personne. Pour conclure la veillée, le vieillard explique le texte de loi portant sur les coopératives qu'il proposerait si un député socialiste était élu. Tous les paysans présents approuvent le projet, sauf le « narrateur qui n'a pas confiance dans l'action législative du Parlement [20]. »

C'est encore à Pise que Rossi collabore au journal *Il Socialista,* paru en novembre 1883 [21], avant de partir pour Gavardo, dans la province de Brescia, où il obtient finalement

11. « In quella sala sento cantare allegramente, cos'è ? – È l'Associazione delle lattaie che lavora. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1878, p. 77.
12. *Ibidem,* p. 79.
13. BERTOLUCCI, Franco, *op. cit.,* p. 98. L'auteur cite un rapport de police du 21 novembre 1878.
14. Sur le procès de Rossi, voir GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 12-13.
15. GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 9. L'auteur cite un rapport de la police de Volterra du 29 août 1883.
16. *Ibidem,* p. 29.
17. BADALONI, Nicola, « Le prime vicende del socialismo a Pisa », cit., p. 878-879. Voir aussi BERTOLUCCI, Franco, *op. cit.,* p. 111.
18. *Brescia per Cipriani,* numero unico, Brescia, Tipografia sociale operaia, 24 février 1884.
19. *Cosa vogliono i contadini. Veglia in un podere toscano raccontata da Giovanni Rossi,* Milan, Biblioteca socialista della *Plebe,* n°11 et 12, 1883.
20. ROSSI, Giovanni, *Cosa vogliono i contadini, op. cit.,* p. 29.
21. BERTOLUCCI, Franco, *op. cit.,* p. 116.

par concours un poste de vétérinaire communal[22]. Ses activités politiques font que, même lorsqu'il se trouve loin de la Toscane, il est toujours surveillé de près par la police :

> Je suis surveillé et espionné, on me qualifie de sujet très dangereux, on cherche où je suis et où je vais, ce que j'ai écrit et ce que je suis en train d'écrire. Je ne serais pas étonné si d'un moment à l'autre on m'arrêtait, toujours pour le même délit de conspiration[23].

En 1884, il travaille à la quatrième édition de *Un comune socialista* ; il obtient à cette occasion une préface d'Andrea Costa, avec lequel il entretenait une correspondance depuis 1883[24]. Dans cette nouvelle version, quelque peu expurgée du sentimentalisme de la première édition, l'organisation de Poggio al Mare évolue par rapport à celle de 1878 : d'un système collectiviste, Rossi passe à un système communiste anarchiste, suivant en cela l'évolution du mouvement anarchiste de son époque. En effet, en 1880, au congrès de Verviers, Kropotkine conseille aux anarchistes « d'abandonner le terme "collectivisme*"* utilisé par les néo-marxistes : Guesde, Deville, etc., pour prendre celui de "communisme anarchiste[25]" ».

L'organisation collectiviste prévoyant la mise en commun des moyens de production mais non des produits du travail se résume dans la formule : « À chacun le produit de son travail. » Cela implique donc une rémunération de chacun en fonction du travail fourni. Les communistes anarchistes contestent ce système : « Les services rendus à la société ne peuvent être évalués en unités monétaires. Il faudra placer les besoins au-dessus des services. Tous les produits dus au travail doivent appartenir à tous et chacun en prendre librement sa part[26]. » La position des communistes anarchistes se résume dans la formule : « De chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins. »

Le collectivisme reste toutefois une étape transitoire vers le communisme anarchiste. C'est ce que nous pouvons constater grâce à cet exposé de Daniel Guérin sur les positions de l'école de Kropotkine, Malatesta, Elisée Reclus, Cafiero[27]…

> Ce n'est […] que lorsque s'ouvrirait l'ère de l'abondance que les normes « bourgeoises » de rémunération pourraient faire place à des normes spécifiquement « communistes ». Mais pas avant. Rédigeant, en 1884, le Programme d'une Internationale anarchiste encore dans les limbes, Malatesta conviendra que le communisme n'est immédiatement réalisable que dans des secteurs très restreints et que « pour le reste », il faudra accepter « à titre transitoire » le collectivisme[28].

---

22. BADALONI, Nicola, « Le prime vicende del socialismo a Pisa », cit., p. 873, note 71. A Gavardo, Rossi a publié son premier journal, *Dal campo alla stalla*. Filippo Turati fait allusion à ce journal dans un article de sa revue : « Avete buoni libri da regalare ? », *Critica Sociale,* n°3, 20 février 1891. Les lettres de Rossi conservées à la *Biblioteca comunale* de Imola portent, à partir du 1er décembre 1883, l'entête suivante : « Direzione del periodico *Dal campo alla stalla,* Gavardo. » GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 31. On retrouve également le titre de ce périodique, dans ce cas imaginaire, dans l'opuscule de Rossi *Cosa vogliono i contadini* précédemment cité. Sur le séjour de Giovanni Rossi à Gavardo, voir ZANE, Marcello, « Inquisito e spioneggiato. Giovanni Rossi e il suo soggiorno a Gavardo (1882-1887) », *Studi bresciani. Quaderni della fondazione Micheletti*, n°5, 1989, p. 7-51.

23. « Io sono inquisito e spioneggiato, mi qualificano come soggetto pericolosissimo, cercano dove sono e dove vado, cosa ho scritto e cosa scrivo. Non mi meraviglierei se da un momento all'altro mi arrestassero per il solito reato di cospirazione. » Giovanni Rossi à Andrea Costa, Gavardo, 22 mars 1884, *in* GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 127-128.

24. Nous n'avons pas de trace de la troisième édition.

25. « Collettivisti o comunisti », *Cronaca Sovversiva,* Barre, Vermont, n°5, 2 février 1907.

26. GUÉRIN, Daniel, *L'anarchisme,* Paris, Gallimard Folio, 1981, p. 71.

27. *Ibidem.*

28. *Ibidem,* p. 73.

C’est exactement la ligne que suit Giovanni Rossi en l’appliquant à son projet de communauté expérimentale. En 1884, il s’est déjà rallié au communisme anarchiste :

> Quand nous aurons fondé une colonie socialiste, nous pourrons tous nous dire à nous-mêmes que communisme et anarchie ne sont pas des idées peut-être vraies ou peut-être fausses mais sont réellement des faits, et des faits absolument vrais[29].

Mais dans l’édition de 1884 de *Un comune socialista,* le système communautaire, dont il développe le côté pratique et organisationnel par rapport à l’édition de 1878, reste collectiviste dans un premier temps :

> Comme il avait été dit que, le patrimoine social étant collectif, chacun avait le droit de posséder le fruit de son travail personnel, il fallut penser à organiser l’échange comme on avait organisé la production, à donner une valeur réelle et non arbitraire à ces produits du travail[30].

Pour donner leur valeur réelle aux produits, les chimistes et les biologistes de Poggio al Mare ont étudié « la quantité de consommation organique qu’entraîne tout travail manuel ou intellectuel[31] », afin que le produit de son travail revienne en entier à chacun. Sur la base de ces expériences scientifiques menées à Poggio al Mare, Cardias propose un tableau de correspondance entre les différents travaux convertis en unités de valeur à utiliser comme monnaie d’échange dans les coopératives.

ASSOCIATION DES AGRICULTEURS	FRAIS DE PRODUCTION DU VIN
Elagage : 6 heures de travail COEFFICIENT 4 Unités de valeur : 24 N.320. Echéance le 31 décembre 1880.	Année 1880. Elagage. N.320 Heures de travail : 6 Coeff. d’oxydation organique : 4 Unités de valeur : 24
ASSOCIATION DES AGRICULTEURS Labourage : 7 heures de travail COEFFICIENT 3 Unités de valeur : 21 N.321. Echéance le 31 décembre 1880	Labourage des vignes. N.321 Heures de travail : 7 Coefficient 3 Unités de valeur : 21
ASSOCIATION DES MINEURS 300 kilogrammes de minerai extrait COEFFICIENT 0,10 Unités de valeur : 30 N.154. Echéance le 31 décembre 1880.	1880. Extraction du minerai. N.154 Kilogrammes extraits : 300 Coefficient 0,10 Unités de valeur : 30

Figure 1 : Tableau d’équivalence entre les différentes tâches effectuées par les travailleurs de Poggio al Mare, Rossi, Giovanni, *Un comune socialista*, Brescia, Tipografia sociale operaia, 1884, p. 40.

29. « Quando avremo fondato una colonia socialista, noi tutti potremo dire a noi stessi : ma dunque comunismo e anarchia non sono idee forse vere e forse false, sono proprio fatti e fatti veri di certo. » « Vantaggi e possibilità di una colonia socialista », *La Favilla,* a.XIX, n°99, 25 décembre 1884.

30. « Siccome si era detto che, pure restando di ragione collettiva il patrimonio sociale, ciascuno avesse il diritto di possedere il frutto del proprio personale lavoro, si dovè pensare ad organizzare lo scambio come si era organizzata la produzione, a dare un valore reale e non arbitrario a questi prodotti del lavoro. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Brescia, Tipografia sociale operaia, 1884, p. 36.

31. *Ibidem,* p. 38.

Le système fonctionne à merveille, sans peser à quiconque : chacun travaille quand il le désire et comme il le désire, et l'intérêt de chacun s'harmonise avec l'intérêt de tous[32]. Grâce à la modernisation qui facilite les tâches les plus ingrates, le travail n'est pas une corvée : « Nous considérions tous le travail comme un droit, comme un passe-temps dont égoïstement nous n'aurions pas permis qu'un autre osât nous priver[33]. »

Grâce au bon fonctionnement du système collectiviste anarchiste, Poggio al Mare vit dans l'abondance et peut se permettre ainsi de passer au communisme anarchiste :

> Du moment que la production est restée la faculté incontrôlable de tous, la consommation aussi doit être déterminée par les besoins de chacun satisfaits sans contrôle. Et puisque tout nous enseigne qu'il y a abus uniquement là où il y a carence de ce dont on abuse, car on voit rarement s'enivrer celui dont la cave est pleine, ainsi à Poggio al Mare, où il y a abondance de tout, on n'abuse de rien. D'ailleurs nous savons tous que l'abus est néfaste à celui qui le pratique, et en bons égoïstes nous n'abusons de rien.
>
> Nous voilà donc en pleine distribution gratuite des produits du travail. Le socialisme dans sa plus haute expression – le Communisme anarchiste – se trouve pratiquement appliqué à Poggio al Mare[34].

Le projet de Rossi tel qu'il l'expose dans l'édition de 1884 de *Un comune socialista* se situe donc tout à fait dans la ligne des anarchistes contemporains de Rossi. Malgré cela, la plupart des anarchistes s'opposent farouchement à ce projet. Rossi n'obtient pas non plus l'appui des socialistes légalistes qu'il avait sollicités.

I.1.3 Premières polémiques

Dans les années 1884-1885, Rossi redouble d'efforts pour tenter de réaliser ce qui n'était jusqu'à présent qu'une fiction. En effet, à cette période commencent à paraître, dans les journaux anarchistes et socialistes italiens, des articles où il développe, explique, justifie un projet de colonie expérimentale. Il lance de nombreux appels à soutenir son action. Son intention est alors de constituer un comité de soutien[35]. Dans un article publié dans *La Favilla* le 25 décembre 1884, il propose d'établir une colonie socialiste dans la province de Rome, en Ciociaria, sur des terrains provenant de la suppression des corporations religieuses[36]. Cette proposition est suivie d'un programme très détaillé : Rossi

32. *Ibidem,* p. 36.

33. « Riguardavamo tutti il lavoro come un nostro diritto, come un passatempo del quale egoisticamente non avremmo permesso che un altro avesse ardito privarci. » *Ibidem,* p. 45.

34. « Dal momento che la produzione è restata facoltà incontrollabile di tutti, anche il consumo non può essere determinato che dai bisogni di ciascuno soddisfatti senza controllo. E poiché tutto c'insegna che l'abuso avviene solamente dove vi ha deficienza della cosa della quale si abusa, onde si vede raramente ubbriaco chi ha la cantina piena, così in Poggio al Mare, dove è abbondanza di tutto, si abusa di niente [*sic*]. D'altronde tutti sappiamo che l'abuso è dannoso a chi lo esercita, e da buoni egoisti non abusiamo di cosa alcuna. Eccoci dunque in piena distribuzione gratuita dei prodotti del lavoro. Il socialismo nella più alta espressione fino ad oggi escogitata – il Comunismo anarchico – si trova praticamente applicato in Poggio al Mare. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1884, p. 45.

35. Giovanni Rossi à Andrea Costa, Gavardo, 22 mars 1884, *in* GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 127-128.

36. « Vantaggi e possibilità di una colonia socialista », *La Favilla,* Organo dell'Associazione generale dei contadini italiani, Mantoue, a.XIX, n°99, 25 décembre 1884. Cet article a été, semble-t-il, publié une première fois dans le journal *Il socialista,* Organo del Partito socialista pisano, le 16 décembre 1883. Voir MUELLER, Helena Isabel, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : Colônia Cecília,* thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989, p. 179. D'autres sources confirment ce projet de colonie, à établir dans la province de Rome ou en Italie du Sud, que Rossi avait élaboré avec Turati et quelques autres. Il en parle dans une lettre à Gabriele Rosa du 17 novembre 1884 : « Turati, con me e con altri, sta maturando il progetto di fon-

dresse même un devis financier de l'opération dans lequel il prévoit toutes les dépenses et tous les bénéfices pendant dix ans[37]. *La Favilla* publie ensuite, pendant tout le mois de février, les avis de nombreux socialistes sur le projet de Rossi. Il faut reconnaître que l'accueil est assez froid et que seules quelques personnes soutiennent Rossi sans condition[38]. Le sentiment général est plutôt au scepticisme, même si l'on encourage Rossi à continuer dans sa voie et à donner des preuves concrètes de ce qu'il avance.

Outre la presse, Giovanni Rossi utilise les structures politiques existantes : les regroupements socialistes, les sociétés agricoles. En février 1885, par exemple, il lance un appel à la « Commissione federale di corrispondenza del Partito socialista rivoluzionario italiano[39] », le parti d'Andrea Costa. Costa laisse cet appel de Rossi sans suite. Les deux hommes sont pourtant très proches puisqu'Andrea Costa s'est intéressé au thème de la communauté idéale[40]. En 1881 avait paru dans l'*Almanacco popolare pel 1881*[41] un bref texte intitulé *Un sogno*[42] dans lequel Imola, la ville de Romagne dont Costa est originaire, est dépeinte après une grande révolution touchant toute l'Europe, qui aurait débarrassé les hommes de la misère, de l'injustice, de la barbarie et qui aurait permis d'instaurer le socialisme et le bien-être général par la mise en commun des moyens de production et des biens de première nécessité. Malgré cette communion de vue, le soutien que Costa apporte à Rossi n'est guère passionné, ni surtout très efficace sur le plan pratique. La préface qu'il rédige en 1884 pour la quatrième édition de *Un comune socialista* montre son peu d'enthousiasme à l'égard du projet de Rossi. Le ton de cette préface est élogieux mais Costa émet des restrictions. Mettant sur le même plan Poggio al Mare, la commune de Rossi, et Imola transformée par le rêve de la révolution, il écrit :

> Un jour viendra, ô ami Rossi, où nos pauvres petites communes, dans lesquelles nous nous sommes efforcés de faire entrer autant de vie que nous le pouvions, apparaîtront comme les créatures les plus rachitiques de ce monde[43].

Une lettre à Rossi datée de Imola le 13 juillet 1884 est également écrite sous le double signe de l'éloge :

---

dare nell'Italia meridionale o nella zona di bonifica intorno a Roma una colonia agricola cooperativa che possa dare argomenti sperimentali alla soluzione della questione sociale. » *in* BETRI, Luisa*, Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista,* Milan, Edizioni del Gallo, 1971, p. 7.

37. « Colonia agricola cooperativa. Abbozzo di programma », *La Favilla,* a.XX, n°4, 11 janvier 1885.

38. Romeo Candelari et Bosco Garibaldi. Voir « Colonia agricola cooperativa. Adesioni e critiche », *La Favilla,* a.XX, n°12, 7 février 1885, et n°14, 15 février 1885. Parmi les autres personnes qui s'expriment sur le sujet, citons Napoleone Colaianni, Osvaldo Gnocchi-Viani, Camillo Prampolini, Filippo Turati, Emanuele De Asarta…

39. « Il mio desiderio sarebbe che voi, rappresentanza del partito socialista italiano, [vi] riuniste alla presidenza della Società generale dei contadini italiani in Mantova, società forte di trentamila aderenti [che] ha già deliberato di sostenere vigorosamente la proposta colonia, non che alla rappresentanza della Società dei braccianti romagnoli, ed assumere insieme l'iniziativa. Pensa te che si tratta di fare un primo passo, riuscendo il quale, altri se ne potranno fare più solleciti e più sicuri. » Giovanni Rossi à la « Commissione federale di corrispondenza del Partito socialista rivoluzionario italiano, Forlì », Gavardo, 28 février 1885, *in* MUELLER, Helena Isabel, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília,* thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989, p. 212.

40. D'autres faits les rapprochent. En 1881, Giovanni Rossi avait fait partie d'une Association électorale démocratique organisée en vue de la fondation, en Toscane, d'un parti socialiste révolutionnaire, sur le modèle du « Partito socialista rivoluzionario di Romagna » fondé par Costa en 1881. Voir BADALONI, Nicola, « Le prime vicende del socialismo a Pisa », cit., p. 878-879.

41. RAGIONIERI, Ernesto, « La formazione del programma amministrativo socialista in Italia », *Movimento operaio,* n°5-6, 1953, p. 692.

42. Ce texte a été republié à maintes reprises. Nous l'avons consulté dans *Università Popolare,* Milan, 15 octobre-15 novembre 1917, p. 124-127.

43. « Verrà un giorno, o amico Rossi, in cui i nostri poveri comunelli, entro ai quali ci sforzammo di alitare tutto quel po' di vita che potemmo, parranno le più rachitiche creaturine di questo mondo. » Préface d'Andrea Costa à *Un comune socialista,* édition de 1884, p. VI.

> Ta commune commence à avoir désormais tant de précision dans ses lignes et tant de fondement scientifique, et en bon docteur que tu es, tu lui as fait un thorax si ample, des poumons si robustes, des épaules si larges et des jambes si solides que je la vois vivre, bouger, croître et évoluer à merveille.

et de la non-collaboration :

> À ce bouleversement de la conscience sociale tu coopèreras certainement beaucoup, ô ami Rossi, avec ton livre *Comune socialista,* et t'en seront reconnaissants tous ceux qui marchent vers de nouveaux horizons. Ne discutons pas maintenant du fait de savoir si nous sommes d'accord sur les points de détail. Ce sont des discussions inutiles car en matière de reconstruction sociale, seul le temps peut reconnaître qui a raison ou pas[44].

Le désaccord apparaît par touches délicates[45]. Dans une lettre postérieure (non localisée), Andrea Costa a dû s'exprimer plus clairement puisqu'en 1884, Rossi écrit à Costa que celui-ci lui a « ouvert une douche froide sur la tête[46]. » Il ne se formalise pas cependant de l'« abandon » de Costa, et dans la même lettre il se montre plus que jamais déterminé à mener à bien son projet :

> Depuis dix ans, je ne vis que pour ce projet, et je ne l'abandonne pas. […] Je constituerai une société, je recueillerai les moyens pour fonder au moins une modeste ferme. Je suis tenace, et à mon tour je te dis : tu verras[47].

Rossi mène alors l'action sur d'autres fronts. Il était déjà en contact avec Filippo Turati, au moins depuis 1884[48]. Ces contacts semblent se resserrer à la fin de 1885. Dans un manuscrit de Giovanni Rossi, « Alle federazioni, sezioni, circoli e nuclei socialisti in Italia", apparaît, entre autres signatures apocryphes, celle de Filippo Turati :

> Nous vous invitons, ô camarades, à traiter au sein de vos associations de l'importante proposition [la constitution d'une colonie expérimentale], en nous communiquant par la suite ce que vous en pensez et en vous constituant rapidement en comités locaux au cas où cette initiative recevrait votre approbation.

---

44. « Il tuo Comune comincia ad aver ormai tanta determinatezza di linee e tanto fondamento scientifico ; e da buon dottore che sei, gli hai fatto un torace così ampio e dei polmoni così robusti e delle spalle così larghe e delle gambe così solide, che lo vedo vivere e muoversi e crescere e svolgersi a meraviglia. » « A questo rivolgimento della coscienza sociale tu coopererai certo, o amico Rossi, col tuo *Comune socialista,* non poco, e di ciò grati ti saranno tutti quelli che camminano verso i nuovi orizzonti. Non discutiamo ora se, in tutto e per tutto, sin nei punti e nelle virgole, andiamo d'accordo. Sono discussioni inutili queste : in quanto che, in materia di ricostruzione sociale, è il tempo solo che può dar ragione a chi l'ha. » Andrea Costa à Giovanni Rossi, Imola, 13 juillet 1884, lettre reproduite dans GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 129-130.

45. Andrea Costa exprime plus franchement son opinion dans une lettre à Cesare Serafini : « Della Colonia socialista scrissi al Rossi io stesso ; e vi confesso candidamente che non ci credo. Mi manca ora il tempo di dirvi perché, ma quando sia potrò scrivervi all'uopo. […] Se io potessi – se noi potessimo tutti – soltanto supporre che una picciola parte del capitale, che ci vuole per instituire la colonia, le associazioni nostre la mettessero fuori, alla buon'ora ; ma, quando siamo tutti senza un centesimo ?… A che pro' de' bei progetti, che non dimostrano se non la nostra impotenza economica », Andrea Costa à Cesare Serafini, Rome, 16 avril 1884, *in* SANTARELLI, Enzo, *Movimento operaio e rivoluzione socialista, Studi, letture, ricerche,* Urbino, Argalìa editore, 1976, p. 124.

46. Giovanni Rossi à Andrea Costa, 1884, *in* GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 35.

47. « Da dieci anni vivo solo per questo progetto, e non l'abbandono. […] Promuoverò la costituzione di una società, raccoglierò i mezzi per fondare almeno una modesta fattoria. Sono tenace, e a mia volta ti dico : vedrai. » *Ibidem.*

48. Dans la lettre à Costa du 22 mars 1884, déjà citée, Giovanni Rossi écrit : « mando una copia delle bozze a Turati e a Gnocchi-Viani ». Les épreuves dont il est question sont celles de l'édition de 1884 de *Un comune socialista.*

> Si le parti socialiste italien fait sienne la proposition de fonder une colonie expérimentale en Italie, nous croyons proche le jour où elle pourra se réaliser[49].

Cet appel est publié par le journal *I Miserabili* de Padoue le 7 novembre 1885. Étant donné qu'aucune signature n'apparaît dans le journal, il est clair que Rossi n'a pas obtenu le soutien qu'il désirait[50].

Selon Rinaldo Salvadori, les socialistes de la fin du XIXe siècle se sont intéressés aux publications utopistes « plus pour des raisons pratiques de propagande ou pour rechercher un dérivatif agréable à la tension politique que par conviction[51]. » C'est probablement pour cette raison que Costa, Turati et d'autres prêtent une oreille bienveillante au projet de Rossi, d'autant plus que les propositions de Rossi n'ont pas le caractère enflammé et dévastateur qui aurait pu les effrayer. Toutefois, le soutien que les socialistes apportent à Rossi est quasi inexistant. Quant aux anarchistes, ils sont encore plus réticents que les socialistes légalistes quant à la validité des colonies expérimentales. La plupart des anarchistes voient dans la création de colonies anarchistes l'éloignement des forces utiles à la lutte sociale. Tel est l'avis émis, dès 1877, lors du congrès annuel de la Fédération jurassienne :

> Le congrès jurassien considère les colonies communistes comme incapables de généraliser leur action, étant donné le milieu dans lequel elles se meuvent, et par suite de réaliser la révolution sociale : comme action de propagande, le fait de ces colonies communistes n'a pas d'importance à cause des échecs qu'elles sont trop souvent sujettes à subir dans la société actuelle, et reste inconnu des masses tout comme les nombreux essais de ce genre déjà faits à d'autres époques. Le congrès n'approuve donc pas ces expériences qui peuvent éloigner de l'action révolutionnaire les meilleurs éléments. Cependant, il croit de son devoir d'exprimer sa sympathie envers les hommes qui, à force de sacrifices et de luttes, ont cherché à réaliser pratiquement le socialisme au moyen de ces tentatives[52].

Ce sont les mêmes arguments que l'on retrouve dans le journal *In marcia* de Fano-Pesaro, à la fin de l'année 1885. Ce journal avait commencé en septembre la publication, sous forme de feuilleton, de l'ouvrage de Rossi, *Un comune socialista*. La polémique s'engage à la suite d'un article de Niccolò Converti qui écrit :

> Nous ne sommes pas favorables à la formation de […] colonies [socialistes] : en éloignant des centres de propagande nos meilleurs camarades, elles retardent l'avènement de la résolution [*sic*] sociale, et elles ne peuvent pas mettre en

49. « V'invitiamo, o compagni, a voler trattare nel seno delle vostre associazioni l'importante proposta, comunicandoci poi i vostri pensieri e costituendovi tosto in comitati locali ove questa iniziativa incontri la vostra approbazione. Se il partito socialista italiano farà sua la proposta di fondare una colonia sperimentale in Italia, crediamo non sarà lontano il giorno nel quale potrà attuarsi. » L'appel est signé, de la main de Rossi, des noms de Turati, Romeo Candelari, Pio Schiapparelli, Silipranti, Vittorio Brera, Giovanni Rossi, Ettore Antonelli, Giovanni Domanico, Garibaldi Bosco. « Un appello di Giovanni Rossi per la fondazione di "colonie socialiste sperimentali" », manuscrit conservé à la *Biblioteca comunale* de Imola et reproduit dans MASINI, Pier Carlo, *op. cit, vol.1*, p. 337-341.

50. « Alle federazioni, sezioni, circoli e nuclei socialisti in Italia », *I Miserabili*, n°4, Padoue, 7 novembre 1885. Turati avait déjà fait connaître son avis à Rossi. Au début de l'année 1885, il s'avouait perplexe et sceptique, tout en se déclarant séduit par l'enthousiasme de Rossi et le sérieux de son programme. « Colonia agricola cooperativa. Adesioni e critiche », *La Favilla*, a.XX, n°7, 22 janvier 1885.

51. SALVADORI, Rinaldo, « Socialismo utopistico nel movimento operaio », *Mondo Operaio*, novembre 1972, p. 53.

52. *Bulletin de la Fédération Jurassienne*, n°32, 12 août 1877, *in* MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France. vol.1 Des origines à1914*, Paris, Maspero, 1983, note 83, p. 407.

> pratique les principes du socialisme, entourées comme elles le sont d'un environnement social corrompu, et par des agents du gouvernement qui se font admettre dans ces communautés pour discréditer le socialisme, soit en se comportant de façon indécente, soit en suscitant des inimitiés.
>
> Si l'on éprouve la passion authentique, on ne peut s'éloigner des points où, d'un moment à l'autre, peuvent avoir lieu les dernières batailles, régénératrices. […] Nous disons que c'est du socialisme égoïste que de constituer des colonies quand le reste de l'humanité se débat dans la misère et la prostitution[53].

Rossi ne peut pas ne pas répondre à ces accusations de désertion, et le terme de « socialisme égoïste » le touche à tel point qu'il en fait le titre de l'article dans lequel il répond à Converti[54]. Pour lui, l'éloignement des colonies n'est pas un obstacle dans la mesure où personne ne peut prévoir où éclatera la révolution[55], et, de plus, ce n'est pas, d'après lui, le départ de cent camarades qui peut « retarder la résolution [*sic*] sociale[56]. »

L'activité de Giovanni Rossi atteint son apogée pendant cette période puisque c'est également de la fin de cette année 1885 que date la composition du premier numéro de son journal qui doit paraître à Brescia, *Lo Sperimentale.* Le journal est annoncé dès le mois de décembre 1885 dans *I Miserabili* de Padoue[57], mais ne peut paraître qu'en mai 1886 « pour des raisons indépendantes de la bonne volonté des initiateurs[58] ».

I.1.4 *Lo Sperimentale*

Rossi fait paraître cinq numéros de *Lo Sperimentale,* sans périodicité régulière[59]. Comme son nom l'indique, *Lo Sperimentale* est entièrement consacré à la propagande en faveur des colonies socialistes expérimentales. Giovanni Rossi trouve insuffisante l'hospitalité que lui réservent les périodiques anarchistes et socialistes car la nouvelle voie qu'il propose de suivre dans la lutte sociale, la voix qu'il veut faire entendre n'y ont pas droit de cité :

> Il nous a semblé que dans la presse socialiste il y avait une place vacante ; et il nous a semblé également que nous étions capables de l'occuper. C'est la raison pour laquelle nous publions *Lo Sperimentale*[60].

53. « Noi non siamo propensi alla formazione di […] colonie [socialiste] le quali, allontanando dai centri di propaganda i migliori nostri compagni, ritardano l'avvenimento della risoluzione sociale, né possono al tutto praticare i principî del socialismo, attorniate come sono da un ambiente sociale corrotto, e da agenti governativi che si fanno ammettere in quelle comunità per screditare il socialismo, sia con fatti indecenti, sia aizzando inimicizie. Né chi sente la passione autentica può segregarsi o allontanarsi almeno dai punti in cui, da un momento all'altro, si possono combattere le ultime battaglie. […] È socialismo egoistico, diciamo noi, costituire colonie, quando il resto dell'umanità si dibatte tra la miseria e la prostituzione. » CONVERTI, Niccolò, « Della proprietà », *In marcia,* n°7, 25 octobre 1885.

54. ROSSI, Giovanni, « Socialismo egoistico », *In marcia,* n°9, 8 novembre 1885.

55. « Invece di farsi mettere in prigione per non allontanarsi, Malatesta è andato a Buenos Aires, Converti a Bastia, Merlino a Londra. E chi può sapere se sarà a Londra, a Bastia, a Buenos Aires o a Napoli che scoppierà la rivoluzione ? » ROSSI, Giovanni, « Socialismo egoistico », *In marcia,* n°9, 8 novembre 1885.

56. *Ibidem.* La polémique continue avec l'article de Niccolò Converti, « Socialismo monastico », *In marcia,* n°14, 13 décembre 1885, et n°16, 3 janvier 1886.

57. « Colonie socialiste sperimentali », *I Miserabili,* n°7, 2 décembre 1885.

58. *Lo Sperimentale,* n°1, mai 1886.

59. Le journal de Rossi a été reproduit en fac-similé. *Lo Sperimentale,* Reprint Germinal 1, collana diretta da Leonardo Bettini, Turin, Edizioni Germinal, 1978.

60. « Ci è sembrato che nella stampa socialista fosse un posto vuoto ; e ci è sembrato anche di essere adatti ad occuparlo. Questa è la ragione per cui si pubblica *Lo Sperimentale.* » « Programma », *Lo Sperimentale,* n°1, mai 1886.

Cette place vide, Rossi veut l'utiliser pour convaincre ceux qui pensent que la société future devrait être organisée sur les bases de la « propriété et de la liberté pour tous » (le communisme anarchiste selon une formule de Rossi) mais qui sont persuadés qu'il s'agit d'un rêve impossible à réaliser. Pour les convaincre qu'on peut mettre ce rêve en pratique, Rossi veut donner non plus des idées mais des faits :

> Et puisque le parti et la presse socialistes présentent peu de faits démontrant la possibilité de réaliser rapidement nos séduisantes théories, voilà la place vacante que nous nous proposons d'occuper[61].

Le journal contient d'innombrables comptes rendus d'expériences communautaires de tous ordres, dans tous les pays et à toutes les époques[62]. Ces comptes rendus sont souvent tirés d'ouvrages et parfois de journaux et relatent des expériences passées, mais certains font référence à des expériences en cours. Par exemple, la rubrique « Socialismo sperimentale. Dati comparativi sulle comunità americane » est tirée d'un livre de Charles Nordhoff, *The communistic societies in the United States from personal visit and observation,* tandis que dans la rubrique « Notizie d'Icaria » sont publiées régulièrement les dernières nouvelles de la colonie Icarie dans l'Iowa. Ces comptes rendus ne sont pas gratuits : ils sont accompagnés de remarques sur la validité de l'expérience, la justesse de l'orientation pour laquelle ont opté les différentes colonies, et sont souvent autant d'encouragements, d'enseignements et de mises en garde par rapport à l'expérience que Giovanni Rossi projette de conduire en Italie.

Les cinq numéros de *Lo Sperimentale* comportent chacun une biographie, avec un portrait du personnage choisi : Robert Owen (n°1), Etienne Cabet (n°2), Charles Fourier (n°4) pour lequel le texte de l'article est particulièrement élogieux. Le journal offre également le portrait et la biographie de Michel Bakounine, avec un texte de Filippo Turati (n°5), et de Gracchus Babeuf (n°3), considéré comme l'un des précurseurs du communisme anarchiste moderne. Si ces cinq numéros sont à première vue construits sur le même modèle, le premier présente quelques particularités[63] et apparaît comme un véritable tremplin au projet de Giovanni Rossi de fonder une colonie expérimentale en Italie.

Il contient en effet un article intitulé « Sperimentiamo » où se manifeste à nouveau la conviction profonde de Giovanni Rossi qu'il est nécessaire d'étoffer la propagande par des faits et non seulement par des paroles ou des théories. Selon Rossi, seuls des faits concrets peuvent convaincre les masses qui, bien que lassées des méfaits de la propriété privée, ne parviennent pas à concevoir qu'il existe une alternative. En défendant la propagande par les faits, Rossi se rattache aux entreprises des internationalistes de la décennie précédente. Sa méthode est moins éclatante, mais il veut lui aussi frapper les esprits :

> Quand [les multitudes] verront dans leur province une ferme socialiste cultivée à la perfection, où croissent les blés les plus beaux, les vignes les plus productives, où l'on élève le bétail le plus parfait, et que dans cette ferme elles seront accueillies, mises au courant de l'organisation communiste, une fois constatés

61. « E poiché fatti dismostrativi [*sic*] la possibilità di attuare tosto le seducenti teorie ne presenta [*sic*] pochi il partito e la stampa socialista, ecco il posto vuoto che ci proponiamo occupare. » *Ibidem.*

62. Voici quelques titres d'articles : « Una colonia socialista presso Parigi », « Il comunismo a Sparta », « Anarchia araba », « Colonia socialista alla Plata », « Il Mir (comune rurale russo) », « I Quacqueri », « Socialismo antico in Italia », et autres expériences socialistes, en Belgique, en France, en Inde, au Danemark, en Serbie, en Crète, en Espagne, à Java…

63. Ces particularités sont également d'ordre pratique. En effet, le premier numéro est composé de huit pages et coûte dix centimes, alors que les autres numéros, selon le choix des lecteurs, dont la rédaction avait suscité l'avis, sont vendus cinq centimes et ne comportent que quatre pages. Dans le reprint du journal, Bettini précise que le format du premier numéro est différent de celui des quatre autres, respectivement 30 x 42 cm et 28 x 39 cm.

> le bien-être des cultivateurs et la bonne harmonie qui règne parmi eux, bientôt dans toutes les auberges de la province, dans toutes les familles paysannes, on parlera d'un fait aussi extraordinaire, et le communisme, aujourd'hui inconnu, raillé et calomnié, deviendra aspiration populaire [64].

L'article « Sperimentiamo » lance également un appel à la souscription aux sociétés et aux personnes privées, aux organisations ouvrières, au Parti ouvrier italien, aux coopératives et sociétés de secours mutuel « car la solidarité avec les camarades paysans (fratelli dei campi) ne doit pas être une phrase toute faite, vide de sens et sans valeur effective ». L'appel à la souscription a des effets positifs puisque dès le deuxième numéro, une somme de 2050 lires a été recueillie. Elle n'augmentera plus guère que de cinquante lires, au numéro 3 et au numéro 4. Nous sommes loin des 50 000 lires jugées nécessaires pour la réalisation du projet.

Les deux rubriques « Vecchia cronaca » et « Cronaca nova », qui n'apparaissent que dans le premier numéro, méritent d'être évoquées car elles figurent parmi les rares textes qui traitent directement de la question sociale sans passer par le biais du socialisme expérimental et où Rossi adopte un ton accusateur envers la société. La « Vecchia cronaca » est un recueil de faits divers dénonçant les injustices de la société : suicide de deux amants que leurs familles empêchent de se marier, assassinats pour défendre la propriété, situation de la femme qui ne peut suivre ses penchants affectifs, enfants abandonnés ou vendus par leurs parents… La « Cronaca nova », au contraire, s'intéresse aux faits divers qui vont dans le sens de la société future : expériences de coopératives, terrains cédés par les propriétaires à ceux qui les travaillent, jeune femme qui a su résister aux violences de la société.

Le premier numéro contient un autre article qui mérite d'être relevé. C'est celui de Romeo Candelari [65], « Il socialismo colonizzatore e la lotta economica del proletariato », qui résume les objectifs que se fixent les promoteurs de colonies socialistes expérimentales et insiste sur le caractère nouveau que donne à la propagande du socialisme le projet d'implantation de colonies en Italie. L'objectif est triple :

> En soutenant […] la fondation de colonies agricoles socialistes nous entendons : 1- développer les moyens de propagande en rendant celle-ci accessible à ceux qui ne sauraient s'en remettre à la logique pure, mais aiment prendre appui sur des faits réels ; 2- préparer des données expérimentales d'économie publique et privée, de moralité sociale, etc., pour l'étude de la meilleure façon de vivre en société ;

64. « Quando [le moltitudini] vedranno nella loro provincia una fattoria socialista coltivata a perfezione, dove crescono i frumenti più belli, le vigne più produttive, dove si alleva il bestiame più perfetto, e in questa fattoria saranno accolti, messi al corrente dell'organamento comunista, accertato il benessere dei coltivatori e la buona armonia che regna tra loro, presto in tutte l'osterie della provincia, in tutte le famiglie campagnuole, si parlerà di un fatto così straordinario, e il comunismo, oggi sconosciuto, deriso e calunniato, doventerà [*sic*] aspirazione popolare. » « Sperimentiamo », *Lo Sperimentale,* n°1, mai 1886.

65. Romeo Candelari était déjà intervenu dans les polémiques entre Giovanni Rossi et les détracteurs de son projet dans *La Favilla,* n°14, 15 février 1885 et avec un article dans *In marcia,* « Socialismo colonizzatore », n°6, 18 octobre 1885. Il a également commenté le projet de Rossi dans un texte intitulé *Una colonia agricola sperimentale in Italia. Progetto di Giovanni Rossi,* Milan, Ribolzi, 1885. On le retrouve encore parmi les souscripteurs du projet, et son soutien est sans condition. L'introduction à la rubrique déjà citée « Socialismo sperimentale », dont il est vraisemblablement l'auteur (le texte est signé de ses initiales), est l'une des rares manifestations de soutien inconditionnel au projet de Rossi : « Il gruppo socialista, che converge allo *Sperimentale,* accetta e propugna l'attuazione del progetto del compagno Rossi per la fondazione di una Colonia socialista sperimentale in Italia ; epperò esso inizia l'opera sua preparatoria collo studio positivo e sperimentale di tutte le estrinsecazioni del socialismo. »

> 3- constituer des centres de travail et de résistance pour les batailles économiques des classes ouvrières organisées qui militent pour la rédemption du prolétariat[66].

Le dernier numéro (janvier-février 1887) de *Lo Sperimentale* annonce la fusion avec *Humanitas,* un journal communiste anarchiste de Naples[67]. La fusion des deux journaux débute avec le numéro X de *Humanitas,* le 6 avril 1887 ; elle ne dure que quelques mois, jusqu'en septembre 1887[68]. La page réservée à Rossi dans *Humanitas* ressemble, pour le contenu, aux numéros de *Lo Sperimentale.* On n'y parle que de coopératives, de communautés, de villages communistes, etc. Relevons toutefois que les derniers numéros sont consacrés à l'expérience de Rahaline en Irlande, dans les années 1830[69], dont Rossi s'inspire pour la colonie coopérative agricole qu'il fonde en 1887 à Cittadella, dans la commune de Stagno Lombardo, province de Crémone. Dès 1886, Rossi travaille activement aux préparatifs de Cittadella[70]et ne consacre plus l'essentiel de son énergie au *Sperimentale.* C'est vraisemblablement la raison pour laquelle le journal s'essouffle si rapidement. Il est d'ailleurs désormais beaucoup moins utile puisque le projet de Rossi est apparemment en train de se réaliser[71].

I.1.5 Cittadella

Les terres de Cittadella appartiennent à Giuseppe Mori[72]qui entre en contact avec Rossi :

> En 1886, Giuseppe Mori, propriétaire à Stagno Lombardo dans la province de Crémone, philanthrope et mazzinien, vit quelques publications dans lesquelles je défendais la constitution d'une colonie socialiste expérimentale en Italie. Depuis longtemps déjà il songeait à arracher au système salarial les familles qui cultivaient sa propriété appelée « Cittadella ». […] Il m'écrivit et vint me trouver un beau jour en compagnie de Leonida Bissolati. […] Nous décidâmes de répéter ici l'exemple de Rahaline en Irlande et d'offrir Cittadella en contrat à une association des paysans qui la cultivaient alors en tant que salariés. Giuseppe

66. « Propugnando […] la fondazione di Colonie agricole socialiste noi intendiamo : 1- ampliare i modi di propaganda rendendo questa accessibile a quanti non saprebbero affidarsi alla logica pura, ma amano consigliarsi dai fatti reali ; 2- preparare dati sperimentali di economia pubblica e privata, di moralità sociale, ecc., per lo studio della migliore convivenza sociale ; 3- costituire centri di lavoro e di resistenza per le battaglie economiche delle classi operaie organizzate e militanti per la redenzione del proletariato. » « Il socialismo colonizzatore e la lotta economica del proletariato », *Lo Sperimentale,* n°1, mai 1886.

67. *Humanitas* annonce à son tour la fusion dans le numéro VIII du 18 mars 1887.

68. Le journal *Humanitas* lui-même ne survivra guère plus longtemps. La collection de la BNF s'arrête au début du mois d'octobre 1887.

69. *Humanitas,* n°XVI, 12 juin, n°XVII, 2 juillet, n°XX, 8 septembre 1887.

70. C'est ce que montrent les nombreux documents sur l'*Associazione agricola di Cittadella* appartenant aux Archives Mori de Stagno Lombardo reproduits dans BETRI, Luisa, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista,* Milan, Edizioni del Gallo, 1971, p. 119-297.

71. Aucune allusion au projet de Cittadella n'est faite dans les cinq premiers numéros du journal *Lo Sperimentale,* alors qu'il servait parfois aux besoins personnels de Giovanni Rossi : « Chi spedirà al Dr Giovanni Rossi, Gavardo, francobolli usati anteriori al 1860 riceverà franca di porto una copia del libro *Un comune socialista* ogni due francobolli spediti. » *Lo Sperimentale,* n°4, septembre 1886. Mais est-ce réellement pour ses besoins personnels que Rossi recherche des timbres de valeur ? N'est-ce pas plutôt pour financer son projet ?

72. Mori est l'un des souscripteurs du projet lancé par Rossi. Parmi les souscripteurs figurent aussi Romeo Candelari, Leonida Bissolati et Filippo Turati. « Sperimentiamo », *Lo Sperimentale,* n°1, mai 1886.

> Mori posa la condition que je participe à l'association en qualité de secrétaire et j'acceptai avec grand plaisir [73].

Le 11 novembre 1887, le projet pour lequel Rossi se bat depuis si longtemps peut finalement voir le jour. À cette date est constituée la coopérative agricole de Cittadella. La coopérative est un succès du point de vue des rendements agricoles et des innovations techniques ; en revanche, malgré des débuts prometteurs [74], et malgré la venue d'un groupe de paysans socialistes, Giovanni Rossi échoue dans sa tentative de transformer Cittadella en colonie socialiste. Après le départ de Rossi, la coopérative survit jusqu'en novembre 1890, à la demande des paysans eux-mêmes [75], mais pour Rossi, l'expérience est sans conteste négative. Faisant allusion à l'introduction des paysans socialistes, il écrit :

> Le pis fut que les bons habitants de Cittadella qui étaient en général établis là depuis de nombreuses années, crurent qu'on voulait progressivement les éliminer tous, pour les remplacer par des éléments socialistes ; et comme ils me considéraient comme l'instigateur de Mori et que l'on frappe la selle quand on ne peut pas frapper le cheval, ils menèrent contre moi une guerre si unanime et si injuste que je n'ai jamais traversé une période si douloureuse dans ma triste existence [76].

Les tentatives qu'il mène parallèlement à l'expérience de Cittadella de constituer d'autres colonies agricoles en Italie lui réservent d'autres déboires. Le nombre de journaux [77] de l'époque qui font écho des différents projets de Rossi est à la mesure des efforts qu'il fournit pour les mener à bien [78], sans parvenir toutefois au résultat escompté.

---

73. « Nel 1886, Giuseppe Mori possidente a Stagno Lombardo nella provincia di Cremona, filantropo e mazziniano, vide alcune pubblicazioni nelle quali propugnavo la costituzione di una colonia socialista sperimentale in Italia. Egli, già da tempo, vagheggiava l'idea di sottrarre al regime del salario le famiglie che coltivavano il suo podere denominato "Cittadella". […] Mi scrisse ed un bel giorno, insieme a Leonida Bissolati, venne a trovarmi. […] Decidemmo […] di ripetere qui l'esempio di Rahaline in Irlanda ed offrire "Cittadella" in affitto ad una associazione dei contadini che attualmente la coltivavano come salariati. Giuseppe Mori pose come condizione che io dovessi far parte di quella associazione in qualità di segretario ed io accettai con molto piacere. » *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi,* p. 64-65. IISG, fonds Rossi.

74. « Socialismo fra contadini », *L'Amico del Popolo,* n°2, Mantova, 6 mai 1888 ; « La colonia sociale di Cittadella » ; *La Révolte,* Paris, a.I, n°35, 25 mai-1er juin 1888 ; « La colonia sociale di Cittadella », *Il Democratico,* n°16, Crémone, 7-8 juillet 1888. Le journal reprend cet article de *Il Messagero,* journal romain. « Volete impedire gli scioperi ? », *Il Secolo,* « Gazzetta di Milano », 20-21 mai 1889.

75. *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi*, p. 76. IISG, fonds Rossi. Le passage concernant l'expérience de Cittadella a été publié dans une traduction allemande. Voir SANFTLEBEN, Alfred, *Utopie und Experiment,* Zürich, 1897, p. 64-82.

76. « Il peggio poi fu che i buoni Cittadellesi, in generale lì stabiliti da molti anni, sospettarono che, poco alla volta, si volessero eliminare tutti, per sostituirvi elementi socialisti ; e siccome consideravano me come istigatore di Mori, e siccome si batte la sella quando non si può battere il cavallo, mi mossero una guerra così unanime e così ingiusta, che non ho mai traversato un periodo tanto doloroso nella mia vita non felice. » *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi,* p. 74. IISG, fonds Rossi.

77. Pour le projet de 1887 dans la province de Trévise (« il bosco del Montello »), voir ROSSI, Giovanni, « Ancora del Montello », *Rivista italiana del socialismo,* a.II, n°7, Lugo-Imola, mai 1887. Voir aussi la lettre de Giovanni Rossi à Giuseppe Mori, Gavardo, 16 août 1887, reproduite dans BETRI, *op. cit.*, p. 153. Pour les projets de 1889 dans les provinces de Parme (Torricella di Sissa) et de Padoue, voir « Un esperimento di colonia agricola », *Il Secolo,* « Gazzetta di Milano », 12-13 avril 1889 ; « Un esperimento di cooperazione agricola », *Corriere della sera,* n°110, Milan, 22-23 avril 1889 ; « Chi vuole entrare in una colonia socialista », lettre de Giovanni Rossi à Camillo Prampolini, Stagno Lombardo, 15 août 1889, publiée dans *La Giustizia,* n°181, Reggio Emilia, 1er septembre 1889. La lettre est reprise dans *Il Sole dell'Avvenire,* « Foglio socialista rivoluzionario », a.III, deuxième série, n°11, Ravenne, 7 septembre 1889.

78. Il avait créé en décembre 1888, l'*Unione lavoratrice per la colonizzazione sociale in Italia*. Voir « Unione lavoratrice per la colonizzazione sociale in Italia. Atto di costituzione », *Il Nuovo Combattiamo,* n°17, Genova Sampierdarena, 16 décembre 1888. Dans la liste des membres de cette association figure le nom de futurs colons de la Cecilia : Agottani, Artusi, Mezzadri. Voir en annexe 1 la liste des membres de la Cecilia.

Figure 2 : Giovanni Rossi, le premier en haut à droite, et quelques membres de la coopérative de Cittadella *in* BERTOLUCCI, Franco, *Anarchismo e lotte sociali a Pisa 1871-1901. Dalla nascita dell'Internazionale alla Camera del lavoro,* Pise, Biblioteca Franco Serantini, 1988, p. 128.

La déception, après tous ces échecs, et l'impatience de voir son projet de vie communautaire enfin réalisé, font que Rossi conçoit l'idée de s'embarquer pour le Nouveau Monde :

> Vers la fin de 1889, après une tentative inachevée à Stagno Lombardo qui n'avait pas satisfait mes espérances, je m'étais décidé à passer dans une des deux colonies collectivistes fondées récemment en Amérique du Nord – *Kaweah* en Californie ou *Sinaloa* au Mexique – quand Achille Dondelli de Brescia, en son nom et au nom d'autres camarades, me proposa d'aller fonder une colonie en Amérique du Sud. Le lecteur comprendra que j'acceptai avec tout l'enthousiasme qui reste au cœur d'un homme de trente-quatre ans [79].

C'est le Brésil qui le reçoit en 1890.

L'eco dalle foreste
dalle città insorte al nostro grido
or di vendetta sì, ora di morte
liberiamoci dal nemico.
All'erta compagni dall'animo forte
più non ci turbino il dolore e la morte
All'erta compagni faremo l'unione
evviva evviva la rivoluzione.
Ti lascio Italia terra di ladri
coi miei compagni vado in esilio
e tutti uniti a lavorare
e formeremo una colonia sociale.
E tu borghese ne paghi il fio
tutto precipita, re patria e dio
e l'Anarchia forte e gloriosa
e vittoriosa trionferà.
Trionferà la nostra causa
e noi godremo dei diritti sociali
saremo liberi saremo eguali
la nostra idea trionferà.
Chanson *La colonia Cecilia,* auteur anonyme.

79. « Su la fine del 1889, dopo che una prova imperfetta a Stagno Lombardo non aveva corrisposto alle mie speranze, mi ero deciso a passare in una delle due colonie collettiviste fondate recentemente nell'America del Nord – *Kaweah* in California o *Sinaloa* nel Messico – quando Achille Dondelli di Brescia, a nome suo e di altri compagni, mi propose di andare a fondare una colonia nell'America del Sud. Il lettore capirà subito che accettai con tutto quell'entusiasmo che ci rimane in cuore a trentaquattr'anni. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* cinquième édition, Livorno, Tip. E. Favillini, 1891, p. 86. Cette nouvelle édition du roman de Rossi contient un troisième chapitre consacré entièrement à l'expérience de la Cecilia. Ce chapitre est publié, présenté et annoté par mes soins, par CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1994.

I.2 LA CECILIA

I.2.1 Où Giovanni Rossi réussira-t-il à implanter sa colonie ?

Ce n'est pas au Brésil que Giovanni Rossi pense se rendre dans un premier temps : en décembre 1889, il projette de partir pour l'Uruguay[1]. La raison de ce changement de destination reste inconnue[2]car le départ de Rossi pour le Brésil est des plus discrets. Peu de temps s'écoule entre le moment où il décide de partir et où il part effectivement. Dans la précipitation, Rossi ne prend pas le temps d'annoncer son départ dans la presse anarchiste et socialiste italienne. Aussi, plus de deux mois après qu'il a quitté l'Italie, certains croient-ils encore qu'il est parti pour l'Uruguay[3].

Alors que les premiers colons de la Cecilia savent qu'ils se rendent au Brésil, ils ne connaissent pas encore l'endroit exact où s'implantera leur colonie. En effet, un journal brésilien de Curitiba, *Quinze de Novembro,* annonce que le Dr Rossi doit quitter l'Italie le 20 février pour étudier la situation agricole des États de Bahia, Pará, Minas Gerais, et décider du meilleur endroit où installer les cinquante familles qui doivent arriver en juillet 1890[4].

C'est bien le 20 février 1890 que le navire *Città di Roma* quitte le port de Gênes avec à son bord Giovanni Rossi et quelques camarades. Le *Città di Roma* entre dans le port de Rio de Janeiro le 18 mars 1890. Rossi et ses compagnons sont accueillis à l'*Hospedaria da Ilha das Flores,* l'hôtel des Immigrants de Rio de Janeiro. Une semaine plus tard, ils repartent en direction du Rio Grande do Sul, vers Porto Alegre[5].

Rossi choisit de donner les premières nouvelles du groupe dans un journal anarchiste français. Voici la lettre que publie *La Révolte* :

> Nous recevons la lettre suivante :
>
> Porto Alegre, 22 mars 1890
>
> Nous entendons constituer ici une colonie anarchiste, laquelle puisse donner à la propagande une démonstration pratique que nos idées sont justes et réalisables, et à l'agitation révolutionnaire en Europe des secours financiers.
>
> Depuis quelques années nous discutions en Italie les avantages et les dangers qu'une telle entreprise aurait présentés ; et après avoir étudié la question, nous nous sommes décidés. Nous sommes partis à huit le 20 février, et à Gibraltar une famille de paysans espagnols s'est réunie à nous. Nous allons partir demain

1. Giovanni Rossi à Leonida Bissolati, « Aiuto ai pionieri », *L'Eco del Popolo,* n°52, Crémone, 29-30 décembre 1889.
2. Alessandro Cerchiai donne, quant à lui, l'explication suivante : « Cardias voleva fondare la Colonia nell'Uruguay, ma ne fu impedito dall'eterna rivoluzione fra Blancos y Colorados. » Santa Barbara, Paraná, Alessandro Cerchiai à D., 22 octobre 1934, lettre reproduite dans *Quaderni della Libertà,* n°5, São Paulo, 1936.
3. MANDELLI, Giulio, « L'aiuto ai pionieri e il cuore della questione sociale », *La Plebe,* a.II, n°18, Crémone, 1er mai 1890.
4. *Quinze de novembro,* 20 mars 1890, *in* MUELLER, Helena Isabel, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília,* thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989, p. 259.
5. ANR, registre n°40 des entrées à l'*Hospedaria dos imigrantes.*

> pour Porto Alegre pour rechercher un terrain propice. Nous vous renseignerons de ce qu'il se passera. Si quelqu'un a envie de nous aider, qu'il écrive à l'adresse suivante : Dr Giovanni Rossi, Porto Alegre, Rio Grande do Sul, Brésil[6].

La lettre est datée du 22 mars, alors que Rossi et ses compagnons sont encore à Rio de Janeiro. Le voyage reprend le 26 mars sur le navire *Desterro,* qui fait escale à Paranaguá (Paraná) le 28 mars. C'est là que descendent nos pionniers :

> Nous devions aller à Porto Alegre, mais le mal de mer faisait tellement souffrir deux de nos compagnons que nous avons décidé de leur épargner cinq ou six jours de navigation, et de descendre ici pour fonder notre colonie sociale dans quelque endroit du Paraná, où nous sommes sûrs de trouver un climat doux et salubre[7].

Voilà comment le mal de mer a décidé du sort de la Cecilia. Le voyage continue alors par voie de terre, identique en tout point à celui des autres émigrants. Les pionniers de la Cecilia effectuent de nouveaux séjours à l'hôtel des Immigrants, à Paranaguá, puis à Curitiba où ils arrivent en train avec les autres émigrants italiens, dont la plupart « sont accueillis à bras ouverts par les parents ou les amis qui les attendent[8] ». Le bureau de l'*Inspetoria de Terra e colonização* les dirige vers le district de São Mateus[9], baigné par le fleuve Iguaçu[10].

Le 1er avril Giovanni Rossi et Evangelista Benedetti partent en éclaireurs. Ils parcourent cent kilomètres dans « un instrument de torture qu'on appelle diligence[11] ». La petite ville de Palmeira, où ils finissent par arriver après deux jours de voyage, fait la meilleure impression sur Rossi qui recense tous les avantages qu'elle présente, de l'église au bureau de poste et télégraphe, en passant par le club littéraire et la société de théâtre, et surtout, « ce qui la distingue le plus, une pléiade de personnes remarquables, dont quelques-unes ont fait leurs études aux États-Unis d'Amérique du Nord ou en Europe, mais qui font toutes montre de beaucoup d'intelligence et de la plus exquise des courtoisies[12] ». Parmi ces personnes remarquables figure le Dr Franco Grillo, le médecin de Palmeira, qui devient l'ami de la Cecilia et son soutien sur place[13].

Figure 3 : Site de la Cecilia à Santa Barbara près de Palmeira

Rossi et Benedetti s'installent finalement dans une vieille cabane en bois près de Santa Barbara, à dix-huit kilomètres au sud de Palmeira. Au bout d'une semaine ils sont rejoints

6. *La Révolte,* a.III, n°37, 31 mai-6 juin 1890. Voir également une note parue dans *La Révolte,* a.III, n°33, 3-9 mai 1890 qui annonce que la rédaction de *La Révolte* a reçu une lettre du docteur Giovanni Rossi. Il n'est pas précisé si la lettre est parvenue en français ou si elle a été traduite.
7. « Noi si era diretti a Porto Alegre, ma il mal di mare faceva soffrire tanto due dei nostri compagni, che abbiamo deciso di risparmiare loro altri cinque o sei giorni di navigazione e di scendere qui, per fondare la nostra colonia sociale in qualche parte del Paraná, ove sappiamo di trovare clima mite e salubre. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* cinquième édition, Livorno, Tip. E. Favillini, 1891, p. 94.
8. *Ibidem,* p. 98.
9. Voir la carte en figure 3.
10. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 100.
11. *Ibidem,* p. 101.
12. « ...quello che maggiormente la illustra, una raccolta di egregie persone, alcune delle quali hanno fatto i loro studi negli Stati Uniti del Nord America o in Europa, ma cha tutte dimostrano molta intelligenza e squisita cortesia. » ROSSI, Giovanni, « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione » *La Geografia per tutti,* n°7, Bergame, 15 août 1891, p. 106. Cet article de Rossi fait partie d'une série de six épisodes intitulée « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione » (ou « Note di viaggio e di colonizzazione »), publiée dans la revue d'Arcangelo Ghisleri qui paraît à Bergame, *La Geografia per tutti. Rivista quindicinale per la diffusione delle cognizioni geografiche (geografia fisica, storica, coloniale, commerciale, militare, cartografia, insegnamento).* Le texte de Rossi, annoncé dès le premier numéro de la revue, le 15 mai 1891, correspond à peu près au troisième chapitre de la cinquième édition de *Un comune socialista*, Livorno, Tip. E. Favillini, 1891. Le passage cité ici est tiré du texte de la revue.
13. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 103.

par leurs compagnons restés à Curitiba[14]. C'est alors que commence, dans les premiers jours d'avril 1890, l'histoire de la Cecilia.

I.2.2 Avril 1890-décembre 1890

Pendant la première période, la Cecilia est constituée d'un groupe très réduit. Durant ces neuf premiers mois, la vie qu'on y mène est très rude, les repas sont frugaux, les couvertures toujours insuffisantes et le travail difficile[15]. La vie communautaire, malgré quelques « incidents désagréables[16]», des querelles et la jalousie du mari de l'unique femme du groupe, se déroule de manière satisfaisante, sans règlements ni chefs[17]».

Le nombre exact des premiers colons n'est pas connu. Dans la lettre que Rossi envoie à *La Révolte,* à peine débarqué à Rio, il précise que son groupe est constitué de huit personnes auxquelles s'est jointe pour le voyage une famille espagnole. Il n'est plus fait allusion, par la suite, à cette famille espagnole. En revanche, en 1891, dans la cinquième édition de *Un comune socialista,* Rossi, lorsqu'il donne le nom des compagnons qui ont voyagé avec lui, n'en cite que cinq : Evangelista Benedetti, Lorenzo Arrighini, Giacomo Zanetti, Cattina et Achille Dondelli[18].

Fait étrange, dans le registre consulté à l'ANR, les noms d'Achille et Cattina Dondelli n'apparaissent pas parmi les noms des passagers du *Città di Roma,* alors qu'y figure un autre nom, celui d'Elisabetta Arrighini, non mentionné par Rossi[19]. Amilcare Cappellaro, correspondant du journal anarchiste de Jean Grave *La Révolte,* écrit que « la colonie socialiste Cecilia a été fondée par le compagnon Rossi et trois autres, au mois d'avril 1890[20]». Cappellaro ne prend en compte dans ses calculs ni Cattina Dondelli ni Elisabetta Arrighini ; il y avait pourtant bien une femme au début de la Cecilia puisque « la caisse sociale était confiée, simple formalité, à la seule femme de la communauté[21]». Même si

14. *Ibidem,* p. 127-128.
15. Le film de Jean-Louis Comolli, *La Cecilia,* 1976, donne une excellente illustration des difficultés qu'ont pu rencontrer les pionniers à leur arrivée sur le site de la colonie.
16. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 128.
17. ROSSI, Giovanni, *Cecilia,... op. cit.*, 1893, p. 7.
18. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 87-88.
19. ANR, registre n°40 des entrées à l'*Hospedaria dos imigrantes.* On retrouve les mêmes renseignements dans le *Livro de entradas de imigrantes 1881-1891* de la *Secretaria de obras e colonização* de l'État du Paraná à la date du 28 mars 1890. Giovanni Rossi, Evangelista Benedetti, Elisabetta et Lorenzo Arrighini, Giacomo Zanetti ont bien débarqué ce jour-là à Paranaguá. MUELLER, Helena Isabel*, op. cit.,* p. 255. Il n'y a pas plus de trace des Dondelli dans la note du ministère de l'Intérieur qui dresse la liste des socialistes ayant embarqué sur le « Città di Roma » le 20 février 1890. *Ministero dell'Interno. Direzione generale della Pubblica Sicurezza* au MAE, Rome, 27 février 1890. ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.
20. *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892.
21. « La cassa sociale era affidata, per pura formalità, alla sola donna della comunità. », ROSSI, Giovanni, *Cecilia, comunità anarchica sperimentale, Un episodio d'amore nella colonia Cecilia,* Livorno, Biblioteca del *Sempre Avanti,* n°7, Tip. S. Belforte, 1893, p. 7. Cette brochure, dont la première partie dresse le bilan de la colonie, est publiée par le journal *Sempre Avanti !* de Livourne vers la fin de l'année 1893. Voir *Sempre Avanti !,* Livorno, a.II, n°51, 19 août 1893, n°60, 30 septembre 1893 et n°62, 14 octobre 1893. Rossi avait prévu que la première partie de ce travail devait également figurer à la fin du texte auquel il travaillait depuis des années, dans lequel il a rassemblé « toutes les données qu'[il] a pu trouver sur les tentatives qui ont été réalisées, à différentes époques et en différents lieux, pour concrétiser partiellement les tendances socialistes. » *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi,* p. 1, IISG, fonds Rossi. Des fragments du matériel recueilli ont souvent déjà été publiés dans *Lo Sperimentale,* mais l'ouvrage n'a jamais été publié dans son ensemble. Rossi envoie son manuscrit à *Sempre Avanti !* qui en accuse réception dans son numéro 72 du 23 décembre 1893, mais n'en fait cependant aucun usage.

Elisabetta et Cattina sont une seule et même personne,[22] cela n'explique pas l'absence de Dondelli sur les registres de l'*Hospedaria*.

Rossi est parti volontairement avec un petit groupe de pionniers, quel que soit le nombre exact de ceux-ci, car sa démarche n'est pas aventureuse. Déjà renseigné sur la géographie, les conditions climatiques, les habitudes dans le domaine de l'agriculture du pays qui va accueillir sa colonie, il part pour préparer l'expérience et la venue de nouveaux colons.

I.2.3 Le voyage de Rossi en Italie, nouvelles polémiques

Rossi partage la vie de la Cecilia jusqu'à la fin du mois d'octobre 1890, date à laquelle il rentre en Italie en tournée de propagande. Il part recruter de nouveaux colons car ceux qui avaient promis de rejoindre les pionniers dès que ceux-ci seraient installés n'ont pas tenu parole[23]. Fort de détails concrets sur le site qui accueille sa colonie expérimentale, Giovanni Rossi met tout en œuvre pour obtenir des soutiens et recruter de nouveaux colons dans les villes qu'il traverse : Pise, Cecina, Livourne, La Spezia, Turin, Milan, Brescia[24]. Des annonces paraissent dans les journaux, qui demandent de l'aide pour la Cecilia[25].

Dès février 1891, plusieurs groupes embarquent à Gênes en direction de Palmeira. Six familles originaires de Livourne partent le 3 février 1891, sur le *Vittoria.* Un second groupe, plus nombreux, seize familles et des célibataires, originaires de Cecina, Gênes, Turin, Milan et Brescia, s'embarque le 14 février 1891[26]. Le 10 mars, c'est au tour de treize familles et sept célibataires de Florence, Poggibonsi, La Spezia et Milan[27]. D'autres petits groupes partent encore le 28 mars, le 1er et le 23 avril[28]. Chaque groupe part avec des semences, des ustensiles et des instruments de travail dont certains proviennent du *Museo civico* de Gênes et du jardin botanique de l'Université de Pise. On emporte aussi deux caisses de livres que Bissolati et Turati ont collectés[29].

Si Turati offre son aide matérielle à la colonie, ce qu'il considère comme un devoir[30], il est loin de soutenir l'expérience :

> Que quelques pionniers s'éloignent, sur les ailes du désir, vers l'île enchantée de leurs rêves, robinsons de l'idée, nous ne voulons pas les censurer, nous souhaitons qu'ils aient des vents propices et que leur foi soit tenace. Mais notre

22. Elisabetta pourrait être la sœur de Lorenzo Arrighini qui n'était pas marié (ACS, CPC, b.200, fasc. Lorenzo Arrighini) et l'épouse d'Achille Dondelli.

23. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 132-133. Il débarque à Gênes le 25 novembre. Dans le texte de 1893, *Cecilia, op. cit.,* p. 7, Rossi dit qu'il a quitté la colonie en septembre.

24. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 134.

25. « Avete buoni libri da regalare ? », *Critica Sociale,* 20 février 1891.

26. Un article du journal *La Rivendicazione* de Forlì nous raconte le départ de sept familles de Cecina, au total vingt-trois personnes. DAVEGGIA, Giuseppe, « Per la Colonia Socialista Cecilia », Livourne, 17 février 1891, *La Rivendicazione,* Forlì, 21 février 1891.

27. Francesco et Argia Gattai, les grands-parents de Zélia Gattai, et leurs enfants n'ont pas voyagé, contrairement à ce qu'elle dit dans son livre de souvenirs, à bord du *Città di Roma* mais font partie de ce groupe qui a voyagé le 10 mars 1891. Copie de l'interrogatoire de Francesco Gattai par un fonctionnaire de police, Gênes, 27 novembre 1902, ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai. Cette remarque n'enlève rien à la valeur du témoignage de Zélia Gattai et à la charge émotive que contient le récit, particulièrement poignant qu'elle fait du voyage de ses grands-parents : le dernier enfant, nouveau-né, de la famille Gattai, meurt de faim en arrivant au port de Santos. GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* Rio de Janeiro, Record, 1979, p. 150-159. L'ouvrage de Zélia Gattai a été traduit en français sous le titre *Zélia,* Paris, Stock, 1982.

28. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 134-135.

29. *Ibidem,* p. 136.

30. « Ultimi doni per la colonia Cecilia », *Critica Sociale,* n°5, 30 mars 1891.

> place, la place de la grande majorité de ceux qui luttent, est ici, dans notre vieille civilisation, au milieu de ses douleurs, de ses hontes, et de ses contresens, là où brûle aussi tant de fièvre pour que tout change [31]…

Dans un autre article de *Critica sociale,* après avoir évoqué le tempérament d'« apôtre » et de « martyr » de Rossi, Turati continue dans la métaphore religieuse :

> Il y a en eux [Amilcare Cipriani et Giovanni Rossi] quelque chose du saint et du primitif, qui peut susciter le sourire des sceptiques, mais qui éveille en même temps un sentiment de respect et d'affection [32].

Ces observations n'ont certainement pas été appréciées par Rossi car, même si son projet de colonie n'est pas directement attaqué dans ce passage, son côté rassurant, bon enfant, et donc très peu efficace pour la cause, n'est guère flatteur. Quant à Bissolati, « il caro amico », le souscripteur du projet, l'intermédiaire pour l'expérience de Cittadella, il considère que l'entreprise de Rossi est une illusion, une utopie [33].

Rossi a également utilisé, pour parler du projet qui est en train de prendre forme au Brésil, l'occasion du congrès anarchiste de Capolago qui se tient les 4, 5 et 6 janvier 1891 [34]. Les anarchistes ne peuvent que rejeter le projet de Rossi qui, au lieu de regrouper les forces révolutionnaires comme le voulaient les anarchistes, les écarte de la lutte. De son exil londonien, Errico Malatesta manifeste sa désapprobation dans une lettre publiée par *La Rivendicazione* de Forlì. Dans sa critique, il englobe l'expérience de la Cecilia dans le processus plus vaste de l'émigration, prenant position dans le débat pro et anti-émigrationniste qui a occupé la scène politique italienne à la fin du XIXe siècle [35]. Malatesta demandent aux anarchistes de lutter contre l'émigration qui « retarde l'explosion révolutionnaire » :

---

31. « Che alcuni pionieri vadano lunge, portati sull'ale del desio, verso l'isola incantata dei loro sogni, Robinsonni dell'idea – sta bene, non li vorremo censurare, auguriamo loro i venti propizi e tenace la fede. Ma il nostro posto, il posto della grande maggioranza dei lottatori, è qui, nella civiltà vecchia, in mezzo ai suoi dolori, alle sue vergogne, ed ai suoi controsensi, dove pure arde la febbre di rinnovamento… » F. T. [Filippo Turati], « I doni per la Colonia Cecilia », *Critica Sociale,* n°3, 10 mars 1891.

32. « È in costoro [Giovanni Rossi et Amilcare Cipriani] qualcosa del santo e del primitivo, che può destare il sorriso degli scettici, ma che infonde al tempo stesso un sentimento di rispetto e di affetto. » TURATI, Filippo, « Gli anarchici », *Critica Sociale,* n°7, 10 mai 1891.

33. « J'étais moi aussi l'un des instigateurs de cette expérience [Cittadella], en collaboration avec mon ami Rossi. Je ne sais pas s'il est lui aussi guéri de ses illusions, après l'expérience de la Cecilia, ni s'il a compris que nous étions sur la voie de l'utopie. » Leonida Bissolati à Luigi Molinari, *in* Luigi Molinari à Alfred Sanftleben, Marmirolo Mantovano, 11 mars 1896 *in* SANFTLEBEN, Alfred, *Utopie und Experiment,* Zürich, 1897, p. 92. Alfred Sanftleben (« Slovak ») est le traducteur allemand de Rossi qui lui fait parvenir tous les textes qu'il a rédigés, y compris son manuscrit *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi*. Voir les lettres d'Alfred Sanftleben à Max Nettlau, Applevalley, California, 9 juillet 1924 et 20 février 1925. IISG, fonds Max Nettlau, n°225. Sanftleben a recueilli et traduit de nombreux textes liés à l'expérience de la Cecilia, y compris des lettres de Rossi à sa famille et à Sanftleben lui-même. Les originaux des lettres de Giovanni Rossi à ses frère et sœur traduites par Sanftleben, ainsi que d'autres lettres inédites, sont en possession du petit-fils de Sestilio Rossi, frère de Giovanni, un nommé Pardini. Quelques passages de ces lettres sont cités dans ZANE, Marcello, « Le tappe di una ricerca : lo sperimentalismo di Giovanni Rossi », colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993. Une seule lettre de Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben est conservée à l'IISG, fonds Giovanni Rossi. Cette lettre est reproduite en annexe 2. Les papiers personnels de Sanftleben, s'ils ont été conservés, se trouvent peut-être aux États-Unis où Sanftleben a passé la fin de sa vie. En tout cas, rien n'a été conservé dans les archives allemandes. MOMMSEN, Wolfgang A., *Die Nachlässe in den deutschen Archiven,* Boppard am Rhein, Harald Boldt Verlag, 1971.

34. NETTLAU, Max, *Die erste Blütezeit der Anarchie,* Vaduz, Topos Verlag, 1981, p. 167. PERNICONE, Nunzio, *The Italian anarchist movement. The years of crisis, decline and transformation (1879-1894),* Thèse de doctorat, University of Rochester, 1971, p. 143. Toutefois, Rossi ne figure pas parmi les signataires du manifeste rédigé au terme de ce congrès : « Uno storico manifesto astensionista. Congresso di Capolago 1891 », *Studi Sociali,* 31 mai 1946.

35. Voir le chapitre « La politica emigratoria », SORI, Ercole, *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale,* Bologne, Il Mulino, 1979, p. 255 et suivantes. A noter que la première loi sur l'émigration re-

> Le devoir des révolutionnaires est de s'efforcer de faire comprendre aux pauvres que la misère existe là-bas comme ici, et qu'ils peuvent, s'ils le veulent, trouver le remède en restant là où ils sont et en se rebellant contre le gouvernement et contre les patrons pour reprendre ce qu'ils ont eux-mêmes produit [36].

Et s'il déplore l'entreprise de Rossi, c'est non seulement parce qu'elle éloigne les meilleurs combattants, mais aussi parce qu'elle « offre aux opprimés une vaine espérance de s'émanciper sans qu'il soit besoin de faire la révolution [37] ». Il ne croit pas qu'elle puisse réussir, ni au niveau expérimental, ni au niveau économique et enjoint les révolutionnaires de ne pas suivre Rossi s'ils ne veulent pas devenir à leur tour des déserteurs :

> Quoiqu'il en soit, si Rossi veut faire son expérience, qu'il la fasse ; mais qu'il laisse en paix les socialistes, qu'il laisse en paix les révolutionnaires et recueille des travailleurs pauvres, qui n'ont pas encore entendu parler du socialisme. Qu'il préfère, comme Robert Owen, les plus avilis, les plus abrutis et qu'il fasse la noble tentative de les élever à la dignité humaine, ou plutôt de les mettre en condition de s'élever eux-mêmes par le travail, la liberté et le bien-être. […] Que Rossi aille au Brésil répéter tardivement, alors que le problème social est devenu gigantesque et réclame des solutions urgentes et générales, les expériences de *dilettante* dont les précurseurs du socialisme remplirent la première moitié de ce siècle. Que les révolutionnaires restent à leur poste de bataille.
>
> Quand la faim prend à la gorge le prolétariat, et que la révolution se présente comme un dilemme de vie ou de mort devant l'humanité, retirer sa mise du jeu est un acte pusillanime. Il me semble qu'aujourd'hui ceux qui partent désertent devant l'ennemi au moment de la mêlée [38].

---

monte à 1888. VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero, 1861-1981, dati introduttivi,* CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1986, p. 26.

36. « Dovere dei rivoluzionari è quello di fare ogni sforzo per far comprendere ai miseri che la miseria esiste là come qua, e che il rimedio, se vogliono, possono trovarlo restando dove sono e ribellandosi contro il governo e contro i padroni per ripigliare quella roba che essi stessi hanno prodotto. » MALATESTA, Errico, « La colonia Rossi », Londres, 7 mars 1891, *La Rivendicazione,* Forlì, 18 mars 1891.

37. « In quanto poi all'impresa del Rossi, io la deploro. Essa […] offre agli oppressi una vana speranza di emanciparsi senza bisogno della rivoluzione. » *Ibidem.*

38. « In ogni modo se il Rossi vuol fare l'esperimento lo faccia pure ; ma lasci stare i socialisti, lasci stare i rivoluzionari e raccolga dei poveri lavoratori, cui non è giunto ancora il verbo del socialismo. Preferisca anzi, come Roberto Owen, i più degradati, i più abbrutiti e faccia il nobile tentativo di elevarli a dignità umana, o per meglio dire di metterli in condizione di elevarsi da loro stessi per mezzo del lavoro, della libertà e del benessere. […] Vada pure il Rossi al Brasile a ripetere tardivamente, quando già il problema sociale è fatto gigante e reclama urgente e generale soluzione, gli esperimenti da dilettante, con cui i precursori del socialismo riempirono la prima metà di questo secolo. I rivoluzionari restino al loro posto di battaglia. Quando la fame piglia alla gola il proletariato, e la rivoluzione si presenta come dilemma di vita o di morte innanzi all'umanità, ritirare la sua posta dal giuoco è cosa da pusillanime. A me pare che oggi chi parte, diserta innanzi al nemico al momento della mischia. » *Ibidem.* En 1893, Rossi répond aux accusations de désertion en disant qu'elles ne sont pas fondées puisque, n'appartenant à aucune armée, ne reconnaissant ni chef ni disciple, ceux qui ont choisi l'expérience communautaire ne peuvent être considérés comme des déserteurs. ROSSI, Giovanni, *Cecilia,… op. cit.*, 1893, p. 6.

I.2.4 La place de Giovanni Rossi dans le socialisme italien

Malgré son isolement dans le mouvement social italien et tout en se sachant « férocement combattu par presque tout le monde, soutenu par presque personne[39], » Rossi croit plus que jamais à l'utilité de son projet et à ses chances de réussite. Il conçoit le socialisme expérimental comme un nouveau moyen de propagande, une troisième voie à côté du socialisme légaliste et de l'anarchisme, qui doit venir compenser l'insuffisance de la propagande théorique traditionnelle[40]. Même s'il a choisi une autre voie, il ne peut compter sur ses seules forces et s'appuie indifféremment sur les deux courants socialistes. Pour la réalisation de son projet, il est prêt à frapper à toutes les portes et avant de rechercher une couleur politique, il cherche des intermédiaires. Il est donc dans son intérêt de s'adresser au plus grand nombre et d'utiliser toutes les structures existantes (le PSRI de Costa, les fédérations, cercles et autres groupes socialistes, le regroupement anarchiste au congrès de Capolago). Sa collaboration active aux journaux socialistes et anarchistes de l'époque est à l'image de cette adaptabilité. Il n'est pas rare qu'il collabore simultanément à un journal anarchiste et à un journal socialiste[41]. Pour lui, il ne s'agit pas de trancher entre les anarchistes et les légalistes ni de se situer dans les débats qui déchirent le mouvement social de l'époque[42] ; il s'agit de trouver coûte que coûte le plus de sympathisants possible au socialisme expérimental.

L'orientation anarchiste des positions de Giovanni Rossi ne fait cependant aucun doute. La loi et l'État, la propriété, la religion, la famille, sont autant de remparts de la bourgeoisie que Giovanni Rossi veut démolir[43]. Mais l'anarchisme n'est pas pour lui une lutte

39. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 86.

40. Rossi présente à de nombreuses reprises le côté pratique et utile à la propagande de son projet et insiste sur sa nouveauté. « Io ho sempre detto e scritto e pensato che se si ritiene opportuno fare propaganda di proprietà collettiva in conferenze, in opuscoli, in giornali, più opportuno ancora deve essere documentare cotesta propaganda oltre con fatti negativi, anche con fatti positivi, che deve essere opportuno vedere e far vedere se e come questa proprietà collettiva è praticabile vantaggiosamente. » ROSSI, Giovanni, « Intendiamoci », *La Favilla,* n°11, 5 février 1885. L'appel aux fédérations, sections, cercles, groupes socialistes, déjà évoqué, commence par ces mots : « Ai mezzi che si sono sperimentati fino ad oggi per affrettare la soluzione della questione sociale, si propone ora di aggiungerne un altro consistente in colonie socialiste sperimentali da fondarsi in Italia. » « Alle federazioni, sezioni, circoli e nuclei socialisti in Italia », *I Miserabili,* Padoue, 7 novembre 1885. Rossi ne se lasse pas de l'argument. Il écrit encore en 1892 : « Sorta modestamente nel Paraná (Brasile), la colonia socialista Cecilia iniziò, col suo lavoro alacre di perfezionamento continuo e graduale, un nuovo genere di propaganda, la propaganda sperimentale. I buoni e volenterosi che si accinsero con sacrifici non pochi e fatiche non lievi, a quella impresa delicata e vasta al tempo stesso per l'arditezza dei concetti, nonché per la loro novità, vollero opporre ai sacarsmi, agli insulti di avversari sleali, una risposta semplice e categorica : la prova dei fatti. », « Pro colonia Cecilia », *Verona del Popolo,* 18-19 juin 1892, reproduit dans FRANZINA, Emilio*, Merica ! Merica ! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere di contadini veneti in America Latina 1876-1902,* Milan, Feltrinelli, 1979, p. 223.

41. En 1878, son nom apparaît parmi les collaborateurs du journal anarchiste de Pise *Il Lavoro,* mais c'est le journal socialiste *La Plebe,* qui publie son livre *Un comune socialista.* Il est toutefois difficile d'analyser la collaboration journalistique de Rossi car certains journaux oscillaient entre les différentes tendances ou changeaient d'orientation. Giovanni Rossi s'est aussi heurté à l'irrégularité dans la parution de ces journaux en butte aux persécutions policières, aux difficultés financières. La plupart du temps, Rossi n'a vraisemblablement pas eu le choix.

42. « Risposi a una lettera di Malatesta dicendogli quanto mi sembri autoritario e dogmatico sostenere un indirizzo e condannare tutti gli altri e come molti socialisti vedrebbero volentieri tirare ciascuno per la sua strada senza contumelie per chi pensa e opera diversamente. » Giovanni Rossi à Andrea Costa, Gavardo, 22 mars 1884. Lettre reproduite dans GOSI, Rosellina, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia anarchica Cecilia,* Milan, Moizzi, 1977, p. 127-128.

43. Maintes fois, Giovanni Rossi rédige sa profession de foi : « Sparisca dunque, o borghesi, il vostro sacro orrore per l'anarchia, sinonimo secondo voi di disordini, e cada la vostra accusa ingiustificabile che noi sacrifichiamo l'individualità umana allo Stato, poiché questo vogliamo distrutto, quella vogliamo completamente

quotidienne. Ses choix ne sont pas de véritables choix politiques mais sont guidés par les circonstances, en l'occurrence, la nécessité de trouver à tout prix des interlocuteurs pour le projet auquel il tenait plus qu'à la prunelle de ses yeux. Si l'anarchie est pour lui un idéal à atteindre, si c'est « la quintessence de la liberté[44] », son action dans le combat social est très limitée et se concrétise uniquement dans son projet de colonie expérimentale.

Giovanni Rossi apparaît comme faisant partie de la tendance la plus mesurée de l'anarchisme italien, puisqu'il préconise et applique dans les faits la collaboration avec les socialistes légalistes, avec lesquels il semble d'ailleurs avoir été lié plus par amitié que par conviction politique, et qu'il est entièrement occupé à un projet qu'il défend pendant des années avec conviction, parfois avec entêtement. Les contemporains de Giovanni Rossi en 1895 le définissent comme un « anarchiste tolérant et modéré[45] ». Même les autorités italiennes, qui continuent de le surveiller à cause de ses antécédents dans l'Internationale, ne le jugent guère dangereux[46].

I.2.5 *Un comune socialista,* cinquième édition

Pendant son séjour en Italie en 1891, Giovanni Rossi publie la cinquième édition de son livre *Un comune socialista.* Au texte du roman, pratiquement identique à celui de la première édition, il ajoute un troisième chapitre décrivant les débuts de la Cecilia. Cette publication groupée de son premier texte, la commune qu'il avait imaginée dès 1875, et du compte rendu de l'expérience en cours en 1891 nous montre qu'en traversant l'Atlantique Rossi n'a nullement modifié son projet. Le nom qu'il choisit de donner à la colonie implantée au Brésil, celui du personnage féminin de *Un comune socialista,* est également le signe de cette continuité.

Les pages qui constituent la troisième partie de la cinquième édition auraient pu être écrites par toute personne émigrant vers l'Amérique du Sud à la fin du siècle dernier[47]. Giovanni Rossi y raconte le voyage depuis le port de Gênes, le transport en bateau jusqu'à Rio de Janeiro, les séjours dans les différents asiles pour émigrants dans lesquels il a séjourné avec ses camarades, les premiers pas pour l'obtention d'une terre. Le document est d'autant plus intéressant qu'il est d'une grande précision. Rossi est un observateur

libera ed associata anarchicamente. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.*, 1878, p. 9-10. La rédaction de son journal *Lo Sperimentale* se déclare explicitement anarchiste. « Icaria », *Lo Sperimentale,* n°2, août 1886. Vers la fin de sa vie encore, il affirme sa méfiance envers le parlementarisme. Il écrit à un ami brésilien devenu député : « Mi congratulo con l'elettorato catharinense che l'ha scelto a suo deputato. Per ragioni dottrinali, non credo all'utilità del congresso, perché gli organi governanti non hanno interesse né desiderio né capacità di elevare le masse governate. Ma un'eccezione potrebbe essere possibile ; quindi speriamo bene. Ma la di Lei opera più efficace sarà quella di privato innovatore, non quella di legislatore. » Giovanni Rossi à Ermembergo Pellizzetti, Pise, 19 janvier 1925, citée dans PELLIZZETTI, Beatriz, « Colônia Cecília : anarquistas no Paraná », *A presença italiana no Brazil,* Luiz A. de Boni org., Porto Alegre, Escola superior de teologia, 1987, p. 331.

44. « E cos'è l'anarchia se non la vera libertà, la libertà intiera, completa, la quintessenza della libertà ? » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.*, 1878, p. 9.

45. RAE, Giovanni, *Il socialismo contemporaneo, con un cenno sul socialismo in Italia di Angelo Bertolini,* Florence, Le Monnier, 1895, p. LXXXII, *in* SALVADORI, Rinaldo, « Socialismo utopistico nel movimento operaio », *Mondo Operaio,* novembre 1972, p. 53.

46. ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47, Petrópolis 5 mai 1890. Voir aussi Légation d'Italie au MAE, 13 février 1902, ACS, CPC, b.4445, fasc. Giovanni Rossi. On dit dans ce rapport que Rossi n'est pas un anarchiste dans le sens le plus « brutal » du mot.

47. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 84-138. Le troisième chapitre de *Un comune socialista,* édition de 1891, est publié par CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1994.

scrupuleux : il lui arrive même de mesurer « consciencieusement », avec l'aide de ses compagnons, les salles (réfectoire, dortoirs) qui accueillent les émigrants.

Les premiers mois d'existence de la Cecilia sont racontés en quelques paragraphes seulement. Giovanni Rossi y tourne en dérision sur un ton guilleret les problèmes ménagers de la communauté naissante ; il décrit avec affection les animaux domestiques qui partagent la vie de la colonie et évoque, mais sans s'appesantir, les côtés négatifs de la vie à la Cecilia : essentiellement la monotonie de la nourriture et l'ampleur du travail à fournir.

Figure 4 : Photographie extraite du film de Jean-Louis Comolli, *La Cécilia,* 1976.

Il consacre en revanche de longs passages aux moyens de transport, à l'agriculture, à l'élevage et au problème des animaux dangereux, le tout étant présenté de façon très positive, car il s'agit d'un texte destiné à inciter d'autres personnes à rejoindre les pionniers de la Cecilia. Il faut donc se montrer encourageant et confiant en l'avenir. La lecture du texte, surtout dans la version remaniée de la revue *La Geografia per tutti*[48], laisse une impression assez proche de celle qu'on aurait en lisant un texte de propagande sur le Brésil et ses merveilles émanant du gouvernement brésilien ou de quelque compagnie de navigation soucieuse de remplir ses navires d'émigrants. Le désir d'attirer et de séduire de nouveaux participants a vraisemblablement influencé Giovanni Rossi dans sa rédaction, et l'a incité à adopter un ton enthousiaste et rassurant. Voici comment il conclut le passage consacré aux animaux dangereux qui, selon une idée fausse, seraient très nombreux dans ces contrées lointaines, alors que lui-même, n'en ayant pour ainsi dire pas rencontré, a dû, pour rédiger son article consulter un ami installé depuis de nombreuses années au Brésil :

> De mon côté je ne saurais mieux conclure cette effrayante énumération de fléaux qu'en déclarant que dans notre colonie on se porte très bien, on a un excellent appétit et on ne voit autour de nous que des gens sains et contents[49].

Rossi est alors convaincu que l'expérience est en bonne voie, d'autant plus que les nouvelles qui lui parviennent de la Cecilia par le Dr Grillo sont des plus encourageantes[50].

I.2.6 Janvier 1891-juin 1891

Pendant l'absence de Rossi, quelques familles de paysans se joignent à la colonie, en janvier 1891[51]. La mésentente s'installe entre ces paysans et les premiers colons, « à

48. ROSSI, Giovanni, « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione » (ou « Note di viaggio e di colonizzazione »), *La Geografia per tutti,* Bergame, n°2, 31 mai 1891, n°3, 15 juin 1891, n°7, 15 août 1891, n°8, 31 août 1891, n°10, 30 septembre 1891, n°13, 16 novembre 1891.

49. « Per parte mia non saprei come chiudere meglio questa spaventevole enumerazione di flagelli, se non dichiarando che alla nostra Colonia, si sta benone, si ha un appetito di lupi e si vede intorno a noi gente sana e contenta. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 118.

50. La lettre de Franco Grillo à Giovanni Rossi, datée de janvier 1891, est publiée à la fin du troisième chapitre de *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 136-138.

51. Rossi en est informé par Grillo qui lui écrit de Palmeira. « Il 31 dicembre è arrivato qui improvvisamente il compagno Artusi con due famiglie, anche di compagni ; tra grandi e piccoli sono tredici persone : li ho fatti condurre alla Colonia, ove si sono accomodati alla meglio, intanto che si costruiscono le nuove case. Le due famiglie di Roncadelle stanno già a Montevideo, e speriamo che fra una quindicina di giorni possano esser qui. » Franco Grillo à Giovanni Rossi, janvier 1891, *in* ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 137. Newton Stadler de Sousa cite quant à lui le nom de quelques familles qui seraient parties de Gênes le 15 novembre 1890 sur le navire *Florio Robatino* : Artuzzi [Artusi], Mezzadri, Codega, Romani, Minardi, Dusi, Zilli [Celli ?], Vercezzi, Todeschini, tous guidés par Tranquillo Agottani. SOUSA, Newton Stadler de*, O anarquismo da colônia Cecília,* Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1971, p. 81-82. Florio Robatino, en réalité Florio e Rubattino, est le nom d'une compagnie de navigation et non d'un navire. D'après l'ANR, les noms cités par

cause des différences dans les méthodes de travail et de la tendance qu'eurent [les paysans] à vouloir faire prévaloir leurs conceptions ». Malgré cela, les travaux avancent, les colons entreprennent de construire un baraquement d'habitation. Certains membres de la Cecilia vont aussi travailler à la construction de routes pour le compte du gouvernement brésilien [52].

Les colons recrutés par Rossi en Italie rejoignent la colonie à partir de la fin du mois de mars [53]. Les arrivées successives portent en peu de temps la population de la Cecilia à plus de 150 membres [54], le chiffre le plus élevé de son histoire. Les débuts de cette nouvelle période semblent prometteurs. Dante Venturini, un colon originaire de Cecina, est enchanté de ce qu'il trouve en arrivant sur place le 3 avril :

> Vous ne pouvez pas imaginer combien notre situation est bonne. Tout va d'ailleurs en s'améliorant. En plus, nous avons une eau excellente, bref, tout est mieux que ce que nous avait décrit le Dr Rossi. En ce qui concerne les animaux sauvages, nous n'en avons pas encore vu, sauf un petit singe qui a été tué par l'un de nos camarades.
>
> Pour l'instant, nous nous nourrissons de riz, haricots, *polenta,* porc, viande de bœuf, saucisson, café, lait, tout ceci étant très abondant.
>
> Nous avons peu de pain, parce qu'il faut l'acheter, mais dès que nous aurons trouvé le matériel et la chaux pour fabriquer un four, alors nous cesserons de manger de la *polenta* et nous passerons au pain [55].

Mais la colonie ne résiste pas à cet afflux massif :

> Cet afflux soudain fut désastreux. Beaucoup de ces colons n'étaient pas adaptés à la rude vie des pionniers ; c'étaient pour la plupart des ouvriers de l'industrie qui, naturellement, ne trouvèrent pas à la colonie les instruments et les matières premières nécessaires pour travailler avec profit ; certains n'étaient même pas habitués à avoir une activité moyenne [56].

La misère s'installe, les conditions de vie sont insupportables : les colons s'entassent dans le grand baraquement construit au début de l'année, la nourriture est insuffisante [57].

Stadler de Sousa ne figurent sur aucun des registres des navires arrivés à Rio de Janeiro en novembre et décembre 1890. Lettre de l'ANR à l'auteur, 4 novembre 1991.

52. ROSSI, Giovanni, *Cecilia,... op. cit.,* 1893, p. 8. Là-encore, le film de Jean-Louis Comolli nous fait partager de façon très vivante les heurts entre colons ouvriers et paysans.

53. Le 15 mars, Eugenio Lemmi, l'un des colons de Livourne partis le 3 février 1891, écrit à Rossi de l'hôtel des immigrants de Curitiba, où il attend avec les autres qu'on le conduise à la colonie. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 134-135.

54. ROSSI, Giovanni, *Cecilia..., op. cit.,* 1893, p. 8. Amilcare Cappellaro parle de 200 membres en mai 1891. *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892. Si tous les colons annoncés étaient arrivés à destination, la colonie aurait dû atteindre 250 membres en juin. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 135.

55. « Non potete credere quanto sia bella la nostra posizione, che va sempre migliorando, più abbiamo un'eccellentissima acqua, insomma, tutto meglio di quello che il Dott. Rossi ci aveva descritto. In quanto agli animali selvatici, noi non ne abbiamo ancora veduti, eccettuato un piccolo macacco che fu ammazzato da un nostro compagno. Per ora i nostri cibi sono : riso, fagiuoli, polenta, maiale, carne di bove, salami, caffè, latte, tutto in grande abbondanza. Il pane è poco, perché bisogna comprarlo, ma più presto che si sarà trovato il materiale e la calcina per poter fabbricare un forno, allora cesseremo la polenta e passeremo al pane. » Dante Venturini *in* ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 137-138.

56. « Questo improvviso agglomeramento fu disastroso. Molti di questi coloni erano inadatti alla rude vita dei pionieri ; i più erano operai delle industrie che, naturalmente, non trovarono nella colonia gli strumenti di lavoro e le materie prime occorrenti ad applicarsi con profitto ; alcuni non erano neppure abituati ad una media operosità. » ROSSI, Giovanni, *Cecilia..., op. cit.,* 1893, p. 8.

57. ROSSI, Giovanni, *Cecilia..., op. cit.,* 1893, p. 9.

Cappellaro écrit que « les vivres diminuaient tous les jours, et même [qu']on eut à souffrir de la faim avec les angoisses qui suivent toujours la lutte pour l'existence ; figurez-vous que dans une seule semaine, on fut obligé de tuer dix vaches[58] ». Pour subvenir à ses besoins, la colonie continue d'envoyer certains de ses membres, « une équipe très nombreuse[59] », travailler sur les routes du gouvernement[60]. Les efforts se poursuivent cependant pour développer la communauté : extension de la surface du jardin potager, enclos pour le bétail, production de briques, travaux agricoles.

L'idéal continue d'animer les jeunes qui souvent, le ventre vide, s'appuient sur leurs bêches, regardent flotter au vent le grand drapeau rouge et noir fixé à un haut palmier et disent en plaisantant qu'on peut vivre d'un peu de *polenta* et d'un peu d'idéal[61]. Mais cet idéal est loin d'être atteint dans la pratique. Alors que la misère s'installe, l'égoïsme se manifeste chez les colons : « certaines familles mangeaient pendant que d'autres jeûnaient[62] ». L'anarchie est à cette période « intellectuellement prostituée », selon les termes de Rossi. « La dictature et le parlementarisme » remplacent les principes anarchistes. Parmi les colons, qui pourtant se disent tous anarchistes, se profile la figure d'un chef, « celui qui s'imposa comme intendant[63] » et que Cappellaro définit comme « un protecteur qui avait le bon cœur de promettre, mais qui n'avait pas l'énergie ni la mémoire nécessaires pour tenir[64] ». De plus, les colons établissent un « système grotesque de référendum » et perdent leur temps et leur énergie en « assemblées oiseuses, d'où ne sortent que des promesses non tenues, des ambitions mal dissimulées et des cancans ridicules[65] ».

La tournure que prend l'organisation de la Cecilia, la misère dont souffrent ses membres la conduisent à la dissolution. La crise se concrétise à la mi-juin 1891, lorsque « sept familles, parmi lesquelles deux des premières venues, s'emparent des bestiaux de la colonie ». Les autres familles se dispersent, tous trouvent du travail à Curitiba[66].

Lorsqu'il commente, quelques mois plus tard, les raisons invoquées par certaines familles pour expliquer leur départ, Giovanni Rossi tend à relativiser le problème de la misère. Pour lui, la crise de la colonie est à imputer aux personnes qui la composent et non à l'expérience elle-même :

> Les braves gens de Cecina ont écrit pour justifier leur désertion de la Colonie. Il n'est pas vrai que la crise soit survenue à cause de la misère, parce qu'une fois toutes les dettes payées, les comptes sont restés équilibrés, sans parler du

58. *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892.
59. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 10.
60. Les vivres étaient achetés à crédit chez les commerçants de la proche Palmeira, et ce crédit était garanti par les gains que percevaient chaque jour les colons qui travaillaient sur les routes. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 9.
61. « Spesso, a stomaco vuoto, i giovani si appoggiavano sulla zappa e guardavano a sventolare la grande bandiera rossa e nera issata sopra un alto palmizio, e dicevano tra loro scherzando : d'un po' di polenta e d'un po' d'ideale si vive. » ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 9-10.
62. *Ibidem,* p. 9.
63. *Ibidem*. Ce « régisseur » est Achille Dondelli. Lettre de Giovanni Rossi, 17 octobre 1891, Archives privées Pardini, *in* ZANE, Marcello, « Le tappe di una ricerca », cit.
64. *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892.
65. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 10.
66. *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892. Voir aussi ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p11. Les Gattai font partie de ces familles qui quittent très rapidement la colonie. Voici ce que déclare Francesco Gattai à un fonctionnaire de police à Florence, le 28 novembre 1902 : « Io partii dall'Italia nel 1891, e mi diressi nell'America del Sud, nello intendimento di associarmi a Palmeira ad una colonia sperimentale che si andava a fondare a base socialista. Arrivai infatti colà, ma la colonia sorta sotto gli auspici del Dr Giovanni Rossi ed altri fé cattiva prova, e dopo tre mesi si sciolse. » Copie de l'interrogatoire de Francesco Gattai par un fontionnaire de police, Florence, 28 novembre 1902, ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai.

bétail (d'une valeur d'un millier de lires), dont s'est abusivement mais légalement emparé le groupe des premières familles arrivées sur le site. […] Il est vrai que la famille Dondelli s'était imposée et faisait la loi, mais les gens de Cecina comme les autres, au lieu de l'éliminer, l'idolâtraient. Il est vrai que certains ont mangé à s'en faire crever la panse et ont fait des provisions pour deux ou trois jours. […] Il est vrai que, les derniers jours, la faim s'est fait ressentir, non pas parce que les moyens manquaient mais parce que l'indispensable Dondelli ne prévoyait pas à temps de faire les achats, parce que les pluies avaient abîmé le moulin et même parce que les femmes refusaient de nettoyer les ustensiles de cuisine et que les hommes refusaient d'apporter l'eau pour la *polenta*. C'est bien la preuve que la faute en revient aux colons et non à la colonie. […] Il est vrai qu'en février le bétail a détruit les plantations (le maïs et les haricots) à cause de la négligence des premiers colons qui n'ont pas fabriqué des enclos suffisamment robustes et qui n'ont pas surveillé la plantation comme il le fallait [67].

I.2.7 Juin 1891-octobre 1891

La Cecilia meurt ainsi une première fois. Elle ressuscite sous l'impulsion de sept jeunes gens, dont Cappellaro cite les noms : Cini Egisto [Egizio] de Livourne, G[iuseppe] Zerla de Milan, J[ean] Géléac de Brest, G[iuseppe] Maderna, de Milan, A[ntonio] Massa de Turin, L[uigi] Silano de Turin, J[ean] Saint-Pierre de Tarbes [68]. L'activité qu'ils développent est si importante, le courage dont ils font preuve est si grand, qu'ils sont bientôt rejoints par quatre familles de la colonie dissoute [69]. C'est à ce moment-là, en juillet 1891, que Rossi revient de sa tournée en Italie [70]. Reconstruite sur de nouvelles bases, la colonie connaît alors quatre mois de relative tranquillité. « La fraternité […] règne parmi tous les colons [71] » et l'organisation correspond finalement à l'idéal communiste anarchiste :

Par une réaction naturelle au formalisme stérile et funeste de la période passée, le groupe voulut être absolument inorganisé. Aucune convention, ni verbale, ni

67. « La brava gente di Cecina ha scritto per giustificare la sua diserzione dalla Colonia. Non è vero che la crisi sia avvenuta per la miseria, perché i conti si son chiusi in pari, saldando tutti i debiti, senza contare il bestiame (per il valore di un migliaio di lire), del quale si è abusivamente ma legalmente impadronito il gruppo delle prime famiglie venute. […] È vero che la famiglia Dondelli si era imposta e spadroneggiava, ma i cecinesi con gli altri, invece di eliminarla, la idolatravano. È vero che qualcuno ha mangiato a strippapelle e ha fatto provviste di alimenti per due o tre giorni. […] È vero che su gli ultimi giorni hanno, qualche giorno, sofferto la fame, ma non perché mancassero i mezzi. Ma perché l'indispensabile Dondelli non prevedeva in tempo gli acquisti, perché le piogge avevano guastato il molino e fino perché le donne rifiutavano di pulire gli attrezzi di cucina e gli uomini si rifiutavano di portare l'acqua per la polenta. La prova che la colpa fu dei coloni e non della Colonia. […] È vero che in febbraio il bestiame distrusse le coltivazioni (il granturco e i fagioli in erba) per trascuratezza dei primi coloni che non fecero steccati robusti e non sorvegliarono come necessario la piantagione. » Lettre de Giovanni Rossi, 17 octobre 1891, Archives privées Pardini, cit.

68. *La Révolte*, a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892. On retrouvera Jean Géléac plus loin.

69. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 12. Voir aussi la lettre où Giovanni Rossi précise que la colonie comporte dix hommes, trois femmes et six enfants, Giovanni Rossi, 12 octobre 1891, Archives privées Pardini, cit.

70. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 7. Dans le second numéro de la revue *La Geografia per tutti,* on apprend que Rossi devait rentrer au Brésil sur le navire *Adria* qui levait l'ancre de Gênes le 30 mai 1891. ROSSI, Giovanni, « Al Paraná. Appunti di viaggio e di colonizzazione », *La Geografia per tutti,* Bergame, n°2, 31 mai 1891.

71. *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892.

écrite, ne fut établie. Aucun règlement, aucun horaire, aucune charge sociale, aucune délégation de pouvoir, aucune règle fixe de vie ou de travail[72].

La Cecilia traverse « une période bien sympathique », malgré le « célibat forcé » et le fait que « l'entreprise [soit] devenue si difficile[73]». La colonie compte cependant peu de membres. On peut estimer sa population, pendant ces quatre mois, à vingt ou trente personnes : Rossi, le seul rescapé du groupe des pionniers arrivé en avril 1890, les sept jeunes gens cités par Cappellaro et quatre familles.

I.2.8 Novembre 1891-octobre 1892

La colonie se repeuple à nouveau :

> En novembre 1891, plusieurs familles de paysans arrivèrent, en deux groupes successifs. Le premier groupe, incité à la défiance par d'ex-colons, un peu effrayé par la vivacité des anarchistes rencontrés, et surtout attiré par les séductions de la propriété individuelle, ne resta que quelques jours à la colonie socialiste et se transféra ensuite en un autre lieu, où chaque famille se mit à son compte. Le second groupe, arrivé quelques jours plus tard, resta, et donna une grande impulsion aux travaux agricoles[74].

Nombreux sont les avantages qu'offre pour la Cecilia la présence de ces paysans, originaires de la région de Parme, bien plus habiles dans le domaine agricole que les autres colons, ouvriers de l'industrie[75]. Rossi ne lésine pas sur les louanges à leur égard :

> Ces camarades apportèrent à la communauté anarchiste une énorme augmentation de main d'œuvre. Ce fut de leurs mains que la charrue fendit les champs jusqu'alors incultes pour planter des vignes ; ce furent leurs bras robustes qui abattirent de grandes étendues de forêt, afin de faire de la place pour les céréales et les légumineuses, ce fut leur œuvre si le bétail eut ses étables et les champs leur engrais fertilisant[76].

Mais la Cecilia connaît aussi des difficultés à cause d'eux. Les paysans, dont beaucoup sont égoïstes et souffrent d'une « pingrerie et d'une méfiance ancestrales[77]», forment une sorte de parti qui s'oppose constamment au reste du groupe. Les rivalités se nourrissent des comparaisons entre les plus ardents au travail et ceux dont la productivité est moindre. Ces comparaisons se font bien évidemment au désavantage de ceux qui n'ont pas l'habitude de travailler la terre[78]. Malgré le départ de quelques familles de paysans, qui s'établissent comme colons indépendants sur d'autres terres, l'ambiance à la Cecilia

72. « Per una reazione naturale al formalismo sterile e funesto del periodo passato, il gruppo volle essere assolutamente inorganizzato. Nessun patto, né verbale, né scritto, fu stabilito. Nessun regolamento, nessun orario, nessuna carica sociale, nessuna delegazione di poteri, nessuna norma fissa di vita o di lavoro. » ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 12-13.
73. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 13.
74. « Nel novembre del 1891 arrivarono diverse famiglie di contadini, in due gruppi successivi. Il primo gruppo, sobillato da ex-coloni, un po' sgomento della vivacità degli anarchici trovati, e principalemente attratto dalle lusinghe della proprietà individuale, si trattenne pochi giorni nella colonia socialista e si trasferì poi in un altro territorio, dove ogni famiglia si stabiliva per suo conto. Il secondo gruppo, arrivato alcuni giorni dopo, si trattenne, e dette un grande impulso ai lavori agricoli. » ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 13-14.
75. *Ibidem,* p. 11.
76. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 6 avril 1896, SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 259.
77. *Ibidem,* p. 260.
78. *Ibidem.*

est insupportable « à cause du contrôle qui s'exerce quant au rendement de chacun, un contrôle silencieux encore plus insupportable que celui d'un contremaître dans un atelier européen ». « Comme le droit à la paresse n'existait pas réellement, l'anarchie était devenue un simple mot : vivre à la Cecilia était devenu pour certains moralement pénible[79]. »

Par ailleurs, les conditions de vie matérielles, malgré tout le travail abattu par ces paysans énergiques, restent misérables. La colonie ne se suffit pas à elle-même et « au tout début de 1892, pour subvenir à l'entretien quotidien de la communauté, une équipe très nombreuse travaille sur les routes coloniales[80] ». Rossi lui-même songe à travailler en dehors de la Cecilia pour aider la colonie à subvenir à ses besoins[81]. Les avertissements que Cappellaro fait parvenir par l'intermédiaire de *La Révolte* à ceux qui voudraient rejoindre la Cecilia témoignent de ces difficultés matérielles :

> J'avertis ceux qui désirent en faire partie qu'ils doivent être convaincus que là-bas, il n'y a pas encore l'abondance : ceux qui s'y rendent doivent se résoudre à de grands sacrifices en attendant les récoltes[82].
>
> Pour le moment la nourriture, qui par économie se prépare en communauté, laisse beaucoup à désirer : elle est formée principalement de riz, haricots, lard, légumes, farine de manioc et de maïs, de viande et de café[83].

Peu nombreux sont ceux qui résistent à ces conditions de misère et aux difficultés de la vie communautaire. En avril ou mai 1892, et probablement bien avant, il n'y a plus que quarante personnes à la colonie[84]. Dans une lettre publiée par *L'Eco del Popolo* le 22 mai 1892, Giovanni Rossi se plaint de la monotonie qu'on ressent à être peu nombreux[85]. C'est à ce moment que reprennent les efforts de propagande pour faire venir de nouveaux colons à la Cecilia : en juin paraît un article dans le journal *Verona del Popolo*[86], dans *Critica Sociale*[87], en juillet, le premier article sur la Cecilia dans *La Révolte*[88], et Cappellaro entreprend, sur la demande de Rossi, de recruter de nouvelles familles[89].

---

79. *Ibidem.*
80. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 14.
81. Giovanni Rossi à Vanzolini, le 10 et 27 septembre 1892, *in* PELLIZZETTI, Beatriz, *Pioneirismo italiano no Brasil meridional. Estudo de caso,* Curitiba, Estante paranista vol.13, 1981, p. 66-67. Les deux lettres de Rossi à Vanzolini sont à présent conservées à l'*Arquivo Ermembergo Pellizzetti*. Ces lettres, reproduites partiellement dans l'ouvrage cité, nous apprennent que Rossi pensait se rendre à Castro où il aurait tenu une pharmacie, exercé son métier de vétérinaire et le professorat. Cette activité salariée de Rossi devenait d'autant plus nécessaire que les colons perdirent leur travail sur les routes de l'État en septembre 1892.
82. *La Révolte,* a.V, n°43, 23-29 juillet 1892.
83. *La Révolte,* a.VI, n°4, 7-13 octobre 1892.
84. « Turin, 6 juin 1892 » Lettre non signée. L'auteur de la lettre précise qu'il y a, à ce moment-là, à la Cecilia, trente-neuf personnes dont vingt hommes, neuf femmes et dix enfants. *La Révolte,* a.V, n°40, 1-7 juillet 1892. Cappellaro, se référant à la même période dit que le village appelé « Anarchie », composé d'une douzaine de maisonnettes en bois, est habité par une quarantaine de personnes. *La Révolte,* a.VI, n°4, 7-13 octobre 1892.
85. « Colonia socialista », *L'Eco del Popolo,* 22 mai 1892. La même plainte apparaît chez Cappellaro dans *La Révolte,* a.VI, n°4, 7-13 octobre 1892.
86. « Pro colonia Cecilia », *Verona del Popolo,* 18-19 juin 1892, *in* FRANZINA, Emilio, *Merica ! Merica ! op. cit.,* p. 223-224.
87. « Per la colonia Cecilia », *Critica Sociale,* 16 juin 1892.
88. « Turin, 6 juin 1892 », *La Révolte,* a.V, n°40, 1-7 juillet 1892.
89. Amilcare Cappellaro à Andrea Costa, Sampierdarena, 31 mai 1892, Biblioteca Comunale d'Imola, Carte Costa, n°1332. Ce document nous a été aimablement fourni par Pier Carlo Masini. Cappellaro s'adresse à Andrea Costa, sur un ton très insistant, pour lui demander d'intervenir auprès de la *Società Navigazione Generale Italiana*. Il voudrait en effet que les nouveaux colons de la Cecilia puissent emporter, sans avoir à payer l'excédent de bagages, les outils dont ils ont besoin. Cappellaro cite en particulier une charrue et une scie circulaire à ruban.

Un épisode désagréable vient noircir la bonne réputation dont avait joui jusqu'alors la Cecilia. D'anciens colons, parmi ceux qui avaient quitté la colonie après la crise de juin 1891, ont été arrêtés pour vol. Laissons le consul de São Paulo nous narrer l'épisode :

> Vers le début du mois d'octobre [1892] la police locale a procédé à l'arrestation d'une véritable bande de voleurs et de malfaiteurs, presque tous des anarchistes italiens, leurs maisons furent perquisitionnées et l'on saisit une grande quantité d'objets volés, tels que des coupons de flanelle, de coton, des vins étrangers, etc. Parmi les détenus se trouvent les nommés Lemmi Eugenio et sa femme, la femme d'Arnaldo Gattai, lequel averti à temps est parvenu à fuir, Adelina Gattai[90], Novelli, Tomei, Crollanti, Balilla. La police est sur les traces d'autres personnes qui seront facilement arrêtées dans les jours qui viennent[91].

Quelque temps plus tard, Eugenio Lemmi, condamné à huit ans de prison, est toujours incarcéré tandis que les deux femmes sont disculpées et qu'Arnaldo Gattai est toujours en fuite. Cet épisode est des plus nuisibles à la colonie qui voit diminuer le respect et la sympathie dont elle jouissait jusqu'alors[92]. La rumeur ne l'épargne pas. La Cecilia bénéficie cependant du soutien de la presse locale qui apporte un vigoureux démenti aux calomnies dont elle est l'objet et qui manifeste sa considération à l'égard de Rossi[93].

I.2.9 Novembre 1892-mai 1893

Dans *La Révolte,* Cappellaro annonce le départ, au 30 août 1892[94], de quatorze familles, composées de quinze hommes, quinze femmes et vingt-quatre enfants[95]. Rossi confirme, sans en préciser le nombre, l'arrivée de ces nouvelles familles à la Cecilia vers la fin de l'année 1892. Il nous donne aussi le chiffre exact de la population : au 31 décembre 1892, la Cecilia compte soixante-quatre habitants[96]. Les cinquante-quatre personnes annoncées par Cappellaro ne sont donc pas toutes arrivées à la Cecilia qui aurait

90. Arnaldo est le second prénom de Francesco Gattai. En revanche, son épouse se prénomme Argia et non Adelina. ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai.

91. « Verso i primi del corrente la polizia locale procedette all'arresto di una vera banda di ladri e malfattori quasi tutti anarchici italiani, le loro case vennero perquisite e furono sequestrati in grande quantità oggetti di provenienza furtiva come pezzi di flanella, cotone, vini forestieri ecc. Fra i detenuti si trovano i nominati Lemmi Eugenio e la moglie, la moglie dell'Arnaldo Gattai, che avvisato in tempo è riuscito a fuggire, Adelina Gattai, Novelli, Tomei, Crollanto, Balilla. La polizia è sulle traccie di altri che facilmente saranno in questi giorni arrestati. » Comte Rozwadowski au MAE, São Paulo, 20 octobre 1892, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

92. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, colonie Cecilia, 12 janvier 1893, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 166.

93. A la même période, on avait accusé les socialistes de la Cecilia d'être les incitateurs d'un soulèvement des colons polonais et italiens de la région de Palmeira. Il ne sied guère à Rossi que les colons de la Cecilia passent pour des fauteurs de trouble. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, colonie Cecilia, 12 janvier 1893, et « Colonie Cecilia », *Diário do Comércio,* Curitiba, 22 décembre 1892, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 167 et p. 170. Rossi joint à sa lettre du 12 janvier l'article que Sanftleben propose en traduction.

94. Un autre groupe aurait dû partir le 25 juillet 1892. *La Révolte,* n°43, 23-29 juillet 1892. Nous ne savons pas si cette expédition a effectivement abouti.

95. *La Révolte,* a.VI, n°4, 7-13 octobre 1892. Une note émanant du MAE signale que « le dangereux anarchiste Cappellaro Amilcare » est parti de Gênes le 31 août 1892 à bord de l'*Attività* en compagnie de deux autres anarchistes Eugenio Grassi et Achille Gallina. Il est probable que Cappellaro part pour le Brésil pour la première fois et qu'il a rédigé les comptes rendus qu'il envoie à *La Révolte* à partir de renseignements que Rossi ou d'autres lui ont envoyés. La note du MAE ne fait aucune mention de la Cecilia. Le document envoyé à la représentation diplomatique au Brésil contenait une biographie de Cappellaro dont le double n'a pas été versé au dossier. MAE, Rome, 6 septembre 1892, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

96. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 15.

dû, si cela avait été le cas, compter presque cent habitants. Toutefois, il est possible que ces personnes soient effectivement arrivées puis reparties très vite, ou encore que leur venue à la Cecilia ait correspondu avec le départ d'autres membres. Dans l'histoire de la Cecilia, il est arrivé à de nombreuses reprises que les personnes attendues s'arrêtent en chemin. Le cas se reproduit encore en 1893[97].

Les nouveaux arrivants se heurtent au groupe des paysans de Parme arrivés avant eux. Les rivalités qui s'étaient manifestées dans la période précédente continuent[98]. Les avis de Cappellaro et de Rossi sur l'atmosphère de la Cecilia pendant cette période sont assez mitigés, mais il semble que les colons de la Cecilia ont finalement trouvé un *modus vivendi.* De nouvelles défections ont cependant lieu puisque, selon le représentant des autorités italiennes au Paraná, il y a environ cinquante personnes à la Cecilia en février 1893[99]. C'est aussi le chiffre que donne Rossi pour le mois de mai de la même année[100].

La dernière correspondance de Cappellaro à *La Révolte* est datée du 8 décembre 1892. S'il insiste encore sur la misère qui règne dans le village *Anarchie* alors composé de vingt-deux maisons et sur les problèmes liés au nombre inégal d'hommes et de femmes, il écrit toutefois :

> Quant au moral des individus, nous pouvons franchement dire qu'il s'est beaucoup amélioré, soit pour la sociabilité comme pour cet esprit de bienveillance envers ses semblables en tolérant mutuellement les défauts dont chacun a hérité, enfin nous vivons tous en bonne harmonie, bien mieux que dans une seule famille de la société bourgeoise.
>
> Il y a bien encore beaucoup de préjugés à déraciner, mais que voulez-vous, on ne peut pas tout faire à la fois[101].

Figure 5 : Photographie d'un groupe de colons de la Cecilia. *L'altra Italia, storia fotografica della grande emigrazione italiana nelle Americhe (1880-1915)* de Gianfranco Rosoli et Oreste Grossi, Rome, CSER, 1973. La photographie est reproduite avec la légende suivante : « Groupe d'anarchistes italiens isolés dans la forêt (Colonia Cecilia S. Catarina) »

97. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Colonia Cecilia, 12 janvier 1893. Dans cette lettre, Rossi fait mention de six familles qui n'ont, semble-t-il, jamais rejoint la Cecilia. SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 169. Autre cas de défection rapporté par Eugenio Lemmi, l'un de colons parti le 3 février 1891, celle d'une famille qui n'a pas eu la patience d'attendre avec les autres qu'on les conduise à la Cecilia. Eugenio Lemmi à Giovanni Rossi, Curitiba 15 mars 1891, *in* ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 134-135.
98. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 6 avril 1896, SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 261.
99. Comte Rozwadowski au MAE, São Paulo, 17 février 1893, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.
100. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 6 avril 1896, cit.
101. « Colonia Cecilia, 8 décembre 1892 », *La Révolte,* a.VI, n°23, 18-24 février 1893. A la fin de l'année 1892, Cappellaro envoie également des comptes rendus, semblables pour le contenu à ceux de *La Révolte,* au journal *Il Grido degli Oppressi*, publié à Chicago. Voir les numéros des 1° janvier 1893 (« Notizie della colonia socialista »), 10 février 1893 (« I socialisti pratici della colonia Cecilia ai compagni di tutto il mondo » avec une lettre envoyée de la Cecilia le 22 décembre 1892) et 1° mars 1893 (« Ai compagni d'America »). Le journal *El Perseguido* de Buenos Aires fait également paraître, le 29 janvier 1893, la lettre du 22 décembre 1892 traduite en espagnol. Voir aussi « In America. Colonia Socialista Cecilia », *L'Eco del Popolo,* 12 février 1893. Le journal publie une lettre de Rossi du 8 janvier 1893 dont le contenu est en substance identique au texte de Cappellaro : « La nostra vita fisica non è ancora epicurea, e occorre energia morale per sopportarla. Ma la nostra vita socialistica, malgrado piccoli fenomeni di atavismo e di reversione, è simpatica e spontanea. Non è un idillio, perché l'animale uomo è ancora molto peloso ; però la proprietà collettiva, il lavoro associato, la comunanza di consumo, la libertà d'azione ci abituano e ci preparano praticamente ad una meno contrastata armonia sociale. »

En avril 1893, dans la première partie de la brochure intitulée *Cecilia, comunità anarchica sperimentale*[102], Rossi brosse un tableau semblable. Les colons sont arrivés à la Cecilia avec un bagage comportemental hérité de la société bourgeoise que « la vie en commun », « la solidarité des intérêts » et « l'application pratique du concept de liberté » ont contribué à transformer[103]. Mais il s'agit d'un processus de transformation très lent qui n'empêche pas ce que Rossi appelle « les mauvaises humeurs » de se manifester :

> Aux cuisines, vous trouverez parmi les femmes la gourmandise, les jalousies mesquines, l'orgueil, les commérages. Aux champs, un peu d'entêtement et un peu de rancœur contre ceux qui ont moins d'ardeur au travail ; dans les ateliers, quelques épisodes de rivalité ; dans les familles beaucoup d'égoïsme domestique ; chez tous, un certain esprit de mécontentement, de méfiance, d'agressivité. De temps en temps une plainte, un reproche, une accusation ; des sympathies et des antipathies ; des tendances à prendre parti[104].

On note dans ce texte, écrit en avril 1893, alors que Rossi est sur le point de quitter la colonie, un ton désabusé qui contraste fortement avec l'enthousiasme manifesté dans le texte de 1891.

I.2.10 Un épisode d'amour à la colonie Cecilia

La deuxième partie de la brochure publiée en 1893, *Un episodio d'amore nella colonia Cecilia,* est entièrement consacrée à une expérience d'amour libre au cours de laquelle Rossi étudie les réactions et le comportement de chacune des trois personnes impliquées : Annibale, Elèda (anagramme d'Adele) et Rossi lui-même, qui se désigne sous son pseudonyme de Cardias. En novembre 1892, Adele arrive à la Cecilia avec son compagnon Annibale[105]. Entre Rossi et cette jeune femme, toujours évoquée en termes très élogieux[106], naît très vite une sympathie réciproque. Annibale, qui est consulté, laisse alors Elèda rejoindre Cardias dans sa maisonnette[107].

Ce n'est pas sans pleurs ni souffrances que s'établit cette « famille polyandre ». Si Rossi est heureux de cet épisode si utile pour l'expérience socialiste, Annibale ne réussit à surmonter ses préjugés et son égoïsme qu'au prix de grandes souffrances[108]. Dans les réponses au questionnaire très détaillé établi par Rossi, la jalousie d'Annibale apparaît par touches et avec délicatesse[109]. Mais lorsque Rossi évoque l'épisode quelque temps plus tard, il est beaucoup plus acerbe à l'égard d'Annibale. Il dit que sa jalousie est basée sur l'égoïsme, l'orgueil et la bêtise et que c'est d'ailleurs à cause de cette jalousie qu'il n'a

102. Il faut constater que l'adjectif accolé à « colonie » varie sous la plume de Rossi : la colonie est « socialiste » puis « socialiste expérimentale », à partir de 1886. En revanche, dans *La Révolte,* Rossi parle de « colonie anarchiste ». *La Révolte,* a.III, n°37, 31 mai-6 juin 1890.
103. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 23.
104. « In cucina troverete tra le donne la ghiottoneria, l'invidiuzze, le alterigie, i pettegolezzi. Su i campi un po' di testardaggine e un po' di risentimento contro quelli che hanno meno volontà di lavorare ; nei laboratorî qualche episodio di rivalità ; nelle famiglie molto egoismo domestico ; in tutti, un certo spirito di malcontento, di diffidenza, di combattività. Di quando in quando un lamento, un rimprovero, un'accusa ; delle simpatie e delle antipatie ; delle tendenze a parteggiare. » *Ibidem,* p. 22-23.
105. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 41.
106. *Ibidem,* p. 42-43. Voir aussi Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Colonia Cecilia 12 janvier 1893 et Giovanni Rossi à Sanftleben, Taquari 18 avril 1896, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 168 et p. 263.
107. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 41-44.
108. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Colonia Cecilia 12 janvier 1893, SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* pp168-169.
109. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 47-50.

pas voulu parler, dans la brochure de 1893, du troisième homme de la « famille polyandre », un jeune Breton, Jean Géléac, « qui allait mourir pour s'être adonné à la masturbation à cause du souci des femmes de la colonie de préserver leur honorabilité [110] ».

Figure 6 : Une illustration du texte de Rossi *Un episodio d'amore nella Colonia Cecilia* Couverture de *Quaderni della Libertà,* n°2, 5 juin 1932.

Rossi conçoit sa brochure *Un episodio d'amore alla colonia Cecilia* comme un instrument de propagande contre cet ennemi séculaire qu'est l'institution familiale. Il avait déjà abordé le problème dans *Un comune socialista,* mais le ton qu'il emploie à présent dans sa critique est beaucoup plus virulent et acerbe [111], d'autant plus qu'il a derrière lui l'expérience vécue de la Cecilia :

> Je suis tellement convaincu que la famille est le plus grand foyer d'immoralité, de méchanceté, d'ânerie, que, s'il m'était donné de détruire au choix un des grands fléaux humains : la religion ou les sauterelles, la propriété individuelle ou le choléra, la guerre ou les moustiques, le gouvernement ou la grêle, les parlements ou les fistules, la patrie ou la malaria, sans hésiter, je choisirais de détruire la famille [112].

Étant donné que la famille forme à l'intérieur d'une communauté un groupe à part où chacun veut défendre l'intérêt des siens contre le bien de la collectivité [113], c'est un ennemi bien difficile à combattre :

> La famille n'est pas de ces institutions qui peuvent être détruites de l'extérieur et encore moins par la violence. La résistance, la réaction seraient immédiates, générales, irrésistibles. C'est une institution qui doit être d'abord détruite dans la conscience populaire et ensuite s'écrouler matériellement par autodestruction intérieure. […] Quand l'aristocratie intellectuelle et morale des hommes, la masse intéressée des femmes, par la pratique manifeste de l'amour libre, auront effacé de la face du monde le mensonge de la paternité, la famille sera à moitié détruite et les rapports sociaux appelés à la remplacer devront nécessairement émerger spontanément [114].

---

110. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari 18 avril 1896, SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 262-263. Dans cette même lettre, on apprend que Jean Géléac, le père de la première fille d'Adele, Ebe, part pour une destination inconnue.

111. Dans *Sempre Avanti !,* un membre de la Cecilia (Rossi lui-même ?) avait déjà présenté la famille comme la cause de tous les malheurs qu'a connus la colonie : « Nel corso del nostro esperimento ci pare di aver fatto una grande scoperta : che il comunismo è incompatibile con la famiglia. Le maggiori tribolazioni passate e presenti dobbiamo imputarle agli egoismi, alle gelosie, alle invidie di famiglia. Le mogli sono le pietre dello scandalo, e i mariti, in generale, si lasciano menare per il naso. La primizia di questa scoperta la mando al *Sempre Avanti !.* » C… Zappaterra de la colonie Cecilia à *Sempre Avanti !,* « Dalla colonia Cecilia », *Sempre Avanti !,* a.II, n°37, Livorno, 15 avril 1893.

112. « Per me, sono tanto convinto che la famiglia è il più grande focolaio di immoralità, di cattiveria, di asinaggine, che se mi fosse dato distruggere a scelta uno dei grandi flagelli umani : la religione o le cavallette, la proprietà individuale o il cholera, la guerra o le zanzare, il governo o la grandine, i parlamenti o le fistole, la patria o la malaria, senza esitare, sceglierei di distruggere la famiglia. » ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 71.

113. « Finché avrete un uomo, una donna, dei figli, una casa, avrete una famiglia, vale a dire una piccola società autoritaria, gelosa delle sue prerogative, economicamente rivale della grande società. Avrete i piccoli territori tiranneggiati dai forti ; avrete i circoscritti ambienti, ove l'amore si esplica in tutte le sue più erronee e dolorose manifestazioni, dalla gelosia al delitto. E siccome la vita collettiva risulta in parte dalla somma di tutte le vite individuali ; e siccome le abitudini private influiscono grandemente sull'abitudine pubblica, sarà travagliata e poco sicura l'esistenza di una società che pretendesse reggersi contemporaneamente su due principî contradittorî : l'egoismo della vita domestica e la solidarietà della vita collettiva. » *Ibidem,* p. 74.

114. « La famiglia non è di quelle istituzioni che si possono distruggere dal di fuori, e tanto meno con la violenza. La resistenza, la reazione sarebbe immediata, generale, irresistibile. È una di quelle istituzioni che prima

Même si l'histoire de Rossi, Annibale, Adele et Jean Géléac, le jeune Breton, ne se déroule pas de façon idyllique, elle a des résultats concrets dans la vie de la communauté puisque s'y déroule un autre épisode d'amour libre[115], de « baiser amorphiste » comme Rossi préfère le désigner[116]. Dans le cas précis de la colonie, l'amour libre est non seulement un moyen de propagande mais c'est aussi un remède à l'abstinence sexuelle à laquelle sont contraints ceux qui sont venus sans compagne. À plusieurs reprises, les colons déplorent le manque de femmes à la colonie[117]. Cappellaro soulève encore le problème dans sa dernière correspondance à *La Révolte* :

> Ce qui nous tourmente le plus c'est que le libre amour n'a pas encore pénétré dans le cœur de nos compagnes, ce qui produit beaucoup d'ennui à ceux qui sont seuls, et malgré cela personne n'a manqué de respect aux femmes. Nous serions bien aise que quelques femmes convaincues viennent nous rejoindre bientôt[118].

Les chroniqueurs de l'époque[119]font des gorges chaudes à la lecture de ces phrases. *La Révolte* commente les réactions qu'a suscitées la publication de la lettre de Cappellaro :

> Elle [la lettre de Cappellaro] contenait un aveu naïf qui, étant donné l'esprit bourgeois, ne pouvait manquer d'être mal interprété, et devait ainsi fournir aux pisseurs de copie, l'occasion de dire quelques bêtises de plus sur l'idée anarchiste. Aussi, nos journaleux bourgeois n'ont pas raté l'occasion et se sont rués dessus, comme gorets sur… une perle[120] !

---

devono essere distrutte nella coscienza popolare, e poi crollare materialmente per auto-distruzione interiore. […] Quando l'aristocrazia intellettuale e morale degli uomini, la massa interessata delle donne, con la pratica palese del libero amore, avranno cancellato dalla faccia del mondo la menzogna della paternità, la famiglia sarà per metà distrutta e dovranno necessariamente emergere, spontanei, i rapporti sociali chiamati a sostituirla. » *Ibidem,* p. 71.

115. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…op. cit.,* 1893, p. 79-80 Voici comment Jean-Christian Petitfils paraphrase la conclusion de la brochure de Rossi : « Rossi terminait en annonçant joyeusement qu'une autre femme "courageuse" avait décidé de sauter le pas. Fait d'autant plus significatif, appuyait-il, que l'héroïne en question était une paysanne italienne inculte, liée par 18 ans de vie conjugale sans histoire et par 5 enfants. Cette brave *mamma* fit "noblement" part de sa décision au père de ses enfants, lequel "héroïquement" annonça lui-même à la réunion du soir cet heureux événement ! » PETITFILS, Jean-Christian, *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIX*e *siècle,* Paris, Hachette, 1982, p. 209.

116. Cette locution employée par Rossi dans *Un episodio d'amore alla colonia Cecilia* est accueillie par des sarcasmes de la part de certains anarchistes. « Chi, se possiede un po' di senso comune, non ha riso di cuore all'idea di un *bacio amorfista* ? » écrit Agresti dans « L'individualismo », *L'Anarchia, Numero unico pubblicato a cura di un gruppo socialista-anarchico,* London, août 1896. Rossi, qui a lu ce texte, accepte très mal la critique ainsi qu'en témoigne la lettre qu'il écrit à Sanftleben le 29 novembre 1896. Voir cette lettre en annexe 2.

117. « Ci secca un po' la monotonia d'essere in pochi, viceversa poi ci sostiene la speranza di essere raggiunti presto da molti buoni compagni dei due sessi, ma specialmente di quello gentile, che qui ci fa difetto. » « Colonia socialista », *L'Eco del Popolo,* 22 mai 1892. Cappellaro écrit aussi, comme en écho : « Ce qui peine le plus est de se voir si peu nombreux, mais on attend l'arrivée des autres compagnons et surtout des femmes. », *La Révolte,* a.VI, n°4, 7-13 octobre 1892.

118. « Colonie Cecilia, 8 décembre 1892 », *La Révolte,* a.VI, n°23, 18-24 février 1893.

119. COPPEE, François, « Les femmes et l'anarchie », *Le Journal,* Paris, 23 février 1893. MONTORGUEIL, Georges, « Voyage en Icarie », *Paris,* 22 février 1893. « Actualité. La création d'une colonie anarchiste française au Brésil », *L'Éclair,* Paris, 20 février 1893. ROUXEL, « Une autre "critique" (!?) », *Le journal des Économistes,* Paris, février 1893. Ces articles ont été publiés dans une traduction allemande par Sanftleben, *op. cit.,* p. 174-187.

120. « Colonisation anarchiste », *La Révolte,* a.VI, n°25, 4-10 mars 1893. L'auteur de cet article serait Pierre Kropotkine, selon Victor Muñoz. Voir MUÑOZ, Victor, « Contribution à l'histoire de la communauté agricole anarchiste "Colonie Cécilia" », *L'Espoir,* Organe de la VI Union régionale de la CNTF, Toulouse, n°589, 27 mai 1973.

Du côté anarchiste, certains pensent que Cappellaro s'est simplement mal exprimé [121]. Mais d'autres émettent des critiques, en particulier Malatesta qui « suit avec intérêt les [...] tentatives de réforme des mœurs sexuelles » qui ont lieu à la colonie mais pense que l'amour libre tel qu'il y est pratiqué n'est que promiscuité. Rossi répond à toutes ces critiques en expliquant sa conception de l'amour libre et la façon dont elle est mise en pratique à la colonie [122].

Le problème de l'abstinence sexuelle forcée est si crucial qu'il provoque une crise au sein de la communauté :

> Avec le groupe des paysans originaires de la région de Parme arriva une jeune fille précoce qui se mit à faire la coquette avec tous les hommes de la colonie. Lui résister était facile pour celui qui avait une compagne, mais les célibataires qui avaient vécu parmi des femmes vertueuses pendant deux ou trois ans dans une chasteté obligatoire ne résistèrent pas. J'étais un de ceux-là car Adele n'était pas encore arrivée à la colonie. Il y eut même deux ou trois hommes mariés qui tombèrent dans le péché. Les bourgeois de l'amour au ventre plein, qui ne croient pas à la faim, soulevèrent une tempête d'indignation, chacun s'en alla de son côté [123].

Ce passage fait référence à un épisode qui est forcément survenu avant novembre 1892, date à laquelle Adele arrive à la colonie. Or Rossi conclut ce passage en disant : « Cela se passa en mai 1893, alors que le nombre d'habitants de la Cecilia était déjà tombé à 50. Je considère qu'avec cela, l'histoire de la Cecilia est terminée. » Par cette phrase, Rossi semble vouloir dire que la crise s'est irrémédiablement poursuivie et qu'elle a causé la séparation des colons en mai 1893. Il est en tout cas certain que c'est à ce moment-là que Rossi quitte la colonie [124].

I.2.11 L'épisode de la « Révolution Fédéraliste »

Selon des informations non confirmées par Rossi, c'est un autre événement qui aurait provoqué la fin de la colonie. Une lutte armée se déroule près du site de la Cecilia, impliquant celle-ci dans un épisode de l'histoire du Brésil méridional, la « Révolution Fédéraliste ». Cette « révolution » qui éclate dans les États du Sud du Brésil (Rio Grande do Sul, Santa Catarina et Paraná) oppose deux clans, menés par les représentants de familles oligarchiques, les *maragatos* et les *picapaus*. Les *maragatos* sont monarchistes, partisans de la décentralisation et à plus longue échéance de la séparation des États du Sud du reste du pays. Ce sont les « révolutionnaires » ou fédéralistes. Les *picapaus* sont quant à eux partisans d'un gouvernement républicain fort et centralisé, celui qui s'est instauré après la proclamation de la République en 1889. Ce sont les gouvernementaux [125].

Malatesta, qui a tenté de s'informer des progrès de la Cecilia auprès de Rossi et de Cappellaro avec lesquels il avait eu des contacts, n'a pas obtenu de réponse. Il pense cependant que la fin de la Cecilia est liée à l'épisode de la « Révolution Fédéraliste » :

> Tout ce que je sais se limite à ceci : suite au mouvement insurrectionnel au Paraná et à cause des sympathies que les colons ont manifestées à l'égard des

121. « La colonia Cecilia », *Sempre Avanti !,* a.II, n°34, Livorno, 25 mars 1893.
122. CARDIAS, « Promiscuità. Una spiegazione filologica », *Sempre Avanti !,* a.II, n°43, Livorno, 4 juin 1893. Cet article est reproduit, dans une traduction allemande, dans SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 192-193.
123. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 6 avril 1896, SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 261.
124. *Ibidem,* p. 262.
125. « Revolução federalista », *Novo Dicionário de história do Brasil,* São Paulo, Edições Melhoramento, 1970.

> insurgés, le gouvernement brésilien a confisqué les terres de la Cecilia et a expulsé les colons [126].

Cette confiscation n'a pas eu lieu puisque, comme nous le verrons, les terres de la Cecilia ont été revendues. Elle ne peut donc avoir provoqué la dispersion des colons. En revanche, il est sûr que lors de l'insurrection certains membres de la Cecilia ont penché du côté des « révolutionnaires », allant même jusqu'à les suivre dans la lutte armée. Newton Stadler de Sousa présente cette prise de position comme une réaction à l'arrogance des troupes gouvernementales qui, parce que la Cecilia avait reçu la visite d'un chef de l'insurrection, avaient en représailles saccagé les installations de la Cecilia :

> Alors les anarchistes prirent position. Leur communauté détruite, leurs instruments de travail brisés, le découragement marquant la physionomie de chaque colon, ceux qui n'avaient pas de projet professionnel pour l'avenir s'engagèrent contre les légalistes. […]
>
> Ceux qui s'engagèrent pour lutter le firent en signe de révolte contre l'arrogance des troupes gouvernementales. Aucune identité idéologique avec le mouvement révolutionnaire en cours [127].

Rossi, qui a lui aussi pris part à la lutte, insiste bien sur l'absence d'engagement politique :

> Il arriva ainsi que, sans la moindre sympathie pour cette révolution, j'y prisse part en qualité de *capitano medico* (!), mais à condition de ne pas être obligé de porter un uniforme, de n'exercer aucune autorité, ni d'y être soumis. […] Certainement pour nous socialistes les deux partis en lutte se valent ; les révolutionnaires se battent au nom de la liberté, les troupes gouvernementales au nom de la légalité. Mais en réalité pour les chefs des deux partis il ne s'agit que de questions d'intérêt, d'ambition et de vengeance [128].

C'est en termes de sympathie à l'égard des uns et d'antipathie à l'égard des autres que se pose le problème [129]. Dans la « chronique du Paraná » qu'il écrit pour sa famille [130], tout en insistant sur les raisons non idéologiques qui l'ont entraîné dans cette révolution, Rossi laisse transparaître sa sympathie envers les fédéralistes. Il décrit les exactions commises

126. Alfred Sanftleben, à la recherche de renseignements sur la Cecilia, écrit à Malatesta qui lui envoie deux lettres de Londres, le 23 mai et le 16 août 1895. Sanftleben résume et traduit ces deux lettres dans *Utopie und Experiment,* p. 249-250.

127. SOUSA, Newton Stadler de*, O anarquismo da Colônia Cecília,* Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1970, p. 131-132. Un historien brésilien confirme dans le passage suivant la participation de colons de la Cecilia à l'insurrection : Deux bataillons étrangers participèrent à la lutte en faveur des *maragatos.* L'un polonais […] et l'autre italien, de l'émigré Colombo Leoni, qui, pour nuire au pays qui l'avait reçu, avait recruté tous les agitateurs qui composaient la célèbre colonie Cecilia, organisée par le Professeur Giovanni Rossi, milanais, d'orientation nettement anarchiste, et, ils avaient pratiqué des violences de toute sorte contre le patrimoine de l'État [du Paraná]. Pinheiro Machado [un des leaders de la « Révolution Fédéraliste »] a avoué par la suite au général Candido Murici, qu'aucun des agitateurs n'était revenu dans sa colonie d'origine : la "Divisão do Norte" les a décimés sans pitié. » CARNEIRO, Glauco, *História das revoluções brasileiras,* Rio de Janeiro, Edição O Cruzeiro,1965, p. 86.

128. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Curitiba, 14 juillet 1894, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 251-252 et p. 253-254.

129. Selon Newton Stadler de Sousa, il existait « um cordial afeto recíproco entre Colombo Leoni e os anarquistas, afeto que se evidenciou tambem na presteza com que esse médico atendeu aos doentes do crupe, durante uma de suas vísitas. Em contrapartida, quando precisou do auxílio desses italianos, no Batalhão Italo-Brasileiro, o Dr Leoni encontrou imediata colaboração, nas lutas da revolução federalista. » SOUSA, Newton Stadler de, *op. cit.,* p. 98.

130. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Curitiba, 14 juillet 1894, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.*, p. 251-256.

par les deux camps, avec la précision qui lui est coutumière, et quelques détails qu'on pourrait trouver burlesques s'ils n'étaient pas aussi cruels : on apprend par exemple que les fédéralistes emploient trois manières différentes pour égorger les gens, dont l'une consiste à mettre les doigts dans les narines de la victime pour lui relever brusquement la tête et ainsi lui couper le cou[131] ! Mais il ajoute que pour « comprendre la cruauté » des fédéralistes, il faut savoir que les troupes gouvernementales avaient massacré leurs familles : sans aller jusqu'à excuser cette cruauté, il la justifie implicitement[132]. Autre signe de cette préférence, l'un des chefs « révolutionnaires » vivant parmi ses soldats, sans souci de la hiérarchie, est décrit de façon particulièrement positive[133].

Figure 7 : Dessin humoristique sur la « Révolution fédéraliste » *L'Asino umano*, a.II, ragliata n°26, 11 mars 1894.

La participation de Giovanni Rossi à cette lutte armée, même en tant que médecin[134], ne peut que nous sembler fort étrange. Lui-même devance toute critique puisqu'il dit, non sans quelque ironie, que la proposition qu'on lui fait lors de l'invasion de Curitiba par les troupes « révolutionnaires » de prêter gratuitement assistance aux hôpitaux remplis de blessés, quoique bizarre à toute époque et pour tout autre pays, paraît « extrêmement naturelle » pour le Brésil dans cette période bien particulière. Il dit d'autre part : « C'était une œuvre humanitaire et j'acceptai volontiers[135] ».

Rossi ne se limite pas à prêter assistance médicale dans les hôpitaux. Il suit également un bataillon italo-brésilien, dans lequel il a des amis italiens. Ceux-ci allaient partir sans médecin ni ambulance, et l'idée qu'ils pourraient être blessés ou malades sans être secourus le faisait souffrir. Giovanni Rossi précise encore qu'il ne reçoit pas d'argent en compensation de son travail, mais que l'on s'engage à pourvoir aux besoins des êtres chers qu'il laisse à Curitiba[136].

S'il apporte son concours lors de cet épisode de lutte armée au Paraná, c'est qu'il n'a pas trouvé de travail stable après avoir quitté la Cecilia en mai 1893. La petite distillerie qu'il avait installée à Curitiba a fait faillite à cause d'une crise économique qui a touché de nombreux petits entrepreneurs. Du fait de la renommée qu'il avait acquise dans cette ville, où à plusieurs reprises il avait donné des conférences sur le socialisme[137], il éprouve des difficultés à trouver un emploi car personne ne veut, dit-il, « employer le Docteur Rossi en tant que manœuvre[138] ».

L'engagement de Rossi est donc humanitaire mais aussi alimentaire, puisque se trouve ainsi momentanément résolue la question du chômage. Les représentants de l'État du Paraná ne se soucient pas quant à eux des motivations de Giovanni Rossi. En effet, alors que les troupes fédéralistes ont battu en retraite vers le Rio Grande do Sul, Giovanni Rossi, qui refuse de les suivre pour ne pas s'éloigner des êtres qui lui sont chers, est contraint de se cacher pour échapper à la répression et avoue apprécier la protection du représentant consulaire italien :

131. *Ibidem,* p. 254.
132. *Ibidem,* p. 255.
133. *Ibidem,* p. 254.
134. Giovanni Rossi était vétérinaire, mais, écrit-il, « quand il n'y a pas de chevaux, ce sont les ânes qui trottent. » Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Curitiba, 14 juillet 1894, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 251.
135. *Ibidem,* p. 251.
136. *Ibidem.*
137. GORDON Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978, p. 254. L'auteur cite le journal socialiste de Curitiba, *A Voz do Povo* du 28 août 1892 qui annonce une conférence de Rossi au théâtre Hauer, portant sur le droit et la justice du socialisme moderne. C'est d'ailleurs au cours d'une de ces conférences que Rossi avait rencontré Adele avant sa venue à la colonie. ROSSI, Giovanni, *Un episodio d'amore…, op. cit.,* p. 41.
138. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Curitiba, 14 juillet 1894, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 251.

> Je restai quelques semaines chez le Dr Grillo à Palmeira, puis deux mois comme invité à la colonie Cecilia. Voilà maintenant deux jours que je suis revenu à Curitiba, où je me trouve caché chez des amis sûrs jusqu'à ce que se terminent la période de répression brutale et l'état de siège où nous nous trouvons actuellement. Vous voyez que je vous décris la situation en toute sincérité ; mais surtout ne vous faites pas de souci car je ne suis pas gravement compromis ; l'agent consulaire protège efficacement les Italiens et il a réussi à obtenir qu'aucun d'eux ne soit fusillé [139].

I.2.12 Avril 1894, la fin de la Cecilia

Dans une lettre à Sanftleben, Rossi prétend ne pas savoir ce qui s'est passé à la Cecilia après mai 1893 [140]. On peut s'étonner de cette affirmation dans la mesure où il y a passé deux mois en tant qu'invité. Il raconte toutefois à Sanftleben qu'un petit groupe constitué par les derniers colons arrivés (ceux de novembre 1892) reste à la Cecilia après mai 1893, mais n'ayant pu résister aux tensions qui enveniment la vie de la communauté, ce petit groupe est remplacé par un autre au bout de six mois. De nouveau, les rivalités prennent une telle ampleur que les derniers colons sont contraints de se séparer en avril 1894 quand « l'actif de la Cecilia [est] vendu à un groupe de ces paysans de Parme qui avaient provoqué la crise [141] ».

> *L'importance du socialisme et du communisme critico-utopiques est fonction inverse du développement historique. À mesure que la lutte des classes s'accentue et prend force, cette façon de s'élever au-dessus d'elle par l'imagination, cette opposition imaginaire qu'on lui fait, perdent toute valeur pratique, toute justification théorique. C'est pourquoi, si, à beaucoup d'égards, les auteurs de ces systèmes étaient des révolutionnaires, les sectes que forment leurs disciples sont toujours réactionnaires, car ces disciples s'obstinent à maintenir les vieilles conceptions de leurs maîtres en face de l'évolution historique du prolétariat. […] Petit à petit, ils tombent dans la catégorie des socialistes réactionnaires ou conservateurs […] et ne s'en distinguent plus que par un pédantisme plus systématique et une foi superstitieuse et fanatique dans l'efficacité miraculeuse de leur science sociale.*
>
> Karl MARX, Friedrich ENGELS, *Le manifeste du Parti communiste,* 1847.

139. *Ibidem,* p. 252.
140. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 6 avril 1896, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 261.
141. *Ibidem,* p. 262. Selon Newton Stadler de Sousa, *op. cit.,* p. 167, ce furent les familles Agottani, Mezzadri et Artusi qui restèrent sur le site de la Cecilia. Selon la revue *Quaderni della Libertà,* (n°2, 5 juin 1932, p. 4) ce sont les camarades Colli et Agottani qui exploitèrent les terres de l'ancienne colonie et enfin, selon Helena Mueller, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília,* thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989, p. 305, ce sont les Artusi qui rachetèrent les terres tandis que les Agottani ouvrirent un commerce à Palmeira.

I.3 BILAN

Ce n'est pas un événement précis qui a provoqué la fin de la Cecilia, mais plutôt un ensemble de facteurs convergents : la misère qu'elle a connue tout au long de son existence, l'ampleur du travail à fournir, l'environnement économique défavorable, les dissensions, les incompatibilités d'humeur et les difficultés à mettre en pratique les principes communistes anarchistes. Pour Rossi cependant, l'expérience n'a pas été négative. Rappelons que selon les objectifs qui avaient été fixés par Rossi et par ceux qui avaient soutenu son projet de colonie expérimentale, il s'agissait d'étudier les comportements humains en communauté, de donner des faits réels à la propagande pour démontrer que les idées défendues par les communistes anarchistes peuvent être mises en pratique et d'aider financièrement la propagande en Europe. On est loin d'avoir atteint ce dernier objectif ; mais pour le reste, dans tous ses textes postérieurs à la Cecilia, Rossi montre clairement qu'il croit à la validité de l'expérience du point de vue scientifique ; il ne met non plus jamais en doute la réussite de l'expérience au niveau politique. Pour lui, c'est bien le communisme anarchiste qui a été instauré à la Cecilia. Rossi considère que l'expérience de vie en dehors de l'influence de toute loi et de toute autorité a pu être menée à bien sur plus de trois cents personnes qui ont séjourné plus ou moins longtemps à la Cecilia [1].

I.3.1 Bilan scientifique

La population de la Cecilia n'a bien sûr jamais atteint un tel nombre [2]. Pour arriver à trois cents, Rossi fait le total de toutes les personnes qui sont passées par la Cecilia. Mais les colons ne sont pas les mêmes d'un bout à l'autre de l'expérience, la colonie ayant connu un renouvellement constant de ses membres qui ne restent dans la plupart des cas qu'une très courte période. Lorsqu'on sait que la Cecilia n'a pas connu une population supérieure à cent cinquante membres, il est facile d'imaginer son degré d'instabilité. Dans son bilan, Rossi ne prend pas en compte cette grande instabilité ni la faible capacité de la Cecilia à retenir les colons. Durant ses quatre années de vie, la colonie a connu de nombreux départs et renoncements, après un séjour souvent très bref. Le renoncement le plus marquant est celui des cent cinquante personnes qui quittent la colonie en juin 1891. Il faut remarquer aussi que ceux qui avaient accompagné Rossi pour le premier voyage sont très vite repartis : un seul pionnier résiste à la crise de juin 1891, c'est Rossi, qui, d'ailleurs, ne rentre qu'en juillet de son voyage en Italie. Autre aspect négatif que Rossi néglige, de nombreuses personnes qui étaient annoncées ne sont jamais arrivées. La colonie a donc peu de pouvoir attractif.

1. ROSSI, Giovanni, *Cecilia, comunità anarchica sperimentale,* Livourne, Biblioteca del *Sempre Avanti,* n°7, Tip. S. Belforte, 1893, p. 29 et p. 35.
2. Voir en figure 8 le tableau estimatif de la population de la Cecilia.

Rossi ne voit pas non plus un échec dans le fait que la Cecilia a survécu si peu de temps[3]. Il prévoit d'ailleurs cette critique et y répond avec des arguments pour le moins discutables :

> Otto von Guericke n'a pas passé toute sa vie à faire tirer les célèbres hémisphères sur la place de Magdebourg ; de même Galilée n'a pas perdu son temps à observer chaque jour l'oscillation d'une lampe dans la cathédrale de Pise. […] Je sais que pour le petit peuple intellectuel, si la Cecilia devait disparaître, la démonstration ne serait pas convaincante parce qu'interrompue. Mais pour les hommes intelligents et de bonne foi, qui ont apprécié la sincérité de cette narration [le texte de 1893], où rien de ce qui est positif n'est embelli, où rien de ce qui est négatif n'est piteusement caché, j'espère que notre conviction deviendra la leur[4].

I.3.2 Bilan politique

Rossi n'est pas plus exigeant sur le plan politique que sur le plan scientifique. Il écrit en 1917 :

> Pour moi, qui en ai fait partie, la Cecilia ne fut pas un échec.

Figure 8 : Tableau estimatif de la population de la Cecilia

> Elle s'était fixé un objectif de type expérimental : voir si les hommes d'aujourd'hui sont aptes à vivre sans lois et sans propriété individuelle. […]
>
> La colonie Cecilia a montré qu'une centaine de personnes dans des conditions économiques plutôt défavorables avaient pu vivre deux ans, avec de petits heurts et une satisfaction réciproque, sans lois ni règlements, sans chefs et sans codes, sur une *propriété commune,* en travaillant spontanément en commun. […]
>
> Nous l'avons dissoute parce que nous n'avions pas les moyens nécessaires pour la développer et aussi parce que nous étions fatigués de cette solitude. Pour nous, l'expérience était faite et cela était suffisant[5].

3. En 1917, Rossi dit que l'expérience a duré deux ans. Lettre de Giovanni Rossi à Luigi Molinari, *Università Popolare,* Milan, janvier 1917, p. 10-11. En 1895, cependant, il avance le chiffre de trois ans pour la durée totale de l'expérience. ROSSI, Giovanni, *Il Paraná nel XX secolo in* GOSI, Rosellina, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia anarchica Cecilia,* Milan, Moizzi, 1977, p. 144. Le texte de Giovanni Rossi dont est tirée cette information est proposé dans une traduction allemande dans SANFTLEBEN, Alfred, *Utopie und Experiment,* Zürich, 1897, p. 271-309. Le texte est retraduit en italien dans GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 143-171. C'est cette traduction que nous citons retraduite par nos soins en français. L'original, qui nous aurait permis d'éviter cette triple trahison, n'a pas été retrouvé.

4. « Ottone di Guericke non passò tutta la vita a far tirare i famosi emisferi sulla piazza di Magdeburg ; come Galileo non si indugiò ad oservare ogni giorno l'oscillazione di una lampada nella cattedrale di Pisa. […] Io so che, per il popolino intellettuale […], se la Cecilia avesse a scomparire, la dimostrazione non sarebbe persuasiva, perché non continua. Ma per gli uomini intelligenti e di buona fede, che hanno apprezzato la sincerità di questa narrazione, ove nulla di bene è ingrandito, ove nulla di male è pietosamente velato, spero che la nostra convinzione diverrà la loro. » ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 35-36.

5. « Per me che ne ho fatto parte, la Colonia Cecilia non fu un fiasco. Essa si proponeva uno scopo di carattere sperimentale : vedere se gli uomini di oggi sono atti a vivere senza leggi e senza proprietà individuale. […] La Colonia Cecilia mostrò che un centinaio di persone in condizioni economiche piuttosto sfavorevoli aveva potuto vivere due anni, con piccoli contrasti e con reciproca soddisfazione, senza leggi, senza regolamenti, senza capi e senza code, sopra una *proprietà comune,* lavorando spontaneamente in comune. […] L'abbiamo sciolta perché non si avevano i mezzi necessari a svilupparla ed anche perché si era stanchi di quella solitudine. Per noi, l'esperimento era fatto e ciò bastava. » Lettre de Giovanni Rossi à Luigi Molinari, cit.

L'adverbe « spontanément » semble des plus mal choisis si l'on pense aux nombreux heurts qui ont opposés les paysans aux ouvriers concernant les méthodes de travail. Dans ce bilan qui date de 1917, les dissensions se sont estompées dans le souvenir, la durée de vie de la Cecilia est réduite à deux ans, ce qui élimine les périodes les plus chaotiques, la population est fixée à cent personnes, ce qui correspond à la réalité mais seulement pour une très courte période. Le bilan a subi quelques embellissements avec le temps. Cependant, en 1893, alors qu'il rédige un récit qui ne cache rien des difficultés rencontrées, Rossi tire les mêmes conclusions [6].

Dans son texte de 1893, il énumère toutes les raisons qui ont poussé les gens à quitter la colonie : la misère, la jalousie, l'alcoolisme, le ressentiment de la part des familles qui sont parties les armes à la main [7]. Malgré la violence, l'incompréhension qui ont marqué de longues périodes de la colonie et dont il ne cache rien dans son récit de 1893, il affirme que jamais les principes anarchistes n'ont été la cause d'un départ [8]. Mais Rossi élude le problème car en réalité, la difficulté n'a pas été de respecter les principes anarchistes, mais de les instaurer. Les principes anarchistes ne sont pas une cause de départ en soi, car quitter la colonie ne veut pas dire renoncer aux théories embrassées en Italie. En revanche quitter la colonie parce qu'on n'est pas d'accord sur les méthodes de travail, parce qu'une jeune fille a semé la panique dans les foyers, partir les armes à la main en emportant le bétail de la communauté, tout cela démontre que les théories communistes anarchistes, sur lesquelles devait reposer la colonie, n'ont pas été mises en pratique.

Il est clair que dans ce texte d'avril 1893, rédigé alors qu'il avait peut-être déjà songé à partir, Rossi s'efforce de tirer un bilan positif, au risque de se montrer incohérent. En effet, dans un article écrit quelque temps avant le texte d'avril 1893 et paru dans un journal de Livourne, un membre de la Cecilia, et peut-être Rossi lui-même, n'hésite pas à dire clairement que le but est loin d'être atteint :

> Nous savons qu'il n'est pas encore temps d'annoncer des conclusions définitives, même s'il nous est facile de vivre sans propriété capitaliste et sans autorité interne d'aucune sorte. Il faut d'abord que nous parvenions à être suffisamment nombreux ; que nous puissions jouir d'un bien-être au moins égal à celui dont on peut jouir dans les centres bourgeois voisins ; que nous réussissions à trouver dans notre vie de tous les jours des rapports personnels et collectifs tels que le séjour à la Cecilia soit agréable pour tout le monde. Nous travaillons dans cette direction, mais nous n'avons pas encore atteint le but ; par conséquent nous n'avons pas encore le droit de présenter la Cecilia comme un argument de propagande [9].

Tout à son idée de réaliser à tout prix son projet, Rossi s'est peu préoccupé de savoir si les gens qui s'embarquaient dans l'aventure avec lui avaient les mêmes objectifs politiques que les siens. Certains étaient des anarchistes convaincus, mais il n'est pas sûr que tous les colons de la Cecilia aient été anarchistes. Ceux qui sont repartis les armes à la

6. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 25-36.
7. *Ibidem,* p. 24.
8. *Ibidem.*
9. « Noi sappiamo che non è ancora il tempo di annunziare conclusioni definitive, per quanto ci risulti facile e naturale vivere senza proprietà capitalistica e senza autorità interna di nessun genere. Occorre prima che possiamo riuscire ad essere un buon numero ; che qui si possa godere un'agiatezza almeno pari a quella che si può godere nei vicini centri borghesi ; che riusciamo a trovare nella pratica della nostra vita, tali rapporti personali e collettivi da rendere a tutti il soggiorno molto gradevole. Intorno a questo scopo si lavora, ma non l'abbiamo raggiunto ; per cui non abbiamo ancora il diritto di presentare la Cecilia come un argomento di propaganda. » C… Zappaterra de la colonie Cecilia à *Sempre Avanti !*, « Dalla colonia Cecilia », *Sempre Avanti !,* a.II, n°37, Livorno, 15 avril 1893.

main ou ceux qui s'en sont pris à la personne de Rossi estimant qu'il les avait trompés ne sont pas venus pour les mêmes raisons que lui, Cappellaro ou d'autres, ou ne possédaient pas la même conviction.

Certes pour Rossi il n'est pas facile d'accepter l'idée que le projet pour lequel il s'est battu pendant toute la première partie de sa vie n'a finalement abouti qu'à un embryon de vie communautaire. Et son refus manifeste d'admettre que l'expérience s'est soldée par un échec montre que le défi lancé est plus un défi personnel qu'un défi politique et qu'il se comporte plutôt en scientifique, en passionné qui veut satisfaire ses caprices et ses curiosités qu'en homme d'action qui lutte pour une société meilleure. C'est d'ailleurs le reproche que le socialiste Camillo Prampolini faisait à Rossi dès 1885, alors que la colonie expérimentale n'était encore qu'un projet :

> L'idée de cette colonie me semble plutôt celle d'un scientifique, d'un amateur qui veut suivre son caprice et satisfaire sa curiosité plutôt que celle d'un homme d'action qui, convaincu de l'utilité d'une société organisée selon des principes socialistes, tend à provoquer cette transformation[10].

I.3.3 Bilan financier

L'expérience n'est guère concluante du point de vue scientifique et politique ; sur le plan financier, elle est désastreuse : la misère a régné durant quatre ans à la Cecilia. Loin de pouvoir aider la propagande en Europe comme l'avait annoncé Rossi[11], la Cecilia n'est jamais parvenue à subvenir par elle-même à ses besoins. Dès le début, les hommes doivent aller travailler en dehors de la colonie, sur les routes du gouvernement pour acheter des vivres. Dans les deux bilans financiers de la Cecilia dont nous disposons, la rubrique « dettes envers les fournisseurs » indique une somme à peine inférieure à celle de la rubrique « crédit auprès du gouvernement brésilien pour travaux[12] ».

Le paiement des terres au gouvernement vient également grever le budget de la colonie. Dès que les terrains à cultiver leur sont octroyés, les colons savent qu'ils devront les payer tôt ou tard[13]. Mais il s'agit d'un paiement différé et même, au lieu de verser de l'argent à l'État, c'est l'État qui leur verse de l'argent pendant la première année[14]. La colonie bénéfice aussi de l'appui du gouverneur du Paraná[15], dans un premier temps du

10. « L'idea di questa colonia mi pare più di uno scienziato, di un amatore che vuole sbizzarrirsi e soddisfare una sua curiosità che non quella di un uomo d'azione che, convinto della utilità di una società socialisticamente ordinata, tende a provocare questa trasformazione. » PRAMPOLINI, Camillo, Reggio Emilia, 25 janvier 1885, « Colonia agricola cooperativa. Adesioni e critiche. » *La Favilla,* a.XX, n°15, 19 février 1885.

11. C'était un des arguments de Rossi auprès des colons qu'il recrutait, argument que les colons reprenaient à leur compte. « Abbiamo molta speranza che la colonia, con dei mezzi pecuniari, possa dare un grande vantaggio alla propaganda socialista d'Italia. » Dante Venturini, *in* ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Livorno, Tip. E. Favillini, 1891, p. 138.

12. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 15-16 et *La Révolte,* a.VI, n°4, 7-13 octobre 1892.

13. Rossi raconte qu'en avril 1890, on leur a octroyé un terrain de 10 km² « al prezzo medio di L. 15 per ettaro pagabile ratealmente. » ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p. 127. Toute la surface réservée n'a pas été utilisée. Cappellaro écrit en décembre 1892 que « le terrain total de la Cecilia est de 200 hectares à peu près » dont seuls trente sont cultivés. « Colonia Cecilia, 8 décembre 1892 », *La Révolte,* a.VI, n°23, 18-24 février 1893.

14. « La colonie, au mois de mai 1891, était composée de 200 personnes et recevaient [*sic*] tous les mois de l'administration coloniale 2884 francs comme tous les autres colons pendant la première année. », *La Révolte,* a.VI, n°3, 1-7 octobre 1892.

15. En octobre 1890, la sympathie du gouverneur du Paraná à l'égard de la colonie se concrétise par une subvention qu'il obtient du bureau de colonisation pour la Cecilia. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.,* 1891, p133. Dante Venturini, un colon arrivé en avril 1891, remarque aussi cette sympathie. *Ibidem,* p. 138. Au contraire, pour l'agent consulaire italien à Curitiba la colonie a été accueillie avec beaucoup de réserve et

moins[16]. La rubrique « dette envers le gouvernement du Brésil pour terrains à payer en sept années selon l'acte du 19 octobre 1892 » apparaît dans le bilan de décembre 1892. La somme à payer à l'État correspond à un peu plus de la moitié des dettes envers les fournisseurs. Mais un délai de cinq ans est accordé :

> Le gouvernement du Brésil nous a cédé ce terrain, comme pour tous les colons, à la seule condition du paiement après cinq ans, mais quant à cela nous avons le temps ; nous ne payons aucun impôt, nous n'avons rien à voir avec les autorités du pays, ni pour le service militaire, ni pour autre chose, sauf à nous faire payer les travaux que nos colons font sur les routes pour son compte[17].

Un événement aggrave encore la situation financière difficile de la Cecilia. Un vol est commis vers le mois d'octobre 1892 par un Espagnol, « petit voleur de métier[18]» qui a quitté la colonie en emportant la somme de 500 reis[19], destinée à acheter des vivres pour les nouveaux arrivants[20]. Les lettres, déjà citées, de Rossi à Vanzolini, écrites en septembre 1892[21], montrent combien l'on compte sur l'aide extérieure pour faire vivre la colonie. Et l'on se lance même dans l'entreprise périlleuse de vendre des actions « de 25 francs chacune remboursables peu à peu après trois ans » en échange d'un reçu provisoire que le journal *La Révolte* devrait fournir en attendant les titres définitifs[22].

Lorsque l'expérience se termine définitivement en avril 1894, la vente de l'actif de la colonie à d'anciens membres de la Cecilia suffit tout de même à payer les dettes et les frais de voyage des derniers colons jusqu'à Curitiba[23].

Giovanni Rossi était pourtant convaincu avant son départ qu'étant donné l'absence de toute exploitation de la part d'un patron ou d'un propriétaire la colonie pourrait rapidement être productive[24]. C'était compter sans les difficultés liées aux échanges avec l'extérieur. Ces échanges s'effectuent dans des conditions particulièrement pesantes au Brésil[25], d'autant plus que la Cecilia manque totalement de moyens financiers[26].

---

de méfiance de la part des autorités. Copie du rapport du vice consul en poste à Curitiba à la légation d'Italie à Petrópolis jointe à la lettre de la légation d'Italie au MAE, 5 mai 1890, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

16. Rossi apprend qu'après l'affaire des anciens colons arrêtés pour vol, le gouverneur du Paraná a recommandé aux autorités italiennes de surveiller la Cecilia. Précaution inutile, puisque la surveillance avait commencé dès 1890. Cependant, cette nouvelle ne manque pas de rendre Rossi furieux. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, 12 janvier 1893, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 166.

17. « Colonia Cecilia, 8 décembre 1892 », *La Révolte,* a.VI, n°23, 18-24 février 1893.

18. ROSSI, Giovanni, *Cecilia…, op. cit.,* 1893, p. 24.

19. 500 reis, c'est-à-dire un neuvième de la somme correspondant aux dettes envers les fournisseurs en décembre 1892 : 4 663,820 reis. *Ibidem,* p. 42.

20. Sur le vol commis par un certain Puig Mayol, voir les correspondances de Cappellaro dans *La Révolte,* a.VI, n°13, 11-17 décembre 1892 et a.VI, n°23, 18-24 février 1893.

21. Giovanni Rossi à Vanzolini, 10 et 27 septembre 1892, *in* PELLIZZETTI, Beatriz, *Pioneirismo italiano no Brasil meridional,* Curitiba, Estante paranista vol.13, 1981, p. 66-67.

22. « Colonia Cecilia, 8 décembre 1892 », *La Révolte,* a.VI, n°23, 18-24 février 1893. La rédaction de *La Révolte* refuse de servir d'intermédiaire.

23. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 6 avril 1896, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 261.

24. « E per il socialismo di lotta noi promettiamo fin d'ora d'inscrivere ogni anno una somma nel nostro bilancio a favore dell'agitazione in Italia. Producendo senza essere sfruttati, la somma ci sarà certamente. » ROSSI, Giovanni, « Aiuto ai pionieri », *L'Eco del Popolo,* n°52, Crémone, 29-30 décembre 1889.

25. Il n'est pas certain que l'expérience eût été moins misérable dans un autre pays que le Brésil. Il faut noter d'ailleurs que les familles qui ont repris les terres de la Cecilia s'en sont bien sorties. Les autorités italiennes au Brésil remarquent que les Agottani sont parvenus à une certaine aisance grâce à leur *fazenda*. Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 16 février 1915, ACS, CPC, b.31, fasc. Aldino Agottani.

26. Voir le compte rendu que Félix Hébert, correspondant des *Temps Nouveaux,* rédige à la suite d'une entrevue avec Rossi et envoie à son journal, *Les Temps Nouveaux,* a.I, n°16, 17-23 août 1895. Sanftleben propose cet article traduit en allemand dans son recueil de textes publié en 1897. Le texte est également publié par ses soins dans le journal *Die Freiheit* de New York, le 15 octobre 1895. SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 250.

L'échec financier de l'expérience menée par Rossi donne un argument de plus aux détracteurs des expériences communautaires, qui peuvent ainsi ajouter le Brésil sur la liste des pays qui ont vu se fonder des colonies anarchistes ayant abouti à l'échec. Ce bilan économique négatif est un argument supplémentaire pour les théoriciens de l'anarchie pour démontrer que les colonies sont vouées à la faillite en tant que centres de production puisqu'elles sont isolées dans un monde bourgeois :

> Jusqu'à maintenant presque toutes les tentatives formelles faites en vue de fonder des colonies anarchistes en France, en Russie, aux États-Unis, au Mexique, au Brésil, ont abouti à un insuccès […]. Pouvait-il en être autrement quand les institutions du dehors, union et paternité légales, subordination de la femme, propriété individuelle, achats et ventes, emploi de l'argent, avaient pénétré dans la colonie comme de mauvaises semences dans un champ de blé ? Soutenues par l'enthousiasme de quelques-uns, par la beauté même de l'idée rectrice, ces entreprises ont pu durer quelque temps malgré le poison qui les rongeait ; mais, à la longue, les éléments de désagrégation devaient faire leur œuvre, et le tout s'effondrait par son propre poids, même lorsqu'aucune violence destructrice n'était exercée du dehors [27].

Dès 1893, alors qu'est en train de se dérouler l'expérience au Brésil, on peut lire dans *La Révolte* :

> Libre à ceux de nos camarades qui, désespérant de l'avenir, vont chercher, loin de la civilisation, un sol libre où ils espèrent réaliser plus vivement qu'ailleurs leurs conceptions d'une société meilleure. Le manque de ressources […]ne tardera pas à leur rappeler que dans la société actuelle, tout s'enchaîne, il est impossible à toute tentative, si isolée soit-elle, de se soustraire complètement à sa funeste action. La bourgeoisie, partout, détient le sol, les produits et les moyens de production et pèse de tout son poids même sur ceux qui veulent en sortir. Toute tentative anarchiste ne peut être complètement anarchiste par ce fait que subsiste à côté d'elle l'organisation bourgeoise qui la domine [28].

Rossi a eu connaissance de ce texte [29]et n'a guère apprécié le jugement pourtant prémonitoire qu'il contient. Rossi n'accepte pas l'échec. Jusqu'à la fin il affirme que l'expérience a réussi. Pourtant les traces de la déception sont bien visibles dans ses propos postérieurs à la Cecilia et dans son renoncement total à toute entreprise sur le plan politique.

27. RECLUS, Elisée, « Les colonies anarchistes », *Les Temps Nouveaux,* a.VI, n°11, 7-13 juillet 1900. Dans sa *Nouvelle géographie universelle* publiée en 1894, Élisée Reclus mentionne « une colonie de communistes, presque tous italiens, qui s'est fondée à la Cecilia près de Palmeira. » RECLUS, Elisée, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, vol.19 Amérique du Sud,* Paris, Hachette, 1894.

28. « Colonisation anarchiste », *La Révolte,* a.VI, n°25, 4-10 mars 1893. Pour Kropotkine également, l'échec est inéluctable et la désillusion certaine. « Kropotkine et la colonisation », *Les Temps Nouveaux,* a.II, n°2, 9-15 mai 1896.

29. ROSSI, Giovanni, *Cecilia,...op. cit.,* 1893, p. 26.

I.3.4 La Cecilia et ses effets sur l'idéologie de Giovanni Rossi

Rossi renonce ainsi à l'idée de fonder lui-même une colonie mais il ne croit pas pour autant que le projet soit irréalisable[30]. En 1896, il soutient un projet de vie communautaire dans l'État du Mato Grosso élaboré par le jardinier de l'école où il enseigne à Taquari. Son soutien à ce projet, qui n'a sans doute jamais été concrétisé, est cependant très limité car il n'est plus très sûr que ce genre d'expérience soit utile. Convaincu que l'obstacle majeur, « mortel », à la vie communautaire est la femme, trop attachée aux liens du couple, il élabore un stratagème dont il a honte lui-même. Il s'agirait d'acheter des jeunes filles indiennes en échange d'eau de vie et de les initier à l'amour libre[31]. Excepté dans sa correspondance avec Sanftleben, occupation qui vient meubler sa solitude à Taquari entre janvier 1896 et janvier 1897, Rossi ne veut plus évoquer l'expérience de la Cecilia qui l'a passablement aigri. Il répond tout de même au journal *La Protesta Umana* publié aux États-Unis par Ciancabilla qui lui avait écrit en 1902. *La Protesta Umana* avait reproduit *Un episodio d'amore,* l'un des textes écrits par Rossi en 1893[32]. Mais les lecteurs étaient restés sur leur faim et désiraient connaître la suite des péripéties de la Cecilia. La réponse de Rossi est selon Ciancabilla d'un « scepticisme désolant » ; Rossi demande qu'on laisse enfin la Cecilia « parmi les choses mortes et enterrées qu'il ne vaut pas la peine d'exhumer[33]». Ebe Rossi, la fille d'Adele née à la Cecilia, sait très peu de choses sur la colonie. Ses parents n'en parlaient jamais car, selon elle, ils avaient été très déçus de cette expérience et n'en gardaient pas un souvenir très heureux[34]. Giovanni Rossi a voulu oublier la Cecilia et il ne fait aucun doute que ses convictions politiques furent fortement ébranlées[35]par cette expérience :

> Comprenons-nous bien : je ne nie pas qu'un système anarchiste communiste soit possible, encore moins qu'il puisse supplanter directement, ou après la tentative tragique du communisme autoritaire, le régime capitaliste.
>
> À mon avis l'homme est capable, aussi bien d'un point de vue physiologique que d'un point de vue psychologique, de vivre de n'importe quelle manière, de la plus raisonnable à la plus stupide. Ce que je voudrais mettre en doute cependant, c'est le fait que le communisme anarchiste soit réellement en mesure de satisfaire les désirs des hommes, de garantir la liberté, qui est habituellement plus chère que le bien-être. […] J'ai déclaré, et je ne le réfute point, que je considérais le communisme, comme tout autre forme de société, réalisable

30. Rossi reste persuadé qu'une colonie qui naîtrait dans des conditions plus favorables que celles qu'a connues la Cecilia pourrait vivre 20 ans et être composée de 1000 personnes. Giovanni Rossi à Sanftleben, Taquari, 14 juillet 1896, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 264.

31. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 29 novembre 1896, lettre non reproduite par Sanftleben, IISG, Archives Rossi. Voir cette lettre en annexe 2. Cette lettre a déjà été publiée dans une traduction allemande dans la réédition de l'ouvrage de Sanftleben. ROSSI, Giovanni, *Utopie und Experiment,* Berlin, Karin Kramer Verlag, 1979, p. XLI-XLVI.

32. Le texte a été reproduit de septembre 1902 à janvier 1903 dans *La Protesta Umana,* Chicago.

33. « Una lettera del Dott. Giovanni Rossi », *La Protesta Umana,* San Francisco, n°11, 11 juin 1903. C'est le même journal qui a été transféré de Chicago à San Francisco.

34. Témoignage oral recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974, IEDM, Milan. Si certains colons s'en sont pris violemment à Rossi, d'autres ont gardé un très bon souvenir de lui si l'on en croit Gaetano Grassi qui a rencontré des ex-colons à Palmeira. Gaetano Grassi à Luigi Molinari, Palmeira, 4 juin 1917, *Università Popolare,* Milan, 15 août-15 septembre 1917, p. 108.

35. Témoin cette phrase écrite en 1896 : « Si je me sens aussi anarchiste qu'autrefois, je ne me sens plus tellement communiste. » Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 10 janvier 1896, SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 256.

> et j'ai pu l'observer à son stade embryonnaire pendant trois ans à la colonie Cecilia. Mais pourra-t-il rendre les hommes heureux[36] ?

La meilleure illustration des effets de l'expérience de la Cecilia sur l'idéologie de Rossi est le texte qu'il rédige en 1895.

Figure 9 : Photographie de Giovanni Rossi reproduite dans le recueil de textes publié par Alfred Sanftleben, *Utopie und Experiment,* Zürich, 1897.

I.3.5 *Il Paraná nel XX secolo*

Il s'agit d'un « roman utopique[37] » dans lequel il propose, en se basant sur les enseignements de l'expérience de la Cecilia, une nouvelle organisation de la société future qui soit plus à même que le communisme anarchiste de « rendre les hommes heureux ». Il fait mention de cette brochure, non encore publiée, *Il Paraná nel XX secolo,* dans la première lettre qu'il envoie à Sanftleben, le 10 janvier 1896[38].

Dans les premières lignes du texte, Giovanni Rossi semble s'excuser de retomber dans le travers de l'utopie.

> Partir à vingt ans de l'utopie, passer à trente ans à l'expérimentation et revenir encore à quarante ans à l'utopie, le parcours de cette évolution pourrait ressembler selon certains à la marche circulaire d'un esprit déçu mais têtu. Au contraire ce parcours évoque la marche en spirale d'une conscience qui évolue autour de son axe propre et monte vers le haut[39].

Le choix narratif de Rossi dans ce nouveau texte mérite qu'on s'y arrête. Rossi utilise plusieurs subterfuges pour dégager sa responsabilité par rapport à ce qu'il écrit. Ainsi, il ne se présente pas comme le véritable auteur de cette projection du Paraná dans le vingtième siècle. Il ne fait que rapporter les propos de son ami le Dr Grillo, mort quelque temps auparavant[40], qui lui apparaît sous la forme d'un spectre lors d'une séance de spiritisme à laquelle Rossi accepte de participer et qui lui décrit la situation « future » du Paraná. Pour justifier sa participation à une séance de spiritisme, Rossi l'attribue à la magie d'une nuit brésilienne. Après une longue promenade en barque sous le soleil tropical et un copieux repas, il s'est trouvé allongé dans un hamac, à fumer des cigares, buvant abondamment de l'alcool de canne et du café[41]. Il est donc « dans cet état de demi-inconscience dans lequel on accepte facilement des propositions qu'on refuserait normalement avec mépris[42] ». La vision qu'il décrit, « Visione di un ubriaco raccontata da lui stesso », émane de son « esprit déséquilibré », en proie à un « phénomène d'autosuggestion » et à une « hallucination visuelle et auditive[43] ».

Selon le récit que fait le spectre, un fort courant socialiste et révolutionnaire se développe au Paraná, comme partout ailleurs dans le monde[44]. Cet État, « à l'avant-garde du

36. ROSSI, Giovanni, *Il Paraná nel XX secolo, in* GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 144.
37. *Ibidem,* p. 143. Remarquons que c'est la première fois qu'il utilise ce terme pour désigner un de ses écrits. Son premier texte *Un comune socialista* n'était pas défini « utopique » mais « semi-véridique ».
38. SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 256.
39. ROSSI, Giovanni, *Il Paraná nel XX secolo, in* GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 143.
40. C'est une mort fictive que celle de Grillo. Le 15 décembre 1926, il écrit à Ermembergo Pellizzetti. PELLIZZETTI, Beatriz, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional,* Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 17.
41. ROSSI, Giovanni, *Il Paraná nel XX secolo, in* GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 148.
42. *Ibidem,* p. 150.
43. *Ibidem,* p. 150.
44. *Ibidem, ibidem,* p. 156.

mouvement socialiste en Amérique du Sud[45]», proclame l'abolition de la propriété privée et commence une nouvelle organisation sociale en 1931. À cette date, toujours selon le récit du Dr Grillo, la Belgique est déjà entrée dans la nouvelle ère du socialisme, « la plus lumineuse, la plus juste, la plus grande[46]», grâce à un anarchiste qui est parvenu à envoyer un « flux d'hydrogène arsénié » dans la salle du Parlement où s'étaient réunis tous les ennemis du socialisme : la famille royale, les ministres, les députés, les sénateurs, le corps diplomatique, les généraux et les hauts fonctionnaires ainsi que l'élite de la bourgeoisie[47].

Dans les années 1931 à 1950, la nouvelle organisation arrive à son point de perfection : on a mis en place un monde où chacun est libre. Le récit se termine sur l'image du soleil naissant sur l'Océan Atlantique[48]… Cette nouvelle organisation mérite-t-elle vraiment la brillante métaphore finale ? Car le système que Rossi propose à présent est une alternative au communisme qui, dit-il, « limite la liberté individuelle » ; c'est un autre moyen de parvenir à l'objectif final qui reste identique : l'anarchie[49]. Ce système repose entièrement sur l'intérêt personnel, sur la valeur sociale des individus, sur le mérite. Rossi prend l'exemple d'un groupe d'architectes, maçons, sculpteurs, décorateurs, désireux de construire, de la façon la plus rapide possible, un immeuble, le plus beau et le plus solide qui soit :

> Ce succès deviendrait pour chacun d'eux un document valable pour conquérir les faveurs des fournisseurs les plus connus et par conséquent ils raisonnèrent de cette façon : s'il y a parmi nous des associés qui par incapacité ou par négligence peuvent compromettre la solidité ou la beauté de l'édifice ou seulement ralentir les délais de construction, qu'ils nous fassent le plaisir de s'associer à ceux qui correspondent à leurs capacités ; et tandis que nous élevons un palais, qu'ils se mettent à construire une étable, qu'ils s'accordent pour obtenir le meilleur matériau des fournisseurs de deuxième catégorie, et une fois le travail achevé, tandis que nous boirons du champagne, qu'ils se contentent de vin ordinaire[50].

Étant donné qu'il existe dans sa nouvelle société des individus, des associations de première et de seconde catégorie, Giovanni Rossi pousse la logique jusqu'à inventer le « livre blanc » et le « livre noir » sur lesquels figurent respectivement le nom des personnes ou des associations les plus méritantes et les moins méritantes. Y figure même la femme qui vient d'être mère[51]. Ces livres de couleur différente, continuellement remis à jour selon que l'on monte ou descend dans l'échelle du mérite, que l'on est reconnu plus ou moins favorablement en tant qu'individu, permettent d'effectuer des échanges de produits ou de services, les meilleurs produits étant destinés aux meilleurs individus. La distribution des produits a donc lieu grâce à l'« évaluation publique », « spontanée et naturelle[52]».

Ce système non-égalitaire est cependant beau et juste, nous dit Giovanni Rossi. À tout moment, chacun est libre de prendre une initiative, quelle qu'elle soit. « Chacun travaille

45. *Ibidem,* p. 153.
46. *Ibidem,* p. 156.
47. *Ibidem,* p. 155.
48. *Ibidem,* p. 171.
49. *Ibidem,* p. 148.
50. *Ibidem,* p. 159.
51. « Selon qu'elle effectue ce travail [de "produire des personnes"] mieux ou moins bien, selon qu'elle élève des enfants plus ou moins robustes, plus ou moins bien éduqués, elle aura sa biographie en tant que mère dans le "livre blanc" ou dans le "livre noir" ». *Ibidem,* p. 169.
52. *Ibidem,* p. 164.

comme il peut, comme il sait et en premier lieu tant qu'il veut[53]. » Si un individu se contente de rester à l'échelon le plus bas de l'échelle sociale, où il dispose du bien-être minimum (il n'existe pas de degré inférieur dans la société imaginée par Giovanni Rossi), « c'est qu'il aime plus que les autres le *dolce far niente*[54]». S'il n'est pas inscrit dans le livre blanc, s'il ne dispose pas du bien-être maximum, c'est-à-dire, pour pousser à notre tour la logique jusqu'au bout, s'il n'a pas la plus belle maison et la mieux construite, les enfants les plus robustes et les mieux élevés, s'il ne reçoit pas les plus belles fleurs envoyées par les meilleurs producteurs, les livres les mieux imprimés, etc., c'est qu'il en a décidé ainsi, en toute liberté.

Schématique, élitiste, réactionnaire, naïf, à chacun de choisir l'adjectif qui qualifie le mieux l'impression que l'on ressent à la lecture de ce récit. On n'y retrouve plus la joie de vivre qui était présente à tout instant dans la description de la commune socialiste de Poggio al Mare, avec ses laitières amènes et ses ouvriers poètes. Le texte *Il Paraná nel XX secolo* n'a pas non plus l'ardeur combative de *Un comune socialista*. Giovanni Rossi est désormais désabusé. Il juge d'ailleurs son texte de façon peu flatteuse : le spectre du Dr Grillo nous apprend que les meilleures imprimeries du Paraná au vingtième siècle écartent « les manuscrits idiots et incohérents que quelqu'un, comme toi, cher Gianni, a eu la malheureuse idée d'enfanter dans la douleur, pour la souffrance d'autrui[55]».

Giovanni Rossi exprime plus tard son regret d'avoir écrit *Il Paraná nel XX secolo*[56]. Mais cela ne l'empêche pas d'exposer à nouveau un système d'organisation sociale[57] analogue à celui de 1895 : en 1917, il écrit à la revue, *Università Popolare,* en réponse à un appel que Luigi Molinari, le directeur de la revue avait lancé dans les derniers mois de 1916. Molinari proposait de renouer avec les expériences pratiques de socialisme et d'anarchisme et demandait la collaboration des lecteurs par l'envoi d'articles, de journaux et d'informations sur le sujet[58]. La réponse de Rossi est immédiate. Sa lettre est publiée en janvier 1917[59], en février et mars paraissent deux articles dans la rubrique « Nuovi orizzonti di vita sociale », dans lesquels il propose son système d'organisation pour la société future[60].

La parution des textes de Rossi dans *Università Popolare* relance inévitablement la polémique sur le problème de la validité des colonies, sur le bien-fondé des expériences de vie en dehors de la société. Si Rossi trouve un fervent admirateur en la personne de Molinari qui le présente ainsi : « un homme qui par son œuvre de précurseur génial et audacieux devra être cité parmi les premiers par ceux qui voudront s'occuper sérieusement de la pensée sociale contemporaine[61]», et un partisan de la nécessité d'établir

53. *Ibidem,* p. 161.
54. *Ibidem.*
55. *Ibidem,* p. 167.
56. « Scrissi, pur troppo, *Il Paranà nel XX secolo*. » ROSSI, Giovanni, « A fianco del comunismo anarchico. Innocenti divagazioni sull'avvenire », *Università Popolare,* Milan, février 1917, p. 27.
57. *Ibidem,* p. 26-31.
58. MOLINARI, Luigi, « Per il 1917. Cooperazione intellettuale », *Università Popolare,* Milan, novembre-décembre 1916, p. 161-162.
59. Lettre de Giovanni Rossi à Luigi Molinari, *Università Popolare,* Milan, janvier 1917.
60. ROSSI, Giovanni, « A fianco del comunismo anarchico. Innocenti divagazioni sull'avvenire », *Università Popolare,* Milan, février 1917, p. 26-31, mars 1917, p. 45-46.
61. « ...un uomo che per l'opera sua di precursore geniale ed ardito dovrà essere ricordato fra i primi da chi vorrà seriamente, a suo tempo, occuparsi del pensiero sociale contemporaneo », Lettre de Giovanni Rossi à Luigi Molinari, *Università Popolare,* Milan, janvier 1917.

des colonies, des opposants se manifestent dans deux autres périodiques anarchistes : *Il Libertario*[62] et l'*Avvenire anarchico*[63].

Le système proposé par Rossi n'est cette fois pas limité géographiquement, mais a une dimension planétaire. Étant donné l'absence de loi et d'autorité et grâce à la surabondance de la production qui garantit à chacun le minimum vital, tout individu peut grimper les échelons de l'échelle sociale[64] selon sa capacité et sa volonté :

> Pour autant que cette conception puisse déplaire aux égalitaires, la nouvelle société humaine peut être symbolisée par un majestueux escalier de marbre, que chacun peut librement monter. […] Ceux qui se trouvent sur un degré supérieur n'ont pas intérêt à repousser le frère du degré inférieur, qui mérite de monter ; au contraire, ils ont grand intérêt à l'appeler, à l'inviter, à l'aider[65].

Chacun parvient ainsi, s'il le désire, à la plus grande liberté morale et au bien-être économique maximum, ce que, dit Rossi, le communisme, même le communisme anarchiste, ne permet pas[66]. Dans tous les domaines de la production, les ouvriers et les scientifiques s'unissent fraternellement, l'œuvre de chacun ayant la même valeur, contribuant de manière équivalente à la gloire de tous. Les travaux les plus ingrats, tels que celui de vidangeur de latrines, qui avaient été abandonnés par les individus les moins intelligents et les moins ardents à monter dans l'échelle sociale, permettent à certains d'être « signalés dans la presse quotidienne comme les héros modernes auxquels l'humanité devait son salut[67] », et donc d'être reconnus socialement :

> Il suffisait qu'un homme exhibât une carte de visite comportant l'indication « vidangeur de latrines » pour être reçu avec empressement par le savant, l'artiste ou la beauté féminine la plus acclamée. Naturellement il s'était lavé, désinfecté et parfumé[68].

Ce nouveau texte, on le voit, ne manque pas de détails cocasses ! Cette fois Giovanni Rossi ne masque pas la conception sociale qu'il expose derrière les fumées odorantes des cigares et les vapeurs éthyliques, comme il l'avait fait pour *Il Paraná nel XX secolo.* Le seul signe qui traduise son désir de ne pas voir ces ultimes écrits politiques pris trop au sérieux est le titre sous lequel ils paraissent dans *Università Popolare* : « Innocenti divagazioni sull'avvenire ». Innocents ou pas, les derniers textes politiques de Rossi montrent

62. Elia RIBUL, « A proposito di Colonie Comuniste-Anarchiche », *Il Libertario,* n°691, Genova, 22 mars 1917. Remarquons que cet article rejette globalement l'idée de fonder des colonies et ne procède pas à l'analyse du projet de Rossi en particulier.

63. « Palestra femminile. Contro le deviazioni », *L'Avvenire anarchico,* a.VIII, n°12, Pisa, 23 mars 1917. Cet article, signé « La donna di guardia », s'insère dans une polémique plus vaste entre le journal pisan et la revue de Molinari sur la femme et son rôle politique. L'allusion à Rossi n'est pas explicite : « Il modo di pensare di certi individualisti può essere deleterio se vien diffuso in mezzo alle masse. Le masse proletarie hanno bisogno di incitamento all'azione, non di freni morali, né d'essere spinte alle contemplazioni di ideali irraggiungibili. »

64. Dans son texte de 1878, Rossi s'était montré farouchement opposé à l'organisation sociale de son époque et avait également utilisé cette image de l'échelle, mais pour la critiquer violemment. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Biblioteca socialista della *Plebe,* Milan, Tip. F. Pagnoni, 1878, p. 34-35.

65. « Per quanto questa concezione possa spiacere agli egualitari, la nuova società umana si può simbolizzare in una maestosa gradinata marmorea, che ciascuno può liberamente ascendere […] Chi si trova in un gradino superiore non ha interesse a respingere il fratello del gradino inferiore, che merita di salire ; anzi, ha grande interesse a chiamarlo, a invitarlo, ad aiutarlo. » ROSSI, Giovanni, « A fianco del comunismo anarchico. Innocenti divagazioni sull'avvenire », cit., p. 29.

66. *Ibidem,* p. 27.

67. *Ibidem,* p. 28.

68. « Bastava che un uomo passasse la sua carta da visita con l'indicazione "vuotacessi" perché fosse premurosamente ricevuto dallo scienziato, dall'artista o dalla bellezza femminile più acclamata. Naturalmente si era lavato, disinfettato e profumato. » *Ibidem,* p. 29. L'exemple des vidangeurs de latrines est probablement inspiré d'un texte de Charles Fourier. Voir VERGEZ, André, *Fourier,* Paris, PUF, 1969, p. 87 et suivantes.

qu'il a définitivement rejeté le communisme anarchiste. Rien en cela que l'on doive reprocher à Rossi car c'est animé des meilleures intentions qu'il cherche une alternative au communisme anarchiste :

> Peut-être est-il nécessaire, ou du moins convient-il de chercher d'autres rapports entre les hommes d'aujourd'hui qui, mieux que le communisme anarchiste, garantissent à tous les hommes la liberté extérieure et intérieure, qui garantissent aussi pour tous le plus grand bien-être que la civilisation consent [69].

Ce qui peut en revanche nous étonner, c'est que le système élaboré par Rossi en 1895, repris tel quel dans ses grandes lignes en 1917, repose explicitement sur le mérite, l'ascension sociale, la reconnaissance sociale et la distinction affichée entre les méritants et les non-méritants. Malgré la bonté généralisée, l'absence d'agressivité et le désir d'aider les inférieurs [*sic*], qui caractérisent la façon dont s'effectue la concurrence, le système de Rossi est assez proche de ce qu'on pourrait appeler le « libéralisme anarchiste » et n'a plus rien de commun avec les convictions que Rossi affichait avant son départ pour le Brésil [70].

I.3.6 Les dernières années de Rossi au Brésil. Le retour en Italie.

Après un tel revirement, il n'est pas surprenant que Rossi ne s'intéresse plus à la politique. Ce à quoi il a cru pendant toute la première partie de sa vie, ce qui faisait son combat quotidien s'étant effondré, plus rien ne le rattache à la bataille politique dans laquelle il n'avait d'ailleurs jamais cherché à se distinguer. Rossi n'a collaboré à aucun journal brésilien, et à l'exception de quelques conférences sur le socialisme, qu'il n'a d'ailleurs pas continué à tenir après la Cecilia, et d'une apparition dans la liste des souscripteurs du journal *Il Diritto* de Curitiba [71] et de *A Terra Livre* de São Paulo, [72] il ne laisse guère d'empreinte dans le mouvement social local. [73] Depuis son départ de la Cecilia, l'existence de Rossi a été des plus mouvementées. Nous ne savons pas ce qu'il advient de lui après juillet 1894. Il ne réalise pas le projet qu'il avait formulé de partir vers le nord du Brésil avec un groupe d'amis et un théâtre de marionnettes qui devait rapporter à tous énormément d'argent, ni celui de passer une année à visiter la colonie socialiste de Topolobambo au Mexique et d'autres colonies en Amérique du Nord. Il ne rentre pas non plus en Italie pour se reposer, comme il en avait manifesté l'intention. [74]

---

69. « Forse bisogna, o almeno conviene, cercare altri rapporti tra gli uomini d'oggi, che meglio del comunismo anarchico garantiscano a tutti gli uomini la libertà esteriore e quella interiore ; che garantiscano anche per tutti quel maggiore benessere che la civiltà del tempo consente. » Lettre de Giovanni Rossi à Luigi Molinari, *Università Popolare,* Milan, janvier 1917.

70. Rossi est d'ailleurs conscient de la critique à laquelle son texte s'expose : « Se l'apparenza rivoluzionaria ha salvato un poco le costole al bacio amorfista, l'apparenza reazionaria del "Paraná" ho paura che completi la catastrofe. » Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 29 novembre 1896, IISG, fonds Rossi.

71. « Sottoscrizione volontaria », *Il Diritto,* n°22, Curitiba, 20 septembre 1900.

72. « Munições para *A Terra Livre* », *A Terra Livre,* a.I, n°5, 7 mars 1906.

73. Contrairement à ce qu'affirme Newton Stadler de Sousa, Rossi n'a pas participé au premier congrès ouvrier brésilien qui s'est tenu à Rio de Janeiro en 1906. SOUSA, Newton Stadler de, *op. cit.,* p. 161. En tout cas, son nom ne figure pas dans la liste des quarante-trois délégués qui ont participé au congrès. *Resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro efectuado nos dias 15, 16, 17, 18, 19 e 20 de abril de 1906,* Rio de Janeiro, Pap. Villas-Boas & C., 1906, p. 5-6.

74. Giovanni Rossi à Properzia et Sestilio Rossi, Curitiba, 14 juillet 1894, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 252-253.

En 1895, sa présence à Curitiba est certifiée par Malatesta qui écrit à Sanftleben que Rossi était encore à Curitiba dans la première moitié de l'année 1895.[75] À la même période, Rossi rencontre le correspondant du journal *Les Temps Nouveaux* à Curitiba, Félix Hébert.[76] En janvier 1896, Rossi est à Taquari (Rio Grande do Sul) où il enseigne à l'École supérieure d'agriculture. Cette période est assez triste pour Rossi. Adele et ses enfants sont restés à Curitiba avec Annibale, un autre membre de la « famille polyandre » née durant l'expérience la Cecilia. Selon Rossi, Annibale avait sombré dans l'alcoolisme et risquait de « mourir comme un chien[77] ». En fait c'est Rossi qui vit « seul comme un chien » :

> En plus du logement je perçois à présent 350 francs par mois et j'ai devant moi le beau fleuve Taquari, les collines verdoyantes de prés et de forêts, je suis entouré d'araucarias, de palmiers, d'orangers, mais pas le moindre café, pas de théâtre ou de lieu de divertissement où aller dépenser quelque argent ; je suis dans un beau désert[78].

Il vit dans l'attente des visites d'Adele et des enfants, qui finissent par le rejoindre définitivement. Mais la tristesse ne le quitte pas car l'une des filles d'Adele et de Rossi meurt[79]. La famille quitte l'État du Rio Grande do Sul pour celui de Santa Catarina en 1897. Rossi dirige alors le centre agronomique de Rio dos Cedros, près de Blumenau, puis à partir de 1904, il est transféré à Florianópolis, toujours dans l'État de Santa Catarina[80]. Un article de la *Revista Agrícola,* cité par Afonso Schmidt nous montre que Rossi est considéré comme un notable, comme un fonctionnaire méritant, plutôt que comme un dangereux agitateur :

> Notre revue, nous pouvons le dire, a perdu ses armes pour le combat ; l'éminent Giovanni Rossi nous a quittés. Notre illustre ami est parti pour l'Italie avec sa famille et il nous semble qu'il ne reviendra plus dans notre État. La *Revista Agrícola* regrette sincèrement l'absence de son directeur et, désireuse de rendre hommage à cet homme de science, tout en rendant service à l'agriculture de Santa Catarina, elle se propose de publier dans ses prochaines éditions les passages les plus intéressants des rapports qu'il a présentés au gouvernement de l'État durant la période où il fut directeur du Centre agronomique[81].

Rossi quitte sa résidence d'Urussanga (Santa Catarina) le 10 mars 1907 et s'embarque avec sa famille à bord d'un bateau de la « Compagnia Ligure-Brasiliana[82] ». Sa fille Ebe Rossi, qui avait quatorze ans à l'époque, se rappelle qu'ils sont arrivés en Italie le 4 avril

75. Lettres, déjà mentionnées, de Malatesta à Sanftleben. Malatesta précise également qu'il n'a pas pu obtenir de réponse détaillée, de la part de Rossi et de Cappellaro, les deux membres de la Cecilia avec lesquels il a eu le plus de contacts, sur la dissolution de la Cecilia.
76. SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 250-251.
77. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 18 avril 1896, *in* SANFTLEBEN, Alfred, *op. cit.,* p. 263.
78. Giovanni Rossi à Alfred Sanftleben, Taquari, 14 janvier 1897, *Ibidem,* p. 265.
79. Pierina meurt à l'âge de quatorze mois à la fin de l'année 1896. *Ibidem*.
80. Ermembergo Pellizzetti à Afonso Schmidt, Rio do Sul (Santa Catarina), 24 novembre 1940, *in* SCHMIDT, Afonso, *Colônia Cecília, op. cit.,* p. 110.
81. « A nossa *Revista*, podemos dizer, está sem armas para o combate ; deixou-nos o eminente Dr Giovanni Rossi. O nosso ilustre amigo foi para a Itália com sua exma família e, está nos parecendo, não voltará mais ao nosso Estado. A *Revista Agrícola* lamenta sinceramente a ausência do seu Diretor e, desejando render uma homenagem a este homem de ciência, ao mesmo tempo que presta um serviço à lavoura catarinense, vai publicar, em edições sucessivas, os trechos mais interessantes dos relatórios apresentados por ele ao Governo do Estado durante o tempo em que foi diretor da Estação Agronômica. » *Revista Agrícola,* Sociedade catarinense de agricultura, janvier 1906, *in* SCHMIDT, Afonso, *op. cit.,* p. 111. Une erreur s'est vraisemblablement glissée dans la référence que donne Schmidt. En effet, en 1906, Rossi était encore au Brésil.
82. Légation d'Italie au MAE, Petrópolis, 10 mars 1907, ACS, CPC, b.4445, fasc. Giovanni Rossi.

1907[83]. À son retour, Rossi s'installe dans un premier temps à San Remo, où il est titulaire, avec le professeur Mario Calvino, de la chaire itinérante d'agriculture de la province. En 1909, il est à Porto Maurizio, employé dans une pépinière coopérative. En novembre 1909, il est à Viareggio, en 1910 à Camaiore, province de Lucques[84]. Pendant la première guerre mondiale, poussé par des difficultés financières, il accepte la charge de vétérinaire communal remplaçant à Codogno, province de Milan, où il enseigne également dans un institut technique[85].

Son activité politique en Italie est aussi réduite que dans les dernières années de son séjour au Brésil. En 1913, *L'Avvenire Anarchico* de Pise lui consacre un article[86]. En 1916, la revue de Turati, *Critica Sociale,* accueille un texte de Rossi « Il socialismo dei margini ». Rossi y propose l'exploitation des bords des routes dans les municipalités socialistes par de jeunes ouvriers et paysans, « les *boys scouts* du peuple[87] ». Enfin, en 1917 il rédige son dernier texte politique, déjà mentionné, pour la revue *Università Popolare*. Dans l'Entre-deux-guerres, Rossi est de retour à Pise. Sa correspondance avec Ermembergo Pellizzetti, qu'il avait connu dans les dernières années de son séjour au Brésil, laisse nettement entendre que son principal centre d'intérêt est désormais l'agronomie[88]. Une lettre que la nièce de Giovanni Rossi écrit à Ermembergo Pellizzetti en 1929 nous montre qu'il est tout de même quelque peu « inquiété » par le contexte politique de l'époque :

> J'ai reçu hier une lettre d'oncle Gianni, dans laquelle il me demande de vos nouvelles. Il est toujours actif dans son domaine – agriculture – et se tient informé de toutes les nouveautés : il m'a demandé de traduire et d'écrire une lettre à une entreprise allemande. Il est très actif. Le pauvre, si ce n'était pour son âge, il serait encore capable d'organiser une exploitation. Mais ses idées sont et resteront un obstacle à toutes ses initiatives, surtout maintenant. Vous comprenez[89] ?

83. Témoignage oral recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974. IEDM, Milan.

84. ACS, CPC, b.4445, fasc. Giovanni Rossi.

85. Article consacré à Giovanni Rossi dans ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943,* Roma, Editori Riuniti, 1978.

86. L'auteur de l'article s'intéresse plus à la figure de Rossi, qui lui permet de grandes envolées lyriques dans un style péniblement académique, qu'à l'histoire de la colonie : « Cultore delle scienze naturali, pervaso l'animo, quasi direi da un alato panteismo francescano ; asceta, filosofo, contemplatore, apostolo, positivista, cielo di marzo che accoglie tutti i grigiori delle nubi piovose, e gli ori delle fuggevoli paci opaline, egli volle sperimentare il suo gran sogno di convivenza libertaria, senza coazioni statali, indagare la più eletta struttura di armonia spirituale fra gli associati, mettere in pratica il valore ideale della sognata liberazione umana. », DEL GUASTA, Gino, « Conversando con Giovanni Rossi (Cardias) il fondatore della colonia Cecilia », *L'Avvenire Anarchico,* a.IV, n°38, Pisa, 30 octobre 1913.

87. CARDIAS, « Il socialismo dei margini (Ai comuni socialisti) », *Critica Sociale,* 16-31 mars 1916.

88. PELLIZZETTI, Beatriz, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a história do Brasil meridional,* Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 5-50. Cet ouvrage contient les résumés de toutes les lettres de Rossi à Ermembergo Pellizzetti. Dans quelques lettres de 1925 et 1926 (voir p. 15-17), il apparaît que Rossi attendait une nomination comme consul ou vice-consul du Brésil à Pise. A ce propos, pour faciliter les formalités, Rossi avait même rédigé une notice biographique en portugais à l'intention des autorités brésiliennes.

89. « Ricevetti ieri lettera dallo zio Gianni domandando di lei. È sempre attivo nel ramo – agricoltura – tenendosi informato su tutte le novità. Mi pregò di tradurre e scrivere una lettera ad una ditta tedesca. È molto attivo, se non fosse l'età, poveretto, sarebbe capace di organizzare ancora una azienda. Ma le sue idee sono e saranno l'ostacolo di tutte le inizitiave specialmente ora. Capisce ? » Luiza Andriani à Ermembergo Pellizzetti, Gênes, 5 septembre 1929, document reproduit dans PELLIZZETTI, Beatriz, « Os papéis de Giovanni Rossi no arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a história do Brasil meridional,* Departamento de História, Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 27. Sa fille Ebe Rossi se souvient de l'antipathie de son père pour le régime fasciste. Témoignage oral recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974. IEDM, Milan.

Bien que la fin de sa vie soit on ne peut plus paisible, il faut attendre 1939 pour que Rossi soit radié de la liste des personnes à surveiller [90]. Il meurt à Pise à l'âge de quatre-vingt-trois ans, le 9 janvier 1943 [91].

Figure 10 : Photographie de Giovanni Rossi à soixante-dix-neuf ans, publiée dans la première édition du roman d'Afonso Schmidt, *Colônia Cecília : uma aventura anarquista na América,* São Paulo, Anchieta Universidade, 1942. Cette photographie de 1935 était en possession d'Ermembergo Pellizzetti. Giovanni Rossi avait soixante-dix-neuf ans.

I.3.7 Cecilia et l'empereur ou comment en finir avec les légendes

Avant de quitter Rossi et sa colonie expérimentale, il faut remarquer que le cadre de la Cecilia tel que nous l'avons dépeint ne correspond pas à celui que propose traditionnellement l'historiographie. En effet, selon une version très répandue de l'histoire de la Cecilia, la colonie se serait implantée au Brésil grâce au don de terres situées dans l'État du Paraná par l'empereur Dom Pedro II à Giovanni Rossi. « Les chemins de ces deux hommes », « également imprégnés de l'esprit du progrès scientifique » se seraient croisés à Milan en mai 1888 [92]. Cette affirmation, reprise d'innombrables fois [93], est fondée sur le récit qui ouvre le roman d'Afonso Schmidt, *Colônia Cecília,* paru en 1942 [94]. Cet auteur imagine que Rossi serait entré en contact épistolaire avec l'empereur lors du séjour de celui-ci à Milan en 1888 et qu'au terme de cette correspondance, l'empereur aurait offert à Rossi des terres situées dans l'État du Paraná pour y constituer sa colonie. Cette version de la naissance de la Cecilia comporte de nombreuses invraisemblances [95],

90. ACS, CPC, b.4445, fasc. Giovanni Rossi.

91. Article consacré à Giovanni Rossi dans ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *op. cit.*

92. GORDON, Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978, p. 246.

93. CENNI, Franco, *Italianos no Brasil. « Andiamo in 'Merica… »,* seconda edição fac-similar do centenario da imigração italiano no Brasil, 1875-1975, São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975, p. 289-291 (première édition 1956) ; RODRIGUES, Edgar, *Socialismo e sindicalismo no Brasil. 1675-1913,* Rio de Janeiro, Laemmert, 1969, p. 36 ; SOUSA, Newton Stadler de*, O anarquismo da colônia Cecília,* Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1970 ; MUÑOZ, Victor, « Una cronología de Giovanni Rossi », *Reconstruir,* Buenos Aires, n°83, mars-avril 1973, p. 58 ; P. C. M. [Pier Carlo Masini], « Colonia Cecilia : la vita in una comune », *Storia illustrata,* numero speciale Anarchia, n°191, Milan, octobre 1973 ; MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani vol.1 Da Bakunin a Malatesta,* Milan, Rizzoli, 1974, p. 254-255. La première édition de cet ouvrage, parue en 1969, ne fait pas mention de la « version de l'empereur » ; COMOLLI, Jean-Louis, *La Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890. Dossier d'un film,* Daniel & Cie, 1976 ; GORDON, Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978, p. 245-257 ; GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* 10a edição, Rio de Janeiro, Record, 1979, p. 152-153 ; RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil,* São Paulo, Global Editora, 1984, p. 22 et suivantes ; PALLOTTINI, Renata, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília,* Porto Alegre, Editora tchê !, 1987 ; ZANE, Marcello, « Inquisito e spioneggiato. Giovanni Rossi e il suo soggiorno a Gavardo (1882-1887) », *Studi bresciani. Quaderni della fondazione Micheletti,* n°5, 1989, p. 7-51 ; GROSSMAN, Hadassa, « Family life or free love ? A Study on Brazil's "Cecilia", 1890-1894 », *Arquivos do centro cultural português,* vol.28, Paris, 1990, p. 403-420 ; ZANE, Marcello, « Anarchia e nostalgia. La diaspora degli anarchici italiani in Brasile dopo l'esperienza della Colonia sperimentale Cecilia di Giovanni Rossi (1890-1907) », Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970, Brescia, 25-27 novembre 1992 ; GALZERANO, Giuseppe, « Giovanni Rossi e la colonia Cecilia », *Umanità Nova,* 28 mars 1993.

94. SCHMIDT, Afonso, *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista,* São Paulo, Brasiliense, 1980. La première édition est de 1942.

95. Pour un relevé de ces invraisemblances, voir FELICI, Isabelle, « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », *Les Langues Néo-latines,* Paris, n°284, premier trimestre 1993 et FELICI, Isabelle, « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993.

en particulier en ce qui concerne les dates. Schmidt affirme que la colonie a été fondée à Palmeira, dans la province du Paraná, dans les derniers mois de la Monarchie [96]. La Monarchie ayant été renversée le 15 novembre 1889, cela situe le début de la colonie en septembre ou en octobre 1889. C'est d'ailleurs la date qu'Afonso Schmidt donne explicitement dans la préface de son ouvrage [97]. Or le romancier n'est pas sans savoir que les pionniers de la Cecilia sont partis de Gênes le 20 février 1890 sur le navire *Città di Roma* puisqu'il nous donne, un peu plus loin, toutes ces informations [98].

Cette grosse discordance dans les dates, qui ne semble pas avoir frappé les lecteurs d'Afonso Schmidt [99], devrait suffire en soi à prouver que l'histoire de la Cecilia telle qu'elle s'est répandue par l'intermédiaire d'Afonso Schmidt et des nombreux auteurs qui se sont fondés sur son roman, a été inventée. Cependant, le roman a pu être considéré comme une source fiable car s'il ajoute de nombreux détails romanesques, Afonso Schmidt cite malgré tout le matériel qu'il a rassemblé, les textes de Rossi parus dans une revue anarchiste de São Paulo [100], des témoignages, y compris, semble-t-il, le témoignage d'un ancien colon de la Cecilia, Francesco De Paola [101]. Afonso Schmidt sollicite également Ermembergo Pellizzetti dont il connaît le lien avec Rossi [102]. Ce n'est d'ailleurs pas Schmidt qui invente le lien de la Cecilia avec l'empereur. En 1934, Alessandro Cerchiai, l'un des piliers du journalisme anarchiste de São Paulo, part visiter les vestiges de la Cecilia près de Santa Barbara. Il écrit à ce moment-là :

> Cardias avait écrit une brochure suggestive intitulée *Il comune in riva al mare,* un véritable joyau de sociologie, qui laissait loin derrière lui *L'Abbaye de Thélème* de Rabelais. Une copie de cette brochure tomba dans les mains augustes de l'Empereur Dom Pedro II, dont la fille Izabel avait depuis peu émancipé les esclaves, et le monarque, peut-être pour s'amuser des illusions dorées de l'anarchiste, lui écrivit en l'invitant à venir réaliser son rêve dans la province du Paraná [103].

L'utilisation que fait Afonso Schmidt des sources qu'il a consultées est toute personnelle. Il édulcore, transforme, adapte. Pour illustrer les arrangements auxquels s'est livré le romancier, il suffit de citer ce passage où, selon la version romancée, après avoir appris que « la République n'est pas disposée à maintenir les concessions que lui a faites la

96. SCHMIDT, Afonso, *op. cit.,* p. 28.

97. « Se ele [Giovanni Rossi] quiser dizer o que fez e o que viu no Brasil, de 1889 a 1894, em que esteve à frente de sua colônia, poderá escrever um grande livro. » *Ibidem,* p. 15.

98. *Ibidem,* p. 31.

99. Il faut remarquer que de nombreux auteurs effacent l'incohérence chronologique en faisant bien débuter la Cecilia en 1890, mais sur les bases de l'accord pris avec l'empereur en 1888. Les effets du changement de régime se seraient fait sentir plus tard. Cette variante dans la « version de l'empereur » n'est guère plus convaincante. En effet, pourquoi Giovanni Rossi aurait-il attendu si longtemps, deux ans, avant de profiter des terres que l'empereur mettait gratuitement à sa disposition au Brésil ? D'autre part, nous avons vu que les colons de la Cecilia savaient dès 1890 que les terres qu'ils occupaient n'étaient pas gratuites et que tôt ou tard ils auraient à les payer.

100. *Quaderni della Libertà.*

101. SCHMIDT, Afonso*, op. cit.,* p .107. L'auteur remercie un certain Francesco De Paola de l'aide qu'il lui apportée par son témoignage. On retrouve par ailleurs ce nom dans la liste que dresse Newton Stadler de Sousa, *op. cit.,* p. 25, des membres de la Cecilia.

102. PELLIZZETTI, Beatriz, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional,* Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 30-31.

103. « Cardias aveva scritto un opuscolo suggestivo dal titolo *Il comune in riva al mare,* un vero gioiello di sociologia, da lasciare molto indietro *L'Abbaye de Thélème* di Rabelais. Una copia dell'opuscolo andò a cadere nelle auguste mani dell'imperatore don Pedro II, la cui figlia Izabel aveva da poco emancipati gli schiavi, ed il monarca, forse per dilettarsi delle illusioni dorate dell'anarchico, gli scrisse, invitandolo a venire realizzare il suo sogno nella provincia del Paraná. » Alessandro Cerchiai à D., Santa Barbara, 22 octobre 1934, *Quaderni della Libertà,* n°5, São Paulo, 1936.

Monarchie [104]» et qu'ils doivent payer des arriérés d'impôts [105], les membres de la Cecilia décident de planter un champ de maïs. La vente de la récolte est destinée à rembourser la dette. Dans le même temps, dix-neuf camarades se proposent pour aller travailler à la construction de routes pour le compte du gouvernement [106]. La somme à payer au gouvernement, le champ de maïs, le travail sur les routes de l'État sont autant de détails véridiques qui apparaissent dans le récit écrit par Rossi en 1893, réédité à São Paulo en 1932 [107]. Mais Afonso Schmidt en bouleverse la chronologie, crée des relations de cause à effet ; tout est refondu pour former une autre histoire, et pour permettre à Schmidt de laisser libre cours à son lyrisme.

Afonso Schmidt s'est intéressé, dans une œuvre de jeunesse, au thème de la vie communautaire [108]et si l'expérience de Rossi le séduit, c'est que l'aventure vécue de l'un correspond au rêve de l'autre. Comment donc lui tenir rigueur d'adapter certains faits, d'arranger la vérité, d'inventer des maillons manquants et de taire certains aspects qui ne cadrent pas avec le reste [109] ? Et si la « version de l'empereur » a eu une telle fortune, si elle a été reprise si souvent après Schmidt, c'est que, exception faite de l'incohérence chronologique déjà relevée, mais qui peut échapper aux lecteurs pressés, elle est tout à fait plausible et se base sur des faits vérifiés comme le voyage de l'empereur en Europe en 1888. Les clichés qui se rattachent habituellement à la figure de Pedro II, mécène, libéral, ouvert à tous, justifient son prétendu intérêt pour une colonie anarchiste. Cela a d'ailleurs permis à certains des compliments hyperboliques à l'égard de l'empereur : « C'est ainsi qu'un monarque tendit la main à l'anarchie », écrit Franco Cenni [110]et à des marques de sympathie à l'égard de cet « empereur qui ne craignait pas les anarchistes », même de la part d'un auteur tel qu'Edgar Rodrigues [111].

Quoique plausible, la version de Schmidt ne résiste pas à un examen approfondi. Elle a déjà été infirmée par Rosellina Gosi qui se fonde sur la psychologie de Giovanni Rossi et son intense activité en Italie lorsqu'il aurait dû concevoir, avec l'appui du souverain, le projet de se rendre au Paraná. Aux déductions de cet auteur [112]s'ajoute, depuis notre visite à l'*Arquivo nacional* de Rio de Janeiro, un argument inattaquable : puisque Rossi

104. SCHMIDT, Afonso, *op. cit.*, p. 71.
105. *Ibidem,* p. 79.
106. *Ibidem,* p. 81.
107. *Quaderni della Libertà,* n°2, 5 juin 1932.
108. Schmidt a écrit une nouvelle, *Harmonia,* qu'il a publiée à Santos en 1922, dans un recueil intitulé *Brutalidade.* Préface à l'édition de 1980 du livre d'Afonso Schmidt sur la Cecilia, *op. cit.,* p. 3-10. D'autre part, Afonso Schmidt a fréquenté les milieux anarchistes dès 1909, et surtout en 1919, losrqu'il collabore au journal anarchiste de São Paulo, *A Plebe*. Voir en particulier un texte de souvenirs qu'il publie en 1948, SCHMIDT, Afonso, « Gigi Damiani », *A Plebe,* a.XXXII, n°18, 3 septembre 1948.
109. Newton Stadler de Sousa fait partie de ceux qui reprochent, gentiment, à Afonso Schmidt de rechercher l'effet narratif plutôt que la véracité, ce qui complique le travail des historiens et des sociologues, lesquels se préoccupent davantage de rechercher la « vérité totale ». Malgré cette remarque, Stadler de Sousa lui-même se rend coupable d'embellissements, d'arrangements et d'erreurs parfois grossières au cours de sa recherche qui a, elle, vocation scientifique.
110. CENNI, Franco, *Italianos no Brasil,* São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975, p. 270.
111. RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. op. cit.,* p. 20. L'éditeur italien de Rodrigues s'étonne de cette sympathie de l'auteur à l'égard de Pedro II. Il écrit : « Pur riconoscendo che per i tempi e le condizioni del donatario [l'empereur] fu un atto senza dubbio coraggioso, non ci sentiamo di condividere in pieno la simpatia che l'autore fa trasparire tra le righe perché non bisogna dimenticare che era pur sempre un monarca e come tale un nemico dei lavoratori e che, nonostante tutto, i suoi buoni propositi e il suo mecenatismo non alleviarono per nulla le condizioni dei lavoratori brasiliani. » GALZERANO, Giuseppe, préface de RODRIGUES, Edgar, *Lavoratori italiani in Brasile,* Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1985, p. 11-12.
112. Rosellina Gosi s'appuie également sur le témoignage de Ebe Rossi. Témoignage oral recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974. IEDM. GOSI, Rosellina, *op. cit.,* p. 64.

pense se rendre à Porto Alegre[113], ainsi que nous l'apprend le registre de l'*Hospedaria dos Imigrantes,* c'est qu'il ne sait pas encore que sa colonie va s'implanter au Paraná, près de Palmeira, et que donc l'empereur, déjà détrôné en 1890, n'a aucun lien avec la Cecilia.

L'on évoque souvent en même temps que la Cecilia une autre colonie anarchiste italienne qui aurait été fondée à Guararema (État de São Paulo) par Arturo Campagnoli en 1888. Cette colonie n'a jamais existé et ne doit d'être citée qu'à ce passage tiré d'un livre d'Afonso Schmidt :

> Nous étions encore sous l'Empire, quand [Arturo Campagnoli] abandonna tout en Europe et décida de s'établir à Guararema, dans une vieille *fazenda.* Il répartit la terre, appela des amis et commença la plantation collective. Il y a longtemps, diverses nationalités y étaient représentées : Russes, Espagnols, Français, Italiens. Et lui il s'était battu, battu.
>
> Dans les premières années de la République, on voulut le déporter ! Il fut arrêté et conduit à Santos, sous surveillance. Il réussit à s'enfuir en se jetant à l'eau. Durant un demi-siècle, il fut un bon ami des *caboclos*[114]. On raconte qu'une nuit de tempête, il traversa le fleuve à la nage pour porter des médicaments à un fermier qui sans cela allait mourir. Là-bas, quand on parle du vieux Campagnoli, il y a toujours un *caboclo* pour dire : – Ça, c'était un homme de cœur[115].

La générosité qui ressort de ce passage est tout à l'honneur de Campagnoli qui a effectivement habité Guararema, mais seulement à partir des premières années du XXe siècle. S'il a pu laisser derrière lui cette réputation, il n'a en revanche jamais fondé de colonie, mais travaillait dans la propriété de son frère[116].

I.3.8 La Cecilia et ses rapports avec le mouvement ouvrier

Si l'on laisse de côté la Cecilia légendaire qui a connu une si grande renommée[117], la véritable Cecilia a surtout laissé des traces dans le mouvement social à travers la

113. C'est d'ailleurs, rappelons-le, ce que Rossi avait écrit dans la lettre du 22 mars 1890, reproduite par *La Révolte.* Cette lettre ne contient donc aucune « erreur d'imprimerie » contrairement à ce qu'écrit Victor Muñoz, qui a publié en 1973 tous les articles de *La Révolte* concernant la colonie Cecilia. Voir MUÑOZ, Victor, « Contribution à l'histoire de la communauté agricole anarchiste Colonie Cécilia », *L'Espoir,* Organe de la VIe Union régionale de la CNTF, Toulouse, n°583, 15 avril 1973, n°584, 22 avril 1973, n°586, 29 avril 1973, n°587, 13 mai 1973, n°588, 20 mai 1973, n°589, 27 mai 1973.

114. *Caboclo* : habitant de l'intérieur des terres.

115. SCHMIDT, Afonso, *São Paulo de meus amores,* São Paulo, Clube do livro, 1954, cité par RODRIGUES, Edgar, *Socialismo e sindicalismo no Brasil 1675-1913,* Rio de Janeiro, Laemmert, 1963, p. 35-36.

116. Arturo Campagnoli n'est arrivé au Brésil qu'en 1891. En 1905, un agent de la police italienne en mission à Londres a entendu dire que Campagnoli avait fondé une colonie anarchiste au Brésil. Frosali, « delegato di Pubblica Sicurezza in missione » au ministère de l'Intérieur, Londres 26 octobre 1905. Le chargé d'affaires italien à Petrópolis dément ce bruit. Légation d'Italie à Petrópolis, 16 juin 1906. Voir ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli. Les filles de Campagnoli n'ont jamais entendu parler de cette prétendue colonie. Entretien avec Jaime Cubero, du *Centro de cultura social* de São Paulo, octobre 1990, qui a rencontré les filles de Campagnoli à Guararema. Voir aussi MAFFEI, Eduardo, « Gigi Damiani e outros », *Temas de ciências humanas*, n°5, São Paulo, Livraria editora ciências humanas, 1979, p. 104.

117. Outre le roman d'Afonso Schmidt, la Cecilia a inspiré le film long métrage déjà cité de Jean-Louis Comolli, *La Cécilia,* 1976. Elle est également le thème d'une pièce de théâtre brésilienne écrite par Renata Pallottini sur commande du gouverneur de l'État du Paraná. PALLOTTINI, Renata, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília,* Porto Alegre, Editora tchê !, 1987. Enfin un auteur anonyme a écrit une chanson, *La colonia Cecilia,* qui a été enregistrée pour l'IEDM en juillet 1962 par Gianni Bosio auprès d'un vieil anarchiste toscan Foresto Cinti. « Antologia della canzone anarchica in Italia. vol.2 Quella sera a Milano era caldo » I dischi del sole.

presse anarchiste internationale qui a publié à maintes reprises le compte rendu écrit en avril 1893 et surtout le texte sur l'amour libre [118]. Dans la presse anarchiste italienne au Brésil, il est rarement fait allusion à la colonie dont on ne sait d'ailleurs pas grand chose. La préoccupation de Rossi n'était aucunement liée au mouvement social brésilien qui d'ailleurs était à peine à l'état embryonnaire au début des années quatre-vingt-dix. Quelques contacts se sont cependant établis, en particulier avec un journal italien de São Paulo contemporain de la Cecilia, *Gli Schiavi Bianchi*. Il est difficile de savoir si ces contacts étaient fréquents car l'on ne dispose que de deux exemplaires de ce journal ; les relations ne devaient toutefois pas être régulièrement entretenues puisqu'on trouve dans un numéro de juin 1892 un message de la rédaction au Dr Rossi, demandant que celui-ci envoie des nouvelles de la colonie [119]. Début 1893, c'est la colonie qui s'adresse au journal par la plume d'Amilcare Cappellaro et demande aux camarades une aide financière [120].

Par la suite, les anarchistes italiens au Brésil ne manifestent guère d'intérêt pour cet épisode qu'ils connaissent très mal et qui n'a pas de lien avec leurs préoccupations politiques. Le thème des expériences communautaires n'apparaît que très rarement dans les journaux anarchistes italiens publiés au Brésil et lorsqu'il arrive qu'on en parle, Rossi et la Cecilia ne sont pas mentionnés [121]. L'un de ces journaux, *La Propaganda Libertaria,* fait pourtant de Rossi et des colons de la Cecilia les pionniers du mouvement social au Brésil, mais tout ce que l'auteur de l'article connaît d'eux est ce qu'il a lu dans le texte de 1893. Le journal ne sait pas ce qu'il est advenu de Rossi depuis qu'une lettre de lui a paru dans La *Protesta Umana* [122]. Certains croient même qu'il est mort [123]. En 1948, Gigi Damiani, l'un des anarchistes italiens qui a le plus marqué le mouvement social à São

118. Au Brésil, le texte est publié dès 1896 dans *La Birichina,* a.I, n°13, São Paulo, 13 décembre 1896 et dans *Quaderni della Libertà,* n°2, São Paulo, 5 juin 1932. En France, *La Revue Libertaire,* n°3-4, 15 février 1894 et n°5, 20 février 1894, propose l'ouvrage de Rossi en français mais le texte est incomplet. Un extrait de la première partie est proposé dans DUBOIS, Félix, *Le péril anarchiste,* Paris, Flammarion, 1894, p. 270-281. En Italie, *Sempre Avanti* de Livourne fait paraître la brochure mais publie également des extraits : « La famiglia. Dall'episodio d'amore nella colonia Cecilia del Dottor G. Rossi », *Sempre Avanti !,* n°67, 18 novembre 1893 ; « La prossima rivoluzione sociale e LA DONNA. Dall'episodio d'amore nella colonia Cecilia del Dottor G. Rossi », *Sempre Avanti !,* n°68, 25 novembre 1893. Aux États-Unis, *La Protesta Umana* reproduit l'*Episodio d'amore,* de septembre 1902 à janvier 1903. En Argentine, *La Questione Sociale* de Buenos Aires publie en 1896 l'opuscule : ROSSI, Juan, *Un episodio de amor en la colonia socialista Cecilia.* En 1894, le même journal en avait déjà publié un extrait en italien : « La prossima rivoluzione sociale e la donna », *La Questione Sociale,* a.I, n°5, Buenos Aires, 15 novembre 1894. Le texte de 1893 vient d'être republié à Pise par la Biblioteca Franco Serantini.

119. « In barba ai francobolli », *Gli Schiavi Bianchi,* n°4, 20 juin 1892.

120. Comte Rozwadowski, consul à São Paulo, au MAE, São Paulo, 18 mars 1893, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47. L'exemplaire de *Gli Schiavi Bianchi* qui était joint à ce rapport et auquel le consul fait référence est manquant au dossier. C'est également en 1893 que l'on évoque la Cecilia dans un journal socialiste du Rio Grande do Sul. « A Palmeira, dans l'État du Paraná, il existe une colonie anarchiste qui prospère et qui constitue un modèle d'ordre et de travail. » « Socialismo e anarchismo », *Democracia Social,* a.I, n°3, Pelotas, 23 juillet 1893. Voir aussi « Colonia socialista », *Democracia Social,* a.I, n°10, 10 septembre 1893, où l'on se contente d'évoquer le « degré élevé de prospérité » auquel est arrivée la colonie.

121. TIBI [Tobia Boni], « Le colonie anarchiche », *Germinal,* a.I, n°21, 13 décembre 1902. L'auteur s'en prend aux anarchistes d'Europe et d'Amérique qui « se cloîtrent » et privent la propagande de leurs énergies. « I tentativi di colonie comuniste in Francia », *Il Libertario,* n°1, 17 octobre 1906 et n°2, 6 novembre 1906. Même lorque l'idée revient à certains d'utiliser les grandes étendues vierges de l'État de Minas Gerais, pour fonder à dix ou quinze une colonie libertaire, la Cecilia n'est pas citée. VAILLANT, « Le colonie libertarie », *La Battaglia,* a.IV, 28 juillet 1907.

122. « Una lettera del Dott. Giovanni Rossi », *La Protesta Umana,* San Francisco, n°11, 11 juin 1903.

123. STANGA, Martino, « Il movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* n°2, São Paulo, 10 août 1913. Voir également ROSE, Jean, « Libero amore », *La Battaglia,* a.II, n°47, 18 juillet 1905. On exhume encore l'histoire de la Cecilia dans un article du journal *A Notícia* de Rio de Janeiro à propos d'une colonie que veulent fonder au Brésil des anarchistes allemands. « Colónia anarchista no Brasil », *A Notícia,* Rio de Janeiro, 24 avril 1905, ACS, Pubblica Sicurezza, 1905, b.21, fasc. Partito anarchico. America.

Paulo, consacre un article d'*Umanità Nova* à la colonie Cecilia[124]. C'est la lecture d'un travail universitaire portant sur la colonie Cecilia[125] qui suscite l'écriture de cet article lequel ne comporte que très peu de souvenirs personnels. Damiani a connu deux anciens membres de la colonie[126], Egizio Cini et Ernesto Pacini, on lui a raconté une anecdote à propos de Francesco Gattai. Celui-ci, lors des veillées, se déplaçait jusqu'à la forge de la communauté pour allumer sa pipe et économiser les allumettes. Mais à part ces petites anecdotes, Damiani ne sait rien. Sa mémoire lui joue d'ailleurs des tours puisqu'il écrit à propos de quelques anarchistes convaincus qui abandonnèrent la colonie sans abandonner leur foi qu'« au bout de quelques mois, ils publiaient dans la capitale du Paraná, Curitiba, le premier des journaux anarchistes apparus dans ces régions lointaines : *Il Diritto*[127]». Or *Il Diritto* ne voit le jour qu'en 1899[128]. Il est fondé par Egizio Cini, l'un des sept jeunes hommes entreprenants qui avaient sauvé la Cecilia de sa première crise en juin 1891[129]. Gigi Damiani lui-même collabore à ce journal en 1900[130]. Quelques anciens colons de la Cecilia sont aussi en contact avec *Il Diritto* puisqu'ils figurent parmi les souscripteurs du journal[131].

Les membres de la Cecilia ne restent pas tous au Brésil. Certains rentrent assez vite en Italie. C'est le cas des pionniers Achille Dondelli, Lorenzo Arrighini et Giacomo Zanetti[132].

---

124. DAMIANI, Gigi, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova,* a.XXVIII, n°6, Roma, 8 février 1948. Ce texte de Damiani sera repris par E. Armand dans un article de *L'Unique,* mai-juin 1948, « En marge des compressions sociales. La *Cecilia* ». E. Armand s'est intéressé de près à l'expérience de la Cecilia : il traduit encore l'article que Rossi avait rédigé pour *Università Popolare* en janvier 1917 dans *L'Unique,* Orléans, juin 1948. Enfin dans *L'Unique* d'avril 1949, Armand rend compte d'un article sur la Cecilia paru dans le journal anarchiste de Rio de Janeiro, *Ação Direita* le 20 décembre 1948. D'une manière générale, les archives d'E. Armand, conservées à l'Institut Français d'Histoire sociale, sont très riches sur les expériences de vie communautaire. Tout le matériel concernant la Cecilia a été publié dans *L'Unique.*

125. PERINA, Milena, *Esperimenti cooperativistici di un ignorato riformatore italiano del secolo XIX : Giovanni Rossi,* Tesi di laurea, Facoltà di Economia e Commercio della Università di Firenze, Relatore Armando Sapori, [1948 ?].

126. Afonso Schmidt, qui a connu Damiani, affirme que celui-ci, « s'il n'est pas passé par la colonie Cecilia, a du moins été l'ami de nombreuses personnes qui y sont passées. » SCHMIDT, Afonso, « Gigi Damiani », *A Plebe,* a.XXXII, n°18, 3 septembre 1948.

127. « Dopo pochi mesi, editavano nella capitale nel Paraná, Coritiba, il primo dei giornali anarchici apparso in quelle lontane regioni : *Il Diritto.* » DAMIANI, Gigi, « Le colonie sperimentali. La colonia Cecilia di Giovanni Rossi », *Umanità Nova,* a.XXVIII, n°6, Roma, 8 février 1948.

128. L'IISG possède la collection de *Il Diritto* à partir du numéro 11, a.I, du 8 octobre 1899.

129. Après la Cecilia, Egizio Cini épouse la fille d'Evangelista Benedetti, Aldina. Avec un associé, il fonde une brasserie à São José dos Pinhais, près de Curitiba. C'est à Nilo Cini, descendant et héritier d'Egizio Cini, que l'on doit ces renseignements. Voir MUELLER, Helena, *op. cit.,* p. 304. Cini serait mort vers 1909 à Curitiba. ACS, CPC, b.1350, fasc. Egizio Cini.

130. Dans le numéro 16 du 25 février 1900, Damiani figure parmi les souscripteurs. Sa première collaboration date, semble-t-il, du 25 mars 1900. DAMIANI, Gigi, « Lógica da violência », *Il Diritto,* n°17, Curitiba, 25 mars 1900.

131. Sous les erreurs typographiques et derrière les initiales ou les prénoms, on peut reconnaître quelques noms qui figurent aussi dans notre liste des personnes ayant participé à l'expérience de la Cecilia : Costalli, Minardi, Benedetti, Garzino, Agottani, Colli, Paccini, Nannoni, Mansani et aussi, déjà mentionné, Giovanni Rossi. Par la suite, les journaux anarchistes reçoivent régulièrement des souscriptions d'anciens membres de la Cecilia. *Il Risveglio,* n°35, 27 novembre 1898, (Paolo Costalli). *La Battaglia,* a.I, n°14, 25 septembre 1905, (Pietro Colli, Aldino Agottani, Zeffiro Agottani, Peppino Agottani, Artusi Amedeo). *O Despertar. Folha quinzenal de propaganda libertária,* a.I, n°8, Curitiba, 31 décembre 1905 (Colli et Agottani). *Guerra Sociale,* n°1, 11 septembre 1915 (Zefferino et A. Agottani, Daniele Dusi, Virginio Artusi, Libero, Vittorio et Italo Mezzadri). *Germinal,* n°10, 21 juin 1919, (G. et F. Agottani, V. Artusi). On apprend également que Pietro Colli figure parmi les fondateurs de la Lega Internacional dos Trabalhadores de Palmeira. *Germinal,* a.II, n°2, 14 février 1902.

132. Lorenzo Arrighini est en Italie au moins dès le 30 avril 1892, date à laquelle il est arrêté. L'âge venant, sa conduite morale semble de plus en plus satisfaisante aux fonctionnaires de police. ACS, CPC, b.200, fasc. Lorenzo Arrighini. Giacomo Zanetti est également arrêté en 1892 à Brescia. ACS, CPC, b.5523, fasc. Giacomo Zanetti. On signale la présence de Dondelli en Italie en septembre 1893. Après 1894, il n'est plus considéré comme dangereux. ACS, CPC, b.1845, fasc. Achille Dondelli.

Tous ne continuent pas non plus à lutter dans les rangs de l'anarchisme. Giuseppe Maderna reste au Brésil mais il est assez rapidement perdu pour la cause [133]. En revanche, le nom de Francesco Gattai, qui se rend à São Paulo où il travaille tout d'abord comme électricien pour une compagnie anglaise de voies ferrées [134]puis ouvre une officine de réparations en tout genre, apparaît souvent dans les listes de souscription de la presse anarchiste et parfois dans des petites annonces publicitaires [135]. Mais il affirme ne pas faire partie des militants les plus actifs [136], contrairement à Francesco De Paola dont le nom apparaît dans de nombreux journaux [137]. Un des fils Agottani, Andrea Giuseppe, José pour la police de São Paulo, est expulsé du Brésil en tant qu'anarchiste en 1919, et donne ensuite du fil à retordre à la police italienne à cause de ses nombreux déplacements entre l'Europe et le Brésil et des contacts qu'il entretient avec les milieux subversifs au Brésil et en Argentine, mais aussi en Italie et en France. En 1933, il finit par rejoindre son frère Aldino dans sa fazenda de Palmeira [138]. Aldino Agottani, surveillé à cause de son lien de parenté avec Andrea Giuseppe, n'éveille pas les soupçons de services diplomatiques italiens qui ne lui prêtent aucune activité politique [139]. Pourtant il se manifeste encore en 1949, lorsqu'il écrit, avec son frère Zefferino et avec Daniele Dusi, au journal anarchiste *Ação Direita* pour apporter son soutien aux camarades anarchistes de Rio de Janeiro et en 1950, lorsqu'il envoie de l'argent à ce même journal [140].

---

133. Son dossier au CPC nous apprend que Giuseppe Maderna arrive au Brésil en 1891 mais ne fait pas mention de son passage à la Cecilia. Plus tard, Maderna devient propriétaire d'une scierie à Curitiba, en association avec Decio Boni, lui aussi un ancien de la Cecilia. Tous deux cessent de s'intéresser à la propagande. En 1937, l'ambassade d'Italie à Rio informe que Maderna a à présent une activité fasciste et que « c'est un bon élément du point de vue national. » ACS, CPC, b.2905, fasc. Giuseppe Maderna.

134. Copie de l'interrogatoire de Francesco Gattai par un fontionnaire de police, Florence, 28 novembre 1902, ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai.

135. *Il Risveglio,* n°17, 11 mai 1898, contient une publicité pour l'officine de Francesco Gattai située Rua do Gasômetro 63. Nombreux sont les journaux où le nom de Gattai apparaît parmi les souscripteurs. Citons *Il Risveglio,* n°29, 16 octobre 1898 et n°34, 20 novembre 1898, *Palestra Social,* a.II, n°4, 12 janvier 1901, n°6, 24 février 1901, *Germinal,* n°12, 9 août 1902, « Per la pubblicazione del manifesto contro la guerra », *la Barricata,* a.VIII, (della *Battaglia),* 17 octobre 1912, « Per assicurare la vita del giornale », *Guerra Sociale,* n°19, 3 juin 1916. Francesco Gattai est aussi le trésorier d'une commission chargée d'organiser des fêtes champêtres (*Palestra Social*, "Festa operária campestre », n°6, 24 février 1900, « Grande festa libertaria », n°9, 31 mars 1901, n°10, 1er mai 1901) et il arrive qu'il serve d'intermédiaire pour les camarades qui doivent se rendre chez lui, Rua Amelia 6, s'ils désirent se procurer des photographies de Pietro Gori. *La Battaglia,* a.VIII, n°344, 2 mars 1912 et *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°394, 20 avril 1913. Les camarades anarchistes de Francesco Gattai publient des mots très touchants et pleins de tact à l'occasion de la mort de sa femme. *Il Risveglio,* n°33, 13 novembre 1898. Edgar Rodriques, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil*, São Paulo, Global Editora, 1984, p. 165, cite un passage d'un journal de Rio de Janeiro, *Crônica Subversiva,* 6 juillet 1918, dans lequel, à l'occasion de la mort de Francesco Gattai, on rend hommage à l'anarchiste fidèle.

136. Francesco Gattai déclare à la police en 1902 : « Da quell'epoca [1891] a questa parte io non mi sono più occupato di politica ; ho pensato ai casi miei ; e non so come ora mi si voglia designare come individuo pericoloso. [...] Io ho servito fedelmente nell'Esercito Italiano 48° Regg. Fanteria ed esibisco il congedo da caporal maggiore, scevro di punizioni. Ho poi servito sette anni nell'arsenale del 1° Dipartimento marittimo di Spezia (1884-1891) epoca che, come ho detto, emigrai in America. » Copie de l'interrogatoire de Francesco Gattai par un fonctionnaire de police, Florence, 28 novembre 1902, ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai.

137. Francesco De Paola fait partie de l'équipe qui s'occupe de l'administration de *La Battaglia* en 1905. « Avviso importante », *La Battaglia,* a.II, n°58, 3 décembre 1905. Il participe à la publication du numéro unique *L'Azione Anarchica,* le 19 novembre 1905, où il signe l'article intitulé « La zizzania ». Il s'occupe de la « Biblioteca di studi sociali », *La Battaglia,* a.III, n°66, 28 janvier 1906. Il est l'administrateur du journal *Il Libertario,* a.I, n°1, 17 octobre 1906. Il est l'auteur de nombreux articles dans *La Battaglia* et dans d'autres journaux anarchistes. Voir par exemple « O Brasil e os padres », paru dans *A Terra Livre,* n°12, 13 juillet 1906. Il est toujours actif en 1913 car il signe, en tant qu'administrateur, une circulaire adressée aux abonnés de *La Propaganda Libertaria.* Cette circulaire, datée du 14 novembre 1913, est conservée à l'IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

138. ACS, CPC, b.31, fasc. Giuseppe Andrea Agottani.

139. ACS, CPC, b.31, fasc. Aldino Agottani. Rapports du 16 février 1915 et 6 janvier 1939.

140. RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. op. cit.,* p. 163-164.

Si la Cecilia a attiré au Brésil des anarchistes dont quelques-uns ont eu par la suite une activité politique, cette contribution indirecte de la colonie de Rossi au mouvement ouvrier est cependant souvent exagérée. Ainsi, l'on attribue à plusieurs journaux un lien avec d'anciens colons de la Cecilia [141]. Rossi, quant à lui, est comparé aux anarchistes les plus actifs du mouvement ouvrier brésilien du début du siècle. On dit même de lui que les anarchistes de São Paulo l'évoquent avec orgueil [142]. À présent, la Cecilia fait partie de l'imagerie du mouvement social au Brésil à tel point que les institutions ont subventionné une manifestation culturelle sur la colonie anarchiste [143].

I.3.9 La Cecilia, une anecdote de la grande émigration

La Cecilia fait également partie de la culture de l'émigration. Elle est évoquée à deux reprises dans un ouvrage général sur l'émigration italienne publié par CIRCE [144]et on la considère comme un épisode de cette émigration [145]. Et en effet, il est vraisemblable que Rossi n'aurait jamais pensé à sortir des frontières de la péninsule sans le fort courant migratoire qui conduit de nombreux Italiens vers le Brésil lors de la dernière décennie du XIXe siècle. Le schéma psychologique qui entraîne Rossi sur les traces des émigrants est assez proche de celui des émigrants eux-mêmes. Il a besoin d'un endroit où réaliser ce qu'il n'a pu mettre sur pied en Italie et considère le Brésil comme une terre d'accueil momentanée. Son esprit est toujours dirigé vers l'Europe ; c'est là qu'il veut convaincre et c'est là qu'il veut aider financièrement la cause anarchiste. Le Brésil ne l'intéresse pas en soi. Il choisit de se rendre dans les régions du Sud, les plus proches de ce qu'il connaît pour le climat et l'agriculture. Il est probable que Rossi subit plus ou moins directement la « propagande infatigable [146]» des agents du gouvernement brésilien et des compagnies

141. Un ancien colon de la Cecilia, Pietro Riva, aurait aidé son fils Giuseppe à éditer un journal anarchiste en italien *Il Lavoratore* (n°1, 1er octobre 1893). SOUSA, Newton Stadler de, *op. cit.* p. 45. p. 103. On dit de *Despertar,* paru à Curitiba en 1904, qu'il émane d'un groupe de la colonie Cecilia. FERREIRA, Maria Nazareth, *A imprensa operária no Brasil, 1880-1920,* Petrópolis, Editora Vozes, 1978, p. 100. En fait, ce journal paraît sous la responsabilité de Gigi Damiani et d'un certain José Buzzetti. Il est vrai que d'anciens colons de la Cecilia figurent parmi les souscripteurs. Voir note 136. Edgar Rodrigues va jusqu'à attribuer la naissance du journal anarchiste *A Luta* de Porto Alegre (Rio Grande do Sul) à l'influence de Giovanni Rossi qui, selon lui, serait déjà à Taquari (Rio Grande do Sul), alors qu'il n'y est arrivé qu'à la fin de 1895 et à celle de Gigi Damiani qui serait à Caxias (Rio Grande do Sul) en 1894, alors qu'il est arrivé plus tard au Brésil et surtout qu'il n'a jamais appartenu à la colonie Cecilia. RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. op. cit.,* p. 57.

142. MODERNELL, Renato, *Sonata da última cidade,* São Paulo, Editora Best seller, 1988, p. 82.

143. PALLOTTINI, Renata, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília,* Porto Alegre, Editora tchê !, 1987.

144. VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero, 1861-1981, dati introduttivi,* CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1986, p. 33 et p. 36.

145. PARIS, Robert, « L'Italia fuori d'Italia. Gli italiani in Brasile », *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi*, Turin, Einaudi, 1975, p. 595-596. SORI, Ercole, *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale,* Bologne, Il Mulino, 1979, p. 227. Voir aussi VEGLIANTE, Jean-Charles, « Cinema e presenza italiana in Francia », *Altreitalie,* novembre 1991.

146. C'est le terme utilisé dans une lettre du 5 décembre 1892 de la légation française à Rio de Janeiro au ministère des Affaires étrangères. Archives du ministère des Affaires étrangères, Nouvelle série, Brésil, vol.1, p. 18-21. Voir aussi une coupure de presse britannique envoyée à Paris par la Direction des affaires commerciales de l'Ambassade de France en Angleterre le 15 octobre 1892. Dans cet article on avertit les travailleurs britanniques des dangers qu'il y a à se rendre au Brésil. Et on leur conseille de ne pas céder aux offres tentantes du gouvernement brésilien et des compagnies privées. « A warning to workers », *Daily Telegraph*, [octobre 1892]. Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris, Nouvelle série, Brésil, vol.1, p. 13. Pendant presque deux décennies, le ministère des Affaires étrangères s'est intéressé au problème de l'émigration au Brésil en se demandant s'il était opportun de supprimer la mesure prohibitive sur l'émigration française au Brésil datant du 30 août 1875. Quelques tentatives peu concluantes ont été menées en 1909. Sur l'évolution de la politique d'émigration française au Brésil, voir Archives du ministère des Affaires étrangères, Nouvelle série, Brésil, vol.1 à 9, *passim.*

de navigation payés pour faire campagne en faveur de l'immigration au Brésil. Il a pu lire une des nombreuses publications contant les merveilles du Brésil et être tout simplement influencé par l'air du temps[147]. Les régions du Nord de l'Italie où Rossi se trouve et où il rencontre ceux qui deviennent les colons de la Cecilia sont les cibles préférées des recruteurs de l'époque.

Dès qu'il prend la décision de s'expatrier, Rossi pense à utiliser le courant migratoire vers l'Amérique du Sud comme un nouveau moyen d'enrichir sa colonie. Celle-ci est prête, selon Rossi, à accueillir « tous les socialistes que la misère pousse chaque année à l'exode plébéien[148] ». Tout en déplorant que les Italiens soient contraints à l'exode, tout en compatissant à la misère des émigrants, ces « affamés de la patrie[149] », il profite de cette situation et se transforme en recruteur aussi intéressé et efficace que s'il s'était mis au service de la République brésilienne ou d'une compagnie de navigation.

Si cela peut lui être utile et apporter quelque subside à la colonie, Rossi ne perd pas l'occasion d'assimiler son expérience à celle de la masse des émigrants partis pour le Brésil. En 1892, s'adressant aux camarades travailleurs de Vénétie, il leur demande d'aider non des socialistes partis faire une expérience de vie communautaire mais des émigrants :

> Vos compagnons qui, contraints d'émigrer par une inéluctable nécessité, se rendront au Paraná lors de la prochaine expédition et uniront leur énergie et leur force de volonté à celles de leurs frères-colons, s'apprêtent à combattre la calomnie et la mystification des lâches et des puissants en faisant prospérer la sympathique colonie. Vous savez bien que les émigrants sont vos frères, des malheureux comme vous et qui ont besoin de votre aide, de votre assistance[150].

Le cheminement de Rossi et des pionniers de la Cecilia est effectivement identique à celui de tout émigrant, aussi bien en ce qui concerne le voyage[151] et l'hébergement que les démarches administratives. D'ailleurs, Rossi ne manque pas dans son récit de 1891[152] de proposer quelques améliorations au sort de ces émigrants concernant la nourriture sur le bateau ou dans certains centres d'accueil. L'installation sur place ressemble aussi à celle d'autres colons qui ont dû éprouver les mêmes difficultés dans l'approvisionnement et les transports. Mais les colons de la Cecilia ne sont pas tous des émigrants à part entière. Les gens que Rossi et Cappellaro ont recrutés en 1891 et 1892 n'auraient peut-être jamais songé à émigrer sans les arguments de Rossi, et ils n'étaient pas forcément, comme bien des émigrés d'alors, dans une situation misérable avant de quitter l'Italie. Étant donné que nous ne possédons que le témoignage de Rossi, celui de Cappellaro étant le reflet

147. Rappelons que c'est Dondelli qui suggère à Rossi de partir pour l'Amérique du Sud.

148. « Il gruppo colonizzatore che partirà tra poche settimane, non ha preconcetti settari : si propone di organizzarsi, di lavorare e di vivere nel modo migliore che i suoi sentimenti, i suoi soli padroni, gli permetteranno. Appena preparato tetto e pane per altri, accoglierà tutti i socialisti che la miseria spinge ogni anno all'esodo plebeo ; questi elementi nuovi si aggregheranno al primo nucleo di pionieri o costituiranno altri e diversi gruppi con una particolare forma socialistica di organamento, secondo le loro particolari inclinazioni, le loro tendenze, le loro vedute. Se la fortuna ci assiste, avremo così l'esposizione permanente e viva del socialismo comparato. » « Aiuto ai pionieri », *L'Eco del Popolo,* 23-30 décembre 1889.

149. « Vecchia cronaca », *Lo Sperimentale,* n°1, mai 1886.

150. « I vostri compagni che costretti da ineluttabile necessità a emigrare, andranno nella prossima spedizione, nel Paraná a unire la loro energia e la loro forza di volontà ai fratelli coloni, si appresteranno a combattere la calunnia e la mistificazione dei vili e dei potenti, facendo prosperare sempre più la simpatica colonia. Voi sapete bene che gli emigranti sono vostri fratelli, degli sventurati come voi ; e perciò necessitosi del vostro aiuto, della vostra assistenza. » « Pro Colonia Cecilia », *Verona del Popolo*, 18-19 juin 1892, *in* FRANZINA, Emilio, *Merica ! Merica ! op. cit.,* p. 223. Si Rossi s'adresse à ce journal de Vénétie, avec lequel il n'a *a priori* aucun lien, c'est qu'il connaît la forte présence d'émigrés originaires de Vénétie dans les États du sud du Brésil.

151. « Quant au voyage, écrit Cappellaro, votre qualité d'émigrant vous ferait sans doute avoir le passage gratuit. » CAPPELLARO, Amilcare, *La Révolte,* a.VI, n°13, 11-17 décembre 1892.

152. ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista, op. cit.*, 1891, chapitre III.

de celui de Rossi, il est impossible de connaître les motivations des autres colons. Qu'ils aient été paysans ou ouvriers, il est difficile de déterminer ce qui les a le plus séduits : l'espoir de « faire l'Amérique » et de s'enrichir sur des terres étrangères pour connaître une vie meilleure[153], la perspective de mettre en pratique leurs convictions anarchistes dans une expérience communautaire ou le désir d'aider financièrement la propagande en Italie ?

153. Cette hypothèse pourrait être valable pour Francesco Gattai qui, électricien de profession, a travaillé à Florence, Milan et La Spezia avant de se décider « à chercher meilleure fortune en Amérique. » C'est du moins ce qu'il affirme lors d'un interrogatoire de police. Copie de l'interrogatoire de Francesco Gattai par un fonctionnaire de police, Gênes, 27 novembre 1902, ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai.

Deuxième partie : UN NOYAU ANARCHISTE S’INSTALLE À SÃO PAULO 1890-1903

Au moment où se déroule dans l'État du Paraná l'expérience de la Cecilia, un premier mouvement anarchiste presque entièrement composé d'Italiens naît à São Paulo. Une dizaine de journaux anarchistes italiens paraissent de 1892 à 1904. Ces journaux, dont la durée de vie est très variable, voient le jour dans une période mouvement. En effet, ils subissent une répression systématique de la part du régime républicain qui vient d'être instauré au Brésil et qui ne désire pas voir s'y développer les idées révolutionnaires en provenance d'Europe.

Les anarchistes se heurtent également à la colonie italienne, en particulier au moment des événements milanais de mai 1898 et de l'assassinat du roi d'Italie par Gaetano Bresci. La colonie italienne de São Paulo n'accepte pas que ses symboles, la couronne d'Italie et ses représentants, soient bafoués.

Cette période est aussi celle de la rupture entre anarchistes et socialistes, qui survient au Brésil un peu plus tardivement qu'en Europe. Par ailleurs, les différentes tendances de l'anarchisme s'affrontent en plusieurs occasions, essentiellement sur la question de l'organisation ouvrière, débat important dans tous les milieux anarchistes de l'époque. Au cours de ces années 1892-1904, se profilent déjà quelques figures importantes de la presse anarchiste en italien publiée au Brésil, celles de Gigi Damiani, Alessandro Cerchiai et Angelo Bandoni.

> *Il n'est pas de force au monde qui puisse endiguer le flot révolutionnaire quand il monte, et [...] toutes les polices, quels que soient leur machiavélisme, leur science et leurs crimes, sont à peu près impuissantes...*
>
> Victor SERGE, *Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression,* 1925.

II.1 SOUS LE SIGNE DE LA REPRESSION

Un groupe anarchiste est signalé à São Paulo dès 1890 dans le journal *La Miseria* de Buenos Aires. La même année, Galileo Botti quitte l'Argentine pour le Brésil, comme le firent de nombreux émigrés italiens qui fuyaient la crise économique en Argentine. En même temps qu'un certain Mingazzini, Botti est le correspondant à São Paulo de ce journal italo-argentin [1]. En 1891, le chargé d'affaires à la Légation d'Italie, Aldo Nobili signale lui aussi la présence d'un groupe d'anarchistes au Brésil sans toutefois préciser dans quelle ville ils sont installés. Il s'agit essentiellement de typographes qui se manifestent occasionnellement et de façon parfois cocasse puisque le chargé d'affaires affirme avoir reçu une note imprimée l'invitant « à souscrire en faveur d'un futur journal anarchiste [2] ?! »

Un autre rapport diplomatique italien plus tardif nous confirme que le groupe d'anarchistes apparu à São Paulo en 1891 était « malheureusement [composé] exclusivement d'Italiens [3]». Lorsque ces anarchistes arrivent d'Italie, leur débarquement est immédiatement signalé à l'ambassade italienne [4]. Parfois, ils viennent d'Argentine, comme Galileo Botti, mais dans tous les cas, ils font l'objet de beaucoup d'attention de la part du gouvernement brésilien. Si l'on en croit le chargé d'affaires italien au Brésil, les autorités du pays, qui s'attachent à consolider le nouveau régime mis en place avec la proclamation de la République le 15 novembre 1889, manifestent la ferme intention de ne pas s'encombrer d'individus qui importent leurs idéaux révolutionnaires. L'attitude que l'on adopte à leur égard est systématiquement répressive. Nobili fait allusion à des expulsions qui ont eu lieu dès 1891 :

> Ce gouvernement qui doit déjà lutter contre tant de difficultés pour s'établir dans le nouveau régime est convaincu de la nécessité d'expulser tous les anarchistes et les socialistes qui font montre de leurs idées subversives. Preuve en est l'expulsion de Pomati […] et d'autres encore qui dernièrement, selon des informations régulièrement parvenues à notre Consulat, ont été éloignés de cette capitale. En discutant à ce sujet au Ministère, j'ai été convaincu de ce qu'ici l'on prend et l'on prendra toujours de sérieuses mesures contre tous les affiliés de la secte des anarchistes et des socialistes [5].

1. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero, (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 277. Bettini cite en particulier les numéros du 16 et du 30 novembre de *La Miseria* de Buenos Aires.
2. Aldo Nobili au MAE, Petrópolis, 31 octobre 1891, ASMAE, Polizia Internazionale, b.47.
3. Comte Edoardo Compans de Brichanteau au MAE, São Paulo, 28 mars 1894, *ibidem.*
4. Aldo Nobili au MAE, Petrópolis, 31 octobre 1891 et Rio de Janeiro, 23 novembre 1891, *ibidem.* Dans ces deux documents, le chargé d'affaires accuse réception des messages l'informant du débarquement probable des anarchistes Carlo Sampietro, Luigi Brenno, Ferdinando Consorti et Narciso Marchiani.
5. « Questo governo che già deve lottare contro tante difficoltà per stabilirsi nel nuovo regime è convinto della necessità di espellere tutti gli anarchici e socialisti che fanno pompa delle loro idee sovversive. Prova ne sia l'espulsione del Pomati […] e di altri ancora che ultimamente dietro regolare informazione data al nostro Consolato son stati allontanati da questa capitale. Discorrendo al Ministero di questo partito ebbi a convincermi che qui si prendono e si prenderanno sempre serie misure contro tutti gli affiliati alla setta degli anarchici e dei socialisti. » Aldo Nobili au MAE, 31 octobre 1891, ASMAE, Polizia Internazionale, b.47.

Malgré les convictions du chargé d'affaires italien qui est persuadé que « les anarchistes trouveront ici un terrain peu favorable à leur propagande et finiront par ne plus débarquer au Brésil s'ils connaissent le sort qui leur est réservé[6] », le premier groupe anarchiste italien se manifeste à São Paulo dès le 1er mai 1892.

II.1.1 *Primo Maggio* 1892

À cette date paraît le premier journal anarchiste de São Paulo, *Primo Maggio.* Cette publication est d'autant plus remarquable que la commémoration du 1er mai est considérée comme un crime punissable aux termes des articles 205 et 206 du code pénal de la République du Brésil[7]. Il faut d'ailleurs remarquer que le tract qui occupe la quatrième page du journal appelle les associations et les travailleurs à se réunir dans un local et non dans la rue. L'article de la première page, « Il I° Maggio e l'anarchismo » rappelle les scissions qui ont eu lieu, au sein de l'Internationale, entre les anarchistes et les socialistes autoritaires. Une critique sévère est exprimée à l'encontre de ceux qui se sont prononcés pour « l'évolution graduelle », la « lutte légale », la « prise de possession progressive des pouvoirs publics ». Le 1er mai est ainsi présenté comme le symbole de la dégénérescence parlementariste et de la vitalité anarchiste[8]. Le journal rappelle les misères du prolétariat[9], annonce l'avènement d'une ère nouvelle[10], et précise que le moyen d'y aboutir est l'abolition de la propriété individuelle[11].

Ce premier journal entre sur la scène brésilienne avec les problématiques des journaux européens. Rien n'indique, à part les adresses et une référence à un journal italo-brésilien, que nous sommes au Brésil. Les rédacteurs ne se contentent cependant pas de commémorer un événement ponctuel, ils lancent le projet d'un organe communiste anarchiste à paraître tous les quinze jours[12].

II.1.2 *Gli Schiavi Bianchi*

Cet appel a été suivi d'effet puisque dès la fin du mois de mai 1892, ou au début du mois de juin, paraît à São Paulo l'hebdomadaire *Gli Schiavi Bianchi,* dont le responsable est Galileo Botti. On retrouve dans ce journal la signature de l'un des rédacteurs de *Primo Maggio,* Francesco Nassò[13]. Cependant, il est abusif de dire qu'il s'agit là d'un journal anarchiste comme l'avaient désiré Francesco Nassò et ses compagnons. Selon l'auteur de la chronologie du mouvement ouvrier brésilien que publie *La Propaganda Libertaria* en 1913, il s'agit d'un « hebdomadaire aux teintes sociales mal définies[14] ». Le journal de

6. Aldo Nobili au MAE, Rio de Janeiro, 23 novembre 1891, *ibidem.*
7. BETTINI, Leonardo, *op. cit., vol.2,* note 3, p. 277.
8. Cet article est signé par l'ensemble de la rédaction, composée de Antonio Motta, Francesco Nassò et Ricci B. Alpinolo. Le directeur du journal, Achille De Santis, ne signe aucun article.
9. MOTTA, Antonio, « Sempre miserabili », *Primo Maggio,* a.I, n°1, 1er mai 1892.
10. « A noi sorride l'aurora di giorni più lieti. Quando tutti i diseredati dalla sorte avranno compreso i loro diritti ; come la luce del sole spazza le tenebre, la volontà popolare spazzerà la caterva degli sfruttatori. », R. B. ALPINOLO, « Una nuova era », *ibidem.*
11. NASSÒ, Francesco, « Espropriazione », *ibidem.*
12. « Ai compagni », *ibidem.*
13. NASSÒ, Francesco, « Lettera aperta al signor Direttore delle Poste di S. Paolo », *Gli Schiavi Bianchi,* n°4, 20 juin 1892.
14. STANGA, Martino, « Il movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°3, 31 août 1913.

Jean Grave à Paris l'accueille comme un confrère de la presse anarchiste, sans omettre toutefois quelques mises en garde :

> Paraît depuis quelque temps à Saint-Paul un journal anarchiste hebdomadaire de langue italienne *Gli Schiavi Bianchi* (les esclaves blancs). Avec la tactique de combat qu'il suit, le journal obtient un vif succès dans la très nombreuse colonie italienne.
>
> Il constate l'état de prostration morale et les tortures de la misère dont [*sic*] les pauvres émigrants sont exposés dans cette nouvelle République américaine. C'est un précieux avertissement à ceux qui voudraient tenter fortune.
>
> D'autre part, nous engageons le journal ami à s'occuper un peu moins des personnalités et un peu plus des principes anarchistes[15].

Autant que l'on puisse en juger à la lecture des deux seuls numéros disponibles, et conformément à ce qu'en disent les contemporains, ce journal n'a pas « un caractère purement libertaire[16] ». Pas d'article théorique, pas de grands débats sur l'antiparlementarisme, pas de citation de Kropotkine, d'Elisée Reclus ou de Malatesta. Mis à part un éditorial qui annonce, à grand renfort de métaphores, l'approche d'une ère nouvelle[17], les articles sont ancrés dans le quotidien. Par exemple, le journal s'occupe âprement du député qui a proposé au parlement brésilien une loi sur l'immigration chinoise pour que des « esclaves jaunes » viennent remplacer les esclaves blancs qui refusent de se substituer aux noirs et fuient ce pays où l'on est à tout instant victime de la police, des bastonnades du *fazendeiro,* de la fièvre jaune, etc.[18] Ailleurs, il s'adresse au chef de la police, au directeur des postes, au consul d'Italie pour dénoncer des injustices flagrantes. Il encourage les « esclaves blanches » en grève, les ouvrières d'une usine de São Paulo qui luttent « contre la force assassine et arrogante du capital ». La rubrique « In barba ai francobolli » montre les relations du journal avec de nombreuses localités de l'État de São Paulo et du Brésil[19].

II.1.3 L'arrestation de Galileo Botti

Dès le numéro 5, le journal cesse de paraître lorsque son directeur connaît des démêlés avec la police de São Paulo. L'arrestation de Galileo Botti[20], survenue le 24 juin 1892, est déclenchée par la parution d'une lettre ouverte au chef de la police dans laquelle on dénonce les charges sauvages de policiers armés et à cheval dont ont été victimes des

15. *La Révolte,* a.VI, n°19, 21-27 janvier 1893.
16. DONATI, Augusto, « Recordemos, pois », *O Amigo do Povo,* a.I, n°4, 24 mai 1902.
17. « E tu, paria, che baci le catene, apri gli occhi alla luce, aguzza lo sguardo, e mira attraverso a quella nebbia di pregiudizii. Vedi alfine quel sole che s'innalza maestoso sull'orizzonte, quel sole che scalderà una generazione d'uomini liberi, assurti sulle rovine d'un mondo corrotto, di cui il futuro spazzerà perfino il ricordo. », SPARTACO, « Un'era nuova », *Gli Schiavi Bianchi,* n°4, 20 juin 1892.
18. « Tutti i giorni i vapori rigurgitano di persone che sfuggono anzi scappano addiritura questo paese dalle delizie poliziesche e dalle ricchezze del bastone del fazendeiro, dalla febbre gialla, etc., etc. » CADEGORICO, « I cinesi nel Brasile », *ibidem.*
19. Voir en fin de volume la fiche bibliographique de ce journal.
20. Le journal *La Révolte* annonce cette arrestation avec le retard dû à la lenteur des communications : « On a arrêté et on expulsera probablement le compagnon Botti. Son crime est d'être l'éditeur du journal anarchiste *Gli Schiavi Bianchi* qui paraît à São Paulo. », *La Révolte,* a.VI, n°19, 21-27 janvier 1893.

Italiens. « Ils en ont après nous ? Ils en ont après les *carcamanos*[21] ? », se demande-t-on dans cet article[22].

Ainsi que le laisse entendre le Consul de São Paulo Rozwadowski dans une lettre au chargé d'affaires à Rio de Janeiro Aldo Nobili, ce motif tient plutôt du prétexte car les journaux d'opposition brésiliens sont plus virulents encore que ce petit journal italien[23]. Il est vrai que la rédaction de *Gli Schiavi Bianchi* profère des menaces directes, même si elle n'est guère en mesure de les réaliser :

> Ils veulent se battre loyalement ? Eh bien prévenez-nous, nous sommes prêts et avec nous des centaines de personnes qui, lasses de supporter les prouesses, les lâchetés de votre cavalerie, demandent satisfaction. Trois des vôtres contre l'un des nôtres. Egalité des armes.
>
> Prévenez-nous et nous accepterons le défi.
>
> Dans le cas contraire, prenez des mesures, portez remède à ces faits ou nous choisirons d'autres moyens pour pouvoir nous défendre. Nous sommes las[24].

Pour avoir assumé la responsabilité de ces menaces proférées contre le chef de police, Galileo Botti est détenu pendant deux mois dans les prisons de São Paulo et Rio de Janeiro, puis il est expulsé vers l'Europe. Une lettre de protestation et de demande de protection que Botti envoie à l'ambassadeur d'Italie à Rio de Janeiro nous renseigne point par point sur son périple et sur les méthodes employées par la police brésilienne[25]. Dans cette lettre, Botti ne se plaint pas de mauvais traitements subis, mais il insiste sur le fait qu'on l'a laissé dans l'ignorance totale du motif de son arrestation. Et l'on s'est contenté, pour justifier la décision de déportation qui est prise à son égard, de deux témoignages « trouvés », dit Botti[26].

Le responsable de *Gli Schiavi Bianchi* bénéficiait pourtant de l'appui de plusieurs personnalités de la colonie italienne. Vitaliano Rotellini, alors directeur du journal italien de Rio de Janeiro, *L'Aquila Latina,* et futur directeur du *Fanfulla* de São Paulo, ayant reçu deux lettres angoissées que Botti lui envoie de sa prison, intervient auprès du chargé d'affaires Nobili en faveur de ce « pauvre ouvrier[27], coupable seulement de professer des principes trop poussés et trop exagérés » pour dénoncer cette déportation qu'il considère comme une infamie[28]. Ainsi des démarches officieuses sont effectuées par les représentants des autorités italiennes auprès d'un membre du gouvernement fédéral, le comte de Cabo Frio, secrétaire général du Ministère des Affaires Etrangères. Celui-ci affirme que

---

21. Sur le terme *carcamano*, utilisé péjorativement pour désigner les Italiens à São Paulo, voir FELICI, Isabelle, « Samba italiano », *Les Langues Néo-latines,* n°276, 1er trimestre 1991.
22. « L'hanno con noi ? L'hanno con i *carcamanos* ? », « Al Capo di Polizia (Lettera aperta) », *Gli Schiavi Bianchi,* n°4, 20 juin 1892.
23. « Unisco come curiosità l'articolo che destò ire del capo di Polizia il quale è solito a leggere ben altro nei suoi giornali d'opposizione. », Rozwadowski à Nobili, São Paulo, 2 juillet 1892, ASMAE, Serie Z Contenzioso, b.81, fasc.1451.
24. « Vogliano [*sic*] battersi lealmente ? Ebbene avvisateci, noi siamo pronti e con noi son pronte centinaia di persone che stanche di sopportare le prodezze, le vigliaccherie della vostra cavalleria ne chieggano [*sic*] soddisfazione. Dei vostri tre e noi altri uno. Parità di armi. Avvisateci e noi accetteremo la sfida. In caso contrario riparate, portate rimedio a questi fatti o noi sceglieremo altri mezzi per poterci difendere. Siamo stanchi. », « Al Capo di Polizia (Lettera aperta) », *Gli Schiavi Bianchi,* n°4, 20 juin 1892.
25. Galileo Botti au Commendatore Tugini, Rio de Janeiro, 1er octobre 1892, ASMAE, Serie Z, b.81, fasc.1451.
26. Ce procédé des témoignages complaisants est d'ailleurs largement utilisé par la police de São Paulo contre les anarchistes et en général contre ceux qu'elle désire expulser.
27. On ne connaît pas avec précision l'activité de Galileo Botti en 1892. En revanche, on sait qu'il était tenancier d'un café en 1895. « Al capo di Polizia. Dichiarazione », *L'Avvenire,* a.II, 10, 17 mars 1895.
28. Vitaliano Rotellini à Aldo Nobili, « Carissimo Nobili », Rio de Janeiro, 24 août 1892, ASMAE, Serie Z, b.81, fasc.1451.

le gouvernement fédéral ne peut « suspendre une mesure qui a été prise dans l'intérêt de l'ordre public[29] » et donne le résumé suivant des accusations portées contre Botti :

> Il est pleinement prouvé que Galileo Botti n'a pas d'occupation honnête, ni de domicile fixe, et qu'il passe jour et nuit dans des cafés ou des maisons suspectes, où il a été parfois surpris en compagnie de voyous et de vagabonds connus. En outre, l'accusé publie régulièrement des pamphlets, sans responsabilité légale, cherchant à soulever les ouvriers sérieux et ses compatriotes contre le pouvoir constitué, comme un véritable anarchiste[30].

Botti est donc embarqué à la fin du mois d'août 1892 sur le bateau anglais *Trent* à destination de Lisbonne, mais il finit par passer outre la décision de déportation du gouvernement fédéral. À Rio de Janeiro déjà, au moment du départ, Rotellini, en compagnie du *Prof.* Alfonso Torteroli et de l'*Avv.* Alfredo Salvestrini, l'encourage à débarquer, « mais des personnes habillées en hommes [*sic*] [l'en] empêchèrent[31] ». Botti quitte le *Trent* à Bahia et regagne Rio de Janeiro, d'où il écrit sa lettre à l'ambassade d'Italie avant de rejoindre São Paulo.

Dès son retour, Galileo Botti reprend la publication du journal *Gli Schiavi Bianchi* avec le numéro 6 daté d'octobre 1892. Ce numéro de deux pages seulement paraît alors que la colonie italienne de São Paulo s'apprête à commémorer le 400e anniversaire de la découverte de l'Amérique. Il est entièrement consacré à Christophe Colomb, qui est démythifié et présenté comme un esclavagiste. On peut s'étonner de ce que l'allusion faite aux persécutions dont a été l'objet Galileo Botti soit très vague :

> Après le long silence auquel nous avons été contraints, nous recommencerons à paraître régulièrement le premier dimanche de novembre, plus forts, plus orgueilleux, plus convaincus qu'avant ; et si au cours de la lutte de titans contre la canaille dominante nous tombons vaincus par le droit du plus fort, le jour de la révolution, nous lancerons à la face de nos ennemis notre bannière aujourd'hui ployée mais non prostituée ni vendue[32].

Il est difficile de dire si la parution a effectivement repris régulièrement, mais il est certain que le journal paraît encore en janvier, février et sans doute mars 1893 puisqu'on en trouve des traces dans la presse anarchiste française et dans les rapports diplomatiques italiens[33]. Toutefois la crainte qui pousse Botti à demander la protection de l'ambassadeur d'Italie dans la lettre déjà citée du 1er octobre 1892 est parfaitement justifiée. En effet, Botti sera à nouveau arrêté en 1894.

---

29. Lettre confidentielle de la Légation d'Italie à Petrópolis au chevalier Bertola, consul d'Italie à Rio de Janeiro, Petrópolis, 8 septembre 1892, ASMAE, Serie Z, b.81, fasc 1451.

30. « Mon cher chevalier », lettre du comte de Cabo Frio, Rio de Janeiro, 29 août 1892, ASMAE, Serie Z, b.81, fasc.1451.

31. Galileo Botti au Commendatore Tugini, cit.

32. « Dopo questo lungo e sforzato silenzio, colla prima domenica del prossimo novembre, riprenderemo le nostre regolari pubblicazioni, più forti, più orgogliosi, più convinti di prima ; e se nella titanica lotta contro il canagliume dominante cadremo sopraffatti dal diritto del prepotente, la nostra bandiera piegata, ma non prostituita, né venduta, nel giorno della riscossa la lanceremo in faccia ai nostri nemici. » « Ai lettori », *Gli Schiavi Bianchi,* n°6, octobre 1892. Ce manque de précision pourrait s'expliquer par le fait qu'il s'agissait d'une évidence pour les lecteurs de l'époque.

33. *La Révolte* fait deux allusions à des numéros de *Gli Schiavi Bianchi* parus au début de l'année 1893. *La Révolte,* n°19, 21-27 janvier 1893, n°23, 18-24 février 1893. D'autre part, un numéro de *Gli Schiavi Bianchi,* contenant un appel d'Amilcare Cappellaro en faveur de la colonie Cecilia, a été envoyé au MAE le 18 mars 1893. L'exemplaire du journal est manquant au dossier. Comte Rozwadowski au MAE, São Paulo, 18 mars 1893, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

II.1.4 Les revers de la répression : l'épisode des expulsés de São Paulo en mars 1893.

1893 voit encore se renforcer la répression de la part des autorités brésiliennes. *La Révolte* rapporte à plusieurs reprises au cours de cette année des épisodes d'arrestations et d'expulsions d'anarchistes, aussi bien à Rio de Janeiro qu'à São Paulo[34]. Cette surenchère dans la répression et l'arbitraire des méthodes utilisées par la police conduisent à un incident diplomatique entre l'Italie et le Brésil en mars 1893. À cette date, huit Italiens qui venaient à peine de débarquer au Brésil sont arrêtés en pleine nuit à l'*Hospedaria dos Imigrantes* de São Paulo. Selon le chef de la police Theodoro Dias de Carvalho, ils appartenaient à « un dangereux groupe d'anarchistes poseurs de bombes connu également de la [...] police [italienne][35] ». L'enquête effectuée en Italie sur ces huit hommes par les services de police ne révèle rien de « compromettant », mis à part quelques larcins commis par trois d'entre eux, Paolo De Rossi, Ettore Forchini et Ettore Morello, et la collaboration d'un quatrième, Leonida Amici, avec les services de la police[36], ce qui était plutôt une garantie pour les autorités italiennes.

Au fur et à mesure que l'on avance dans le dossier, on constate qu'il est de plus en plus crucial pour les autorités italiennes de savoir si la police brésilienne a abusé ou pas de ses droits dans cette affaire des expulsés de São Paulo. En effet, dès leur retour en Italie, les huit expulsés ont déposé auprès du MAE une demande d'indemnisation pour les dommages subis. Pour les autorités, il s'agit de savoir qui de l'Italie ou du Brésil va payer[37]. S'il n'y avait pas eu ce problème d'argent, il est probable que cette affaire n'aurait pas pris une telle ampleur. La police brésilienne doit prouver qu'elle a bien expulsé des anarchistes dangereux et les autorités italiennes doivent démontrer que ces personnes ont été abusivement maltraitées et qu'il s'agit de citoyens normaux, parfois même très recommandables. Voici ce que le consul rapporte d'une de ses discussions avec le chef de la police de São Paulo :

> Ayant dit qu'au moins l'un d'entre eux, Leonida [Amici], m'avait été recommandé officiellement par le Ministère des affaires étrangères, il m'assura qu'il lui apparaissait de façon certaine que Leonida appartenait lui aussi au même groupe, mais que notre police en avait fait en temps voulu un de ses confidents et était parvenue, grâce à ses délations, à éventer quelques complots et à prévenir de graves attentats. Ayant été découvert par ses coreligionnaires, il ne

34. *La Révolte,* a.VI, n°21, 5-11 février 1893, n°40, 18-25 juin 1893, n°52, 5-11 septembre 1893. L'auteur anonyme d'un article du *Sempre Avanti !,* de Livourne sur la colonie Cecilia fait lui aussi allusion à des arrestations d'anarchistes survenues à Rio en [février] 1893. Victime du même traitement deux ans auparavant, il confirme les méthodes expéditives de la police brésilienne : « Nel '91 a me toccò egual sorte. Per poche parole che dissi in un comizio a Rio de Janeiro, la polizia mi arrestò, mi fece fare fortunatamente un mese di prigione e m'espulse – fortunatamente, dico, perché si trattava di relegarmi nell'isola di S. Fernando Uoronka [colonie pénitentiaire de l'île Fernando de Noronha], vicino a Cayenne ! » « La colonia Cecilia », *Sempre Avanti !,* a.II, n°34, Livorno, 25 mars 1893.

35. Propos rapportés par Rozwadowski, consul italien à São Paulo, à l'ambassadeur Tugini à Rio de Janeiro, São Paulo, 5 août 1893, ASMAE, Serie Z, b.83, fasc. 1461.

36. Toutefois, dans le cas de De Rossi, qui continue à exploiter le fait qu'il a été victime d'une injustice jusqu'en 1903, date à laquelle il demande de nouvelles indemnités au ministère de l'Intérieur, on s'applique à lui trouver plus tard des fréquentations compromettantes : « Benché in quel tempo facesse credere di essere stato vittima di rappresaglie, come italiano, dal governo brasiliano purtuttavia dopo il suo ritorno in Roma, venne sorvegliato attentamente perché risultò essere ascritto al disciolto Circolo Gioventù Operosa, ed associato sempre a pericolosi individui affiliati ai partiti sovversivi, e specialmente agli anarchici. » Prefettura di Roma, 21 mai 1899, ACS, CPC, b.1744, fasc. De Rossi.

37. ASMAE, Serie Z, b.83, fasc.1461 « Gli espulsi da San Paolo ».

> se sentit plus en sécurité en Italie et il émigra. La recommandation des autorités de police, selon Dias de Carvalho, aurait ainsi pour explication naturelle d'être une compensation pour services rendus. C'est ainsi que s'expliquerait également le fait que, parmi les huit expulsés rapatriés, sept aient été gardés en prison une vingtaine de jours tandis qu'Amici a été remis en liberté dès le lendemain[38].

Alors que les autorités italiennes tentent de disculper les huit expulsés, la police brésilienne les accable. On remarque en effet que plus on avance dans le dossier et plus les accusations qui pèsent sur les huit personnes expulsées s'alourdissent. On avait déjà trouvé, dans les bagages confisqués par la police[39], des « rasoirs, revolvers, substances vénéneuses[40], imprimés subversifs », des lettres relatives à des attentats, commis ou à commettre, mais après le 1er mai 1893, qui avait été marqué à São Paulo par des explosions attribuées à des anarchistes, on ajoute à la charge des huit l'appartenance à ce prétendu groupe poseur de bombes[41].

Ces expulsions font un certain bruit en Italie où même le roi s'émeut[42]. On en parle à la chambre et l'on exige réparation[43]. Du côté brésilien, l'on riposte en dénonçant l'attitude des autorités italiennes qui se débarrassent des individus encombrants en leur facilitant le départ pour le Brésil. Le correspondant à Rome du *Jornal do Comércio* de Rio de Janeiro se fait l'écho de la position des autorités brésiliennes. Sans réfuter l'accusation contenue dans son article « Anarquistas italianos » selon laquelle l'Italie profite des vagues migratoires pour se défaire de ses sujets trop remuants, il faut cependant relever la mauvaise foi du correspondant à Rome du journal *carioca* et sa malhonnêteté dans le maniement de l'information. Dans la version qu'il donne de l'affaire des expulsés de São Paulo, il va jusqu'à affirmer qu'un agent secret – il s'agit bien sûr de Leonida Amici – a

38. « Avendo io detto che almeno uno di loro, l'Amici Leonida, mi era stato ufficialmente raccomandato dal R° Ministero degli Affari Esteri, egli mi assicurò constargli in modo positivo che il Leonida apparteneva esso pure allo stesso gruppo, senonché la nostra polizia ne fece a tempo debito un suo confidente e riescì grazie alle sue delazioni a sventare alcuni complotti e prevenire gravi attentati. Essendo stato scoperto dai suoi correligionari, non si sentì più al sicuro in Italia ed emigrò. La raccomandazione delle RR. autorità di polizia, secondo il Dias de Carvalho, avrebbe così la sua naturale spiegazione come compenso ai servizi prestati. Così anche si spiegherebbe come degli otto espulsi rimpatriati, sette siano stati trattenuti in carcere a Genova per una ventina di giorni mentre l'Amici sarebbe stato l'indomani rimesso in libertà. » Rozwadowski à l'ambassadeur Tugini, cit.

39. Si les prétextes qui ont servi à l'expulsion des huit prétendus anarchistes ont été trouvés lors de cette perquisition, on ne sait pas, en revanche, ce qui a déclenché leur arrestation. On peut imaginer qu'il y a eu dénonciation de la part d'un employé trop zélé de l'*Hospedaria* ou d'un autre immigrant jaloux. Ce qui ne laisse pas d'étonner cependant, c'est l'absence de lien entre les huit personnes arrêtées qui n'étaient ni originaires de la même région, ni du même milieu social ou politique, et qui, selon Amici, se seraient rencontrées sur le bateau. Dans le même article du *Caffaro* de Gênes, on apprend que Leonida Amici aurait fait connaissance de « sept individus dont il sut ensuite qu'ils étaient accusés de professer des idées anarchistes. » Seuls deux d'entre eux se connaissaient, Ettore Forchini et Paolo De Rossi. Voir « Cenno biografico », Prefettura di Roma, 10 décembre 1899, ACS, CPC, b.1744, fasc. De Rossi.

40. L'un des immigrants, Giuseppe Gallini, était pharmacien et avait emporté avec lui des médicaments. Pour cette raison, il était considéré comme le plus dangereux de la bande car il était le plus habile à manier les produits explosifs !

41. Rozwadowski à l'ambassadeur d'Italie à Rio de Janeiro, São Paulo, 5 août 1893, ASMAE, Serie Z, b.83, fasc. 1461.

42. MAE à la légation d'Italie au Brésil, 6 octobre 1893, ASMAE, Serie Z, b.83, fasc.1461. C'est Amici qui prend en main le côté publicitaire de l'affaire. Certaines coupures des journaux de l'époque sont jointes au dossier conservé à l'ASMAE. Voir par exemple l'article « Emigranti torturati al Brasile », *Supplemento al Caffaro*, Genova, 20 septembre 1893. L'article reprend une interview qu'Amici avait donnée au journal *La Sera*, dès son retour en Italie en avril. Il ne fait qu'exposer ses propres misères et n'évoque même pas le fait que ses compagnons ont été mis en prison dès leur débarquement.

43. « Anarquistas italianos », *Jornal do Comércio,* Rio de Janeiro, 15 août 1893, document joint au rapport du 16 août 1893, ASMAE, Serie Z, b.83, fasc.1461 « Espulsi da S Paolo ».

été payé par la police italienne pour accompagner des anarchistes jusqu'au Brésil. Le journaliste prétend aussi qu'il n'accuse pas sans preuves et que « les noms de tous les expulsés [de mars 1893] – excepté un ou deux – correspondent aux noms des émigrants signalés depuis des mois comme étant des anarchistes expédiés de Rome par la police qui voulait se défaire d'eux[44] ». Bien qu'il soit difficile de croire que les représentants diplomatiques brésiliens à Rome aient été aussi bien renseignés, le *Jornal do Comércio* affirme qu'il existait à la Légation du Brésil une liste de tous les anarchistes que l'Italie voulait envoyer au Brésil déguisés en émigrants.

Toute cette affaire est révélatrice de l'attitude outrancière de la police et du gouvernement brésiliens. Comme leurs homologues européens, ceux-ci tremblent ou voient rouge dès qu'il s'agit d'anarchistes, « véritables » ou prétendus tels, et ils développent un arsenal policier sans commune mesure avec le mouvement anarchiste existant à São Paulo. Au début des années quatre-vingt-dix, les anarchistes sont encore très peu nombreux et n'ont qu'une influence très faible. Par crainte que le mouvement ne se développe au Brésil comme il s'est développé en Europe, la police et le gouvernement mettent en place un système répressif assez primitif. Les méthodes utilisées sont très expéditives : si l'on est anarchiste ou reconnu comme tel, l'on est arrêté et déporté sans procès ni jugement. Connaissant ces méthodes, le consul d'Italie se prépare à de nouveaux incidents ; il écrit à l'ambassadeur à Rio de Janeiro :

> J'ai relevé hier soir dans un journal local le *Diário Popular* que le chef de la police [de São Paulo] est parti pour Rio dans le but de prendre avec le gouvernement fédéral des accords opportuns concernant les mesures à adopter contre le développement du parti anarchiste dans cette ville.
>
> J'ai cru bon d'en informer Votre Excellence étant donné qu'une grande partie des personnes qui seront éventuellement frappées par ces mesures sont des sujets italiens[45].

Jusqu'à présent, la police brésilienne n'a fait qu'aiguiser ses armes. Ses méthodes deviennent rapidement plus efficaces, d'autant plus que dans sa chasse à l'anarchiste, elle peut compter sur l'appui du nouveau consul italien nommé à São Paulo en septembre 1893, le comte Edoardo Compans de Brichanteau[46] qui vient remplacer le comte Rozwadowski.

II.1.5 *L'Asino Umano*

L'attitude répressive de la police n'empêche pas les manifestations anarchistes à São Paulo. Le mouvement naissant connaît même un second départ en 1893. L'impulsion est donnée par de nouveaux venus en provenance d'Italie, Felice Vezzani, qui arrive en janvier, et Augusto Donati[47]. Ceux-ci créent vers la fin de l'année[48] *L'Asino Umano* qui prend

44. « Anarquistas italianos », *Jornal do Comércio*, Rio de Janeiro, 15 août 1893.
45. « Ho rilevato jersera da un giornale locale il *Diário Popular* che questo capo di polizia è partito per Rio allo scopo di prendere col governo federale accordi opportuni relativamente alle misure che si vorranno adottare contro il progresso del partito anarchico in questa città. Ho creduto bene informarne la S. V. M., gran parte delle persone che saranno eventualmente colpite da queste misure essendo sudditi italiani. » Rozwadowski à la légation d'Italie à Rio de Janeiro, 20 août 1893, ASMAE, Serie Z contenzioso, b.83.
46. *Fanfulla*, n°20, 28 septembre 1893.
47. ACS, CPC, b.5392, fasc. Felice Vezzani et b.1839, fasc. Augusto Donati.
48. Étant donné que le journal est hebdomadaire et que le numéro 26 date du 11 mars 1894, le premier numéro du journal pourrait remonter au mois de novembre 1893.

le relais de *Gli Schiavi Bianchi*[49]. L'auteur de la chronologie du mouvement social au Brésil qui paraît dans *La Propaganda Libertaria* qualifie *L'Asino Umano* de journal « critico-humoristique[50] ». Le ton est donné par le sous-titre du journal : « Lavorare per vivere e non vivere per lavorare » et l'ironie et l'humour sont fréquemment utilisés. Les cibles de cette ironie sont les « serviteurs de la bourgeoisie ». Dans les deux seuls numéros disponibles, on s'en prend aux journalistes italiens de São Paulo, au consul d'Italie,[51] aux officiers et aux soldats de la guerre du Paraná[52].

Il arrive aussi que le journal fasse preuve d'ironie et d'humour à l'égard du mouvement anarchiste, ce qui est rarement le cas dans la presse anarchiste italienne de São Paulo. Rapportant que des militants anarchistes londoniens parmi les plus dynamiques, ceux qui ont le plus de chances de « se faire couper le cou », se sont assurés sur la vie, *L'Asino Umano* commente :

> L'idée du Centre [anarchiste] de Londres est très bonne, maintenant il faut la compléter en recrutant tous les candidats au suicide. Si ceux-ci deviennent anarchistes, ils jetteront une bombe au lieu de se tirer un coup de revolver et ainsi les moyens de propagande augmenteront et l'anarchie s'étendra plus rapidement[53].

Le journal est présenté de la façon la plus attrayante possible avec des dessins humoristiques et des poésies parodiques dont Felice Vezzani, peintre de profession, est l'auteur. C'est vraisemblablement lui qui est à l'origine de tous les articles signés « l'asino » : « l'asino cieco, onesto, attivo, rosso… » Le journal propose également des petites annonces qui couvrent toute la quatrième page.

Figure 11 : Entête de *L'Asino Umano,* a.II, ragliata n°26, 11 mars 1894.

Les deux numéros de *L'Asino Umano* qui restent disponibles ne manquent cependant pas d'articles sur le socialisme anarchiste[54]. Certains lecteurs se plaignent d'ailleurs du ton trop sérieux qu'est en train d'adopter l'*Asino,* alors que d'autres souhaitent que le journal ne s'occupe plus que de propagande[55]. Le problème est de savoir de quelle sorte de propagande il s'agit. En effet, le journal a une double vocation, à la fois socialiste anarchiste et socialiste légaliste. S'il choisit clairement une orientation anarchiste dans ses articles de fond, il est en même temps le porte-parole du *Centro Socialista Internazionale*[56]. *L'Asino Umano* annonce les dates des réunions du centre, fait le compte rendu

49. Selon Angelo Trento, le journal *La Giustizia,* dont le premier numéro paraît le 25 mars 1893 serait la continuation de *Gli Schiavi Bianchi*. TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. Emigrazione italiana in Brasile, 1875-1940,* Facoltà di Lettere dell'Università di Macerata, Padoue, Antenore, 1984, p. 375.

50. STANGA, Martino, « Movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* n°3, 31 août 1913.

51. « La teoria dei mestieri », signé L'asino onesto ; « Sdegni patriottici ovvero indipendenza, carattere, principii, ossia monarchia, repubblica, socialismo », signé Le orecchie dell'asino ; « Le croci della *Tribuna italiana* », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

52. « Sul teatro della guerra », *L'Asino Umano,* ragliata n°26, 11 mars 1894.

53. « L'idea del Centro di Londra è stata felicissima, ora resta a completarla ingaggiando tutti coloro che sono proclivi al suicidio. Facendo soci anche questi, invece di darsi una rivolverata, getteranno una bomba e così i mezzi di propaganda aumenteranno e l'anarchia si estenderà più rapidamente. » « Provvedimenti anarchici », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

54. « Riflessioni », signé L'asino cieco, « Francesco Saverio Merlino », non signé. Ce second article propose une biographie de l'avocat anarchiste Francesco Saverio Merlino, à l'occasion de son arrestation à Naples. *L'Asino Umano,* ragliata n°26, 11 mars 1894.

55. « Sottoscrizione per l'acquisto di tipi », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

56. Ce centre existe depuis 1893 et accueille des sympathisants de toute tendance politique. Felice Vezzani, qui fut d'abord socialiste avant de se rallier aux principes anarchistes, en fait partie, ainsi que Giuseppe Consorti. STANGA, Martino, « Il movimento sociale al Brasile », *La Propaganda Libertaria,* n°3, 31 août 1913. Font également partie du centre Augusto Donati (anarchiste), Emilio Massardo (socialiste), Pietro Carrara, Antonio

de ses manifestations, et accueille les articles de certains de ses membres socialistes[57]. Cette collaboration a lieu sans la moindre animosité. Les principes, celui du parlementarisme en particulier, qui séparent les deux courants ne semblent soulever aucune polémique alors qu'ils ont déjà provoqué une scission irrémédiable en Italie et ailleurs. C'est ensemble que socialistes et anarchistes de São Paulo organisent réunions et manifestations, par exemple lorsqu'il s'agit de commémorer la Commune en 1894 ou le 1er mai. Le 18 mars 1894, « de nombreux camarades » se réunissent pour entendre des discours de Massardo, Bertolotti et d'autres orateurs socialistes, dont un Brésilien et un Allemand. Des affiches ont également circulé[58]. Cependant, aucun anarchiste ne s'est exprimé durant la manifestation. Aucun sans doute n'a encore la trempe d'un orateur.

II.1.6 L'arrestation d'avril 1894 et le rôle des autorités italiennes

L'Asino Umano cesse de paraître lorsque son principal rédacteur, Felice Vezzani, est arrêté et mis en prison pour une longue période. En même temps que Vezzani sont emprisonnés une quinzaine d'Italiens. Ces arrestations ont lieu le 15 avril 1894, au sortir d'une réunion du *Centro Socialista Internazionale* de São Paulo consacrée à la préparation de la manifestation du 1er mai. Quelques Italiens sont rapidement libérés, mais dix autres restent en prison durant sept mois, à São Paulo puis à Rio de Janeiro[59].

L'expérience de 1893, lorsque « de graves explosions » avaient impressionné São Paulo dans la nuit du 1er mai[60], a pu inciter la police à procéder à ces arrestations préventives. Mais c'est surtout l'action du consul italien qui est déterminante dans ce nouvel épisode de répression anti-anarchiste à São Paulo. L'acharnement avec lequel Brichanteau se préoccupe de ces arrestations relève plutôt du règlement de compte personnel que du zèle du fonctionnaire. On trouve d'ailleurs de très nombreux articles dans la presse anarchiste de São Paulo qui accusent Brichanteau d'être un espion[61].

Tavani et Pietro Marchini. Voir « Gli arrestati per la paura del 1° maggio », *Fanfulla,* 29 mai 1894. Cet article contient un texte émanant du *Centro Socialista Internazionale*.

57. MASSARDO, Emilio, « Spropositi professoriali », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

58. « Commemorazione della Comune di Parigi », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

59. Les sources divergent quelque peu sur le nom des dix personnes gardées en prison. Selon une lettre publiée par *L'Avvenire,* a.I, n°2, São Paulo, 2 décembre 1894, que Felice Vezzani écrit de sa prison de Rio le 14 novembre 1894, lettre que *L'Avvenire* reprend du journal de Rio, *O Estrangeiro,* les dix personnes arrêtées sont les suivantes : Andrea Alemos, Augusto Bargioni, Galileo Botti, Eugenio Gastaldetti, Arturo Campagnoli, Alfredo Capricci, Antonio Maffucci, Francesco Patelli, Serafino Suppo, et Felice Vezzani. Mais selon la lettre émanant du ministère de la Justice brésilien au Consulat de São Paulo du 27 juin 1894, ce n'est pas Alfredo Capricci mais Augusto Stramazzo qui est resté en prison. Le consul Brichanteau envoie une copie traduite de cette lettre au MAE le 4 juillet 1894. ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

60. « ...le gravi esplosioni che impressionarono S. Paolo nella notte del 1° maggio u.s. », Rozwadowski à l'ambassadeur d'Italie à Rio de Janeiro, São Paulo, 5 août 1893, ASMAE, Serie Z, b.83, fasc. 1461. Le *Fanfulla* évoque ces événements de mai 1893 à propos du 1er mai 1895 : « La polizia aveva prese le più energiche misure per impedire qualsiasi disordine e qualsiasi attentato stupido come quello di due anni or sono. » « Il 1° maggio in São Paulo », *Fanfulla,* n°402, 2 mai 1895.

61. « *L'Asino Umano* fu perseguitato nella persona di un suo redattore e dell'amministratore, dalle autorità di polizia di São Paulo tutte infiammate di santo repubblicano zelo, per rendere un servizio al beatissimo monarchico console d'Italia conte Briccontuo. », « Gli asini e le leggi », *L'Avvenire,* a.II, n°5, 13 janvier 1895. Voir aussi « Finalmente », *L'Avvenire,* a.I, n°3, 16 décembre 1894 et « A una spia », *L'Avvenire,* a.II, n°7, 10 février 1895. Même le *Fanfulla* accuse le comte de Brichanteau d'être coupable de délation. « L'arresto di Mario Cattaruzza », *Fanfulla,* n°213, 4 septembre 1894.

Le consul est accusé d'avoir livré à la police brésilienne les noms des personnes qui devaient être arrêtées. Effectivement il en dresse la liste dans un rapport[62] qui parvient au MAE peu de temps avant l'arrestation. Mais rien ne prouve que cette liste ait été fournie à la police. Elle ne coïncide d'ailleurs pas avec la liste des personnes arrêtées. Plutôt que des anarchistes, ce sont des ennemis du royaume que le consul regroupe. Il cite en effet les socialistes Alcibiade Bertolotti, fondateur de *Il Messaggero* et futur rédacteur de l'*Avanti !,* Domenico Rangoni, entrepreneur, des anarchistes tels que Botti, Vezzani, rédacteur de *L'Asino Umano,* Alpinolo, l'un des rédacteurs de *Primo Maggio* en 1892 et un ex-anarchiste[63], alors républicain et futur monarchiste, Vitaliano Rotellini, fondateur et rédacteur du journal *Fanfulla* de São Paulo. Il cite encore Massanaro, Aniceto Masone, Castellano, Gastaldetti et Bonocore. Le consul s'en prend à tous sans distinction, anarchistes, socialistes et républicains. L'amalgame qu'il pratique est caractéristique, à quelques très rares exceptions près, de l'ignorance totale des fonctionnaires de l'époque en matière politique. Les individus cités n'ont qu'une seule chose en commun, mais c'est ce qui inquiète Brichanteau, fidèle serviteur du royaume : ils ont tous une attitude irrévérencieuse envers la couronne d'Italie. Il n'a d'ailleurs pas d'autres griefs à leur opposer[64]. L'action qu'il mène est préventive et non punitive.

Le ressentiment du consul est en particulier très fort à l'encontre de Rotellini qui fait l'objet d'une note spéciale adressée par Brichanteau au MAE dans le seul but de demander des informations sur son compte[65]. Vitaliano Rotellini figure parmi les « chefs anarchistes » et son journal est qualifié d'« anarcho-socialiste[66] ». Quelques numéros des premières années du *Fanfulla,* le quotidien italien de São Paulo, permettent de constater combien est « exagéré » le jugement qu'émet le consul[67]. Il arrive effectivement que le journal prenne des positions de nature à lui déplaire. Par exemple, le *Fanfulla* défend les dix Italiens arrêtés en avril 1894. C'est ce qu'atteste une lettre émanant du *Centro Socialista Internazionale*, trop virulente au goût du journal, qui la publie tout de même « par souci d'impartialité » :

> Vous avez à plusieurs reprises, dans votre journal, à la différence des journaux inféodés aux clans dominants, défendu la cause des personnes arrêtées le 15 avril, dont on prétend punir, en cette fin de siècle, dans l'Amérique qu'on affirme libre, la pensée, faite libre par mère nature. Nous vous en félicitons, et sommes

62. Brichanteau au MAE, São Paulo, 28 mars 1894, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47. Voir ce texte en annexe 2.

63. Rotellini a été rédacteur de *Il Socialista. Tribuna degli anarchici,* n°2, Roma, 8 novembre 1885. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.1, Periodici e numeri unici in lingua italiana,* Florence, 1972, p. 45.

64. Brichanteau a pu toutefois s'irriter de la façon dont il est traité par certains. Dans *L'Asino Umano,* il est désigné sous le sobriquet « Sua sotto maestà compare Briccontuo », « Sdegni patriottici ovvero indipendenza, carattere, principii, ossia monarchia, repubblica, socialismo », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894. Article signé Le orecchie dell'asino.

65. Brichanteau au MAE, São Paulo, 12 mars 1894, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

66. Brichanteau au MAE, São Paulo, 28 mars 1894, *ibidem.*

67. Le *Fanfulla* est né en juin 1893, il devient quotidien dès janvier 1894 et s'éteint en 1965, après soixante-quatorze ans d'existence. Un journaliste qui a travaillé pour le *Fanfulla* dans les premières années du journal rapporte les propos du directeur, Vitaliano Rotellini, qui éclairent sur son « idéologie » : « Sai come mi sono comportato per far trionfare *Fanfulla* ? Dir possibilmente bene di tutti, sempre, in ogni occasione, non si sbaglia mai. » BELLI, Natale, *Il giornalismo italiano in São Paulo,* São Paulo, 1923, p. 76. Voir également BAILY, Samuel, « The role of two newspapers in the assimilation of Italians in Buenos Aires and São Paulo, 1893-1913, *International Migration Review, v*ol.12, New York, Fall, 1978, Center for Migration Studies, p. 321-340 et TRENTO, Angelo, « La nascita del* Fanfulla *: un foglio democratico al servizio della giustizia (1893-1895) »,* Novo Cadernos, *II, 1988, p. 7-48. Voir aussi, sur la période fasciste du journal, le chapitre « avvento del fascismo attraverso la stampa italiana nel Brasile », dans DORE, Grazia,* La democrazia italiana e l'emigrazione in America, *Brescia, Morcelliana, 1964, p. 279-310 et encore un article de* Quaderni della Libertà, *n°1, 10 mai 1932. Jean-Charles Vegliante nous signale qu'à la fin des années trente, Giuseppe Ungaretti collaborera au journal.*

sûrs que vous accepterez de publier, sous la responsabilité des signataires, le texte du *Centro Socialista Internacional* que nous vous envoyons [68].

Mais si le *Fanfulla,* dans ses toutes premières années, manifeste quelques velléités contestataires, il devient très vite la voix de la colonie italienne patriote, monarchiste [69], laborieuse et bien pensante, et ne manque plus une occasion de dire du bien du consul Brichanteau, ce « fonctionnaire correct et scrupuleux [70]», dont la courtoisie et la gentillesse sont « proverbiales [71]». *Fanfulla* finira par être entièrement dévoué à Brichanteau, qu'il appelle son « cher ami » et qu'il définit comme un « fonctionnaire énergique et digne, toujours préoccupé de l'honneur et des intérêts des Italiens [72]». Et si le fondateur du journal, Vitaliano Rotellini, qui a fréquenté les milieux révolutionnaires italiens avant son arrivée au Brésil en 1891 [73]ne s'est pas encore racheté, en 1894, aux yeux des autorités italiennes, il est déjà pour ses anciens compagnons politiques l'« ex-anarchiste qui mange au râtelier de la bourgeoisie patriote [74]». Six mois plus tard, un autre journal anarchiste, *L'Avvenire,* parlera de connivence entre Brichanteau et *Fanfulla* [75].

Mais en 1894, Brichanteau veut à tout prix faire arrêter Rotellini qui n'appartient pas au *Centro Socialista Internacional* et qui n'est donc pas présent à la fameuse réunion du 15 avril 1894. Brichanteau n'est guère heureux de voir que Rotellini, Bertolotti et d'autres, qu'il juge encore plus dangereux que ceux qu'on a arrêtés, sont laissés en liberté. Il explique ces arrestations manquées par le fait que le gouvernement de l'État a subi des pressions malsaines [76].

L'image d'espion accolée au nom de Brichanteau le poursuit. Le consul se plaint même d'avoir reçu des menaces de mort [77]et ne parvient pas à se disculper [78]. En avril 1894, *Fanfulla* recueille un millier de signatures contre le consul, *O Estado de São Paulo* publie

68. « Avete ripetutamente, sul vostro giornale, a differenza dei giornali infeudati alle cricche dominanti, difesa la causa degli arrestati del 15 aprile, dei quali, in questa fine di secolo, nell'America che affermano libera, si pretende punire il pensiero, fatto libero da mamma natura. Plaudiamo a voi, e confidiamo che vorrete pubblicare, sotto la responsabilità dei sottoscritti, l'atto del *Centro Socialista Internacional* che vi mandiamo. », « Gli arrestati per la paura del 1° maggio », *Fanfulla,* n°131, 29 mai 1894. Nous ne disposons pas des numéros du *Fanfulla,* d'avril 1894. Sur les motifs de mésentente entre le consul Brichanteau et Rotellini, voir aussi « Sdegni patriottici », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

69. Voir le splendide portrait du prince Victor Emmanuel à l'occasion de son mariage avec la princesse Hélène du Montenegro. *Fanfulla,* n°881, 11 décembre 1896.

70. « Cronaca. Dimostrazioni anti-italiane », *Fanfulla,* n°788, 24 août 1896.

71. « Cronaca. Il XX settembre in São Paulo », *Fanfulla,* n°810, 21 septembre 1896.

72. « egregio amico nostro », « funzionario energico e dignitoso, a ogni epoca tenero del decoro e degli interessi degli italiani », *Fanfulla,* 6 avril 1901, cité dans « Il conte Brichanteau », *Avanti !*, a.II, n°26, 13 avril 1901.

73. ACS, CPC, b.4469, fasc.Vitaliano Rotellini.

74. « Sdegni patriottici », *L'Asino Umano,* ragliata n°28, 25 mars 1894.

75. « Finalmente », *L'Avvenire,* a.I, n°3, 16 décembre 1894.

76. « Siccome però in questo paese le influenze politiche hanno un'importanza massima anche quando, nell'interesse della pace sociale, non dovrebbero essere poste in giuoco, così alcuni caporioni furono lasciati liberi, fra i quali Vitaliano Rotellini, direttore del giornale di ricatto *Fanfulla* ; il Bartolotti [*sic*], sedicente ingegnere ; il Maglia ; ed alcuni altri. » Brichanteau au MAE, São Paulo, 26 juin 1894, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47. D'après l'*Avanti !*, on a retiré le mandat d'arrêt contre Bertolotti parce que celui-ci avait travaillé pour le gouvernement : il avait installé une ligne télégraphique et avait conservé l'estime de ceux qui l'avaient employé. « Il conte Brichanteau », *Avanti !*, a.II, n°26, 13 avril 1901.

77. Brichanteau au MAE, São Paulo, 26 juin 1894, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

78. *L'Avvenire* fait référence à un article de *Fanfulla* dans lequel Brichanteau affirme qu'il n'est pas à l'origine des arrestations mais qu'au contraire, les autorités italiennes ont tout fait pour que les dix Italiens soient libérés : « L'autorità altro non faceva che rendersi strumento di un accusatore infame, un miserabile che all'ombra della croce di Savoia voleva assassinare dei propri connazionali. E ora l'accusatore, nel giornale da esso sostenuto, ha la sfacciataggine di far dir che la liberazione dei dieci arrestati la si deve alla tutela del Ministro Nobili e che non è vero che li aveva accusati. Impudenti, almeno avessero il coraggio delle proprie azioni, questi malvagi denunziatori. », « Finalmente », *L'Avvenire,* a.I, n°3, 16 décembre 1894.

une lettre qui dénonce « la conduite indigne du consul italien ». Un autre journal brésilien, *O País,* reproduit une note envoyée au président du Tribunal suprême par le chef de la police de Rio dans laquelle celui-ci affirme :

> En exécutant cet ordre, je puis vous informer que ces individus, et quatre autres, tous italiens, furent désignés par le consul de leur nationalité au chef de police de l'État de São Paulo comme étant des anarchistes poseurs de bombe [79].

L'étiquette est tenace et la réputation de Brichanteau est durement compromise. La rumeur est propagée même par les serviteurs zélés de sa Majesté. Ciro De Pasquale, le directeur du *Corriere Italo-brasiliano* de Rio, journal monarchiste, écrit, vraisemblablement à un fonctionnaire de l'ambassade d'Italie :

> Venturi et Compagnoli [*sic*] se trouvaient à Rio et ils furent appelés à São Paulo où l'on complotait, entre autres choses, d'assassiner le consul Brichanteau parce que lorsque le gouvernement local lui demanda de fournir des noms d'anarchistes dangereux, il en indiqua plusieurs qui, comme vous le savez, furent pendant quelque temps gardés en prison, puis libérés [80].

Espion ou pas, le consul Brichanteau veut à tout prix se défaire de ses ennemis. Son acharnement nous apparaît en particulier dans le rapport sur les anarchistes à São Paulo du 28 mars 1894 [81]. Ce texte prouve que le consul entretient d'excellentes relations avec le président de l'État de São Paulo et que leurs efforts se conjuguent pour tenter de se débarrasser des anarchistes. Afin d'être agréable aux autorités brésiliennes, Brichanteau fait tout ce qui est en son pouvoir pour convaincre le Ministère des affaires étrangères à Rome de ne déposer aucune réclamation au cas où des Italiens seraient à nouveau arrêtés. Brichanteau sait que des arrestations sont imminentes. Il est tenu au courant des intentions de la police de São Paulo ainsi que nous le confirme une dépêche qu'il envoie le 4 avril au MAE [82]. Par cette dépêche, Brichanteau annonce que le président de l'État de São Paulo a décidé, avant même qu'ils ne soient arrêtés, de déporter les anarchistes italiens résidant à São Paulo et bien connus du consulat. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, et pour éviter que ne se reproduise une affaire comme celle de 1893, le président de l'État veut recevoir l'assurance que le royaume d'Italie ne se plaindra pas des traitements que subissent ses sujets. La réponse est probablement parvenue au consulat puisque les arrestations ont lieu dix jours à peine après l'envoi de la dépêche.

Les deux gouvernements collaborent donc. La première décision du gouvernement brésilien est d'expulser vers l'Italie les dix anarchistes arrêtés en avril 1894, mais le Consul de São Paulo, vigilant, a pris ses précautions pour éviter un tel désagrément et empêcher que des éléments subversifs rejoignent leur terre natale :

> Le Ministère de la Justice m'ayant communiqué, par une note du 27 juin (dont j'envoie une copie traduite à Votre Excellence) la décision du Gouvernement Fédéral d'envoyer en Italie les 10 anarchistes arrêtés le 15 avril, j'ai télégraphié

79. « Compiendo quell'ordine posso informarvi che questi individui ed altri quattro, tutti italiani, furono additati [dallo] stesso console di loro nazionalità al dott. capo di polizia dello Stato di S. Paolo come anarchici dinamitardi. », « Il conte Brichanteau », *Avanti !,* a.II, n°26, 13 avril 1901. *Palestra Social* renchérit en demandant qui a donné les noms à Brichanteau et pourquoi l'*Avanti !,* qui a l'air si bien renseigné, ne cite pas « cet honnête Iago ». « Il Conte Brichanteau », *Palestra Social,* a.II, n°10, 1er mai 1901.

80. « Il Venturi e Compagnoli si trovavano a Rio e furono chiamati a S. Paulo, ove si macchinava, fra le altre cose, di assassinare il console Brichanteau, perché esso, interpellato dal governo locale di fare nomi di anarchici pericolosi, nell'aprile dello scorso anno ne indicò diversi, che, come lei sa, furono per alcun tempo tenuti in carcere e poi liberati. » Ciro de Pasquale au *commendatore* Mel, Rio de Janeiro, 20 mars 1895, dans le dossier ACS, CPC, b.1445, fasc. Pietro Consorti.

81. Brichanteau au MAE, São Paulo, 28 mars 1894, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

82. Télégramme au MAE en provenance de São Paulo, signé Brichanteau, 4 avril 1894, *ibidem.*

> immédiatement au Commendatore Tugini les instructions que Votre Excellence m'avait données dans la dépêche n°20982/350 du 5 juin dernier, mettant ainsi la Légation en mesure de solliciter du Gouvernement Fédéral une autre destination pour les anarchistes [83].

Il n'est pas possible non plus d'envisager l'expulsion vers l'Argentine, car cette république vient de déporter au Brésil un bon nombre d'anarchistes et ne sera pas disposée à « laisser entrer sur son territoire les individus dangereux qui seront expulsés de São Paulo [84] ». D'autre part, Brichanteau se montre hostile à une déportation à Fernando de Noronha, la Cayenne brésilienne. Il songe aux vagues de protestation qu'entraînerait une telle mesure, que par ailleurs il estime injuste puisque non sanctionnée par un tribunal :

> Bien que quelques-uns de ces anarchistes appartiennent au parti d'action et soient donc très dangereux, ils n'ont commis ici aucun acte matériel qui puisse justifier la mesure de rigueur adoptée par le gouvernement Fédéral, et il ne me semble pas juste de condamner aux travaux forcés des individus, même des anarchistes, sans le jugement d'un tribunal compétent, mais sur simple enquête effectuée par la police de São Paulo [85].

Les dix Italiens ne sont effectivement pas déportés. Ils finissent par être relâchés à la fin de l'année 1894 [86].

Il convient d'examiner de plus près le rapport consulaire du 28 mars 1894 qui est un chef-d'œuvre en matière de mauvaise foi. Brichanteau fait consciencieusement son devoir de serviteur du royaume et de fonctionnaire soucieux de satisfaire aux exigences du pays qui l'accueille. Il est si consciencieux qu'il n'hésite pas à transformer les données du problème pour démontrer à ses supérieurs que les personnes dont il fournit la liste représentent un réel danger pour la colonie italienne de São Paulo et pour les intérêts du royaume. Après avoir exagéré le danger potentiel des anarchistes de São Paulo, affirmant qu'ils sont très nombreux, sans toutefois en préciser le nombre, il prétend que la majorité des Italiens présents dans l'État de São Paulo trouve « un travail rémunérateur, un bon climat et une relative aisance », contredisant tous les observateurs italiens qui sont passés au Brésil à cette époque. La détresse des Italiens dans l'État de São Paulo est telle que le prédécesseur de Brichanteau au consulat avait été jusqu'à affirmer qu'il ne pouvait, en toute conscience, conseiller à un paysan italien d'émigrer dans cet État [87]. Brichanteau ne peut ignorer l'immense misère dans laquelle les *fazendeiros* maintiennent la main d'œuvre italienne dans les plantations de l'État de São Paulo. Avec la même mauvaise foi, il interprète les retours massifs des Italiens comme un signe de prospérité, alors

83. « Questo Ministero di Giustizia avendomi comunicato, con nota delli [*sic*] 27 giugno (di cui copia tradotta invio a Vostra Eccellenza) la decisione del Governo Federale di inviare in Italia i 10 anarchici qui arrestati il 15 aprile, telegrafai immediatamente al Commendatore Tugini le istruzioni datemi da Vostra Eccellenza con dispaccio n°20982/350 delli 5 giugno scorso, ponendo così la R. Legazione in grado di sollecitare dal Governo Federale altra destinazione per gli anarchici. » Brichanteau au MAE, São Paulo, 4 juillet 1894, *ibidem.*

84. Brichanteau au MAE, São Paulo, 26 juin 1894, *ibidem.*

85. « Quantunque alcuni di detti anarchici appartengano al partito d'azione e perciò pericolosissimi, pure non commisero qui nessun atto materiale che potesse giustificare la misura di rigore adottata dal Governo Federale, né mi sembra giusto di condannare ai lavori forzati individui, benché anarchici, senza giudizio di tribunale competente, ma sì per semplice inchiesta fatta dall'autorità di polizia di S. Paolo. » Brichanteau au MAE, São Paulo, 4 août 1894, *ibidem.* Le consul est plus soucieux de la forme juridique de cette déportation que du sort qu'auraient à subir les déportés. Rappelons que quelques mois plus tôt, Brichanteau envisageait la possibilité d'une déportation « au Pará ou en Amazonie où le climat se chargerait de prononcer une sentence définitive. » Brichanteau au MAE, São Paulo, 28 mars 1894, *ibidem.*

86. « Finalmente », *L'Avvenire,* a.I, n°3, 16 décembre 1894.

87. HALL, Michael M., *The origins of mass immigration in Brazil, 1871-1914,* Phd, Columbia University, 1969. L'auteur cite ROZWADOWSKI, A. L., « San Paolo », *Emigrazione e colonie : raccolta di rapporti dei RR. agenti diplomatici e consolari,* Roma, 1893, p. 168.

que la plupart de ces rapatriés rentraient en Italie dans une pauvreté plus grande encore que lorsqu'ils en étaient partis.

Autre argument fallacieux : le consul prétend que les membres du gouvernement brésilien ne sont pas conscients du mal que peuvent provoquer les anarchistes. Brichanteau est pourtant bien placé pour savoir, lui qui est en bons termes avec le président de l'État de São Paulo, que les autorités brésiliennes ne laissent passer aucune occasion d'arrêter un anarchiste ou un prétendu anarchiste. Les occasions ne manquent d'ailleurs pas en cette période de répression. Toujours en 1894, la police de São Paulo arrête un émigrant italien sur la base d'un article du *Fanfulla* qui le désignait comme un anarchiste ayant bénéficié de l'aide du gouvernement italien pour émigrer et embarquer sans difficulté[88]. Le rapport consulaire du 17 août 1894 est entièrement consacré à cet incident. Le fait que les autorités brésiliennes se contentent d'un simple entrefilet paru dans un journal pour déclencher une arrestation[89]ne semble pas choquer le consul. Ce qui le préoccupe surtout, c'est que l'opinion publique brésilienne généralise « un fait isolé et non encore prouvé », et, plus encore, que sa bonne réputation puisse être compromise :

> J'ai pensé qu'il n'y avait pas lieu de demander au Gouvernement de l'État la libération d'un individu dont s'est tant occupé la police du Royaume, parce que je compromettrais mon prestige, acquis au prix de tant d'efforts, si je réclamais une chose qui s'avèrerait par la suite fausse et sans fondement de vérité[90].

On le voit, cette année 1894 est riche en enseignements concernant les méthodes de la police brésilienne et l'attitude du représentant consulaire italien.

II.1.7 Nouveau journal, nouvelles arrestations

Lorsque les dix sont libérés en décembre 1894, un nouveau journal, *L'Avvenire,* a déjà pris la place laissée vacante par la disparition de *L'Asino Umano****.*** L'IISG possède la collection complète de ce journal : les dix numéros de la première série, de novembre 1894 à mars 1895, et les trois numéros de la seconde série, de juillet et août 1895. La répression subie par les journaux précédents a manifestement servi de leçon puisque plus aucun article n'est signé et qu'aucun nom n'apparaît. De même, plus aucune adresse n'est imprimée et les souscripteurs ne se manifestent plus que par leurs initiales ou des surnoms.

Bien qu'il ne se donne aucune étiquette, *L'Avvenire* est entièrement consacré à la propagande anarchiste. Son programme est très clair. Il est amplement détaillé dans l'article de première page du premier numéro, « Chi siamo ? Cosa vogliamo ?[91] », ainsi que dans le deuxième numéro, où est reproduit un texte de Pietro Gori, « Ai lavoratori[92] ». Le contenu

88. « Anarchici in S. Paulo », *Fanfulla,* [16] août 1894. L'article est repris du journal *A Platea,* qui reprend lui-même une nouvelle de *Il Caffaro,* journal gênois. Brichanteau au MAE, São Paulo, 17 août 1894, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.47.

89. « Il Fumelli Monti venne arrestato stamane alla "Hospedaria" degli Immigranti, mentre ritirava i suoi bagagli, sotto l'imputazione di anarchico, in base alla notizia del giornale predetto. » Brichanteau au MAE, São Paulo, 17 août 1894, *ibidem*.

90. « Ho creduto che non fosse il caso di chiedere al Governo dello Stato la liberazione di un individuo di cui tanto si occupò la polizia del Regno, perché comprometterei il mio prestigio, con tanta fatica acquistato, se reclamassi cosa che risultasse in seguito non giusta e senza base di verità. » Brichanteau au MAE, São Paulo, 17 août 1894, *ibidem*. La même idée est contenue dans un article du journal *A Notícia* de Rio de Janeiro du 24 avril 1905. On y fait allusion, comme à un fait reconnu, aux anarchistes "que le gouvernement italien a poussé vers São Paulo avec les masses d'émigrants de 1891 et 1892." ACS, Pubblica Sicurezza, 1905, b.21, fasc. Partito anarchico. America.

91. *L'Avvenire,* a.I, n°1, 18 novembre 1894.

92. *L'Avvenire,* a.I, n°2, 2 décembre 1894.

de ces deux textes est identique : chacun prône l'abolition de l'État, de la propriété privée et s'insurge contre la religion et l'institution familiale. La majeure partie des articles de *L'Avvenire* est consacrée aux thèmes du programme annoncé qu'il s'agit d'expliciter, d'éclaircir. Ainsi le journal publie, sous forme de feuilleton, un texte sur la famille [93], des articles sur l'organisation de la société future [94]et sur l'attitude que doivent adopter les anarchistes [95].

Le ton change radicalement par rapport aux journaux précédents qui étaient moins politiques et plus polémiques. Toute collaboration avec les socialistes cesse. Si certains articles sont dirigés contre ces ennemis politiques et contre le parlementarisme, ils n'attaquent pas les socialistes de São Paulo, mais les socialistes européens, Jules Guesde, Liebknecht, etc. [96]*L'Avvenire* n'a plus de rapports avec le *Centro Socialista Internazionale*, dont on n'a d'ailleurs plus de nouvelles après l'arrestation de bon nombre de ses membres en avril 1894. En revanche, il annonce la constitution de groupes anarchistes à São Paulo, et lance un appel aux camarades, surtout à ceux qui se trouvent hors de la capitale de l'État, afin qu'ils se regroupent :

> De l'organisation vient la force, l'activité, et c'est de l'une et de l'autre dont nous avons besoin pour étendre la propagande. Plusieurs bons camarades convaincus de ce principe ont déjà pris l'initiative de s'organiser en groupes.
>
> Quelques groupes, tous autonomes bien entendu, se sont déjà constitués, d'autres sont en train de se constituer et nous sommes sûrs que pourra naître sous peu un corps puissant qui n'apparaît pas encore parce que ses membres sont dispersés.
>
> Le programme généralement adopté est celui de *L'Avvenire,* ce qui nous réconforte car cela prouve que nous ressentons la même foi que nos camarades [97].

L'objectif est de se rassembler sur une ligne politique bien définie pour faire de la propagande. *L'Avvenire* n'est pas très favorable aux actions de type syndicaliste qu'il juge insuffisantes [98].

Le journal ne manque pas de s'intéresser à son environnement brésilien. L'arrestation d'avril 1894 est une affaire qui le touche directement et à laquelle il consacre de nombreux articles. Mais le journal, comme ses prédécesseurs, n'ayant pas pour vocation d'informer, les nouvelles locales sont peu nombreuses. Même si elle avait désiré donner plus d'informations, l'équipe de rédaction, peu nombreuse et disposant de peu de moyens, n'y

93. « La famiglia », *L'Avvenire,* a.II, n°5, 13 janvier 1895, n°6, 27 janvier 1895, n°7, 10 février 1895 et n°8, 24 février 1895.

94. « Come sarà organizzata la società futura », *L'Avvenire,* a.II, n°8, 24 février 1895 et n°9, 10 mars 1895.

95. « La condotta degli anarchici », *L'Avvenire,* a.II, n°9, 10 mars 1895.

96. Voir la rubrique « Colpi di spillo » dans *L'Avvenire,* a.I, n°3, 16 décembre 1895 et n°4, 30 décembre 1894.

97. « Dall'organizzazione viene la forza, l'attività ed è di questa e di quella che c'è bisogno per estendere la propaganda. Diversi buoni e bravi compagni compresi di questo principio hanno già dato la iniziativa di un'organizzazione per gruppi. Alcuni gruppi, tutti autonomi s'intende, sono già costituiti, altri stanno costituendosi e abbiamo fede che fra breve si riuscirà a dar vita ad un corpo potente che ancora non appare, perché le sue membra sono sparse. Il programma generalmente adottato fino ad ora, è quello dell'Avvenire, cosa che ci conforta perché prova che intendiamo e sentiamo la stessa fede dei compagni di qui. » « Organizzazione », *L'Avvenire,* a.II, n°5, 13 janvier 1895.

98. Voir « La marcia della fame », *L'Avvenire,* a.I, n°4, 30 décembre 1894. Cet article contient un argument proudhonien selon lequel il ne sert à rien d'améliorer le quotidien de l'ouvrier, d'obtenir les huit heures journalières, de se regrouper en sociétés de résistance et en bourses de travail « perché il capitalista e il grande industriale vorrebbero ricavare dal lavoro altrui sempre la stessa proporzione di guadagno, perciò rincarerebbero sempre più i generi, le pigioni, in ragione della maggiore spesa di produzione o fabbricazione, quindi chi lavora si ritroverebbe sempre al medesimo livello. »

aurait pas suffi. Ainsi toutes les nouvelles sont reprises de la grande presse[99]. Il est à noter que l'on retrouve le style divertissant de certains articles de *L'Asino Umano* en janvier 1895[100], lorsque Vezzani est libéré de prison et reprend sa plume de journaliste[101]. La volonté de rendre le journal plus populaire et plus agréable à lire se manifeste alors nettement. Ainsi, alors que jusqu'à présent on n'avait pas publié le moindre texte « léger », excepté une poésie, elle aussi peu riante[102], apparaissent à partir de janvier quelques articles dont la vigueur donne plus d'authenticité au journal[103]. Notons encore que chaque numéro de *L'Avvenire* contient un article rédigé en portugais.

À son tour, le journal cesse brutalement de paraître. *Les Temps Nouveaux* nous informent de cette interruption :

> São Paulo. Dans cette ville se publiait une petite feuille de propagande anarchiste, *L'Avvenire,* qui allait atteindre son dixième numéro au 18 mars dernier[104]. Mais la République brésilienne est aussi libérale que la République française. Les rédacteurs ont été arrêtés, ainsi que les distributeurs de ce journal. Depuis lors, il leur fut impossible de trouver une imprimerie quelconque. Ils réussirent cependant à se procurer une petite presse qui leur servit à publier deux manifestes, l'un au 1er mai, l'autre au 13 du même mois, date commémorative de l'abolition de l'esclavage au Brésil. Quant au journal *L'Avvenire,* en dépit de toute répression, de toutes persécutions, il reparaîtra plus acharné, plus décidé que jamais à la lutte pour l'idée.
>
> En ce moment, seize camarades sont dans les prisons des républicains démocrates brésiliens. Ces persécutions stupides, injustes et cruelles n'arrêteront pas ceux qui restent encore libres[105].

De nouvelles arrestations viennent donc priver ce journal de son équipe de rédaction. Cette fois, il n'est pas prouvé que la main du consul ait poussé la police vers les personnes à arrêter. *L'Avvenire* lui a pourtant donné de bonnes raisons de faire exploser sa colère :

> Nous savons que notre article du numéro précédent sur les agissements des Italiens en Afrique est monté à la tête de nombreux braves Italiens et a mis sens dessus dessous le consulat italien. L'espion qui le dirige était, nous dit-on, totalement hors de lui et, dans la fureur, il a pensé à de nouvelles dénonciations, à de nouvelles fausses accusations, car il ne veut pas s'entendre appeler par son nom.
>
> Qu'il fasse donc, le sieur consul-espion, qu'il fasse autant qu'il veut, et plus encore, des listes d'anarchistes, et les apporte à la police, c'est son métier,

99. Voir « Le delizie dell'emigrazione », « Corrispondenze da Rio. Il colera », *L'Avvenire,* a.I, n°4, 30 décembre 1894, « Prodezze di fazendeiros », « Il regalo di Umberto I », *L'Avvenire,* a.II, n°8, 24 février 1895, « I patrioti italiani in São Paulo », *L'Avvenire,* a.II, n°9, 10 mars 1895.

100. Voir par exemple « Gli asini e le leggi », *L'Avvenire,* a.II, n°5, 13 janvier 1895, « Le gesta italiane in Africa », *L'Avvenire,* a.II, n°6, 27 janvier 1895.

101. À sa sortie de prison en décembre 1894, Vezzani reprend son activité journalistique au sein de *L'Avvenire,* renonçant à faire renaître *L'Asino Umano.* À propos de son ancien journal, il écrit : « Sarebbe rinato [*L'Asino*] di São Paulo se non avesse trovato la stalla occupata dall'*Avvenire,* al quale, riconoscendo un indirizzo più concreto e più serio non vuol muovere concorrenza. », [Felice Vezzani], « Gli asini e le leggi », *L'Avvenire,* a.II, n°5, 13 janvier 1895.

102. CAROLUS, « Spezzo la lira », *L'Avvenire,* a.I, n°3, 16 décembre 1894.

103. Voir « Bozzetto. Emigranti », « A Edmondo De Amicis », *L'Avvenire,* a.II, n°6, 27 janvier 1895.

104. En réalité, *L'Avvenire* a publié son dixième numéro le 17 mars 1895.

105. *Les Temps Nouveaux,* n°16, 17-23 août 1895. Cette correspondance du Brésil est signée Virgilio Prajoux.

> mais alors qu'il ne se plaigne pas si nous appelons pain le pain…, et espion l'espion[106].

Ces arrestations ont été précédées de quelques avertissements de la part de la police qui, dès le début du mois de mars 1895, reprend ses menées anti-anarchistes. Les rédacteurs de *L'Avvenire* sont bien convaincus que c'est à leur journal qu'on en veut :

> Nous nous en sommes doutés dimanche dernier quand nous sûmes que quelques-uns de vos agents avaient arraché *L'Avvenire* à trois ou quatre enfants qui le vendaient, quand nous sûmes que d'autres de vos agents s'étaient présentés au café de Galileo Botti et voulaient qu'il leur donnât *L'Avvenire* car ils croyaient qu'il en était le distributeur, nous en fûmes convaincus enfin quand nous sûmes que deux jeunes gens avaient été arrêtés parce qu'ils étaient en possession de *L'Avvenire* et que vous aviez arrêté et interrogé Botti que vous croyiez l'un des rédacteurs ou collaborateurs de notre journal[107].

L'article, qui « conseille » au chef de la police d'arrêter les véritables responsables de *L'Avvenire,* est courageusement signé des quatre rédacteurs du journal : Alfredo Casini, Giuseppe Consorti, Augusto Donati et Ludovico Tavani.

Dès le lendemain de la parution de cet article, le 18 mars, des arrestations ont lieu à São Paulo, et en un mois et demi, seize personnes sont emprisonnées[108]. Les anarchistes de São Paulo avaient décidé de commémorer la Commune de Paris, en cette date du 18 mars, en collant des affiches et en distribuant des tracts[109]. Deux coupures de journaux *cariocas* du 20 mars qu'un certain Ciro De Pasquale, directeur du *Corriere Italo-brasiliano* envoie à un fonctionnaire de l'ambassade d'Italie à Rio de Janeiro[110], retracent les événements de cette journée : des tracts, dont la police ne parvient pas à savoir où ils ont été imprimés, ont été lancés du haut des galeries de théâtre São José, où l'on donnait *Rigoletto* ; d'autres ont été distribués dans les rues de São Paulo[111].

Les anarchistes auteurs de ces manifestations du 18 mars connaissent un nouveau séjour en prison, plus bref cette fois, car le gouvernement brésilien ne tergiverse pas et prend rapidement la décision de les déporter. Consorti, Tavani, Alemos et Arturo Campa-

106. « Sappiamo che il nostro articolo del numero passato sulle gesta italiane in Africa ha dato alla testa a molti italianoni e ha messo sossopra il consolato italiano. La spia che lo regge, ci dicono che era assolutamente fuori di se e che nel furore dell'ira, pensava a nuove denunzie, a nuove false accuse perché non vuole sentirsi chiamare col suo nome. Faccia pure il Signor Console-spia, faccia liste più che vuole di anarchici e le porti in Polizia, è il suo mestiere, ma allora non si lamenti se noi si dice pane al pane…, e spia alla spia. », « A una spia », *L'Avvenire,* a.II, n°7, 10 février 1895.

107. « Di ció ne avemmo il dubbio domenica scorsa quando sapemmo che alcuni vostri agenti strapparono a tre o quattro bambini *L'Avvenire* che essi vendevano, quando sapemmo che altri vostri agenti si erano presentati al caffè di Galileo Botti e volevano da lui *L'Avvenire,* che pretendevano ne fosse il distributore, ce ne convincemmo infine quando sapemmo che furono tratti in arresto due giovani perché avevano *L'Avvenire* e poscia lo stesso Botti interrogato da voi che lo credevate uno dei redattori o collaboratori del nostro giornale. », « Al Capo di Polizia », *L'Avvenire,* a.II, n°10, 17 mars 1895.

108. « Alle autorità di S. Paolo », *L'Avvenire,* deuxième série, n°1, 14 juillet 1895.

109. Le texte de l'affiche est reproduit en italien dans le numéro 10 de *L'Avvenire,* 17 mars 1895. Le tract en portugais est conservé à l'IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

110. Ciro De Pasquale au commendatore Mel, Rio de Janeiro, 20 mars 1895, ACS, CPC, b.1445, fasc. Giuseppe Consorti.

111. De bon matin ont été arrêtés Attilio Venturi et Luciano Campagnoli, alors qu'ils étaient occupés à coller des affiches. Arturo Campagnoli, déjà arrêté l'année précédente, et Giuseppe Consorti, responsables de l'acte de bravoure au théâtre, seront arrêtés plus tard, ainsi que Tito Bene, Ludovico Tavani, et quelques autres dont les noms sont illisibles. « O anarquismo em S. Paulo », références non citées, *ibidem*. Cet article reprend un compte-rendu de *O Estado de São Paulo* du [19] mars 1895. Parmi ceux qui seront arrêtés plus tard figurent Felice Vezzani et Andrea Alemos.

gnoli sont expulsés dès avril 1895[112]. Six autres sont envoyés à l'intérieur de l'État de São Paulo avec interdiction de revenir dans la capitale[113]. Quatre sont embarqués à Santos sur le *Bretagne* à destination de Buenos Aires[114]. Felice Vezzani pourrait faire partie de ce groupe puisqu'on le retrouve à Buenos Aires à partir de 1895, alors qu'il dirige un journal anarchiste né en novembre 1895, intitulé *L'Avvenire*[115]comme son confrère de São Paulo.

Figure 12 : Recto et verso d'une photographie d'Arturo Campagnoli prise lors de son arrestation en avril 1894, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli

Malgré l'absence de trois de ses rédacteurs, Ludovico Tavani, Giuseppe Consorti et Felice Vezzani, *L'Avvenire* publie encore trois numéros en juillet et août 1895, vraisemblablement grâce à une imprimerie clandestine[116]puisqu'il est interdit dans tous les ateliers de São Paulo. Ces trois numéros, qui paraissent en format réduit, sont dans la continuation de la première série. L'un paraît le 14 juillet et propose des articles en quatre langues (français, italien, espagnol et portugais) sur la prise de la Bastille. Un autre est presque entièrement dédié à Sante Caserio, l'auteur de l'attentat contre le président Sadi Carnot à Lyon.

Ces trois numéros parus en juillet et août sont pratiquement les seules manifestations anarchistes à São Paulo depuis la nouvelle vague de répression de mars 1895. Un numéro unique a toutefois paru à l'occasion du 1er mai. Le *Fanfulla,* qui informe ses lecteurs de cette publication anarchiste, est heureux d'annoncer que le 1er mai 1895 a été commémoré « avec sérieux et sans incidents déplorables », grâce à l'action efficace du chef de la police, qui avait pris des « mesures très énergiques pour empêcher tout désordre et éviter un attentat stupide comme celui d'il y a deux ans[117] ». *Fanfulla* vante aussi le calme admirable dont a fait preuve la classe laborieuse de São Paulo. Dans le récit des manifestations qui se sont déroulées à cette occasion, le chroniqueur précise également que :

> Un numéro unique *ll Primo Maggio* a été publié. Quelques membres des associations ouvrières et les rédacteurs d'un journal d'opposition de São Paulo y ont collaboré. On a également distribué un bulletin anarchiste dans lequel sont exprimés, comme d'habitude, des vœux platoniques pour la révolution sociale[118].

112. Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 3 avril 1895, ACS, CPC, b.1445, fasc. Giuseppe Consorti. Augusto Donati donne une autre version de cette déportation qui aurait eu lieu en août et non en avril. « La nuit du 19 août 1895 arriva : nous avions presque terminé, à trois ou quatre, le tirage clandestin de *L'Avvenire,* quand un billet, remis par un soldat nous annonça : "Par le premier train, ils nous amènent vers… la maison du diable." Méprisant le danger, nous courûmes prévenir autant de camarades que nous pûmes rencontrer. Nous courûmes ensuite à la gare, et nos chers amis, pâles, mal en point du fait de l'humidité et du manque d'air, nous tendirent les bras, souriants. La machine donna le signal du départ ; le train se mut lentement ; et un cri formidable s'éleva du wagon qui enfermait nos compagnons. Et ce cri, vive l'Anarchie, ébranla ceux qui l'entendirent. […] Felice Vezzani, Giuseppe Consorti, Arturo Campagnoli, Ludovico Tavani, Andrea Alemos étaient arrachés par la force à notre affection d'amis et de camarades, mais notre cause avait gagné quatre apôtres et un martyr… » DONATI, Augusto, « Recordemos, pois », *O Amigo do Povo,* n°4, 24 mai 1902. Il faut noter que le dernier tirage clandestin de *L'Avvenire* date du 18 et non du 19 août et qu'en 1895, Vezzani a rejoint l'Argentine, contrairement à Campagnoli et Consorti qui sont expulsés vers l'Europe. Le martyr est Giuseppe Consorti qui meurt d'une maladie pulmonaire à Florence en 1898. ACS, CPC, b.1445, fasc. Pietro Consorti.

113. « Gli anarchici arrestati in S. Paolo », *L'Avvenire,* deuxième série, n°2, 1er août 1895.

114. « Ancora degli anarchici arrestati », *L'Avvenire,* deuxième série, n°3, 18 août 1895.

115. BETTINI, Leonardo, *op. cit., vol.2,* p. 11. Le dossier de Vezzani au CPC, nous apprend que Vezzani rentre à Bologne le 14 mars 1897 et qu'il est à Paris en 1899 où il reste jusqu'à sa mort survenue en 1930. ACS, CPC, b.5392, fasc. Felice Vezzani.

116. Le journal affiche pourtant avoir été imprimé à Montevideo, par la typographie La Costanza.

117. Allusion aux explosions qui se sont produites en 1893 et que la police a attribuées aux anarchistes. Voir Rozwadowski à l'ambassadeur Tugini, Rio de Janeiro, 5 août 1893, ASMAE, Serie Z, b.83.

118. « Venne ieri pubblicato un numero unico *Il Primo Maggio.* Vi hanno collaborato alcuni membri di associazioni operaie e i redattori di un giornale paulistano d'opposizione. Venne anche distribuito un bollettino

Le *Fanfulla* se montre très habile à parler des anarchistes de São Paulo avec un brin d'ironie et sans faire preuve d'animosité. Désormais, pour le journal de la colonie italienne, le groupe d'anarchistes qui se manifeste en toute occasion [119] fait en quelque sorte partie du décor et ne provoque aucune crainte chez qui n'est pas aveuglé par une haine féroce et une peur ridicule comme l'était le consul Brichanteau.

II.1.8 *L'Operaio*

En février 1896, Augusto Donati, ex-rédacteur de *L'Avvenire,* l'un des seuls anarchistes à n'avoir pas quitté São Paulo puisque par deux fois il est passé au travers des mailles du filet de la police [120], publie deux numéros d'un journal intitulé *L'Operaio.* Le journal se place sous le signe du défi lancé aux autorités puisqu'il reproduit en exergue l'article de la constitution des États-Unis du Brésil sur la liberté de la presse. Conscient du danger qu'il y a à se montrer peu discret en cette période de répression brutale, Donati ne donne pas l'adresse du journal et utilise un pseudonyme A. Ceschi [121]. Donati étant l'un des rares rescapés des vagues répressives, le journal dispose de peu de rédacteurs. Très peu d'articles émanent directement du groupe éditeur et prennent en compte la réalité brésilienne. Une petite allusion est faite aux conditions de détention à la prison de São Paulo, des faits divers sont rapportés qui démontrent « l'état de putréfaction avancé » dans lequel se trouve la société bourgeoise : le journal évoque en particulier deux viols commis dans la même semaine à São Paulo [122]. Les responsables du journal font surtout un travail de compilation et reproduisent des articles de journaux italiens [123], un texte d'Augustin Hamon [124], des nouvelles de l'étranger reprises dans d'autres journaux.

Le journal manque aussi de ressources financières. Il paraît grâce aux sacrifices de quelques camarades qui le distribuent gratuitement [125]. Le but est de faire de la propagande coûte que coûte, de prouver aux autres et à soi-même que le communisme anarchisme existe encore à São Paulo, même si le journal vit perpétuellement dans l'incertitude de l'avenir, se sachant à la merci d'une rafle policière [126]. Le groupe publie également des opuscules reproduisant un texte de Malatesta, dont certains sont distribués gratuitement. La bonne volonté des camarades, ainsi que leur porte-monnaie sont malgré

anarchico in cui si fanno i soliti platonici voti per la rivoluzione sociale. » « Il 1° maggio in São Paulo », *Fanfulla,* n°402, 2 mai 1895.

119. Un bulletin anarchiste paraît encore le 13 mai à l'occasion de la commémoration de l'abolition de l'esclavage au Brésil. *Treze de Maio. Ao povo,* São Paulo, 13 mai 1895. IISG, fonds Nettlau, dossier Brésil n°373. Il est cependant impossible de savoir si ce bulletin est le fait des anarchistes qui ont publié le bulletin du 1er mai et qui reprennent la publication de *L'Avvenire* en juillet.

120. Il faut remarquer que Donati n'est même pas sur la liste de Brichanteau dans le rapport du 28 mars 1894, alors que son nom figure en grosses lettres sur l'en-tête de *L'Asino Umano,* et qu'il n'est pas inquiété non plus en mars 1895, alors qu'avec les autres responsables de *L'Avvenire,* il signe la déclaration au chef de police. Il est pourtant depuis 1893 au Brésil, où il est arrivé à l'âge de 21 ans avec sa mère à la mort de son père survenue à Viareggio. « Cenno biografico », Prefettura di Lucca, 30 décembre 1896. ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati. Faut-il croire que Donati était en quelque sorte « protégé » de toute répression policière ?

121. Un certain Dante, agent de *Pubblica Sicurezza* à Paris écrit à son supérieur à Rome que des lettres adressées à Vezzani, arrivé en France en 1899, et signées Ceschi sont en fait d'Augusto Donati. Dante écrit encore : « Egli ha assunto un tal pseudonimo perché Ceschi vuol dir guercio in toscano ed egli infatti lo è. » Paris, le 18 juin 1902, ACS, CPC, b.1839, fasc. Donati Augusto.

122. « Trotterellando », *L'Operaio,* n°1, 2 février 1896.

123. « Il mutuo appoggio nell'evoluzione » en deux parties, extrait de *L'Ordine* de Turin.

124. « Lo stato psichico dell'anarchico », *L'Operaio,* n°2, février 1896. Le texte, traduit du français, est tiré de l'ouvrage d'Augustin Hamon publié chez Stock : *Psychologie de l'anarchiste.*

125. « Chi siamo ? », *L'Operaio,* n°1, 2 février 1896.

126. « A meno che qualche altra retata non ci sopraggiunga all'improvviso, potremo anche qui in Brasile avere un giornaletto di propaganda. » « Ai compagni », *L'Operaio,* n°1, 2 février 1896.

tout sollicités[127]. Même si un troisième numéro est annoncé[128], étant donné les conditions de publication, il est vraisemblable que les deux numéros disponibles à l'IISG soient les seuls qui aient vu le jour. La presse anarchiste de São Paulo connaît un grand vide à partir de février 1896[129]et il faut attendre l'arrivée d'autres camarades en 1897 et la parution d'un nouveau journal en 1898 pour voir le groupe anarchiste de São Paulo prendre un nouvel essor. Il serait toutefois injuste de passer sous silence le dernier-né de la maison Botti.

II.1.9 *La Birichina*

Avec *La Birichina,* nous retrouvons Galileo Botti dont nous avions perdu la trace depuis son arrestation en avril 1894 et son long séjour en prison. Dans ce nouveau journal, Botti reprend le style de *Gli Schiavi Bianchi,* en insistant sur le côté humoristique. La ligne politique que suit *La Birichina* est encore plus floue que celle de *Gli Schiavi Bianchi* : bien que le journal reproduise un texte de Malatesta, il annonce aussi les noms des candidats socialistes aux prochaines élections, pour ceux qui jugent utile de voter. En aucun cas, Botti ne se pose en maître à penser. On retrouve la même tolérance idéologique dans les suppléments publiés par le journal.

Un numéro unique, *XX Settembre,* est publié en 1897. Il est envoyé aux abonnés de *La Birichina,* mais émane d'un groupe de « socialistes résidant à São Paulo » constitué d'anarchistes, comme Alfredo Mari, qui vient d'arriver à São Paulo[130], et aussi de socialistes comme Emilio Massardo et le Brésilien Estevam Estrella. Galileo Botti n'est donc pas vraiment à l'origine de ce numéro unique dont le ton est très sérieux. L'intention est de prendre à contre-pied la manifestation officielle préparée par les autorités italiennes de São Paulo. Pour Estevam Estrella, tous les libres penseurs, italiens ou non, doivent célébrer la chute du pouvoir temporel du Pape[131]. Mais Emilio Massardo et Alfredo Mari, dénonçant l'idée de patrie, rappellent que le 20 septembre 1870, Rome n'a fait que changer de maître sans que s'améliore le sort des travailleurs[132].

C'est aussi en remplacement du journal humoristique *La Birichina*[133]que paraît le 27 septembre 1897 une réplique de *XX Settembre, Ribattiamo il chiodo,* la fête pour la commémoration de l'unité italienne ayant été reportée au 27 à cause de la pluie. Le style de ce numéro unique est plus proche de celui de Botti. Le journal s'en prend par exemple aux Italiens qui profitent de la fête pour vendre leur vin coupé d'eau ou sous une fausse étiquette de vin italien[134]. Mais le but est identique : quels que soient les moyens employés, le sérieux ou la plaisanterie, il s'agit de supprimer dans l'esprit des

127. *Ibidem,*
128. « Trotterellando », *L'Operaio,* n°2, février 1896.
129. Donati quitte à son tour le Brésil en juin 1896, mais de son plein gré. Il y revient cependant en décembre de la même année. « Cenno biografico », Prefettura di Lucca, 30 décembre 1896. ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati.
130. STANGA, Martino, « Il movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* n°3, 31 août 1913.
131. ESTRELLA, Estevam, « 20 de setembro », *XX Settembre,* n.u., 1897.
132. MASSARDO, Emilio, « Particelle di vero. Per i lavoratori », *XX Settembre,* 20 septembre 1897 ; MARI, Alfredo, « Solvet saecula in favilla !… », *XX Settembre,* 20 septembre 1897.
133. « Agli abbonati di questo periodico è stato spedito, in surrogazione di un numero, il *XX Settembre*, pubblicazione fatta a cura dei socialisti residenti in San Paolo. *Ribattiamo il Chiodo* viene pure spedito agli abbonati suddetti in compenso d'un altro numero della *Birichina*. Il prossimo numero della *Birichina* uscirà coi tipi propri, quando avrà pagato tutti i creditori. » BOTTI, Galileo, « La Birichina », *Ribattiamo il chiodo,* 26 septembre 1897.
134. « Vinai… patriottici ! », *Ribattiamo il chiodo,* 26 septembre 1897.

travailleurs le sentiment patriotique [135]. *Ribattiamo il chiodo* donne aussi le compte rendu d'une réunion publique du *Centro Socialista*, qui a eu lieu le 19 septembre [136], au cours de laquelle Estevam Estrella, Alcibiade Bertolotti, Valentin Diego et Alfredo Mari se sont succédés à la tribune [137].

Botti est une figure à part dans la presse politique italienne de São Paulo. Comme *L'Asino umano,* ses journaux sont placés sous le signe de la collaboration entre socialistes et anarchistes, avec la différence que Botti ne tranche jamais entre l'un et l'autre camp. Les socialistes gardent un bon souvenir de Galileo Botti [138]. Mais les bonnes relations ne durent pas avec les anarchistes. Il semble que Botti n'ait pas de contacts avec *L'Avvenire* [139]*.* En 1897, il en a avec les anarchistes Alfredo Mari, l'un des rédacteurs de *XX Settembre,* et Gigi Damiani [140]. Mais dès 1898, lorsque la presse anarchiste renaît à São Paulo avec *Il Risveglio,* auquel Mari et Damiani collaborent, ce journal refuse toute comparaison avec Botti et *La Birichina* [141]*.* En fait, même si *La Birichina* paraît au moins jusqu'en 1898, et malgré la tentative peu fructueuse en 1896 avec *L'Operaio* de relancer la propagande anarchiste à São Paulo, les anarchistes sont presque totalement silencieux depuis *L'Avvenire.*

> *– Les ouvriers réclament constamment des augmentations de salaires…*
>
> *– Ils les réclament ! ricane l'industriel. Oui, ils les réclament, mais ils ne les ont jamais. Et quand même ils les obtiendraient, croyez-vous qu'ils en seraient plus heureux et nous plus pauvres ? Quelle plaisanterie ! Ce que nous leur donnerions de la main droite, nous le leur reprendrions de la main gauche. Il est impossible qu'il en soit autrement.*
>
> Georges DARIEN, *Le voleur,* 1897.

135. « *Ribattiamo il chiodo* non è altro come vedete, che il titolo innocuo di un *numero unico,* che serve per *ribattere* la festa pappatriottica del XX Settembre, divenuta ormai un chiodo per il proletariato d'Italia, e fatta esclusivamente per uso e consumo della pappatriottica borghesia italiana e d'altri generi consimili. Ed i pappatriotti, quindi, è inutile che ripetino – come scrisse *Fanfulla* – che noi siamo anti-italiani ; è inutile che sbraitino e che ci rinfaccino la riprovevole parola, che noi facciamo l'interesse altrui, poiché potressimo [*sic*] dimostrare tutto all'incontrario. "Noi ribattiamo il Chiodo", e lo "ribattiamo" appositamente per cercar di sradicare dal cervello del lavoratori – or con la serietà or con lo scherzo – il falso e malefico sentimento di patria, che ci fa star divisi gli uni dagli altri. » LA REDAZIONE, « Ribattiamo il chiodo », *Ribattiamo il chiodo,* 26 septembre 1897.

136. Le tract annonçant cette réunion est conservé à l'IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

137. « Di Vittoria in Vitoria [*sic*] », *Ribattiamo il chiodo,* 26 septembre 1897.

138. Les socialistes rendent hommage à Botti lorsqu'il meurt en 1901 : « Chi non ha conosciuto il semplice e buon Galileo Botti ? Egli godeva di molta popolarità in São Paulo e nell'interno dello Stato, dove i giornaletti umoristici ch'egli successivamente pubblicò venivano sempre accolti con piacere ed assai apprezzati. Insieme a vari altri, fu a suo tempo, una vittima del famigerato Brichanteau e, per colpa del console-spia, dovette subire parecchi mesi di carcere, senza aver commesso reato alcuno. », *Avanti !,* a.II, n°35, 15-16 juin 1901.

139. « Al capo di polizia », *L'Avvenire,* n°10, 17 mars 1895. La police pensait que Botti était l'un des revendeurs de *L'Avvenire,* ce qui est démenti par l'auteur de l'article.

140. Botti est en relation avec Damiani qui est alors à Itu dans l'État de São Paulo. C'est ce que nous indique un message adressé à Damiani à propos d'un journal intitulé *Il Monello,* « Piccola posta », *La Birichina*, n°25, 28 novembre 1897. Dans le même numéro, Botti publie une poésie de Damiani, « Ad una contessa ».

141. « Non abbiamo nulla, proprio nulla di comune né col sig. Botti Galileo, né colla Birichina. », « Avertissement », *Il Risveglio,* n°14, 10 avril 1898.

II.2 NOUVEAU DEPART

II.2.1 *Il Risveglio* marque la reprise du mouvement après la répression

Après la répression, et le vide que connaît la presse anarchiste à São Paulo, le journal *Il Risveglio* donne un nouveau départ à la propagande anarchiste. Dans l'existence de ce journal se distinguent deux périodes. Dix-sept numéros paraissent de janvier à mai 1898 ; après une interruption de quelques semaines, sont publiés une trentaine de numéros de juillet 1898 à mars 1899, et deux numéros en mai 1899.

Bien que l'on retrouve dans l'équipe de *Il Risveglio* des anarchistes de la période précédente, tel qu'Augusto Donati, qui signe sous son pseudonyme de Ceschi, le journal naît grâce à l'arrivée de nouveaux anarchistes à São Paulo : dans sa première phase, ses principaux rédacteurs sont Alfredo Mari et Gigi Damiani. Damiani était encore à Rome en mai 1897[1]. Il a un peu plus de vingt ans lorsqu'il quitte l'Italie pour le Brésil en août 1897[2]. Au début de son séjour au Brésil, il s'installe dans l'intérieur de l'État de São Paulo. Il est à Itu au mois de novembre 1897[3]. Même si son nom apparaît dès le premier numéro de *Il Risveglio,* il semble qu'il ne réside pas encore dans la capitale car on lui écrit plusieurs fois à Tietê[4]. Quant à Alfredo Mari, il était encore en Italie en 1892[5]. Mari arrive à Santos en 1897 et participe au journal *O Socialista* de São Paulo[6]. Mari, typographe de son métier, permet l'édition de *Il Risveglio* avec son propre matériel, hérité d'un journal socialiste qui avait cessé de paraître.

Dans sa première phase, *Il Risveglio* continue, comme ses prédécesseurs, sous le signe de la collaboration avec les socialistes. Benjamin Mota, qui avait été candidat aux élections en 1897[7], est le responsable de la section brésilienne du journal qu'il abandonnera

1. Damiani est arrêté lors des manifestations du 1er mai à Rome en 1897. Il est gardé une journée en prison et se lie d'amitié avec le détenu Romeo Frezzi qu'on retrouve « suicidé » le lendemain. Damiani dément la version des faits donnée par la police et les fonctionnaires de la prison. COLETTI, Alessandro, *Anarchici e questori,* Padoue, Marsilio editore, 1971, p. 61-63.
2. Son passeport lui a été délivré le 19 août 1897. « Cenno biografico. Prefettura di Roma », 28 février 1898. ACS, CPC, b.1601, fasc. Gigi Damiani.
3. *La Birichina,* n°25, 28 novembre 1897. Ugo Fedeli, le biographe de Gigi Damiani, fait remonter son arrivée au Brésil en 1899. Il se base pour cela sur un article de lui paru dans un journal sicilien en 1898, *L'Avvenire Sociale,* Messine, et sur le témoignage de Damiani lui-même, qui reconnaît ne pas avoir la mémoire des dates et se rappelle seulement qu'il est déjà au Brésil en 1900. FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954, p. 20-21.
4. « Il nostro corriere », *Il Risveglio,* a.I, n°2, 16 janvier 1898, n°3, 23 janvier 1898. Damiani se déplace beaucoup. À la fin du mois de janvier le journal, s'adresse à lui à Alto da Serra. *Il Risveglio,* a.I, n°4, 30 janvier 1898.
5. Leonardo Bettini cite un de ses articles paru en Italie en juin 1892 : MARI, Alfredo, « Ancora uno sforzo », *Il Grido dell'operaio,* numero unico, La Spezia, 15 juin 1892. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.1, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati in Italia (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1972, p. 92.
6. SEIXAS, Jacy, Alves de, *Anarchisme, syndicalisme révolutionnaie et participation politique au Brésil : mythe et histoire,* Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1989, p. 102.
7. *La Birichina,* n°25, 28 novembre 1897.

pour publier sa propre revue[8]. On rencontre aussi dans les colonnes de *Il Risveglio* le nom d'Emilio Massardo, un autre socialiste[9].

Mari, Damiani, Donati et d'autres, comme Aurelio Soderi et un certain Dante, se retrouvent également au *Circolo di studi sociali*. Ce groupe, né en même temps que le journal[10], est en fait l'âme de *Il Risveglio.* Il collabore parfois avec le cercle socialiste *Avanti*. Les héritiers du *Centro socialista internazionale* qui regroupait anarchistes et socialistes en 1894, suivent maintenant chacun leur chemin, mais ils travaillent ensemble quand l'occasion se présente. Ainsi, les deux groupes signent conjointement une affiche à l'occasion des massacres de Milan du mois de mai 1898 et des événements italiens de cette période[11].

Ils se retrouvent aussi à l'occasion du 1er mai 1898. Les anarchistes publient un supplément spécial de leur journal[12], mais la commémoration se fait de conserve avec les socialistes. Cette année-là, la fête est particulièrement réussie, deux mille personnes se rassemblent, plusieurs orateurs s'expriment, dont Estevam Estrella, Carmelo Longo, Feliciano dos Santos (*Fanfulla* et *Il Risveglio* précisent tous deux qu'il s'agit d'un noir), l'ingénieur Bertolotti, un socialiste, qui préside le meeting et Alfredo Mari[13]. Ce même jour se tient également une soirée de gala où est donné un spectacle en portugais. Durant la soirée, des discours sont prononcés par Benjamin Mota, le collaborateur brésilien de *Il Risveglio,* un camarade socialiste, Soarez, et le camarade anarchiste Polinice Mattei qui déclame avec talent une poésie intitulée « Il galeotto[14]». Mais la collaboration avec les socialistes ne se fait pas toujours sans heurt.

Par le fait des socialistes, le numéro 17 du 11 mai 1898 a failli être le dernier. La rédaction annonce qu'avec ce numéro le journal « tire ses dernières cartouches » et fait allusion de façon très voilée à des personnes qui « poignardent dans le dos[15]». Les problèmes auxquels se heurte l'équipe de *Il Risveglio* sont essentiellement d'ordre pratique et financier. Le journal, qui avait jusque là sa propre imprimerie, s'en voit priver par les socialistes brésiliens qui reprennent une grande partie du matériel typographique leur appartenant pour redonner vie à leur journal, *O Socialista*[16]*.* Les anarchistes comptent alors, pour payer les dettes et racheter le matériel nécessaire, sur la vente du souvenir du 1er mai[17]qui était initialement destiné à aider la propagande anarchiste en Italie et en

8. En avril 1898, Benjamin Mota lance une revue anarchiste intitulée *O Libertário.* "Una buona pubblicazione", *Il Risveglio,* a.I, n°15, 17 avril 1898.

9. MASSARDO, Emilio, « Risveglio !… », *Il Risveglio,* a.I, n°1, 9 janvier 1898. MASSARDO, Emilio, « Cause ed effetti », *Il Risveglio,* a.I, n°2, 16 janvier 1898.

10. On évoque la création de cette association dans le premier numéro de *Il Risveglio,* du 9 janvier 1898.

11. « Lavoratori della regione italiana » [1898], IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373. Pour le *Circolo socialista Avanti*, on trouve les signatures d'Emilio Massardo, Pietro Carraro, Luigi Bezzi, Alfredo Capricci, Pietro Brugni, et pour le *Circolo di studi sociali* celles d'Alfredo Mari, Luigi Damiani, Augusto Donati, Giuseppe Pierotti et Alcide Molendi. Ces renseignements sont connus des autorités italiennes Voir ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati. « Cenno biografico », 30 décembre 1896, Prefettura di Lucca.

12. *Il Primo Maggio. Supplemento al n°16 del Risveglio,* 1er mai 1898.

13. « Cronaca. La commemorazione del Primo Maggio. Il comizio al Politeama », *Fanfulla,* n°1277, 2 mai 1898 et « A zonzo per la città », *Il Risveglio,* a.I, n°17, 11 mai 1898.

14. « A zonzo per la città », cit.

15. « Le ultime cartucce », *Il Risveglio,* a.I, n°17, 11 mai 1898.

16. « Appello. Ai compagni ! », *Il Risveglio,* a.I, n°16, 24 avril 1898.

17. Ainsi que le laisse entendre le texte de la rédaction du journal qui incite à l'achat du souvenir, « la cambiale rivoluzionaria », il s'agit d'une gravure allégorique sur le thème du Premier Mai : « Compagni, Operai, Amici ! Una buona iniziativa sta per sorgere dall'energia della Redazione del *Risveglio.* Un buono amico, artista provetto, presta l'opera sua perché il 1° Maggio prossimo debba essere una festa realmente operaia. Non serve il dirlo, il raccomandarlo inutile. Sottoscrivete in massa per Mil réis e voi avrete un ricordo che ricorderà perennemente il Brasile e questa grande festa del lavoro. », IISG, Fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

Argentine[18]. Mais cette vente n'est guère profitable[19]et ne suffit pas à surmonter tous les obstacles puisque le supplément au numéro 16, pour le 1er mai ne comporte plus que deux pages[20].

Les difficultés sont également d'ordre personnel à l'intérieur du groupe anarchiste. Le numéro 17, qui décrit l'état pitoyable des finances du journal, annonce également une réunion du *Circolo di studi sociali* qui a besoin de « sérieuses réformes ». Le groupe, dont le journal est le reflet, bat de l'aile[21]. Mais lors de cette réunion, survenue le jour de la parution du numéro 17, le groupe se reconstitue. Gigi Damiani et Aurelio Soderi, qui avaient décidé de démissionner, reviennent sur leur décision. Une interruption momentanée de la parution est cependant décidée par les rédacteurs du journal eux-mêmes qui préfèrent publier des brochures destinées à renflouer les caisses du journal et à racheter le matériel typographique nécessaire à la parution[22].

Le pari est gagné. Le journal reparaît en juillet avec son propre matériel typographique acquis grâce à la vente d'un opuscule *A mio fratello contadino*[23]. Il reçoit également l'aide du journal anarchiste de Paterson, *La Questione sociale*[24]. Le journal n'affiche plus le nom de son directeur, qui était Alfredo Mari jusqu'au numéro 17 et il se présente désormais comme un organe communiste libertaire.

Les anarchistes italiens de São Paulo ont certainement été stimulés par la venue en Amérique du Sud de Pietro Gori, qui après les événements de mai 1898, réussit à se soustraire à la répression et s'exile en l'Argentine. Au cours de son voyage, il passe par Rio de Janeiro[25]. En juin 1898, Gori écrit une « lettre ouverte aux camarades d'Amérique du Sud » que *Il Risveglio* publie dans son numéro de juillet[26], après deux mois de silence. Mais la reprise de *Il Risveglio* est surtout une réaction à la reparution de *O Socialista,* qui représente le courant socialiste autoritaire. Les anarchistes se sentent obligés de répliquer.

L'intention est de différencier les deux courants qui existent à São Paulo, d'où la nécessité d'un sous-titre. Pour les anarchistes, il est maintenant nécessaire de quitter le domaine général dans lequel le journal s'est jusqu'alors inscrit pour se battre dans le camp libertaire.[27]La nouvelle orientation du journal est définie dans l'article « Spieghiamoci bene » du numéro 18 :

> Depuis l'apparition du *Risveglio,* le mouvement socialiste au Brésil se précise de plus en plus, notre journal était jusqu'à présent un lieu d'échange de points de vue plutôt qu'un journal de parti. Puisqu'il existe aujourd'hui un organe des

18. « Ricordo pel 1° Maggio », *Il Risveglio,* a.I, n°10, 13 mars 1893.
19. « Circolo di studi sociali di San Paolo », *Il Risveglio,* n°18, 17-18 juillet 1898. Le souvenir, qui a été tiré à un nombre colossal d'exemplaires, est bradé par la rédaction de *Il Risveglio,* qui ne s'en est pas encore débarrassée au n°35 du 27 novembre 1898.
20. « I nostri amici e ABBONATI ci vorranno scusare, se questa volta il giornale esce in sole due pagine, non causa certo la mancanza di materia, né di mezzi, ma... ben altre cause formidabili, contro le quali invano si lotta, soppraggiunte ancora dalla malattia del tipografo-editore. In compenso di questa mezza pubblicazione, ciascun abbonato riceverà il ricordo del 1° Maggio. », « Avviso », *Il Primo Maggio,* supplemento al n°16 del *Risveglio,* 1er mai 1898.
21. « A zonzo per la città. Circolo di studi sociali », *Il Risveglio,* a.I, n°17, 11 mai 1898.
22. « Circolo di studi sociali di San Paolo », *Il Risveglio,* a.I, n°18, 17-18 juillet 1898.
23. « Sottoscrizione permanente", *ibidem.*
24. *La Questione Sociale* demande à ses abonnés, vraisemblablement ses abonnés brésiliens, de remettre la somme correspondant à l'abonnement à la rédaction de *Il Risveglio.* « Avviso », *ibidem.* Les camarades de Paterson envoient également de l'argent. « Sottoscrizione permanente », *Il Risveglio,* a.I, n°19, 24-25 juillet 1898.
25. MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani, vol.2, Nell'epoca degli attentati,* Milan, Rizzoli, 1981, p. 128.
26. GORI, Pietro, « Lettera aperta ai compagni del Sud-America. », *Il Risveglio,* a.I, n°18, 17-18 juillet 1898.
27. « Circolo di studi sociali di San Paolo », *ibidem.*

socialistes autoritaires, il doit en exister un pour les socialistes révolutionnaires, pour les communistes anarchistes ; c'est désormais le rôle qu'assume le *Risveglio.*

Nous ne pensons pas que la question sociale soit le monopole d'aucune école. Nous – les intolérants –, nous n'avons jamais chassé personne de nos congrès. Nous n'avons jamais refusé la discussion ni la polémique.

Nous disons cela pour ceux qui se trouvent de l'autre côté et qui pourraient croire que notre levée de drapeau est une insulte ou une déclaration de guerre.

Bien que la distance qui nous sépare soit grande, nous serons toujours heureux de vous retrouver pour marcher, unis, tant que ce sera possible. Mais nous n'avons pas l'intention de renoncer à nos convictions, et nous voici en train de faire un journal qui nous est propre et de diffuser l'idée qu'il faut constituer le parti libertaire. Un programme !? Nous n'en avons pas fait hier et nous n'en ferons pas aujourd'hui ; le progrès développe jour après jour les milieux et les circonstances déterminent la tactique. Mais le but même que nous visons impose des lignes générales à la lutte.

Ainsi, les libertaires faisant correspondre la fin et les moyens, nous répudions la lutte parlementaire et nous la combattrons toujours. Nous luttons dans le domaine économique ; et nous laissons les luttes politiques à ceux qui en veulent. Cela n'exclut pas qu'un jour ou l'autre, si les circonstances l'imposent, nous menions nous aussi une action politique, mais pas en maniant les bulletins de vote.

Et à présent au travail et que chacun reprenne son chemin. Notre drapeau est celui de l'Internationale, teint en rouge lors de la semaine sanglante[28]. La devise de la philosophie libertaire s'y inscrit en lettres d'or : fais ce que voudras[29].

En dehors du sous-titre, qui change d'ailleurs plusieurs fois durant la deuxième phase, il ne semble pas que ces prises de position nouvelles aient changé grand-chose au journal. On constate simplement qu'il propose quelques articles de plus sur le parlementarisme, l'éternelle pierre d'achoppement entre les deux tendances :

Nous avons faim de pain et de liberté ; donnez-nous le pain et la liberté.

Vous nous tendez au contraire un bulletin de vote. Vile ironie.

Les bourgeois nous répondent par le plomb. Infamie et sang !…

28. Allusion à la Commune de Paris.

29. « Dall'apparizione del *Risveglio* ad oggi, il movimento socialistico nel Brasile va, di giorno in giorno, maggiormente delineandosi, ed il nostro giornale che più come palestra, che organo di partito, fu fino a ieri [*sic*] ; oggi, poiché v'è un giornale organo dei socialisti autoritari, è necessario ve ne sia uno dei socialisti rivoluzionari, dei comunisti anarchici ; tale è il carattere che assume il *Risveglio*. Noi non crediamo la questione sociale monopolio di nessuna scuola, noi dai nostri congressi non abbiamo mai cacciato alcuno, – noi gli intolleranti –, né mai rifiutammo la discussione e la polemica. Diciamo questo per quelli che trovandosi di là, credessero il nostro fier levar di bandiera un'insulto [sic] ed una dichiarazione di guerra. Noi – sebbene sia molta la distanza che ci separa – saremo sempre felici di trovarsi [*sic*] uniti a camminare fino là dove sarà possibile. Ma non intendendo rinunciare alle nostre convinzioni, eccoci a fare un giornale proprio ed a propagare la costituizione [*sic*] del partito libertario. Programmi !? non ne facemmo ieri, non ne faremo oggi ; il progresso sviluppa giorno per giorno gli ambienti e le circostanze determinano la tattica. Però delle linee generali nella lotta ce le prescrive la finalità stessa a cui miriamo. Così, libertari coordinando i mezzi al fine, noi ripudiamo la lotta parlamentare e l'osteggieremo ad ogni ora. Nostre le lotte nell'ambito economico ; le cosidette [*sic*] lotte politiche a chi ne ha voglia. Ciò non esclude che anche da noi, non possa un giorno o l'altro, imposta da circostanze, venire un'azione politica, ma questa non si spiegherà con le schede. Ed ora al lavoro e ad ognuno la sua vecchia via. La nostra è la bandiera dell'Internazionale, tinta in rosso nella settimana sanguinosa e su dessa [*sic*] è segnato in oro fulgente il motto della filosofia libertaria : FAI CIÒ CHE VUOI. » « Spieghiamoci bene », *Il Risveglio,* a.I, n°18, 17-18 juillet 1898.

> Quelle lâcheté de la part des uns et des autres et nous préférons mourir… mais pas de faim, tiens ! très chers messieurs, à la résignation nous préférons la protestation sanglante et que notre sang retombe sur la tête de ceux qui ne proposent qu'ironie et mort [30].

Mais les changements sont bien plus importants à partir du numéro 22, lorsqu'Alfredo Mari n'appartient plus à la rédaction et que Damiani devient le responsable du journal [31]. Le changement de direction, qui se fait apparemment sans heurt, est annoncé dans le numéro 22 par un petit entrefilet [32]. À partir de ce numéro, le journal prend une tout autre orientation concernant l'organisation.

II.2.2 Premières dissensions sur la question de l'organisation

Dans la première phase de *Il Risveglio,* Mari, qui est typographe et qui figure, comme on l'a vu, parmi les fondateurs de la Fédération des typographes à São Paulo, donne au journal une orientation nettement favorable à l'organisation des travailleurs. Le journal se met à la disposition des corporations, des sociétés ouvrières qui existent ou qui veulent se créer ou sont en train de se créer [33]. Le *Circolo di studi sociali* crée une commission pour la formation de sociétés et de ligues de résistance [34]. De nombreux articles appellent à s'associer pour résister à l'exploitation :

> Regroupez-vous en associations pour résister au capital qui vous exploite, vous en avez le droit et le devoir vous en incombe. Il en va de votre pain, de votre vie, de votre liberté et de ceux de vos enfants. Si vous les aimez vraiment, efforcez-vous de leur préparer des jours meilleurs [35].

Il Risveglio dénonce l'inertie, la passivité, l'apathie de la classe ouvrière de São Paulo :

> Vergogne, honte et déshonneur à vous travailleurs qui vous complaisez dans l'indolence ! Jaillissez par milliers, et à l'instar des ouvriers qui tentent, par leurs efforts, de faire cesser une situation économique horrible, unissons-nous, mettons-nous d'accord, organisons-nous, et la classe dirigeante de tous les pays du monde tremblera devant cette force qui ne plie pas, ne s'abaisse pas et n'obéit plus comme elle le faisait respectueusement.

30. « Abbiamo fame di pane e di libertà ; dateci pane e libertà. Voi ci porgete invece una scheda elettorale. Vile ironia. I borghesi ci rispondono col piombo. Infamia, e sangue !… Viltà però agli uni e agli altri e preferiamo morire… ma non di fame veh ! signori garbatissimi, alla vile rassegnazione preferiamo la sanguinosa protesta e che il nostro sangue ricada sul capo di tutti quelli che non hanno che ironia e morte. » « Diritto alla ribellione », *Il Risveglio,* a.I, n°21, 7 août 1898. Voir aussi « Quisquiglie », *Il Risveglio,* a.I, n°22, 14 août 1898, et encore le feuilleton « Socialismo e parlamentarismo » dont le quatrième épisode paraît dans le n°40 du 8 janvier 1899. Dans la première phase du journal, on ne rencontre qu'un article sur ce thème : DAMIANI, Gigi, « Il nostro socialismo », *Il Risveglio,* a.I, n°2, 16 janvier 1898.

31. Le nom de Damiani directeur apparaît effectivement dans le n°28. Le n°27 est manquant.

32. « Ai nostri lettori ed abbonati. Il sottoscritto, fin dal n°21 cessò di far parte della Redazione ed Amministrazione del giornale il *Risveglio.* S. Paolo, 8 agosto 1898. Alfredo Mari." *Il Risveglio,* a.I, n°22, 14 août 1898.

33. « Circolo di studi sociali », *Il Risveglio,* a.I, n°6, 13 février 1898.

34. « Circolo di studi sociali », *Il Risveglio,* a.I, n°5, 6 février 1898.

35. « Associatevi per resistere al capitale che vi sfrutta, ne avete il diritto e ne incombe il dover. Ce ne va di mezzo il pane, la vita, la libertà di voi e dei vostri figli. Se è vero che li amate, sforzatevi a preparar loro giorni migliori. » DAMIANI, Gigi, « Associatevi », *ibidem.*

> Travailleurs du Brésil ! votre place est parmi ceux qui travaillent pour votre émancipation[36].

Certains s'étonnent même que l'ouvrier italien présent à São Paulo soit victime de la même apathie :

> Tandis qu'il satisfait volontiers les caprices patriotiques de ses patrons en s'associant à la clique des sociétés régionales, ne voit-il donc pas l'intérêt de s'organiser ? […] Toute raison s'est donc éteinte chez l'Italien résidant au Brésil ? Il est vrai que son ignorance est grande, que flatté par les « grands hommes » qui résident ici, qui lui parlent d'une patrie abandonnée pour une bouchée de pain, n'éprouve-t-il pas le juste mépris contre cette mystification solennelle ? […] La raison a donc disparu sous l'influence de l'équateur[37] ?

Le thème de l'apathie est récurrent, on le trouve également dans un tract distribué à l'occasion d'une fête en l'honneur du consul d'Italie à São Paulo :

> Que le terrible moment historique que le prolétariat italien est en train de traverser vous serve d'exemple.
>
> Une grande partie d'entre vous, à São Paulo, n'est malheureusement qu'un troupeau. Un troupeau qui sous le prétexte spécieux de saluer le représentant de l'Italie salue le représentant de voleurs aux mains ensanglantées. Troupeau prêt à applaudir le premier menteur en livrée qui arrive à São Paulo[38].

L'idée que les Italiens ont perdu leur capacité à la lutte en quittant leur pays apparaît également sous la plume d'un certain Filodemi, ouvrier chapelier, qui dresse la situation de l'organisation des chapeliers à São Paulo et donne un exemple concret des difficultés rencontrées. Il se désole de ce que partout dans le monde les ouvriers chapeliers sont organisés, sauf à São Paulo ; il parle de la passivité des ouvriers indigènes et s'en prend

36. « Vergogna ! onta e disonore a voi lavoratori che vi profondete nell'ignavia ! Sorgete a mille e mille, ed alla pari degli operai che cercano nei loro sforzi di far cessare uno stato economico orribile, uniamoci, intendiamoci, organizziamoci, e la classe dirigente di tutti i paesi del mondo, tremerà di fronte a questa forza che non s'inchina, non s'abbassa e non obbedisce più come lo faceva riverentemente. Lavoratori del Brasile ! il vostro posto è in mezzo a coloro che lavorano per la vostra emancipazione. » MARI, Alfredo, « Una grande iniziativa », *ibidem*. Cette citation est la conclusion d'un article en trois parties paru dans les n°3 du 23 janvier, n°4 du 30 janvier et n°5 du 6 février 1898. Sur le même thème, une constante dans la presse anarchiste au Brésil, voir aussi MARI, Alfredo, « Il Risveglio della coscienza », *Il Risveglio,* a.I, n°6, 13 février 1898 ; DAMIANI, Gigi, « L'ignoranza sistematica », *Il Risveglio,* a.I, n°14, 10 avril 1898.

37. « Nel mentre soddisfa volenteroso ai capricci patriottici dei suoi padroni, associandosi in mezzo alla baraonda di società regionali, non sente proprio l'interesse d'organizzarsi da per sé stesso ? […] È spenta dunque ogni ragione nell'italiano residente al Brasile ? È vero che l'ignoranza sua è grande, che trastullato dagli omenoni qui residenti, che gli parlano d'una patria da loro abbandonata per un tozzo di pane, non risentono il giusto sdegno contro questa solenne mistificazione ? […] La ragione è dunque partita sotto l'influenza dell'Equatore ? », « Vecchi argomenti », *Il Risveglio,* a.I, n°20, 31 juillet 1898. Le texte se conclut avec un nouvel appel à s'organiser : « Mentre i borghesi hanno capito lo spirito di associazione, accentrando i loro capitali, riunendo i loro sforzi, non la intenderemo anche noi, così ; noi che siamo il vero reale valore delle ricchezze sociali ? »

38. « Il terribile momento storico che il proletariato d'Italia attraversa v'insegni qualcosa. Una gran parte di voi, in S. Paulo, non è disgraziatamante che gregge. Gregge che sotto lo specioso pretesto di salutare il rappresentante d'Italia, saluta il rappresentante di ladri dalle mani insanguinate. Gregge pronto a plaudire il primo mentitore livreato che giunga in S. Paulo. » « Lavoratori della regione italiana » [1898], IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373. Un autre document, contenu dans le même dossier, évoque les mêmes problèmes et a donc vraisemblablement été écrit à la même période. Il s'agit d'un tract, non signé et non daté, qui veut convaincre les travailleurs italiens de ne pas aller rendre hommage au consul. « Lavoratori ! », IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

aux Italiens qui à São Paulo ne sont pas plus actifs que les Brésiliens, en se demandant si la traversée de l'océan les a affaiblis et leur a fait perdre l'ardeur d'autrefois[39].

Malgré cette apathie qui caractérise la classe ouvrière pauliste, les appels lancés dans *Il Risveglio,* l'action du *Circolo di studi sociali* portent leurs fruits. On constate un début d'organisation dont le journal se fait l'écho. Le regroupement des typographes semble fonctionner de façon satisfaisante. Il publie désormais un journal, *O Trabalhador do Livro,* et s'est tout à fait bien développé :

> L'œuvre qu'ils ont entreprise il y a maintenant trois ans[40]a obtenu un développement inattendu étant donné la différence de mœurs, de races et de langues qui règne ici, dans le grand cosmopolitisme, et entrave toute idée d'organisation ; mais avec de la patience et de la persévérance on arrive à tout, et ils l'ont démontré[41].

D'autres sociétés se forment. Suite à un appel paru en février 1898[42], les ouvriers de la chaussure fondent la *Società fra gli operai calzolai* qui se réunit dès le mois de mars 1898 dans la salle de la *federazione tipografica*[43]. Les commissions de menuisiers, coiffeurs, etc. se réunissent à la même période[44]. C'est le tour ensuite des mécaniciens, forgerons, et professions annexes :

> La nécessité de nous organiser comme l'ont fait nos confrères chapeliers, typographes, cordonniers et d'autres s'impose à vous aussi. Au régionalisme stérile, il faut préférer avant tout l'intérêt de classe : Pensons au pain[45].

Les annonces de réunion des sociétés de résistance continuent à paraître régulièrement. On rend compte des mouvements de protestation qui éclatent à São Paulo[46]. La position du journal est donnée par Alfredo Mari, qui s'oppose à la grève parce qu'elle lui semble inutile, aussi inutile pour le bien-être des travailleurs que la loi, et stérile lorsqu'il s'agit de « paralyser la force que le Capital a sur le Travail[47] ». Mari considère cependant que l'organisation est absolument nécessaire :

> Il faut que l'ouvrier soit convaincu que son émancipation économique et politique dépend de la liberté absolue de ses mouvements, et pour l'obtenir, il est nécessaire – aussi nécessaire pour lui que la liberté de respirer – qu'il s'approprie toutes les matières premières et les instruments de travail, qu'il exproprie la classe dirigeante, qu'il socialise toutes les forces de production et s'organise pour leur défense, jusqu'à ce que la société soit complètement transformée[48].

39. « Forse la traversata dell'Oceano vi ha affiacchiti, e fatto perdere l'antico ardore per la nostra causa », "Tribuna del popolo. I cappellai di San Paolo », *Il Risveglio,* a.I, n°6, 13 février 1898. Voir aussi « Ancora la società dei cappellai in S. Paulo », *Il Risveglio,* a.I, n°13, 3 avril 1898.

40. Cela fait remonter la création de la fédération des typographes à l'année 1895. Pour certains, elle a été créée en 1896. FERREIRA, Maria Nazareth, *op. cit.*, p. 112.

41. « L'opera da essi incominciata or fa tre anni, ha ottenuto uno sviluppo che non era da aspettarsi, per la divisione di costumi, di razze e di idiomi che qui, nel gran cosmopolitismo, regnano ed ostacolano ogni pensiero d'organizzazione ; ma colla pazienza e la perseveranza si giunge a tutto ; ed essi lo hanno dimostrato. » « O trabalhador do livro », *Il Risveglio,* a.I, n°16, 24 avril 1898.

42. « Tribuna del popolo », *Il Risveglio,* a.I, n°5, 6 février 1898,

43. « Circolo di studi sociali », *Il Risveglio,* a.I, n°9, 6 mars 1898,

44. *Ibidem.*

45. « La necessità di organizzarci alla pari dei nostri confratelli cappellai, tipografi, calzolai ed altri s'impone a voi pure. Al freddo regionalismo, bisogna anzitutto anteporre l'interesse di classe : *pensiamo al pane*. » « Convocazioni. Appello agli operai fabbri meccanici, carozzieri, maniscalchi e affini », *Il Risveglio,* a.I, n°13, 3 avril 1898.

46. En mars, les ouvriers de la chaussure se mobilisent pour manifester. « A zonzo per la città », *ibidem.*

47. MARI, Alfredo, « Lo sciopero », *Il Risveglio,* a.I, n°17, 11 mai 1898.

48. Bisogna che l'operaio si metta in testa che la sua emancipazione economica e politica, dipende dalla libertà assoluta nei suoi movimenti, e perché possa ottenerli, è necessario – tanto quanto la libertà di respirare – che

Toutefois, cette position n'est pas partagée par tous les rédacteurs du journal. Les dissensions apparaissent en particulier dans un dialogue publié en feuilleton « Propaganda minuta » où un communiste anarchiste et un anarchiste individualiste exposent leur point de vue sur l'organisation [49].

> – Nous y revoilà, n'est-ce pas ? Vous êtes à nouveau en train de faire de la propagande pour l'organisation, organisation que je crois incompatible avec l'anarchie.
>
> – Pourquoi incompatible ?
>
> – Parce que je crois que la liberté individuelle est impossible et lésée en groupe, et aussi parce que je ne peux concevoir l'anarchie comme un ensemble d'associations [50].

Après avoir analysé leurs divergences, les deux anarchistes se rendent compte que ce que l'un appelle « organisation » est en fait ce que l'autre appelle « libre entente » et que ce n'est donc pas sur les buts qu'ils sont en désaccord mais sur les moyens. Pour l'un, l'association est anti-libertaire et ne peut fonctionner. Pour l'autre, l'organisation est un moyen de propagande et si l'association ne fonctionne pas, si une personne prend le dessus et cherche à dominer les autres, ce n'est pas l'organisation qui est en cause, mais la conscience anarchiste de chacun.

Lorsque Damiani prend la direction du journal, malgré le sous-titre « organo del partito anarchico » qui apparaît jusqu'au numéro 28 (ou 27), le journal adopte une position hostile à l'égard de l'organisation. C'est ce que nous montre en particulier une note de la rédaction suite à un article d'un certain R[enato] Block sur l'organisation [51]. Les annonces de réunion des sociétés ouvrières de São Paulo ne sont plus publiées. La nouvelle orientation est nettement empreinte d'individualisme.

Plusieurs articles font l'éloge de l'acte individualiste :

> La rébellion est le grand droit des opprimés et nous le mettrons toujours en avant en saluant ceux qui hier ont utilisé ce droit – les affamés d'Italie – et ceux qui se sont rebellés isolément, je veux parler de ceux que vous calomniez et insultez infatigablement, les Angiolillo [52], Pallas [53], Lega [54], Caserio [55], Ravachol…

---

s'impossessi di tutte le materie e instrumenti di lavoro ; infine : espropriare la classe dirigente e socializzare tutte le potenti forze della produzione, ed organizzarsi per la difesa loro fino a tanto che la società non si sarà completamente trasformata. » *Ibidem.*

49. « Propaganda minuta. Inter nos », *Il Risveglio,* a.I, n°20, 31 juillet 1898 et n°21, 7 août 1898.

50. « – Siamo dunque alle solite, nevvero ? Eccovi ancora una volta a propagar l'organizzazione, organizzazione che io credo incompatibile coll'anarchia. – E perché incompatibile ? – Perché io credo la libertà individuale impossibile e lesa nelle aggruppazioni, e così pure non so comprendere l'anarchia come complesso di associazioni. » « Propaganda minuta. Inter nos », *ibidem.*

51. « N. d. R. Noi non crediamo alla rivoluzione organizzata ed anarchicamente la riteniamo assurda, come praticamente impossibile. » BLOCK, R., « Organizziamoci », *Il Risveglio,* a.II, n°44, 5 mars 1899.

52. Michele Angiolillo est un anarchiste italien. En 1897, il a tué Cánovas de Castillo, un homme d'état espagnol qu'il jugeait responsable de l'exécution de cinq anarchistes à Montjuich en 1893, voir MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.2,* p. 115. *Il Risveglio* consacre un article à Angiolillo : « Germinal », *Il Risveglio,* a.I, n°23, 21 août 1898.

53. Paulino Pallas a lancé une bombe contre un général à Barcelone en 1893. MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.2,* p. 114.

54. Paolo Lega anarchiste arrêté le 16 juin 1894, accusé d'avoir tiré un coup de feu sur Crispi. MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani, vol.1, Da Bakunin a Malatesta,* Milan, Rizzoli, 1969, p. 351.

55. Sur Sante Caserio qui a poignardé le président français Sadi Carnot en juin 1894 et a été guillotiné le 16 août 1894 voir l'article "XVI agosto. Remember", *Il Risveglio,* a.I, n°22, 14 août 1898. Sur Caserio, voir MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.2,* p. 39 et suivantes et MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.1, Des origines à 1914,* Paris, Maspero, 1983, p. 247-249.

> Ah ! ne criez pas à l'hérésie.
>
> Si un peuple peut s'affirmer et se rebeller, pourquoi un tel droit ne reviendrait-il pas à un individu [56] ?

Si l'on publie des textes de Malatesta [57]et de Kropotkine [58], on reproduit également des textes signés Albert Libertad, un anarchiste individualiste français [59]. À partir du numéro 28, sont publiés sous le pseudonyme de Souvarine [60]plusieurs articles plein d'emphase et de violence verbale :

> Si nous triomphons, nous sauverons l'humanité et nous permettrons l'avènement de l'Ere de l'amour… quand bien même la lutte terrible serait pour nous sans victoire immédiate, ce moment de lutte nous suffira pour réveiller l'humanité et pour la diriger vers une voie nouvelle.
>
> Nous la purifierons, par les flammes s'il le faut, mais nous la purifierons. […]
>
> Sourds aux gémissements et aux blasphèmes, nous étoufferons tout sentiment de pitié, nous amputerons la partie pourrie du corps social…
>
> Par le fer et par le feu, s'il le faut, mais nous sauverons l'humanité [61] !

Après le virage d'août 1898, le journal publie vingt-quatre numéros jusqu'en mai 1899, de façon quasi hebdomadaire d'août à mars. Des signes de faiblesses apparaissent cependant au bout de deux mois lorsque le journal menace ses lecteurs et abonnés de cesser de paraître [62]. Gigi Damiani écrit aux camarades de l'intérieur de l'État pour les relancer. L'un d'eux lui répond en disant qu'il fait le maximum pour secouer de l'apathie qui les caractérise ceux qui se professent socialistes-anarchistes et prie le journal de prendre le relais [63]. C'est ce que fait Damiani dans un article intitulé « Parliamoci chiaro ». Il

---

56. « La ribellione è il grande diritto degli oppressi, e noi lo accamperemo sempre, salutando coloro che ieri si valsero di questo diritto – gli affamati d'Italia – come quelli, nello stesso diritto, che ier l'altro si ribellarono isolatamente, parlo di quelli che mai vi stancate di calunniare ed insultare, gli Angiolillo, i Pallas, i Lega, i Caserio, i Ravachol… Oh ! non gridate all'eresia. Se sta bene che un popolo si affermi e si ribelli, perché un simile diritto non spetta ancora all'individuo ? », « Il diritto alla Ribellione », signé D., *Il Risveglio,* n°21, 7 août 1898. « XVI agosto. Remember », *Il Risveglio,* a.I, n°22, 14 août 1898.

57. « L'anarchia », *Il Risveglio,* n°27 (numéro manquant à la collection) et n°28, 9 octobre 1898.

58. « A lei e a autoridade », *Il Risveglio,* n°28 à 40.

59. « A meu irmão. Copiado do original por Albert Libertad », *Il Risveglio,* a.I, n°22, 14 août 1898. Sur Albert Libertad, voir MAITRON, Jean, *op. cit., vol.1,* p. 420 et suivantes.

60. Ce pseudonyme, fréquemment utilisé par les militants révolutionnaires de toutes les époques, fait référence au personnage de l'anarchiste individualiste du roman d'Emile Zola, *Germinal*. Il est probable que celui que l'on trouve dans les pages de nombreux journaux anarchistes italiens publiés au Brésil cache l'identité de Gigi Damiani. En effet, Souvarine rend compte d'un roman, *Os Malditos,* que l'auteur, résidant au Paraná, lui envoie personnellement. *La Battaglia,* a.V., n°235, 31 octobre 1909. Or, le seul anarchiste italien qui ait résidé au Paraná, avant de regagner São Paulo, est Damiani. Il y passe six années, de 1902 à 1908, et y lie des contacts avec les milieux intellectuels et littéraires. BUZZETTI, José, « Gigi Damiani », *La Battaglia,* a.V, n°198, 5 janvier 1909.

61. « Trionfando salveremo l'umanità e stabiliremo l'avvento dell'Era d'amore… e se la lotta terribile e senza vittoria immediata sarà per noi, quell'ora ci basterà a ridestarla – l'umanità – ed a spingerla su d'una nuova via. La purificheremo, colle fiamme, se sarà necessario, ma la purificheremo. E noi soffocheremo ogni sentimento di pietà, noi taglieremo dal corpo sociale la parte marcia, sordi a gemiti ed a bestemmie… Col ferro e col fuoco, se sarà necessario, ma salveremo l'umanità. » SOUVARINE, « Palingenesi anarchica », *Il Risveglio,* a.I, n°29, 16 octobre 1898. Citons également le poème en prose signé Souvarine, « Solo », *Il Risveglio,* a.I, n°28, 9 octobre 1898 et l'article « Cosa vogliamo », *Il Risveglio,* a.I, n°31, 30 octobre 1898.

62. « Continuando così, presto dovremo sospendere le pubblicazioni per mancanza di solidarietà… positiva. », « Nota bene », *Il Risveglio,* a.I, n°31, 30 octobre 1898.

63. « Come vedi, adunque, colpa io non ce n'ho… procurate voi del giornale di svegliarli un poco, un [*sic*] qualvolta il mio fiato è sprecato. Diteglielo un po' voi, compagni del *Risveglio*, ch'è vanità e tradimento professarsi seguaci d'un'idea, militi d'un partito, quando poi, per la propaganda di questa Idea, per lo sviluppo di questo partito altro non si è capaci di fare… che bere… » Vincenzo Melloni à Gigi Damiani, Bragança, 20 novembre 1898. « Corrispondenze », *Il Risveglio,* a.I, n°35, 27 novembre 1898.

s'en prend en termes assez crus aux camarades anarchistes au Brésil qui sont révolutionnaires surtout en paroles, ou après avoir bu, et sont incapables de faire vivre un journal de propagande, qui se perdent en discussions alors que la lutte est bien plus importante que les divergences internes[64]. Cet article annonce la fin du journal. Plus qu'un appel à la solidarité, c'est un dépôt de bilan :

> À part quelques vétilles et des fanfaronnades d'ivrognes, nous n'avons rien su faire de bon, de concret, de grand, de vraiment révolutionnaire.
>
> Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas compris ce qu'est la lutte et peut-être parce que nous ne sommes pas faits pour cela, en particulier sur ces terres au climat qui engourdit, où les vices triomphent et où la corruption est la base de la lutte pour l'existence.
>
> Nous n'avons même pas réussi à maintenir en vie un hebdomadaire… non pas par manque de moyens – quand les moyens manquent, on en trouve – mais parce que nous n'en comprenons pas l'importance et la nécessité pour nos idées.
>
> Ce n'est pas à la taverne que se mène la lutte révolutionnaire ; ce ne sont pas les adhésions platoniques qui nous donnent de la force, ce ne sont pas ceux qui deviennent anarchistes par sport ou par dépit qui nous donnent un parti[65].

Seuls deux numéros paraissent encore, deux mois plus tard. Le journal meurt donc par manque de souffle. Cela est confirmé par les anarchistes du Paraná qui écrivent :

> L'un de nos périodiques, le vaillant *Risveglio,* est sur le point d'achever son existence, vaincu non par la réaction, mais par les difficultés économiques. À qui la faute ?
>
> À nous, il nous en coûte de l'avouer.
>
> Eh bien, secouons-nous un peu, afin que nos adversaires n'aient pas le plaisir de nous voir réduits au silence, que notre journal continue à défendre notre idéal et à en faire la propagande[66].

Le sort semble s'acharner sur le journal car les exemplaires du 1er mai 1899, l'avant-dernier numéro, ne peuvent pas être imprimés, ce qui porte un coup fatal au journal moribond[67]. Les événements du premier mai 1899 ainsi que ceux du 20 septembre 1898 ont constitué deux épisodes marquants de la présence anarchiste à São Paulo pendant les deux années où est publié *Il Risveglio.*

64. Damiani relativise le problème de l'organisation qui s'était posé à l'intérieur du journal : « Si è parlato d'organizzazione che lede l'iniziativa individuale, di questa, che rovina l'azione collettiva o l'infastidisce […] eppoi per corollario, dopo aver bevuto il *punch* abbiamo distrutte non so quante tirannie e fatte un billione [*sic*] di rivoluzioni e mandati in aria tutti i tiranni della terra… » DAMIANI, Gigi, « Parliamoci chiaro », *Il Risveglio,* a.II, n°44, 5 mars 1899.

65. « Tolte l'inutile [*sic*] quisquilie e le smargiassate da briachi, non abbiamo saputo far nulla di buono, di pratico, di grande, di veramente rivoluzionario. Perché ? Perché non abbiamo capita la lotta e perché forse ad essa non siamo idonei, specie su queste terre dal clima che affiacca, dove i vizi trionfano e dove la corruzione è la base della lotta per l'esistenza. Non siamo arrivati nemmeno ad assicurare la vita ad un periodico settimanale… e non perché i mezzi mancano – quando mancano si trovano – ma perché non ne sappiamo comprendere l'importanza e la necessità per le nostre idee. La lotta rivoluzionaria, non è alla bettola che si combatte ; non sono le platoniche adesioni che possono darci forza, non sono gli anarchici per sport e per ripiego che ci danno un partito. » *Ibidem.*

66. « Uno dei nostri periodici, il battagliero *Risveglio*, sta per finire la sua forte esistenza sopraffatto non dalla reazione, ma dalle difficoltà economiche. Di chi la colpa ? Nostra, ci addolora confessarlo. Ebbene scuotiamoci un poco, che i nostri avversari non abbino [*sic*] il piacere di vederci ridotti a tacere, che il nostro giornale continui la difesa e la propaganda del nostro ideale. » Il gruppo libertario paranaguense, Paraná, 3 avril 1899, « Appello ai compagni » *Il Risveglio,* a.II, n°46, 14 mai 1899.

67. « Se il 1° Maggio il Risveglio non è apparso, lo dobbiamo all'impastellamento [à la destruction] di due pagine accaduto proprio sulla porta della stamperia ; ultimo attentato di una truce fatalità alla nostra povera tasca. Tutto pare cospirare contro noi. Eppure non ci arrendiamo e non ci arrenderemo né al caso né al conte

II.2.3 *XX settembre* 1898 : heurts entre les anarchistes et la colonie italienne

Les événements de Milan en mai 1898, en particulier la répression meurtrière menée par le général Bava-Beccaris qu'Humbert 1er félicite et récompense[68], émeuvent fortement les Italiens de São Paulo, et surtout les socialistes et les anarchistes. Ces événements sont désormais régulièrement cités dans la longue liste des forfaits commis par la bourgeoisie contre la classe ouvrière, avec les milliers de morts de la Commune, les martyrs de Chicago, les exécutions de Montjuich en Espagne, etc. À cause des événements de Milan, les anarchistes considèrent comme un défi la manifestation officielle du 20 septembre organisée par les sociétés italiennes, qui prévoit un passage devant le consulat pour rendre hommage au représentant du souverain d'Italie. Ils organisent donc une contre-manifestation destinée à faire parvenir aux oreilles du consul « une autre voix que celles des voleurs, des flatteurs et des espions italiens à la solde de la police brésilienne[69] ». Toutes les sources indiquent que les contre-manifestants sont très peu nombreux[70]. Fanfulla avance le chiffre de vingt[71]. Seul Gigi Damiani, qui évoque à nouveau en 1919 cette affaire dans la rubrique italienne de *A Plebe,* un journal anarchiste brésilien né en 1917, indique que c'est à un groupe de retardataires et non à l'ensemble des contre-manifestants, beaucoup plus nombreux, que s'en prennent les patriotes[72].

Que la manifestation ait regroupé un petit ou un grand nombre de personnes, les différentes versions concordent sur l'essentiel : des opposants à la monarchie italienne ont été pourchassés et battus par des monarchistes convaincus. Voici la version des faits que rapporte l'ambassadeur d'Italie à ses supérieurs à Rome :

> Le *Jornal do Comércio* de ce matin publie le télégramme que le président de l'État aurait adressé au président de la république. On y lit que le 20 septembre deux Espagnols et trois Italiens ont été arrêtés alors qu'ils placardaient des affiches subversives dans le but de perturber la fête de ce jour. À deux heures de l'après-midi les associations italiennes défilaient en ville en ordre et en signe de fête ont rendu leurs hommages au président de l'État. Tandis que la procession civique passait devant l'habitation du Consul Général d'Italie, d'autres anarchistes ont émis des cris séditieux et injurieux, et ont été repoussés par les Italiens qui défilaient. Plusieurs coups de revolver ont été tirés et ont provoqué

Antonelli. Avanti. Ma che i compagni non ci lascino soli ! » « Avviso », *ibidem*. *Impastellamento* est claqué sur le mot portugais *empastelamento* qui s'emploie lorsque le matériel de composition d'un journal est rendu, volontairement ou accidentellement, inutilisable.

68. Le texte du télégramme d'Humbert 1er au général Bava Beccaris est publié dans le numéro unique *Provittime politiche d'Italia* qui paraît à São Paulo le 29 juillet 1914.

69. [DAMIANI, Gigi], « XX Settembre 1908-1919 », « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°12, 20 septembre 1919.

70. « Fa oggi un anno che in pochi, ma coscienti, tentammo porre un argine a la sfacciata camorra che impunemente tresca la patriottica danza. » Extrait du texte d'affiche signée : Per i gruppi socialisti-anarchici, Luigi Giusti, Emilio Bruschi, Zeffirino Bartolomassi, « XX Settembre 1899. Proletari », IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373. Le journal *Il Risveglio* insiste aussi sur le petit nombre des manifestants et fait comprendre que si tout le monde avait été là, Mattei ne serait pas mort. SOUVARINE, « Impressioni. Ad Ettore Mattei », *Il Risveglio,* a.I, n°34, 20 novembre 1898. L'ambassadeur italien parle d'un « groupe d'anarchistes ». Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 24 septembre 1898, ASMAE, Serie Polizia internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici di San Paolo, 1898-1899. Un compte rendu des événements paru en 1909 parle d'une « poignée de camarades ». MASTR'ANTONIO, [Alessandro Cerchiai], « Il primo anarchico che ha pagato col proprio sangue il suo amore alla causa nel Brasile. *Almanacco della rivoluzione,* Edito a cura del gruppo La Propaganda, S. Paolo (Brasile) », São Paulo, 1909, p. 75.

71. « Cronaca XX settembre. La manifestazione di ieri », *Fanfulla,* n°1390, 21 septembre 1898.

72. [DAMIANI, Gigi], « XX Settembre 1908-1919 », cit.

le désordre : deux anarchistes tous deux blessés, dont un grièvement, ont été arrêtés [73].

L'anarchiste grièvement blessé est Polinice Mattei qui succombe à ses blessures le lendemain. Les responsables de ces actes de violence physique sont connus : l'ambassadeur évoque les « sociétés italiennes les plus compromises dans la chasse à l'anarchiste [74] ». Il s'agit des sociétés régionales "Calabresi uniti" et « Trinacria [75] ». Mais il est difficile de dire si la bastonnade a été préméditée comme le laissent entendre certains comptes rendus où l'on affirme que les patriotes ont été armés et poussés à tuer [76]. C'est aussi la version que donnent les socialistes [77]. Pour *Fanfulla* qui publie un compte rendu le lendemain du drame, il est logique que les manifestants, « dans l'exercice d'un droit sacro-saint », réagissent à ce qu'ils ressentent comme une provocation [78]. En tout cas, les coupables, avec ou sans préméditation, ne sont pas punis puisque l'on s'occupe en haut lieu de leur éviter de subir de représailles [79].

Il nous manque malheureusement la version à chaud des anarchistes puisque le numéro 27 de *Il Risveglio,* qui a dû paraître autour du 25 septembre, est absent dans la collection de l'IISG. Les numéros suivants nous apprennent cependant qu'une souscription est ouverte en faveur de la famille Mattei et qu'une manifestation est organisée par les anarchistes le 13 novembre 1898 pour rendre hommage à Polinice Mattei. La date de cette manifestation, qui regroupe plusieurs sociétés italiennes au cimetière de São Paulo, n'a pas été choisie au hasard. Ainsi que l'indique une affiche diffusée le 11 novembre 1898 [80], le parallèle est fait entre le premier martyr anarchiste de São Paulo et les martyrs de Chicago de 1887 [81]. En 1900, le même rapprochement entre les martyrs américains et Polinice Mattei apparaît dans le supplément du 11 novembre du journal *Palestra Social* [82].

Figure 13 : Dessin représentant Polinice Mattei, *Spartacus*, Rio de Janeiro, a.I, n°8, 20 septembre 1919

---

73. « Il *Jornal do Comércio* di stamane pubblica il telegramma che il presidente dello Stato avrebbe diretto al presidente della repubblica dal quale risulta che il giorno 20 furono arrestati due Spagnuoli e tre Italiani mentre affiggevano manifesti sovversivi allo scopo di turbare la festa del giorno. Alle due pomeridiane la associazioni Italiane percorrevano la città col massimo ordine e si recarono in segno di festa a complimentare il presidente dello Stato. Passando la processione civica avanti la casa del Regio Console Generale, altri anarchici emisero grida sediziose ed ingiuriose, essendo respinti dagli stessi Italiani manifestanti. Furono tirati vari colpi di revolver che provocarono un rapido disordine : furono arrestati due anarchici ambedue feriti uno dei quali gravemente. » Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 22 septembre 1898, ASMAE, Serie Polizia internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici di San Paolo, 1898-1899.

74. Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 24 septembre 1898, *ibidem*.

75. [DAMIANI, Gigi], « XX Settembre 1908-1919 », cit.

76. MASTR'ANTONIO, [Alessandro Cerchiai], « Il primo anarchico che ha pagato col proprio sangue il suo amore alla causa nel Brasile », cit. et [DAMIANI, Gigi], « XX Settembre 1908-1919 », cit.

77. « Ai blateratori di libertà di pensiero e di coscienza, ricordiamo che tre anni or sono veniva assassinato in S. Paulo da una turba di ubbriachi di patriottismo l'anarchico POLINICE MATTEI. Combattenti in un campo differente a quello in cui militava il povero assassinato, lo ricordiamo agli operai, facendo voti che si formi nel popolo quell'educazione politica atta a sostituire gli istinti inconsapevoli e brutali. » « Ricordiamo », *Avanti !,* a.II, n°49, 21-22 septembre 1901.

78. « Cronaca XX settembre. La manifestazione di ieri », *Fanfulla,* n°1390, 21 septembre 1898.

79. Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 24 septembre 1898, cit.

80. « XI de novembre 1887. Os martyres do porvir », Publicação do jornal *Il Risveglio*, São Paulo, 11 novembre 1898. L'affiche est signée : Os socialistas anarchicos. IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

81. August Spies, Louis Lingg, Adolph Fisher, Albert Parsons, Georges Engel ont été arrêtés en mai 1886 à Chicago, accusés d'avoir lancé une bombe dans les rangs des policiers. Quatre d'entre eux ont été pendus le 11 novembre 1887. Le cinquième s'est suicidé dans sa cellule. Sur les martyrs de Chicago, voir DOMMANGET, Maurice, *Histoire du 1*er*Mai,* Paris, Editions de la Tête aux Feuilles, 1972, p. 43-53.

82. « Commemorazione », *Palestra Social,* Supplément du 11 novembre 1900.

Les anarchistes de São Paulo n'oublient pas cette affaire. Le 20 septembre, le 11 novembre sont autant d'occasions de commémorer la mort de Mattei et de dénoncer le patriotisme et ses méfaits. Ainsi en 1899 :

> Souvenez-vous qu'il y a aujourd'hui un an, une foule inconsciente, ivre de sang, exhalant les derniers soupirs de cette société bourgeoise putréfiée, immolait sur l'autel de l'Idée, le premier martyr anarchiste sur ces terres POLINICE MATTEI père aimant et travailleur assidu [83].

Le 20 septembre 1901, le *Circolo educativo libertario Germinal* publie un numéro unique dont la première page est consacrée à la mémoire de Polinice Mattei [84]. Le même jour, le groupe *Pensiero e azione* publie un autre numéro unique *La Terza Roma* qui évoque également le souvenir de Mattei. Les socialistes ne sont pas en reste avec un article dans leur journal *Avanti !* [85]Régulièrement, le sujet revient dans la presse anarchiste italienne à São Paulo [86].

Alors que 1898 marque une période de relâchement dans la répression, l'affaire Mattei attire sur les anarchistes l'attention des autorités locales qui s'étaient montrées plus clémentes, ou plus inefficaces, par rapport aux premières années de la décennie. Après les événements du 20 septembre 1898, l'ambassadeur Antonelli, échangeant des propos avec le ministre des Affaires étrangères brésilien, le général Cerqueira, lui fait remarquer l'excès de tolérance de la part de la police de São Paulo :

> Le Ministre a observé que les événements de São Paulo n'avaient pas d'antécédents et que tout le monde jugeait que le parti anarchiste ne trouverait pas beaucoup de prosélytes. Mais si les choses ne se déroulent pas ainsi, le gouvernement devra peut-être établir une colonie d'anarchistes à l'intérieur de l'État du Mato Grosso [87], c'est-à-dire à deux mois de la mer, endroit par conséquent dépourvu de communications aisées, mais fertile et productif. Je remerciai mon interlocuteur pour ses déclarations […] et avant de le quitter, lui remis quelques imprimés subversifs provenant de São Paulo – dont je joins ici un exemplaire –

83. « Rammentatevi che fa oggi un anno che una folla incosciente, briaca di sangue, affermando gli ultimi aneliti di questa putrefatta società borghese, immolava su l'altare de l'Idea, il primo martire del pensiero in queste terre POLINICE MATTEI padre amoroso e lavoratore indefesso. » « XX settembre 1899. Proletari » cit. Voir aussi une affiche diffusée à Ribeirão Preto : « XX settembre 1899. Ribeirão Preto, Il gruppo Germinal », Tip. do *Diário da Manhã,* IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

84. FREITAS, Afonso A. de, *A imprensa periódica de São Paulo desde os seus primórdios em 1823 até 1914,* São Paulo, Tipografia do "Diário oficial", 1915, p. 564.

85. « Ricordiamo », *Avanti !*, cit.

86. « Diamo fiori ai ribelli caduti », *La Nuova Gente,* numéro unique, 20 septembre 1903. Voir aussi les articles déjà cités de Cerchiai et Damiani : MASTR'ANTONIO, [Alessandro Cerchiai], « Il primo anarchico che ha pagato col proprio sangue il suo amore alla causa nel Brasile. *Almanacco della rivoluzione,* edito a cura del gruppo La Propaganda S. Paolo (Brasile) », São Paulo, 1909, p. 73-76. [DAMIANI, Gigi], « XX Settembre 1908-1919. La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°12, 20 septembre 1919. Voir encore « 1898. XX settembre 1908 », *La Battaglia,* a.V, n°185, 20 septembre 1908. DAMIANI, Gigi, « La rivincita degli assassini », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913. MASTR'ANTONIO, « O primeiro anarquista que pagou com o próprio sangue o seu amor a causa no Brasil », *Spartacus,* Rio de Janeiro, a.I, n°8, 20 septembre 1919. En 1947, le souvenir de Mattei où toujours présent. Un rédacteur du journal anarchiste *A Plebe,* Francesco Scudelario, d'origine italienne, rend hommage à la « première victime du mouvement libertaire brésilien. » SCUDELARIO, Francesco, « Um XX de Setembre sangrento. Como tombou a primeira vítima do movimento libertário brasileiro », *A Plebe,* a.XXXI, n°8, 15 septembre 1947.

87. On ne peut s'empêcher de penser à ce propos au projet de colonie du jardinier allemand qui travaille à l'École d'agronomie où enseigne Giovanni Rossi en 1896. Ce jardinier était-il en fait un agent, volontaire ou involontaire, du gouvernement brésilien désireux de se débarrasser des anarchistes ?

> en lui faisant remarquer qu'une telle propagande avait peut-être été trop longtemps tolérée par les autorités de la police de cet État[88].

Cette affaire est la première qui oppose les anarchistes à la colonie italienne de São Paulo, monarchiste et bien-pensante, dont *Fanfulla* reflète désormais l'image. C'est aussi la preuve que socialistes et anarchistes, malgré l'éloignement manifesté dans *Il Risveglio,* continuent de collaborer lorsque les événements l'exigent, mettant momentanément de côté leurs divergences. Cette collaboration est encore constatée lors d'un meeting en janvier 1899, « le premier meeting des socialistes et des anarchistes à São Paulo[89] » qui réunit mille participants que la police disperse au bout d'une heure et demie[90], et lors du 1er mai 1899.

II.2.4 Le 1er mai 1899

La visite de l'ambassadeur d'Italie à São Paulo en mai 1899 provoque de nouveaux incidents, non meurtriers cette fois. Le comte Antonelli arrive à São Paulo le 28 avril[91]. Les anarchistes ne sont pas en mesure de donner à la manifestation du 1er mai toute l'ampleur désirée car le numéro de *Il Risveglio* qui devait paraître ce jour-là est détruit. Cependant, au milieu du cortège, anarchistes et socialistes manifestent plus bruyamment que les autres. On entend des sifflets, des quolibets et même, semble-t-il, des menaces de mort adressées à Antonelli. La police intervient, confisque le drapeau anarchiste, dissout le rassemblement sans procéder à aucune arrestation. Le journal *Fanfulla,* qui rend compte des événements, semble regretter que les fauteurs de trouble soient restés impunis. Il condamne leur comportement et prend ouvertement la défense de l'ambassadeur :

> L'incident des sifflets fut commenté avec mépris par toute la population. Quelqu'un a observé avec justesse qu'il était étrange que les prédicateurs de la fraternité sifflassent un ministre qui œuvre pour la fraternité entre deux peuples. Et l'on a ajouté ce commentaire : Vous vous rendez compte, si le comte Antonelli œuvrait pour la fraternité universelle ! On le tuerait, pour le moins[92].

Quant à l'ambassadeur, il s'arrange pour faire savoir aux autorités italiennes et brésiliennes qu'il était absent de São Paulo ce jour-là[93], sous-entendant peut-être que s'il avait été là, sa seule présence aurait suffi à rétablir l'ordre. Son bouc émissaire est le

88. « Il signor Ministro osservò che i fatti di San Paolo non avevano precedenti e che da tutti si riteneva che il partito anarchico non dovesse trovare proseliti ma se ciò non accadesse, il governo dovrà forse ricorrere al mezzo di una colonia di anarchici nell'interno dello Stato di Mato Grosso, ossia a due mesi dal mare, posto quindi privo di facili comunicazioni, ma fertile e produttivo. Ringraziai il mio interlocutore delle sue dichiarazioni […] e prima di lasciarlo, gli consegnai vari stampati sovversivi provenienti da San Paolo – di uno dei quali qui compiego un esemplare – facendogli rilevare che una siffatta propaganda era stata forse troppo a lungo tollerata dalle autorità di polizia di quello stato. » Légation d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 24 septembre 1898, cit.

89. Ce n'est certes pas la première fois que socialistes et anarchistes se trouvent réunis dans une manifestation de ce genre. Un tract conviant à un meeting le 19 septembre 1897 comporte la signature d'anarchistes et de socialistes. IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°373.

90. « Il comizio di Domenica », *Il Risveglio,* a.II, n°40, 8 janvier 1899.

91. *Fanfulla,* n°1572, 29 avril 1899.

92. « L'incidente dei fischi venne commentato sdegnosamente dall'intera popolazione. Qualcuno osservava giustamente essere curioso che proprio dai predicatori della fratellanza si fischiasse ad un ministro il cui programma è la fratellanza fra due popoli. E si aggiungeva a mo' di commento : Figuriamoci se il conte Antonelli predicasse la fratellanza universale ! Lo accopperebbero per lo meno. » « Il 1° maggio in S. Paulo », *Fanfulla,* n°1574, 3 mai 1899.

93. L'ambassadeur Antonelli au MAE, Légation d'Italie, Rio de Janeiro, 21 mai 1899, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici di San Paolo, 1898-1899.

socialiste Alcibiade Bertolotti, dont il apprend qu'il est employé par l'État de São Paulo. L'ambassadeur met tout en œuvre pour que Bertolotti soit licencié [94].

Il Risveglio consacre deux articles aux événements du 1er mai. Le premier nous apprend que l'ambassadeur a passé deux heures au ministère de l'Agriculture pour « tenter de faire perdre son emploi à l'ingénieur Bertolotti » et pour obtenir la déportation de certains anarchistes [95]. Le second est une réponse à l'article du *Fanfulla* sur la « fraternité universelle » :

> Comment !? Nous voulons la fraternité universelle et nous nous en prenons à l'homme remarquable qui recherche la fraternité… entre les *fazendeiros* et les colons, entre les bourreaux et leurs victimes ?
>
> Voilà les erreurs impardonnables que l'on commet en ne lisant pas le *Fanfulla* [96] !

Les deux articles expliquent que les manifestants n'ont pas voulu attaquer la personne de l'ambassadeur, mais le symbole du gouvernement réactionnaire de l'Italie. *Il Risveglio* confirme que le drapeau anarchiste a été confisqué et c'est l'occasion pour le journal de lancer ses dernières flèches :

> Les autorités ont voulu elles aussi se montrer à la hauteur de la situation… républicaine. Par un acte pitoyable de flagornerie à l'égard du plénipotentiaire… de la monarchie de Savoie, elles ont séquestré le drapeau anarchiste et le surveillent jalousement.
>
> Glorieux trophée…qui coûte 12 000 reis !!
>
> Peut-être veulent-ils cacher les vices de la république avec ces trois mètres de coton ? Pauvres imbéciles !! [97]

II.2.5 Après *Il Risveglio*

Alors que *Il Risveglio* disparaît à São Paulo, d'autres journaux anarchistes italiens naissent en dehors de la capitale pauliste.

Il Diritto voit le jour à Curitiba en 1899, peut-être en mars ou en avril. Il est difficile de ranger ce périodique parmi les journaux italiens puisqu'il n'a d'italien que le titre et la devise qui est d'ailleurs traduite en portugais par la suite [98]. En revanche, le journal vaut d'être cité car son directeur et fondateur est Egizio Cini, un ancien colon de la Cecilia qui s'est établi à Curitiba. On retrouve aussi parmi les souscripteurs les noms d'anciens

94. Le rapport de l'ambassadeur sur les événements du 1er mai contient trois documents annexes : la copie de la lettre d'Antonelli au ministère de l'Intérieur de l'État de São Paulo du 3 mai 1899, dans laquelle il s'informe des mesures prises par les autorités compétentes et dénonce Bertolotti comme le principal responsable ; la copie de la réponse du ministre de l'Intérieur qui dément les sifflets et les quolibets et affirme que toutes les mesures ont été prises ; une coupure du journal *O País* du 16 mai 1899 qui annonce le licenciement de Bertolotti : « Foi demitido, a bem do serviço público, o engenheiro Alcibiades Bertolotti, de ajudante da superintendência das Obras Públicas." L'ambassadeur Antonelli au MAE, 21 mai 1899, ASMAE, cit.

95. DEMOS, « Lettera aperta al conte Antonelli », *Il Risveglio,* a.II, n°46, 14 mai 1899.

96. « Come !? vogliamo la fratellanza universale, eppoi ce la prendiamo coll'egregio uomo che cerca la fratellanza… dei fazendeiros con i coloni ? dei carnefici colle vittime ? Ecco gli errori imperdonabili che si commettono a non leggere il *Fanfulla* ! » DEMOCRITO, « Dopo », *Il Risveglio,* a.II, n°46, 14 mai 1899.

97. « Le autorità hanno voluto mostrarsi all'altezza della situazione… repubblicana. Per un compassionevole atto di ruffianesimo al plenipotenziario… della monarchia di Savoia, hanno sequestrato la bandiera anarchica e gelosamente se la custodiscono. Glorioso trofeo… del prezzo di 12$000 !! Che ci vogliono coprire le magagne della repubblica con quei tre metri di cotone ? Poveri citrulli !! » *Ibidem.*

98. Le changement a lieu à partir du n°17 du 25 mars 1900. La collection de l'IISG ne commence qu'à partir du n°11 du 8 octobre 1899. Il est possible qu'avant cette date le journal ait été écrit en italien.

membres de la Cecilia, Colli, Agottani, Minardi, Costagli, toujours installés à Palmeira, ainsi qu'Ernesto Paccini et Giovanni Rossi. Autant qu'on puisse en juger par les listes que publie le journal, les souscripteurs de *Il Diritto* sont pour la plupart italiens.

Le journal est également en rapport avec les anarchistes de São Paulo. Ainsi, le numéro 18 ouvre une souscription au bénéfice du camarade Alfredo Mari dont on avait perdu la trace depuis *Il Risveglio*[99], et *Il Diritto* participe financièrement à la publication d'un numéro unique à São Paulo[100]. Gigi Damiani est lui aussi souscripteur du journal[101]. Il en est également le collaborateur[102].

II.2.6 L'arrestation de Gigi Damiani

Cette collaboration est interrompue par l'arrestation dont Damiani fait l'objet à São Paulo vers la moitié de l'année 1900, sans doute entre mai et juillet. Il a fait allusion à ce séjour en prison devant son biographe Ugo Fedeli qui rapporte ses propos :

> Quand Gaetano Bresci attenta à la vie d'Humbert 1^{er}(29 juillet 1900) j'étais déjà au Brésil. Je me trouvais en prison. Mes geôliers avaient appris que j'étais un anarchiste enfui d'Italie depuis peu et quand ils surent que le roi d'Italie avait été tué, ils me mirent, je ne sais pourquoi, en cellule de punition. Je devais chaque soir me déshabiller et mettre mes effets hors de la cellule[103].

Damiani est arrêté en même temps que José Sarmento, ex-collaborateur du journal *Il Risveglio.* Ils sont accusés tous deux d'avoir fait subir des violences sexuelles à Margherita, une jeune fille de la bourgeoisie qui avait en réalité fui sa famille par amour pour Sarmento[104]. Sarmento est condamné[105]alors que Damiani est libéré, fin octobre ou début novembre 1900[106].

Sa libération est annoncée par des journaux de plusieurs tendances, dont le journal socialiste italien de São Paulo, *Avanti !* :

> L'acquittement à l'unanimité qui lui a rendu la liberté est un soufflet mérité et sonore infligé aux persécuteurs de Damiani. Mais qui le dédommagera des longs mois passés en prison sous une accusation infâme[107] ?

---

99. « Sottoscrizione a favore del compagno Alfredo Mari », *Il Diritto,* a.II, n°18, 1er mai 1900. Cette souscription est destinée à payer le voyage de retour de Mari en Italie. Ses traces se perdent ensuite. Il est à Rome en 1915 et il y est mort en 1916. ACS, CPC, b.3054, fasc. Alfredo Mari.
100. « Piccola posta », *Il Diritto,* a.II, n°17, 25 mars 1900 et « Spese », *Il Diritto,* a.II, n°18, 1er mai 1900. Il s'agit vraisemblablement d'un numéro unique prévu pour le 18 mars 1900 et publié par le *Gruppo Acratico* de São Paulo. Voir « Appello », *La Canaglia,* n°4, 25 février 1900.
101. « Sottoscrizione », *Il Diritto,* a.I, n°16, 25 février 1900.
102. DAMIANI, Gigi, « Lôgica da violência », *Il Diritto,* a.II, n°17, 25 mars 1900.
103. « Quando Gaetano Bresci attentò alla vita di Umberto I (29 luglio 1900) io ero già nel Brasile. Anzi, mi trovavo in prigione, ed avendo i miei carcerieri saputo che ero anarchico da poco fuggito dall'Italia, quando seppero della uccisione del re d'Italia, non so perché, mi misero nella cella di punizione, dove ogni sera dovevo denudarmi e mettere tutti i miei indumenti fuori della cella. » FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954, p. 21.
104. GUERMANETTO, « Lettera al signor Capo Valente », *Palestra Social,* a.I, n°2, 2 décembre 1900.
105. Plusieurs lettres de lui, écrites en prison, paraissent dans *Palestra Social*. Voir par exemple les n°3 du 23 décembre 1900 et n°5 du 2 février 1901.
106. Dès le 4 novembre 1900, il fait transmettre un message à un camarade à Londres dans le journal *Palestra Social*. « Correspondência administrativa », *Palestra Social*. a.I, n°1, 4 novembre 1900.
107. « L'assoluzione ad unanimità che lo ha reso nuovamente libero è uno schiaffo meritato e sonoro inflitto ai persecutori del Damiani. Ma intanto chi risarcirà costui dei lunghi mesi passati in carcere, sotto un'accusa infame ? » *Avanti !,* n°5, 17 novembre 1900.

Il Diritto, dont la parution est très irrégulière, suit, quoiqu'avec retard, l'affaire de son collaborateur. Deux articles lui sont consacrés, l'un pour dénoncer l'arrestation de Damiani[108], l'autre pour annoncer qu'il a été libéré[109]. Damiani reprend ensuite ses collaborations au journal[110]. Il finit par quitter São Paulo et par s'installer à Curitiba.[111]

Figure 14 : Carte de l'État de São Paulo et les principaux lieux cités

II.2.7 *La Canaglia*

La Canaglia de Ribeirão Preto mérite également d'être cité parmi les journaux anarchistes italiens de cette période. Non seulement parce que Gigi Damiani y collabore avant son arrestation[112], mais aussi parce que c'est le seul journal anarchiste en italien paru à l'intérieur de l'État et non dans la capitale de São Paulo. À Ribeirão Preto, l'un des plus grands centres d'immigration italienne de l'État de São Paulo, il existe un groupe d'anarchistes suffisamment actif pour publier en septembre 1899 une affiche à la mémoire de Polinice Mattei[113]. Ce groupe, *Germinal*, crée également en janvier 1899 un « Centre ouvrier d'instruction » destiné à éclairer le travailleur sur ses droits, à l'éduquer et à développer en lui des sentiments de solidarité en l'éloignant de la corruption par l'étude[114]. C'est du groupe *Germinal* qu'émane le journal *La Canaglia* qui voit le jour en janvier 1900[115]. S'il ne reste qu'un numéro disponible de ce journal, on est assez bien renseigné sur le contenu de l'ensemble des huit numéros grâce aux actes du procès d'Isidoro Bozzolan, le directeur du journal, au Tribunal de Rovigo en 1900.[116]

Les rédacteurs du journal sont des artisans. Parmi eux, il y a un boulanger, un chapelier, un typographe et un peintre[117]. Aucun lien donc avec les colons des *fazendas.* Le journal publie cependant une lettre, ou du moins les extraits lisibles d'une lettre en provenance d'une *fazenda* des environs de Jaboticabal qui dénonce la situation de colons « dépendant d'une espèce de bête féroce », vivant en plein air, à peine abrités par les plants de café, qui n'ont pour l'instant « pas reçu la bastonnade » mais qu'on ne veut ni laisser partir ni nourrir. Voici le commentaire du journal :

> Ce qui nous étonne, c'est qu'une masse de colons se voient vaincus et même disposés à se laisser frapper. C'est le *fazendeiro* qu'il faut frapper, les amis…

108. « A bom entendedor… », *Il Diritto,* a.II, n°23, 10 octobre 1900.
109. « Justiça burguesa », *Il Diritto,* a.II, n°24, 25 décembre 1900.
110. « Os assassinos da Internacional », *Il Diritto,* a.II, n°24, 25 décembre 1900. « Jesus de Nazareth », *Il Diritto,* a.III, n°28, 25 décembre 1901. « O grande culpado » et « Não julgar », *Il Diritto,* a.III, n°32, 11 juin 1902.
111. Il est à Curitiba en juin 1902. « Piccola posta », *O Amigo do Povo,* a.I, n°5, 7 juin 1902. Il y arrive sans doute dès la fin avril ou le début du mois de mai.
112. DAMIANI, Gigi, « Vigliacchi », *La Canaglia,* n°3, 11 février 1900 et « Giacobinismo », *La Canaglia,* n°4, 25 février 1900. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo. vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero,* Florence, Crescita Politica Editrice, 1976, p. 60.
113. « XX settembre 1899. Ribeirão Preto. Il gruppo Germinal », cit.
114. « Corrispondenze », *Il Risveglio,* a.I, n°40, 8 janvier 1899. On apprend également qu'au moment où l'on forme ce centre, les anarchistes de Ribeirão Preto attendent la visite de Pietro Gori.
115. Le journal est annoncé dans le n°83 de l'*Avvenire* de Buenos Aires du 18 novembre 1899. BETTINI, Leonardo, *op. cit., vol.2,* p. 60.
116. BETTINI, Leonardo, *op. cit., vol.2,* p. 60-61. Bettini, qui a consulté les actes de ce procès, nous apprend que Bozzolan a émigré au Brésil en avril 1891. En juin 1900, il rentre en Italie où il est arrêté dès le mois d'août. Il n'est relâché qu'en juin 1901. On retient contre lui la virulence des propos de son journal *La Canaglia* à l'égard du roi d'Italie Humbert 1er. Dans l'acte d'accusation, on reproche en particulier à Bozzolan d'avoir écrit qu'« Humbert Unique est un crétin. » (« Maffiosi alla Camera », *La Canaglia,* n°2, 21 janvier 1900.) Le nom d'Isidoro Bozzolan est déjà connu des lecteurs de *Il Risveglio* car il a été longtemps chargé de percevoir les abonnements du journal de la capitale à Ribeirão Preto.
117. BETTINI, Leonardo, *op. cit., vol.2,* p. 60.

et fort. C'est le seul remède. La seule façon de lutter contre tous les maux. Frappez-le et prenez possession de la colonie que vous avez cultivée et fécondée[118].

Ce conseil apparaît peu réaliste lorsqu'on connaît les pénibles conditions de vie des colons des *fazendas.* Plusieurs années vont s'écouler avant que la presse anarchiste italienne de São Paulo mène une action concrète en faveur des colons des *fazendas* et reflète véritablement la vie des émigrés[119].

Ho preso in esame la proposta delle ricompense presentatemi dal ministro della guerra a favore delle truppe da Lei dipendenti e col darvi la mia approvazione fui lieto ed orgoglioso di onorare la virtù di disciplina, abnegazione e valore di cui esse offersero mirabile esempio. A Lei personalmente volli conferire MOTU PROPRIO la Croce di grande Ufficiale dell'ordine militare di Savoia, per rimeritare il servizio che Ella rese alle istituzioni ed alla civiltà perché Le attesti col mio affetto la riconoscenza mia e della Patria.

Umberto.

Télégramme d'Humbert 1er au général Bava Beccaris, après la répression de l'insurrection milanaise de mai 1898.

118. « Quel che ci meraviglia è che una massa di coloni si vedono vinti e disposti a lasciarsi anche picchiare. È il fazendeiro che bisogna picchiare, amici… e forte e questo è l'unico rimedio. L'unico riparo a tutti i mali. Picchiatelo e impadronitevi della colonia da voi coltivata e fecondata. » « Un po' di tutto », *La Canaglia*, n°4, 25 février 1900.

119. Voir le paragraphe intitulé « Dénonciation des conditions de vie dans les *fazendas* », III.1.4.[1] Le dictionnaire Battaglia donne les définitions suivantes du mot *palestra* : « Luogo o ambiente in cui si svolge un'attività, per lo più di carattere intellettuale, spesso in competizione con altre persone, o si manifestano le attitudini e le qualità morali. Mezzo per difendere le proprie idee, in particolare letterarie e artistiche e per confrontarle con quelle altrui. »

II.3 DES ANARCHISTES ITALIENS PLUS INTERNATIONALISTES QUE JAMAIS

II.3.1 *Palestra Social*

C'est une nouvelle équipe qui prend le relais à São Paulo et qui fonde en novembre 1900 le journal *Palestra Social.* Malgré le titre, et bien que le journal publie aussi quelques articles en français, espagnol et portugais, il s'agit bien d'un journal italien. Le titre témoigne non seulement un désir, rapidement satisfait par les événements, d'élargir le mouvement à toutes les nationalités présentes à São Paulo, mais aussi de confronter les points de vue, de s'ouvrir à toute discussion[1].

Parmi les fondateurs figure Tobia Boni, parti pour le Brésil le 8 septembre 1898[2]. Celui-ci abandonne le journal assez rapidement pour fonder le groupe *Nuova civiltà* qui publie des opuscules et des brochures de propagande et parfois des numéros uniques[3]. Boni est désormais fidèle à cette activité : il fonde encore, quelques années plus tard et toujours dans le même but, le groupe *La Propaganda*. Son atelier de bijouterie est un lieu d'échange d'ouvrages et de journaux anarchistes « dont la vente constitue une de ses spéculations louches, après le recel d'objets volés qui est sa source principale de revenus[4] ». C'est en tout cas ce qu'affirment les services de l'ambassade italienne qui sont persuadés que Boni est trafiquant et receleur, mais aussi faux-monnayeur. Les fonctionnaires italiens ont dû s'inquiéter des sommes d'argent que Boni recueille et envoie à la presse anarchiste en Italie[5]. Boni était pourtant des plus honnêtes : lorsqu'il quitte *Palestra Social,* il donne scrupuleusement au nouvel administrateur l'argent qui revient au journal[6].

Palestra Social annonce rapidement un changement d'orientation[7]. Le cercle des personnes qui participent à la rédaction est élargi pour que le journal cesse d'être le reflet des positions d'un petit groupe[8]. Il est également décidé de ne plus signer les articles, ce qui rend évidemment très difficile l'identification des collaborateurs. Quelques noms

1. Le dictionnaire Battaglia donne les définitions suivantes du mot *palestra* : « Luogo o ambiente in cui si svolge un'attività, per lo più di carattere intellettuale, spesso in competizione con altre persone, o si manifestano le attitudini e le qualità morali. Mezzo per difendere le proprie idee, in particolare letterarie e artistiche e per confrontarle con quelle altrui. »
2. Cenno biografico, prefettura di Siena, 12 septembre 1898, ACS, CPC, b.733, fasc. Tobia Boni.
3. *Palestra Social,* a.II, n°10, 1er mai 1901 nous apprend que le groupe *Nuova Civiltà* publie un numéro unique le premier mai 1901. Tobia Boni s'occupe également de diffuser gratuitement dans les *fazendas* et les ateliers le texte de Malatesta *Fra contadini. O Amigo do Povo,* n°4, 24 mai 1902. Il veut aussi fonder une bibliothèque. *O Amigo do Povo,* n°7, 21 juin 1902.
4. « ...la cui vendita costituisce una delle sue losche speculazioni, dopo quella della ricettazione di oggetti rubati, fonte principale dei suoi guadagni. » Légation italienne à Petrópolis, 12 juillet 1906, ACS, CPC, b.733, fasc. Tobia Boni.
5. Légation italienne à Petrópolis, 12 septembre 1906, *ibidem.*
6. « Piccola posta », *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901.
7. *Palestra Social,* a.I, n°3, 23 décembre 1900.
8. « Avviso importante », *Palestra Social,* a.II, n°5, 2 février 1901.

apparaissent cependant, ceux de Gigi Damiani[9], Augusto Donati[10]et Angelo Bandoni, un nouveau venu dans les rangs de l'anarchisme italien de São Paulo. Bandoni a quitté l'Italie le 16 avril 1900[11] et réside dans un premier temps à Agua Virtuosa d'où il envoie ses articles au journal, puis à São Paulo où il prononce sa première conférence publique en mai 1901[12].

Durant les sept mois où paraît *Palestra Social,* l'événement le plus marquant est certainement la grève qui éclate le 1er mars 1901 dans une verrerie d'Agua Branca, un quartier de São Paulo.

II.3.2 La grève des verriers français, la question de l'organisation et les démêlés avec les socialistes

Les ouvriers français de cette verrerie se mettent en grève parce que les termes du contrat qu'ils avaient signé en France, avant de partir pour le Brésil, n'ont pas été respectés. On leur avait assuré un salaire en monnaie du pays, mais le patron a décidé de les payer en francs, ce qui les rend totalement dépendants des fluctuations du cours du change[13]. Le journal suit de très près l'évolution de cette grève qu'il estime être « la plus importante qu'il y ait jamais eu à São Paulo[14] ». Après plusieurs semaines d'arrêt de travail, les verriers français finissent par avoir gain de cause. Le journal publie régulièrement les comptes rendus de la grève et, à la fin du mois de mars, il fait part des remerciements de la société des verriers réunis à tous ceux qui lui ont apporté leur aide et surtout à Benjamin Mota, « notre infatigable ami le grand cœur Benjamin[15] », l'avocat de la société.

Cette affaire est importante parce qu'elle illustre à la fois les positions du journal sur la question de l'organisation et les relations qu'il entretient avec les socialistes de São Paulo. Ceux-ci publient, à peu près en même temps que *Palestra Social,* le journal *Avanti !*[16], dont s'occupent activement Alceste De Ambris[17]et Alcibiade Bertolotti.

Avant même que n'éclate cette grève, *Palestra Social* aborde déjà la question de l'organisation en se faisant l'écho des sociétés ouvrières qui se créent à São Paulo[18]. Tout en

9. « Correspondência administrativa », *Palestra Social,* a.I, n°1, 4 novembre 1900. Voir aussi Giani Gimida, anagramme de Gigi Damiani, qui apparaît dans la liste des souscripteurs du journal. *Palestra Social,* a.II, n°7, 10 mars 1901. Souvarine, alias Gigi Damiani ?, signe deux articles dans le supplément du 11 novembre 1900.

10. « Piccola posta », *Palestra Social,* a.I, n°3, 23 décembre 1900.

11. Prefettura di Genova au MAE, 8 août 1902, ACS, CPC, b.305, fasc. Angelo Bandoni. Les fonctionnaires de la police italienne disent pis que pendre de Bandoni avant son départ pour le Brésil : vagabondage, trafic de fausse monnaie, prison, vol... On le rencontre pour la première fois au Brésil en novembre 1900. Le journal *Palestra Social* lui reproche de ne pas donner de nouvelles. *Palestra Social,* a.I, n°1, 4 novembre 1900.

12. « Ragione e amore », *Palestra Social,* a.II, n°11, 26 mai 1901.

13. « Movimento sociale. Pour les camarades français. Société des verriers réunis », *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901.

14. « Movimento sociale. Greve dos verriers », *Palestra Social,* a.II, n°8, 17 mars 1901. Un mois auparavant, le journal avait évoqué, mais sans s'attarder, une grève dans une fabrique de tissus. « Greve », *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901.

15. « Movimento sociale. Greve dos verriers », *Palestra Social,* a.II, n°9, 31 mars 1901.

16. Le premier numéro paraît le 20 octobre 1900. Le nom reprend celui de périodique socialiste italien fondé en 1896.

17. Sur Alceste De Ambris, voir PARIS, Robert, « Un compagnonnage hasardeux : Alceste De Ambris », *in Luigi Campolonghi. Une vie d'exil (1876-1944),* Paris, CEDEI-CIRCE, 1989, p. 27-36.

18. « Lavoratori unitevi », « Associação das classes gráficas e anexas em S. Paulo » et « Operários chapeleiros », *Palestra Social,* a.I, n°5, 2 février 1901. Ces associations se recréent plutôt qu'elles ne se créent, puisqu'on en parlait déjà en 1898.

reconnaissant la nécessité de l'association, *Palestra Social* met en garde les camarades contre les menées électoralistes des socialistes :

> Hier les ouvriers typographes, aujourd'hui les chapeliers, s'associent pour la défense de leurs intérêts sur des bases nouvelles et larges.
>
> Espérons que demain d'autres groupes, dans d'autres branches de production, suivront leur exemple, et espérons que nos camarades sauront éloigner le danger de voir ces jeunes associations entraînées dans le tourbillon de la politique électorale.
>
> Bien que non marxistes, nous jugeons exact le cri de guerre lancé par Marx : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Des travailleurs et non de ceux qui aspirent à un siège au conseil municipal ou à la Chambre [19]…

Avec la grève des verriers français, le journal renouvelle ses recommandations :

> Nous recommandons à tous les travailleurs de ne pas se laisser emberlificoter par des promesses faciles et de ne pas transformer ou laisser transformer des associations ouvrières en sections d'un parti qui renvoie aux calendes grecques la rédemption sociale et qui déforme et asservit toute chose en vue d'une tactique de parti qui peut vous conduire certes à des améliorations éphémères, mais avec des moyens et des armes qui, au lieu de vous faire prendre conscience, enracineront en vous l'idée que le salut ne peut venir que d'en haut [20].

C'est pourtant ensemble que socialistes et anarchistes soutiennent l'action des associations ouvrières renaissantes à São Paulo. Lors d'une réunion des ouvriers chapeliers, les journaux *Avanti !* et *Palestra Social* sont tous deux acclamés [21]. Socialistes et anarchistes font œuvre commune lors de la grève des verriers :

> Outre le travail que nous effectuerons en commun avec les socialistes, de notre côté nous constituerons un comité de secours et de propagande, en offrant tout entière notre solidarité – morale et matérielle – aux valeureux verriers d'Agua Branca [22].

Mais la collaboration n'est pas des plus réussies puisque *Palestra Social* se déchaîne contre les socialistes, avec une série d'articles [23]. Les anarchistes reprochent à ceux du « Largo da memória », les socialistes, d'avoir voulu se séparer des anarchistes, d'avoir

19. « Ieri gli operai tipografi, oggi i lavoratori cappellai, si associano per la difesa dei loro interessi e con nuovi e vasti criteri. Speriamo che domani altri nuclei, in altri rami di produzione, ne seguiranno l'esempio, e speriamo che i nostri compagni sapranno allontanare il pericolo di vedere queste giovani associazioni, trascinate nel vortice della politica elettorale. Sebbene non marxisti, riconosciamo esatto il grido di guerra assiomativo lanciato da Marx : "L'emancipazione dev'essere opera dei lavoratori medesimi." Dei lavoratori e non degli aspiranti ad uno scanno al consiglio municipale od alla Camera… » « Lavoratori unitevi », *Palestra Social,* cit.

20. « Raccomandiamo ai lavoratori tutti di non lasciarsi infinocchiare da facili promesse e di non tramutare o lasciar trasformare associazioni operaie in sezioni di un partito che rimanda alle calende greche la redenzione sociale, tutto piegando ed asservendo ad una tattica di partito che può portarvi ad effimeri miglioramenti è vero, ma con mezzi e con armi che invece di darvi coscienza di vostra forza vi perpetueranno nel pregiudizio che solo dall'alto possa venire la salvazione. » « In guardia ! » *Palestra Social,* a.II, n°7 10 mars 1901. Voir aussi « Perline… legalitarie », qui reproduit un article de la *Questione Sociale* de Paterson, *ibidem.*

21. « Liga de resistência entre chapeleiros e classes Anexas », *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901.

22. « Oltre al lavoro che faremo in comune coi socialisti, per conto nostro costituiremo un comitato di soccorso e di propaganda, offrendo tutta intera la solidarietà nostra – morale e materiale – ai valorosi vetrai d'Agua Branca. » « Sempre avanti !», *Palestra Social,* a.II, n°7, 10 mars 1901.

23. « Ai Plechanoff… paulistani », « Contro i preti della chiesa di S. Marx », *Palestra Social,* a.II, n°7, 10 mars 1901 ; « Ai Marx-tristi », « Quisquilie », *Palestra Social,* a.II, n°8, 17 mars 1901 ; « Ai Plechanoff… paulistani

provoqué la scission. Le rapport est d'ailleurs fait avec le congrès de Londres de 1896 qui marque la séparation entre les socialistes et les anarchistes au niveau international[24]. Les socialistes préfèrent ne pas prolonger la polémique. Un seul article, reproduit dans *Palestra Social,* paraît à ce propos dans l'*Avanti !* : « Nota bene ». Le véritable motif du différend n'est pas explicité. Il semblerait que les socialistes aient refusé une proposition émanant des anarchistes lesquels en ont ainsi déduit qu'ils étaient mis à l'écart par les socialistes. Le langage employé à l'encontre des socialistes est très virulent. C'est d'ailleurs un reproche que font à *Palestra Social* les socialistes, qui s'étonnent qu'un journal de propagande consacre autant de place à une telle affaire.

> Parce que nous avons cru bon, dans le but de définir nettement les positions de chacun, aussi bien dans notre intérêt que dans le leur, de refuser une invitation qui nous a été faite et qui n'aurait servi qu'à entretenir le confusionnisme dangereux dans lequel nous nous sommes perdus jusqu'à présent, les anarchistes de *Palestra Social* nous ont couverts d'injures, occupant ainsi presque deux pages de leur journal[25].

Les anarchistes reconnaissent qu'ils ont adopté un ton virulent, mais ils affirment avoir toujours été sincères alors que les socialistes ont tiré la couverture à eux, en particulier dans l'affaire de la grève des verriers. Aux dires de la *Palestra Social,* les anarchistes étaient majoritaires et ont pris la plupart des initiatives, en particulier celle de la souscription, alors que les socialistes s'en sont attribués tout le mérite. Quant au problème des pages du journal perdues pour cette polémique que les socialistes jugent vaine, *Palestra Social* renvoie la flèche en répondant que sa quatrième page n'est pas gâchée par des annonces publicitaires comme l'est celle de l'*Avanti !*. Plus que jamais, socialistes et anarchistes se comportent comme des frères ennemis dont l'un finit par faire la sourde oreille aux récriminations de l'autre :

> Sous le prétexte de ne pas nous faire de réclame, ceux du « Largo da Memória » ont pris l'habitude, c'est bien commode, de se montrer sourds et de cacher leur incapacité derrière la morgue papavérique qui les caractérise[26].

Bien que leur analyse soit différente sur la façon d'y remédier, socialistes et anarchistes sont cependant d'accord sur le manque d'homogénéité de la classe ouvrière. C'est ce qui apparaît dans un article de l'*Avanti !,* reproduit en partie dans *Palestra Social,* au sujet du boycott :

> Le boycott suppose en effet pour son application pratique une masse ouvrière homogène par ses tendances, regroupée dans des grands centres et suffisamment éduquée socialement, assez du moins pour se tenir au courant des délibérations prises par les camarades de travail, et imprégnée du sentiment de

» (reprise de l'article du n°7), « Nota bene », « Nota… male », *Palestra Social,* a.II, n°9, 31 mars 1901 ; « Orazione Social Democratica », « Movimento sociale. Turlupinamento elettorale », « In Basso… al Piques », *Palestra Social,* a.II, n°10, 1er mai 1901. Le journal publie également en feuilleton un texte intitulé « Socialismo democratico e comunismo anarchico », n°9, 31 mars 1901, n°10, 1er mai 1901, n°11, 26 mai 1901. Et ce n'est pas terminé avec le n°11.

24. « Ai Plechanoff… paulistani », cit.

25. « Perché abbiamo creduto bene, allo scopo di definire nettemente le rispettive posizioni, ne l'interesse tanto nostro quanto loro, rifiutare un invito fattoci, che non avrebbe servito se non a continuare il dannoso confusionismo in cui ci siamo esauriti fino ad ora, gli anarchici della *Palestra Social* ci hanno scaraventato contro una profluvie d'ingiurie, occupando a tale scopo quasi due pagine del loro giornale. « Nota bene », *Avanti ! in Palestra Social,* a.II, n°9, 31 mars 1901.

26. « Quelli del Largo della Memória» con la scusa di non volerci fare della reclame, han presa la comoda abitudine di mostrarsi sordi e di nascondere l'insufficienza loro dietro la boria papaverica che li distingue." "Movimento sociale. Turlupinamento elettorale », *Palestra Social,* a.II, n°10, 1er mai 1901.

> solidarité au point de pouvoir constamment appliquer ces mêmes délibérations, au prix d'inévitables petits sacrifices individuels [27].

Palestra Social estime que ce manque de cohésion n'est pas une bonne raison pour rejeter le moyen de lutte que représente le boycott, mais est d'accord pour dire qu'il faut lutter contre l'apathie manifeste de la classe ouvrière. Quelques anarchistes prennent l'initiative de développer la propagande. Il s'agit de convaincre leurs camarades de sortir de chez eux et du café pour parler de l'anarchie :

> Nous ne demandons pas à être aidés, mais imités, car nous désirons que tous les camarades se lancent activement dans la lutte, de la façon qui leur convient le mieux, isolés ou en groupe, et agissent pour l'anarchie plus utilement qu'en croassant dans le marécage des mesquineries humaines [28].

II.3.3 *La Terza Roma*

Le groupe qui se crée à São Paulo suite à cette annonce se donne le nom de *Pensiero e azione* [29]et concrétise son action en publiant un numéro unique le 20 septembre 1901, *La Terza Roma,* alors que *Palestra Social* a déjà disparu. Le journal, rédigé essentiellement par Gigi Damiani et dans une moindre mesure par Augusto Donati, est presque entièrement consacré à la désacralisation du sentiment nationaliste [30]. La mort de Polinice Mattei, « victime de voyous et d'inconscients », ne manque pas d'être rappelée. Sont publiés également des textes de Zola, de Gori et de Malatesta [31]. Le journal destine ses bénéfices pour moitié à la presse anarchiste en Italie et pour l'autre moitié au fond de propagande au Brésil [32]. Le problème de la grève, présent de façon permanente dans les préoccupations des anarchistes, est évoqué dans un petit entrefilet à travers la question de l'arbitrage :

> Quelques camarades nous ont demandé notre avis à propos de l'arbitrage en cas de grève. Le sujet, devenu très important depuis l'adhésion de Gori à cette nouvelle – nouvelle pour nous S. A. [socialistes anarchistes] – forme de lutte, sera bientôt traité par Gori lui-même dans *L'Avvenire* de Buenos Aires et réfuté par les camarades du [groupe] *Nuova Civiltà*. Une fois que le duel sera terminé, nous donnerons nous aussi notre opinion, mais nous faisons observer dès à

27. « Il boicottaggio presuppone di fatti per la sua applicazione pratica, una massa operaia omogenea per tendenze, agglomerata in grandi centri e sufficientemente educata socialmente, tanto almeno da tenersi al corrente delle deliberazioni prese dei compagni di lavoro, e così pervasa dal sentimento di solidarietà, da saper costantemente porre in atto quelle deliberazioni stesse, a costo anche dei piccoli inevitabili sacrifizi individuali. » D'après l'*Avanti !*, « Movimento sociale. Turlupinamento elettorale », cit.

28. « Non domandiamo d'essere aiutati, ma imitati, desiderando che tutti i compagni attivamente si slancino nella lotta come meglio lor conviene, isolati o aggruppati, e faccino [*sic*] per l'anarchia qualcosa più che il gracidar nel padule delle umane piccinerie. » « Avanti !… », *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901.

29. Ce groupe existe à São Paulo au moins jusqu'en 1902, puisqu'on retrouve sa trace dans *O Amigo do Povo,* a.I, n°7, 5 juillet 1902. Les membres en sont alors : F. Patelli, Tebaldo Soderi, G. Rinaldi, C. Falina, A. Magnacallo, G. Rocco, Giulio Sorelli.

30. DAMIANI, Gigi, « XX settembre », « Riflessioni d'uno spregiudicato su d'una cosa assai… pregiudicata », GIANI GIMIDA, [Gigi Damiani], « La terza Roma », DONATI, Augusto, « La Monarchia a Roma », SIMONI, Ezzechiello, « W il 20 settembre », CATANZARO, Michele, « Verro è morto » (une correspondance de Rio de Janeiro sur la mort de Crispi), *La Terza Roma,* 20 septembre 1901.

31. « Libero amore. Da *Il Lavoro*. Emilio Zola », GORI, Pietro, « Il vero socialismo », MALATESTA, Errico, « Errori e Rimedi », *La Terza Roma,* 20 septembre 1901.

32. « Piccola posta », *La Terza Roma,* 20 septembre 1901.

présent que les anarchistes de toutes les localités l'ont rejeté et continuent de le rejeter[33].

S'il rejette l'arbitrage en cas de grève, le groupe applaudit en revanche à l'initiative de quelques ligues de résistance de São Paulo pour la création d'une *Camera del Lavoro*[34].

II.3.4 Les retombées de l'affaire Gaetano Bresci au Brésil / *Un anniversario Rivendicazione*

Une autre affaire occupe régulièrement les colonnes de *Palestra Social* : l'affaire Gaetano Bresci, le régicide venu de Paterson en Amérique, qui a tué Humbert Ier d'Italie à coup de revolver, le 29 juillet 1900[35]. *Palestra Social* lui consacre plusieurs articles[36]et répond à la souscription lancée par les camarades de Paterson en faveur de la compagne de Bresci et de ses deux enfants[37]. L'assassinat de Monza a divisé les anarchistes au niveau international. Beaucoup l'ont condamné et y ont vu un danger pour la cause anarchiste[38]. Des articles de *Palestra Social,* il ressort au contraire que « Bresci a exercé un droit commun à tout citoyen libre, celui de frapper la tyrannie[39]». Lorsque la mort de Bresci est annoncée, le journal paraît avec un liseré noir en signe de deuil[40].

C'est la même position qui apparaît dans le numéro spécial consacré à Gaetano Bresci qui paraît à Belém, dans l'État du Pará, en juillet 1901, *Un anniversario. Rivendicazione.* On y rappelle tous les méfaits perpétrés en Italie avec l'aval du roi, contre les travailleurs et les paysans, en particulier en 1894, en Sicile, et en 1898, lors des journées sanglantes de Milan[41]. Bresci apparaît comme un justicier car « certaines causes produisent certains effets[42]». Le texte, paru à Londres dans un numéro unique, *Cause ed effetti, 1898-1900,*

33. « Alcuni compagni ci hanno chiesto il nostro parere a proposito dell'arbitraggio in caso di sciopero. L'argomento, resosi così importante per l'adesione di Gori a questa nuova – nuova par noi S. A. [socialisti anarchici] – forma di lotta, sarà prossimamente trattata dallo stesso Gori su *L'Avvenire* di Buenos Aires e confutata dai compagni della *Nuova Civiltà*. Del resto, a duello finito, anche noi daremo la nostra opinione, ma facciamo osservare fin d'ora che gli anarchici di tutte le località lo hanno e lo continuano a rigettare. » *La Terza Roma,* 20 septembre 1901.

34. « La Camera del Lavoro », *ibidem.*

35. Sur Gaetano Bresci voir PETACCO, Arrigo, *L'anarchico che venne dall'America,* Milan, Mondadori, 1974 ; ALFASSI GRIMALDI, Ugoberto, « Con palle tre. *Il re "buono"* », Milan, Feltrinelli, 1970, p. 442-468 ; MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.2,* p. 141-173 ; BERTOLUCCI, Rosaria, (sous la direction de), *Atti del Convegno « Popolo e Stato nell'Italia di fine secolo »,* Carrara, Comitato Pro-Bresci, 1986 ; GALZERANO, Giuseppe, *Gaetano Bresci,* Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1988.

36. UN REALISTA, « W Vittorio Emanuele III », *Palestra Social,* a.I, n°1, 4 novembre 1900 ; « La lotta continua », *Palestra Social,* a.I, n°3, 23 décembre 1900 ; « Varie », *Palestra Social,* a.II, n°10, 1er mai 1901 ; « Gaetano Bresci è morto », *Palestra Social,* a.II, n°11, 26 mai 1901.

37. « Solidarietà », *Palestra Social,* a.I, n°2, 2 décembre 1900. « Sottoscrizione Bresci », *Palestra Social,* a.II, n°4, 12 janvier 1901 et n°5, 2 février 1901.

38. MASINI, Pier Carlo, *op. cit., vol.2,* p. 164-166.

39. « ...esercitò un diritto comune ad ogni libero cittadino : colpire la tirannide. » « Gaetano Bresci è morto », *Palestra Social,* a.II, n°11, 26 mai 1901. C'est une position dont les journaux anarchistes de São Paulo, qui parlent encore de Bresci au fil des années, ne se départiront pas. Voir à ce sujet le numéro unique *La Rivolta,* 29 juillet 1903 ; « 29 luglio », *Germinal,* a.I, n°11, 26 juillet 1902. Voir encore *Pro-vittime politiche d'Italia,* 29 juillet 1914, le tract « 29 luglio 1900-1916 », signé « Gli anarchici del Gruppo Editore *GUERRA SOCIALE* », du 29 juillet 1916.

40. *Palestra Social,* a.II, n°11, 26 mai 1901.

41. UNO DI PAVIA ? « Tristi ricordi del 1898 (Giovedì 5 Maggio) », « De quem è a culpa ? (Factos) », « Senza titolo !!!! », *Un anniversario. Rivendicazione,* Belém, Pará, 29 juillet 1901.

42. MARROCCO, Guglielmo, « Cause ed effetti », *ibidem.*

dans lequel Malatesta fait le lien entre l'oppression des masses populaires et le geste de Bresci, est reproduit dans une traduction portugaise[43].

Le journal repose entièrement sur la personnalité de Guglielmo Marrocco, l'un des rares anarchistes italiens installés au Brésil dans une autre région que São Paulo. Guglielmo Marrocco a séjourné au Rio Grande do Sul, ainsi qu'à Salvador de Bahia et en Argentine. À Belém, où il est en contact avec les anarchistes de São Paulo[44]. il possède un atelier où ses ouvriers fabriquent des chaussures de façon très soignée et une boutique[45]. Guglielmo Marrocco est perçu comme un notable, une personne élégante tout à fait fréquentable, jusqu'à ce qu'éclate l'affaire du journal[46].

Le vice-consul italien de Belém, Giuseppe Pozzo, s'intéresse à lui, à la demande de la Légation d'Italie à Rio de Janeiro, dès avril 1901. Ce fonctionnaire zélé utilise tous les moyens en son pouvoir pour renseigner ses supérieurs. Il joint à ses rapports des articles de la presse locale, il corrompt l'employé chargé du courrier, ce qui lui permet d'apprendre que Marrocco reçoit des journaux et des lettres du monde entier[47], et il se livre à des investigations discrètes. La publication imminente du journal arrive aux oreilles du vice-consul lors de l'arrestation d'un anarchiste, Orazio Giardini, qui est en possession d'une liste de souscription[48]. Le vice-consul, aidé en cela par la police locale[49], s'efforce d'empêcher la publication du journal :

> Faisant suite à mon rapport du 18 de ce mois n°300, j'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que le gouverneur de cet État, Dr Augusto Montenegro, a pris de sérieuses mesures pour empêcher la sortie, le 29, d'un numéro unique intitulé *Gaetano Bresci*[50].

Le vice-consul italien au Pará est contraint de reconnaître que ses efforts pour empêcher la parution du journal ont été inutiles. Il affirme cependant que ces tentatives lui valent des diatribes de la part de Guglielmo Marrocco publiées dans *La Questione Sociale* de Paterson, ainsi que des menaces de mort qu'on lui a adressées dans des lettres anonymes, reçues à la fin du mois de juillet, et qu'il a bien sûr détruites. Il prétend ne pas faire cas de ces menaces, mais demande malgré tout à l'ambassadeur de veiller sur sa mère et sa sœur au cas où il lui arriverait malheur car il est leur seul soutien[51]. L'ambas-

43. MALATESTA, Errico, « A tragédia de Monza », *ibidem.*

44. Voir un petit entrefilet à la quatrième page de *Un anniversario. Rivendicazione* et « Piccola posta », *Palestra Social,* a.II, n°10, 1er mai 1901. Voir aussi, dans les journaux successifs, MARROCCO, Guglielmo, « Frecciate", *Germinal,* a.I, n°3, 15 mars 1902 ; « Dopo la conferenza », *Germinal,* a.I, n°8, 15 juin 1902, n°10, 13 juillet 1902, n°13, 23 août 1902, n°17, 18 octobre 1902 ; « Entre operários. Diálogo », *O Amigo do Povo,* n°6, 21 juin 1902. C'est aussi un souscripteur du journal *O Amigo do Povo. O Amigo do Povo,* n°9, 2 août 1902.

45. Giuseppe Pozzo, vice-consul d'Italie à Belém, à la Légation d'Italie et au MAE, Pará, 10 avril 1901, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici in Brasile, 1889-1901.

46. PETRONIO, « Homens e coisas », coupure d'un journal dont le titre n'est pas rapporté, jointe au rapport du vice-consul Pozzo du 30 juillet 1901, *ibidem.*

47. Giuseppe Pozzo au MAE, Pará, 20 juin 1901, *ibidem.*

48. Giuseppe Pozzo au gouverneur de l'État du Pará, copie envoyée au MAE, Pará, 18 juillet 1901, *ibidem.* Dans un rapport successif, Pozzo donne tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur Giardini et sur ceux dont les noms, ou les pseudonymes, figurent sur la liste de souscription : Giacinto Rainato, Carlo Fiore, Libero Pinerolo, Ernesto Cacciari. Sous la plume du vice-consul, Orazio Giardini apparaît comme un individu très louche, qui s'habille avec élégance et porte des bijoux en or. Propriétaire d'un débit de boissons, il est accusé de diffuser des faux billets, une accusation décidément très répandue. Arrêté par la police, il est relâché au bout de trois jours pour insuffisance de preuves. Giuseppe Pozzo au MAE, Pará, 30 juillet 1901, *ibidem.*

49. « Nutro fiducia che questo governo mi darà tutto l'appoggio possibile, onde impedire che esca tale pubblicazione. » Giuseppe Pozzo au MAE, Pará, 18 juillet 1901, *ibidem.*

50. « Facendo seguito al mio rapporto del 18 corrente mese n°300, ho l'onore di comunicare alla E.V. che il governatore di questo stato Dr Augusto Montenegro prese dei seri provvedimenti per impedire l'uscita, nel giorno 29, di un numero unico intitolato *Gaetano Bresci* ». Giuseppe Pozzo, Pará, 30 juillet 1901, *ibidem.*

51. Giuseppe Pozzo au MAE, Pará, 19 octobre 1901, *ibidem.* Giuseppe Pozzo joint à son rapport une copie *de La Questione Sociale* qui est absente du dossier.

sadeur s'empresse de faire le nécessaire pour la protection du serviteur de l'État italien contre les anarchistes [52].

II.3.5 Le complot de 1902

L'affaire Bresci provoque l'émoi des services consulaires qui voient désormais dans tout anarchiste italien présent à l'étranger un régicide potentiel ou un complice de Bresci. Le journal *Palestra Social* est témoin de cette paranoïa [53]. Journalistes avides de nouvelles à sensation, fonctionnaires trop zélés ou désireux de gagner la reconnaissance de leurs supérieurs, réactionnaires préoccupés d'entretenir la peur de l'anarchiste pour justifier un État fort et répressif, indicateurs occasionnels ou de profession sont autant d'inventeurs potentiels de complots. Les dossiers de l'ASMAE contiennent, pour cette époque et pour le Brésil, deux lettres de dénonciation adressées au ministère des Affaires étrangères de l'époque, Gaetano Malvano [54].

Le contenu de ces deux lettres est presque identique [55]. Leurs auteurs affirment que les anarchistes de São Paulo ourdissent un complot, qu'ils sont en mesure de les surveiller et que pour cela ils ont besoin d'une somme d'argent, de la confiance du ministre à qui ils demandent de ne pas avertir le Consulat de São Paulo :

> Je pourrai assumer la très lourde responsabilité de vous tenir informé de tous les détails mais à condition que le secret soit maintenu et que soient mises à ma disposition trois ou quatre mille lires, somme que j'estime suffisante, pour l'instant, pour réussir dans cette opération très dangereuse.
>
> Je ne désire pas que le Consul italien à São Paulo prenne part à cela, si ce n'est au terme de l'affaire [56].

Comme on le voit, on peut ajouter à la liste des inventeurs de complot les petits escrocs, qui savent profiter de la conjoncture pour soutirer de l'argent à l'État. Du côté des autorités diplomatiques, on s'active également et on tire la sonnette d'alarme :

> On note une augmentation considérable des anarchistes réfugiés dans ce pays. Depuis quelque temps, ceux-ci semblent s'organiser en promouvant une propagande active parmi les ouvriers aussi bien italiens qu'étrangers. Le principal

52. Légation d'Italie au MAE, 7 décembre 1901, *ibidem*.

53. « Il complotto ai regi pretoriani… d'Italia », *Palestra Social*, a.I, n°1, 4 novembre 1900. « Un complotto a S. Paolo !… », *Palestra Social*, a.I, n°2, 2 décembre 1900. « Il grande complotto interplanetario e la Cesira salvatrice », *Palestra Social*, a.II, n°7, 10 mars 1901.

54. La phobie du complot n'attend pas l'affaire Bresci pour se manifester. En 1899, un ouvrier ébéniste italien, Angelo De Nurra, qui a effectué des travaux dans une résidence de Rio de Janeiro dans des conditions assez curieuses, croit à un complot contre le président de la république brésilienne. Télégramme du MAE à la Légation d'Italie, 5 janvier 1899. ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici di San Paolo, 1898-1899. Le dossier contient également la déposition de l'ouvrier ébéniste du 28 décembre 1898. Il s'agit d'un Sarde émigré en 1886, d'abord pour Buenos Aires puis pour Belo Horizonte et Rio de Janeiro. Ses doutes viennent du fait qu'on lui a demandé de travailler de nuit et sans bruit pour cacher des fils dans toute la maison et qu'il a pu remarquer des va-et-vient et des objets suspects, tels une batterie électrique. Le président de la république, auquel l'ambassadeur d'Italie s'adresse personnellement, dément toute existence d'un attentat contre sa personne. Comte Antonelli au MAE, légation d'Italie, Rio de Janeiro, 7 avril 1899, *ibidem*.

55. Giambattista Parmigiani au MAE, São Paulo, 10 juin 1901, ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici. Brasile, 1889-1901. Cesare Sraffa au MAE, São Paulo, 16 juin 1901, *ibidem*.

56. « Potrò assumere la gravissima responsabilità di tenerLa minutamente informata ma, alla condizione di mantenere il segreto, e mettere a mia disposizione tre o quattromila lire che ritengo, per ora, sufficiente per riuscire nella pericolosissima operazione. Non desidero che il R. Console Italiano a S. Paolo prenda parte a ciò, se non che ad affare compiuto. » Cesare Sraffa au MAE, São Paulo, 16 juin 1901, *ibidem*.

> centre d'activité de la secte est la ville de São Paulo, où l'énorme masse de travailleurs italiens qui y résident offre à ses menées un terrain très fertile. […]
>
> Préoccupée de cet état de choses et de la nécessité d'organiser au plus vite un service de surveillance efficace des éléments subversifs, qui agissent en particulier dans la colonie italienne, la Légation de Sa Majesté a cru opportun de devoir proposer au ministère de l'Intérieur l'envoi d'un agent digne de confiance, chargé d'organiser et de diriger le service de surveillance, dont la nécessité est chaque jour plus évidente [57].

C'est ainsi que l'agent Francesco Rughini arrive au Brésil en septembre 1901. L'ambassadeur d'Italie ne croit pas que l'administration et la presse brésiliennes soient capables de discrétion. Pour ne pas éveiller les soupçons, il fait passer Rughini pour un inspecteur de l'émigration. Il justifie cette fausse étiquette avec beaucoup de cynisme car les mauvaises conditions dans lesquelles vivent les émigrés italiens au Brésil demanderaient précisément que les autorités s'en inquiètent :

> Cette explication sera immédiatement acceptée et crue d'autant plus fermement que, depuis quelques semaines, toute la presse brésilienne se préoccupe vivement de la condition de nos émigrants et du but de mon récent voyage à São Paulo. Rien donc de plus naturel aux yeux du public brésilien et des Italiens établis ici, que soit mis à ma disposition un agent spécial chargé de visiter les bateaux d'émigrants à leur arrivée, d'inspecter l'*Hospedaria* où ils sont reçus, de parcourir périodiquement les régions où l'élément italien est prédominant, etc. occupations qui coïncident si exactement avec les véritables fonctions de Rughini qu'elles lui permettront de se mouvoir librement, sans éveiller le moindre soupçon [58].

C'est un secret de Polichinelle que celui de l'ambassadeur. L'agent de police s'est-il montré maladroit ? Les fonctionnaires de l'ambassade ou du consulat ont-ils manqué de réserve ? Toujours est-il que la véritable mission de Rughini est très vite connue des anarchistes [59].

---

57. « Notasi un considerevole aumento del numero degli anarchici rifugiati in questo paese i quali accennano da qualche tempo ad organizzarsi promovendo un'attivissima propaganda tra gli operai sia nazionali che stranieri. Il centro principale della attività della setta è la città di San Paolo, dove l'enorme massa di lavoratori Italiani che vi risiede offre alle sue mene un campo assai fruttifero. […] Preoccupata di questo stato di cose, e della necessità di organizzare quanto prima un efficace servizio di sorveglianza degli elementi sovversivi, che agiscono specialmente nella colonia Italiana, la Legazione di Sua Maestà credette opportuno dover proporre al Regio Ministero dell'Interno d'inviare qui un agente di fiducia, con incarico di organizzare e dirigere il servizio di vigilanza, la cui necessità era ogni giorno più evidente. » Ambassadeur Di Cariati au MAE, Légation d'Italie, Rio de Janeiro, 4 octobre 1901, *ibidem*.

58. « Questa spiegazione sarà subito accettata e creduta tanto più fermamente che, da qualche settimana in qua, tutta la stampa brasiliana si preoccupa vivamente della condizione dei nostri emigranti e dello scopo della mia recente andata a San Paolo. Nulla quindi di più naturale agli occhi del pubblico brasiliano e degli stessi italiani qui stabiliti, che l'invio a mia disposizione di un agente speciale incaricato di visitare i vapori di emigranti al loro arrivo, di ispezionare la «Hospedaria» dove essi sono ricevuti, di percorrere periodicamente le regioni nelle quali predomina l'elemento Italiano, ecc… occupazioni queste che coincidono così esattamente con le vere incombenze del Rughini, da permettere che questi si attenda liberamente, senza destare il minimo sospetto. » Ambassadeur Di Cariati au MAE, Légation d'Italie, Rio de Janeiro, 4 octobre 1901. ASMAE, Serie Polizia Internazionale, b.28, fasc. Moti anarchici. Brasile, 1889-1901. L'ambassadeur avait envoyé un rapport quasi identique au ministère de l'Intérieur le 7 septembre 1901, rapport dont la copie est jointe au document cité. Il faut noter que la venue de Rughini est programmée depuis le mois de juin 1901. Est-ce un effet des lettres de dénonciation ou est-ce pour répondre à une situation de faits que constatent les diplomates eux-mêmes ?

59. *Germinal* parle d'un « Rughini qualunque che, sotto la maschera di ispettore di emigrazione il governo ci manda fra noi, espatriati per disgusto d'ambiente o per fame, ad istituire un servizio speciale di sorveglianza anarcofoba. » Agenzia di ricatti", *Germinal,* a.I, n°15, 20 septembre 1902.

C'est dans cette ambiance qu'est découvert en 1902[60] un prétendu complot anarchiste à São Paulo. Les anarchistes de São Paulo, en accord avec les anarchistes d'Europe, d'Amérique du Nord et d'Argentine, auraient décidé d'attenter à la vie de souverains et de présidents de la République, en commençant par le roi d'Italie. Ils auraient l'intention de louer les services d'un homme de main et auraient élaboré un plan permettant à l'auteur de l'attentat de s'échapper et de ne pas être poursuivi par la justice. Les chefs de ce prétendu complot seraient « Bandoni Angelo de Livourne, Damiani Luigi de Rome, Rossi Dr. Giovanni de Pise, Marocco Guglielmo de Piedimonte d'Alife ». Suit une trentaine de noms de prétendus participants au complot, parmi lesquels on peut retenir ceux de Francesco Arnaldo Gattai, de son frère Ezio, d'Alcibiade Bertolotti, d'Alceste De Ambris, de Tobia Boni, d'Alessandro Cerchiai[61].

Les noms cités forment une liste des plus disparates. En effet, Giovanni Rossi n'a jamais eu de contact avec les anarchistes de São Paulo, De Ambris et Bertolotti n'ont jamais été anarchistes. L'idée que des anarchistes auraient pu engager un homme de main est également très peu plausible. Il est vraisemblable que cette liste a été dressée avec les noms des personnes signalées comme subversives dans les différents consulats italiens au Brésil et avec ceux des abonnés à des journaux subversifs en provenance d'Europe ou d'Amérique du Nord. Les premières enquêtes menées en Italie sur certains des individus dénoncés comme comploteurs montrent que les renseignements rapportés au ministère de l'Intérieur sont faux. Ainsi, Ezio Gattai, qu'on croyait au Brésil, est en fait à Florence[62]. Il est en effet parti le 18 octobre 1901[63].

L'annonce de ce complot provoque une révision des jugements que certains employés consulaires avaient formulés à propos des individus signalés. C'est le cas pour Giovanni Rossi, que l'on continue de surveiller pour la forme, et qui n'éveille la crainte de personne jusqu'au moment où l'on apprend qu'il figure sur la liste des prétendus comploteurs. En octobre 1902, l'ambassadeur dresse un portrait de lui assez effrayant. Après avoir énuméré sans complaisance ses caractéristiques physiques, il dit de lui qu'il a le « regard torve, incertain, le front souvent plissé, des façons souvent désobligeantes, [qu']il tient des propos pédants et fréquemment grossiers et obscènes, [que] son attitude est suspecte. […] Dans l'ensemble, il est ce qu'on appelle un ours. Plein de talent, mais aussi de haine, c'est un homme vraiment dangereux[64] ». Le changement de langage est brutal en comparaison avec un précédent rapport de la Légation d'Italie, du 13 février 1902, qui se contente de signaler un prochain voyage d'études en Europe que Rossi n'effectuera finalement pas[65].

Le ministère de l'Intérieur tente de se procurer la photographie de tous les individus signalés comme membres du complot, qu'il veut diffuser dans les provinces frontalières et maritimes. Francesco Gattai a la malchance de choisir cette période pour effectuer un

60. La nouvelle parvient au ministère de l'Intérieur en mai 1902. Ministère de l'Intérieur à la préfecture de Sienne, Rome, 21 juin 1902, ACS, CPC, b.733, fasc. Tobia Boni.

61. *Ibidem.*

62. *Ibidem.*

63. *La Gogna,* Supplemento al n°16 del 4 ottobre del periodico libertario *Germinal*, 4 octobre 1902.

64. « Il Rossi è di statura ordinaria e di corporatura svelta, senza ventre (plat ventre) ; mani piccole e belle ; capelli e barba castano-chiari, fini, setosi, piuttosto rari nel mezzo del capo, senza scriminatura, negletti ; occhi piuttosto piccoli, castano-chiari costantemente armati di occhiali, avendo vista tanto corta da doversi avvicinare agli oggetti che osserva fino quasi a toccarli col naso ; sguardo torvo, incerto ; fronte spesso corrugata ; modi sgarbati ; ragionare pedantesco e non di rado sconcio e osceno ; contegno sospettoso. È pulito nel vestire, che usa all'operaia : braghe larghe, giacca, cravatta a fiocco, cappello a larghe tese. Nel complesso è quel che suol dirsi un istrice. Pieno di talento, ma anche di odio, è un uomo veramente pericoloso. » L'ambassadeur Di Cariati au ministère de l'Intérieur, Légation d'Italie, Rio de Janeiro, 1er octobre 1902, ACS, CPC, b.4445, fasc. Giovanni Rossi.

65. Légation d'Italie, Rio de Janeiro, 13 février 1902, *ibidem.*

voyage d'affaires en Italie. Dès son arrivée, il subit deux interrogatoires, l'un à Gênes, le 27 novembre 1902, l'autre à Florence le lendemain 28 novembre [66], au cours desquels on lui demande de s'expliquer sur l'affaire du complot. Il prouve sa bonne foi en mettant en avant le fait qu'il a servi fidèlement dans l'armée italienne et qu'il a travaillé sept années durant à l'arsenal militaire de La Spezia, et explique ainsi le fait qu'on l'accuse de complot :

> Je dois conclure [...] que ce fait, et l'étiquette d'anarchiste dangereux que l'on me donne, doit être attribué à une basse et vulgaire dénonciation faite contre moi par Augusto Donati, de Viareggio, qui a été mon ami et qui, en passant au service de la police secrète internationale, peut-être pour se venger d'une dispute entre nous, a dû me signaler en tant que subversif dangereux, chose qui d'ailleurs arrive souvent là-bas, aux dépens de nombreuses personnes honnêtes et travailleuses, qui sont tout sauf dangereuses et redoutables [67].

Il faut bien remarquer que Donati passe une nouvelle fois au travers des mailles du filet et que son nom n'apparaît pas dans la liste des prétendus comploteurs. Francesco Gattai fait ici allusion à un épisode qui occupe les anarchistes de São Paulo à la fin de l'année 1902, et qui divise les deux journaux anarchistes qui paraissent alors, *Germinal* et *O Amigo do Povo,* l'affaire de l'espion Augusto Donati.

II.3.6 L'affaire Augusto Donati, *La Gogna*

L'affaire est révélée par *Germinal* et *O Amigo do Povo* en septembre 1902 [68]. C'est Augusto Donati lui-même qui avoue avoir appartenu à la police pendant plus de six mois, dans le but d'être utile à la propagande anarchiste en démasquant les indicateurs infiltrés dans les rangs anarchistes et en dévoilant les secrets de la police [69]. Donati devient assez intime de l'agent Rughini, avec lequel il échange une correspondance fournie. Il fait également des démarches auprès de quelques personnes, Achille Martini, Alceste De Ambris et Estevam Estrella, qui forment un « comité de surveillance » auquel il dévoile son projet dans l'espoir qu'il se portera garant de sa bonne foi.

Figure 15 : Photographie d'Augusto Donati publiée en première page du numéro spécial, supplément au n°16 de Germinal du 4 octobre 1902.

---

66. Voir la copie de ses déclarations lors de ces deux interrogatoires, ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai.

67. « Debbo ritenere [...] che questo fatto e la qualifica di anarchico pericoloso che mi si dà, debba attribuirsi a volgare e bassa denunzia fatta contro di me da tal Augusto Donati, da Viareggio, il quale, già mio amico, passando agli stipendi della polizia segreta internazionale per vendicarsi di attrito forse fra noi, mi dovette segnalare come sovversivo pericoloso, cosa che per altro avviene di frequente colà ed a danno di molte persone oneste e laboriose che tutto sono all'infuori di pericolose e temibili. » Interrogatoire du 28 novembre à Florence, *ibidem*.

68. « Ai compagni di S. Paulo. Martire o spia », *Germinal,* a.I, n°14, 6 septembre 1902. « Ai compagni ! » en page une et quatre, *O Amigo do Povo,* a.I, n°11, 6 septembre 1902. L'article de la quatrième page donne le sommaire d'un article de Donati, qui ne sera finalement pas publié,

69. Ce n'est certes pas la première histoire d'espion que dénoncent les camarades de São Paulo. Achille De Santis, le directeur du premier journal anarchiste qui a vu le jour à São Paulo, *Primo Maggio,* est désigné comme un espion par les camarades de Buenos Aires, où De Santis s'est installé, et par ceux de *Palestra Social* qui publient sa photographie. *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901. Voir aussi « In guardia », *Il Risveglio,* a.I, n°35, 1898. Cet article met en garde contre Giovanni Domanico. Voir encore la dénonciation de Raffaele Molinelli dans « I farabutti alla gogna », *Germinal,* a.I, n°20, 29 novembre 1902 et *Germinal,* a.I, n°9, 30 juin 1902, celle de Gennaro Rubino, *Germinal,* a.I, n°6, 16 mai 1902 et celle de Domenico Pupilli dans « Un'altra spia », *Germinal,* a.II, n°4, 21 mars 1903.

Suite à ces révélations, le journal *Germinal* organise une réunion, le 11 septembre 1902, à laquelle sont conviés tous les camarades, et où Augusto Donati est prié de se présenter avec tous les documents qui prouvent d'après lui la loyauté de son acte. Suite à cette réunion, le journal est sûr de son fait, Donati est bien un espion [70]. Il publie donc un supplément spécial, *La Gogna*, le pilori, qui contient les lettres, fournies par Donati lui-même, qu'il a échangées avec l'agent de police Rughini, les témoignages de certains camarades, dont Alessandro Cerchiai et Tobia Boni, et des membres du « comité de surveillance ». Le journal se fonde sur les dates pour affirmer la culpabilité de Donati : celui-ci affirme être entré au service de la police à la mi-avril 1902, alors qu'il a échangé des lettres avec Rughini dès novembre 1901.

Le fait, étrange, que Donati révèle lui-même son appartenance à la police pourrait être une preuve de sa bonne foi. Mais le directeur de *Germinal,* Angelo Bandoni, qui prend l'affaire en main, interprète ce choix différemment. Il émet l'hypothèse que les relations entre Donati et Rughini se sont altérées, que Donati a craint d'être démasqué et que, placé devant un dilemme, il a choisi la solution la moins préjudiciable pour lui. Nombreux sont ceux qui estiment que ce n'est pas à un petit comité de juger ainsi de la culpabilité d'une personne. C'est le cas d'Alceste De Ambris [71]et des anarchistes de *O Amigo do Povo,* qui sont beaucoup plus nuancés dans leurs affirmations, même s'ils concluent eux aussi à la culpabilité de Donati [72]. C'est le cas encore d'Arturo Campagnoli, revenu depuis peu d'Europe.

Après son expulsion du Brésil en 1895, Campagnoli s'est installé à Paris d'où il a également été expulsé en octobre 1900 ; il part alors pour Londres [73]. Il revient à São Paulo en avril 1902 [74]et renoue des contacts avec les amis d'autrefois [75], dont Donati. Il arrive au Brésil avec le projet très précis de récolter de l'argent pour publier un numéro spécial avec Vezzani [76], lui aussi expulsé en 1895 et installé à Paris, mais renonce assez vite à ce projet, préférant la tranquillité d'une vie familiale dont il a été longtemps privé et qu'il

70. « Il più strano dei casi nel più strano dei paesi !… », *Germinal,* a.I, n°16, 4 octobre 1902.

71. « Le risposte qui sotto apposte alle tue domande, sono date in via tutt'affatto amichevole, non potendo io ammettere che un solo circolo sia autorizzato a giudicare chicchessia, specie trattandosi di un affare così importante e delicato come quello che è posto questa sera costì in discussione. » Alceste De Ambris à Angelo Bandoni, São Paulo, 11 septembre 1902, *La Gogna,* cit.

72. « Quem leu *La Gogna* viu as cartas realmente compromet*e*doras para Augusto Donati, que foi redator da extinta secção italiána desta folha. É inutil repetir que esta redacção nenhuma responsabilidade assume ou assumiu em todo esse caso, tanto mais que A. Donati pouco fez neste jornal, sendo apenas um dos redatores da parte italiána. Demais, se fomos enganados, todos o foram, sendo de notar que a atitude desse homem, as suas opiniões, e o conceito em que era tido não eram de molde a inspirar suspeitas. E continueremos o nosso caminho. » « Para terminar », *O Amigo do Povo,* a.I, n°14, 25 octobre 1902.

73. « Cenno biografico » Préfecture de Bologne, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli. A Londres, Campagnoli fait partie du comité qui édite le journal *L'Internazionale, Ibidem.* Il participe également à la publication du journal *Lo sciopero generale / La grève générale* dont le premier numéro paraît le 18 mars 1902. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 155.

74. Le *commissario di Pubblica Sicurezza* à Londres a remarqué sa disparition qu'il signale au ministère de l'Intérieur le 5 avril 1902. Dante, pseudonyme de l'indicateur de la police italienne à Paris, confirme son départ et précise que Campagnoli s'est embarqué à Douvres pour le Brésil. Dante, Paris, 7 avril 1902. ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli. Et en effet, Campagnoli écrit à Vezzani le 14 mai 1902, environ deux semaines après son arrivée au Brésil, une lettre interceptée par Dante à Paris.

75. Campagnoli n'avait pas perdu tout contact avec les camarades de São Paulo puique l'on trouve des messages qui lui sont adressés dans la presse anarchiste. « Piccola posta », *Palestra Social,* a.II, n°4, 12 janvier 1901.

76. Ce plan était apparu dans les lettres interceptées par l'agent Dante, particulièrement bien infiltré dans le milieu anarchiste parisien, et avait effrayé quelque temps les autorités italiennes jusqu'à ce que Dante parvienne à connaître exactement les grandes lignes du projet. Il s'agissait en fait d'écrire un numéro unique contre les tendances légalistes des anarchistes italiens. Dante, 18 juin 1902, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli.

retrouve avec un très grand plaisir[77]. Étant donné son amitié avec Donati[78], Campagnoli se trouve indirectement impliqué dans cette affaire qu'il raconte à un destinataire resté inconnu[79]. Selon le récit de Campagnoli, le comportement de Donati est pour le moins bizarre. Il aggrave lui-même son cas par une attitude qui prête à confusion, beaucoup de légèreté et une grande incohérence. Donati quitte la réunion avec le comité enthousiaste, persuadé qu'il a regagné l'estime de ses camarades. D'après Campagnoli, il était persuadé que plus personne ne le croyait compromis[80]. Il ne se rend pas compte qu'au contraire il a aggravé les soupçons qui pèsent sur lui.

Sans se prononcer véritablement sur la culpabilité de Donati, Campagnoli est révolté de la façon dont se déroule le « procès » et dont certains camarades s'acharnent contre Donati. Cela lui semble inutile et même dommageable pour la cause anarchiste, et il trouve particulièrement écœurant que la famille de Donati soit elle aussi touchée :

> On a envoyé à profusion à sa mère des copies du numéro unique *La Gogna* et certains se sont promenés sous ses fenêtres en agitant le journal. Tu ne crois pas qu'il y a de quoi vomir[81] ?

Avant le procès en question, Achille Martini, un des membres du comité de surveillance, avait pourtant appelé à la mesure. Dans *La Gogna,* Martini reconnaît que Donati s'est comporté avec trop de légèreté, mais rappelle qu'il y a loin de la légèreté à la délinquance. Il espère que les camarades ne laisseront pas aveugler par l'antipathie ni par les préjugés.[82]Comme on l'a vu, ces appels à la mesure n'ont pas été suivis. *La Gogna* va même jusqu'à laisser entendre que Gigi Damiani a joué un rôle dans cette affaire d'espion.[83]D'une certaine façon, Damiani est lui aussi impliqué puisque Donati lui avait fait part de son projet alors qu'ils étaient tous deux associés dans une petite entreprise qui fabriquait du citrate de magnésium. Après s'être brouillé avec son associé et avant

77. « In un altro mese ti racconterò come ho trovato la mia famiglia e le forti sensazioni e consolazioni che ho provato, mai in vita mia sono stato contento come in questi ultimi giorni. » Arturo Campagnoli à Felice Vezzani, São Paulo, 14 mai 1902, *ibidem*. Campagnoli ne se manifeste plus guère dans la propagande anarchiste, si ce n'est en souscrivant à tous les journaux, souvent avec de fortes sommes, et en aidant les camarades dans le besoin. Voir aussi les rapports de l'ambassade d'Italie au MAE des 1er avril 1927, 20 février 1928, 21 août 1930, *ibidem*.

78. Concernant son amitié avec Donati, Campagnoli donne des dates bizarres : « Non vedevo Donati da quando fui costretto d'abbandonare il Brasile. Fu il compagno col quale ero più intimo amico. Lo conoscevo col [*sic*] esperienza di 8 anni circa addietro. » Lettre d'Arturo Campagnoli, São Paulo, 20 juin 1903, interceptée par le délégué de *Pubblica Sicurezza* à Londres, *ibidem*. Or Donati n'est arrivé au Brésil qu'en 1893. « Cenno biografico », Prefettura di Lucca, ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati. Il n'a donc pas pu fréquenter Campagnoli pendant huit ans puisque Campagnoli est expulsé en 1895. Cela ne peut être non plus huit ans auparavant, puisqu'il écrit en 1903.

79. Lettre d'Arturo Campagnoli, São Paulo, 20 juin 1903, interceptée par le délégué de *Pubblica Sicurezza* à Londres, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli.

80. « Mi ricordo dopo il suo interrogatorio, che uscimmo assieme e l'accompagnai a casa, assieme ad un compagno brasiliano pure della commissione, lui Donati tutto allegro contento gli sembrava la cosa più che risolta, sono certo che avrebbe scommesso uno contro cento che nessuno più (della commissione) lo credeva compromesso. » *Ibidem*.

81. « Fu mandata a sua madre a profusione il numero unico *Gogna* e passeggiarono sotto alla sua finestra coi giornali spiegati. Dimmi tu se non ti vien da vomitare ! » *Ibidem*.

82. « Donati è stato molto, anzi troppo leggero ; Ma dalla leggerezza alla delinquenza v'è un buon tratto. Vi auguro, e mi auguro che la antipatia, o la prevenzione, non vi offuschino la ragione. » Achille Martini à Angelo Bandoni, Guarujá, 10 septembre 1902, *La Gogna,* cit.

83. Un long paragraphe de *La Gogna* est consacré à Damiani dans lequel plusieurs interrogations sont laissées en suspens. Damiani, qui suit l'affaire du Paraná où il est installé depuis fin avril ou début mai 1902, demande des éclaircissements et *Germinal* lui répond en le mettant définitivement à l'écart de cette histoire : « Nessuno ha mai avuto in pensiero di coinvolgere Gigi Damiani nell'accusa di spionaggio in genere e di denigrazione in particolare, sotto la quale, la maschera dell'infamia è caduta dal grugno del Donati. Niuno ha cercato di insinuare che egli abbia consigliato al Donati a entrare a far parte delle spie. » « Le cose a posto », *Germinal,* a.I, n°20, 29 novembre 1902.

de partir pour Curitiba,[84] Damiani avait fait part de ses doutes à Achille Martini[85] et dit aux camarades de se méfier de Donati.[86]

Il est impossible de décider de la culpabilité de Donati. Etait-il sincère vis-à-vis des anarchistes ou vis-à-vis de la police ? A-t-il joué, bien maladroitement, sur les deux tableaux ? Dans les lettres publiées par *La Gogna,* il apparaît que Donati a tenu Rughini au courant de la parution de *Germinal,* l'a informé des conférences anarchistes qui se tiennent à São Paulo, autant de choses que le policier pouvait de toute façon découvrir en lisant la presse anarchiste locale que Donati lui fournissait. Rughini n'a pas ménagé ses efforts pour obtenir que Donati lui fasse parvenir des renseignements sur de nombreuses personnes[87] et surtout des photographies. Donati a-t-il communiqué ces informations ? *La Gogna* affirme avoir retrouvé dans les documents fournis par Donati l'extrait de casier judiciaire d'un camarade et l'accuse d'avoir dénoncé des anarchistes qui ont été arrêtés lors d'un voyage en Italie. Il est vrai que certaines explosions de joie manifestées par Rughini dans les lettres publiées par *La Gogna* montrent que Donati lui donnait des raisons d'être content[88]. Mais ce qui est plus troublant c'est que Donati parle également du complot de 1902. Il affirme ne pas y avoir cru dans un premier temps, mais il est maintenant persuadé que le complot existe vraiment[89]. Une petite phrase, peut-être rédigée par Rughini lui-même, émanant de la Légation d'Italie, montre que Donati a pu effectivement fournir des renseignements utiles :

> Étant donné que Donati, qui était anarchiste plus par spéculation que par conviction, s'est volontairement découvert comme un informateur de la Police, il doit être considéré comme ayant définitivement quitté la secte, dans laquelle il n'inspire plus du tout confiance. On a en effet compris qu'après avoir trahi ses camarades, il aurait voulu par vanité s'élever dans leur estime en faisant croire qu'il avait agi au contraire pour trahir les autorités. Pourtant, même s'il ne s'était pas rendu suspect par les mauvaises actions dont il s'est montré capable, il n'est plus en mesure de donner aucune information utile et ses traits physiques caractéristiques permettent à ses camarades de connaître ses moindres mouvements[90].

Et en effet, les anarchistes de tous les pays sont tenus au courant des déplacements de Donati dont circule une description physique détaillée. Son séjour à Viareggio, sa

84. Le fait que Damiani quitte São Paulo intrigue beaucoup Rughini qui, dans ses lettres à Donati, pose plusieurs questions à ce sujet. Voir ses lettres à Donati du 5 mai 1902, du 29 juillet 1902, du 6 août 1902 et une autre non datée, *La Gogna*, cit.

85. « Damiani mi avvisò di stare in guardia per non cadere poi vittima d'un'arma a doppio taglio, o d'una partita doppia." Achille Martini à Angelo Bandoni, Guarujá, 10 septembre 1902, *ibidem.*

86. « Damiani partì per Curitiba ; ma prima di partire lasciava detto a Vincenzo Bononi : Non ti fidare di Donati, perché temo che egli sia una spia !…", *ibidem.*

87. Une trentaine de noms, dont celui de "Giambattista Rossi, quello della colonia Cecilia", apparaissent dans les lettres de Rughini à Donati.

88. « Bravo per Bacco, ben pensata !… non ti spingere troppo… E quei connotati, pure tu li hai forniti ? È tutto divertentissimo ! » Lettre de Rughini à Donati, sans date, *ibidem.*

89. « Non credetti prender sul serio la denunzia del complotto, poiché, come dimostrai, vi era troppa inverosimiglianza. Non credevo però all'innocenza degli anarchici e pur troppo credo oggi che il complotto esista. » Lettre de Donati à Rughini, juin 1902, *ibidem.*

90. « Il Donati, che faceva l'anarchico più per speculazione che per convinzione, essendosi fatto di proposito scoprire come informatore della Polizia, è da considerarsi come definitivamente uscito dalla setta, nella quale non riscuote più la benché minima fiducia, dacché si comprese che egli dopo aver tradito i compagni, avrebbe voluto per vanità salire in gran pregio presso di loro dando ad intendere che aveva invece agito per tradire l'autorità. Epperò, anche se le male arti di cui si dimostrò capace non facessero diffidare di lui, nessuna utile informazione egli è più in grado di dare, mentre i suoi spiccati contrassegni personali renderebbero facile ai suoi compagni lo avvertire ogni suo movimento. » Légation d'Italie, 15 mars 1903, ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati.

ville natale, et son éventuel voyage à Londres ou à Paris sont annoncés[91]. La visite de Donati à Viareggio ranime les passions car, après l'avoir entendu, les anarchistes de cette ville demandent des explications aux anarchistes de São Paulo. Donati leur avait affirmé qu'Alcibiade Bertolotti possédait des pièces qui le disculperaient. Après la réponse de *Germinal* qui paraît dans le journal milanais, *Il Grido della Folla*[92], le comité de Viareggio, composé de six personnes dont l'honnêteté était certifiée par un billet de Pietro Gori, sait maintenant que ces documents n'existent pas et est convaincu du bien fondé des accusations lancées par *Germinal*[93].

Si l'on ne peut affirmer la culpabilité de Donati, on ne peut nier en revanche qu'il a été victime de l'acharnement des anarchistes de *Germinal,* en particulier d'Angelo Bandoni. *O Amigo do Povo,* auquel *Germinal* reproche d'avoir refusé de publier une nouvelle mise au point[94], estime quant à lui qu'il est inutile de reparler de cette question et de perdre encore de l'énergie et de la place dans le journal[95].

Désormais, la réputation de Donati est à tout jamais entachée. On lui attribue les pires actions. En 1913, l'auteur d'une chronologie du mouvement anarchiste au Brésil, évoquant Polinice Mattei et les événements du 20 septembre 1898, met en scène Donati qui devient l'un des responsables de la mort du premier martyr de la cause au Brésil :

> On raconte que Mattei, se voyant perdu, courut frapper à la porte de la boutique d'Augusto Donati qui, à cause de la bagarre, avait été fermée. Donati, par peur, par lâcheté ou par méchanceté, ne voulut pas ouvrir. Cette circonstance a ainsi favorisé la réalisation du crime, qui autrement aurait pu être évité[96].

L'affaire Donati est au centre des désaccords entre les différents groupes anarchistes de São Paulo regroupés sous la bannière de deux journaux, *Germinal* et *O Amigo do Povo.*

---

91. « In guardia ! », *Germinal,* a.II, n°4, 21 mars 1903. Donati rentre en Italie avec sa famille le 16 mars 1903 et revient au Brésil le 12 octobre de la même année. « Cenno biografico » Prefettura di Lucca, *ibidem.* Le dossier de Donati au CPC contient l'original d'une lettre émanant de São Paulo, adressée au journal *Il Grido della Folla* de Milan, dans laquelle on met en garde les camarades sur la venue possible de Donati. Le même dossier contient aussi un rapport du Consulat de New York du 6 avril 1903 dans lequel on précise que les anarchistes américains sont tenus au courant de tous les déplacements de Donati. Donati n'est en fait jamais allé ailleurs qu'à Viareggio où il ne reste que quelques mois. Fin 1905, début 1906, il va à Buenos Aires où il trouve un emploi de tapissier. On perd ensuite sa trace. Légation d'Italie, Petrópolis, 10 janvier 1906, ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati. Son départ pour Buenos Aires est signalé par les anarchistes de São Paulo : « In guardia », *La Battaglia,* a.III, n°63, 7 janvier 1906.

92. « Risposta degli Anarchici di S. Paolo all'avv. Pietro Gori ed ai componenti quel comitato che, a Viareggio, si è costituito pro-giustificazione della Spia AUGUSTO DONATI », *Il Grido della Folla,* Milan, n°35. Cet article est reproduit dans *Germinal,* a.III, n°1, 24 janvier 1904.

93. « Ancora la spia Augusto Donati », *Germinal,* a.III, n°2, 13 mars 1904. Cette réponse du comité de Viareggio a également paru, nous dit *Germinal,* dans le n°37 de *Il Grido della Folla* de Milan, « Per mettere le cose a posto ».

94. « Ancora la spia Augusto Donati », *Germinal,* a.III, n°1, 24 janvier 1904.

95. « Não aprovamos o desperdício de espaço por causa de quem está morto para nos e para a idéia. » *O Amigo do Povo,* a.II, n°43, 30 janvier 1904.

96. « Si dice che il Mattei vistosi perduto corresse a battere disperatamente alla porta della bottega di Augusto Donati, che per il tafferuglio era stata chiusa. Il Donati, o per paura, o per vigliaccheria, o per malvagità, non volle aprire. Questa circostanza veniva così a favorire la consumazione del delitto, che altrimenti avrebbe potuto essere evitato." STANGA, Martino, « Il movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°3, 31 août 1913.

II.3.7 *Germinal* et *O Amigo do Povo.*

Avant même la création de ces deux journaux, la situation était tendue dans le mouvement anarchiste italien de São Paulo. C'est ce que nous montre le témoignage d'Alessandro Cerchiai, parti d'Italie le 14 mars 1901 sur le navire *Washington*[97] :

> Il y a huit mois [vers la fin de l'année 1901], certains membres du mouvement anarchiste de São Paulo, les premiers individus que j'approchai, me firent un tableau repoussant de l'*importation anarchiste* du Brésil, quelqu'un me conseilla même de ne pas entrer dans la lutte. Le milieu anarchiste me fut dépeint avec des couleurs sombres : une bande de janissaires occupés à s'entre-dévorer. Je n'écoutai personne, j'entrai dans le mouvement et m'approchai des premiers venus. […]
>
> L'impression que j'en eus fut en partie bonne. Je sus qu'il y avait des haines : je tentai d'apaiser les esprits ; peine perdue, je dus me résigner[98].

Un peu moins de deux ans plus tard, la situation est identique. Campagnoli la décrit ainsi à un destinataire resté inconnu :

> Comme tu le sais probablement, deux journaux paraissent ici : *Germinal* et *O Amigo do Povo.* Les camarades sont nombreux, mais il y a beaucoup de désaccords entre eux et cela me semble pire que les plus terribles persécutions ; on te farcit la tête de commérages dégoûtants, moi je n'ai pas l'intention de m'en mêler, comme c'est mon habitude, mais malgré tout, j'essaierai de faire en sorte que les choses aillent un peu mieux que maintenant[99].

La coexistence des deux périodiques anarchistes ne semble pas être des plus sereines même si chacun tente de minimiser le désaccord.

Le premier numéro de *Germinal* paraît le 10 février 1902[100]. C'est l'organe du *Circolo educativo libertario Germinal*[101]. Plus qu'au titre du roman d'Emile Zola et au nom du septième mois du calendrier révolutionnaire, c'est au cri qu'a poussé Angiolillo, le justicier de Cánovas del Castillo, avant d'être exécuté le 19 août 1897, qu'on fait référence[102]. Le journal est entièrement lié à la personnalité d'Angelo Bandoni, qui en est le premier

97. ACS, CPC, b.1248, fasc. Alessandro Cerchiai. Selon une déclaration de Cerchiai à la police, il s'occupe d'abord de commerce de drap à São Paulo pendant huit mois puis va s'installer à Ribeirão Preto, où son père possède une teinturerie. Un an après il revient à São Paulo où il exerce divers métiers parmi lesquels celui de peintre. Interrogatoire de Cerchiai, 2 avril 1907, ANR, I^{ii7}, dossier Leopoldo [*sic*] Cerchiai.

98. « Otto mesi or sono certuni nel movimento anarchico in S. Paulo, i primi individui ch'io avvicinai, mi fecero un brutto quadro dell'*importazione anarchica* del Brasile, qualcuno, anzi, mi consigliò a non entrare nella lotta. L'ambiente anarchico mi fu dipinto con colori foschi : *una masnada di giannizzeri intenti a sbranarsi fra loro.* Non ascoltai nessuno, entrai nel movimento e mi avvicinai ai primi capitati. […] L'impressione che ne ebbi fu buona in parte. Seppi che vi erano degli odi ; tentai di placare gli animi ; fiato sprecato, dovetti rassegnarmi. » Déclaration d'Alessandro Cerchiai, *La Gogna,* cit.

99. « Qui come saprai sorte due giornali : *Germinal* e *Amigo do Povo*. C'è molto elemento, ma molto disaccordo regna tra loro, cosa questa secondo me più pegiore delle più terribili persecuzioni ; ti fanno la testa piena di pettegolezzi che fanno schifo, io non ho intenzione di immischiarmi, come sono solito a fare coi compagni, ma ad ogni modo cercherò di influire perché la cosa vadi un poco meglio di quanto v'ha ora. » Arturo Campagnoli, São Paulo, 20 juin 1903, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli. Cette lettre, interceptée par le délégué de "Pubblica Sicurezza" en mission à Londres, ne fait pas mention du destinataire.

100. Un journal de ce nom était déjà annoncé en 1901 à l'initiative de Benjamin Mota qui désirait publier un journal en plusieurs langues, anglais, français, espagnol, italien et portugais. « Germinal », *Palestra Social,* a.II, n°6, 24 février 1901.

101. Ce groupe compterait soixante membres. [Rughini ?] au ministère de l'Intérieur, 1er août 1902, ACS, CPC, b.305, fasc. Angelo Bandoni.

102. C'est ce que nous dit le journal à propos d'un groupe anarchiste de Jundiai, qui a choisi le nom de *Germinal* par solidarité envers le défi d'Angiolillo. « Confusionisti o denigratori ? », *Germinal,* a.I, n°10, 13 juillet 1902.

directeur. On a vu que son nom est à la première place dans la liste des prétendus comploteurs contre la vie de souverains et présidents en 1902. Bandoni est particulièrement remarqué par le fonctionnaire de police chargé de la surveillance des anarchistes car il se déplace beaucoup et parce qu'il tient très fréquemment des conférences publiques[103]. Les textes de ces conférences sont régulièrement publiés dans *Germinal.* Ils sont rédigés dans un style qui se veut didactique, mais manquent souvent d'intérêt et de clarté[104]. Le journal est loin de faire l'unanimité. Voici ce qu'en écrit Felice Vezzani qui reçoit le journal à Paris :

> À propos de se mettre les mains dans les cheveux, je repense à ce pauvre journal que l'on publie à São Paulo sous le titre de *Germinal.* J'en ai reçu trois numéros et je te garantis que j'ai grandement plaint les rédacteurs, les lecteurs et les souscripteurs.
>
> J'aimerais savoir ce qu'un pauvre diable d'ouvrier peut apprendre dans tout ce fatras de prétendue philosophie, dans cette prose alambiquée. Si quelque chose au moins faisait allusion à la terrible lutte des exploités pour éclairer les esprits ; mais rien, ou presque, de cela qui est pourtant le point vraiment important. Tout l'espace [est] réservé à des articles de polémique baroque et à des élucubrations grotesques quasiment incompréhensibles et inutiles. Il faut un peu de bon sens, du bon sens ouvrier et rien d'autre[105]…

La plupart des articles de *Germinal* sont anonymes. Lorsqu'ils sont signés, c'est le plus souvent par Bandoni[106], mais aussi quelquefois par Guglielmo Marrocco, déjà évoqué, par Mota Assunção qui réside à Rio de Janeiro et s'occupe de la section brésilienne, ainsi que par Alessandro Cerchiai[107]et Giulio Sorelli. Bandoni cesse assez rapidement de s'occuper du journal d'un point de vue administratif[108], même s'il continue d'y publier ses articles. Il fonde un autre périodique, *Lucifero,* dont au moins deux numéros paraissent[109]. C'est Duilio Bernardoni, un tout jeune homme[110], qui assume alors la res-

103. « ...si adopera facendo viaggi in varie località del Brasile, ove esistono centri anarchici, per trovare, a quanto sembra, l'individuo adatto a compiere le criminose imprese che i partecipanti al complotto si propongono. » « Tiene molto spesso conferenze in pubblico e riunisce spesso i più pericolosi affiliati per segreti conciliaboli." [Rughini ?] au ministère de l'Intérieur, 1er août 1902, cit.

104. Citons quelques titres : « Amore e ragione », « Le quattro fasi della protesta umana », « Pro o contro l'esistenza di Dio », « Egoismo e altruismo ». Bandoni est aussi l'auteur de poésies, au style particulièrement ampoulé. On trouvera même plus tard, dans la presse anarchiste, les textes de ses conférences prononcées entièrement en vers.

105. « A proposito di mani nei capelli, mi sovviene di quel povero giornale che si stampa in S. Paolo col titolo di *Germinal*. Ne ho ricevuto tre numeri e ti garantisco che ho vivamente compianto i redattori, i lettori e gli oblatori. Mi piacerebbe sapere che cosa ci può imparare un povero diavolo di operaio in tutto quel farciume di pretesa filosofia, in quella prosa contorta e slombata. Almeno se vi fosse qualche cosa inerente alla lotta terribile degli sfruttati per illuminare le menti ; ma nulla o quasi nulla di questo che è il punto veramente importante e tutto lo spazio riservato ad articoli di polemica barrocc[a] e a pressoché incomprensibili quanto inutili elucubrazioni grottesche. Un po' di buon senso ci vuole, buon senso operaio e null'altro… » « Lettera scritta da Parigi dall'anarchico Vezzani Felice a Gaetano Sandri in S. Paolo » [avril ?] 1902, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli. La traduction nécessite une interprétation étant donné que le passage a été mal recopié par un fonctionnaire de police.

106. Par recoupements, on peut déduire que Bandoni est aussi l'auteur des articles signés La Hache et Pinopeggio.

107. CERCHIAI, Alessandro, « Cosa s'intende anarchicamente per organizzare », *Germinal,* a.II, n°3, 28 février 1903.

108. *Germinal,* a.I, n°10, 13 juillet 1902.

109. « Sottoscrizione volontaria al periodico razionalista settimanale LUCIFERO d'imminente pubblicazione », *Germinal,* a.I, n°13, 23 août 1902. Le n°2 de Lucifero est annoncé dans « Abbiamo ricevuto », *Germinal,* a.I, n°17, 18 octobre 1902.

110. Il a à peine dix-neuf ans en 1902. ACS, CPC, b.535, fasc. Duilio Bernardoni.

ponsabilité de *Germinal.* Après vingt et un numéros en 1902, et six numéros en 1903, le journal se voit contraint de suspendre sa parution :

> Les efforts et les sacrifices de quelques-uns ne sont plus suffisants pour en assurer l'existence.
>
> La solidarité, sur laquelle nous comptions lorsque nous avons lancé notre périodique, nous a toujours été refusée, aussi bien à cause des divergences de vue que du manque de conscience chez la plupart de ceux qui se disent anarchistes dans ce pays [111].

Une deuxième série de trois numéros, reprise en main par Bandoni, paraît encore en 1904.

O Amigo do Povo, le premier journal anarchiste de São Paulo en langue portugaise, apparait bien tardivement par rapport à ses confrères italiens mais sera publié plus régulièrement que *Germinal.* Il commence à paraître le 19 avril 1902, sous l'impulsion d'un anarchiste portugais arrivé à São Paulo deux mois auparavant, Gregório Nazianzeno Moreira de Queiroz Vasconcelos, qui signe sous le nom de Neno Vasco [112], et soixante-trois numéros au moins paraissent jusqu'en novembre 1904. *Germinal,* qui annonce la parution de *O Amigo do Povo,* accueille avec joie ce confrère en portugais mais émet des réserves contre sa section italienne [113]qui disparaîtra au bout de dix numéros. Ces réserves et cette disparition s'expliquent facilement puisque c'est Augusto Donati qui rédige la section, jusqu'à son « lynchage ». D'autres anarchistes italiens interviennent également, aussi bien en italien qu'en portugais : Alessandro Cerchiai [114]et Giulio Sorelli. Des messages sont adressés à Damiani et à Vezzani [115]. Les dissensions entre les deux périodiques sont assez importantes puisque *O Amigo do Povo* juge nécessaire de préciser qu'il n'a rien en commun avec *Germinal* [116]. Les deux journaux s'opposent sur des futilités, comme sur le partage des bénéfices d'une fête [117]. Mais le point de désaccord le plus important porte sur la question de l'organisation.

II.3.8 Organisateurs contre antiorganisateurs

Contrairement à *O Amigo do Povo, Germinal* n'offre pratiquement pas d'informations sur les mouvements sociaux. Les rédacteurs du journal ne se désintéressent pas pour autant de la question. Ils participent aux grèves [118], aux réunions des associations. Mais celles-ci les déçoivent. D'après Bandoni, structurées comme elles le sont, les organisations ne peuvent rien apporter de concret : les réunions sont trop peu nombreuses et aboutissent rarement à un débat satisfaisant [119]. Lorsque *Germinal* évoque malgré tout une grève survenue dans une usine textile du quartier du Bom Retiro, c'est dans un but

111. « Gli sforzi ed i sacrifici di pochi non sono più sufficienti ad assicurarne la vita. La solidarietà su cui facevamo assegnamento nel gettare le basi del nostro periodico ci fu sempre negata, sia per la diversità di vedute, sia per mancanza di coscienza nella maggioranza di chi si dice anarchico, in questo paese. » BERNARDONI, Duilio, « Ai compagni », *La Rivolta,* 29 juillet 1903.
112. Lettre de Ceschi [Augusto Donati] à Felice Vezzani, São Paulo, 17 mai 1902, ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli. Le dossier contient la copie de la lettre.
113. « La settimana del cambio », *Germinal,* a.I, n°4, 5 avril 1902.
114. « Reminicências », *O Amigo do Povo,* a.I, n°4, 24 mai 1902.
115. « Piccola posta », *O Amigo do Povo,* a.I, n°5, 7 juin 1902.
116. « Piccola posta », *O Amigo do Povo,* a.I, n°2, 1er mai 1902.
117. « Per l'idea", *Germinal,* a.II, n°2, 14 février 1903.
118. STANGA, Martino, "Il movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°5, 15 novembre 1913.
119. BANDONI, Angelo, « Nuovo giornale », *Germinal,* a.I, n°16, 4 octobre 1902.

bien précis, celui de démontrer l'action néfaste des socialistes et le mauvais fonctionnement des associations. En effet, durant cette grève, seules les personnes inscrites à la ligue de résistance promue par les socialistes ont eu droit à une aide financière [120].

Deux arguments majeurs sont mis en avant contre l'organisation et la résistance légale. Le premier apparaît dans le commentaire d'un article d'Oreste Ristori publié dans un journal argentin sur la grève partielle. Selon Bandoni, qui commente le texte, la grève partielle est une arme dangereuse pour les ouvriers car, si la grève échoue, ceux-ci se retrouvent dans une situation pire qu'auparavant, exposés aux mauvais traitements du patron ou pis encore, sans travail. Et même si la grève réussit, le patron parvient toujours à récupérer ce qu'il a perdu aux dépens des ouvriers [121]. Bandoni tient le raisonnement suivant : étant donné que les luttes partielles sont inutiles et dommageables, les organisations qui les défendent le sont aussi. La résistance légale, qui base son action sur les luttes dans le domaine économique, est donc une mystification [122].

Le second argument est évoqué, toujours par Bandoni, à l'occasion de la parution du premier numéro du journal publié par les anarchistes italiens de Londres, *La Rivoluzione Sociale*. Dans celui-ci, Malatesta et les autres anarchistes réfugiés à Londres tentent de relativiser l'importance donnée à l'organisation dans le mouvement anarchiste de l'époque, dans le but d'éviter que le syndicalisme ne supplante l'anarchisme. Selon Bandoni, un anarchiste ne peut pas lutter dans le domaine économique car demander l'amélioration de la condition de l'ouvrier signifie accepter cette condition. Vouloir l'améliorer revient à ne pas tenter de changer profondément l'état des choses. Angelo Bandoni paraphrase ironiquement le discours des organisateurs aux patrons en écrivant :

> Nous continuerons à travailler pour vous, parce que nous sommes nés pour travailler ; mais à ces conditions : nous voulons plus de respect ! un meilleur salaire ! et moins de travail [123] !…

L'obstacle est insurmontable. Même s'ils ne les soutiennent pas, les organisations ouvrières restent pour les anarchistes un lieu de propagande au même titre que l'atelier, le café, et les lieux publics :

> Les travailleurs […] sont partout : dans les lieux publics, dans les ateliers, dans les associations ouvrières de toutes les tendances. C'est dans ces endroits que nous devons les rejoindre, leur parler des injustices quotidiennes, des privations injustifiées, de l'opulence éhontée des patrons, pour aiguiser leur impatience. Nous devons leur ouvrir les yeux devant les mystifications, les mettre en garde contre les fausses promesses et leur montrer, par la logique, quel sera le résultat des demi-mesures. En agissant de cette façon, nous sommes sûrs de ne pas porter des coups d'épées dans l'eau et d'apporter une contribution à l'émancipation prolétaire [124].

120. « Lo sciopero del Bom Retiro », *Germinal,* a.I, n°21, 13 décembre 1902.
121. Ces arguments tirés des positions de Proudhon sur la grève sont ceux qu'avancent la CGT française dans les premières années de sa fondation, au moins jusqu'en 1902. Sur ce point, voir JULLIARD, Jacques, « Théorie syndicaliste révolutionnaire et pratique gréviste », *Le mouvement social,* n°65, octobre-décembre 1968.
122. BANDONI, Angelo, « Una questione scottante », *Germinal,* a.I, n°14, 6 septembre 1902.
123. « Noi continueremo a lavorare per voi, poiché siamo nati per lavorare ; ma solo a le seguenti condizioni : vogliamo più rispetto ! più salario ! e meno lavoro !… » BANDONI, Angelo, « Nuovo giornale », *Germinal,* a.I, n°16, 4 octobre 1902.
124. « I lavoratori […] si trovano ovunque : nei luoghi pubblici, nelle officine, nelle associazioni operaie di qualunque tendenza. È in questi luoghi che noi dobbiamo raggiungerli, parlargli delle ingiustizie quotidiane, delle immeritate privazioni, della sfacciata e incivile opulenza dei padroni, onde promuovere ed acuire l'insofferenza. Dobbiamo schiudergli gli occhi alle mistificazioni, metterli in guardia contro le false promesse e anticiparli – colla logica – l'esperienza dei mezzi termini. Agendo in tal guisa, siamo sicuri di non dare colpi nel vuoto e di

Alessandro Cerchiai donne lui aussi sa définition de l'organisation au sens anarchiste. Il insiste sur la nécessité d'extirper l'idée d'autorité. Personne ne doit dominer les autres. L'anarchiste peut pénétrer dans les associations « à condition de ne s'astreindre à aucune obligation, uniquement pour faire de la propagande[125] ».

Avec la parution de la deuxième série du journal, les rédacteurs annoncent plus clairement que jamais leur position :

> Les colonnes de ce périodique, qui n'est l'organe d'aucun parti, sont ouvertes à tous ceux qui – comme nous – jugent inefficace toute entente légale[126].

Dans le même numéro, *Germinal* réaffirme sa différence :

> Ne nous organisons pas et ne cherchons pas à enrégimenter les autres. Cette méthode de lutte non seulement expose à la surveillance particulière de la réaction les associations d'impatients qui à la première occasion seront battus et repoussés, mais elle est tout à fait contraire à la conception logique de la régénération anarchiste. Laissons de côté les illusions d'une amélioration immédiate et travaillons sans calcul – de récompenses proches ou lointaines – pour la grande Révolution Sociale. Que chacun de nous écrive, parle, chante ou crie – selon ses capacités – pourquoi nous sommes anarchistes et ce que signifie l'Anarchie, sans se soucier de faire du prosélytisme. Jusqu'à ce que nous entendions dire à notre sujet : « C'est un camarade. » L'avènement de la révolution est encore à venir[127].

Même si quelques articles de *O Amigo do Povo* mettent en doute l'efficacité des grèves partielles en tant que moyen de lutte[128], le journal consacre beaucoup de place aux associations ouvrières. Il reproduit abondamment les textes d'Emile Pouget et de Fernand Pelloutier sur le syndicalisme. Il reçoit aussi la collaboration de Giulio Sorelli, un ouvrier né dans une famille bourgeoise et transfuge du socialisme[129], qui a fini par quitter *Germinal* pour les colonnes de *O Amigo do Povo,* plus proches de ses propres aspirations. Sorelli est en effet l'un des rares anarchistes italiens de São Paulo qui défendent ardemment l'organisation ouvrière :

> L'organisation, la solidarité des forces prolétaires, est sans aucun doute l'une des armes qui peut être utilisée avec le plus d'efficacité par les ouvriers pour parvenir à leur propre émancipation[130].

---

portare un contributo valido all'emancipazione proletaria. » BANDONI, Angelo, « Nuovo giornale », *Germinal,* a.I, n°17, 18 octobre 1902.

125. « ...a patto però di non sottoscrivere a nessun obbligo, unicamente per fare propaganda. », « Cosa s'intende anarchicamente per organizzare », *Germinal,* a.II, n°3, 28 février 1903.

126. Le colonne di questo periodico, che non è l'organo di nessun partito, sono aperte a tutti coloro che – come noi – riconoscono inefficace qualunque intesa legale. », « La nostra tendenza », *Germinal,* a. III, n°1, 24 janvier 1904.

127. « Non organizziamoci né cerchiamo d'irregimentare gli altri. Questo metodo di lotta, oltre a mettere sotto la vigilanza speciale della reazione dei sodalizi d'insofferenti che alla prima uscita saranno battuti e respinti, è affatto contrario alla concezione logica d'una palingenesi anarchica. Lasciamo le illusioni dei miglioramenti immediati e lavoriamo senza calcolo – di ricompense prossime o lontane – per la grande Rivoluzione Sociale. Ciascuno di noi scriva, parli, canti o gridi – secondo le sue attitudini – il perché siamo anarchici e che significa Anarchia, senza curarsi di far numero. Fino a tanto che ci sentiremo dire : "Quello è un compagno." L'avvento della rivoluzione è ancora al di là da venire. » « Guerra », *ibidem.*

128. Voir par exemple « O que queremos », *O Amigo do Povo,* a.I, n°4, 24 mai 1902.

129. SORELLI, Giulio, « Dichiarazione. Ai soci del Circolo Socialista Avanti ! », *Germinal,* a.I, n°1, 10 février 1902.

130. «L'organizzazione, la solidarietà delle forze proletarie, è senza dubbio une delle armi che, con più efficacia, può essere adoperata dagli operai per giungere alla propria emancipazione. » SORELLI, Giulio, « L'organizzazione operaia a S. Paulo », *O Amigo do Povo,* a.I, n°8, 19 juillet 1902.

Le seul point sur lequel s'accordent anarchistes antiorganisateurs et organisateurs est l'apathie de la classe ouvrière de São Paulo. Ce thème, récurrent dans la presse politique de l'époque, réapparaît sous la plume de Sorelli. Celui-ci évoque la nécessité de secouer le prolétariat de São Paulo qui reste inactif et constate amèrement que les efforts effectués jusqu'à présent dans le domaine de l'organisation n'ont abouti à rien [131].

Les deux courants sont toujours représentés à São Paulo, non plus à l'intérieur d'un même journal comme c'était le cas pour *Il Risveglio,* mais dans deux journaux différents.

II.3.9 Les numéros uniques de l'année 1903

Les discordes politiques et personnelles qui caractérisent cette phase du mouvement anarchiste de São Paulo apparaissent également dans les numéros uniques publiés au cours de l'année 1903.

La Voz del Destierro [132] est publié en janvier par des anarchistes italiens expulsés d'Argentine. Le journal contient un appel, rédigé en français, en italien et en espagnol, destiné à décourager les travailleurs européens d'émigrer en Argentine. Un article de journal fait le compte rendu des événements [133]. Suite à d'importants mouvements de grève, le gouvernement argentin a instauré l'état de siège et la loi de résidence. Cette loi qui a permis l'expulsion d'anarchistes, en particulier italiens, qui étaient impliqués dans l'organisation ouvrière. Le journal dénonce cette loi et la façon abusive dont elle est appliquée et reproduit un article, paru dans un journal bourgeois argentin, qui la condamne [134]. Il dénonce aussi l'attitude du Parti Socialiste argentin, dont les représentants ont joué un rôle temporisateur dans les mouvements de grève et qui n'ont pas été expulsés [135]. Le journal, publié grâce au soutien d'*O Amigo do Povo,* affiche une position favorable à l'organisation ouvrière, à l'image du mouvement anarchiste argentin.

La Rivolta paraît le 29 juillet 1903 en remplacement de *Germinal* qui avait été contraint de suspendre sa parution [136]. Ses rédacteurs jugent nécessaire de se définir clairement contre l'organisation [137], bien qu'il soit consacré à la mémoire de Gaetano Bresci et à l'évocation des événements de mai 1898 à Milan [138]. Comme *Un anniversario. Rivendicazione, La Rivolta* insiste sur la relation de cause à effet entre les massacres perpétrés par l'armée à Milan et le geste de Gaetano Bresci. Témoin des événements de Milan [139], Alessandro Cerchiai justifie le geste de vengeance de Gaetano Bresci en évoquant, sur un ton tragique, la misère du peuple. Dans un texte que l'on pourrait qualifier de fiction tragico-historique, Cerchiai décrit le spectacle terrifiant auquel assiste un homme qui aurait pu être Gaetano Bresci :

131. « E come non deve stringersi il cuore di chi ha dedicato alla causa dei lavoratori tutta la sua attività, quando deve constatare con quanta noncuranza abbino [*sic*] gli operai di S. Paulo risposto fino a oggi a qualunque tentativo d'organizzazione. » *Ibidem.*
132. Le numéro unique est annoncé dans *Germinal.* « Espulsi e profughi da Buenos Ayres », *Germinal,* a.I, n°21, 13 décembre 1902.
133. CLARO, Juan, « Lo que se pasa en Argentina », *La Voz del Destierro,* 6 janvier 1903.
134. « Ley de estrangeros », *La Prensa,* Buenos Aires, *ibidem.*
135. « La reazione nell'Argentina », *ibidem.*
136. BERNARDONI, Duilio, « Ai compagni », *La Rivolta,* 29 juillet 1903.
137. PAVEL, Pietro, « Gli Anarchici e l'Organizzazione », *ibidem.*
138. BERNARDONI, Duilio, « 29 luglio », ACRATIBIS DI VALDINIEVOLE, « Gaetano Bresci », COFANI, Pietro, « Rimembrando », correspondance de Piracicaba, *ibidem.*
139. *O Amigo do Povo,* a.I, n°2, 1er mai 1902, annonce pour les prochains numéros, un article d'Alessandro Cerchiai sur les événements de Milan en mai 1898 et précise que le rédacteur a été un témoin oculaire. Voir CERCHIAI, Alessandro, « Reminiscências », *O Amigo do Povo,* a.I, n°3, 10 mai 1902 et n°4, 24 mai 1902.

> Puis […] le regard de l'homme se fixa sur une femme, l'image de toutes les autres, et dans ses yeux injectés de sang, où tremblait la vie, il lut les angoisses désespérées d'un peuple qui ne voit jamais le soleil. Sans sourciller, il accompagna la misérable jusqu'à son taudis répugnant. En un instant elle fut près d'un monceau de haillons où reposait un enfant, elle le prit et lui offrit deux mamelles flétries que l'enfant saisit en suçant désespérément. Pendant un instant, le silence domina dans le taudis, puis tout à coup, vaincue par la douleur, la mère arracha de son sein le fruit d'un amour maudit, qui commença à déchirer l'air par ses cris. La mère vaincue et pleine de remords l'embrassait en le serrant fortement, tandis qu'à chaque contact les lèvres du petit lui laissaient sur le visage une marque rouge : il avait tété du sang ! Presque simultanément, un homme entra : c'était le père. Il s'avança, prit le petit, le regarda attendri, et se troubla en voyant ses lèvres pleines de sang. Il se retourna comme un automate, pour interroger sa compagne, et il lut la réponse muette et féroce sur son visage : les traces de sang avaient crié : –Vengeance[140] !

Le journal témoigne de l'existence d'un groupe anarchiste *La Propaganda*[141] qui publie un numéro unique à l'occasion des fêtes de commémoration du 20 septembre[142], *La Nuova Gente.* Ce journal, et les deux numéros du périodique qui paraît sous le même titre, est un modèle de collaboration entre anarchistes organisateurs et antiorganisateurs. En effet, on y retrouve Duilio Bernardoni et Alessandro Cerchiai aux côtés de Neno Vasco et Luigi Magrassi. Ce dernier a joué un rôle important dans le syndicalisme anarchiste en Argentine[143] et figure parmi les expulsés d'Argentine à la fin de l'année 1902[144]. *La Nuova Gente* passe les messages de *Germinal,* dont la parution est alors momentanément

140. « Allora […] lo sguardo dell'uomo si fissò sopra una donna, l'immagine di tutte le altre, e nei suoi occhi sanguinosi, dove tremolava la vita, lesse le angoscie disperate di una gente che non vede mai il sole. Senza batter ciglio accompagnò la misera nel suo schifoso tugurio. Essa in un attimo fu sopra un mucchio di stracci, dove esaurito giaceva un fanciullo, lo prese e gli offrì due mammelle vizze dove abboccò suggendo disperatamente. Per un istante il silenzio dominò nel tugurio, poi repentinamente, vinta dal dolore, la madre strappò dal seno quel pegno caro di un amore dannato, che cominciò a lacerare l'aria dei suoi gridi. La madre vinta e pentita stringendolo fortemente lo baciava, mentre che ad ogni contatto le labbra del piccino replicavangli sul volto un marchio rosso : aveva poppato sangue ! Quasi all'istante entrò un uomo : era il padre. Egli s'avanzò, prese il piccino, lo guardò intenerito, e si turbò vedendogli le labbra sanguinose. Si rivoltò meccanicamente, come per interrogar la compagna, ed ebbe la risposta muta e feroce sul suo viso : le impronte del sangue avevano gridato : Vendetta ! » ACRATIBIS DI VALDINIEVOLE [Alessandro Cerchiai], « Gaetano Bresci », *La Rivolta,* 29 juillet 1903.

141. « Appello », *ibidem.* Il est illusoire de vouloir faire un décompte précis de tous les groupes anarchistes qui se succédent, ou qui coexistent, à São Paulo. Ces groupes naissent en général avec un but précis, souvent celui de diffuser des ouvrages de propagande et disparaissent une fois le but atteint, par manque de moyens ou pour incompatibilité de caractère entre les différents membres. Le groupe *La Propaganda* dépasse les six mois d'existence puisqu'en janvier 1904, le groupe annonce la « ristampa delle opere più meritorie della letteratura anarchica » « Gruppo anarchico La Propaganda », *Germinal,* a.III, n°1, 24 janvier 1904.

142. *La Rivolta* avait annoncé un numéro unique pour cette date. BERNARDONI, Duilio, « Ai compagni », *La Rivolta,* 29 juillet 1903.

143. BILSKY, Edgardo J., *La F.O.R.A. y el movimiento obrero/2 (1900-1910),* Buenos Aires, Centro editor de America Latina, 1985, p. 112. Voir aussi OVED, Iaácov, *op. cit., ad indicem*.

144. OVED, Iaácov, *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina,* Mexico, Siglo XXI editores, 1978, p. 283. Après son séjour à São Paulo, Magrassi ira à Rio de Janeiro. Il correspond avec les journaux et revues anarchistes de São Paulo. « Carta do Rio », *O Amigo do Povo,* a.III, n°62, 17 septembre 1904. *A Terra Livre,* a.I, n°1, 30 décembre 1905. Voir aussi sa collaboration à la revue de Neno Vasco, *Aurora, Revista mensal de crítica social e literatura,* dont dix numéros paraissent en 1905.

suspendue,[145] mais propose un abonnement cumulatif avec *O Amigo do Povo*[146]. Le journal ne dépasse pas le numéro 2[147]. Malgré cette ouverture d'esprit et le désir de laisser à chacun le choix de son poste de combat, le journal exprime nettement une tendance favorable à l'organisation. À un certain Toscano, qui se plaint du manque de conscience des ouvriers italiens au Brésil par rapport à ceux qui sont restés en Italie, le journal répond en insistant sur la nécessité de s'organiser :

> Bien que nous soyons convaincus que les associations de métier ne pourraient apporter que de légères améliorations aux conditions des travailleurs, étant donné qu'il est indubitable que les capitalistes trouveraient toujours le moyen de reprendre ce que la force associative des ouvriers aurait réussi à conquérir, nous accueillerons avec plaisir et nous appuierons toute initiative tendant à réunir les forces, encore dispersées, du prolétariat de São Paulo. Il est incontestable que les *Ligues de résistance* habituent l'ouvrier à la lutte ; au sein des ligues, le travailleur s'exerce au combat, s'éduque et surtout renforce ses énergies par une pratique continuelle et infatigable, sans compter que les *Associations de métier* sont de véritables foyers de *solidarité* qui est une des armes essentielles que les ouvriers peuvent utiliser dans les luttes entre capital et travail[148].

Dans la réponse à Toscano, l'apathie des ouvriers de São Paulo est expliquée ainsi *:*

> C'est le milieu, la diversité des races, le changement fréquent de domicile et tant d'autres causes [...] qui étouffent dans l'œuf toute tentative d'organisation[149].

Cette apathie, constatée par tous, commence peu à peu à s'atténuer. La nouvelle période, qui commence avec l'arrivée à São Paulo d'Oreste Ristori, un autre Italien expulsé d'Argentine, est riche d'événements pour le prolétariat de São Paulo. Le journal fondé par Ristori en 1904, *La Battaglia,* qui connaît une durée de vie extrêmement longue par rapport à celle des journaux antérieurs et postérieurs, est témoin de cette évolution.

---

145. Le numéro unique du 20 septembre publie un article de Benjamin Mota, « L'anarchismo », dont la suite doit paraître dans *Germinal.* La suite de l'article paraît dans le n°1 de *La Nuova Gente.* Dans ce même n°1, on laisse entendre que *Germinal* doit reparaître incessamment. En fait, *Germinal* ne reparaît pas avant janvier 1904.

146. *La Nuova Gente,* n°2, 5 novembre 1903.

147. Le n°3 était annoncé pour le 29 novembre puis pour le 13 décembre. *O Amigo do Povo,* a.II, n°37, 22 ou 24 novembre 1903. *O Amigo do Povo,* finit par annoncer la suspension définitive de *La Nuova Gente. O Amigo do Povo,* a.II, n°42, 17 janvier 1904.

148. « Noi, quantunque convinti che le Associazioni di mestiere non potrebbero arrecare alle condizioni dei lavoratori che lievi miglioramenti, giacché è indubitato che i capitalisti avrebbero sempre il mezzo di togliere da un altro lato ciò che la forza associativa degli operai fosse riuscita a conquistare, purtuttavia vedremo con molto piacere ad appoggeremo volentieri qualunque iniziativa tendente a riunire le forze, ora sparse, del proletariato di S. Paolo. Le *Leghe di Resistenza,* ciò è inconfutabile, addestrano l'operaio alla lotta ; ivi il lavoratore si esercita alla pugna, si educa e ciò che è più importante rafforza colla ginnastica continua ed indefessa le proprie energie, senza contare che le *Associazioni di mestiere* sono dei veri focolari di *solidarietà* che è una delle armi, diremo quasi la più essenziale, che gli operai possano adoperare nelle lotte fra lavoro e capitale. » « Parla l'operaio », *La Nuova Gente,* n°2, 5 novembre 1903. Voir aussi FILODEMI, « Propaganda », *ibidem.*

149. « È l'ambiente, la diversità delle razze, il domicilio poco stazionario dei lavoratori e tante e tante altre cause [...] che fanno abortire sull'inizio qualunque tentativo d'organizzazione. » « Parla l'operaio », *ibidem.*

Troisième partie : *LA BATTAGLIA*, UN RECORD DE LONGÉVITÉ POUR L'ANARCHISME ITALIEN À SÃO PAULO (1904-1913)

À partir de l'année 1904, le mouvement anarchiste connaît sa plus longue période de stabilité avec la naissance de l'hebdomadaire *La Battaglia.* Le succès de ce journal est dû en grande partie aux efforts de son directeur, Oreste Ristori, qui a su lui donner l'ampleur d'un véritable journal d'opinion, lu et commenté même en dehors des milieux anarchistes. *La Battaglia* est le premier journal politique qui réussit l'entreprise difficile d'entrer en contact avec les colons des *fazendas.*

La Battaglia est également très proche des événements qui secouent le monde ouvrier de São Paulo. Bien que le journal adopte une attitude de méfiance face à l'organisation ouvrière telle qu'elle se développe à São Paulo, il soutient les grèves qui éclatent dans la première décennie du XXe siècle, toutes violemment réprimées par la police.

Des événements très divers montrent l'importance du rôle que joue *La Battaglia* à São Paulo, aussi bien face à la colonie italienne qu'à la société pauliste dans son ensemble. Le journal anarchiste se lance dans deux vastes campagnes de dénonciation, l'une anti-cléricale, lors de l'affaire de l'Idalina, une petite fille qui aurait été maltraitée et tuées par des prêtres, l'autre anticolonialiste, lorsque l'Italie se lance dans la guerre de Libye.

Outre la présence de Ristori, qui finira par quitter *La Battaglia* et la lutte sociale, le journal doit sa réussite à la collaboration de Gigi Damiani et d'Alessandro Cerchiai.

> *No Brasil, não existe razão para o anarquismo ou socialismo, planta exótica trazida do estrangeiro quando entre nós tudo é feliz e livre.*
>
> *O País,* Rio de Janeiro, 29 août 1906.

III.1 LE CONTACT SE CREE AVEC LES ITALIENS DE L'INTERIEUR DE L'ÉTAT DE SÃO PAULO

III.1.1 Présentation de *La Battaglia* et de son fondateur

La Battaglia voit le jour en 1904, autour du 20 juin. Le journal paraît d'abord de façon irrégulière, mais devient rapidement hebdomadaire et le restera pendant ses huit années d'existence. Il est fortement lié à la personnalité de son fondateur, Oreste Ristori. Celui-ci arrive à São Paulo après bien des péripéties qui sont rapportées dans son dossier au *Casellario Politico Centrale*[1]. Ristori a connu de longues périodes de résidence surveillée à Porto Ercole[2], aux îles Tremiti, à Pantelleria, au cours desquelles il rencontre Gigi Damiani[3]. En 1898, il est en France, d'où il est rapidement expulsé. Il effectue un nouveau séjour en résidence surveillée, à Ustica, puis passe quelque temps dans sa ville natale, Empoli. Il quitte Empoli en septembre 1901, après une mésentente avec le groupe anarchiste local, qu'un fonctionnaire de police n'hésite pas à attribuer aux actes de « pédérastie passive » [*sic*] dont Ristori se serait rendu coupable[4]. Commence alors un long périple de Carrare à Menton, de Barcelone aux Canaries, jusqu'au Rio de la Plata. Arrivé en Argentine en 1902, il en est expulsé le 16 janvier 1903, mais il descend du bateau à Montevideo et se fait même rembourser son billet pour l'Europe. En Uruguay, il collabore à divers journaux anarchistes[5]. De retour en Argentine, où il déploie une grande activité dans le milieu anarchiste[6], il est à nouveau expulsé le 10 juillet 1903. Cette fois, il s'échappe en se jetant à l'eau et est récupéré par des amis qui l'attendaient dans une

1. ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.

2. En mars 1895, il parvient à s'échapper de Port'Ercole avec six camarades. MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.2, Nell'epoca degli attentati*, Milan, Rizzoli, 1981, p. 62.

3. C'est ce qu'affirme le biographe de Damiani, FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954, p. 22. Les dossiers respectifs de Ristori et de Damiani au *Casellario Politico Centrale* montrent que cette rencontre est possible. En effet, certaines dates de séjour dans les divers lieux de détention concordent. ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori, et b.1601, fasc. Gigi Damiani. Ristori avait déjà des contacts à São Paulo avant même son départ pour l'Amérique du Sud. Alors qu'il se trouve en résidence surveillée à Ustica en 1900, on lui envoie le message suivant : « Scrivi. Saluti da Boni. Manda indirizzo di Bernini. », *Palestra Social,* a.I, n°1, 4 novembre 1900.

4. « Il Ristori si sarebbe ritirato dal Gruppo degli anarchici di Empoli in seguito al disgusto che i suoi compagni gli manifestarono quando nel Luglio 1901 seppero in modo indubbbio ch'egli si abbandonava ad atti di pederastia passiva. » Cenno biografico, Prefettura di Firenze, septembre 1901, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.

5. Interrogatoire d'Oreste Ristori, 2 avril 1907, ANR, Iij[7], dossier Ristori, Sorelli Cerchiai, 1906-1907.

6. À Buenos Aires, Ristori est très actif dans le milieu anarchiste : il utilise ses talents d'orateur lors de tournées de propagande, il dirige le journal *L'Avvenire*. OVED, Iaácov, *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina,* Mexico, Siglo XXI editores, 1978, p. 289-291. Voir aussi l'interrogatoire d'Oreste Ristori par la police de São Paulo du 2 avril 1907, cit. *L'Avvenire* est le journal que Felice Vezzani a dirigé en 1895, mais Ristori et Vezzani n'ont pu se rencontrer puisque ce dernier est déjà à Paris en 1899. ACS, CPC, b.5392, fasc. Felice Vezzani.

barque [7]. Il est à nouveau arrêté, puis libéré. Bien qu'il affirme avoir été expulsé d'Argentine [8], c'est de son plein gré qu'il quitte Buenos Aires au début de l'année 1904. Le séjour de Ristori à Buenos Aires n'est pas des plus calmes. Ristori provoque une polémique au sein du mouvement anarchiste argentin, en particulier avec le journal anarchiste *La Protesta Humana,* à cause d'un article dénonçant les organisations ouvrières [9].

À son arrivée à São Paulo, où il tient sa première conférence publique en février 1904 [10], Ristori ne manque pas de se faire remarquer aussi bien par la police que par les autorités diplomatiques italiennes. En juin 1904, on signale sa collaboration au journal satirique *Caradura* [11]. Le 10 novembre, un rapport est envoyé au ministère de l'Intérieur sur Ristori et son journal *La Battaglia,* qui paraît déjà depuis plusieurs mois [12]. L'ambassadeur s'occupe à nouveau de lui le 8 décembre dans un autre rapport qui nous apprend que Ristori a été arrêté par la police de São Paulo pour interrogatoire et examen anthropométrique [13].

Figure 16 : Entête de *La Battaglia*

Le fondateur de *La Battaglia* n'a pas seulement des démêlés avec la police. Les camarades de São Paulo lui font aussi la vie dure. Il est difficile de rendre compte de l'hostilité des anarchistes à l'égard de Ristori étant donné que la collection de *La Battaglia* est très lacunaire jusqu'au numéro 58. Un petit entrefilet, signé « Gli anarchici che non sono ristoriani » et paru après quelques semaines d'existence du journal, laisse cependant entrevoir que les rapports entre les différents groupes anarchistes ne sont pas au beau fixe [14]. Cette impression est confirmée par l'article d'un ami de Ristori, un certain Guido, qui écrit :

> Quand arrive dans une ville ou un village un camarade qui se distingue un tant soit peu des autres, parce qu'il est capable de tenir une conférence ou même une simple conversation, parce qu'il sait se démener en utilisant n'importe quel moyen pour le développement des idées libertaires, il est tout de suite entouré

7. On raconte qu'en sautant du bateau, Ristori est tombé sur la barque qui devait assurer sa fuite et s'est cassé les deux jambes. MAFFEI, Eduardo, *A greve,* Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra, 1978, p. 141. Maffei raconte également, dans un entretien avec l'historien américain John F. Dulles, que pendant sa convalescence, Ristori a fait du médecin qui le soignait un adepte de l'anarchisme. DULLES, John Foster, *Anarquists and communists in Brazil, 1900-1935,* Austin & London, University of Texas Press, 1973, p. 7. Cette anecdote a été largement reprise, avec quelques variantes : RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil,* São Paulo, Global Editora, 1984, p. 156 ; GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* Rio de Janeiro, Record, 1979, p. 207. Zélia Gattai, qui a rencontré Ristori quand elle était enfant, se souvient qu'il avait les jambes torses et s'appuyait toujours sur une canne. Selon elle, cette infirmité était due à sa chute. GATTAI, Zélia, *op. cit.,* p. 176.

8. Interrogatoire d'Oreste Ristori, 2 avril 1907, ANR, I[ij]7, dossier Ristori, Sorelli Cerchiai, 1906-1907.

9. « L'azione anti-anarchica delle organizzazioni operaie », *L'Avvenire,* Buenos Aires, n°24, [septembre] 1903. *La Protesta Humana* réplique le 3 octobre 1903. OVED, Iaácov, *op. cit.,* p. 289-291. D'après le représentant consulaire italien, Ristori aurait trahi la foi de ses camarades. Buenos Aires, 17 mars 1904, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.

10. « Conferenza », *Germinal,* a.III, n°2, 21 février 1904.

11. Légation d'Italie, Petrópolis, 1er juin 1904, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori. Le journal en question est le n°121 du 22 mai 1904.

12. Ce rapport, manquant au dossier Ristori, est signalé dans un rapport ultérieur. Ambassadeur d'Italie di Cariati au ministère de l'Intérieur, Petrópolis, 8 décembre 1904, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.

13. Cette arrestation est une conséquence à des mouvements de foule qui se sont déroulés en novembre 1904 dans la capitale fédérale où l'état de siège a été proclamé. Des mesures de police ont été prises aussi bien à Rio de Janeiro qu'à São Paulo. *Ibidem.* L'arrestation de Ristori est également annoncée dans la presse anarchiste. « Ordem e progresso », *O Amigo do Povo,* a.III, n°63, 26 novembre 1904.

14. On y parle d'« anarchico art nouveau » et de « ragazzaccio » « piagnucolante » pour désigner Ristori. « A degli uomini che piangono », *La Battaglia,* a.I, n°35, 19 mars 1905. Voir aussi un article de Cerchiai qui évoque « le lotte sostenute il primo anno per il giornale ». CERCHIAI, A[lessandro], « A chi ci accusa », *La Battaglia,* a.V, n°182, 30 août 1908.

par une quantité d'adulateurs qui l'idolâtrent comme s'il était leur dieu, et tout le monde pense que sa façon de procéder est la meilleure. Mais quelques mois plus tard, *patatrac* on voit poindre sournoisement et malignement le groupe des extrémistes, et, d'adulateurs qu'ils étaient, ils deviennent calomniateurs. L'un deux commence par faire observer qu'il est trop bien portant, qu'il mange comme un ogre aux frais de la propagande, un autre dit qu'il faut boycotter la *Battaglia* parce que le nom du directeur y est inscrit, d'autres encore disent qu'il doit aller travailler car il n'est pas juste qu'il ne soit pas exploité par les bourgeois, qu'il se déplace à bicyclette, qu'il se repose le jour, et à présent, savez-vous ce qu'on dit, que ne pouvant plus exploiter des camarades de São Paulo, il est parti exploiter de ceux de l'intérieur[15].

La publication du numéro unique *L'Azione Anarchica* en novembre 1905 est une autre preuve des difficultés que connaît *La Battaglia* dans ses premiers mois d'existence. Contrairement à tous les numéros uniques déjà évoqués, celui-ci ne commémore aucun événement, ne s'insère dans aucune campagne de propagande. Son but est de rassembler les énergies autour de *La Battaglia*. Le *Gruppo libertario*, qui est à l'origine du numéro unique avec Francesco De Paola et Alessandro Cerchiai, appelle au réveil et à l'action[16]. Un article rappelle qu'il faut lutter énergiquement contre tous les individus qui se veulent partisans de l'anarchisme sans en professer les idées et qui font ainsi beaucoup de mal à la cause[17]. *L'Azione Anarchica* annonce qu'un groupe de cinq personnes prendra désormais en charge l'administration de *La Battaglia*[18], qui devient hebdomadaire.

III.1.2 Les autres rédacteurs de *La Battaglia*

Ce remaniement de *La Battaglia* correspond au début de la collaboration d'Alessandro Cerchiai au journal[19]. Cette collaboration est assidue. Il arrive souvent que les articles de Cerchiai occupent quasiment la moitié des quatre pages du journal. Mais elle est aussi discrète car Cerchiai utilise de nombreux pseudonymes : Anna de' Gigli, Acratibis, Mastr'Antonio[20] sont ceux qui reviennent le plus fréquemment. Le directeur en titre est toujours Ristori, mais la responsabilité du journal incombe entièrement à Alessandro

15. « Quando in un paese o in una città arriva un compagno che più o meno si distingue dagli altri, perché capace di dare una conferenza o magari sappia fare solo quattro ciarle o sappia attivarsi con qualunque mezzo allo sviluppo delle idee libertarie, subito si vede circondato da una quantità di aduloni che lo idolatrano come fosse il loro dio, e tutti d'accordo col suo modo di procedere. Dopo qualche mese però, *patratac* si vede sorgere di soppiatto e maliziosamente il gruppo d'estrema sinistra, e, da adulatori si passa a calunniatori. Quello che incomincia per prima fa osservazione che viene troppo grasso, che mangia come un bue a spesa della propaganda, un altro dice che bisogna boicottare la BATTAGLIA perché ce [*sic*] sopra il nome del direttore, altri che deve andare a lavorare ; perché non è giusto che non si faccia sfruttare dai borghesi, che va in bicicletta, che dorme di giorno, e adesso, sai cosa si dice ; che non potendo sfruttare più in S. Paulo è andato a sfruttare i compagni dell'interiore." Dans la lettre que Guido a reçue de Ristori et que le journal reproduit en même temps que l'article de Guido, Ristori fait lui aussi allusion à ses "ennemis". » « In giro di propaganda, *La Battaglia,* a.II, n°47, 18 juillet 1905.

16. « L'Anarchia è in noi ? », *L'Azione Anarchica,* 19 novembre 1905.

17. DE PAOLA, Francesco, « Zizzania », *ibidem.*

18. *L'Azione Anarchica,* 19 novembre 1905. Le n°58 de *La Battaglia,* qui suit la publication de *L'Azione Anarchica,* nous apprend les noms des cinq administrateurs. On retrouve Francesco De Paola avec Francesco Pappalardo, Tebaldo Soderi, Antonio Bava et Ferdinando Garcea. « Avviso importante », *La Battaglia,* a.II, n°58, 3 décembre 1905. Le groupe s'est rapidement dissout puisque dans le n°65, Tebaldo Soderi est le seul administrateur. C'est ensuite Alessandro Cerchiai qui prend en mains les rênes du journal.

19. CERCHIAI, A[lessandro], « Cospirazione tenebrosa », *La Battaglia,* a.II, n°58, 3 décembre 1905.

20. Voir « Agli amici di Cerchiai », *Quaderni della Libertà,* São Paulo, 1936.

Cerchiai dans la mesure où Ristori est absent la moitié de l'année[21]. Toutefois, Cerchiai a tendance à minimiser son apport au journal :

> Tout seul, je ne pourrais pas faire un journal ; je ne suis ni un écrivain ni un orateur, et j'ai plutôt le caractère d'un solitaire que d'un agitateur. Le contact avec la foule m'indispose, me décourage, et avec ces défauts, et d'autres tout aussi importants que j'omets, dans le mouvement révolutionnaire, je serai toujours un bon soldat, rien d'autre.
>
> Pour le camarade Ristori, c'est différent. Dès son arrivée au Brésil, il s'est mis hardiment au travail, et, malgré le scepticisme de la plupart des camarades, il a fondé ce journal dont il faut bien reconnaître qu'il a été utile à la propagande anarchiste[22].

Malgré ses dires, Cerchiai tient, lui aussi, des conférences[23]. Mais son activité se déploie essentiellement dans la propagande écrite. Étant donné leur nombre incalculable, ses articles sont souvent répétitifs. Quelque soit le sujet traité, ils se terminent souvent par une note d'espoir, encourageant les camarades à l'action et évoquant la future révolution sociale[24]. Cerchiai fait volontiers vibrer la corde sensible de ses lecteurs, n'hésitant pas à leur arracher des larmes. La dénonciation de l'injustice sociale prend sous sa plume un ton misérabiliste[25]. Cerchiai ne cherche évidemment pas la qualité littéraire mais l'efficacité : il écrit pour convaincre. Malgré tout, dans la masse d'articles rédigés sans doute à la hâte pour boucler le journal à temps, on trouve de très beaux textes[26]. Le rôle essentiel de Cerchiai est souligné par Ristori lorsque celui-ci quitte le journal en décembre 1911.

> Je me retire, pauvre et nu comme lorsque je suis arrivé, sans remords et sans regrets, en remerciant les bons amis qui m'ont donné leur appui sans compter et en particulier le camarade Cerchiai dont la collaboration précieuse et assidue a valu à *La Battaglia* ses meilleurs succès[27].

---

21. « Ristori è fuori durante sei mesi all'anno. » « Piccola posta », *La Battaglia,* a.V, n°194, 6 décembre 1908.
22. « Io da me non potrei fare un giornale ; non sono uno scrittore né un oratore, e il mio carattere è più quello di un solitario che di un agitatore, il contatto con la folla mi indispone, mi abbatte, e con questi difetti ed altri non meno importanti che ometto, io nel movimento rivoluzionario sarò sempre un buon milite e nient'altro. Per il compagno Ristori la cosa cambia. Egli appena arrivato in Brasile si mise arditamente all'opera, e, malgrado lo scetticismo della maggioranza dei compagni, fondò questo giornale che ha pur fatto qualcosa per la propaganda anarchica. » CERCHIAI, A[lessandro], « A chi ci accusa », *La Battaglia,* a.V, n°182, 30 août 1908.
23. « Vita moderna », *La Battaglia,* a.IV, n°152, 12 janvier 1908 et « Conferenza al Cambucy », *La Battaglia,* a.V, n°189, 25 octobre 1908.
24. Citons un article typique à cet égard : MASTR'ANTONIO, [Alessandro Cerchiai], « La congiura degli affamatori », *La Battaglia,* a.V, n°181, 23 août 1908.
25. Voir par exemple « Le nostre vittime », *La Battaglia,* a.II, n°60, 17 décembre 1905. Rien de semblable chez Gigi Damiani qui dénonce les injustices sans jamais s'apitoyer. Voir DAMIANI, Gigi, « Viaggiando (La gente che s'incontra) », *La Battaglia,* a.V, n°208, 21 mars 1908. Cet article de Damiani, présenté et annoté par mes soins, est reproduit dans *Gli italiani all'estero,* n°4, documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III. A paraître.
26. Voir par exemple a. c. [Alessandro Cerchiai], « Mentalità di classe », *La Battaglia,* a.VI, n°257, 3 mai 1910.
27. « Me n'esco, povero e nudo come v'entrai, senza rimorsi e senza rimpianti, ringranziando i buoni amici che mi sono stati larghi del loro appoggio ed in particolar modo il comp. Cerchiai alla cui preziosa ed assidua collaborazione deve *La Battaglia* la maggior parte dei suoi successi. » RISTORI, Oreste, « Lasciando il giornale. Ai compagni, agli amici, agli abbonati », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911. Ristori lui rend à nouveau hommage dans l'article qu'il rédige à l'occasion de la mort de Cerchiai : « Senza il suo prezioso concorso, sono certo che *La Battaglia* de me fondata non avrebbe raccolto nell'ambiente le simpatie pressoché generali e l'adesione in massa del proletariato italiano, che costituirono la miglior forza di propulsione delle idee in un'epoca, come quella, nella quale la seminazione delle idee, oltre che un delitto di lesa ospitalità, appariva come un tentativo temerario destinato al più fragoroso insuccesso. » RISTORI, Oreste, « Omaggio a Cerchiai », *Quaderni della Libertà,* n°5, 1936.

Les autres rédacteurs sont loin d'être aussi fidèles. Angelo Bandoni collabore dès les premiers numéros du journal[28]. Mais ses articles disparaissent assez rapidement des colonnes de *La Battaglia,* au moment où l'école libertaire qu'il dirige ferme ses portes en 1905[29]. Bandoni réapparaît en septembre 1907[30]. Il fournit une collaboration assez importante pendant quelques numéros et tente de rouvrir son école *Germinal*[31]. On perd à nouveau toute trace de lui jusqu'en 1911, où l'on apprend qu'il s'occupe de l'école Francisco Ferrer de Cándido Rodrigues[32].

Au moment où naît *La Battaglia,* Gigi Damiani est toujours au Paraná[33]où son activité journalistique se déploie dans la presse en portugais[34]. Il est contacté par *La Battaglia*[35]et y collabore, quoique irrégulièrement, dès le mois de septembre 1904. Lorsqu'il quitte le Paraná en décembre 1908, Damiani ne laisse que de bons souvenirs et un grand vide pour la propagande anarchiste[36]. À son retour à São Paulo, il est collaborateur à part entière de *La Battaglia* et devient même l'un des piliers de la rédaction. C'est lui qui prendra la succession de Ristori en 1911.

Le journal bénéficie également de la collaboration de nombreux correspondants. *La Battaglia* publie de fréquents appels afin que les camarades établis dans l'intérieur de l'État envoient des articles au journal dénonçant les injustices dont ils ont été témoins :

> Les camarades et les amis de l'intérieur sont vivement priés de nous envoyer des correspondances sur le mouvement ouvrier, sur les abus des autorités, sur les infamies des patrons et surtout sur les drames qui se déroulent dans les *fazendas.*
>
> Pour cela, il n'est pas besoin d'être lettré ; il suffit d'envoyer des informations, des données précises, car la Rédaction s'occupe du reste[37].

Ces correspondances connaissent un grand succès auprès des lecteurs de *La Battaglia*. Voici les messages qu'on fait parvenir à deux correspondants par l'intermédiaire du journal :

> Ribeirão Preto (Orsini). Tes correspondances font fureur. Elles émeuvent profondément nos lecteurs…

28. BANDONI, Angelo, « Distinguiamo », *La Battaglia,* a.I, n°2, 26 juin 1904.
29. Une fête de propagande est prévue en juin 1905 au bénéfice de *La Battaglia* et de l'école Germinal mais seul le journal en profite. « La nostra festa », *La Battaglia,* a.I, n°46, 23 juin 1905 et *La Battaglia,* a.II, n°47, 18 juillet 1905.
30. BANDONI, Angelo, « Criterî di lotta», *La Battaglia,* a.IV, n°136, 8 septembre 1907.
31. « Pro insegnamento libertario dell'infanzia proletaria", *La Battaglia,* a.IV, n°148, 15 décembre 1907.
32. Un seul indice sur les activités de Bandoni entre 1907 et 1911. Il dit avoir effectué « un improbo lavoro nella Serra Brumosa » à cinq cents kilomètres de Cándido Rodriques. » « Un'eccezione alla regola?… », *La Battaglia,* a.VIII, n°320, 3 septembre 1911.
33. Damiani se déplace à l'intérieur de l'État. Il envoie ses correspondances de Curitiba, "Dal Paraná", a.I, n°14, 25 septembre 1904, de Porto União « Gongolando », *La Battaglia,* a.IV, n°149, 22 décembre 1907, de Ponte Grande, « Considerazioni sulla violenza », *La Battaglia,* a.IV, n°151, 5 janvier 1908, de Ponta Grossa, « Cronaca paranaense », *La Battaglia,* a.IV, n°164, 12 avril 1908.
34. Citons en particulier *O Despertar,* Curitiba, 1904-1905, que Damiani publie en collaboration avec José Buzzetti.
35. « L. Damiani. Non potresti inviarmi qualche scritto e trovarmi costà degli abbonati ? Le copie che t'invio ti bastano ? Fatti vivo perdio, saluti. » « Piccola posta », *La Battaglia,* a.I, n°11, 4 septembre 1904.
36. Buzzetti, son collaborateur, tient sur Damiani des propos plus qu'élogieux. Il parle de son intelligence, de son honnêteté, de son caractère austère, altruiste, fort et sceptique, de son âme grande et noble, de ses qualités intellectuelles rares. BUZZETTI, José, « Gigi Damiani », *La Battaglia,* a.V, n°198, 5 janvier 1909.
37. « I compagni e gli amici dell'interno sono vivamente pregati di inviarci corrispondenze sul movimento operaio, sulle prepotenze delle autorità, sulle infamie padronali e sopratutto intorno a quei drammi che si svolgono nelle *fazendas*. Per far ciò, non c'è bisogno di esser dei letterati ; basta mandare dei cenni, dei dati precisi, giacché al resto pensa la Redazione. » « Importante », *La Battaglia,* a.I, n°12, 11 septembre 1904. Voir aussi « Ai corrispondenti », *La Battaglia,* a.II, n°54, 15 octobre 1905.

> Jardinópolis (Acchito Riovit). Les tiennes aussi sont lues avec une incroyable avidité [38].

La rédaction impose deux conditions : que les articles qui lui parviennent soient dûment signés et qu'ils proviennent d'une personne connue des rédacteurs. *La Battaglia* tient particulièrement à ne pas publier de textes anonymes, surtout lorsqu'il s'agit de mettre en cause un employeur, un *fazendeiro,* un prêtre… Les faits doivent être vérifiés, contrôlés, afin d'éviter d'engager le journal sur un terrain par trop glissant. Le journal demande à plusieurs reprises à ses correspondants de ne rien écrire dont ils ne soient sûrs :

> Nous prions nos correspondants d'être d'une exactitude absolue dans l'exposition des faits qu'ils désirent voir publier, de ne pas les altérer, de ne pas dire de mensonges, de ne pas attaquer qui que ce soit injustement, de se renseigner scrupuleusement sur la véracité des propos qui sont parvenus à leurs oreilles, pour ne pas tomber dans de lamentables exagérations et nous contraindre à publier des démentis qui, même s'ils sont justes, nous portent préjudice et entachent l'honneur du journal.
>
> Du calme surtout dans les attaques personnelles, en particulier lorsqu'on veut conserver l'anonymat et qu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas affronter l'adversaire à visage découvert [39].

Parmi les collaborateurs les plus assidus, citons Antonio Bossi, correspondant fidèle, qui voyage beaucoup, vraisemblablement pour son travail, et fait profiter le journal de ses voyages. Citons encore Scipione Del Moro, le correspondant du journal à Salto de Itu et Physio, à Rio de Janeiro.

III.1.3 Les tournées de propagande et le succès de *La Battaglia* dans l'État de São Paulo

Le nombre de correspondants et d'abonnés de *La Battaglia* augmente au fil des années grâce aux tournées de propagande effectuées par Ristori dans tout l'État de São Paulo. Ces tournées sont assez longues, elles peuvent durer plus d'un mois et se répéter plusieurs fois par an. Elles sont la cause des absences prolongées de Ristori. Chaque étape est l'occasion d'organiser une conférence, de recruter de nouveaux abonnés et de rassembler l'argent des abonnements en cours. Les talents d'orateur de l'infatigable Ristori font merveille [40]. Dans une petite ville telle que São Joaquim, quarante personnes s'abonnent après une ses conférences, elles sont quarante-sept à Araraquara et quinze à Olhos d'Agua [41]. Le compte rendu des conférences est régulièrement publié par le jour-

38. « Ribeirão Preto (Orsini). Le tue corrispondenze fanno furore. I nostri lettori ne sono profondamente commossi… Jardinópolis (Acchito Riovit). Anche le tue sono lette con indicibile avidità. », « Piccola posta », *La Battaglia,* a.III, n°67, 4 février 1906.

39. « Raccomandiamo ai nostri corrispondenti un'esattezza assoluta nell'esposizione dei fatti che desiderano veder pubblicati, di non alterarli, di non dir bugie, di non attaccare chicchessia ingiustamente, d'informarsi prima scrupulosamente se ciò che viene a loro conoscenza è realmente vero, per non cadere in lamentevoli esagerazioni e costringer noi a delle smentite che, se pur doverose, ridondano sempre in danno nostro e in poco onore del giornale. Soprattutto : adagio cogli attacchi personali, specialmente quando si vuol mantenere l'anonimia e non si può o non si vuole fronteggiar a visiera scoperta l'avversario. », « Importante », *La Battaglia,* a.IV, n°165, 22 avril 1908.

40. Selon une de ses connaissances, Ristori avait une voix de basse qui devait contribuer à captiver l'auditoire. MAFFEI, Eduardo, « Gigi Damiani e outros », *Temas de ciências humanas*, n°5, São Paulo, Livraria editora ciências humanas, 1979, p. 116.

41. « Corrispondenze », *La Battaglia,* a.II, n°89, 12 août 1906.

nal. Seules des périphrases donnent des indications, très imprécises, sur le nombre des personnes qui composent l'auditoire : la salle regorgeait de monde, le public était nombreux[42], ou quelquefois peu nombreux[43]… En général, la salle où a lieu la conférence est gracieusement prêtée par un représentant des autorités, par une association italienne[44]. Il arrive cependant que la conférence soit interdite. C'est le cas par exemple à Conquista en 1910[45].

Figure 17 : Programme d'une tournée de propagande d'Oreste Ristori, *La Battaglia*, a.III, n°69, 25 février 1906.

Certains correspondants se réjouissent de voir assister à la conférence les personnes les plus cultivées de la localité[46]. Mais Ristori ne remporte pas toujours un franc succès. Le public auquel il s'adresse n'est pas forcément bien disposé à l'égard des idées anarchistes. La description qu'en fait le correspondant du journal à Torrinha est à ce titre assez révélatrice. Il évoque « l'ignorance et la bestialité de ces gens qui vivent dans la sainte peur de Dieu et sous la domination du prêtre[47] ». Voici comment, après avoir évoqué le contenu de la conférence de Ristori, qui a parlé d'injustice, d'exploitation, d'impostures religieuses et de mensonges patriotiques, le correspondant de Torrinha décrit les spectateurs :

> Ils restaient figés – à quelques exceptions près – comme des statues de sel, comme des nigauds, sans une marque d'émotion sur le visage. Alors qu'on leur parlait de leurs douleurs, de leurs malheurs, de la misère de leur situation, ils avaient l'impression qu'on leur parlait d'un autre monde absolument étranger à leur vie et incompréhensible. Tout cela est terrible, tout cela est exaspérant, mais malheureusement, c'est ainsi. Ces gens sont le plus gros obstacle au progrès des bonnes idées émancipatrices, c'est impossible à définir. Cela fait pitié et horreur à la fois[48].

Ces tournées de propagande ne sont pas de tout repos. Oreste Ristori a eu plus d'une occasion de craindre pour sa vie. Un jour, un crime est commis à Bico das Pedras alors qu'il doit se rendre dans cette localité pour y tenir une conférence. Les personnes qui lui avaient promis de l'accompagner se rétractent devant le danger. C'est donc seul, armé d'un fusil, qu'il affronte la route « bordée de forêts impénétrables, souvent parcourue par les assassins, très propice aux guet-apens[49] ». Arrivé à destination, « après trois heures

42. « La piazza era rigurgitante di popolo », « Corrispondenze. Salto de Itú », *La Battaglia,* a.III, n°65, 18 janvier 1906. « Il teatro era rigurgitante di pubblico », « Dall'interno dello Stato. Batatães », *La Battaglia,* a.III, n°72, 18 mars 1906. « Vita moderna. Salto de Itu », *La Battaglia,* a.III, n°129, 14 juillet 1907. « Immensa accorenza [*sic*] di pubblico », « Vita moderna. Cándido Rodrigues », *La Battaglia,* a.V, n°186, 30 septembre 1908. « Vita moderna. São Manoel », *La Battaglia,* a.V, n°207, 14 mars 1909.

43. « Il concorso non fu molto », « Vita moderna. Bauru », *La Battaglia,* a.V, n°208, 21 mars 1909.

44. « Vita moderna. Conquista », *La Battaglia,* a.V, n°198, 5 janvier 1909.

45. « Lettera aperta a Lucas Carvello, sub-delegato in Conquista », *La Battaglia,* a.VII, 18 septembre 1910 et « L'autorità di un cafone », *La Battaglia,* a.VII, n°274, 23 septembre 1910.

46. « Pubblico numerosissimo composto delle persone più colte di qui. », « Vita moderna. Ribeirãozinho », *La Battaglia,* a.V, n°186, 30 septembre 1908.

47. « l'ignoranza e la bestialità di questa gente che vive nel sacro timor di Dio e sotto la ferrea dominazione del prete. », « Corrispondenze. Torrinha », *La Battaglia,* a.II, n°62, 31 décembre 1905.

48. « Essi erano là – ad eccezione di pochi – come tante statue di sale, come tanti babbei, senza un segno di emozione sulla faccia. Parlando dei loro dolori, delle loro disgrazie, della loro infelice situazione, pareva loro che si parlasse di cose di un altro mondo, assolutamente estranee alla loro vita, ed incomprensibili. Tutto ciò è terribile, tutto ciò è esasperante, ma è purtroppo così. Questa gente è il più grande ostacolo al progresso delle buone idee emancipatrici, è qualche cosa impossibile a definirsi. Fa compassione ed orrore al contempo. », « Corrispondenze. Torrinha », *La Battaglia,* a.II, n°62, 31 décembre 1905.

49. « Lo stradale è terribile, fiancheggiato di foreste impenetrabili, spesso battuto dagli assassini, molto favorevole agli agguati. », « In giro di propaganda », *La Battaglia,* a.II, n°47, 18 juillet 1905.

de calvaire », il apprend que quelqu'un s'est mis à faire courir le bruit que le crime de Bico das Pedras est le résultat de la propagande des idées anarchistes. Cette fois, des amis insistent pour l'accompagner jusqu'à l'étape suivante :

> Nous avons fait croire aux gens que nous partions pour Jaú, mais dès que nous sommes sortis du village, nous avons pris la route de Pederneira. Nous étions six : trois en voiture et trois à cheval, armés jusqu'aux dents de fusils de chasse, de couteaux et de revolvers : une véritable escadrille sur le pied de guerre [50].

Ristori continue ensuite son voyage en train, ce qui est certes moins dangereux mais guère plus agréable, étant donné la saleté repoussante des voitures [51].

L'autre danger auquel s'expose Ristori dans ses tournées de propagande est celui de se heurter à la police. Non seulement parce qu'il arrive que des policiers tuent un homme en pleine rue, se trompant d'ailleurs parfois de cible [52], mais aussi parce que Ristori est très connu et redouté par les officiers de police de toutes les villes qu'il traverse. Son arrestation à Ribeirão Preto en 1908 et les menaces qu'on fait peser sur lui en témoignent : il est arrêté à la suite d'une conférence anticléricale, son thème de prédilection, et gardé deux jours en prison sous le seul prétexte d'être armé d'un revolver, parce qu'on a peur de lui et des idées qu'il répand. [53]

Mais le danger existe aussi pour les correspondants locaux du journal. Pour alimenter la rubrique « Corrispondenze », il faut braver les menaces, car il arrive fréquemment qu'un correspondant subisse des pressions. Antonio Bossi échappe « par miracle » aux représailles d'un *fazendeiro* [54]. Scipione Del Moro est molesté car il est soupçonné d'être un correspondant du journal [55]. Le correspondant de Socorro écrit aux rédacteurs de *La Battaglia* qui réclament des articles :

> Vous invitez les camarades de l'intérieur à envoyer sans tarder des nouvelles et des faits vérifiés ; et c'est très bien. Mais vous ne mesurez pas les conséquences terribles pour le malheureux qui se risque à dévoiler les vices et les abus des autorités politiques et cléricales. Le cri des hommes conscients est étouffé par la force et la violence : cette zone est en proie à l'absolutisme des grosses légumes de l'administration municipale et politique [56].

50. « Abbiamo fatto credere alla gente che partivamo per Jaú ed invece, appena fuori del paese, ci siamo posti sul cammino di Perdeneira. Eravamo sei : tre in troly e tre a cavallo, armati fino ai denti di doppiette, di pugnali e di rivoltelle : una vera squadriglia in pieno assetto di guerra. » « In giro di propaganda », *La Battaglia,* a.II, n°47, 18 juillet 1905.

51. Pour d'autres expériences de voyage à l'intérieur de l'État de São Paulo CUYUM PECUS [Gigi Damiani], « Viaggiando », *La Battaglia,* a.VI, n°256, 26 avril 1910.

52. C'est ce qui est arrivé à Ribeirãozinho. « Dall'interno dello Stato. Ribeirãozinho », *La Battaglia,* a.III, n°75, 15 avril 1906.

53. « Come si vendicano i preti di Ribeirão Preto », *La Battaglia,* a.V, n°195, 13 décembre 1908. RISTORI, Oreste, « Un covo di criminali in Ribeirão Preto », *La Battaglia,* a.V, n°197, 27 décembre 1908 et n°198, 5 janvier 1909. Il faut préciser que quelques mois auparavant, *La Battaglia* avait contribué à répandre une rumeur à propos du couvent de Ribeirão Preto : « Il tempio di Venere in Ribeirão Preto e ciò che i maligni dicono », *La Battaglia,* a.IV, n°173, 21 juin 1908, « Il sacro porcile in Ribeirão Preto e quel che se ne dice », *La Battaglia,* a.V, n°175, 12 juillet 1908.

54. « Dall'interno dello Stato. Guatapará », *La Battaglia,* a.III, n°71, 11 mars 1906.

55. « Riceviamo e pubblichiamo », *La Battaglia,* a.VI, n°230, 26 septembre 1909.

56. « Voi invitate i compagni dell'interno ad essere solleciti nel mandare notizie di fatti veri ; e sta bene ma voi non misurate le conseguenze terribili che piombano immediatamente sulla groppa del malcapitato che si arrischia a mettere a nudo le magagne e le prepotenze che commettono continuamente le autorità politiche e clericali. Il grido dei coscienti vien soffocato colla prepotenza e colla violenza : in questi paraggi regna l'assolutismo imperante dei capoccioni dell'amministrazione municipale e politica. », « Corrispondenze. Socorro », *La Battaglia,* a.II, n°62, 31 décembre 1905. Voir aussi « Corrispondenze. São Paulo dos Agudos », *La Battaglia,* a.III, n°64, 14 janvier 1906 ; « In vista di un processo », *La Battaglia,* a.III, n°101, 18 novembre 1906 ; « Libera voce », *La Battaglia,* a.III, n°103, 20 janvier 1907.

La tâche des correspondants est d'autant plus difficile que les gens victimes de violences, d'injustices, d'abus, ont peur, se terrent et ne racontent rien[57]. Certains même sont tellement convaincus qu'aucune aide ne peut leur être apportée, qu'ils ne tiennent pas à ce que le journal publie le récit de leurs malheurs[58]. Il est vrai que le journal ne peut pas les aider matériellement.

Il est difficile pour les anarchistes d'établir des rapports durables avec les colons des *fazendas* qui, même s'ils le désiraient, auraient des difficultés à assister aux conférences de Ristori : les colons sont en général trop éloignés des centres habités ou sont contraints de demander au *fazendeiro* l'autorisation de sortir de la propriété. Petit à petit, cependant, *La Battaglia* parvient jusqu'à eux[59]. Le journal décide de changer son jour de parution pour que les abonnés des *fazendas* puissent retirer leur exemplaire à la poste le dimanche, leur seul jour de sortie. Malheureusement, le service postal est très défectueux[60]. Il est souvent assuré par un employé peu consciencieux ou par un commerçant négligent. Bien que les anarchistes de *La Battaglia* ne soient pas les seuls à pâtir du mauvais fonctionnement de la poste brésilienne, ils pensent être victimes de malveillance et d'obstruction politique. Paranoïa ou pas, les cas de non distribution du journal sont extrêmement fréquents. La rubrique « Piccola posta » de *La Battaglia* en témoigne.

Malgré ces nombreux obstacles, qui rendent le travail des correspondants et les tournées de propagande indispensables, le journal et son directeur jouissent d'une grande notoriété. Grâce au travail des correspondants et à la constance de Ristori dans ses visites aux camarades de l'intérieur de l'État, les camarades anarchistes sont de plus en plus nombreux, même dans les endroits les plus reculés. Dans les plus grandes villes, on les compte à présent par centaines[61]. Dans les petites localités, la situation a changé en l'espace de cinq ou six ans, et on s'en réjouit :

> En effet, il y a quelques années, les doctrines anarchistes étaient totalement inconnues au Brésil, et les anarchistes se comptaient à peine sur les doigts de la main dans les villes principales comme Salto de Itu, São Paulo, Ribeirão Preto, Santos, etc. Aujourd'hui, dans n'importe quelle petite ville de deuxième importance, dans n'importe quel village, et même dans les campagnes les plus éloignées, on trouve des petits groupes de camarades intelligents et actifs, des anarchistes convaincus qui se consacrent fébrilement et passionnément à la propagande, qui essaient d'organiser l'élément ouvrier dominé et maintenu divisé par le prêtre, qui font entendre leurs protestations contre les injustices quotidiennes dont sont victimes les travailleurs, qui affirment leurs convictions dans toutes les manifestations populaires, qui exercent une certaine influence sur la vie publique en général, et leur action est utile parmi le prolétariat des *fazendas* qui commence à lire nos brochures, nos journaux et à comprendre toute l'horreur de la vie infernale à laquelle cette société meurtrière les condamne[62].

57. « Contro l'emigrazione. Piracicaba », *La Battaglia,* a.III, n°72, 18 mars 1906.

58. « – Volete ch'io pubblichi queste cose su *La Battaglia* ? – A che pro ? », « Dalla fazenda maledetta. Dobrada », *La Battaglia,* a.II, n°59, 10 décembre 1905.

59. Voir par exemple le compte rendu d'une conférence de Ristori où le public, « énorme », était « composé de colons ». « Vita moderna. Cándido Rodrigues », *La Battaglia,* a.VI, n°237, 14 novembre 1909.

60. « In che mondo viviamo », *La Battaglia,* a.III, n°108, 20 janvier 1907. LA REDAZIONE, « Domandiamo provvedimenti », *La Battaglia,* a.III, n°114, 10 mars 1907. On apprend aussi grâce à un correspondant de Jaboticabal qu'au lieu d'être distribuée à ses abonnés, *La Battaglia* est vendue comme papier d'emballage. « Vita moderna. Jaboticabal », *La Battaglia,* a.IV, n°139, 29 septembre 1907.

61. « L'anarchismo trionfa anche al Brasile », *La Battaglia,* a.III, n°103, 2 décembre 1906.

62. « Pochi anni or sono, infatti, le dottrine anarchiche erano, si può dire, totalmente sconosciute al Brasile, e gli anarchici si contavano appena sulle dita nelle città principali come S. Paolo, Ribeirão Preto, Santos, ecc. Oggi, in qualunque cittadella di secondaria importanza, in qualunque villaggio, ed anche nelle più remote cam-

Le même article contient une liste des localités dans lesquelles on compte le plus grand nombre de camarades : Jaboticabal, Ribeirãozinho, Bebedouro, Boa Vista das Pedras, Dobrada, Dourado, Araraquara, Bica de Pedras, Torrinha, Jaú. Il parle aussi de Jurema, Cantaboga, Olhos d'Agua, São Lourenco do Turvo, où les camarades sont presque tous des colons[63]. *La Battaglia* se fait le porte-parole des nombreux groupes anarchistes qui se forment à l'intérieur de l'État. Il s'agit en général de lieux de réunion, où l'on peut discuter, lire des brochures et des journaux. Le groupe libertaire de Ribeirão Preto, qui était à l'origine de la publication de *La Canaglia,* est l'un des plus nombreux et vivace[64]. Les listes de souscription et les messages envoyés par l'intermédiaire du journal sont également révélateurs de la diversité géographique de la présence anarchiste dans l'État de São Paulo.

III.1.4 Dénonciation des conditions de vie dans les *fazendas*

Grâce à tous ces contacts, *La Battaglia* devient très vite le miroir de ce qui se passe dans les grandes exploitations caféières paulistes. Quelques titres d'articles et de rubriques suffisent à résumer les conditions dans lesquelles vivent les travailleurs agricoles, en grande majorité italiens : « Gli orrori delle *fazendas* », « Dalle Caienne brasiliane », « Dalla fazenda maledetta », « Le infamie delle fazendas[65]», « Situazioni calamitose al Brasile[66]», « Negli ergastoli della fazenda Rincão[67]», « Nelle bolgie infernali[68]»…

Les colonnes de *La Battaglia* se font l'écho de la façon dont les *fazendeiros* exploitent les colons[69]. Les abus dont ceux-ci sont victimes dépassent souvent l'entendement. Dans de nombreuses *fazendas,* ils n'ont aucune garantie de salaire, leurs contrats ne sont pas respectés, ils se voient infliger des travaux supplémentaires ou refuser le droit de cultiver l'espace entre les plants de caféiers pour leur propre consommation. Il n'existe souvent aucune assistance médicale, pourtant les maladies sont nombreuses. Les rédacteurs de

---

pagne, troviamo gruppetti di compagni intelligenti ed attivi, degli anarchici dichiarati che si dedicano con un appassionamento febbrile alla propaganda, che cercano di organizzare l'elemento operaio dominato e tenuto diviso dal prete, che fanno sentire la loro voce di protesta contro le quotidiane ingiustizie di cui sono vittime i lavoratori, che affermano le loro convinzioni in tutte le manifestazioni popolari, che esercitano una certa influenza su la vita pubblica in generale, e questa loro azione si riflette in gran parte in mezzo al proletariato delle *fazendas* che comincia a leggere i nostri opuscoli, i nostri giornali ed a comprendere tutto l'orrore della vita infernale cui questa società assassina li danna. » POLINICE, « L'anarchismo al Brasile », *La Battaglia,* a.IV, n°135, 1er septembre 1907.

63. *Idem*. Voir aussi la liste que dresse le correspondant de *La Battaglia* à São Lourenço do Turvo. GANDINI, Ucildo, « Il grande risveglio », *La Battaglia,* a.IV, n°138, 22 septembre 1907.

64. Le groupe socialiste anarchiste de Ribeirão Preto, disparu en même temps que le journal *La Canaglia,* s'est reformé en 1902. *O Amigo do Povo,* n°5, 7 juin 1902.

65. *La Battaglia,* a.II, n°51, 3 septembre 1905.

66. *La Battaglia,* a.II, n°54, 15 octobre 1905.

67. *La Battaglia,* a.III, n°63, 7 janvier 1906.

68. *La Battaglia,* a.IV, n°157, 10 février 1908.

69. Sur le travail dans les *fazendas,* voir HALL, Michael, M., « Emigrazione italiana a San Paolo, 1880-1920 », *Quaderni storici,* Ancona, janvier-avril 1974, p. 138-139. Voir le chapitre « La main d'œuvre agricole à Saint-Paul », DENIS, *Le Brésil au XXesiècle,* Paris, Armand Colin, 1917, p. 118-156. TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940,* Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984, p. 62-83. VANGELISTA, Chiara, *Le braccia per la* fazenda *: immigrati e* caipiras *nella formazione del lavoro paulista 1850-1930,* en particulier p. 166-198. Milan, Franco Angeli, 1982 et les chapitres « Trabalho e família » et « A resistência do dia a dia », dans ALVIM, Zuleika, M. F., *Brava gente ! Os italianos em São Paulo, 1870-1920,* São Paulo, Editora brasiliense, 1986. Voir également le roman CHIAVENATO, Júlio José, *Coroneis e carcamanos,* São Paulo, Global Editora, 1982.

La Battaglia insistent en particulier sur les ravages causés par le trachome, maladie d'origine virale qui provoque la cécité, et par l'ankylostomase, maladie de l'intestin provoquée par un ver, qui rend anémique et qui est souvent fatale faute de soins. Les enfants ne peuvent se rendre à l'école qui est trop loin de l'endroit où ils habitent. Lorsque les colons décident finalement de quitter une *fazenda,* à la fin de leur contrat, qu'ils aient reçu leur dû ou qu'ils se soient découragés de ne jamais le recevoir, il arrive que le *fazendeiro* ou son administrateur, qui est la plupart du temps le véritable interlocuteur des colons, leur tendent une embuscade pour leur voler leur argent, s'ils en ont. Si le père de famille part seul, fuyant la *fazenda,* il arrive que sa famille soit retenue par le *fazendeiro.* Les abus sur la personne des colons ne sont pas rares : punitions corporelles, mutilations [70], assassinats [71], violences sexuelles…

L'histoire d'Angelo Longaretti est à ce titre exceptionnelle. Le 8 octobre 1900, ce colon de la *fazenda* Nova America à Araraquara tue le *fazendeiro* qui l'emploie [72], lequel se trouve être le frère du président de la République brésilienne Campos Salles. Bien qu'il ait agi en état de légitime défense [73], Longaretti prend la fuite mais il est arrêté un an plus tard. Condamné à une forte peine de prison, Longaretti voit sa peine réduite à dix ans par un nouveau jugement. Une campagne est engagée en sa faveur par de nombreux journaux, dont *La Battaglia* et l'*Avanti !.* La colonie italienne œuvre pour obtenir sa grâce, mais Longaretti veut que justice soit faite [74]. Il est finalement acquitté, après trois jugements, et libéré en 1908, après sept ans de réclusion [75].

III.1.5 La campagne contre l'immigration

Parallèlement à la dénonciation des atrocités et des injustices dont sont victimes les colons, et comme conséquence logique, *La Battaglia,* adoptant vis-à-vis du mouvement migratoire des Italiens vers le Brésil une attitude totalement opposée à celle de Giovanni Rossi à la fin du XIXe siècle, entreprend une campagne contre l'immigration au Brésil. Dès ses premiers numéros, *La Battaglia* publie des appels, qu'elle voudrait voir reproduits dans les journaux prolétaires du monde entier, enjoignant les travailleurs européens de ne pas se rendre au Brésil [76]. Cette campagne qui commence suscite l'indignation de la presse brésilienne [77].

70. Le fils d'un *fazendeiro* a coupé les oreilles d'un des travailleurs de la *fazenda* se son père. « Le atrocità delle fazendas », La Battaglia, a.III, n°94, 16 septembre 1906. Ce fait divers est repris par un autre journal anarchiste en italien de São Paulo. Voir « Nei feudi dell'Interno », *Il Libertario,* n°1, 17 octobre 1906.
71. « Un assassinio misterioso in una fazenda », *La Battaglia,* a.III, n°63, 7 janvier 1906.
72. PENTEADO, Jacob, *Belenzinho 1910, (Retrato de uma época),* São Paulo, Martins, 1962, p. 45.
73. Le *fazendeiro* était sur le point de tuer le père de Longaretti qui avait voulu défendre ses filles contre les violences sexuelles que le *fazendeiro* voulait leur faire subir.
74. Oreste Ristori rend visite à Longaretti en prison lors d'un passage à Rio Claro et publie dans *La Battaglia* le compte rendu de son entrevue. "Intervista con Longaretti", signé O.R., *La Battaglia,* a.I, n°35, 19 mars 1905. Voir aussi A. C., « Un dimenticato », *La Battaglia,* a.II, n°60, 17 décembre 1905 et RISTORI, Oreste, « Sul caso Longaretti », *La Battaglia,* a.IV, n°172, 14 juin 1908.
75. Le journal d'Antonio Piccarolo, *Il Secolo,* annonce que Longaretti a été libéré le 21 décembre 1908. « A. Longaretti al *Secolo* », *Il Secolo,* a.IV, n°999, 4 janvier 1909. Voir aussi PENTEADO, Jacob, *Belenzinho 1910, (Retrato de uma época),* São Paulo, Martins, 1962, p. 45.
76. « Lavoratori d'Europa, non venite al Brasile », *La Battaglia,* a.I, n°12, 11 septembre 1904.
77. Le quotidien *Diário Popular* ouvre une polémique avec *La Battaglia*. « Le nostre sferzate », *La Battaglia,* a.I, n°14, 25 septembre 1904. *La Battaglia* entre aussi en polémique avec l'*Avanti !* car le journal socialiste ne s'oppose pas à l'immigration. « Si volta casacca », *La Battaglia,* a.II, n°50, 27 août 1905 ; « L'*Avanti !* e l'emigrazione », *La Battaglia,* a.II, n°51, 3 septembre 1905 et n°52, 16 septembre 1905.

Le journal emploie les grands moyens dans sa lutte contre l'immigration au moment où se répand la nouvelle que le décret Prinetti pourrait être aboli[78]. Ce décret, datant de 1902, interdit l'émigration subventionnée vers le Brésil[79]. Le gouvernement brésilien espère que l'abrogation du décret entraînera la reprise de l'immigration italienne au Brésil. De son côté, *La Battaglia* lance de nombreuses mises en garde, rappelant la misère des travailleurs dans l'État de São Paulo[80]et met sur pied un projet de brochure contre l'immigration[81].

Le journal fait circuler des centaines de listes de souscription, dans la capitale et dans l'intérieur de l'État de São Paulo, pour demander aux travailleurs de financer la publication de trois cent mille exemplaires d'une brochure trilingue, en italien, portugais et espagnol. Voici le début du texte joint aux listes de souscription :

> Travailleurs, en garde. La canaille dorée est en train de tramer un ténébreux complot contre le prolétariat d'Europe. Consuls, ambassadeurs, ministres, journalistes, compagnies de navigation, agents d'émigration, etc., toute cette triste engeance de bandits et de voleurs, d'esclavagistes et de souteneurs, tente de réactiver l'immigration au Brésil, en faisant croire aux travailleurs d'Europe qu'ici ils sont bien payés et encore mieux traités.
>
> Mais vous qui connaissez les larmes et le sang qui remplissent la vie de nos colons, dépouillés de leur salaire, privés de leurs libertés, férocement martyrisés et soumis à un régime de travaux forcés dans les Cayenne brésiliennes, ne laissez pas s'accomplir une telle infamie[82].

En août 1906, la brochure n'est toujours pas publiée, malgré de nombreuses marques de soutien[83]. Étant donné que l'argent recueilli est insuffisant, *La Battaglia* renonce à la publication en espagnol. Il est prévu que la version portugaise sera publiée à São Paulo, tandis que la version italienne sera publiée directement en Italie par les soins de Luigi

78. « Schiavi per le *fazendas* », *La Battaglia,* a.III, n°69, 25 février 1906.

79. Sur le décret Prinetti et son influence sur l'immigration italienne au Brésil, voir FELICI, Isabelle, *Introduction à l'étude du mouvement anarchiste italien à São Paulo. GERMINAL, Organe socialiste- anarchiste du cercle libertaire Germinal,* mémoire de DEA, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1988, p. 9-10. Le retard dans l'abrogation du décret semble préoccuper la presse brésilienne. Un article de *La Battaglia* se fait l'écho de cette préoccupation. « Il dito sulla piaga », *La Battaglia,* a. IV, n°170, 31 mai 1908.

80. « Lavoratori, non venite al Brasile », *La Battaglia,* a.III, n°70, 4 mars 1906.

81. La décision de publier la brochure est le résultat d'une réunion à laquelle ont participé environ trois cents personnes, anarchistes et socialistes. Interrogatoire d'Oreste Ristori, 1er décembre 1906, ANR, Iiij7, dossier Ristori, Sorelli, Cerchiai, 1906-1907.

82. « Lavoratori in guardia. La canaglia dorata sta tramando qualche cosa di tenebroso contro il proletariato d'Europa. Consoli, ambasciatori, ministri, giornalisti, compagnie di navigazione, agenti d'emigrazione, ecc. tutta questa triste progenie di banditi e di ladri, di schiavisti e di ruffiani, tenta di riattivare l'immigrazione al Brasile, facendo credere ai lavoratori d'Europa che qua son pagati bene ed ancor meglio trattati. Ma voi, che sapete di che lagrime gronda e di che sangue la vita dei nostri coloni derubati nei loro salari, confiscati nelle loro libertà, ferocemente martirizzati, sottoposti ad un regime da ergastolo nelle Caienne brasiliane, non permettete che tale infamia si compia. », « Contro l'emigrazione », *La Battaglia,* a.III, n°75, 15 avril 1906.

83. Lettre d'Alieto Tienghi de Varginhas (Minas Gerais), *La Battaglia,* a.III, n°73, 25 mars 1906.

Molinari, directeur de la revue *Università Popolare*[84]. La brochure est finalement diffusée en novembre 1906[85], uniquement en portugais, et à 10 000 exemplaires seulement[86].

Une vingtaine de pages décrivent ce qui attend toute personne qui se risque à immigrer au Brésil[87]. Tous les thèmes traités dans *La Battaglia* sont présents : misère, maladies, vols, injustices… L'économie brésilienne, entièrement dépendante de la culture du café, y est dépeinte comme catastrophique. Le tableau du mouvement migratoire dans le port de Santos pour l'année 1905 est proposé en guise de conclusion, pour montrer l'ampleur de la crise. Il en ressort que 26 389 Italiens, 4072 Portugais et 1643 Espagnols en sont partis, alors que seuls 12 251 Italiens, 3613 Portugais et 3089 Espagnols y sont arrivés. Pour les autres pays, dont les ressortissants ne sont pas employés dans les plantations, les chiffres d'entrée et de sortie sont quasiment égaux, en particulier pour les Allemands, le groupe quantitativement le mieux représenté après ceux déjà cités : ils sont 1 169 à partir et 1 121 à arriver. En revanche, les Arabes, principalement occupés dans le commerce, sont 2 430 à arriver et seulement 934 à repartir.

La diffusion de la brochure contre l'immigration coïncide avec une période de départ massif des ouvriers agricoles. Ces départs ont des allures d'exode :

> Tous les jours, provenant de mille localités de l'État de São Paulo, arrivent des trains débordant de colons qui se dirigent vers l'Argentine ou l'Europe. Les *fazendas* se dépeuplent à une vitesse surprenante. Les *carcamanos* s'en vont, les *gallegos*[88]aussi. Tant mieux. Il semble que l'heure de la justice suprême soit sur le point de sonner. Il était temps[89].

Les départs étant très importants, les prix pratiqués par les compagnies de navigation augmentent très vite. Un groupe de colons désespérés écrit même à Ristori pour lui demander d'intercéder auprès des compagnies pour qu'elles pratiquent des prix plus abordables[90]. Pour *La Battaglia,* cet exode est une nouvelle occasion de décrire les conditions misérables des colons qui s'en vont, « fatigués de leur bien-être !… [91] » C'est ce que fait Tobia Boni au retour d'un voyage dans l'intérieur :

---

84. « L'opuscolo contro l'immigrazione », *La Battaglia,* a.III, n°91, 26 août 1906.

85. C'est ce que nous indique, en autres sources d'information, l'article de Physio, le correspondant de *La Battaglia* à Rio de Janeiro, « Sobre a imigração », *La Battaglia,* a.III, n°102, 25 novembre 1906. La version italienne n'a pas paru. Molinari se contente de publier dans sa revue un article de Ristori, « Gli orrori delle fazendas ». Voir « S'incomincia », *La Battaglia,* a.III, n°95, 30 septembre 1906. Il annonce également la parution de la brochure, envoyée gratuitement sur demande. Voir « Catalogo della Biblioteca della Rivista *L'Università Popolare* », *L'Università Popolare,* n°11-12, 1er juillet 1907. Voir aussi CERCHIAI, Alessandro, « Dalla terra di Santa Cruz », *Il Pensiero,* Bologne, n°5, 1er mars 1911 et « Boicottiamo il Brasile », *Il Libertario,* La Spezia, n°498, 1er mai 1913.

86. C'est ce qu'affirment plusieurs ouvriers de la typographie de la rue Florencio de Abreu qui imprime aussi *La Battaglia*. Interrogatoires de Ricardo Del Frate, 3 décembre 1906, Ambrosio Chiodi et Bernardino Visconti, 5 décembre 1906 ANR, Iji7, dossier Ristori, Sorelli Cerchiai, 1906-1907.

87. *Contra a imigração,* São Paulo, edição de La Battaglia, 1906. La brochure est conservée à l'ANR, Iji7, dans le dossier de Ristori, Cerchiai, Sorelli de 1907 et à l'ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori. Des extraits sont publiés par Michael Hall dans le numéro intitulé « Imigrantes » de la revue *Trabalhadores,* Campinas (São Paulo), 1989.

88. Espagnols.

89. « Tutti i giorni, provenienti da mille località dello Stato di S. Paolo, arrivano treni rigurgitanti di coloni diretti all'Argentina e in Europa. Le *fazendas* si spopolano con una rapidità sorprendente. I *carcamanos* se ne vanno, i *gallegos* pure. Meglio così. L'ora della suprema giustizia sembra stia per suonare. Era tempo. » « Cos'è ? Cosa succede ? », *La Battaglia,* a.III, n°103, 2 décembre 1906.

90. Les compagnies demandent à présent 170 lires pour un billet de troisième classe. Les colons ne peuvent payer que 60 lires par personne. « Prima per rimpatriare era possibile, ma ora non più : le compagnie richiedono 170 lire oro per il viaggio di terza classe in Italia, di un sol individuo. », UN GRUPPO DI COLONI, « Un grido d'angoscia », *La Battaglia,* a.III, n°105, 30 décembre 1906.

91. « I *carcamanos* se ne vanno. Sono stanchi di star bene !… », *ibidem.*

> Les gares sont pleines de colons qui fuient vers d'autres rivages, à la recherche de nouveaux bagnes, où achever de ruiner leur misérable existence, et de nouveaux exploiteurs. Les wagons du train qui passe en sont pleins. Je monte, je m'assois au milieu d'eux, j'ai l'impression d'être dans un lazaret. Sur le visage pâle, presque squelettique, de chacun d'eux, on peut lire les souffrances inouïes de leur existence : leurs yeux sont enfoncés, leur organisme brisé, les enfants qu'ils emmènent avec eux sont maigres, rachitiques, presque tous exsangues et atteints du trachome [92].

La police fait rapidement le rapprochement entre la campagne menée par les anarchistes et l'exode des colons. Ristori est interrogé une première fois à Mocóca vers le début du mois de novembre 1906 car il est soupçonné d'avoir distribué des exemplaires de la brochure contre l'immigration [93]. Il est arrêté le 30 novembre 1906, à nouveau interrogé le lendemain, puis remis en liberté [94]. Il est à nouveau convoqué par la police au début de l'année 1907. Deux des employés de l'imprimerie de la rue Florencio de Abreu, où a été imprimée la brochure, interrogés en même temps que Ristori, prononcent le nom d'Alessandro Cerchiai [95], qui est alors convoqué lui aussi. Le délégué de police chargé du dossier conclut qu'il existe une relation de cause à effet entre la brochure contre l'immigration et l'exode des colons. Après avoir résumé l'élaboration du projet de la brochure et évoqué sa distribution gratuite, il écrit :

> Tout ceci fut mené à exécution et malheureusement avec quelque résultat. Car au moment où commença cette campagne provoquée par les anarchistes et les socialistes, des centaines de colons quittèrent notre État, abandonnant les *fazendas* où ils travaillaient. Cela a déjà été largement prouvé dans un autre rapport de cette délégation de police [96].

Mais pour l'ambassadeur d'Italie, qui relate les faits à l'attention des fonctionnaires du ministère, Ristori n'est pas le seul coupable :

> Ristori, avec les fonds recueillis par le biais d'une souscription ouverte dans le journal anarchiste *La Battaglia,* dont il est directeur, publiait le mois dernier [en novembre] et diffusait à l'intérieur de cet État, gratuitement, surtout dans les *fazendas* plusieurs milliers d'exemplaires d'une brochure dont je joins ici une copie, intitulée *Contra a imigração.*
>
> La police de São Paulo croit qu'une telle propagande a contribué au départ de cet État vers l'Argentine d'un grand nombre de colons, surtout italiens, départ qui a effectivement pris ces jours derniers la tournure d'un exode et qui doit par ailleurs être attribué à des causes diverses, et il ne faut pas exclure la spéculation d'agents de navigation et d'émissaires argentins [97].

92. « Le stazioni sono gremite di coloni che scappano per altri lidi, in cerca sott'altro cielo di nuovi ergastoli ove finir di conciare la loro misera esistenza, e di nuovi dissanguatori. I vagoni del treno che passa ne sono pieni. Monto su, mi siedo in mezzo ad essi, mi par d'essere in un lazzaretto. Sul volto pallido, quasi segaligno, di ciascuno si leggono le sofferenze inaudite della loro esistenza : i loro occhi sono infossati, i loro organismi infranti, i bambini che portano seco sono macilenti, rachitici, quasi tutti senza sangue ad affetti da trachoma. » BONI, Tobia, « La vita che si vive nell'interno », *La Battaglia,* a.III, n°103, 2 décembre 1906.

93. Interrogatoire d'Oreste Ristori, 1er décembre 1906, ANR, Ijj7, dossier Ristori, Sorelli, Cerchiai, 1906-1907.

94. « Contro l'immigrazione », *La Battaglia,* a.III, n°103, 2 décembre 1906.

95. Interrogatoires de Ricardo Del Frate et de Bernardino Visconti, 3 et 5 décembre 1906, ANR, I[ij7], dossier Ristori, Sorelli, Cerchiai, 1906-1907.

96. Conclusions du délégué de police, 30 avril 1907, *ibidem*.

97. « Il Ristori, coi fondi raccolti mediante una sottoscrizione aperta nel giornale anarchico *La Battaglia*, di cui egli è il direttore, pubblicava nello scorso mese e diffondeva nello interno di quello Stato, gratuitamente,

Les conditions de misère dans lesquelles vivent les colons font-elles partie, pour l'ambassadeur, des "causes diverses", qui les font fuir ?

La Battaglia ne doute pas de l'efficacité du moyen de propagande qu'elle a élaboré :

> Notre brochure *Contro la immigrazione al Brasile,* diffusée par dizaines de milliers d'exemplaires dans les *fazendas,* a horripilé les profiteurs et les pique-assiette.
>
> C'était à prévoir.
>
> À cet appel solennel, lancé au prolétariat opprimé sous le soulier ferré d'un despotisme féodal qui rappelle, par ses horreurs, les fastes sanglants de l'esclavage grec et romain, à ce cri d'alarme lancé aux travailleurs du monde entier contre les lâchetés et les infamies perpétrées contre leurs camarades de travail et de misère dans les bagnes du féodalisme brésilien, les pauvres esclaves des campagnes, ces martyrs muets du travail et du fouet, ces êtres méprisés et dépouillés, ces victimes obscures de la violence et des escroqueries patronales, ont répondu dignement, en désertant massivement les *fazendas*[98].

La presse brésilienne n'est pas en reste pour entretenir les inquiétudes dont *La Battaglia* se réjouit. Le quotidien pauliste *O Estado de São Paulo* se fait l'écho d'un article de Ristori paru dans *Università Popolare*[99]et affirme que le gouvernement italien en aurait été impressionné et aurait pour cela rejeté l'abrogation du décret Prinetti[100]. Le gouvernement brésilien, à la solde des grands propriétaires, réagit devant l'exode massif de sa main d'œuvre agricole. D'une part, il fait voter une loi assurant le salaire des colons[101]. Les travailleurs agricoles ne semblent pas trouver que cette loi leur offre une garantie suffisante puisqu'un nouvel exode est constaté en juillet 1907[102]. Quant aux anarchistes, ils n'y voient qu'un piège. En effet, même si un colon porte plainte avec raison, quel juge osera donner tort à un *fazendeiro*[103] ? D'autre part, le gouvernement s'offre des colonnes dans les journaux européens à grande diffusion pour vanter les merveilles du Brésil. Ainsi *Le Figaro* publie-t-il, en mai 1907, un supplément illustré de huit pages, distribué gratuitement[104].

---

massime nelle *fazendas* parecchie migliaia di esemplari di un opuscolo di cui qui unisco una copia, intitolato *Contra a imigração*. La polizia di S. Paolo ha creduto che tale propaganda abbia contribuito alla partenza da quello Stato per l'Argentina di un gran numero di coloni, specialmente italiani, partenza che in questi giorni ha effettivamente assunto il carattere di un esodo e che è peraltro, da attribuirsi a cause di varie indole, non esclusa la speculazione di agenti di navigazione e di emissari argentini. » Petrópolis, 5 décembre 1906, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.

98. « Il nostro opuscolo *Contro la immigrazione al Brasile,* diffuso a decine di migliaia di copie nelle *fazendas,* ha dato maledettamente sui nervi ai papponi che stanno alla greppia. Ed era da prevederlo. A quest'appello solenne lanciato al proletariato oppresso sotto il tallone ferrato di un despotismo feudatario che rievoca con i suoi orrori raccappriccianti [*sic*] i fasti sanguinosi della schiavitù greca e romana ; a questo grido di allarme lanciato ai lavoratori di tutto il mondo contro le vigliaccherie e le infamie perpetrate sui loro compagni di lavoro e di miseria negli ergastoli del feudalismo brasiliano, i poveri schiavi delle campagne, questi martiri muti del lavoro e del *chicote,* questi esseri scherniti e derubati, queste vittime oscure della prepotenza e delle ladronerie padronali, hanno risposto dignitosamente, disertando in massa dalle infamate *fazendas.* » « Contro l'immigrazione », *La Battaglia,* a.III, n°103, 2 décembre 1906.

99. « Gli orrori delle fazendas ».

100. « Niente immigrazione al Brasile », *La Battaglia,* a.III, n°115, 17 mars 1907. Le décret Prinetti sera finalement aboli en 1920.

101. « Le gesta della boiocrazia repubblicana », *La Battaglia,* a.III, n°111, 10 février 1907 et « La legge-tranello sul salario dei coloni », *La Battaglia,* a.III, n°113, 3 mars 1907.

102. « Si fugge ! », *La Battaglia,* a.III, n°128, 7 juillet 1907.

103. « La legge-tranello sul salario dei coloni », *La Battaglia,* a.III, n°113, 3 mars 1907.

104. *Le Figaro,* a.XXXIII, n°127, 7 mai 1907. Un journal anglais avait publié des articles semblables quelques mois auparavant. POLINICE, « Si batte la gran cassa », *La Battaglia,* a.IV, n°130, 21 juillet 1907. Voir encore *Il Brasile e gli italiani,* Pubblicazione del *Fanfulla,* 1906 et l'ouvrage publié en Italie aux frais du gouvernement

La Battaglia est-elle réellement parvenue à intervenir sur les flux migratoires comme elle le laisse entendre et comme l'affirment les autorités italiennes et brésiliennes ? Il est possible que sa campagne contre l'immigration au Brésil ait amplifié un phénomène déjà existant. Mais force est de constater que malgré les conditions qui leur sont réservées, depuis le voyage en bateau [105]jusqu'à leur arrivée dans les *fazendas,* de nouveaux colons arrivent toujours [106], victimes à leur tour du mensonge et de l'illusion :

> Dans la presse vendue, rédigée par des curés et des brigands de la plume au service des capitalistes, ils avaient lu les descriptions somptueuses de ces paysages enchanteurs, et par les bouches des agents d'émigration qui parcourent, à la recherche de victimes et d'esclaves, les campagnes les plus misérables des pays latins, ils avaient entendu glorifier la prospérité de ces pays vierges, immensément riches, où l'on mange beaucoup et où l'on travaille peu, où l'on est bien traité, où il est possible en somme de faire l'Amérique… en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire [107].

Plutôt que de fuir, certains colons, peu nombreux, décident de se battre sur place pour améliorer leurs conditions. C'est en 1906 que l'on enregistre les premières grèves de colons [108]. Le projet d'une ligue pour les *fazendas* est lancé en 1907. La nécessité d'éduquer le prolétariat des *fazendas,* « abruti, séparé du reste du monde, qui agonise, comme dans une immense Cayenne, dans les pires conditions d'esclavage [109]» est un thème fréquemment développé dans *La Battaglia,* en particulier par Gigi Damiani qui affirme à plusieurs reprises que la véritable force révolutionnaire au Brésil se trouve dans les campagnes et non dans les villes. *La Battaglia,* le premier journal anarchiste italien qui se préoccupe réellement de la condition des émigrants au Brésil, ne laisse pas pour autant de côté un thème qui avait déjà préoccupé ses prédécesseurs, celui de l'organisation.

---

brésilien *Il Brasile, sue ricchezze naturali, sue industrie,* Pubblicazione fatta dalla Commissione per l'Espansione economica del Brasile all'estero, Tipografia Fratelli Treves, 1909. Des particuliers jouent parfois le même rôle que le gouvernement. Voir par exemple CUSANO, Alfredo, *Italia d'oltre mare. Impressioni e ricordo dei miei cinque anni di Brasile,* Milan, Stabilimento tipografico Enrico Reggiani, 1911.

105. *La Battaglia* consacre de nombreux articles aux conditions de voyage déplorables que les compagnies de navigation réservent aux émigrants. BEZZI, Luigi, de Santos, « I porci son trattati meglio », *La Battaglia,* a.III, n°97, 14 octobre 1906. BEZZI, Luigi, de Santos, "Carne dolorante", *La Battaglia,* a.III, n°107, 13 janvier 1907. TACCHI, Vittorio, « Come sono trattati gli emigranti a bordo dei piroscafi della N.G.I. [Navigazione generale italiana] », *La Battaglia,* a.IV, n°147, 8 décembre 1907. Le journal consacre aussi un article au naufrage du *Sirio,* n'hésitant pas à affirmer que de nombreux passagers de troisième classe auraient pu avoir la vie sauve si les conditions de transport avaient été meilleures. « Di tutto un po'. Il naufragio del *Sirio* », *La Battaglia,* a.III, n°89, 12 août 1906.

106. « La carne da lavoro, da strapazzo, da piacere si rinnova sempre. » « Vita moderna. Araraquara », *La Battaglia,* a. IV, n°138, 22 septembre 1907.

107. « Sulla stampa venduta, redatta dai parroci e dai briganti della pen[n]a a servizio dei capitalisti, avevano letto le descrizioni pittoriche di questi incantevoli paraggi e per bocca degli agenti di emigrazione che percorrono, in cerca di vittime e di schiavi, le campagne più immiserite dei paesi latini, avevano sentito glorificare la prosperità di questi paesi vergini, immensamente ricchi, ove si mangia molto e si lavora poco, ove si è ben trattati, ove insomma è possibile far l'America… in men che si dice. » POLINICE, « Gli esuli maledetti », *La Battaglia,* a.III, n°99, 28 octobre 1906.

108. Des colons, las de subir de mauvais traitements, se sont mis en grève à Jardinópolis. « Dall'interno dello Stato. Jardinópolis », *La Battaglia,* a.III, n°75, 15 avril 1906. Everardo Dias rapporte qu'une grève a eu lieu en juillet 1906 dans une *fazenda* de Piracicaba. Les colons réclamaient une augmentation de salaire. La police a répliqué par la force, abîmant cultures et élevage. DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editora Alfa-Omega, 2a edição, 1977, p. 260.

109. « …c'è tutto un proletariato incosciente, abbrutito, separato dal mondo, che agonizza, come in un'immensa Caienna del dolore, nelle peggiori condizioni di schiavitù. », « Lega di propaganda libertaria per le *fazendas* », *La Battaglia,* a.III, n°117, 31 mars 1907.

Senza dubbio, l'associazione deve lasciare un'intera autonomia agli individui aderenti e la federazione deve rispettare nei gruppi questa stessa autonomia. Stiamo bene attenti a non credere che la mancanza de organizzazione sia una garanzia di libertà. […] Bisogna che gli anarchici entrino nei sindacati operai. In primo luogo per farvi della propaganda anarchica ; secondariamente perché è il solo mezzo che ci permette di avere a nostra disposizione, il giorno voluto, dei gruppi capaci di prendere in mano le redini della produzione ; dobbiamo inoltre entrarvi per reagire energicamente a questo stato d'animo detestabile che induce i sindacati a difendere solo degli interessi particolari.

Errico MALATESTA au Congrès international anarchiste d'Amsterdam, 1907.

III.2 L'ORGANISATION [1]

Les premiers numéros de *La Battaglia* reflètent les dissensions déjà apparues entre *Germinal* et *O Amigo do Povo.* Les pierres d'achoppement sont identiques : faut-il ou non engager des grèves partielles, faut-il organiser et diriger la résistance de la classe ouvrière ? Les personnes qui s'affrontent ne changent pas non plus : Angelo Bandoni et Giulio Sorelli se retrouvent dans les colonnes de *La Battaglia.* Le premier traite de « moutons humains » ceux qui s'en remettent, pour leurs actions dans le domaine social, à un comité directeur, à des chefs qui leur font croire à l'utilité des revendications légales qui ne sont, pour Bandoni, que d'« impudentes mystifications [2] ». Sorelli réplique en affirmant que « les luttes partielles sont une préparation aux *batailles finales* et que, même si elles conduisent à un échec, elles sont pour l'ouvrier une incitation à la résistance, à l'obtention de victoires futures [3] ». Selon lui, l'organisation est aussi nécessaire que la propagande théorique et les deux se complètent. Oreste Ristori entre à son tour dans la polémique et choisit pour son journal une ligne anti-organisatrice [4].

Sorelli trouve vite une autre tribune pour défendre ses idées. Il publie *Il Falegname,* conjointement avec *O Carpinteiro,* organe de l'Union des menuisiers [5] créée en mars 1905 [6]. *La Battaglia* s'intéresse peu à ce journal : une seule allusion y est faite, à propos d'une kermesse organisée en faveur de *Il Falegname* [7]. Les positions de ce journal, l'un des rares journaux italiens à défendre l'organisation ouvrière, sont en effet totalement opposées aux siennes. Défendant l'organisation comme moyen de lutte, *Il Falegname* considère que la ligue qu'il représente est « une école où mûrissent les consciences ouvrières [8] ». Il accepte cependant la discussion puisqu'il publie un article de Francesco De Paola, lui aussi « antiorganisateur impénitent [9] » et ennemi de la grève partielle [10].

Il Falegname se réjouit de la création de la *Federação Operária* (FO) de São Paulo en novembre 1905 [11], création que *La Battaglia* se contente d'évoquer à travers le compte rendu d'une réunion. Au cours de cette réunion, présidée par Attilio Gallo, animée par Giulio Sorelli, et dont le secrétaire est Edgard Leuenroth, les représentants des ligues de

1. Pour une synthèse sur la question de l'organisation dans la presse anarchiste en italien publiée à São Paulo, voir FELICI, Isabelle, « Gli anarchici italiani di San Paolo e il problema dell'organizzazione (1898-1917) », Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970, Brescia, 25-27 novembre 1992.
2. BANDONI, Angelo, « L'organizzazione operaia », 2° partie, *La Battaglia,* a.I, n°35, 19 mars 1905. Voir aussi BANDONI, Angelo, « Prima che si prenda una cantonata », *La Battaglia,* a.I, n°36, 26 mars 1905.
3. « Le lotta parziali sono una preparazione alle *battaglie risolutive* ed anche seguite da sconfitta sono per l'operaio un incitamento alla resistenza, al conseguimento di vittorie future. » SORELLI, Giulio, « Ancora sulle organizzazioni », *ibidem.*
4. RISTORI, Oreste, « Gli anarchici e il corporativismo », *La Battaglia,* a.I, n°37, 2 mai 1905.
5. 270 membres sont inscrits. Mais ils ne sont guère assidus aux réunions. « La nostra lega », *Il Falegname,* n°1, 1er juin 1905.
6. *Il Falegname* paraît au moins six fois puisque la collection de l'IISG contient le n°1 du 1er juin 1905 et le n°6 du 9 novembre 1905.
7. *La Battaglia,* a.II, n°50, 27 août 1905.
8. « ...una scuola dove si maturano le coscienze operaie. », LA REDAZIONE, « Incominciando... », *Il Falegname,* n°1, 1er juin 1905.
9. La locution est employée dans « Questioni importanti », *Il Falegname,* n°1, 1er juin 1905.
10. F[rancesco] D[e] P[aola], « Lo sciopero », *Il Falegname,* n°6, 9 novembre 1905.
11. « Ai lavoratori », *ibidem.*

résistance existant à São Paulo décident des statuts de la Fédération et garantissent sa non-appartenance à un quelconque parti politique[12]. Sorelli devient rapidement le principal moteur de la FO. Il en est le secrétaire et intervient presque à toutes les réunions, où il se montre un orateur enflammé[13]. La FO ne professe aucune religion ni aucune idée politique, même si certains de ses membres sont anarchistes ou socialistes. Son but est de défendre les droits des ouvriers[14]. Le siège de la FO, situé Travessa da Sé, est également le siège d'associations ouvrières, en particulier celle des typographes, menuisiers, ébénistes, maçons, boulangers, pâtissiers, mécaniciens, chapeliers et ouvriers de la chaussure[15].

Depuis les dernières années du XIXe siècle, les associations ouvrières ont connu une existence plutôt tourmentée : on a déjà vu se former et mourir plusieurs fois l'association des chapeliers, ainsi que celle des menuisiers. Mais avec la création de la FO, l'organisation ouvrière semble prendre un véritable départ à São Paulo. Quasiment au même moment est créé un périodique anarchiste en langue portugaise, *A Terra Livre,* à l'initiative de Neno Vasco, Manoel Moscoso et Edgard Leuenroth. Avec ce journal, se vérifie à nouveau, comme pour *O Amigo do Povo* et *Germinal,* l'opposition entre presse anarchiste en langue portugaise, favorable à l'organisation, et presse anarchiste en langue italienne, farouchement opposée à l'organisation.

Un adversaire plus féroce encore que Bandoni lui succède dans les colonnes de *La Battaglia* pour s'en prendre aux anarchistes reconvertis dans le syndicalisme. C'est Alessandro Cerchiai, qui n'hésite pas à attaquer directement Sorelli :

> L'anarchisme, qui a si bien su démasquer la mauvaise foi des professionnels du socialisme, en dénonçant au prolétariat le danger parlementariste, n'a pas eu autant de succès lorsqu'il s'est agi d'empêcher une bande de canailles, d'incohérents, d'ignorants et d'imbéciles de fabriquer des dogmes anarchistes, un parti anarchiste régi par des règlements et des statuts, et comme si cela n'était pas suffisant, ils nous ont concocté un anarchisme diminué, une marchandise commode ou incommode, que l'on peut, comme l'ouvrier Sorelli, laisser dans sa bibliothèque ou aux latrines, sur les escaliers du siège d'une ligue de résistance ou dans la chemise d'une putain[16].

La polémique est alimentée par les nombreux articles qu'envoie de Buenos Aires Aristide Ceccarelli, un fervent défenseur de l'organisation[17]. Mais *La Battaglia* conserve fermement ses positions contre le principe d'autorité, dont les organisations de São Paulo

12. « Comunicato », *La Battaglia,* a.II, n°58, 3 décembre 1905.

13. Interrogatoires de José Augusto de Castro Feriaz et de Francesco Annunciato, ANR, I^{ji}7, dossier Ristori, Sorelli, Cerchiai, 1906-1907.

14. Interrogatoire de Giulio Sorelli, 10 avril 1907, *ibidem.*

15. Conclusions du délégué de police, 30 avril 1907, *ibidem.*

16. « L'anarchismo che seppe tanto bene smascherare la malafede dei mestieranti del socialismo, indicando al proletariato il pericolo parlamentarista, non è stato così fortunato d'impedire a un branco di cialtroni, d'incoerenti, d'ignoranti e d'imbecilli, di fabbricare dei dogmi anarchici, un partito anarchico retto da regolamenti e statuti, e come se ciò non bastasse ci hanno ammannito un anarchismo ridotto, una mercanzia comoda o incomoda, che si può, ad esempio dell'operaio Sorelli, lasciare in biblioteca o alla latrina, sulle scale di una lega di resistenza o nella camicia di una bagascia. », CERCHIAI, A., « Anarchismo o opportunismo », *La Battaglia,* a.III, n°69, 25 février 1906.

17. CECCARELLI, Aristide, « Anarchismo o confusionismo », *La Battaglia,* a.III, n°74, 1er avril 1906. CERCHIAI, Alessandro, « Libertà o forca », *La Battaglia,* a.III, n°75, 15 avril 1906. CECCARELLI, Aristide, « Stiamo all'argomento », *La Battaglia,* a.III, n°78, 6 mai 1906. CERCHIAI, Alessandro, « Anarchismo », *La Battaglia,* a.III, n°79, 13 mai 1906. CECCARELLI, Aristide, « Anarchia e organizzazione », *La Battaglia,* a.III, n°81, 10 juin 1906. Voir aussi FILODEMI, « Un'altra campana sindacalista. A Sandro Cerchiai », *La Battaglia,* a.III, n°70, 4 mars 1906 et « Gli scioperi parziali », *La Battaglia,* a.III, n°74, 1er avril 1906.

ne parviennent pas à se libérer, et s'oppose à toute institutionnalisation des moyens de lutte.

III.2.1 Le Congrès Ouvrier d'avril 1906

Les anarchistes de *La Battaglia* se montrent féroces à l'égard du premier congrès ouvrier brésilien qui se tient à Rio de Janeiro du 15 au 20 avril 1906, à l'initiative de la FO de São Paulo [18]. Quarante-trois délégués de vingt-neuf syndicats ouvriers y sont présents. La FO de São Paulo, regroupant six syndicats, y envoie dix représentants, dont Giulio Sorelli, Edgard Leuenroth, Manoel Moscoso, et José Sarmento. Participent également Luigi Magrassi et Mota Assunção pour la *Liga das Artes Gráficas,* ainsi que deux représentants de la ligue ouvrière italienne, Pietro Bernabucci et Silvio Pazzaglia [19].

Figure 18 : Photographie prise lors du congrès ouvrier brésilien d'avril 1906 extraite du *Relatório da Confederação Operária Brasileira contendo as resoluções do Segundo Congresso Operário Brasileiro reunido no Rio de Janeiro nos dias 8, 9, 10, 11, 12 e 13 de setembro de 1913 e as resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro reunido en abril de 1906,* Rio de Janeiro, Tip. do *Jornal do Comércio* de Rodrigues & C., 1914.

Le congrès aboutit à la création de la *Confederação Operária Brasileira* (COB), qui décide de se réunir tous les ans et de publier un journal. L'organe de la COB, *A Voz do Trabalhador,* ne paraît qu'en 1908 [20]et il faut attendre 1913 avant que se réunisse le second congrès ouvrier. La COB choisit de lutter dans le domaine économique, en particulier pour faire diminuer les heures de travail, sans s'affilier à aucun parti politique.

Les critiques de *La Battaglia,* adressées nommément à Sorelli, Leuenroth, Magrassi, Moscoso, et aux autres congressistes venus de São Paulo, ne portent pas sur le contenu idéologique du congrès. La position de *La Battaglia* sur l'organisation est désormais connue de tous et les rédacteurs ne jugent pas utile de se répéter. Ils reprochent à ces « sociologues profonds » et à ces « agitateurs redoutés » de se prendre trop au sérieux et de se poser en chefs du mouvement ouvrier. Voici le portrait qui est fait des congressistes :

> Génies lumineux incompris, condottieres intrépides de l'armée lilliputienne dont le quartier général se trouve au Largo da Sé, ils dominaient de leur taille et se détachaient dans la multitude grâce à leurs cocardes. Le spectacle était imposant. On attendait d'un moment à l'autre un mot, un ordre, un geste majestueux qui lancerait les armées révolutionnaires à l'assaut de la Bastille de la bourgeoisie, aux Tuileries, au Catete [21].

Tobia Boni, qui ne sort sa plume que dans les grandes occasions, tourne en dérision le choix du 11 novembre comme « fête officielle » par les congressistes de Rio de Janeiro :

---

18. « In questi giorni si è celebrato a Rio il primo Congresso Operaio, onore e gloria della Federazione operaia di S. Paulo. » « Un congresso internazionale di batraci a Rio », *La Battaglia,* a.III, n°76, 22 avril 1906.
19. *Resoluções do 1° Congresso operário brasileiro,* Pap. Villas Boas & C., Rio de Janeiro, 1906, p. 5 et 6.
20. L'ASMOB de Milan a publié le reprint de la collection complète de *A Voz do Trabalhador.* Des journaux syndicalistes paraissent également à São Paulo, *La Lotta Proletaria,* organe de l'Union des syndicats, 1906-1909 et *A Luta Proletária,* organe de la Fédération ouvrière, 1906-1908.
21. « Genii incompresi di luce, condottieri intrepidi dell'esercito lillipuziano il cui quartiere generale è al Largo da Sé, sovrastavano per le loro taglia e spiccavano per le loro coccarde nel folto della motitudine. Lo spettacolo era imponente. Si attendeva da un momento all'altro una parola, un ordine, un gesto maestoso che lanciasse le armate rivoluzionarie all'assalto della Bastiglia borghese, alle "Tuileries", al Catete. » « Un congresso internazionale di batraci a Rio », *La Battaglia,* a.III, n°76, 22 avril 1906. Le Catete est le palais présidentiel à Rio de Janeiro.

> Étant donné que le Congrès ouvrier de Rio a décrété, à l'unanimité, le 11 novembre « fête officielle », je propose d'ajouter à notre calendrier d'autres « fêtes officielles » à savoir : le 16 avril, date glorieuse de l'inauguration du Congrès ouvrier de Rio ; la date qui correspond à la fondation, plus glorieuse encore, de la Fédération ouvrière de São Paulo ; et les dates solennelles de la naissance de tous les congressistes. Et si vous voulez en ajouter d'autres pour mieux léguer à la postérité le nom de ces génies lumineux du prolétariat, je vous en laisse l'entière liberté[22].

Dans le but de démontrer le caractère illusoire des promesses faites par les partisans de la résistance légale, un autre rédacteur propose quant à lui la béatification de tous les congressistes et d'Ernestina Lesina[23], l'une des rares femmes que connaisse le mouvement ouvrier de l'époque :

> Proclamez sainte Ernestina Lesina reine des humbles – comme le désire ardemment la « bienheureuse » petite sœur – et tous les affamés auront du pain, du vin, de la viande et des légumes ; ceux qui sont nus seront revêtus comme par enchantement, les sans-abris verront les ruines de leurs taudis détruits par le « dieu du tremblement de terre » et des « volcans » se transformer en palais, les champs dévastés en jardins[24].

Le congrès de Rio de Janeiro occupe également les colonnes du journal socialiste *Avanti !*. Le rédacteur Donato Donati critique les décisions du congrès et affirme qu'anarchie et organisation sont incompatibles. *La Battaglia* ne laisse pas passer cette affirmation car pour elle, anarchie et organisation ne sont pas incompatibles. L'anarchie est incompatible avec l'idée d'autorité. D'ailleurs, l'organisation anti-autoritaire est possible même en régime bourgeois, affirme *La Battaglia,* en s'appuyant sur l'existence de « milliers de regroupements anarchistes, cercles libertaires, cercles d'études sociales, sans président, sans statuts, sans commissions exécutives, sans plénipotentiaires[25] ». Aux yeux des anarchistes de *La Battaglia,* la FO de São Paulo ne s'apparente pas à ces groupes anarchistes puisque :

> Elle est autoritaire par excellence, a ses règlements, ses grands et petits pontifes, ses majorités qui s'imposent, ses minorités qui obéissent, ses diplomates, ses disciplines […] et il faut la combattre, non pas en tant qu'organisation, mais

22. « Il Congresso Operaio di Rio, avendo ad unanimità di voti battezzato l'11 novembre come "festa ufficiale", faccio proposta di aggiungere nel nostro calendario altre "feste ufficiali" e cioè : il 16 aprile, che segnò la data gloriosa dell'inaugurazione del Congresso Operaio in Rio ; la data che corrisponde alla fondazione, più gloriosa ancora, della Federazione Operaia di S. Paulo ; e le date rese solenni del fausto evento della nascita di tutti i congressisti. Se poi volete aggiungerne altre per meglio tramandare ai posteri il nome di questi genii luminosi del proletariato, ve ne lascio piena libertà » BONI, Tobia, « I nostri Santi e le nostre feste », *La Battaglia,* a.III, n°77, 29 avril 1906.

23. Ernestina Lesina a publié la revue *Anima e Vita* en 1905. Quelques numéros de cette revue peuvent être consultés à l'AEL.

24. « Proclamate S. Ernestina Lesina – come ardentemente lo desidera la "beata" Sorellina – regina degli umili, e tutti gli affamati avranno pane, vino, carne e verdura ; i nudi saranno rivestiti per incanto, i senza tetto vedranno le macerie delle loro catapecchie rovinate dal "dio del terremoto" e dei "vulcani" trasformarsi in palazzi, i campi devastati in giardini. » ICONO-CLASTA, « La Pleiade neo-cristiana », *La Battaglia,* a.III, n°76, 22 avril 1906.

25. « Resta a sapersi, ora, se è possibile una organizzazione anarchica, vale a dire *anti-autoritaria,* in regime borghese. A me pare di sì. Anzi, non pare, è certo. Migliaia di aggruppamenti anarchici, di circoli libertarii, circoli di studi sociali, senza presidenti, senza statuti, senza Commissioni Esecutive, senza plenipotenziari, sono là a dimostrarlo. » IO, « Una risposta all'Avanti ! (A proposito di un congresso di dotti)", *La Battaglia,* a.III, n°77, 29 avril 1906.

pour l'esprit d'embrigadement qui y a été introduit avec la permission des anarchistes qui sont à sa tête [26].

Ce ne sont pas là vaines paroles et l'occasion de combattre la FO de São Paulo se présente rapidement avec les nombreuses grèves qui éclatent en cette première moitié de l'année 1906.

III.2.2 Les grèves de 1906

Une grève est annoncée dès le mois de mars. À cette occasion, *La Battaglia* déverse des flots d'imprécations contre deux représentants de la FO, Manoel Moscoso, et Edgard Leuenroth. Selon la rumeur, ces derniers sont allés servir de médiateurs entre les grévistes et les patrons d'une usine textile de São Bernardo [27]. Mais *la Battaglia* est contrainte de publier un démenti :

> La nouvelle, provenant d'un journal quotidien et que nous avons commentée, affirmant que les anarchistes syndicalistes Manoel Moscoso et Edgard Leuenroth avaient été chargés par la *Federação Operária* de São Paulo d'aller offrir leurs services pour rétablir l'*harmonie* entre les grévistes de São Bernardo et leurs exploiteurs, n'était pas vraie. Selon ce que nous a déclaré Moscoso, ils n'ont jamais imaginé une telle chose car, en tant qu'anarchistes, ils ne veulent en aucune occasion réconcilier les ouvriers avec leurs bourreaux ; ils sont allés à São Bernardo uniquement pour voir la tournure que prenait la grève et se renseigner sur les tristes conditions des ouvriers des deux fabriques de tissus existant dans cette localité.
>
> Nous sommes heureux de tirer la chose au clair et nous prenons note de la déclaration de Moscoso. À São Bernardo, pour rétablir l'*harmonie* entre capital et travail, sont allés messieurs Alcibiade Bertolotti et Dante Ramenzoni [28], Mais les grévistes leur ont dit poliment qu'ils n'avaient pas besoin de médiateurs. La leçon a été bonne et nous espérons qu'elle aura été comprise [29].

Malgré son opposition aux grèves partielles, qu'elle juge inutiles et même dangereuses pour les ouvriers [30], *La Battaglia* apporte un soutien indirect à la grève qui survient le

26. « È autoritaria per eccellenza, ha i suoi regolamenti, i suoi pontefici massimi e minimi, le sue maggioranze che impongono, le sue minoranze che obbediscono, i suoi diplomati, le sue discipline […] e bisogna combatterla, non come organizzazione, ma per lo spirito di casermaggio che vi è stato introdotto col rispettivo permesso degli anarchici che vi stanno alla testa. » *Ibidem*. Voir aussi IO, « Un'altra risposta all'Avanti ! », *La Battaglia,* a.III, n°78, 6 mai 1906.
27. ROBINSON, « Lo sciopero di San Bernardo", « Sindacalisti anarcoidi", *La Battaglia,* a.III, n°71, mars 1906.
28. Deux socialistes.
29. « La notizia data da un giornale quotidiano e da noi commentata, affermante che gli anarchici sindacalisti Manoel Moscoso e Edgard Leuenroth avevano accettato l'incarico dalla *Federação Operária* di S. Paulo di andare a offrire i loro uffici per ristabilire l'"armonia" fra gli scioperanti di S. Bernardo e i loro sfruttati, non era vera. Essi – stando a quanto ci ha dichiarato il Moscoso – non si sognarono nemmeno una tal cosa, poiché come anarchici non intendono di conciliare in nessuna occasione gli operai coi loro aguzzini ; solo andarono in S. Bernardo per vedere qual piega prendeva lo sciopero, e a informarsi sulle tristi condizioni degli operai delle due fabbriche di tessuti esistenti in quella borgata. Noi siamo lieti di chiarire le cose e prendiamo nota della dichiarazione del Moscoso. A S. Bernardo andarono per ristabilire l'*armonia* fra capitale e lavoro i signori Alcibiade Bertolotti e Dante Ramenzoni, però gli scioperanti con buoni modi li [*sic*] dissero che non abbisognavano di mediatori. La lezione è stata buona e ci auguriamo sia compresa. », Sans titre, *La Battaglia,* a.III, n°72, 18 mars 1906.
30. Voir encore à ce sujet « Gli scioperi parziali », *La Battaglia,* a.III, n°74, 1er avril 1906.

mois suivant dans une typographie de São Paulo. Elle publie en effet la liste des jaunes qui ont accepté de travailler à la place des grévistes[31]. Cette grève apporte de nouveaux arguments aux critiques de *La Battaglia* contre l'action des anarchistes syndicalistes :

> La grève de la typographie Duprat s'est terminée par une terrible volée de coups sur les têtes dures des ouvriers.
>
> Une quarantaine seulement des quatre-vingts grévistes ont retrouvé leur travail, au prix de honteuses humiliations.
>
> Quarante typographes sont restés sur le pavé. Quarante familles environ sont réduites au désespoir et doivent pâtir la faim.
>
> Voilà la retentissante victoire chantée par le périodique syndicaliste *Terra Livre.* Voilà les conséquences de la politique ouvrière, à base de taloches, et de la *gymnastique révolutionnaire* préconisée à grand renfort de sermons par les grands hommes pragmatiques et positifs aux premiers rangs desquels Piccarolo, Giulio Sorelli, Manoel Moscoso, Leuenroth et compagnie[32] !

Toutefois, *La Battaglia* ne reste pas à l'écart de la lutte lorsqu'éclate la grève des cheminots des lignes Mogiana et Paulista en mai 1906. Le président de la compagnie de chemins de fer ayant demandé l'intervention de la police pour réprimer la grève[33], *La Battaglia* dénonce la répression dont sont victimes les premiers grévistes, et publie un article en première page, incitant tous les travailleurs à cesser le travail en signe de solidarité :

> Nous sommes théoriquement opposés à la tactique des grèves.
>
> Mais puisque le gouvernement et les autorités – qui auraient dû conserver une attitude neutre dans cette lutte entre oppresseurs et opprimés – ont mis leurs forces au service des capitalistes, nous nous mettons entièrement à la disposition de la masse en grève, menacée de mort par la gueule des mousquets et les dagues assassines de la police.
>
> La question de la grève, sur laquelle nous exprimerons plus tard notre opinion, passe au second plan.
>
> Il ne s'agit pas de soutenir une lutte platonique contre l'arrogance infâme de deux ou trois fonctionnaires superlativement répugnants, mais de se défendre avec toute l'énergie possible contre la violence de classe et le féroce abus de pouvoir provoqué par le grand commerce et le clergé, encouragées et soutenues par les brigands qui sont au Pouvoir[34].

31. « I Krumiri », *La Battaglia,* a.III, n°75, 15 avril 1906.

32. « Lo sciopero della tipografia Duprat è terminato con un'altra tremenda scazzottata sulle dure cervici degli operai. Una quarantina soltanto – su ottanta scioperanti – sono rientrati al lavoro, a prezzo di vergognose umiliazioni. Quaranta tipografi sono rimasti sul lastrico. Quaranta famiglia, all'incirca, ridotte alla disperazione, alla fame. Ecco la strepitosa vittoria cantata dal foglio sindacalista *Terra Livre.* Ecco le conseguenze della politica operaia, a base di scapaccioni, e della *ginnastica rivoluzionaria* raccomandata con tanto schioppettio di pistolotti dagli omenoni pratici e positivi che fanno capo a Piccarolo, Giulio Sorelli, Manoel Moscoso, Leunrolt [Leuenroth] e compagnia brutta ! » « I cazzotti nel capo », *La Battaglia,* a.III, n°77, 29 avril 1906.

33. G. S. [Giulio Sorelli], « Sapevamcelo », *La Battaglia,* a.III, n°83, 23 juin 1906.

34. « Siamo teoricamente contrari alla tattica degli scioperi. Ma poiché il governo e le autorità – che avrebbero dovuto conservare un'attitudine neutrale in questa lotta fra oppressori ed oppressi – hanno messo le loro forze a servizio dei capitalisti, noi ci mettiamo completamente a disposizione della massa scioperante, minacciata di morte dalla bocca dei moschetti e dalle daghe assassine della polizia. La questione dello sciopero, su cui esprimeremo più tardi la nostra opinione, passa in seconda linea. Non si tratta più di sostenere una lotta platonica contro le tracotanze infami di due o tre funzionarii superiori superlativamente vigliacchi, ma di difendersi con tutta l'energia possibile da una violenta e bestiale sopraffazione di classe provocata dall'alto commercio e dal clero, spalleggiata e sospinta dai briganti che stanno al Potere. » LA REDAZIONE, « Appello alla solidarietà operaia », *La Battaglia,* a.III, n°80, 20 mai 1906.

Si *La Battaglia* adopte une telle position malgré ses réticences vis-à-vis de la résistance légale, c'est que la grève des cheminots présente toutes les caractéristiques de la grève générale, non seulement parce que toute une catégorie professionnelle y est engagée, mais aussi parce que le poids de la grève sur l'économie de l'État est énorme : aux dires du responsable des Affaires intérieures pour l'État de São Paulo, elle cause « des préjudices incalculables à l'agriculture, au commerce et à l'industrie de l'État, en perturbant profondément la vie commerciale, agricole et industrielle pendant plus de quinze jours [35] ». D'autre part, les grévistes ont commencé de répondre aux violences policières en détruisant du matériel et des voies ferrées [36]. Ils bénéficient du soutien de la population ouvrière [37] devant les mesures impopulaires de la police. La presse jette de l'huile sur le feu en dénonçant les grévistes perturbateurs de l'ordre public [38].

Cerchiai, qui approuve l'appel à la grève générale, met toutefois en garde les grévistes contre les atrocités que peut commettre un régiment armé sur une foule sans arme. On se rappelle qu'il a vécu les événements de mai 1898 à Milan et qu'il en a été profondément marqué. Soulignant la férocité de la classe dirigeante et de la police au Brésil, il conseille aux ouvriers en grève de ne pas s'exposer docilement au tir des carabines [39].

Ces articles publiés à la une de *La Battaglia* ne passent pas inaperçus. La police intervient, saccage le siège du journal et détruit des exemplaires du numéro 80 [40]. Le journal suspend ainsi sa parution pendant trois semaines [41] et les reprend alors que la grève est déjà finie. C'est le moment du bilan. Pour tous, aussi bien pour *La Battaglia* que pour la FO, à laquelle le journal ouvre ses colonnes, la grève se termine par un échec. Pour les anarchistes syndicalistes, elle est cependant une expérience utile pour l'avenir [42], et doit servir de leçon aux ouvriers qui devraient renforcer leur organisation [43].

La Battaglia attribue en partie l'échec de la grève à ses dirigeants qui se sont présentés aux ouvriers comme étant les seuls détenteurs possibles de la victoire et les ont trompés en leur faisant croire à l'efficacité de la force d'inertie au lieu de les pousser à l'action. L'expérience ne fait donc que renforcer la méfiance des rédacteurs de *La Battaglia* à l'égard de la résistance légale. Cependant, le journal se réjouit de l'énorme mouvement de solidarité qui s'est développé à l'occasion de la grève, et qui est d'autant plus admirable que la majeure partie des ouvriers étaient totalement dépourvus de la moindre expérience politique. En signe de solidarité avec les cheminots, la grève s'est étendue à d'autres secteurs professionnels et à d'autres villes de l'État de São Paulo [44], se heurtant partout à la violence sans pareille de la police. La leçon que tire *La Battaglia* pour l'avenir est qu'il faut continuer à faire de la propagande auprès des ouvriers pour les convaincre qu'en cas de grève, il ne faut pas se contenter de croiser les bras. Il faut rendre les outils inutilisables, empêcher que des jaunes ne prennent la place des grévistes et se

35. Washington Luiz au ministre de la Justice et de l'Intérieur, São Paulo, 7 mai 1907, ANR, I[ij]7, dossier Ristori, Sorelli Cerchiai, 1906-1907.
36. CERCHIAI, Alessandro, « A briglia sciolta », *La Battaglia,* a.III, n°80, 20 mai 1906.
37. ANNA DE' GIGLI, « Il risveglio degli schiavi », *La Battaglia,* a.III, n°81, 10 juin 1906.
38. CERCHIAI, Alessandro, « A briglia sciolta », cit.
39. CERCHIAI, Alessandro, « A briglia sciolta », cit.
40. s. t., *La Battaglia,* a.III, n°81, 10 juin 1906.
41. Le journal socialiste *Avanti !* est lui aussi assailli par la police. GORDON, Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978, p. 89.
42. « Não ha derrota para nós em nossas lutas, porque todas elas, pelo menos, nos servirão de preciosa lição nas eventualidades futuras, para as quais nos devemos pensar com ardor e tenacidade." « Solidariedade operária. A Federação Operária de São Paulo », *La Battaglia,* a.III, n°81, 10 juin 1906.
43. « Uma única causa ficou bem potente ; é a necessitade de proceder a uma organisação séria e tenaz do operariado e de constituir caixas de resistência. Sem isso, todas as tentativas futuras iram de encontro a un malagro certo e inevitável. » SUBVERSIVO, « O atentado da Espanha », *ibidem.*
44. En particulier Jundiai, Rio Claro et Campinas.

préparer contre les attaques armées du gouvernement. La seule vraie grève est la grève révolutionnaire car :

> nous ne serons pas libres si au lieu de consacrer tous nos efforts à abolir le gouvernement et la propriété privée, nous nous employons simplement à mendier des réformes et à essayer – mais en vain – de faire de nos patrons de bons patrons. Les esclaves ont bougé. Essayons de les maintenir éveillés[45].

Une période de calme succède à l'agitation du mois de mai. Seule une fabrique de chapeaux connaît quelques soubresauts de la grève qui suscitent un nouvel échange d'articles sur le thème de l'organisation[46]. Mais la rédaction de *La Battaglia* s'empresse de mettre le holà[47]. Les anarchistes organisateurs sont en revanche bien décidés à continuer de traiter le sujet puisqu'ils font paraître, en octobre et novembre 1906, un journal dirigé par Giulio Sorelli : *Il Libertario.*

III.2.3 *Il Libertario*

Les deux tendances anarchistes représentées à São Paulo en arrivent à s'ignorer mutuellement. *Il Libertario* ne fait aucune allusion à *La Battaglia* et réciproquement. Il fait paraître la liste des journaux anarchistes en portugais publiés au Brésil[48], écartant ainsi *La Battaglia. Il Libertario,* concurrent inavoué de *La Battaglia,* se veut l'équivalent en italien de *A Terra Livre*[49]*.* Dans ce passage écrit par Sorelli dans le premier numéro de *Il Libertario, La Battaglia* n'est pas mentionnée mais implicitement critiquée :

> Nous étions convaincus, ainsi que de nombreux camarades, qu'étant donné les conditions actuelles du milieu ouvrier de ce pays il manquait un organe de propagande facile, claire, accessible à tous, qui puisse en somme apporter une contribution utile à la diffusion des théories *Socialistes-Anarchistes. Il Libertario* vient remplir ce vide et seul le désir d'œuvrer pour l'*Idée* qui nous anime, et qui est tout pour nous, nous a poussés à en commencer les publications[50].

---

45. « I nostri compagni poi non si devono stancare di propagare ovunque la necessità dell'espropriazione della borghesia, e la presa di possesso per parte del proletariato di tutti i mezzi di produzione, poiché non saremo liberi se invece di spendere ogni nostro sforzo a abolire il governo e la proprietà privata, ci dedichiamo semplicemente a mendicare delle riforme, e a cercare – invano però – di far diventar buoni i nostri padroni. Gli schiavi si son scossi, cerchiamo di tenerli desti. » ANNA DE' GIGLI, « Il risveglio degli schiavi », *ibidem.*

46. FILODEMI, « Mutuosoccorsomania », *La Battaglia,* a.III, n°96, 7 octobre 1906 ; « Mondo operaio. Scioperomania », *La Battaglia,* a.III, n°97, 14 octobre 1906 ; FILODEMI, « Mondo operaio. Addizioni necessarie", UN SOCIALISTA AUTORITARIO, « Salmi nuovi e santi vecchi », *La Battaglia,* a.III, n°98, 21 octobre 1906 ; « Mondo operaio. Correzioni alle addizioni », *La Battaglia,* a.III, n°99, 28 octobre 1906.

47. « Su questo argomento basta ; trovate cose più nuove altrimenti ci fate addormentare. » « Mondo operaio. Correzioni alle addizioni. Nota della Redazione », cit.

48. Il y en a trois à l'époque : *A Luta* de Porto Alegre, *Novo Rumo* de Rio de Janeiro et *A Terra Livre* de São Paulo.

49. Les dissensions ne manquent pas non plus au sein du courant syndicaliste. En effet, *Il Libertario* soutient et justifie les positions, que *A Terra Livre* condamne, de certaines ligues de résistance qui s'opposent à l'embauche d'ouvriers qui ne sont pas inscrits à la ligue. « La colonna delle domande », *Il Libertario,* n°2, 6 novembre 1906 et « Per intenderci », *Il Libertario,* n°3, 1er décembre 1906.

50. « Era nostra convinzione, condivisa del resto da molti compagni di fede, che, date le attuali condizioni dell'ambiente operaio di questo paese, mancava realmente un organo di propagande facile, piana, accessibile a tutti i comprendoni, che potesse insomma portare il suo utile contributo alla divulgazione delle teorie *Socialiste-Anarchiche.* Il *Libertario* viene a riempire questo vuoto e nessun altro scopo all'infuori di quello di giovare all'*Idea* che ci anima e che è tutto per noi, ci ha spinti ad iniziarne le pubblicazioni. » SORELLI, Giulio, « Incominciando », *Il Libertario,* n°1, 17 octobre 1906.

Il Libertario sollicite la collaboration de Gigi Damiani[51], toujours au Paraná, qui est pourtant opposé à toute organisation, comme il tient à le préciser dans l'article qu'il envoie au journal[52]. C'est pour *Il Libertario* une marque de reconnaissance que d'obtenir la collaboration de Damiani, dont la rédaction vante l'ouverture d'esprit :

> Nous savions que le point de vue de Damiani diverge quelque peu du nôtre sur les méthodes à adopter pour la propagande des idées libertaires, mais nous le savions dépourvu du sectarisme répugnant contre lequel se rebelle notre conscience d'hommes, et nous avons sollicité sa collaboration, avides comme nous le sommes d'une discussion sérieuse et loyale[53].

Ce passage laisse entendre que des dissensions personnelles sont venues se greffer sur les dissensions politiques qui séparent les différents courants anarchistes existant à São Paulo. La police, quant à elle, ne fait pas la différence : à la première occasion, elle interroge indifféremment Ristori, Cerchiai et Sorelli.

III.2.4 Interrogatoires de Ristori, Cerchiai et Sorelli

Le 30 mars 1907, le délégué de police de São Paulo décide de convoquer Ristori et Cerchiai[54]. Les deux hommes sont interrogés le 2 avril et transforment leurs interrogatoires en véritables professions de foi anarchiste. En effet, ni l'un ni l'autre ne tentent de dissimuler leurs convictions. Ristori donne même à l'officier de police une leçon d'anarchisme. Il déclare :

> que l'idée principale de l'anarchisme est la suppression de tout gouvernement constitué et de la propriété individuelle ; que pour cela tout anarchiste [...] cherche à former les consciences en accord avec ces idées, jusqu'à ce qu'elles soient victorieuses, et si elles ne le sont pas, il combattra pour la révolution sociale ; qu'en ce qui concerne le mouvement ouvrier, et principalement lors des grèves, l'anarchisme, pour lequel se bat le déposant, cherche à faire comprendre et à faire accepter son programme parmi les ouvriers ; c'est-à-dire qu'en ces occasions, les anarchistes essaient de répandre leurs idées étant donné que les ouvriers sont mieux préparés à les entendre, vu leur disposition à assimiler ces idées ; qu'il n'a pris part à aucune des grèves qui se sont déclarées dernièrement dans cette Capitale ni à aucune autre grève et qu'il s'y oppose, à tel point qu'il a écrit contre les grèves dans son journal[55].

C'est en effet à l'occasion de nouvelles grèves que la police interroge Ristori et Cerchiai, lequel dépose sensiblement de la même façon que Ristori[56]. La police s'inquiète à la suite d'une distribution massive de tracts incitant à cesser le travail. Ayant compris

51. « In barba alla posta", *Il Libertario,* n°1, 17 octobre 1906. *Il Libertario* contient d'autres noms d'habitués de *La Battaglia* : Francesco De Paola accepte de s'occuper de l'administration du journal, au moins pour le n°1 ; Antonio Bossi est contacté à Araraquara. « Piccola posta », *Il Libertario,* n°2, 6 novembre 1906.
52. DAMIANI, Gigi, « Avanti di cominciare », *Il Libertario,* n°3, 1er décembre 1906.
53. « Sapevamo che il Damiani diverge in qualche punto dal nostro modo di vedere sui metodi da seguirsi nella propaganda delle idee libertarie, ma lo sapevamo scevro di quel settarismo nauseante contro il quale si ribella la nostra coscienza di uomini, ed abbiamo sollecitata la sua collaborazione avidi come siamo di una discussione seria e leale. » « Avanti di cominiciare. Nota della Redazione », *ibidem*.
54. Délégué de police, São Paulo, 30 mars 1907, ANR, Iij7, dossier Ristori, Sorelli, Cerchiai, 1906-1907.
55. Interrogatoire d'Oreste Ristori, 2 avril 1907, *ibidem*.
56. « O declarante affirma nada ter com as greves, visto como estas não trazem proveito algum ao operário ; que nunca esteve envolvido directa ou indirectamente em nenhum movimento grevista e isto se poderá verificar dá colaboração do seu jornal. » Interrogatoire d'Alessandro Cerchiai, 2 avril 1907, *ibidem*.

que les tracts n'émanaient pas de *La Battaglia,* la police interroge Giulio Sorelli quelques jours après Ristori et Cerchiai. On demande au secrétaire de la FO de s'expliquer sur le fonctionnement de l'organisation et sur son attitude en cas de grève [57]. La police recueille le témoignage d'ouvriers que les grévistes ont empêchés d'aller travailler [58]et convoque plusieurs ouvriers plutôt « bavards », ayant assisté à des réunions de la FO « par curiosité [59]», ou plus vraisemblablement à la demande de la police, pour y rechercher des informations [60].

Avec tous ces témoignages, la police possède suffisamment d'éléments contre Sorelli, Cerchiai et Ristori pour demander leur expulsion étant donné que leur présence sur le territoire de l'État est jugée dangereuse [61]. Depuis novembre 1906, il existe en effet une nouvelle arme contre les indésirables, la loi Adolfo Gordo, qui permet l'expulsion des étrangers, à condition que ceux-ci résident au Brésil depuis moins de deux ans et n'aient ni conjoint ni enfants de nationalité brésilienne [62]. La demande d'expulsion de Ristori, Cerchiai et Sorelli est cependant rejetée. Leur expulsion serait illégale puisque tous trois vivent au Brésil depuis plus de deux ans [63].

III.2.5 La grève de mai 1907

Lors de la demande d'expulsion le secrétaire d'État à la justice de São Paulo attribue à l'activité récente de Sorelli, Cerchiai et Ristori, les mouvements de grève qui menacent la tranquillité publique. Au début du mois de mai déjà, il compte six mouvements de grève qui se sont succédés dans la capitale et dans l'intérieur de l'État : dans les transports, à l'usine textile Alvares Penteado, au moulin Matarazzo, dans une usine textile à Salto de Itu, à São Roque, et chez les maçons et manœuvres de Campinas. D'autres grèves menacent encore à São Paulo, celle des maçons, des ouvriers de la chaussure et des métallurgistes [64].

La Battaglia se fait l'écho de ces mouvements de protestation dans son numéro du 16 mai. Comme en 1906, elle salue à nouveau « l'éveil des esclaves », le grand mouvement de solidarité dont les ouvriers se sont montrés capables [65]. La première grève réclamant la journée de huit heures a eu lieu chez les ouvriers charretiers, qui ont obtenu gain de cause et qui ont été suivis par d'autres catégories professionnelles :

57. Interrogatoire de Giulio Sorelli, 10 avril 1907, *ibidem.*
58. Interrogatoires d'Andrea Monaco et de Luiz Zaphiro, 10 avril 1907, *ibidem.*
59. Interrogatoire de José Augusto de Castro Feriaz, 30 avril 1907, *ibidem.*
60. Interrogatoires de José Augusto de Castro Feriaz, de Francesco Annunciato et d'Adolfo dos Santos Lima, 30 avril 1907, *ibidem.*
61. Washington Luiz au ministre de la Justice et de l'Intérieur, São Paulo, 7 mai 1907, *ibidem.*
62. « Vergogna ! Vergogna ! », *La Battaglia,* a.III, n°105, 30 décembre 1906, « Le gesta della boiocrazia repubblicana », *La Battaglia,* a.III, n°111, 10 février 1907, « La legge infame », *La Battaglia,* a.III, n°112, 16 février 1907. La loi d'expulsion avait déjà été discutée à la chambre des députés en 1904. Ambassadeur d'Italie di Cariati au ministère de l'Intérieur, Petrópolis, 8 décembre 1904, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori. Le texte de cette loi n°1641, dont les autorités feront un large usage une décennie plus tard, est reproduit dans RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil,* São Paulo, Global Editora, 1984, p. 84-85.
63. Télégramme du ministre de la justice au secrétaire d'État à la justice de São Paulo, 14 mai 1907, ANR, Iij7, dossier Ristori, Sorelli, Cerchiai, 1906-1907. La loi est amendée plus tard pour permettre de se débarrasser des individus gênants même s'ils résident au Brésil depuis plus de deux ans et que leur conjoint ou leurs enfants sont brésiliens.
64. Washington Luiz au ministre de la Justice et de l'Intérieur, São Paulo, 7 mai 1907, *ibidem.*
65. « Il risveglio degli schiavi », *La Battaglia,* a.III, n°122, 16 mai 1907 et « La valanga proletaria », *La Battaglia,* a.III, n°123, 26 mai 1907.

> Tout de suite après se mirent en grève les maçons et les manœuvres, les tailleurs de pierre, les marbriers, les peintres, les mécaniciens et ensuite les ouvrières et les ouvriers du textile, les travailleurs du livre, les chapeliers – hommes et femmes – les balayeurs, les ouvriers de la chaussure, les orfèvres, etc., etc.
>
> Et l'avalanche ne s'arrêta pas là : les travailleurs de Campinas, Ribeirão Preto, Santos, Bauru, les villes les plus importantes de l'État, et d'autres localités, déclarèrent eux aussi la grève pour l'obtention de la journée de huit heures [66].

La Battaglia salue l'action des grévistes et leur apporte son soutien total : elle publie tous les comptes rendus de grèves au cours des semaines et des mois qui suivent [67], lance une rubrique intitulée « Fabbriche e officine [68]» et appelle, à la suite de la FO [69], au boycott des produits fabriqués dans les établissements de Francesco Matarazzo, l'un des plus gros industriels de São Paulo [70], dont l'attitude vis-à-vis des grévistes a été particulièrement rigide [71].

Mais le journal ne s'enflamme guère pour cette grève qui ne lui semble pas véritablement révolutionnaire étant donné que le mouvement est fondé uniquement sur la revendication des huit heures de travail et que les ouvriers n'utilisent que leur force d'inertie devant l'opposition des patrons. *La Battaglia* adopte une attitude très différente de celle qu'elle avait choisi de suivre lors de la grève de 1906, qui n'était pas une grève « alimentaire ». Cette fois, elle ne s'abstient pas de commentaire et, alors même que le mouvement est à son apogée, *La Battaglia* renouvelle ses mises en garde et renforce son discours anti-grève qui repose sur deux idées. D'une part, la grève partielle est inutile à moyenne ou longue échéance :

> Si la grève partielle, de même que la grève générale, n'est pas accompagnée de l'expropriation, elle ne nuit en rien au capitalisme, parce que le dommage

66. « Subito dopo dichiararono lo sciopero i muratori e manovali, gli scapellini, i marmisti, i pittori, i meccanici, e successivamente i tessitori e tessitrici, i lavoratori del libro, i cappellai – uomini e donne – gli spazzini, i calzolai, gli orefici, ecc., ecc. E la valanga non si fermò qui : i lavoratori di Campinas, Ribeirão Preto, Santos, Bauru che sono i centri più importanti dello Stato, e altre città e paesi dichiararono anch'essi lo sciopero per ottenere la giornata delle otto ore. », « La valanga proletaria", cit. Le journal *A Terra Livre,* publié à Rio de Janeiro à partir du mois de mai 1907, donne aussi de nombreuses informations sur le déroulement de la grève. Voir « Movimento operaio », *A Terra Livre,* a.II, n°33, 10 mai 1907. « A jornada de oito horas em S. Paulo », *A Terra Livre,* a.II, n°34, 25 mai 1907, n°35, 1er juin 1907, n°36, 8 juin 1907, n°37, 15 juin 1907, n°38, 22 juin 1907. Pour l'entrée en grève par catégories professionnelles à partir des sources des industriels, voir MAGNANI, Sílvia Ingrid Lang, *O movimento anarquista em São Paulo (1906-1917),* São Paulo, Brasiliense, 1982, p. 132-138.

67. « Vita moderna », *La Battaglia,* a.III, n°124, 2 juin 1907 ; « Vittoria in Santos », *La Battaglia,* a.III, n°125, 9 juin 1907 ; « Movimento rivoluzionario internazionale" et « Vita moderna », *La Battaglia,* a.III, n°126, 16 juin 1907 ; « Vita moderna », *La Battaglia,* a.IV, n°130, 21 juillet 1907 ; MASTR'ANTONIO, « L'agitazione delle sartine », et « Vita moderna », *La Battaglia,* a.IV, n°148, 15 décembre 1907.

68. *La Battaglia,* a.III, n°128, 7 juillet 1907, *La Battaglia,* a.IV, n°130, 21 juillet 1907, *La Battaglia,* a.IV, n°131, 28 juillet 1907.

69. Voir aussi les nombreux appels au boycott lancé par le journal syndicaliste *La Lotta Proletaria,* de São Paulo.

70. Pour une biographie de Matarazzo, voir MARTINS, José de Souza, *Conde Matarazzo. E empresário e a empresa,* São Paulo, HUCITEC, 1976, 2° edição. Voir également *Francesco Matarazzo. Gloria dell'ingegno e del lavoro. Omaggio della collettività italiana di San Paolo nel Brasile nel primo centenario della sua nascita. 1854-1954,* São Paulo, Publication du consulat italien, 1954.

71. « Guerra a Matarazzo", *La Battaglia,* a.III, n°128, 7 juillet 1907. « Lavoratori ! », *La Battaglia,* a.IV, n°131, 28 juillet 1907. Le boycott a vraisemblablement été efficace puisqu'on aurait tenté de soudoyer la FO pour qu'elle cesse la campagne contre les produits Matarazzo. « Operai all'erta », *La Battaglia,* a.IV, n°138, 22 septembre 1907.

matériel subi par les propriétaires retombera inexorablement sur les épaules des travailleurs [72].

D'autre part, la grève partielle est dangereuse :

> La grève partielle est une arme dangereuse ; avant de se lancer dans une telle action, les travailleurs doivent réfléchir, être sûrs de leur cohésion et décidés à opposer la force à la force, quand les patrons ne veulent pas entendre raison, et à changer de métier plutôt que de retourner vaincus sous les bottes du même tyran, rendu plus cruel par sa victoire [73].

Cerchiai n'est pas en reste sur le sujet. Il rappelle que « la seule grève véritablement destinée à conduire le prolétariat à la conquête de ses droits est la grève révolutionnaire [74] » et repose inlassablement la même question : « En régime capitaliste, les travailleurs peuvent-ils améliorer leurs conditions [75] ? » Il évoque également le problème des ouvriers briseurs de grève, dénonçant les syndicalistes qui condamnent les jaunes :

> S'il est juste de briser les os à un jaune, à un frère égaré par l'ignorance et la corruption de l'or, ne serait-il pas encore plus logique – et certainement plus utile – de briser les reins aux patrons [76] ?

Ristori ajoute un autre argument contre la résistance légale. Pour lui, il est impossible de limiter la lutte au seul domaine économique, en laissant de côté le problème de l'État, du militarisme et surtout de la religion. Avec une amertume qui fait déjà pressentir son éloignement total de la politique à la fin de l'année 1911 [77], il affirme qu'on ne peut pas lutter, même dans le domaine économique, avec une « masse d'imbéciles et d'idiots que la religion maintient, dans un état d'abrutissement permanent, dévouée à la cause du capitalisme [78] ».

Les autorités réagissent aux grèves de 1907 avec une mauvaise foi dont Washington Luiz, le responsable des affaires intérieures pour l'État de São Paulo, nous donne un bel exemple. Celui-ci affirme qu'« il ne s'agit pas de contester à l'ouvrier le droit de grève, mais [qu']on ne peut permettre que ce droit soit à la merci d'individus spéculateurs [79] ». La

72. « Lo sciopero parziale come pure quello generale, non accompagnato dall'espropriazione, non pregiudica affatto il capitalismo perché il danno materiale sofferto dai proprietari ricadrà inesorabilmente sulle spalle dei lavoratori. » L'auteur de l'article reprend par ailleurs l'argument traditionnel selon lequel même si les salaires augmentent et que les heures de travail diminuent, le prix des produits de première nécessité augmentent, et l'on se retrouve au même point. ECATE, « Per le otto ore », *La Battaglia*, a.III, n°123, 26 mai 1907.

73. « Lo sciopero parziale è un'arma pericolosa ; i lavoratori prima di decidersi a una simile azione devono pensarci, essere certi della loro compattezza e decisi di opporre la forza alla forza, quando i padroni non vogliono sentir ragione, ed esser decisi a cambiar mestiere, piuttosto di tornare vinti sotto i piedi del medesimo tiranno, reso più crudele dalla sua vittoria. » « Lavoratori ! », *La Battaglia*, a.IV, n°131, 28 juillet 1907.

74. « L'unico sciopero veramente destinato a condurre il proletariato alla conquista dei suoi diritti è lo sciopero rivoluzionario." ACRATIBIS, « Gli scioperi », *ibidem.*

75. MASTR'ANTONIO, « Nel regime capitalistico, i lavoratori possono migliorare le loro condizioni ? » *La Battaglia*, a.IV, n°150, 29 décembre 1907. Voir encore CERCHIAI, Alessandro, « La nuova follia », *La Battaglia*, a.IV, n°153, 19 janvier 1908.

76. « Se è giusto rompere le ossa ad un krumiro, a un fratello traviato dall'ignoranza o dalla corruzione dell'oro, non vi pare che sarebbe ancor più logico – certamente più utile – di rompere le reni ai padroni ? » CERCHIAI, Alessandro, « La nuova follia », *La Battaglia*, a.IV, n°153, 19 janvier 1908. Cette position de Cerchiai n'empêche pas *La Battaglia* de publier, comme en 1906, des listes de briseurs de grève. « Vita moderna. Salto de Itu », *La Battaglia*, a.IV, n°163, 5 avril 1908.

77. RISTORI, Oreste, « Lasciando il giornale », *La Battaglia*, a.VIII, n°335, 31 dicembre 1911.

78. « …una massa d'imbecilli e d'idioti che la religione preserva, in uno stato di abbrutimento perenne, alla causa del capitalismo. » IO, « Questioni imbrogliate », *La Battaglia*, a.IV, n°165, 22 aprile 1908. Cet article est signé IO comme tous les articles dans lesquels le directeur de *La Battaglia*, Ristori, donne la ligne générale de son journal.

79. Washington Luiz au ministre de la Justice et de l'Intérieur, São Paulo, 7 mai 1907, ANR, I[IJ]7, dossier Ristori, Sorelli Cerchiai, 1906-1907.

police procède donc à des arrestations[80], utilise la force armée contre les grévistes[81] et saccage le siège de la FO[82]. Simultanément, le parlement vote de nouvelles lois sociales. Ces mesures législatives provoquent l'indignation d'Alessandro Cerchiai :

> Encore des lois ?… Messieurs, contentez-vous donc d'exploiter, de frauder, d'empoisonner, d'exterminer l'enfance, de violer, de vous enrichir, de frapper vos victimes impunément, mais n'ajoutez pas à vos privilèges l'ironie de la raillerie.
>
> Les lois en faveur des travailleurs sont des pièges, et des pièges pour opprimer et affamer le peuple, vous en avez déjà suffisamment à disposition[83].

Au cours de l'année 1907 survient un événement qui prouve que la polémique qui divise les différents groupes anarchistes de São Paulo existe également au niveau international : au mois d'août se tient le Congrès anarchiste d'Amsterdam, dont les discussions ont pour principal sujet la question de l'organisation[84]. *La Battaglia* ne manque pas d'évoquer cet événement. Elle déploie moins d'ironie à l'égard de ce congrès qu'elle ne l'avait fait à l'occasion du Congrès ouvrier brésilien de Rio de Janeiro, mais sa méfiance est identique. Le journal met en cause l'utilité d'un congrès international[85] et refuse en tout cas d'y participer. Payer les frais de voyage d'un délégué pour chacun des deux courants anarchistes présents au Brésil, signifierait perdre l'occasion de diffuser des « centaines d'opuscules de propagande à très grand tirage[86] ». La propagande sur le terrain lui semble plus utile que la participation à un congrès international.

De 1908 à 1911, *La Battaglia* s'occupe épisodiquement de la question de l'organisation ouvrière, en fonction de l'actualité. Le sujet réapparaît ainsi lorsque Giulio Sorelli entre en polémique avec les socialistes de l'*Avanti !*[87], en particulier avec Vincenzo Vacirca, le nouveau directeur du journal socialiste récemment arrivé d'Italie. Vacirca attaque aussi bien la FO et les organisations ouvrières de São Paulo, qui suivent d'après lui une mauvaise voie, que *La Battaglia* dont les articles lui semblent « idiots[88] ». L'expulsion de Vacirca en juillet 1908[89] n'empêche pas l'*Avanti !* de continuer la polémique avec *La Battaglia* et de répandre des calomnies sur le directeur du journal anarchiste Oreste Ristori[90]. Durant cette période, *La Battaglia* donne régulièrement le compte rendu des

80. « Gesuitismo feroce », *la Battaglia,* a.III, n°123, 26 mai 1907 et « Il responso dei giudici », *La Battaglia,* a.III, n°126, 16 juin 1907.

81. « Il risveglio degli schiavi », *La Battaglia,* a.III, n°122, 16 mai 1907 et « La valanga proletaria », *La Battaglia,* a.III, n°123, 26 mai 1907.

82. « Dialogo interessante », *La Battaglia,* a.III, n°125, 16 juin 1907.

83. « Ancora delle leggi ?… Ma via ! o signori, contentatevi di sfruttare, di falsificare, di avvelenar, di sterminare l'infanzia, di stuprare, di arricchire, di bastonare le vostre vittime impunemente, ma non aggiungete a questi vostri privilegi l'ironia della canzonatura. Le leggi in beneficio dei lavoratori sono dei tranelli, e dei tranelli per opprimere e affamare il popolo ce n'avete già abbastanza a vostra disposizione. » ACRATIBIS, « Legislazione sociale », *La Battaglia,* a.IV, n°130, 21 juillet 1907.

84. Sur le Congrès d'Amsterdam, voir par exemple ANTONIOLI, Maurizio, (sous la direction de), *Dibattito sul sindacalismo. Atti del Congresso Internazionale anarchico di Amsterdam (1907),* Florence, CP Editrice, 1978.

85. « Un'ottima proposta", *La Battaglia,* a.III, n°111, 10 février 1907. "Partito anarchico ?", *La Battaglia, a.IV,* n°143, 3 novembre 1907.

86. « …centinaia di opuscoli di propaganda ad immensa tiratura. » « Un'ottima proposta », cit.

87. SORELLI, Giulio, « Movimento operaio e pagliacciate socialiste », *La Battaglia,* a.IV, n°150, 29 décembre 1907 et SORELLI, Giulio, « Sindacalismo e socialismo », *La Battaglia,* a.VI, n°151, 5 janvier 1908.

88. « Breve risposta (A Vacirca) », *La Battaglia,* a.VI, n°151, 5 janvier 1908.

89. Sur l'expulsion de Vacirca et les péripéties du journal socialiste *Avanti !,* voir le rapport du consul de São Paulo au ministre des Affaires étrangères, São Paulo, 18 juillet 1908, ACS, CPC, b.5279, fasc. Vacirca et le dossier d'expulsion, ANR, I^{ii7}, dossier Vacirca, 1908.

90. « Infamie repubblicane », *La Battaglia,* a.V, n°176, 19 juillet 1908. L'*Avanti !* affirme en particulier que Ristori gagne beaucoup d'argent grâce à son journal. Ristori et Cerchiai mettent les choses au point, chacun à sa façon, Ristori, par l'ironie et la dérision, en s'inventant des festins d'homme riche, des distractions de dandy

grèves qui se déclenchent[91], dénonce, quand il y a lieu, les répressions policières[92], et publie des articles théoriques sur le syndicalisme pour clarifier sa position à ce sujet, en particulier lorsque se tient à São Paulo un congrès des ligues ouvrières en avril 1908[93].

Une grève, en particulier, mérite d'être citée : celle des ouvriers de la verrerie d'Agua Branca en 1909[94]. Les verriers, des Français et des Italiens, en grève pendant plus de quarante jours, s'attirent les foudres des anarchistes de *La Battaglia* lorsqu'ils demandent au consul d'Italie d'intervenir auprès des autorités brésiliennes[95]. Ils voudraient d'empêcher l'expulsion du maître de l'école rationaliste d'Agua Branca, Edmondo Rossoni, qui était impliqué dans la grève[96]. Le consul n'intervient que pour essayer de calmer la grève ; l'expulsion ne peut d'ailleurs être évitée, puisque Rossoni n'est au Brésil que depuis six mois[97]. Alceste De Ambris, autre pilier de la grève des verriers, dont la police voudrait également se débarrasser, ne peut quant à lui être expulsé puisqu'il possède des biens immobiliers au Brésil[98].

III.2.6 Les grèves de 1911 et 1912

Plusieurs grèves éclatent en 1911 et 1912, accueillies de différentes façons par *La Battaglia*. Celle qui survient chez les maçons de São Paulo en juillet 1911 recueille l'enthousiasme du journal[99]qui appelle sans relâche à soutenir la lutte[100]. Le mouvement

et en se moquant des socialistes. RISTORI, Oreste, « Come me la passo… », *La Battaglia,* a.V., n°182, 30 août 1908. Cerchiai, quant à lui, donne des chiffres, des faits précis. CERCHIAI, Alessandro, « A chi ci accusa », *ibidem.*

91. « Mondo operaio. Lo sciopero dei trasportatori di mattoni. Lo sciopero delle tessitrici », *La Battaglia,* a.IV, n°169, 24 mai 1908. « Lo sciopero di Santos », *La Battaglia,* a.V, n°185, 20 septembre 1908 et n°186, 30 septembre 1908.

92. « Infamie poliziesche », « Note… brasiliane », « Vita moderna. Santos », *La Battaglia,* a.VI, n°220, 27 juin 1909. « Scioperanti e scioperanti », *La Battaglia,* a.VII, n°283, 4 décembre 1910.

93. IO, « Questioni imbrogliate », *La Battaglia,* a.IV, n°165, 22 avril 1908. Sur le syndicalisme, voir aussi MASTR'ANTONIO, « Il sindacalismo », *La Battaglia,* a.V, n°185, 20 septembre 1908. DAMIANI, Gigi, « Attorno al sindacalismo », *La Battaglia,* a.V, n°217, 30 mai 1909. CERCHIAI, Alessandro, « Gli anarchici e l'organizzazione », *La Battaglia,* a.VI, n°222, 11 juillet 1909. A. C. « L'organizzazione obbligatoria », *La Battaglia,* a.VI, n°223, 18 juillet 1909. MALATESTA, Errico, « Il principio d'organizzazione », *La Battaglia,* a.VII, n°282, 27 novembre 1910.

94. MASTR'ANTONIO, « Agitazioni operaie », *La Battaglia,* a.VI, n°229, 19 septembre 1909. « Contrasti », *La Battaglia,* a.VI, n°230, 26 septembre 1909. « Malandrini », *La Battaglia,* a.VI, n°232, 10 octobre 1909.

95. « Dove si va ? », *La Battaglia,* a.VI, n°234, 24 octobre 1909.

96. DAMIANI, Gigi, « Un caso dei tanti », *La Battaglia,* a.VI, n°232, 10 octobre 1909. ROSSONI, Edmondo, « Repubblica di banditi », *La Battaglia,* a.VI, n°238, 21 novembre 1909. Sur Edmondo Rossoni, futur ministre fasciste, voir son dossier, à présent consultable, à l'ACS, en particulier les rapports du consul de São Paulo au MAE du 21 et du 30 octobre 1909 et la copie d'un article de Rossoni publié dans *Fanfulla,* ACS, CPC, b.4466, fasc. Edmondo Rossoni.

97. Légation d'Italie au MAE, 2 mai 1909, *ibidem.*

98. Consul de São Paulo au MAE, São Paulo, 21 octobre 1909, *ibidem.* Alceste De Ambris, directeur de l'*Avanti !* pour la première série du journal socialiste, était retourné en Italie, où il est l'un des protagonistes des grandes grèves paysannes de 1908 dans la région de Parme. Lorsqu'il revient au Brésil, il déploie son activité journalistique pour Vitaliano Rotellini, le patron du *Fanfulla* qui a également racheté *La Tribuna Italiana.* Cela fait de lui une cible pour les sarcasmes de *La Battaglia.* En 1910, De Ambris crée un autre périodique, publié d'abord à São Paulo puis à Rio de Janeiro, *La Scure.* Le dossier de De Ambris au CPC contient de nombreuses informations sur ses séjours au Brésil, en particulier sur les vicissitudes du journal *La Tribuna Italiana.* Voir la copie du rapport du consul de São Paulo au MAE, transmise au ministère de l'Intérieur, Rome, 5 avril 1909, ACS, CPC, b.1632, fasc. Alceste De Ambris. Sur l'affaire de *La Tribuna Italiana,* voir aussi DE AMBRIS, Alceste, « Una parentesi », *La Scure,* a.I, n°3, 1er mai 1901, n°4, 7 mai 1910 et n°5, 14 mai 1910.

99. « Scoppia o non scoppia ? Lo sciopero dei muratori in S. Paolo », *La Battaglia,* a.VIII, n°313, 16 juillet 1911.

100. « Scioperanti, sostenete la lotta », *La Battaglia,* a.VIII, n°316, 6 août 1911. "Alla lotta, operai, alla lotta", *La Battaglia,* a.VIII, n°318, 20 août 1911.

éclate spontanément, sans pression d'aucune sorte, et concerne toute une catégorie professionnelle. Les intérêts en jeu sont immenses puisque l'État de São Paulo traverse une période d'expansion dans le domaine de la construction. En faisant grève, les maçons et les professions annexes exercent donc un véritable contre-pouvoir[101]. Le mouvement s'étend aux autres villes de l'État et compte bientôt plus de 10 000 grévistes[102]. La police utilise à nouveau la répression. Elle procède à quarante arrestations au cours d'une manifestation[103]. L'anarchiste Guido Monachesi, arrêté sur son lieu de travail, est même menacé injustement d'expulsion[104]. Après trois semaines, le mouvement perd de l'ampleur, sans victoire pour les ouvriers. De nombreux maçons reprennent le travail[105]et la grève échoue « par manque de solidarité[106] », bien que la lutte continue encore quelque temps dans l'intérieur de l'État[107]. En 1912, une nouvelle grève se déclare, au moins aussi longue que celle de 1911[108]. Pas d'applaudissements, pourtant, de la part des anarchistes de *La Battaglia,* mais des critiques[109] : cette fois, la grève n'a pas su ébranler les bases du régime bourgeois[110].

La Battaglia maintient, au cours de son existence, une position cohérente. Seules obtiennent son soutien les grèves qui ont à ses yeux une dimension révolutionnaire, c'est-à-dire celles qui peuvent réellement peser dans la balance économique. *La Battaglia* applaudit aux manifestations de solidarité et aux signes de l'éveil de la conscience ouvrière qui ne sont pas dus, selon elle, aux efforts des organisations syndicales. En effet, pour les anarchistes, ces organisations ne préparent pas réellement l'émancipation des ouvriers puisqu'elles leur apprennent à s'en remettre à des chefs, sans prendre de décisions au niveau individuel. Les anarchistes croient en revanche à l'efficacité de leur propagande, en particulier par l'intermédiaire des groupes et cercles libertaires qui foisonnent à São Paulo depuis la fin du siècle dernier.

III.2.7 L'autre forme d'organisation : les cercles anarchistes

Il est illusoire de vouloir faire un relevé précis des différents groupes anarchistes ayant existé dans l'État de São Paulo, étant donné que les journaux informent leurs lecteurs de la création des groupes, mais jamais de leur disparition. Ces groupes se veulent d'ailleurs éphémères. Ils se fixent un but, le plus souvent la publication d'une brochure ou l'organisation de souscriptions, puis se dissolvent une fois le but atteint[111]. Pour l'année 1909, il existe une excellente source, qui permet de faire le point sur le sujet : il s'agit

101. « Viva lo sciopero generale », *La Battaglia,* a.VIII, n°315, 30 juillet 1911.
102. « Lo sciopero generale in S. Paulo e nell'Interno », *La Battaglia,* a.VIII, n°316, 6 août 1911.
103. « Viva lo sciopero generale », *La Battaglia,* a.VIII, n°317, 13 août 1911.
104. « L'inquisizione in San Paolo », *La Battaglia,* a.VIII, n°318, 20 août 1911. Après quatre jours passés dans une cellule humide et glaciale, sans boire ni manger, Guido Monachesi est conduit à Santos pour être expulsé, alors qu'il réside au Brésil depuis plus de deux ans et qu'il est père d'enfants brésiliens. Reconduit à São Paulo, il est contraint de se cacher pour échapper aux nouvelles recherches menées par la police.
105. « Lo sciopero dei muratori », *La Battaglia,* a.VIII, n°319, 27 août 1911.
106. « Per riorganizzare la Lega », *ibidem.*
107. « Il movimento scioperario nell'interno », *La Battaglia,* a.VIII, n°320, 3 septembre 1911.
108. « Grande agitazione operaia in São Paulo e dei coloni dell'interno », *La Battaglia,* a.VIII, n°354, 18 mai 1912. « L'agitazione operaia nell'interno e in S. Paulo », *La Battaglia,* a.VIII, n°355, 26 mai 1912.
109. POLINICE, « La sterilità di una lotta », *La Battaglia,* a.VIII, n°356, 1er juin 1912 et n°357, 15 juin 1912.
110. ANNA DE' GIGLI, « Un po' di buon senso ci vuole », *La Battaglia,* a.VIII, n°358, 22 juin 1912. ACRATIBIS, « Contro l'elemosina », *La Battaglia,* a.VIII, n°361, 21 juillet 1912.
111. « Riunione libertaria », *La Battaglia,* a.I, n°35, 19 mars 1905.

d'un rapport de l'inspecteur de police chargé de la surveillance des anarchistes au Brésil, Alliata-Bronner[112].

Ce service de surveillance, instauré, on s'en souvient, en 1901, avait été assumé par Francesco Rughini[113]. Alliata-Bronner, qui le remplace en 1907[114], est un personnage haut en couleurs, qui jouit de l'estime du consul de São Paulo, lequel lui fournit un certificat de bonne conduite[115]. Mais Alliata-Bronner perd assez vite l'estime de ses supérieurs hiérarchiques. Le même consul de São Paulo, ne craignant pas de se contredire, dit le plus grand mal de lui quelque temps plus tard :

> Malheureusement, et je ne dis pas cela pour m'acharner contre une personne déchue, mais pour affirmer la vérité, le *Cav.* Bronner, tout à son commerce, aux soins et aux soucis qu'exigeaient sa famille illégitime ici, sa famille légitime à Rome et un fils qu'il avait eu le tort de faire venir à São Paulo, n'a jamais rien fait, absolument rien ; on doit les quelques informations recueillies, durant son mandat, aux bureaux consulaires[116]auxquels il s'adressait, et la surveillance ayant été abandonnée pendant cinq années consécutives, tous les liens sont rompus, de sorte qu'un fonctionnaire devra à présent non seulement effectuer son propre travail, mais aussi réparer ce qui a été perdu en cinq ans d'indolence et d'inactivité.[117]

Le consul n'est pas le seul à regretter l'inefficacité du commissaire italien. Le président de l'État de São Paulo se plaint de ne l'avoir reçu que deux fois pendant son séjour au Brésil, toujours pour des raisons ne concernant pas le service[118]. En 1911, Alliata-

112. Alliata-Bronner à l'ambassadeur d'Italie, Luigi Bruno, São Paulo, 30 juin 1909, ACS, Pubblica Sicurezza, b.4, fasc. Brasile. Le rapport a été publié dans BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 298-302. Il a été publié une traduction en portugais d'une partie du rapport d'Alliata-Bronner. PINHEIRO, Páulo, Sérgio, HALL, Michael, M, *A classe operária no Brasil 1889-1930. Documentos. vol.1, O movimento operário,* São Paulo, Alfa Omega, 1979, p. 109-114.

113. Voir le paragraphe sur l'affaire Donati, II.3.6.

114. Les anarchistes sont au courant de l'arrivée d'Alliata-Bronner à São Paulo. « Occhio alla spia », *La Battaglia,* a.IV, n°142, 27 octobre 1907. Ils connaissent également le retour de Rughini en 1909. « La spia infame », *La Battaglia,* a.V, n°203, 14 février 1909.

115. « Esprimo, nella circostanza, la mia soddisfazione per il prudente, regolare e lodevole servizio che il detto funzionario qui presta. » Consul de São Paulo au ministère de l'Intérieur, São Paulo, 6 juillet 1909, ACS, Pubblica Sicurezza, b.4, fasc. Brasile.

116. Les services consulaires font eux-aussi souvent preuve d'inefficacité. Sans prendre en compte les inexactitudes dues à la mauvaise foi, à l'excès de zèle, au désir de justifier l'étiquette « individu dangereux » accolée à la plupart des personnes surveillées, les erreurs contenues dans les dossiers du CPC sont innombrables. On y trouve ainsi qu'Alessandro Cerchiai meurt en 1905, que Francesco Gattai, mort en 1918, est toujours vivant en 1931 pour les autorités consulaires à São Paulo… En 1905, l'ambassadeur d'Italie lui-même se plaint du manque d'organisation et du non respect de la hiérarchie en matière de police. Des agents consulaires écrivent directement aux préfectures, sans passer ni par le consulat, ni par l'ambassade, ce qui pervertit l'organisation des services. Ambassadeur di Cariati au ministère de l'Intérieur, Petrópolis, 27 juillet 1905, ACS, Pubblica Sicurezza, 1911, b.4, fasc. Estero.

117. « Purtroppo, e ciò non dico per incrudelire contro un caduto, ma per affermare la verità, il Cav. Bronner, inteso al suo commercio, ed alle cure e noie che gli davano la sua famiglia illegittima qua, e quella legittima a Roma ed un figlio che a torto aveva fatto venire in San Paolo, non ha mai fatto nulla, assolutamente nulla ; le poche notizie raccolte, durante la sua gestione, le furono dagli uffici consolari ai quali egli si rivolgeva, e la sorveglianza abbandonata per 5 anni continui, ruppe tutte le fila, talché ora un funzionario dovrà lavorare oltre che per suo conto, anche per riparare quanto si è perduto in cinque anni di indolenza e di inattività." Consul de São Paulo au MAE, São Paulo, 23 novembre 1911, ASMAE, Serie Z, b.49, fasc. Brasile. La signature est illisible mais est identique à celle du certificat de bonne conduite de 1909.

118. Alliata-Bronner était venu demander une autorisation pour voyager gratuitement sur les lignes de chemins de fer et était venu se plaindre lorsque cette autorisation lui avait été refusée. *Ibidem.*

Bronner est déjà définitivement écarté et a été rappelé en Italie[119]. Le consul souhaite vivement voir arriver son remplaçant car il se plaint de n'avoir personne à sa disposition, de voir peser sur ses seules épaules de lourdes responsabilités et de ne pouvoir compter que sur ses relations personnelles pour obtenir les informations qu'il envoie au ministère. Les prières du consul sont exaucées en décembre 1911, puisque par une note du ministère de l'Intérieur au MAE, on apprend que le *Cav.* Adolfo Perilli va remplir la fonction de commissaire de *Pubblica Sicurezza*[120].

Alliata-Bronner a vraisemblablement eu vent des soupçons qui pèsent sur lui car il se montre blessé que l'on puisse douter de la validité du travail qu'il fournit[121]. Le rapport qu'il rédige en 1909 est entièrement motivé par le désir qui l'anime de se réhabiliter, de se justifier et de montrer qu'il a fait son devoir. Ce rapport de 1909 est un morceau d'anthologie. En effet, il ne semble pas avoir été écrit de bout en bout par un fonctionnaire de police, dévoué à ses supérieurs et à son souverain. La phrase suivante n'aurait pas détonné dans un journal anarchiste ou syndicaliste de l'époque :

> L'élevation des masses à la compréhension de plus hautes finalités politiques, économiques et sociales, est bien loin d'être atteinte ; de sorte que la plèbe ouvrière cède uniquement au choc d'une offense immédiate et trop criante de ses intérêts, mais elle n'est pas encore capable d'assurer, par l'organisation ou par d'autres formes d'élévation du Prolétariat, la sauvegarde de son propre avenir[122].

Alliata-Bronner manie avec aisance le vocabulaire politique, à tel point qu'on pourrait le soupçonner d'avoir purement et simplement recopié des textes politiques. Il fait montre de sa connaissance des différentes tendances du socialisme, leur évolution, et semble même regretter que certains groupes aient perdu leur caractère révolutionnaire[123]. Un anarchiste ne s'exprimerait pas plus durement que lui à l'égard des socialistes réformistes et de leur ambition politicienne[124].

Alliata-Bronner compte qu'il y a au plus un millier d'anarchistes italiens au Brésil. Il ne les juge pas dangereux et est persuadé qu'ils sont incapables d'organiser un complot. Le policier dresse une liste des groupes anarchistes italiens existant au Brésil. Il y en a un à Rio de Janeiro, Ribeirão Preto, Santos (celui-ci compte huit membres), Tatingueira, Ponta Grossa, São Carlos, Bauru, etc, et quatre à São Paulo. Sur les groupes de São Paulo, Alliata-Bronner donne de précieux renseignements quant à la provenance sociale et aux activités des anarchistes qui en font partie.

---

119. C'est Rughini qui devait remplacer Alliata-Bronner, mais il meurt durant le voyage. Ministère de l'Intérieur au MAE, Rome, 19 décembre 1911, ASMAE, Serie Z, b.49, fasc. Brasile.
120. *Ibidem.*
121. « Posson passare settimane e anche dei mesi senza che la mia attività, dirò così, epistolare sia rilevante ; ma per contrario, da funzionario anziano, senza preoccupazioni né jattanze, ma senza abbandoni, so il fatto mio ; e mi sento in grado di poter quandoché sia risponder con piena responsabilità ai miei Superiori della fiducia in me riposta." Alliata-Bronner à l'ambassadeur d'Italie, Luigi Bruno, São Paulo, 30 juin 1909, ACS, Pubblica Sicurezza, b.4, fasc. Brasile.
122. « L'elevazione di queste [le masse] alla comprensione di più alte finalità politiche, economiche e sociali, è ben lungi dall'esser raggiunta ; sicché la plebe operaja cede solo all'urto di una immediata e troppo stridente offesa d'interessi, ma non è capace ancora di provvedere con le forti organizzazioni e le altre diverse forme di elevazione del Proletariato, alla salvaguardia del proprio avvenire. » *Ibidem.*
123. « I Socialisti in generale, sovversivi per eccellenza or son 15 anni, gradatamente, come è noto, per la suddivisione delle loro teorie in caste e chiesuole, per le reciproche personali e feroci demolizioni e per altre cause, dimostrarono la vacuità delle loro tendenze rivoluzionarie e si adattaron in maggioranza a conseguire riforme parziali in pro' delle masse proletarie ; riforme proposte o fatte proprie dalla Borghesia dominante per tendenza all'assimilazione o per riparo al dilagare di pretese maggiori. » *Ibidem.*
124. Il désigne les socialistes par les locutions suivantes : « avveniristi della Politica economica », "possibilisti pel governo della Pubblica Cosa ». *Ibidem.*

Le premier groupe évoqué par Alliata-Bronner est le groupe *Aurora* ou groupe du Cambuci, quartier de São Paulo, qui comprend une quarantaine de membres dont Pietro Frigeri et Onofrio Vella. Les membres du groupe, parmi lesquels figurent, selon Alliata-Bronner, des voleurs et des repris de justice, publient des ouvrages de propagande et organisent des fêtes et des bals, qui se terminent souvent par des bagarres sanglantes [125].

Alliata-Bronner fait un tableau un peu plus nuancé du groupe de *La Battaglia*, « le plus intellectuel », qui est composé de nombreux typographes et d'ouvriers métallurgistes. Le fait qu'il s'agisse pour la plupart d'ouvriers bien rémunérés les rend moins dangereux aux yeux du fonctionnaire de police. Il faut s'étonner cependant que le nom de Sorelli figure à côté de ceux de Ristori, Cerchiai et Damiani [126]. Ce groupe est vraisemblablement celui qu'on retrouve sous le nom de « Propaganda libertaria », dans les colonnes de *La Battaglia*.

Le rapport évoque encore le groupe de *Ponte Grande* qui rassemble une vingtaine d'ouvriers parmi les plus défavorisés. Alliata-Bronner présente ce groupe comme un instrument de la FO et des syndicalistes, montrant ainsi qu'il est au courant des dissensions existant au sein du mouvement anarchiste de São Paulo [127].

Dernier groupe enfin, *Pensiero e Azione*, du quartier du Bom Retiro, qui comprend une centaine de membres et dont dépend une école élémentaire pour les enfants des anarchistes. Alliata-Bronner affirme que leur maître d'école, Enrico D'Avino, distille dans leurs jeunes cœurs la haine de la bourgeoisie, de la religion et de la famille royale d'Italie, de façon encore plus dangereuse que ne le fait Damiani dans les colonnes de *La Battaglia* [128].

La comparaison entre les informations contenues dans le rapport d'Alliata-Bronner et celles que nous donne *La Battaglia* montre qu'un seul nom manque, pour l'année 1909, à la liste établie par le policier, celui du *Circolo di studi sociali*, implanté dans le quartier du

125. « Gruppo *Aurora* guidato dagli anarchici Pietro Frigeri e Vella Onofrio : conta una quarantina di aderenti e contribuenti volontarj ; si raduna qua e là senza sede propria nei quartieri bassi della Città (Lavapés, Bras, Cambuci) appellandosi anche Gruppo del Cambuci. Dispensa opuscoli di propaganda, organizza baldorie e balli in cui spesso succedono risse sanguinose ; ne fanno parte diversi pregiudicati e ladri. » *Ibidem.*

126. « Gruppo della "Battaglia" diretto dal noto anarchico Oreste Ristori dirett. propriet. del giornale omonimo e dal suo intimo compagno A. Cerchiaj. Ne sono componenti numerosi tipografi e metallurgici e alcune loro donne. Formano il nucleo più intellettuale ; vi si tengono frequenti discorsi dal Ristori, da Damiani, da Sorelli, da Boni ecc. a scopo di propaganda e per racimolare fondi pel giornale e per sottoscrizioni di solidarietà. Gli affiliati dispongono di discreti mezzi essendo quasi tutti operaj che guadagnano dai 7 ai 10$000 al giorno ! perciò poco pericolosi. » *Ibidem.*

127. « Gruppo cosidetto del "Ponte Grande". Sono appena una ventina d'italiani di misera condizione, quasi tutti spazzini, calzolaj, mattonatori, renajuoli ed altri mestieri bassi. Li raduna di tanto in tanto l'anarchico Monachesi Guido per asservirli agli intenti della "Federação Geral dos Operários" che ha sede in largo do Riachuelo n.7A, federazione con intenti socialisti-sindacalisti, ma aspramente combattuta dagli altri anarchici e da' socialisti stessi di altre gradazioni. » *Ibidem.*

128. « Gruppo "Pensiero e Azione" detto anche gruppo del Bom Retiro. Ne fanno parte un centinajo di operaj, quasi tutti muratori, falegnami e addetti alle vicine officine ferroviarie : si radunano a conferenze, a feste, a bicchierate quasi tutte le Domeniche. Ne è anima tal Enrico D'Avino, giovine colto e, dicesi, di nobile famiglia lucchese, che è riuscito a costituire come emanzione del gruppo, e con la cooperazione diretta del propagandista Tobia Boni, del Ristori, di Chiari Gino ed altri una scuola elementare promiscua frequentata stabilmente da circa 50 alunni, tra maschi e femmine, quasi tutti figli o parenti degli anarchici del circolo. In detta scuola il D'Avino, che ne ritrae la sussistenza, e i suoi amici fanno spiccata e continua propaganda sovversiva instillando ne' giovani cuori degli allievi il più crudele odio di classe e la negazione dei principî religiosi e morali ed esponendo a continuato vilipendio soprat[t]utto le Persone della nostra Reale Famiglia peggio e più che non faccia il noto Damiani sulla *Battaglia* del Compagno Ristori. » *Ibidem.*

Brás[129]. De plus, Alliata-Bronner n'a pas jugé bon de citer le journal *Il Ribelle,* de Luigi Cagnetta[130], dont le premier numéro paraît le 1er janvier 1909.

Il Ribelle ne dépasse pas le premier numéro, malgré les propos de son rédacteur qui désire combler les lacunes de la presse de São Paulo et souhaite ne pas disparaître après quatre ou cinq numéros, comme le font la plupart des journaux[131]. Malgré son désir de venir concurrencer *La Battaglia,* Cagnetta a eu bien des difficultés à remplir les quatre pages qu'il avait à sa disposition : les deux premières contiennent essentiellement des articles provenant d'autres journaux[132], la quatrième est consacrée à la publicité, ce qui est rarissime dans la presse libertaire. Quant à la troisième page du journal, elle est entièrement occupée par la partition d'une chanson, l'*Inno dei lavoratori*.

III.2.8 Les autres moyens de propagande

Il Ribelle n'est pas le seul journal anarchiste à publier des chansons. Elles sont fréquemment présentes en particulier dans les journaux dirigés par Bandoni. Son journal *Alba Rossa***par exemple annonce la publication d'une anthologie de la chanson anarchiste*[133]*, dont il publiera ensuite des extraits dans* Germinal ! *: Figli di plebe, Germinal !, I coloni ribelli, Ribellione, Proprietà privata e miseria, In memoria di Michele Angiolillo, Ricordando l'impresa libica, L'impresa tripolina. Le journal reproduit également le texte de quelques chansons en portugais :* Primavera Redemptora, Na escola[134].

Le texte de ces chansons est rarement accompagné d'indication concernant la musique et l'auteur[135]. Elles sont parfois composées pour des occasions particulières[136], commémorations, anniversaires, etc., mais il est impossible de juger de leur succès. En revanche, certaines chansons du répertoire populaire italien sont très connues, même chez les anarchistes brésiliens. C'est le cas de la chanson de Pietro Gori, *Addio Lugano,* qui apparaît dans le titre d'un article du journal anarchiste en portugais *A Plebe* lors des expulsions de 1919[137].

Dans les écoles libertaires dont il est le professeur, Angelo Bandoni fait étudier des chansons à ses élèves. Il est l'un des premiers à São Paulo à s'être lancé dans la propagande par l'enseignement, avec son école Germinal, créée en 1902. Le journal *Germinal* donne quelques aperçus de cette expérience didactique[138]. Les enfants de l'école Ger-

129. *La Battaglia* cite en effet les groupes *Aurora*, *La Propaganda*, *Pensiero e Azione*, *Circolo di studi sociali*, « Bilancio della festa pro *Terra Livre* », *La Battaglia,* a.V, n°200, 24 janvier 1909. Le *Circolo di studi sociali* se dissout en octobre 1909. « Centro di studi sociali del Braz », *La Battaglia,* a.VI, n°235, 31 octobre 1909.

130. La signature de Luigi Cagnetta apparaît aussi en 1909 dans le journal syndicaliste *La Lotta Proletaria.* CAGNETTA, Luigi, « L'organizzazione », *La Lotta proletaria,* a.III, n°35, 1er mai 1909.

131. CAGNETTA, Luigi, « Il Ribelle », *Il Ribelle,* 1er janvier 1909.

132. LABRIOLA, Arturo, « Su, destati ! Che l'ora è già suonata », D. NUCERA, AVENAVOLI, « La protezione dei nostri emigranti", *ibidem.*

133. Le journal prévoit de publier le texte des chansons suivantes : « A Pietro Gori », « A Michele Angiolillo », « A Gaetano Bresci », « A Francisco Ferrer », « I coloni ribelli », « I nostri tutori », « I baldi picconieri », « Sol di 1° Maggio", « La Tripolitana », « Diseredati e schiavi », « La rivolta verrà ». *Alba Rossa,* a.I, n°1, 26 janvier 1919.

134. *Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919, n°7, 31 mai 1919, n°8, 7 juin 1919, n°10, 21 juin 1919 et n°11, 28 juin 1919.

135. Il y a cependant quelques exceptions. Angelo Bandoni précise que les vers qu'il a écrit en hommage à Michele Angiolillo doivent être chantés sur l'air de *Turna a Surriento.* BANDONI, Angelo, « Canzone di Michele Angiolillo », *La Battaglia,* a.VIII, n°342, 17 février 1912. Voir encore « Inno dei soldati" da cantarsi sull'aria dell'inno dei lavoratori, *La Battaglia,* a.III, n°80, 20 mai 1906.

136. « Inno al padrone di casa », *La Battaglia,* a.III, n°82, 17 juin 1906.

137. « E partono cantando », *A Plebe,* a.IV, n°45, 6 décembre 1919.

138. « Alla scuola libertaria *Germinal !* », *Germinal,* a.III, n°1, 24 janvier 1904 et n°2, 21 février 1904.

minal savent parfaitement définir les concepts les plus complexes et les principes anarchistes les plus élaborés. Ils ont appris à définir l'histoire, à haïr la religion, la propriété privée et la patrie. Ils connaissent également de nombreuses chansons que leur maître a écrites pour « influencer leur sensibilité », qui reprennent les thèmes étudiés en classe. Citons le chant qui vient ponctuer la fin de chaque journée d'école :

> Noi siam figli di sfruttati
> che fecondan col sudore
> le delizie pel signore,
> che in compenso un pan non dà ;
> noi siam seme di pezzenti
> che vagheggian l'ideale
> di vederlo il mondo uguale,
> senza servi, né padron.
> Collo studio apprenderemo
> a distinguere i fratelli
> ed intrepidi ribelli
> noi sarem per l'avvenir !
> Addestrati nella lotta, ecc [139]…

L'école *Germinal* cesse d'exister en 1905, mais Bandoni se lance dans d'autres projets scolaires à l'intérieur de l'État de São Paulo. En 1911, il enseigne à l'école moderne de Cándido Rodrigues, ville assez isolée, où il y pas d'église et où les habitants ont des idées assez avancées aux dires des rédacteurs de *La Battaglia* [140]. Bandoni lance encore l'école de Taquaritinga dans la *fazenda* Crespi, où il renouvelle l'expérience de l'enseignement par les chansons [141].

Lors de ces expériences scolaires, Bandoni met au point une méthode d'enseignement qu'il appelle mnémologico-résolutive. Comme son nom l'indique, cette méthode est essentiellement basée sur la mémoire. Bandoni juge préférable de faire apprendre par cœur toute une série de définitions avant de passer aux exemples pratiques. Il choisit lui-même l'exemple du triangle : « Au lieu de recourir à l'expression graphique, je fais apprendre ces petites leçons. » Suivent une vingtaine de lignes de définitions dont voici la première : « Le triangle est une figure géométrique parfaitement limitée par trois lignes droites sécantes deux à deux, en trois points appelés sommets. » Ce n'est que lorsque son élève sait répéter toute la leçon, au prix de quel effort de mémoire !, que Bandoni passe à l'illustration graphique [142]. Pour démontrer l'efficacité de sa méthode, il tient une série de conférences accompagné par deux jeunes élèves de sa classe [143]auxquelles il fait réciter une kyrielle de définitions de physique, chimie, botanique, astronomie, météorologie, mathématique, géographie, histoire, etc. Cette prestation, que d'aucuns jugent pitoyable et

139. « Nous sommes fils d'exploités / qui fécondent par leur sueur / les plaisirs de ces messieurs / qui en retour ne donnent pas de pain. / Nous sommes semence de miséreux / qui aspirent à un idéal, / celui de voir un monde juste / sans esclaves ni patrons. / Par l'étude nous apprendrons à reconnaître nos frères / et nous serons les rebelles intrépides / de l'avenir. / Élevés dans la lutte, etc. » *Idem, Germinal,* a.III, n°1, 24 janvier 1904.
140. « Vita moderna. Cándido Rodrigues (Musitano) », *La Battaglia,* a.VI, n°233, 17 octobre 1909. « Un'eccezione alla regola ?… », *La Battaglia,* a.VIII, n°320, 3 septembre 1911.
141. « Taquaritinga. Scuola moderna", *Guerra sociale,* a.I, n°3, 9 octobre 1915.
142. « Invece di ricorrere subito all'espressione grafica, faccio imparare queste lezioncine : 1. Il triangolo è una figura geometrica perfettamente limitata da tre linee rette che si intersecano rispettivamente, a due a due, in tre punti chiamati vertici. […] Quando l'alunno ha imparato le suesposte lezioncine, la chiamo al riconoscimento grafico e la nozione diviene completa, indimenticabile. Se v'è un metodo più razionale e più speditivo d'insegnamento, sarò ben lieto di ricredermi. » BANDONI, Angelo, « Per la scuola moderna », *La Battaglia,* a.VIII, n°365, 18 août 1912.
143. « Ai compagni dello Stato di S. Paolo », *La Battaglia,* a.VIII, n°357, 15 juin 1912.

lamentable[144], est fortement critiquée dans les colonnes de *La Battaglia,* et provoque une vive polémique[145]. En effet, l'exécution à Barcelone en octobre 1909 de Francisco Ferrer, un anarchiste catalan dont l'activité s'était développée autour des écoles modernes[146], avait entraîné un renouveau dans la discussion sur l'enseignement. L'idée de créer une école moderne à São Paulo naît dès novembre 1909[147].

Un comité pro-école moderne est créé, constitué de Leão Aymoré, le secrétaire, Luigi Damiani, Neno Vasco, Edgard Leuenroth, Oreste Ristori, Eduardo Vassimon (journalistes), José Sanz Duro (commerçant), Tobia Boni (artiste), Pedro Lopez et Dante Ramenzoni (industriels)[148]. Ristori organise une grande tournée de conférences payantes, avec projection de diapositives, au profit de l'école moderne. Il choisit à cette occasion les sujets les plus alléchants : la création du monde, l'astronomie, l'origine de l'homme, etc.[149]Une souscription est lancée au début de l'année 1910. Le comité pro-école voudrait recueillir la somme de 80 000 reis. Mais au bout de plusieurs mois, seuls 10 000 reis sont rassemblés[150]. Toutefois, deux écoles modernes voient le jour à São Paulo[151], l'une d'elle dès décembre 1910[152].

Figure 19 : L'école moderne de Cándido Rodrigues, *La Battaglia,* a.VIII, n°340, 3 février 1912.

Parmi les anarchistes italiens qui font l'expérience de l'enseignement, citons, outre Bandoni, Alessandro Cerchiai, qui quitte São Paulo à la fin de l'année 1913 pour aller enseigner à Bauru[153], Gustavo Marolla, qui passe de l'école de Cándido Rodrigues à celle de Jurema[154], Antenore Gardenghi, qui remplace Bandoni à l'école de Taquaritinga[155], Enrico D'Avino, signalé par Alliata-Bronner. Les journaux publient parfois des annonces de personnes connues de la rédaction qui proposent leurs services à des écoles de l'intérieur de l'État ou de groupes de parents qui cherchent un maître d'école[156].

144. AYMORÉ, Leone, « Scuola razionalista o dogmatica ? », *La Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°368, 8 septembre 1912.
145. *Idem, La Battaglia,* a.VIII, n°367, 1er septembre 1912. Angelo Bandoni répond par une série d'articles intitulés « Ancora del metodo mnemologico-risolutivo ». Les deux opposants s'affrontent dans une polémique qui dure plusieurs semaines, du n°368 au n°377 de *La Barricata* (qui fait suite à *La Battaglia).* Le journal est alors contraint d'interrompre la publication de ces articles car plus de cinquante maîtres d'école ont voulu à leur tour donner leur avis et ont écrit au journal, qui n'a pas la place de publier tous les textes qu'il a reçus. Note de la rédaction à l'article de BANDONI, Angelo, « Ancora del metodo mnemologico risolutivo », *La Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°377, 17 novembre 1912.
146. RISTORI, Oreste, « Nell'ora tragica e sanguinosa », *La Battaglia,* a.VI, n°233, 17 octobre 1909. « Dopo l'esecuzione di Ferrer », *La Battaglia,* a.VI, n°235, 31 octobre 1909. Sur Ferrer et la *Escuela moderna,* voir WOODCOCK, George, *L'anarchia. Storia delle idee e dei movimenti libertari,* Milan, Feltrinelli, 1966, p. 326-328.
147. SOUVARINE, « La scuola moderna », *La Battaglia,* a.VI, n°238, 21 novembre 1909. « Importantissima iniziativa », *La Battaglia,* a.VI, n°239, 28 novembre 1909. « La scuola moderna in São Paulo", *La Battaglia,* a.VI, n°240, 12 décembre 1909.
148. « Comitato pro Scuola Moderna », *La Battaglia,* a.VI, n°244, 14 janvier 1910.
149. « Grande "tournée" di conferenze a pagamento a beneficio della scuola moderna », *La Battaglia,* a.VI, n°241, 19 décembre 1909.
150. « La scuola moderna », *La Battaglia,* a.VII, n°278, 30 octobre 1910.
151. La création des écoles modernes est probablement indépendante de la souscription lancée par le comité puisqu'en 1912, on songe à créer, avec l'argent receuilli en 1910, une école de formation des maîtres. AYMORÉ, Leão, « A escola moderna", *La Battaglia,* a.VIII, n°338, 21 janvier 1912.
152. *La Battaglia* publie un compte rendu financier qui remonte à décembre 1910. « A todos os amigos da Escola moderna », *La Battaglia,* a.VIII, n°367, 1er septembre 1912. Voir aussi les annonces parues dans le journal anarchiste *A Plebe* en 1917.
153. s. t., *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°7, 1er janvier 1914. Voir aussi Tito Batini à Afonso Schmidt, São Paulo, 3 février 1942, *in* SCHMIDT, Afonso, *Colônia Cecília,* São Paulo, Anchieta, 1942, pp139-142.
154. « Una nuova scuola moderna », *La Battaglia,* a.VIII, n°310, 25 juin 1911.
155. « Taquaritinga. Scuola moderna », *Guerra sociale,* a.I, n°3, 9 octobre 1915.
156. Voir par exemple, à Guariroba, s. t., *La Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°375, 31 octobre 1912.

Les journaux anarchistes se font l'écho d'un autre moyen de propagande : le théâtre. Le programme de toutes les fêtes de propagande[157] en faveur de la presse ouvrière comporte toujours une pièce de théâtre, représentée par des comédiens amateurs, souvent les ouvriers eux-mêmes. La plupart du temps la représentation a lieu en italien, surtout dans les premières années du XXe siècle, comme le remarque Maria Thereza Vargas, « même lorsque la presse ouvrière existe déjà en portugais[158]. Les pièces les plus souvent représentées sont celles de Pietro Gori, en particulier *Primo Maggio,* mais les anarchistes italiens de São Paulo sont eux aussi dramaturges. Durant son séjour au Brésil, Damiani écrit de nombreuses pièces. Certaines, écrites alors qu'il résidait au Paraná, ont été traduites en portugais[159]. Sa pièce intitulée *La Repubblica* est représentée la première fois en janvier 1912[160]. Giulio Sorelli est lui aussi l'auteur de plusieurs pièces : *Il giustiziere,* représentée en 1902[161], *I martiri,* représentée au bénéfice de son journal *Il Falegname*[162]. Citons encore Bandoni, auteur de *La miseria,*[163] Felice Vezzani, auteur de *Il viandante e l'eroe*[164], et un certain Libreo Pilotto, auteur de *Dall'ombra al sole o il prete Garibaldino*[165].

Les textes des pièces de théâtre sont rarement reproduits. Quelques extraits[166] permettent cependant de constater que le théâtre est pour les anarchistes une façon plus attrayante de présenter aux classes laborieuses les idées que véhiculent aussi leurs journaux.

Figure 20 : Page culturelle de *La Battaglia*, a.III, n°70, 4 mars 1906.

Il en va de même pour les autres textes non journalistiques publiés dans la presse anarchiste : les romans et les poésies. *La Battaglia* publie pendant près d'une année les vingt épisodes d'un roman social de Gigi Damiani, *L'ultimo sciopero*[167]. Dans ce feuilleton évoluent un grand nombre de personnages, le révolutionnaire lanceur de bombes et le propagandiste, le militaire méchant et le curé ridicule, le roi malléable et les hommes politiques corrompus, les mineurs pauvrissimes mais solidaires, qui ne reculent devant aucun sacrifice pour poursuivre leur grève, et les soldats, fils du peuple, qui finissent par rejoindre la grève des mineurs, leurs frères. Jamais Damiani ne se laisse aller au sentimentalisme à l'eau de rose, contrairement à d'autres militants ouvriers, comme Vacirca par exemple, qui écrit des phrases du genre :

157. Le livre de Zélia Gattai contient de nombreuses pages relatant les fêtes auxquelles elle assistait quand elle était enfant. GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* Rio de Janeiro, Record, 1979, *passim*.

158. VARGAS, Maria Thereza, *Teatro operário na cidade de São Paulo,* Pesquisa 7, São Paulo, Secretaria Municipal de Cultura. Departamento de Informações e Documentações artísticas, Centro de Pesquisa de Arte brasileira, 1980, p. 20. Sur les Italiens et le théâtre au Brésil, voir également HOHLFEDT, Antônio, « A cultura italiana e a literatura brasileira », *Presença italiana no Brasil,* Luiz Alberto de Boni (org.), Porto Alegre EST, 1987, p. 427-435 et SILVEIRA, Miroel, *A contribuição italiana no teatro brasileiro,* São Paulo, Edições Quirón, 1976.

159. *Rabbino, O milagre,* BUZZETTI, José, « Gigi Damiani », *La Battaglia,* a.V, n°198, 5 janvier 1909.

160. *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911. Damiani écrira de nombreuses autres pièces après son séjour au Brésil : *La palla e il galeotto,* 1929, *La Bottega,* 1927, *Fecondità,* 1928, *Viva Rambolot,* 1929. Voir la bibliographie des œuvres de Damiani dans FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954, p. 46-47. Sur le théâtre de Damiani, voir PRADO, Antonio Arnoni, « Dentro do Trópicos. Fora da Utopia. (Sobre as imagens da revolução no teatro de Luigi Damiani », *Remate de Males, Revista do Departamento de teoria literária,* UNICAMP, 1987, p. 145-154.

161. « Crônicas. As nossa festas », *O Amigo do Povo,* a.I, 25 octobre 1902.

162. « Soirées libertarie », *La Battaglia,* a.II, n°50, 27 août 1905.

163. *O Amigo do Povo,* a.I, n°11, 6 septembre 1902.

164. Ce bref texte dramatique est reproduit dans *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°5, 15 novembre 1913.

165. « Festa pro Scuola moderna », *La Battaglia,* a.VI, n°256, 26 avril 1910.

166. VEZZANI, Felice, *Il viandante e l'eroe, La Propaganda Libertaria,* a.I, n°5, 15 novembre 1913, *Alba,* (Acte I, scène 1), *Germinal !,* a.I, n°23, 20 septembre 1919.

167. Du n°47 de *La Battaglia,* 18 juillet 1905, au n°80, 20 mai 1906. Le premier chapitre du roman a été publié dans un numéro du journal absent de la collection.

> Vanni sentit que quelque chose de mystérieux, de nouveau advenait à la jeune femme. Il en éprouva une émotion vive et pourtant indéfinissable. Il l'entoura doucement de ses bras et la caressa doucement comme une enfant, effleura ses lourds cheveux noirs d'un baiser qui ressemblait à un soupir. […] Il se peut que je me trompe – dit Lelia – et sa voix tremblait dans sa gorge, – je peux faire erreur, mais je crois que je vais être… mère [168].

Les poésies écrites par les anarchistes sont, comme les romans, teintées de noir plutôt que de rose : prostitution, misère, exploitation, les sujets ne manquent pas sur lesquels épancher sa soif d'écrire [169]. La production poétique de Damiani est particulièrement féconde [170]. Son premier texte signé dans la presse en italien de São Paulo est d'ailleurs une poésie [171]. Bandoni figure lui aussi parmi les auteurs de poésies. Il tient même des conférences publiques en vers :

> Qual'è la patria nostra ? di noi diseredati ?
> Il luogo in cui nascemmo ? in cui fummo allevati
> A furia di polenta ? Laddove e ricchi e preti
> Ci dannarono a vivere pitocchi e analfabeti ?
> C'abbiam noi di comune coi ladri in guanti gialli ?
> Con tutta la caterva degl'itali sciacalli
> Che ci tennero schiavi di corpo e di pensiero ?
> L'*interesse* ? l'*affetto* ? la *lingua* ? il *giusto* ? il *vero* ?…
> Nulla !… neppur l'idioma ; poiché d'un sardegnolo,
> …Io comprendo assai lo spagnolo !… Nessun meglio di voi, del resto, sa per prova, Sotto l'altare patrio, qual gatta ci cova… […] Ovunque, senza patria, la nostra patria è quella, Dove nessun ci spoglia, c'insulta o ci flagella !… [172]

168. « Vanni sentì che qualcosa di misterioso, di nuovo avveniva in lei. Ne provò un'emozione viva e pure indefinita. L'avvilupò dolcemente tra le sue braccia, la carezzò pianamente come una bimba, le sfiorò i folti cappelli nerissimi con un bacio che parve un sospiro. […] Potrò ingannarmi – disse Lelia – , e la voce le tremava nella gola – potrò sì sbagliarmi ma io credo che lui mi abbia resa… madre. » VACIRCA, Vincenzo, « Il disertore. Romanzo sociale », *Avanti !,* a.IX, n°2037, 19 juin 1908.

169. Plusieurs ouvrages ont été consacrés à la culture ouvrière brésilienne. On y trouve des allusions à la présence italienne au Brésil. HARDMAN, Francisco Foot, *Nem Pátria, nem patrao ! vida operária e cultura anarquista no Brasil,* São Paulo, Brasiliense, 1983. PRADO, Antonio Arnoni, HARDMAN, Francisco Foot, *Contos anarquistas. Antologia da prosa libertária no Brasil (1901-1935),* São Paulo, Brasiliense, 1985. PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986. En revanche, il n'est aucunement fait allusion à la production en italien dans KOCHER, Bernardo, LAHMEYER-LOBO, Eulalia, *Ouve meu grito. Antologia da poesia operária (1894-1923),* São Paulo*,* Editora Marco Zero, 1987.

170. De nombreuses poésies écrites par Damiani sont publiées sous son nom ou sous ses différents pseudonymes : FIAT, « Parigi », *Il Risveglio,* a.I, n°11, 20 mars 1898, SOUVARINE, « Solo ! », *Il Risveglio,* a.I, n°28, 9 octobre 1898, GIGI, « Ad una contessa », *Il Risveglio,* a.II, n°46, 14 mai 1899. Voir encore CUYUM PECUS, « Poema della vita. Curitiba, 1902 », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917.

171. DAMIANI, Gigi, « Ad una contessa », *La Birichina,* n°25, 28 novembre 1897.

172. « Quelle est notre patrie, à nous les déshérités ? / Le lieu où nous sommes nés, où nous fûmes élevés / à grand renfort de polenta ? / Là où les riches et les prêtres / nous condamnèrent à vivre comme des poux et des analphabètes ? / Qu'avons en commun avec les voleurs aux gants jaunes / avec toute cette multitude d'italiques chacal / qui nous maintinrent esclaves de corps et de pensée ? / L'intérêt, l'affection, la langue, la justice, la vérité ? / Rien… même pas l'idiome car d'un sarde / …je comprends très bien l'espagnol. / Personne mieux que nous ne sait, par expérience, / ce qui se mijote sous l'autel de la patrie… […] / Partout, sans patrie, notre patrie est celle / où personne ne nous dépouille, ne nous insulte, ne nous flagelle !… » BANDONI, Angelo, « La guerra europea e la questione sociale », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°18, 24 novembre 1914.

Si les journaux anarchistes publient les poésies d'auteurs locaux[173], ils reproduisent également les textes d'auteurs italiens et étrangers. Voici quelques noms rencontrés à la lecture des journaux : Mario Rapisardi[174], Trilussa[175], Edmondo De Amicis[176], Emile Zola[177], Georges Yvetot[178]. En revanche, les anarchistes qui organisent la vente de livres et d'opuscules et qui font paraître les listes de leurs collections dans les journaux anarchistes proposent rarement des ouvrages littéraires à leurs clients. Les ouvrages qu'ils vendent sont ceux des principaux auteurs anarchistes contemporains[179].

On nous promet les cieux Nom de Dieu
Pour toute récompense
On nous promet les cieux Nom de Dieu
Pour toute récompense
Tandis que ces messieurs Nom de Dieu
S'arrondissent la panse sans Dieu
Nous crevons d'abstinence Nom de Dieu
Nous crevons d'abstinence
Pour mériter les cieux Nom de Dieu
Voyez-vous ces bougresses
Au vicaire le moins vieux Nom de Dieu
S'en aller à confesse sans Dieu
Se faire peloter les fesses Nom de Dieu
Se faire peloter les fesses
Si tu veux être heureux Nom de Dieu
Pends ton propriétaire
Si tu veux être heureux Nom de Dieu
Pends ton propriétaire
Coupe les curés en deux Nom de Dieu
Fous les églises par terre sans Dieu
Et l'bon Dieu dans la merde Nom de Dieu
Et l'bon Dieu dans la merde.
La chanson du Père Duchesne (extrait)

173. Voir par exemple PINI, A., *Il Risveglio.* a.I, n°4, 30 janvier 1898, GAZZI, Paride, « Antonelliana !… », *Il Risveglio.* a.I, n°12, 27 mars 1898, « Avanti ! », *Il Risveglio.* a.I, n°18, 17-18 juillet 1898, IGNOTO, « Al vile imperatore », *La Battaglia,* a.I, n°46, 23 juin 1905.
174. RAPISARDI, Mario, « Canto dei mietitori », *XX Settembre,* 20 septembre 1897, « Al lavoro », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°10, 1er mai 1914.
175. TRILUSSA, « Le formiche e er ragno », *Guerra Sociale,* a.I, n°9, 4 décembre 1915 ; TRILUSSA, « L'eroe ar caffè », *Guerra Sociale,* a.II, n°17, 29 avril 1916.
176. Un article est consacré à De Amicis à l'occasion de sa mort. s. t., *La Battaglia,* a.IV, n°160, 15 mars 1908.
177. Zola est une référence constante dans la presse anarchiste. On l'a vu dans les titres des journaux, le choix des pseudonymes. Alessandro Cerchiai utilise aussi le modèle de « J'accuse » dans « Le nostre vittime », *La Battaglia,* a.II, n°60, 14 décembre 1905. Voir aussi l'article écrit à l'occasion de sa mort, « L'apoteosi di Emilio Zola », *Germinal,* a.I, n°17, 18 octobre 1902.
178. YVETOT, Georges, « L'ignobile acciabbattamento », *La Battaglia,* a.VIII, n°323,
179. Voir en figure 20 la page culturelle du numéro 70 de *La Battaglia.* [1] Sur la Noroeste, voir « Il cammino della morte La Noroeste », *La Battaglia,* a.IV, n°133, 18 août 1907, n°135, 1er septembre 1907, « Lo scannatoio », *La Battaglia,* a.IV, n°150, 29 décembre 1907, « Il cammino della morte La Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°199, 10 janvier 1909, n°200, 24 janvier 1909, « La Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°203, 14 février 1909, « Una domanda », *La Battaglia,* a.V, n°205, 28 février 1909, « Nuove variazioni sul tema della Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°206, 7 mars 1909, « Il cammino della morte. La Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°207, 14 mars 1909, n°209, 28 mars 1909, « Sulla Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°217, 30 mai 1909, « Os orrores da Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°218, 13 juin 1909, « Gli orrori della Noroeste », *La Battaglia,* a.VI, n°238, 21 novembre 1909, « Le vittime della Noroeste », *La Battaglia,* a.VI, n°251, 15 mars 1910. Le thème est également abordé dans un journal plus tardif, s.t., *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°3, 31 août 1914.

III.3 LES AUTRES THEMES DE CAMPAGNE LA FIN DE *LA BATTAGLIA*

La Battaglia se lance à de nombreuses reprises dans des campagnes qui remplissent massivement ses colonnes aussi longtemps que le sujet est d'actualité. Les thèmes sont des plus divers. Le journal dénonce la façon dont sont effectués les travaux de la Noroeste. La construction de cette ligne de chemin de fer, qui doit relier le Paraná à São Paulo, provoque une véritable hécatombe parmi les ouvriers : ils sont la proie de maladies et, affaiblis, ils sont facilement victimes d'accidents. Leurs conditions d'hébergement sont déplorables, les règles les plus élémentaires d'hygiène ne sont pas respectées, la nourriture est insuffisante et aucune assistance médicale n'est prévue sur les chantiers [1].

La Battaglia aborde à plusieurs reprises le problème du logement. Les ouvriers sont logés à des prix prohibitifs dans des maisons insalubres et sans confort [2]. Autre sujet, « à la mode » à l'époque, le spiritisme, qui suscite une polémique entre Oreste Ristori et Donato Donati, ex-rédacteur de l'*Avanti !,* lesquels s'opposent pendant des semaines, dans un échange peu fructueux d'articles-fleuve [3]. De même, *La Battaglia* lance une campagne, qui dure plusieurs semaines, contre la franc-maçonnerie [4]. *La Battaglia* évoque réguliè-

1. Sur la Noroeste, voir « Il cammino della morte La Noroeste », *La Battaglia,* a.IV, n°133, 18 août 1907, n°135, 1er septembre 1907, « Lo scannatoio », *La Battaglia,* a.IV, n°150, 29 décembre 1907, « Il cammino della morte La Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°199, 10 janvier 1909, n°200, 24 janvier 1909, « La Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°203, 14 février 1909, « Una domanda », *La Battaglia,* a.V, n°205, 28 février 1909, « Nuove variazioni sul tema della Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°206, 7 mars 1909, « Il cammino della morte. La Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°207, 14 mars 1909, n°209, 28 mars 1909, « Sulla Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°217, 30 mai 1909, « Os orrores da Noroeste », *La Battaglia,* a.V, n°218, 13 juin 1909, « Gli orrori della Noroeste », *La Battaglia,* a.VI, n°238, 21 novembre 1909, « Le vittime della Noroeste », *La Battaglia,* a.VI, n°251, 15 mars 1910. Le thème est également abordé dans un journal plus tardif, s.t., *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°3, 31 août 1914.

2. « Il problema delle abitazioni », *La Battaglia,* a.IV, n°140, 6 octobre 1907, POLINICE, « Il grido delle topaie », *La Battaglia,* a.IV, n°141, 13 octobre 1907, « Il problema delle abitazioni », « Inno al padrone di casa », *La Battaglia,* a.IV, n°142, 27 octobre 1907, n°143, 3 novembre 1907, ACRATIBIS, « L'agitazione degli inquilini », *La Battaglia,* a.IV, n°147, 8 décembre 1907, ELVIRA, « Un popolo dissanguato dai padroni di casa », *La Battaglia,* a.VII, n°309, 14 juin 1911, LUCIFERO, « Gli anarchici al popolo di San Paolo », *La Battaglia,* a.VII, n°350, 13 avril 1912.

3. DONATI, Donato, « A proposito dello spiritismo », *La Battaglia,* a.IV, n°166, 1er mai 1908, RISTORI, Oreste, « Polemica sullo spiritismo », *La Battaglia,* a.IV, n°167, 10 mai 1908, et tous les articles publiés sous le même titre, signés de l'un ou de l'autre des opposants, dans les n°168 à 180 de *La Battaglia.* Gigi Damiani s'exprime lui aussi sur le sujet, DAMIANI, Gigi, « Ponta Grossa. La truffa spiritistica », *La Battaglia,* a.V, n°175, 12 juillet 1908 et 177, 26 juillet 1908, DAMIANI, Gigi, « Quisquilie », *La Battaglia,* a.V, n°180, 16 août 1908. Alessandro Cerchiai finit par glisser discrètement qu'il faudrait cesser cet échange infructueux et se consacrer à nouveau à la propagande anarchiste. Note signée A. C. à l'article de Gigi Damiani, « Quisquilie », *La Battaglia,* a.V, n°180, 16 août 1908. En dehors de cette polémique, le journal s'intéresse au spiritisme à plusieurs reprises. O. R., « Ma andate al diavolo », *La Battaglia,* a.III, n°68, 18 février 1906, DAMIANI, Gigi, « Lettere sullo spiritismo. A O. R. », *La Battaglia,* a.III, n°72, 18 mars 1906, DAMIANI, Gigi, « Sullo spiritismo », *La Battaglia,* a.IV, n°143, 3 novembre 1907, ANIMUNCOLO, « Le amenità dello spiritismo », *La Battaglia,* a.VI, n°223, 18 juillet 1909. Damiani revient encore sur le spiritisme en 1916, dans le journal *Guerra Sociale* : DAMIANI, Gigi, « Assurdità dello spiritismo », *Guerra Sociale,* a.II, n°21, 1er juillet 1916, n°22, 15 juillet 1916, n°23, 20 juillet 1916.

4. Plusieurs articles sur le sujet sont publiés dans les numéros 53 à 69. 53, 54, 58, 59, 61, 67, 69, 76, 90, 228.

rement l'alcoolisme pour en dénoncer les méfaits[5], sans avoir toutefois l'exclusivité de la lutte contre ce fléau puisque d'autres journaux, anarchistes ou socialistes, s'en sont également préoccupés[6].

Comme dans tout journal anarchiste, il est fréquemment fait allusion à l'idée de patrie, à la propriété, à la nécessité d'abolir l'État… Mais l'ennemi le plus immédiat, le rival le plus dangereux auprès des populations de l'intérieur de l'État de São Paulo, en grande majorité des Italiens originaires de Vénétie, l'une des régions d'Italie où le sentiment religieux est le plus répandu, c'est le prêtre. Avant de pouvoir inculquer quelque enseignement que ce soit en matière politique aux masses populaires, il est nécessaire d'abattre l'obstacle idéologique que représente le sentiment religieux et d'éveiller les consciences. La campagne anticléricale occupe par conséquent de façon constante et massive les colonnes du journal. *La Battaglia* met tout en œuvre pour lutter contre la religion qui provoque, à ses yeux, autant de ravages que l'alcool :

> Sur quoi est établi l'esclavage du travailleur : sur la religion et l'alcoolisme. À l'église, on empoisonne l'esprit, à la taverne, on empoisonne le corps. Croyant et alcoolique, voilà l'ouvrier modèle, cher aux patrons et assassin de sa propre famille et de lui-même[7].

Chaque numéro de *La Battaglia* ou presque contient un article anticlérical, voire plusieurs. Ces articles sont de plusieurs types. Ils sont parfois théoriques et démonstratifs et portent sur l'existence de Dieu, ou plutôt sur l'inexistence de Dieu, sur le pouvoir temporel de l'Eglise, ou bien ils dénoncent les collusions entre l'Eglise et le pouvoir des *fazendeiros* ou des représentants de l'État, l'attitude des catholiques et des chrétiens en général[8]… Mais le plus souvent, il s'agit de faits divers dont le protagoniste est un prêtre. Celui-ci est présenté comme un escroc, un menteur, un homme cupide, et surtout comme un homme aux mœurs perverties[9]. Il arrive que certaines histoires à caractère sexuel, rapportées par le journal, mettant en scène des jeunes filles et des prêtres, soient plutôt croquignolettes, lorsque le prêtre est avenant et que la jeune fille est jolie[10]. Certains

5. Voir, parmi les articles consacrés exclusivement à l'alcoolisme, « Gli orrori dell'alcoolismo », *La Battaglia,* a.V, n°186, 30 septembre 1908, « Operai non bevete ! », *La Battaglia,* a.V, n°191, 8 novembre 1908, CONCORDIA, Tommaso, « Uno sciopero interessante contro l'alcoolismo », *La Battaglia,* a.V, n°192, 20 novembre 1908, CONCORDIA, Tommaso, « Combattiamo l'alcoolismo », *La Battaglia,* a.VIII, n°314, 23 juillet 1911. Du numéro 88 au numéro 97, *La Battaglia* publie en épisodes l'article de GIRAULT, E. « Un grande flagello. L'alcoolismo ». Voir encore G. D., « L'alcool uccide », *La Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°370, 22 septembre 1911 et n°371, 29 septembre 1911.

6. Voir les échos de la campagne anti-alcoolisme de l'*Avanti !* dans « Abaixo o alcool ! », *O Carpinteiro,* n°1, 1er juin 1905. Voir encore « L'alcoolismo e il movimento sociale », *Germinal,* a.I, n°20, 29 novembre 1902.

7. « Su che cosa è stabilita la schiavitù del lavoratore : la religione e l'alcoolismo. In chiesa si avvelena l'anima, nella taverna si avvelena il corpo. Credente e alcoolista, ecco l'operaio modello, caro ai padroni, ma assassino della propria famiglia e di se stesso. » s.t., *La Battaglia,* a.VI, n°236, 7 novembre 1909.

8. À titre d'exemple, et pour un panorama complet des positions de *La Battaglia* sur la religion, voir RISTORI, Oreste, « Le infamie secolari del cattolicesimo », publié en feuilleton dans les n°139 à 141. Cet article est repris dans un opuscule, publié sous le même titre par *La Battaglia*.

9. Malgré l'horreur des histoires rapportées par *La Battaglia,* le journal n'atteint jamais les limites de l'insupportable comme peuvent le faire d'autres périodiques de l'époque, qui ne prétendent pourtant pas appartenir à la presse à sensation mais à la presse politique. *Il Secolo,* quotidien publié par le socialiste Antonio Piccarolo, rapporte de nombreux faits divers dont le plus macabre raconte l'assassinat d'un mari par sa femme. Citons quelques phrases de l'article : « L'amant veut posséder la femme tandis que le mari agonise. » « Les assassins font cuire la viande du cadavre du mari (qu'ils ont préalablement découpé en morceaux à la manière d'un animal de boucherie) et la font manger à sa fillette. » *Il Secolo,* n°997, 12 janvier 1909.

10. « Un idillio di amor fra la mulatta e il prete », *La Battaglia,* a.III, n°79, 13 mai 1906. Article signé Un testimone oculare. L'histoire se termine mal puisque la jeune fille se suicide d'une façon horrible, en s'immolant par le feu. IO, « Una dolente istoria. Scandalo nella chiesa di Batataes », *La Battaglia,* a.III, n°99, 28 octobre 1906.

faits d'actualité, dont le côté triste et tragique a pour effet de renforcer la piété et le sentiment religieux auprès de la population, provoquent, dans *La Battaglia,* la publication d'une profusion d'articles anticléricaux. C'est le cas lors de l'enterrement de l'évêque de São Paulo qui avait trouvé la mort lors du naufrage du *Sirio,* en 1906[11]. Le souci constant de *La Battaglia* est de désacraliser, aux yeux de l'opinion, le personnage du prêtre, dont l'ascendant est très fort sur les populations, en particulier sur les émigrés italiens. Le prêtre est donc fréquemment présenté non seulement comme étant corrompu et ayant un gros appétit sexuel, mais il est aussi victime d'une arme que *La Battaglia* n'utilise que rarement, l'humour. Le journal retranscrit par exemple les propos qu'auraient échangés, lors du naufrage du *Sirio,* l'évêque de São Paulo et un autre passager :

> Dès que le navire eut commencé à sombrer, le bon berger s'était muni d'une bouée de sauvetage, plus utile en cet instant que les miracles du « créateur suprême », mais le pauvre monseigneur était si gras qu'il ne put enfiler la bouée et qu'il dut se résigner à se jeter dans les flots en tenant le précieux fardeau dans ses mains.
>
> Mais le ministre du pape avait compté sans un nouveau personnage, appelé dans les télégrammes l'« Argentin ». Voici ce qui se serait passé :
>
> ARGENTIN – Monseigneur, je suis athée, par conséquent, je ne peux pas, comme votre excellence, espérer en l'aide de Dieu…
>
> ÉVÊQUE – Pensons à rester saufs, nous philosopherons ensuite.
>
> ARGENTIN – Je savais que vous aviez bon cœur ; donnez-moi votre bouée pour que je puisse rester sauf et vous, débrouillez-vous avec l'aide de votre Dieu !
>
> ÉVÊQUE – Écoutez, monsieur l'athée, pour plus de sûreté, je garde la bouée et la grâce de Dieu ; vous, arrangez-vous avec la mer ; car je veux aller le plus tard possible au paradis[12].

La Battaglia propose également sa propre lecture de la Bible[13]. L'un des divertissements favoris de Gigi Damiani est de reproduire des passages de textes religieux qu'il agrémente de ses propres commentaires[14], destinés à démonter tous les dogmes de l'Église catholique, comme par exemple la Sainte Trinité ou la virginité de Marie :

> Comme un verre d'eau qu'on transvase dans trois autres verres est toujours un verre d'eau : comme un miroir brisé en trois morceaux est toujours le même miroir, la Sainte Trinité est une et naturellement, oh ! très naturellement, trine.

11. « Corrispondenze. Jaboticabal », *La Battaglia,* a.III, n°94, 16 septembre 1906.
12. « Appena la nave aveva cominciato a calare il buon pastore si era premunito d'un gavitello di salvataggio, più utile in quell'istante dei miracoli del "supremo fattore" ma il povero monsignore era così grasso che non potè cingere il gavitello e dovè rassegnarsi a buttarsi nelle onde reggendo la preziosa ciambella colle mani. Ma il conte del papa aveva fatto i conti senza un nuovo personaggio chiamato dai telegrammi l'"Argentino". Ecco la scena che sarebbe accaduta. ARGENTINO – Monsignore, io sono ateo, per cui non posso come vostra Eccellenza sperare nell'aiuto divino… VESCOVO – Pensiamo a salvarci, poi filosoferemo. ARGENTINO – Lo sapevo che avevate buon cuore ; dunque datemi il gavitello perché io mi salvi e voi salvatevi coll'aiuto del vostro Dio ! VESCOVO – Sentite, signor ateo, io per essere più sicuro, mi tengo il gavitello e la grazia di Dio, voi sbrigatevela col mare ; poiché in paradiso ci voglio andare più tardi che sia possibile. » « Il naufragio del Sirio », *La Battaglia,* a.III, n°89, 12 août 1906.
13. IO, « Le corbellerie della Bibbia », publié en feuilleton dans les n°120 à 129.
14. DAMIANI, Gigi, « Introduzione ad uno studio critico-umoristico sulla Bibbia », *La Battaglia,* a.IV, n°154, 26 janvier 1908 Ce texte annonce un feuilleton publié pendant plus de vingt numéros, du n°157 au n°180, « Il letamaio della Bibbia ». Voir encore DAMIANI, Gigi, « Il dogma dell'Immacolata », *La Battaglia,* a.V, n°186, 30 septembre 1908 et n°187, 11 octobre 1908, DAMIANI, Gigi, « La confessione o il postribolo dell'anima », *La Battaglia,* a.V, n°194, 6 décembre 1908. DAMIANI, Gigi, « Della natività del Signore », *La Battaglia,* a.V, n°196, 20 décembre 1908.

> Bien qu'un tel raisonnement basé sur des comparaisons… tirées par les cheveux puisse paraître un sophisme stupide et stupéfiant, nous […] l'acceptons les yeux fermés, pour une raison qui doit satisfaire tout le monde : parce que cela nous arrange. Cela nous arrange pour traîner devant le tribunal du bon sens cette bande – une et trine – de sagouins qui a perpétré, il y a maintenant 1908 ans et neuf mois, le plus monstrueux des cas d'inceste. […]
>
> Jésus – le fils – conçu par l'opération du Saint Esprit et par la volonté du père, étant un et indivisible avec ces messieurs, serait en même temps le mari de sa mère, son propre père, ou plutôt le père de son père et le fils de son fils, ou pour être plus clair… voyons… qu'est-il exactement ? Allez savoir[15] !

Un des rédacteurs propose quant à lui, avec une lecture très personnelle, sa version de la *Divine Comédie*. Il se réjouit à l'idée qu'il ira en enfer :

> Au moins là je reverrai la blonde et belle Béatrice[16], la céleste Pia de' Tolomei, la passionnée et languissante Francesca da Rimini, la coquine Juliette dans les bras de Roméo, et toutes les belles pécheresses qui ont bouleversé le cerveau des hommes depuis l'époque d'Eve jusqu'à nos jours[17].

Malgré leur anticléricalisme qui se manifeste dans chaque numéro du journal les rédacteurs de *La Battaglia,* comme ceux des autres journaux anarchistes, utilisent fréquemment, et souvent sans ironie aucune, des métaphores bibliques et un vocabulaire religieux : la foi, la rédemption, l'inquisition, le calvaire, etc., sont des références constantes.

Toujours dans un souci de désacralisation, *La Battaglia* fait apparaître le prêtre comme un réel danger, en particulier pour les femmes et les enfants. On ne compte plus les enlèvements, assassinats, viols, perpétrés par des prêtres, rapportés dans le journal. Les histoires qu'on peut y lire deviennent particulièrement répugnantes après l'affaire de l'Idalina, une petite fille mystérieusement disparue alors qu'elle était hébergée dans un orphelinat de São Paulo.

III.3.1 L'Idalina

En 1909-1911, la campagne anti-cléricale atteint son apogée avec l'affaire de l'Idalina. Cette petite fille, dont la mère s'est pendue, a été recueillie, ainsi que son frère, par un nommé Stamato. Ce dernier, ayant dû quitter São Paulo pour ses affaires, confie les deux enfants à l'orphelinat Cristoforo Colombo. La disparition de l'Idalina de l'orphelinat est signalée par *la Battaglia* en juin 1909. Le journal se fait l'écho des rumeurs qui affirment

15. « Come un bicchiere d'acqua versata in altri tre bicchieri è sempre un bicchiere d'acqua ; come uno specchio spezzato in tre sezioni è sempre lo stesso specchio, così la S. S. Trinità è una e naturalmente, oh ! molto naturalmente, trina. Per quanto un tale ragionamento per mezzo di similitudini… abballate, possa sembrare un sofisma stupido e stupefacente, noi […] lo accettiamo ad occhi chiusi e per una ragione che deve soddisfare tutti : perché ci fa comodo. E ci fa comodo per trascinare davanti al tribunale del buon senso quella combriccola – una e trina – di porcaccioni che ha perpetrato or sono 1908 anni e nove mesi il più mostruoso caso d'incesto. […] Gesù – il figlio – concepito per virtù dello Spirito Santo, per volontà del padre, essendo uno ed indivisibile con quei signori sarebbe nello stesso tempo marito di sua madre e padre di sé stesso, o meglio padre di suo padre e figlio di suo figlio, o più chiaramente… già… sarebbe cosa ? Vattelapesca ! » DAMIANI, Gigi, « Il dogma dell'Immacolata », *La Battaglia,* a.V, n°186, 30 septembre 1908.

16. Dans sa joie, il oublie que la blonde et belle Béatrice est au paradis et non en enfer.

17. « Almeno là rivedo la bionda e bella Beatrice, la celestiale Pia de' Tolomei, l'appassionata e languente Francesca da Rimini, la birichina Giulietta tra le braccia di Romeo, tutta la schiera interminabile e seducente delle più belle peccatrici che hanno scombussolato il cervello degli uomini da Eva in poi. » MANGASCIA, « Andiamo all'inferno », *La Battaglia,* a.IV, n°152, 12 janvier 1908.

que l'enfant a été maltraitée par un prêtre de l'institution religieuse qui l'hébergeait et tuée par le directeur de cet orphelinat, le père Fausto Consoni, alors qu'elle tentait de s'échapper. Les prêtres affirment quant à eux qu'une femme se faisant passer pour la mère de l'enfant est venue la chercher[18]. Le sujet revient alors dans tous les numéros de journal. *La Battaglia* propose une récompense à toute personne susceptible de donner des renseignements sur l'affaire[19]. Les choses restent au point mort pendant plus d'un an, puis la police, après avoir recueilli des témoignages accusant les prêtres de l'orphelinat, commence à mener l'enquête[20]. Mais d'après *La Battaglia,* la police prend le parti les prêtres en menant ses investigations avec lenteur et avec la plus grande inefficacité[21]. Le journal mène sa propre enquête, recueillant lui aussi des témoignages. Le numéro du 13 novembre 1910 de *La Battaglia* est entièrement consacré à l'affaire de l'Idalina. Le ton monte, meetings et manifestations anticléricales se multiplient[22], des articles de plus en plus violents se succèdent à la une du journal, la publication d'un opuscule est prévue[23]. Le journal anticlérical *A Lanterna,* dirigé par l'anarchiste brésilien Edgard Leuenroth, se joint à la campagne menée par *La Battaglia.* L'affaire prend une telle envergure que les avocats des prêtres jugent nécessaire de faire paraître un démenti dans *O Estado de São Paulo*[24]. Des pressions commencent à peser sur Ristori qui est la cible d'un bulletin publié par les prêtres[25].

Le scandale éclate lorsqu'un couple de Brésiliens, épaulés, aux dires de *La Battaglia,* par les prêtres et la police, présente une autre petite fille sous l'identité de la petite fille qui a disparu[26]. *A Lanterna* et *La Battaglia* consacrent à l'événement une édition spéciale publiée conjointement par les deux journaux[27]. D'autres journaux se joignent alors à la campagne : *Fanfulla, Il Pasquino Coloniale, A Gazeta, O Correio da Semana*[28]. Des manifestations sont à nouveau organisées dans tout l'État[29]. Dans la capitale, la manifestation se termine mal pour deux des rédacteurs du journal, Ristori et Cerchiai, qui sont arrêtés, en même temps qu'Edgard Leuenroth et cent autres personnes[30]. La demande d'*habeas corpus,* présentée le 13 mars par Benjamin Mota pour Ristori, Cerchiai, Leuenroth, José Romero, José dos Passos da Cunha, est rejetée[31].

Figures 21 et 22 : À gauche la véritable Idalina (*La Battaglia*, édition spéciale, 7 février 1911), à droite

18. « Generosa offerta », *La Battaglia,* a.V, n°218, 13 juin 1909.
19. « Un conto de reis", *La Battaglia,* a.VI, n°227, 29 août 1909. L'article est illustré par un portrait de l'enfant.
20. « Il mistero dell'Idalina svelato », *La Battaglia,* a.VII, n°277, 21 octobre 1910 et « Gli orrori dell'orfanatrofio Cristoforo Colombo », *La Battaglia,* a.VII, n°278, 30 octobre 1910.
21. « Le tragedie dell'orfanatrofio Cristoforo Colombo e la farsa della polizia », *La Battaglia,* a.VIII, n°279, 6 novembre 1901.
22. « La grande manifestazione anticlericale », *La Battaglia,* a.VII, n°277, 21 octobre 19010, « Comizi e proteste contro i fasti dell'orfanatrofio », *La Battaglia,* a.VII, n°281, 20 novembre 1910.
23. « Pubblicazione imminente », *La Battaglia,* a.VII, n°288, 8 janvier 1911.
24. Voir « Un covo di porci e di assassini. Gli orrori dell'orfanatrofio Cristoforo Colombo », *La Battaglia,* a.VII, n°286, 25 décembre 1910.
25. Voir MORONI, Luigi, « Bava di preti », *La Battaglia,* a.VII, n°287, 1er janvier 1911.
26. « Il mistero svelato. Prove decisive dello scandaloso trucco. Vergogna inqualificabile », « Il colpo audace dei preti e della polizia. La macchinazione infernale sventata », *La Battaglia,* a.VII, n°293, 19 février 1911.
27. *La Battaglia,* a.VII, édition spéciale du n°292, 17 février 1911 et *A Lanterna,* n°72, 17 février 1911.
28. Voir « Contro i porci e gli assassini. Aderendo alla nostra campagna », *La Battaglia,* a.VII, n°295, 5 mars 1991.
29. Il y a sur l'affaire de l'Idalina tout un dossier à l'ASMAE, Serie Z, b.108, fasc. 1655.
30. DAMIANI, Gigi, « Dopo la vittoria di Trepoff », « Finis Republicae », BUONASPADA, Paolo, « Sopraffazioni in vista », « Il coraggio dei preti », *La Battaglia,* a.VII, n°297, 14 mars 1911.
31. Voir le dossier de demande d'*habeas corpus*, qui offre en outre un compte rendu de la manifestation du 12 mars et des extraits de la presse pauliste au sujet de la manifestation, ANR, Iij7, dossier Ristori, Cerchiai, Leuenroth, da Cunha, Romero, 13 et 14 mars 1911. Voir aussi « La magistratura ancora una volta rende servizio. L'habeas corpus negato », *La Battaglia,* a.VII, n°298, 22 mars 1911.

la fausse Idalina (*La Battaglia*, 13 novembre 1910)

Ils seront finalement libérés sous caution [32], mais l'enquête s'éternise [33]surtout en ce qui concerne Ristori qui est accusé d'avoir blessé un homme en tirant sur lui à coups de revolver lors de la manifestation de mars 1911 [34]. Un juge avait pourtant classé l'affaire pour insuffisance de preuves, mais le responsable des affaires intérieures pour l'État de São Paulo avait insisté pour que le procès ait lieu [35]. Pour le lecteur de *La Battaglia,* l'histoire du procès reste inachevée car le journal cesse d'en donner des nouvelles lorsque Ristori quitte la rédaction à la fin de l'année 1911.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, les preuves apportées par le journal ne sont pas très concluantes quoi qu'en disent les rédacteurs de *La Battaglia.* S'ils affirment avoir des documents à disposition [36], il faut bien constater qu'il y a très peu de témoins directs. Tous rapportent ce que d'autres leur ont dit, sauf une petite fille qui aurait vu Idalina inanimée. Le seul fait qui puisse réellement faire croire, si ce n'est à la culpabilité des prêtres, du moins à leur mauvaise conscience, est le stratagème qu'ils utilisent en faisant apparaître une fausse Idalina, pour calmer une opinion publique apparemment très alarmée.

L'impact de cette affaire sur la population de São Paulo est immense. Par l'acharnement avec lequel les anarchistes de *La Battaglia* se sont jetés dans la lutte, acharnement qui fait d'ailleurs penser, par certains côtés, à de la publicité à bon marché, le journal gagne en popularité et voit augmenter de façon spectaculaire le nombre de ses abonnés. Juste après l'affaire de l'Idalina, le journal tire à cinq mille exemplaires.

Cependant les nouveaux abonnés ne sont pas uniquement des anarchistes. Les anticléricaux en général ont pris parti dans cette affaire, des anarchistes, des socialistes aussi bien que des républicains, ou des gens non politisés. C'est ce que montre une phrase de Damiani :

> Cet article s'adresse uniquement aux anarchistes : que ceux qui ne sont pas anarchistes tournent la page et lisent ce qui concerne « l'affaire Idalina » ou les curés [37].

Mais ces abonnés d'occasion ne soutiennent pas longtemps le journal. Tout le bénéfice gagné au cours de la campagne pour l'Idalina est vite perdu lorsqu'éclate la guerre de Libye. Suite à l'antipatriotisme manifesté par *La Battaglia* en cette occasion, de nombreux lecteurs résilient leurs abonnements [38].

Figure 23 : Dessin paru à la Une de *La Battaglia*, a.VII, n°294, 26 février 1911.

32. s.t., *La Battaglia,* a.VII, n°300, 2 avril 1911.
33. Le procès n'est toujours pas terminé en novembre 1911. s. t., *La Battaglia,* a.VIII, n°331, 26 novembre 1911.
34. « Una coalizione brigantesca di preti e poliziotti », *La Battaglia,* a.VIII, n°314, 23 juillet 1911.
35. « La gran bagascia repubblicana ganza dei porci e degli assassini », *La Battaglia,* a.VII, n°309, 14 juin 1911.
36. RISTORI, CERCHIAI, « L'Idalina fu uccisa », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911.
37. « Questo articolo riguarda soltanto gli anarchici : chi non è anarchico volti pagina e legga del « caso Idalina » o di ciò che riguarda i preti." DAMIANI, Gigi, « Parliamoci chiaro », *La Battaglia,* a.VII, n°361, 21 juillet 1912.
38. « Il lato comico della guerra », *La Battaglia,* a.VIII, n°327, 22 octobre 1911, n°329, 5 novembre 1911. Voir aussi *La Battaglia,* a.VIII, n°337, 14 janvier 1912 « Per la *Battaglia* », *La Battaglia,* a.VIII, n°365, 18 août 1912.

III.3.2 La guerre de Libye

Lorsque l'Italie entre en guerre contre la Turquie en septembre 1911[39], *La Battaglia* se déclare résolument anticolonialiste[40]. Les colonnes du journal contiennent régulièrement des articles qui cherchent à démentir les nouvelles répandues par la grande presse bourgeoise selon lesquelles la Libye serait une terre riche[41] et facile à conquérir[42]. Le journal publie également des lettres de lecteurs mécontents de voir traîné dans la boue leur idéal patriotique. Ces lecteurs insultent parfois Ristori et se font copieusement insulter à leur tour. À un lecteur qui le traitait d'imbécile, de pouilleux, d'animal, de va-nu-pieds, de vaurien, et le mettait au défi de répondre, Ristori écrit :

> La réponse ? La voici : si je te disais que tu es un sot, un niais, un imbécile, un demeuré, une patate, une poire, une bête, c'est comme si je ne te disais rien, car pour définir ta mentalité obtuse et puante – qui est d'ailleurs celle de tous les patriotes – il faudrait que je te balance tous les termes du dictionnaire qui désignent les différentes formes et les nombreux degrés d'atrophie mentale, en partant de la sottise aiguë, qui représente le premier stade de l'imbécillité, jusqu'à l'idiotisme le plus profond.
>
> Es-tu content à présent ?
>
> Moi non, vois-tu, car je voudrais qu'au lieu de venir en personne proférer des insanités, tu envoies, pour prendre la défense des voleurs et des brigands, ces patriotes qui en savent un peu plus long que toi, ces Italiens avec un grand *I*, aux pensées importantes et aux sentences grandiloquentes, qui rentrent leurs cornes dans leur coquille et se cachent derrière de pauvres imbéciles comme toi[43].

La guerre de Libye vient ranimer le patriotisme des uns et, par voie de conséquence, l'antipatriotisme des autres. Il a d'ailleurs été reproché aux anarchistes italiens de s'occuper de trop près de la guerre de Libye alors qu'ils avaient à peine dénoncé les guerres colonialistes de l'Allemagne, de l'Espagne et de la France au Maroc[44]. Le patriotisme exacerbé dont fait preuve la colonie italienne est inévitablement ridiculisé par les rédacteurs de *La Battaglia* car le sentiment patriotique est un des bastions du conservatisme que les anarchistes veulent démolir. Ce désir est présent dès les premières manifestations anarchistes à São Paulo : de nombreux numéros uniques sont publiés à l'occasion des commémorations du 20 septembre, date anniversaire de l'unification de l'Italie. La

39. Sur la guerre de Libye, voir ROCHAT, Giorgio, « Il colonialismo italiano », Turin, Loescher, 1974, en particulier l'introduction au deuxième chapitre, p. 62-69.

40. « La conquista di Tripoli è la fame d'Italia », *La Battaglia,* a.VIII, n°323, 24 septembre 1911, RISTORI, Oreste, « Il brigantaggio italiano in Tripolitania », *La Battaglia,* a.VIII, n°325, 8 octobre 1911, RISTORI, Oreste, « Una nuova crociata di briganti », *La Battaglia,* a.VIII, n°327, 22 octobre 1911.

41. « Nell'orribil sabbione », *La Battaglia,* a.VIII, n°329, 5 novembre 1911.

42. « Ecatombi di proletari nelle ambe africane », *ibidem.*

43. « La risposta ? Eccola : se ti dicessi che sei un grullo, un baggiano, uno scimunito, un cervellaccio bacato, una carota, un popone, une bestia, sarebbe lo stesso che non ti dicessi nulla, poiché per definire lo stato fetosamente melenso della tua mentalità – che è poi quella di quasi tutti i patriottardi – bisognerebbe che ti scaraventassi addosso tutti quei termini del dizionario che designano le varie forme e le infinite graduazioni dell'atrofia cerebrale, dalla bischeroide acuta, che rappresenta il primo stadio dell'imbecillità, al più profondo e monotono idiotismo. Sei contento ora ? Io no, vedi, vorrei che, invece di venir tu a sbrodolar insensatezze, mandasti a prender le difese dei ladri e dei briganti quegli altri patriottardi che la sanno un po' più lunga di te, quegli italianissimi dai gravi pensieri e dalle sentenze quarantottesche, che ritirano le corna nel guscio, e mandano avanti dei poveri scimuniti come te a far là figura di babbei. », « Il lato comico della guerra », *La Battaglia,* a.VIII, n°327, 22 octobre 1911.

44. On trouve un écho de ces reproches dans BANDONI, Angelo, « Contro l'impresa tripolina", *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911.

fin tragique de la manifestation patriotique du 20 septembre 1898 à São Paulo, lorsque Polinice Mattei est tué par des manifestants patriotes, renforce la haine des anarchistes envers l'idée de patrie telle qu'elle est généralement véhiculée[45].

Dans le même temps, les anarchistes italiens de São Paulo expriment fréquemment leur attachement à l'Italie. Gigi Damiani donne sa définition de la patrie :

> Parce que je t'aime, petite cour qui m'a vu faire mes premiers pas, parce que je ne peux pas oublier les premiers traits d'horizons que j'ai fixés, les prêtres des idéaux rancis décrètent que malgré mon internationalisme, je reste un amoureux de ma patrie.
>
> Je ne nie pas que je puisse éprouver du plaisir à revoir un jour ou l'autre l'horizon et la petite cour en question mais je n'en éprouve pas pour autant de la nostalgie pour la patrie telle qu'ils la conçoivent[46].

La colonie italienne de São Paulo est souvent victime de l'ironie cinglante des rédacteurs anarchistes[47]. En 1911, au moment de la guerre coloniale, le ton est particulièrement caustique :

> Seules ces canailles d'anarchistes et de socialistes se prononcent contre la guerre. Il est superflu de dire que ces anarchistes et ces socialistes sont à la solde du grand Sultan… Heureusement, le gros de la colonie italienne, des revendeurs de billets de loterie aux capitaines de la garde et aux officiers de justice, la partie la meilleure de la colonie, la plus intelligente, la plus consciente, les cireurs de chaussures, les marchands de bananes, les adorateurs d'eau-de-vie… la véritable colonie italienne ne se laisse pas embobiner par les belles paroles du sentimentalisme anarcho-socialiste, qui pleure sur le sort des Arabes en empochant les piastres turques. Dans les tavernes, elle crie à l'unisson : vive la dignité italienne ! À bas l'anarchie[48] !

Avec la mauvaise foi qui caractérise presque tous les représentants diplomatiques rencontrés jusqu'ici, le consul d'Italie se fait l'écho des tensions existant à São Paulo entre Turcs et Italiens et des rumeurs qui font des anarchistes les alliés des Turcs :

---

45. Gigi Damiani est l'auteur de presque tous les articles à propos du 20 septembre. DAMIANI, Gigi, « La patria è una finzione », *La Battaglia,* a.III, n°100, 11 novembre 1906. « 1898. XX settembre 1908", *La Battaglia,* a.V, n°185, 20 septembre 1908. DAMIANI, Gigi, « In tema commemorativo », *La Battaglia,* a.VII, n°274, 23 septembre 1910, AUSONIO ACRATE [pseudonyme de Gigi Damiani], « Viva… la faccia tosta », *La Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°370, 22 septembre 1912. DAMIANI, Gigi, « La rivincita degli assassini », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913.

46. « Perché io t'amo piccolo cortile in cui mossi i primi passi, perché io non posso dimenticare i primi lembi d'orizzonte che fissai, decretano i sacerdoti degli ideali rancidi, ch'io, ad onta di tutto il mio internazionalismo, resto un innamorato della patria… mia. Ora, ch'io possa sentir piacere nel rivedere, oggi o domani, quei tali lembi d'orizzonte e quel tal cortile, non nego, ma ch'io poi senta la nostalgia della patria com'essi la intendono, questa non gliela concedo. » DAMIANI, Gigi, « Riflessioni d'uno spregiudicato su d'una cosa assai… pregiudicata », *La Terza Roma,* 20 septembre 1901.

47. Voici la définition que donne *La Battaglia* de la colonie italienne : « Per colonia italiana oggi non s'intende più l'insieme degli italiani, ma i più seletti fra gl'italiani, le teste forti della colonia, i più intelligenti, i più fortunati, l'élite, insomma tutte le persone oneste e dabbene." Cette définition est suivie d'une série de portraits d'escrocs, de magouilleurs, de voleurs. « L'élite colendissima della colonia italiana », *La Battaglia,* a.IV, n°136, 8 septembre 1907.

48. « Contro la guerra sono soltanto quelle canaglie degli anarchici e dei socialisti. I quali anarchici e socialisti, è superfluo dirlo, vivono e si agitano agli stipendi del gran Sultano… Felicemente il grosso della colonia italiana, da «vendedores do jogo do bicho», ai capitani della guardia, agli ufficiali di giustizia ; tutta la parte migliore della colonia, la parte più intelligente e cosciente i lustrascarpe, i commercianti di banane, gli adoratori della pinga… la vera e propria colonia italiana non si lascia abbindolare dalle sdolcinature del sentimentalismo anarchico-socialista – che piange gli arabi intascando le piastre turche – ed unisona per le taverne grida : viva la dignità italiana ! Vivaaaa ! Abbasso l'anarchia ! Abbasso ! » L'UOMO CHE RIDE, « Quelli che sono per la guerra », *La Battaglia,* a.VIII, n°336, 7 janvier 1912.

> À São Paulo, la guerre contre la Turquie a grandement exacerbé le patriotisme de cette communauté nombreuse, et a également provoqué quelques incidents entre Italiens et Turcs (dans cette ville habitent entre quinze et vingt mille Syriens, sujets ottomans). Par conséquent, les anarchistes italiens et espagnols, profitant de la circonstance et forts de l'appui financier des Turcs, qui sont presque tous commerçants, petits ou grands, voulaient organiser une manifestation contre la guerre le 11 de ce mois. La police, que j'ai avertie, mais qui était au courant par d'autres biais, a interdit la manifestation et a procédé à l'arrestation préventive de vingt-deux des agitateurs les plus connus[49].

La hantise d'un attentat anarchiste resurgit à cette occasion. Le consul rapporte en effet que suite à l'interdiction de la manifestation contre la guerre avec la Turquie, les anarchistes auraient projeté un attentat contre sa Majesté le roi d'Italie, en signe de représailles, et peut-être même contre sa propre personne. Le consul affirme avoir deux sources d'information différentes, un haut dignitaire de la franc-maçonnerie et deux prêtres[50]. Si cette nouvelle était parvenue aux oreilles de Ristori et des anarchistes, on imagine à quel flot d'invectives auraient pu être exposés prêtres, francs-maçons et consul…

Cette affaire de la guerre de Libye est d'autant plus complexe que la colonie italienne y voit un moyen de compenser le rejet dont elle fait l'objet de la part des Brésiliens. À plusieurs reprises, *La Battaglia* avait abordé le thème de la xénophobie des Brésiliens et en particulier de leur haine de l'Italien, le *carcamano*[51]. Ce thème revient au moment de la guerre de Libye, dans un long article écrit par Ristori, en réponse aux critiques adressées à *La Battaglia* à cause de son attitude face à la guerre. Certains Italiens, opposés à la guerre en leur for intérieur, pensent en effet qu'il est nécessaire, en public, « d'approuver l'action du gouvernement italien pour ne pas donner gain de cause aux Brésiliens qui [les] haïssent et [les] traitent de bandits[52]». Ristori entreprend dans cet article d'expliquer pourquoi les Brésiliens haïssent les Italiens[53]. En substance, (l'article remplit pratiquement une page du journal), c'est parce que les Italiens s'abaissent aux besognes les plus viles, acceptent toutes les humiliations, adoptent une attitude servile

49. « In San Paolo la guerra contro la Turchia eccitò grandemente il patriottismo di questa numerosa colonia, e provocò anche piccoli incidenti fra italiani e turchi (in questa città dimorano dai 15 ai 20 mila siriaci, sudditi ottomani) perciò gli anarchici italiani e spagnuoli, valendosi della circostanza speciale e forti dell'appoggio pecuniario dei turchi, che sono quasi tutti piccoli od importanti commercianti, volevano tentare una dimostrazione contro la guerra il giorno 11 corrente. La polizia, da me avvertita, e conscia della cosa per notizie anche d'altro lato, proibì la dimostrazione ed operò l'arresto preventivo di 22 dei più conosciuti agitatori. » Consul de São Paulo au MAE, São Paulo, 23 novembre 1911, ASMAE, Serie Z, b.49, fasc. 909 Brasile.

50. Consul de São Paulo au MAE, São Paulo, 23 novembre 1911, ASMAE, Serie Z, b.49, fasc. 909 Brasile.

51. CERCHIAI, Alessandro, « Va fuori straniero », *La Battaglia,* a.IV, n°168, 17 mai 1908, DAMIANI, Gigi, « O carcamano », *La Battaglia,* a.VII, n°301, 9 avril 1911, POLINICE, « Ferocie giacobine », *La Battaglia,* a.VIII, n°320, 3 septembre 1911. Le thème revient dans un journal plus tardif à propos de la police : « La polizia di questo paese si scappella davanti un tedesco, fa mille moine ad un francese, si cala le brache se così vuole un marinaio inglese ubbriaco, ma quando s'imbatte in un italiano, specie se operaio, allora si vendica di tutte le scappellate, calate di brache ed inchini che ha dovuto ingoiare e povero il cristo *carcamano* che gli capita tra le unghie. » « Gesta brigantesca della polizia paolistana », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°12, 6 juin 1914.

52. « …pubblicamente, almeno, è conveniente approvare l'azione del governo italiano per non darla vinta ai brasiliani che ci odiano e ci chiamano banditi. » IO [pseudonyme d'Oreste Ristori], « La vigliaccheria traboccante della psiche guerrafondaia », *La Battaglia,* a.VII, n°335, 31 décembre 1911.

53. « Pourquoi les Brésiliens nous haïssent-ils ? » est l'un des nombreux sous-titres de l'article de Ristori : « I ragionamenti dei nostri cafoni in favore della guerra. Una questione di dignità !… – Una dose di tripofilismo come reazione all'odio dei brasiliani ! – Perché i brasiliani ci odiano ? – Cos'è che ha sviluppato quest'odio ? – Su, su, diciamola tutta questa vergognosa verità. », « La vigliaccheria traboccante della psiche guerrafondaia », *La Battaglia,* a.VII, n°335, 31 décembre 1911.

et obséquieuse à l'égard des patrons. Selon Ristori, cette situation se retrouve non seulement au Brésil, mais dans tous les pays où les Italiens ont immigré :

> Comment peut-on éprouver de la sympathie, du respect pour cette population obséquieuse et servile ?
>
> Seuls ont droit au respect ceux qui s'en rendent dignes, qui savent le sauvegarder et l'imposer. […]
>
> Celui qui s'humilie, qui se couche, s'incline ou s'avilit, est une bête qui n'engendre que la colère et le dégoût.
>
> C'est précisément le cas de l'Italien.
>
> La bête qui s'adapte à tout et supporte tout, c'est l'Italien.
>
> Le fouet et les insultes sont une pitance quotidienne que seul l'Italien peut digérer comme s'il avait un estomac d'autruche.
>
> Les horreurs des *fazendas* ont indigné tout le monde, sauf l'Italien.
>
> Les Espagnols, qui pourtant sont beaucoup moins nombreux, ont su se faire respecter dans l'enfer des *fazendas,* bien plus que n'a su le faire l'Italien.
>
> Les Japonais, après une expérience de quelques mois, ont déserté massivement ces bagnes. Ils ont fait comprendre à leurs patrons que cette vie n'est pas faite pour eux. Mais la patience bovine des Italiens, leur capacité à s'adapter, leur servilité, leur résignation sont proverbiales [54].

On retrouve ici une critique rencontrée de façon permanente dans les journaux anarchistes de São Paulo quant à l'apathie des Italiens. L'amertume qui transparaît dans ce texte est d'autant plus grande que la publication de cet article advient au moment où Ristori quitte définitivement le journal et renonce à toute activité politique. Ristori explique son geste dans un numéro de *La Battaglia* paru à la fin de l'année 1911 :

> Les motifs qui m'ont conduit à me retirer spontanément de la bataille politique, et en particulier du journalisme, sont simples et brefs :
>
> Je n'ai plus aucune confiance en l'émancipation du prolétariat et en la solution possible des grands problèmes sociaux qui constituent un sujet d'étude pour quelques penseurs passionnés et sincères.
>
> Les illusions d'autrefois quant aux bons résultats de la propagande et de l'éducation au sein des classes laborieuses ont complètement disparu de mon esprit. Il n'y reste désormais que l'amertume d'une horrible tromperie et l'impression froide et désolante de la terrible réalité [55].

54. « Come si può sentire della simpatia, del rispetto per quell'elemento ossequiente e servile ? Al rispetto hanno diritto solo quelli che se ne rendono degni, quelli che sanno salvaguardarlo ed imporlo. […] Colui che si umilia, che si accuccia o s'inchina o si degrada, è una bestia che solo mette collera e schifo. È precisamente il caso dell'italiano. La bestia che a tutto si adatta e tutto sopporta, è l'italiano. Il *chicote* e gl'insulti sono la pietanza quotidiana che solo l'italiano ingerisce con stomaco di struzzo. Gli orrori delle *fazendas* hanno indignato tutti – fuorché l'italiano. Gli spagnuoli, che pure sono in numero molto inferiore, hanno saputo farsi rispettare nelle bolgie delle *fazendas,* ben più dell'italiano. […] I giapponesi, dopo un esperimento di pochi mesi, hanno disertato in massa quei bagni penali. Hanno fatto comprendere ai proprii padroni che quella vita non era adatta per loro. Ma la bovina pazienza degli italiani, lo spirito di adattamento, di servilismo, di rassegnazione degl'italiani è proverbiale. » *Ibidem.*

55. « I motivi che mi hanno indotto a questa spontanea ritirata dal campo di lotta, ed in particolar modo dal giornalismo, sono semplici e brevi : Io non ho più alcuna fiducia nell'emancipazione del proletariato e nella soluzione dei grandi problemi sociali che costituiscono uno speciale soggetto di studio per pochi pensatori appassionati e sinceri. Le illusioni di un tempo circa i buoni risultati della propaganda e dell'educazione in mezzo alle classi lavoratrici sono completamente scomparse dall'animo mio. Non vi resta ormai che l'amarezza di un atroce disinganno, che l'impressione fredda e desolante di una tremenda realtà di cose. » RISTORI, Oreste,

Ristori affirme que la guerre de Libye et l'enthousiasme avec lequel les Italiens de São Paulo l'ont accueillie lui ont ôté le dernier espoir qu'il mettait encore en eux, alors qu'il n'espérait déjà plus rien de « l'élément indigène qu'[il] considérait absolument incapable de se former un caractère et de percevoir une idée[56]». En réalité, les doutes de Ristori apparaissent dans le journal bien avant la guerre de Libye et les bruyantes manifestations patriotiques des Italiens de São Paulo. L'exemple le plus frappant date du mois de février 1911 lorsque Ristori commente un article qui veut démontrer que le peuple est indigne d'émancipation[57].

Le départ de Ristori est commenté par de nombreuses personnes. Gigi Damiani, qui prend la tête de *La Battaglia,* s'en étonne mais affirme que le départ de Ristori ne change rien à la direction du journal[58]. Alessandro Cerchiai, qui quitte lui aussi momentanément le journal pour se rendre en Argentine[59], manifeste sa peine de voir partir Ristori, rend hommage à son œuvre et annonce que, quant à lui, il continue à se battre, malgré la lassitude de plus de sept années de travail assidu consacré à la propagande anarchiste[60]. Chez les camarades de l'intérieur de l'État de São Paulo, c'est la surprise et le regret qui dominent toutes les réactions[61].

Ristori ne se manifeste plus dans la presse anarchiste. On retrouve toutefois son nom dans *La Battaglia,* à l'occasion de conférences qu'il tient à São Paulo[62], lorsqu'il publie, à compte d'auteur, un ouvrage anticlérical[63], et à propos d'un contentieux financier entre lui et le journal[64]. Son nom apparaît encore en 1914 dans un communiqué que Damiani et Cerchiai publient dans l'*Avanti !* à propos d'un bruit qui court annonçant la reparution de *La Battaglia*[65]et en 1917, lorsqu'un journal, *A União,* exhume l'affaire Idalina et qu'une

« Lasciando il giornale. Ai compagni, agli amici, agli abbonati », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911. Il faut remarquer que cet événement est rarement rapporté par les auteurs qui se sont intéressé à l'anarchisme au Brésil étant donné que les collections de *La Battaglia* à l'IISG et à Campinas ne contiennent pas le n°335. Leonardo Bettini l'évoque à travers des articles plus tardifs. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 71.

56. « Non speravo nulla dall'elemento indigeno che consideravo incapace di formarsi un carattere e di percepire un'idea. » RISTORI, Oreste, « Lasciando il giornale. Ai compagni, agli amici, agli abbonati », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911.

57. IO [pseudonyme de Ristori], « Questione di scetticismo », *La Battaglia,* a.VII, n°292, 12 février 1911. Ristori commente deux articles signé Un dottore, parus sous le titre « Il popolo è indegno di emancipazione », *La Battaglia,* a.VII, n°291, 5 février 1911 et n°292, 12 février 1911.

58. DAMIANI, Gigi, « Avviso importante », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911 et « Poche parole (Assumendo la direzione del giornale) », *La Battaglia,* a.VIII, n°336, 7 janvier 1912.

59. Cerchiai passe quelque temps en Argentine d'où il envoie quelques correspondances au journal. Voir CERCHIAI, Alessandro, « La reazione argentina ed i suoi effetti sul movimento anarchico. Buenos Aires, febbraio 1912 » et « L'uccellaccio nero. Santa Fé, 13-3-1912 », *La Battaglia,* a.VIII, n°348, 30 mars 1912.

60. CERCHIAI, Alessandro, « Viva l'anarchia ! A Oreste Ristori », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911.

61. FRIGERIO, Pietro, « La mia opinione », *La Battaglia,* a.VIII, n°336, 7 janvier 1912. Voir aussi « Corrispondenze », *La Battaglia,* a.VIII, n°337, 14 janvier 1912 et n°338, 21 janvier 1912.

62. « Risultato della sottoscrizione fatta circolare per coprire le spese incontrate per le quattro conferenze tenute da O. Ristori, nel salone Celso Garcia in occasione della cosiddetta SETTIMANA SANTA », *La Battaglia,* a.VIII, n°351, 20 avril 1912.

63. La maison d'édition Mercedes Gomes Ristori, (Mercedes Gomes est la compagne d'Oreste Ristori) publie un opuscule intitulé *Gesù non è mai esistito.* « Importante pubblicazione », *La Battaglia,* a.VIII, n°355, 26 mai 1912.

64. « Per la *Barricata* », *La Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°368, 8 septembre 1912. Son dernier texte paru dans un périodique anarchiste est un hommage à Alessandro Cerchiai. Ristori est sollicité par la revue *Quaderni della Libertà* de São Paulo qui consacre un numéro entier à Cerchiai, à l'occasion de sa mort, survenue en octobre 1935. RISTORI, Oreste, « Omaggio a Cerchiai », *Quaderni della Libertà,* n°5, 1936, p. 29.

65. DAMIANI, Gigi, CERCHIAI, Alessandro, « Comunicato. Agli anarchici », *Avanti !,* n°13, 25 juillet 1914.

mise au point s'impose [66] et en 1919, lors d'une arrestation qu'il subit à Buenos Aires [67]. La fin de l'existence de Ristori est aussi mouvementée que le début. Le dossier Ristori au CPC en livre quelques bribes [68] et contient un document annonçant la triste fin de Ristori, fusillé par les fascistes en décembre 1943 [69].

III.3.3 *La Barricata*

Après le départ de Ristori, Damiani assume seul la direction du journal, puis en partage la responsabilité avec Cerchiai, lorsque celui-ci revient d'Argentine [70]. Le journal garde encore quelque temps le même nom, puis est obligé d'en changer : il devient *La Barricata* [71]. En effet, le nom de *La Battaglia* est lié à la personnalité d'Oreste Ristori, et s'il a quitté définitivement le journal, Ristori en est encore juridiquement responsable. De plus, les rédacteurs refusent désormais que le journal soit le reflet d'un petit groupe d'individus, et veulent confier l'administration et la responsabilité du journal à un groupe plus large [72]. Par ailleurs, le renom de *La Battaglia* est entaché, au niveau international, par les bruits qu'a répandus un journal de Barcelone sur le compte de Ristori et de *La Battaglia* [73]. *La Barricata,* conserve cependant la numérotation de *La Battaglia,* ainsi que les caractères typographiques et l'en-tête.

Après le changement de nom [74], le journal publie encore une vingtaine de numéros sans changements majeurs et parvient à relever le défi de maintenir en vie le journal

66. « Neppure il Ristori (le cui faccende, siano quali siano, non ci riguardano, poiché da più anni non abbiamo rapporti secolui e perché noi non siamo avvocati di cause commerciali) è in prigione. », « Se la finissero un po' ?! », *Guerra Sociale,* a.III, n°43, 24 mars 1917. Sur la reprise de l'histoire de l'Idalina, voir aussi « Prese in giro. Si riparla dell'Idalina », *Guerra Sociale,* São Paulo, a.III, n°41, 3 mars 1917.

67. Il était alors directeur du journal *O Burro* de Buenos Aires. Il a été arrêté par la police lors d'une grève de typographes et a été déporté à l'île Martin Garcia. Celui qui rapporte la nouvelle aux camarades de São Paulo rend hommage à Ristori et à son travail acharné pour la propagande. FINETTI ACQUAVIVA, « Vigliaccheria », *Germinal !,* São Paulo, a.I, n°8, 7 juin 1919.

68. Ristori est en Argentine en 1917, Il en est expulsé en juillet 1919, mais il s'enfuit du bateau, vraisemblablement pour revenir à São Paulo. Le consulat de cette ville le rapatrie de force en mai 1936. Le bruit court alors que Ristori se serait rendu en Espagne. En fait, il erre misérablement dans tous les ports d'Europe, à Livourne, à Marseille, au Havre, à Bordeaux, à Anvers, cherchant désespérément à s'embarquer pour le Brésil, où il a laissé sa compagne Mercedes Gomes. Il effectue deux séjours assez longs à Paris, et c'est de là qu'il est à nouveau rapatrié pour l'Italie en 1940. ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori. Voir aussi à l'IISG, Archives Ugo Fedeli, n°135, les lettres de Giovanelli et Fancello, adressées à Francesco Marino en 1953, puis communiquées à Ugo Fedeli.

69. Préfecture de Florence au ministère de l'Intérieur, 3 décembre 1943, ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.

70. CERCHIAI, Alessandro et DAMIANI, Gigi, « Per la Battaglia », *La Battaglia,* a.VIII, n°349, 6 avril 1912.

71. DAMIANI, Gigi et CERCHIAI, Alessandro, « Ai compagni e agli abbonati », *La Battaglia,* a.VIII, n°367, 1er septembre 1912.

72. « La Barricata », *la Barricata,* a.VIII (della *Battaglia),* n°368, 8 septembre 1912.

73. Ugo Fedeli rapporte ces faits dans sa biographie de Gigi Damiani. Un certain J. Fernandez Monteiro accuse Ristori d'avoir détourné l'argent d'une soucription en faveur des révolutionnaires mexicains, souscription que *La Battaglia* n'a en réalité jamais lancée, et affirme que *La Battaglia* n'a jamais été un journal anarchiste étant donné qu'il s'est beaucoup consacré à la lutte anticléricale. Ces accusations paraissent dans le journal *Tierra y Libertad* de Barcelone. Damiani et Cerchiai rétablissent la vérité dans un article publié par *Il Risveglio* de Genève, a.XIII, n°339, 17 août 1912. Fedeli reproduit ce texte. FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Forlì, Edizioni L'Antistato, 1954, p. 22-23.

74. Au moment où le journal change de nom, un fonctionnaire de police se charge de faire un rapport sur le groupe anarchiste « La Barricata ». ACS, Direzione Generale di Pubblica Sicurezza, G1, b.1, Brasile, São Paulo, « Gruppo anarchico la Barricata, agosto-settembre 1912 ». Ce rapport, en fait une liste d'une douzaine de noms accompagnés de données biographiques sommaires, n'est pas entièrement fiable puisqu'il fait figurer Ristori comme membre du groupe. Figurent également les noms de Luigi Damiani, Alessandro Cerchiai, Tobia Boni, Angelo Bandoni, Giuseppe Cioci, Giovanni Ferrari, Federico Gudini, Luigi Giusti, Sante Barbieri, Guido Monachesi, Ferdinando Alò et Scipione Del Moro. L'auteur du rapport est vraisemblablement le cavalier Perilli,

anarchiste sans Oreste Ristori dont la popularité, largement entretenue par ses tournées de propagande, a joué un grand rôle dans l'existence du journal. Sante Barbieri et Alessandro Cerchiai assurent à leur tour des conférences de propagande à l'intérieur de l'État de São Paulo[75].

III.3.4 La grève des *fazendas*

Quelques grèves avaient éclaté dans certaines *fazendas* en 1911 et 1912[76]et au début de l'année 1913[77], mais le mouvement de protestation des travailleurs agricoles prend une grande ampleur en avril et mai 1913, dans les *fazendas* de Ribeirão Preto[78]. Les raisons de cette grève sont expliquées dans un article de *La Barricata* qui décrit et dénonce les tristes conditions de vie auxquelles sont soumis les colons. Chiffres à l'appui, l'auteur de l'article montre combien la situation des colons est désastreuse : ils ne peuvent plus cultiver de céréales dans les plantations de café et doivent donc acheter le riz, les haricots et le maïs nécessaires à leur consommation, ils sont contraints d'exécuter des travaux supplémentaires sur les terres du *fazendeiro,* entretien des pâturages et des haies, leurs ressources financières sont très maigres et ne suffisent pas à nourrir leurs nombreuses familles[79]. Pour faire cesser la grève, le *fazendeiro* Schmidt « un va-nus-pieds allemand arrivé ici démuni de tout, qui s'est à présent enrichi à la sueur de ses anciens compagnons d'esclavage[80]» retire sa garantie auprès de tous les magasins d'alimentation où se servent les colons[81]La police se met du côté des fazendeiros en menaçant d'expulsion les colons qui font grève comme le leur permet la loi d'expulsion des étrangers[82].

Le mouvement atteint de grandes proportions et dure plusieurs semaines[83]car les colons ont « choisi de mourir dans la lutte plutôt que de mourir de faim[84]». Mais ils

venu remplacer Alliata-Bronner, tombé en disgrâce. Ministère de l'Intérieur au MAE, Rome, 19 décembre 1911, ASMAE, Serie Z, b.49, fasc. Brasile.

75. « Giro di riscossione e di propaganda », *La Battaglia,* n°369, 15 septembre 1912. Voir aussi le numéro suivant.

76. « L'ora dei coloni dopo la valorizzazioe del caffè », *La Battaglia,* a.VIII, n°310, 25 juin 1911. « La schiavitù dei coloni. Un primo risveglio nelle fazendas », *La Battaglia,* a.VIII, n°313, 16 juillet 1911. Grève à Bragança, "Bagliori di risurrezione », *La Battaglia,* a.VIII, n°314, 23 juillet 1911. « La fine dello sciopero generale dei coloni di Bragança », *La Battaglia,* a.VIII, n°315, 30 juillet 1911. « Greve de Iracema », *La Battaglia,* a.VIII, n°354, 18 mai 1912. « Gli scioperi in S. Paolo e nell'interno. Guariroba », *La Battaglia,* a.VIII, n°357, 15 juin 1912. « L'agitazione dei coloni », *La Battaglia,* a.VIII, n°358, 22 juin 1912. Voir aussi DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editôra Alfa-Omega, 2a edição, 1977, p. 272. Voir encore LINHARES, Hermínio, *Contribuição á história das lutas sociais no Brasil,* p. 54. L'auteur évoque une grève à Campinas dans les *fazendas* Chapadão, Tapera et Araci, en 1911. HALL, Michael, M., ALIER, Verena Martinez, « Greves de colonos na primeira República », II Seminário de relaçoes de trabalho e movimentos sociais, CEDEC, São Paulo, 17-19 mai 1979, photocopies.

77. ACRATIBIS, « Per i martiri delle fazendas », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°382, 4 janvier 1913, G. D., « Ai coloni », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°383, 15 janvier 1913, G. D., « L'agitazione dei coloni e gli anarchici », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°387, 2 mars 1913.

78. « Revolta dos colonos em Ribeirão Preto », « I coloni alla riscossa », *La Barricata/Germinal !,* 1er mai 1913.

79. UNO CHE C'È NEL MEZZO, « Lo sciopero dei coloni », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°396, 10 mai 1913.

80. « uno scalzacane tedesco venuto qui scalzo e nudo, e ora arricchito coi sudori dei suoi antichi compagni di schiavitù. » *Ibidem.*

81. « Il fazendeiro Schmidt ha […] tolto la garanzia pei suoi coloni in tutti i magazzini, decisione che vuol dire, tradotta in tutti i modi e in tutte le lingue, o sottomettersi o morire di fame. » *Ibidem.*

82. « Revolta dos colonos em Ribeirão Preto », « I coloni alla riscossa », *La Barricata/Germinal !,* 1er mai 1913, ACRATIBIS, « Hanno ragione loro », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°398, 24 mai 1913.

83. GRACO, « Greve de colonos em Ribeirão Preto. A revolta vai tomando maiores proporções », *Germinal !,* a.I, n°7, 10 mai 1913.

84. « Revolta dos colonos em Ribeirão Preto », *La Barricata/Germinal !,* 1er mai 1913.

finissent par se rendre de peur de perdre une année entière de salaire[85] et acceptent de reprendre le travail, parfois dans des conditions encore plus défavorables pour eux[86]. Certains préfèrent partir[87]. De nombreuses familles arrivent à la gare de São Paulo. Le spectacle de leur arrivée est « tristement émouvant » : les vêtements en haillons, le teint cadavérique, les yeux éteints, la barbe et les cheveux hirsutes, d'une seule couleur, "la couleur terreuse et indéfinissable de ceux qui ont passé des années entières à travailler du matin au soir dans les plantations de café. » Ils n'ont avec eux qu'un maigre bagage, un petit sac rempli de guenilles, tout ce qui reste de ce qu'ils avaient emporté avec eux en émigrant. Lorsqu'on leur demande s'ils désirent se fixer à São Paulo ou rentrer en Italie, « ils répondent à grands cris, en agitant leurs chapeaux : Rentrer en Italie ! Rentrer en Italie[88] ! »

La majorité des colons de Ribeirão Preto étant italiens, les familles sont accueillies par le consul d'Italie, « seul, abandonné, fui comme un lépreux par les cavaliers, les commandeurs » qui ne reçoivent que « les charlatans qui viennent vendre leurs belles paroles au gouvernement brésilien et qui viennent parfois vendre la peau de leurs compatriotes ». Même l'« incomparable bouffon qui préside la *Dante Alighieri* n'est pas venu attendre "notre peuple"[89] ».

Le socialiste Antonio Piccarolo[90] est une autre victime de l'ironie des rédacteurs anarchistes[91]. En effet, l'analyse qu'il fait de la grève des *fazendas* est bien différente de celle des anarchistes de *La Barricata*. Ceux-ci ne peuvent que décrier Piccarolo pour son paternalisme envers les colons, son réformisme et sa bienveillance à l'égard des capitalistes. Si Piccarolo se réjouit du calme dans lequel s'est déroulée cette grève et s'il voit dans l'échec et la désillusion qu'ont connus les grévistes la possibilité de « se soustraire à l'influence délétère de ses prétendus tuteurs et maîtres qui, en réalité, sont, ici comme en Italie et dans tous les pays, ses pires ennemis[92] », les anarchistes déplorent le manque de solidarité entre le prolétariat rural et le prolétariat urbain[93].

85. ACRATIBIS, « La sconfitta dei coloni », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°397, 17 mai 1913.

86. UNO CHE SA, « Dopo la sconfitta… della giustizia", *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°398, 24 mai 1913.

87. « Efeitos da greve dos colonos de Ribeirão Preto », *Germinal !,* a.I, n°10, 24 ami 1913.

88. « Manifesto aos povos de todos os países. Em prol dos princípios de humanidade. Epilogo da greve dos colonos em Ribeirão Preto », *Germinal !,* a.I, n°11, 31 mai 1913.

89. « Questa volta il console era solo, abbandonato, sfuggito dai cavalieri e dai commendatori come un lebbroso. » « Essi vanno soltanto a ricevere i lestofanti che vengono a vendere al governo brasiliano le loro chiacchiere e qualche volta a vendere la pelle dei loro connazionali. » « Neppure quel buffone impareggiabile che presiede la Dante Alighieri c'era ad aspettare questa "nostra gente" ». ACRATIBIS, « Stirpe fecondatrice », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°398, 24 mai 1913.

90. Sur le personnage de Piccarolo, voir HECKER, Alexandre, *Um socialismo possível. A atuação de Antonio Piccarolo em São Paulo,* São Paulo, T. A. Queiroz Editor, 1989.

91. Ceux-ci utilisent son patronyme comme un nom commun : *piccarolo :* « Non è mancato qualche *piccarolo* che per moneta sonante ha compiuto l'atto eroico di prendere la difesa degli schiavisti… Che volete ? La fame ed i vizi spingono a molte bassezze. » g. d., « In pieno manicomio criminale. Immigrazione, carestia e… espulsioni », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°390, 23 mars 1913. Un procédé semblable est utilisé pour Matarazzo, dont le nom se transforme en Materazzo (matelas). On trouve aussi *matarazzo* pour désigner un matelas. « 1° di Maggio », *La Battaglia,* a.V, n°213, 2 mai 1909. Quant à Adolfo Gordo, le député qui est à l'origine de la loi d'expulsion des étrangers, il devient Adolfo Magro. *gordo* veut dire gros en portugais. « Appunti », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°389, 16 mars 1913.

92. « Solo attraverso a queste disillusioni [la coscienza del proletariato] riesce a sottrarsi all'influenza deleteria di certi suoi tutori e maestri che, in realtà, sono qui, come in Italia, come in tutti i paesi, i suoi peggiori nemici. » PICCAROLO, Antonio, *La fisiologia di uno sciopero, Ribeirão Preto,* São Paulo, La rivista coloniale, 1913, p. 29.

93. UNO CHE SA, « Dopo la sconfitta… della giustizia », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°398, 24 mai 1913.

III.3.5 *La Barricata/Germinal*

En mars 1913, *La Barricata* subit une nouvelle transformation d'importance : *La Barricata* fusionne avec un journal anarchiste en langue portugaise qui est sur le point d'être créé, *Germinal.* Les deux périodiques paraissent simultanément, sur quatre pages, deux en italien, deux en portugais. Rodolfo Felipe, responsable de *Germinal,* devient aussi le responsable de *La Barricata.*

Le journal propose plusieurs explications à cette fusion. Il est décidé de faire profiter *Germinal* du réseau d'abonnés de *La Battaglia,* devenue *Barricata*[94]*.* Par ailleurs, un journal anarchiste rédigé par des Brésiliens de souche et non plus par des étrangers, sera davantage à l'abri d'éventuelles répressions policières et d'expulsions[95]. Enfin, les rédacteurs de *La Battaglia/Barricata* qui avait toujours été présentée comme « un périodique de langue italienne, écrit spécialement pour la propagande anarchiste auprès des Italiens du Brésil[96]», commencent à appréhender différemment le problème de la langue :

> Nous devons nous persuader que la nécessité de publier un journal dans la langue du pays est de plus en plus pressante. Dans ce pays d'immigrants, la langue portugaise, qui est la langue nationale des Brésiliens, fait fonction de langue véhiculaire. Et les nouvelles générations, les fils des colons originaires des diverses nations européennes, ne parlent déjà plus la langue de leurs pères. […]
>
> Le journal anarchiste rédigé dans la langue du pays obtiendra des résultats supérieurs à ceux qu'il a obtenus jusqu'à présent et servira à redonner à l'action anarchiste le développement et la vitalité qui lui sont nécessaires, en rappelant et en réunissant tous les bons camarades qui sont aujourd'hui divisés par de petits litiges personnels et par l'excès de spécialisation de leurs initiatives[97].

Mais la raison profonde de la fusion réside dans le fait que les rédacteurs de *La Barricata* n'ont plus ni le courage ni l'énergie de publier le journal et qu'il n'y a personne pour les remplacer :

> Nous en sommes arrivés à cette décision non pas parce que le manque de moyens empêchait la publication de deux hebdomadaires, mais parce qu'actuellement il manque des hommes qui puissent se consacrer exclusivement au journal et qui sachent ce qu'ils doivent faire. Par conséquent, la fusion n'est que temporaire[98].

94. *Germinal* est annoncé en janvier 1913, *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°383, 15 janvier 1913. La fusion est annoncée dans « Cose nostre », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°388, 8 mars 1913.

95. « *La Barricata* può essere da un momento all'altro soppressa poiché è un organo straniero, compilato da stranieri. Però con nome nuovo e redatto da brasiliani, essa continuerà le sue pubblicazioni. Il *Germinal* in fondo non sarà che un surrogato al nostro giornale, minacciato di essere spazzato via dalle raffiche reazionarie. » « Cose nostre », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia*) n°387, 2 mars 1913.

96. « *La Battaglia* è un periodico di lingua italiana, scritto particolarmente per la propaganda anarchica fra gl'Italiani in Brasile. » BANDONI, Angelo, « Contro l'impresa tripolina », *La Battaglia,* a.VIII, n°335, 31 décembre 1911.

97. « Dobbiamo persuaderci che la necessità di un organo nella lingua del paese si rende sempre più urgente. L'idioma portoghese ch'è la lingua nazionale dei brasiliani in questo paese di immigranti funziona da lingua ausiliare. E le nuove generazioni, i figli dei coloni provenienti dalle diverse nazioni europee, già più non parlano la lingua dei loro padri. […] Il giornale anarchico, redatto nella lingua del paese, otterrà vantaggi maggiori di quelli fino ad oggi ottenuti e servirà a ridare all'azione anarchica quello sviluppo e quella vitalità che ad essa è necessaria, richiamando e riunendo tutti i buoni compagni, oggi tenuti divisi da piccole quisquiglie personali e dello specializzarsi delle iniziative. » g. d., « Per la propaganda », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia*), n°388, 8 mars 1913.

98. « A questa risoluzione si venne non perché la mancanza di mezzi impedisse la pubblicazione di due settimanali, ma perché attualmente mancano uomini che si possano dedicare esclusivamente al giornale e con

Lorsque la relève est assurée, Damiani et Cerchiai quittent sans scrupule le journal. Gigi Damiani se rend en Italie[99], où il passe quelques mois[100]. Cerchiai quitte lui aussi *La Barricata,* sans éclat. Il lance un nouveau journal anarchiste en italien, *La Propaganda Libertaria,* qui voit le jour à la fin de l'année 1913, alors que *La Barricata/Germinal* paraît encore[101].

Au bout de deux mois de parution sous deux titres différents, cette solution ne satisfaisait plus l'équipe de rédaction en portugais :

> Nous publions actuellement un journal qui comporte deux titres, ce qui est assez ridicule, avec deux pages en italien et deux pages en portugais.
>
> Il est naturel et nécessaire de faire davantage de propagande en portugais, mais il est aussi utile de publier quelques articles en italien, principalement parce qu'à l'intérieur de cet État, il y a beaucoup de travailleurs qui ne comprennent que l'idiome de Dante.
>
> Voilà pourquoi nous avons fait un journal en deux langues. L'expérience est venue nous montrer que cette solution n'est pas viable et ne satisfait personne. […]
>
> Le mieux serait de publier quatre pages de *Germinal* avec un supplément de deux pages en italien.
>
> Telle est notre idée[102].

La proposition est discutée pendant plusieurs semaines[103], jusqu'au moment où un camarade italien, qui signe sous le pseudonyme de Lucifero, exprime son sentiment. Pour lui, il n'est plus nécessaire de publier conjointement *La Barricata* et *Germinal* parce que *Germinal* est maintenant connu partout, autant que *La Barricata,* mais surtout parce que la qualité du journal en italien n'est pas suffisante :

> Les camarades qui rédigeaient *La Barricata* ont dû ménager une pause dans leur activité pour raison de force majeure : l'un à cause de sa santé, l'autre par épuisement… momentané, d'autres encore – et il y a beaucoup de camarades à São Paulo et à l'intérieur de l'État qui savent réellement écrire ! – parce qu'ils ne veulent pas en entendre parler…
>
> Mais nous, têtus, par simple désir de voir publier ces deux pages en italien, nous ne nous rendons pas compte que nous faisons pitié même aux Chinois qui sont venus dans cette ville pour produire des éventails de papier coloré.
>
> Je vous exhorte, au nom du bon sens : cessons d'écrire ces deux pages en italien. Que ceux qui ont la volonté et l'inspiration pour écrire dans cette langue continuent à le faire, mais pas dans les articles de fonds ni sous un entête grand comme un quart de page. Qu'ils se contentent de ce que peut faire un ouvrier… en publiant sous le modeste titre de « section italienne ».
>
> Le reste, écrit dans la langue du pays, peut convenir…

---

cognizione di quello che devono fare. La fusione perciò non è che transitoria. » « Cose nostre », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°388, 8 mars 1913.

99. DAMIANI, Gigi, « Congedo », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia*), n°396, 10 mai 1913.

100. Son dossier au CPC nous apprend que Damiani arrive à Naples le 24 mai 1913, qu'il va dans les Abruzzes pour rendre visite à son père et qu'il embarque à Gênes le 3 septembre 1913. Il voyage avec sa compagne, Emma Menocchi-Ballerini. ACS, CPC, b.1601, fasc. Luigi Damiani.

101. Le nouveau périodique en italien est annoncé dans le n°406 de *La Barricata.*

102. « Aos camaradas », *Germinal,* n°9, 17 mai 1913. (original en portugais)

103. « Respondendo ao nosso apelo », *Germinal,* n°11, 31 mai 1913, n°12, 8 juin 1913, n°13, 15 juin 1913, n°15, 29 juin 1913, n°16, 6 juillet 1913.

> Moi je suis pour les journaux bien faits, sinon rien !… Quand ils ne correspondent pas à la hauteur de nos principes, il vaut mieux les faire disparaître[104] !…

Ces critiques s'adressent aux camarades qui avaient pris l'initiative de remplacer Damiani et Cerchiai dans le travail de rédaction du journal. Ces camarades entreprenants sont blessés par ces critiques :

> Tout le monde est prostré par la lâcheté qui a tout anéanti ; la dignité humaine, le sens d'une humanité piétinée qui n'a plus aucun poids sur la conscience des hommes.
>
> Et puis il y a des camarades qui, au lieu d'agir, nous accusent de ne pas savoir écrire. […] Nous ne rougissons pas du fait que nous ne savons pas écrire ; personne n'a pu subvenir à nos besoins et nous n'avons pas pu fréquenter les bancs de l'université.
>
> Nous avons connu trop tôt les peines d'un travail exténuant auquel nous avons dû nous soumettre pour gagner notre pain quotidien[105].

Malgré leur bonne volonté, *La Barricata* s'éteint peu à peu. Elle n'occupe bientôt plus qu'une page[106]ou une page et demie dans les derniers numéros pour disparaître totalement en août 1913[107]. En fait, *Germinal* ne survit pas non plus à l'expérience[108].

III.3.6 La langue dans les journaux

Le groupe *La Barricata/Germinal* représente deux journaux distincts, aussi bien par l'entête que par la langue, qui ont décidé de fusionner pour des raisons pratiques plutôt que par souci de bilinguisme[109]. Mais la presse anarchiste brésilienne présente bien

104. « I compagni che scrivevano *La Barricata* per forza maggiore dovettero fare una sosta alla loro attività, dovuto : uno a ragioni di salute, l'altro per esaurimento… momentaneo, altri ancora – e ce ne sono molti compagni in S. Paulo e in tutto l'interno dello Stato, che sanno scrivere sul serio ! – non vogliono saperne… Noi però da veri cocciuti, e solo per il gusto di voler due pagine di… parole *taglian* non ci accorgiamo di fare pietà ai… cinesi che ora sono venuti in questa città a coltivare i… ventaglini di carta colorata. Io vi esorto in nome del buon senso, in nome della sostanza, infine, in nome dei nostri principi di sana critica : smettiamo di scrivere quelle due pagine di parole italiane. Quelli che hanno buona volontà e vena di scrivere in questo "idioma gentile" continuino pure a farlo, ma non come articoli di Redazione, sotto una grande testata di un quarto di pagina. […] Facciano semplicemente dell'esercizio da operai… sotto un modesto titolo di Sezione italiana. Il rimanente, scritto nella lingua paesana, può andare… Io sono per i giornali ben fatti o niente !… Quando non corrispondono all'altezza dei nostri principii, meglio è strozzarli !… » LUCIFERO, « Siamo franchi », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°406, daté du 20 juillet 1913, publié le 3 août 1913.

105. « La vigliaccheria ha prostrato tutti, annientato tutto ; la dignità umana, il senso della propria umanità calpestata non ha più alcuna forza sulla coscienza degli uomini. E poi ci sono i compagni che, invece di far qualcosa, ci accusano di non saper scrivere. […] Non arrossiamo però per non saper scrivere ; nessuno ci ha potuto mantenere e noi non potemmo logorare i banchi dell'universitá. Troppo presto conoscemmo le fatiche del lavoro estenuante a cui ci assoggettammo per guadagnare il pane quotidiano. » RINATO, « Nel più libero paese del mondo », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia*), n°403, 29 juin 1913.

106. C'est le cas dans les n°399, 400 et 401.

107. Le n°407 est publié avec *Germinal* n°20 le 17 août 1913. Il s'agit en réalité du n°408 car, suite à une erreur de numérotation, le n°406 a paru deux fois, une fois avec *Germinal* n°18, le 20 juillet 1913 et une fois avec *Germinal* n°19, le 3 août 1913.

108. « Aos assinantes do *Germinal* », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913. « Balancete da administração do *Germinal* », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°5, 15 novembre 1913. FELIPE, Rodolfo, « Aos assinantes e contribuentes do *Germinal* », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°6, 17 décembre 1913.

109. En revanche, *Il Falegname/O Carpinteiro,* journal syndicaliste paraissant en 1905, déjà mentionné, est un véritable journal bilingue, aussi bien par l'entête que par le contenu.

d'autres cas de mélange des langues. *Il Diritto,* qui est publié à Curitiba où, contrairement à São Paulo, les italophones sont très peu nombreux, a la particularité d'être rédigé en portugais sous un titre italien. Certains journaux anarchistes italiens de São Paulo, comme *Il Risveglio* par exemple, offrent des rubriques en d'autres langues, portugais et espagnol. D'autres journaux ont vocation d'être plurilingues, avec cependant un titre unique. C'est le cas de *Palestra Social,* où l'italien prend le dessus au bout de quelques numéros, et du numéro unique *La Voz del Destierro.* On rencontre aussi des rubriques en italien dans les journaux publiés en portugais. C'est le cas dans *O Amigo do Povo,* qui considère que la rubrique italienne doit lui permettre d'atteindre un public plus vaste. La rédaction du journal renonce à cette rubrique au moment de l'affaire Donati, sans laisser apparaître toutefois de relation de cause à effet entre les deux événements :

> *O Amigo do Povo* diminue de format et abandonne la section italienne. Il y a beaucoup de journaux de propagande en italien, l'un d'eux est d'ailleurs publié dans cette ville-même. Et si, avec une section italienne, nous avions surtout l'intention d'assurer une meilleure diffusion de notre périodique, la raison d'être de cette section n'est pratiquement plus valable étant donné que nous avons constaté que de nombreux camarades refusent d'aider l'un ou l'autre des deux journaux, supposant qu'il existe entre eux une rivalité. Désormais, les camarades italiens n'hésiteront plus à aider notre journal, étant donné que la propagande auprès des éléments de langue portugaise est la plus nécessaire et qu'elle intéresse tout le monde[110].

Germinal ne partage pas exactement le point de vue de *O Amigo do Povo.* Pour le périodique italien, il est bien clair que chacun a son public :

> *Fiat lux !…* cela fait longtemps déjà que nous déplorions l'absence d'un organe capable de vaincre l'inertie du prolétariat brésilien, pour lequel, nous Italiens qui n'en connaissons pas très bien la langue, ni les habitudes, ne faisons absolument rien. […]
>
> *O Amigo do Povo* pour les Brésiliens, pour les Portugais, *Germinal* pour les Italiens ! sans vouloir nous retrancher dans un exclusivisme néfaste, nous sommes certains que c'est la condition *sine qua non* pour l'équilibre vital de nos journaux[111].

La rédaction de *Germinal* juge qu'il est normal de rédiger le journal en italien puisque c'est la langue que la plupart des rédacteurs manient avec le plus d'aisance, et surtout parce que le nombre des travailleurs émigrés lui semble « extraordinairement grand » et « principalement [celui] des paysans et ouvriers italiens, qui n'ont pas tellement de temps à perdre à apprendre le portugais ». Et *Germinal* ajoute que le nombre de journaux bourgeois qui « sont publiés quotidiennement en italien dans différents États du Brésil sont une preuve suffisante pour donner une idée de la population italienne qui y réside[112] ».

110. « Aos camaradas », *O Amigo do Povo,* a.I, n°13, 11 octobre 1902.

111. « Fiat lux !… è già da tempo che si deplorava, fra noi, la mancanza di un organo capace di vincere l'inerzia del proletariato brasiliano, pel quale, noi Italiani che non ne conosciamo troppo bene né la lingua, né i costumi, non facciamo assolutamente nulla. […] *O Amigo do Povo* pei brasiliani, pei portoghesi, *Germinal* per gli italiani ! senza volerci trincerare in un esclusivismo contro producente, assicuriamo che tale è la conditio sine qua non dell'equilibrio vitale dei giornali nostri. » « La settimana del cambio », *Germinal,* a.I, n°4, 5 avril 1902.

112. « …l'emigrazione degli stranieri è straordinariamente grande, e, principalmente dei contadini e operai italiani i quali non hanno troppo tempo da perdere nell'imparare la lingua. […] Anche solo il numero dei giornali borghesi – o semi – che si pubblicano quotidianamente in italiano e in diversi Stati del Brasile sono prova sufficiente per dare un'idea della popolazione italiana qui esistente. » Note de la rédaction à l'article de Carrard AUBAN, « Uno schiarimento », *Germinal,* a.II, n°4, 21 mars 1903.

Tous les anarchistes ne pensent pas ainsi. Au cours d'une réunion, convoquée spécialement pour parler du problème de la langue, les anarchistes de São Paulo parviennent à un compromis :

> Il a été décidé d'attacher une attention particulière à la propagande en langue portugaise et l'on compte sur le concours enthousiaste de nombreux camarades brésiliens et portugais. Quelques personnes désiraient que tous les efforts soient consacrés à la propagande en portugais : mais d'autres ayant démontré combien est nécessaire la propagande en langue italienne auprès des nombreux travailleurs qui parlent italien dans ce pays, il a été décidé d'un commun accord que *O Amigo do Povo* et *Germinal* continueraient d'être publiés tous les quinze jours, en alternance, et que tous les efforts seraient faits pour qu'*O Amigo do Povo* devienne le plus tôt possible hebdomadaire [113].

Carrard Auban, qui habite à Rio de Janeiro où il est confronté à une réalité bien différente de celle de São Paulo, trouve plus important de faire de la propagande en portugais plutôt qu'en italien, ou en tout autre langue :

> Les anarchistes italiens ont beau être les plus nombreux (cela reste à prouver) dans l'État de São Paulo, faut-il en déduire pour autant que la propagande doit être faite uniquement dans leur langue ? Ce serait une grave erreur car les journaux de propagande ne sont pas faits pour les anarchistes mais bien pour le peuple qu'il faut éduquer.
>
> De plus, pour les camarades espagnols qui constituent une grande partie des anarchistes au Brésil, la lecture du portugais est facile, ce qui n'est pas le cas pour les Italiens. Par conséquent, la grande majorité de la population du Brésil – indigènes et Portugais, Espagnols, Français, Allemands, etc. ainsi que les Italiens – doit comprendre le portugais. La population italienne du Brésil constitue une infime minorité. Il n'y a donc que des avantages à faire de la propagande dans la langue du pays [114].

Plus de dix ans après *Germinal,* le problème de la langue dans la presse anarchiste est inchangé. Un autre périodique anarchiste, *Guerra Sociale,* analyse la situation de la même façon que *Germinal* :

> La nécessité d'une édition en portugais de *Guerra Sociale* se fait sentir davantage chaque jour. […]
>
> Mais il est impossible de renoncer à l'édition en italien, pour des raisons financières, étant donné que la majeure partie de nos abonnés sont italiens, et aussi parce que, dans un État où l'immigration italienne constitue la moitié de la classe prolétaire, il est indispensable de disposer d'un organe qui neutralise

113. « Pela propaganda », *O Amigo do Povo,* a.I, n°20, 14 février 1903.

114. « Gli anarchici italiani, sì (il che è ancora dubbio) saranno la maggioranza nello Stato di S. Paulo. Ma si inferisce da ciò che la propaganda dev'esser fatta soltanto nella loro lingua ? Ciò sarebbe una stravaganza ; poiché i giornali di propaganda non sono fatti per gli anarchici ma bene per il popolo che si vuol educare. Avvalora pure la circostanza il fatto che i compagni spagnuoli costituiscono una grande parte degli anarchici nel Brasile, e a questi è molto facile la lettura del portoghese, ciò che non accade cogli italiani. Per conseguenza : la grande maggioranza della popolazione del Brasile – indigeni e portoghesi, spagnuoli, francesi, allemani, ecc… e pure gl'italiani – per necessità, devono capire il portoghese. La popolazione italiana nel Brasile costituisce una infima minoranza. Perciò : vi sono tutti vantaggi nel fare la propaganda nella lingua del paese. » AUBAN, Carrard, « Uno schiarimento », *Germinal,* a.II, n°4 21 mars 1903. L'auteur de l'article développe une réflexion parue précédemment dans le journal, qui avait suscité des remarques de la rédaction. « Riflessioni », *Germinal,* a.II, n°2, 14 février 1903.

> la propagande nationaliste, ou de toute autre tendance, faite en italien, pour un public italien [115].

Le journal socialiste *Avanti !,* ressuscité en 1914, pose le problème dans les mêmes termes :

> Nous écrivons en italien par nécessité et parce que nous voulons développer notre propagande socialiste auprès du public italien qui constitue une part non négligeable de la masse laborieuse de ce pays [116].

Ce n'est qu'en 1919 qu'arrive le moment pour la presse anarchiste en italien de passer le relais à la presse en portugais. Le passage ne se fait pas sans heurts car la rédaction du dernier périodique en italien publié au Brésil, *Alba Rossa,* doit répondre à la demande de son public italien :

> De très nombreux camarades de langue italienne nous écrivent avec insistance pour nous demander de ne pas faire cesser la parution d'*Alba Rossa.*
>
> Mais ils ne savent pas [...] que les camarades qui sont vraiment capables de rédiger un bon journal de propagande anarchiste sont presque tous d'accord pour dire que les efforts de chacun doivent converger vers la publication quotidienne de *A Plebe* [117].

Ce point de vue est en particulier celui de Gigi Damiani, qui est devenu l'un des collaborateurs du journal en langue portugaise [118]. En février 1919, des camarades lui demandent de faire reparaître *Guerra Sociale,* qui n'avait pas paru depuis plus d'un an. Il refuse parce qu'il a déjà décidé de rentrer en Italie, et ne peut donc prendre des engagements à long terme, et parce qu'il existe encore un périodique en langue italienne *(Alba Rossa),* mais surtout parce qu'il croit maintenant à la nécessité de publier un journal de propagande anarchiste dans la langue du pays :

> En plus des raisons que je viens d'exposer, j'ai refusé de prêter mon concours à une nouvelle publication de *Guerra Sociale* parce que j'avais la conviction, mûrement réfléchie, qu'au contraire il était urgent d'assurer l'existence d'un

115. s. t., *Guerra Sociale,* a.III, n°38, 27 janvier 1917. La même idée est contenue dans le numéro suivant : « Dato il forte contingente d'immigrazione italiana che popola questo Stato, *Guerra Sociale* è obbligata a rivolgersi particolarmente ad un pubblico speciale. » s.t., *Guerra Sociale,* a.III, n°39, 10 février 1917. Voir également le message paru dans *Guerra Sociale* : « Rio de Janeiro (Alò) Le due pagine in portoghese vorrebbero dire altri 80$000 di spese settimanali. Sa dove trovarli ? Meglio sarebbe che i compagni brasiliani si sforzassero di mantenerlo loro un giornale nella lingua del paese. Noi lavoriamo un pubblico speciale ; ma riconosciamo l'urgenza di un foglio anarchico, nella lingua nazionale, foglio senza annunzi e senza reticenze. » « Piccola posta », *Guerra sociale,* a.I, n°9, 4 décembre 1915.

116. « Scriviamo in italiano per necessità di cose e perché vogliamo svolgere la nostra propaganda socialista nel pubblico italiano che costituisce una parte non trascurabile della massa produttrice in questo paese. » M[ONICELLI], T[eodoro], « A proposito della questione ospitaliera e... di altre quistioni », *Avanti !,* 23 mai 1914, cité dans TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile, 1875-1940,* Padoue, Antenore, 1984, p. 389.

117. « Moltissimi sono i compagni di lingua italiana che insistentemente ci scrivono raccomandandoci di non far cessare le pubblicazioni di *Alba Rossa.* Però non sanno [...] che i compagni veramente atti a compilare un buon giornale di propaganda nostra, sono quasi tutti concordi nel convergere tutti gli sforzi per il quotidiano in lingua del paese ; cioè per la pubblicazione giornaliera di *A Plebe.* » NOI, « Parole chiare », *Alba Rossa,* a.I, n°20, 5 août 1919.

118. CUYUM PECUS, [Gigi Damiani], « Itália e Brasil », *A Plebe,* a.II, n°2, 1er mars 1919. DAMIANI, Gigi, « Problemas de actualidade. Pela concentração dos partidos proletários", *A Plebe,* a.II, n°6, 29 mars 1919. DAMIANI, Gigi, « O carnaval da paz », *A Plebe,* a.III, n°19, 28 juin 1919. Damiani est aussi chargé de recueillir l'argent des abonnements au journal. « Cobrança na Sorocabana », *ibidem.*

journal dans la langue du pays, journal qui soit à la hauteur du moment historique que nous traversons, journal bien fait et à large diffusion, *délivré de toute préoccupation financière*[119].

Alba Rossa se rallie à cet avis, tout en insistant sur la nécessité de continuer, même dans une moindre mesure, la propagande en italien :

> Étant donné que nos lecteurs sont presque exclusivement des ouvriers et des colons italiens qui ne lisent pas ou très difficilement, le portugais, nous avons demandé aux camarades du quotidien *A Plebe* d'élargir la section italienne du numéro qui est distribué chaque semaine et qui sera envoyé aux abonnés d'*Alba Rossa*[120].

Mais la frontière entre les deux langues n'est pas si nettement définie que pourraient nous le faire croire les polémiques qui naissent épisodiquement dans les journaux. Si Ristori éprouve quelques difficultés à manier le portugais aussi bien parlé[121] qu'écrit[122], Damiani et Cerchiai rédigent aussi bien en italien qu'en portugais[123]. Par ailleurs, les rédacteurs lusophones assimilent des expressions italiennes. Leuenroth, écrivant dans *La Barricata,* emploie volontairement des expressions comme *dar fastidio,* dans le sens italien de *s'ennuyer,* alors que *fastídio* veut dire *dégoût* en portugais, et fait référence à Dante[124]. Florentino de Carvalho[125] trouve quant à lui plus percutant d'exprimer sa révolte en italien[126]. Les calques de l'italien sur le portugais sont aussi très nombreux. On rencontre par exemple *bastante,* pour *abbastanza*[127], *impastellamento*[128], *mescere,*

119. « Oltre alle ragioni esposte, mi consigliava a negare il mio concorso alla ripubblicazione di *Guerra Sociale* la fatta e maturata convinzione che urgeva invece dare vita, e sicura, ad un giornale nella lingua del paese ; giornale che si trovasse all'altezza del momento storico che attraversiamo ; giornale ben fatto e di larga diffusione, *liberato da ogni assillante preoccupazione finanziaria*. » DAMIANI, Gigi, « Due parole. Ai vecchi abbonati di *Guerra Sociale*. Ai compagni di lingua italiana », *A Plebe,* a.II, n°1, 22 février 1919.

120. « Tenendo in vista che i nostri lettori sono nella quasi totalità operai e coloni italiani che non leggono o leggono stentatamente il portoghese, abbiamo domandato ai compagni della *Plebe* di allargare la sezione italiana del numero che viene distribuito come edizione settimanale e che sarà inviato a tutti gli abbonati di *Alba Rossa.* » « Ai nostri lettori », *Alba Rossa",* a.I, n°22, 13 octobre 1919.

121. Refusant l'invitation que Damiani lui avait adressée, d'assurer des conférences en portugais au Paraná, Ristori écrit : « Conferenze in portoghese impossibili, anche se scritte, causa pronuncia. » *La Battaglia,* a.III, n°77, 29 avril 1906. Le journal *A Terra Livre* nous donne une idée de l'accent de Ristori en portugais. A un policier qui lui demandait « pour quelles raisons les anarchistes se permettaient de faire de la propagande dans un pays qui jouissait d'une si grande liberté », « Ristori a répondu très à propos dans son portugais de Toscan : – Poiss nós queremoss fatser usso de essa libertade ! » « Outra vez a polícia », *A Terra Livre,* a.III, n°31, 15 avril 1907.

122. Un seul article de Ristori est écrit en portugais, lorsqu'au moment de l'affaire de l'Idalina ; il s'adresse au peuple brésilien. RISTORI, Oreste, « Ao povo brasileiro », *La Battaglia,* a.VII, n°296, 12 mars 1911.

123. Afonso Schmidt, qui a connu Damiani en 1909 et surtout en 1919, à la rédaction du journal anarchiste *A Plebe,* écrit de lui : « Sabia redigir sem desembaraço em português mas não tinha confiança no trabalho. Por isso, com frequência, levantava a cabeça e interrogava os companheiros. Torturava-o a obsessão da concisão e da clareza. Nos seus escritos, não hava uma palavra a mais, nem uma a menos. » SCHMIDT, Afonso, « Gigi Damiani », *A Plebe,* a.XXXII, n°18, 3 septembre 1948. Damiani devient un collaborateur de *A Plebe*. Il était déjà le co-responsable d'un journal en portugais, *O Despertar,* de Curitiba, en 1904-1905. On trouve également des articles de lui dans *A Guerra Social,* de Rio de Janeiro. Voir DAMIANI, Gigi, « Greve desastrosa e desastrada », *A Guerra Social,* a.I, n°5, 3 septembre 1911, CUYUM PECUS, [Gigi Damiani], « A inauguração do *Municipal* em S. Paulo », *A Guerra Social,* a.I, n°6, 27 septembre 1911. Pour Cerchiai, voir par exemple MASTR'ANTONIO, « O primeiro anarquista que pagou com o próprio sangue o seu amor a causa no Brasil », *Spartacus,* Rio de Janeiro, a.I, n°8, 20 septembre 1919.

124. « Isto não se diz de um companheiro que se quer ver *ritornare sulla retta via.* » LEUENROTH, Edgard, « Casi di coscienza. Explicações necessárias », *La Barricata,* (della *Battaglia),* n°380, 20 décembre 1912.

125. De son vrai nom Primitivo Soares, Florentino de Carvalho est né en Espagne. Il est arrivé au Brésil enfant.

126. « Do resto *se ne infischiano* », CARVALHO, Florentino, de, « Continua com éxito a campanha contra a revoltante exploração de menores », *Guerra Sociale,* a.III, n°44, 31 mars 1917.

127. DAMIANI, Gigi, « Note amene », *La Battaglia,* a.III, n°99, 28 octobre 1906.

128. « Avviso » non signé, *Il Risveglio,* a.II, n°46, 11 mai 1899.

qui veut dire *verser,* prend le sens de *mexer* en portugais qui veut dire *remuer*[129], pour *chambre,* on trouve *quarto* au lieu de *camera*[130]. Des mots italiens peu usités prennent une nouvelle vigueur sous l'influence du portugais comme *tampoco*[131], *palestra*[132], *procurare* dans le sens de *chercher*[133]. Moins fréquents sont les cas de calques grammaticaux. On en trouve sous la plume de Gigi Damiani, qui juge commode l'emploi de l'infinitif personnel[134].

Les dialectes italiens apparaissent aussi dans les colonnes des journaux anarchistes. La plume des rédacteurs italiens laisse passer surtout des toscanismes car Ristori, Cerchiai et Bandoni sont toscans[135]. De temps en temps, on rencontre un texte en vénitien[136], mais ce sont les dialectes du Sud de l'Italie qui laissent les traces les plus profondes. La population italienne de la capitale de l'État de São Paulo est en effet surtout composée d'Italiens du Sud[137]. Grâce à Gigi Damiani, l'un des rédacteurs les plus habiles à mettre en relief, souvent pour s'en moquer, les caractéristiques de la colonie italienne de São Paulo, *La Battaglia* livre un vaste échantillon de la langue pratiquée par les émigrés italiens de São Paulo[138]. Damiani fournit en effet un grand nombre de textes reproduisant le langage de l'émigré moyen : un mélange de dialectes du Sud de l'Italie mâtiné de portugais. Ces documents linguistiques, qui n'ont rien à envier à la production de Juó Bananere, alias Alexandre Ribeiro Marcondes Machado, qui s'est lui aussi inspiré de la langue des émigrés italiens de São Paulo[139], sont toujours destinés à fustiger les représentants les plus méprisables de la colonie italienne de São Paulo : magouilleurs, escrocs,

129. « mescere nello sterco da mane a sera », g. d., « Il momento… coloniale », *La Battaglia,* n°374, 24 octobre 1912.
130. « Corrispondenze. Ribeirão Preto », *Il Risveglio,* a.I, n°10, 13 mars 1898.
131. MARI, Alfredo, « Lo sciopero », *Il Risveglio,* a.I, n°17, 11 mai 1898.
132. « Spieghiamoci bene », *Il Risveglio,* a.I, n°18, 17-18 juillet 1898.
133. « Mondo operaio », *La Battaglia,* a.III, n°99, 20 octobre 1906.
134. « Mi rivolgo ai lettori della *Battaglia* perché se tra essi ce n'è qualcuno che possa assicurare che l'America si può fare anche lavorando… diversamente, cioè, nel senso volgare della parola, voglia avvisarmene subito, per io tranquillizzare il mio amico. » DAMIANI, Gigi, « Lettere di uno che l'ha fatta », *La Battaglia,* a.VIII, n°262, 12 juin 1910.
135. Le toscanisme le plus fréquent est l'emploi de la forme réfléchie à la troisième personne au lieu de la premièr personne du pluriel. Mais on trouve aussi des expressions comme *ammodino*, « Si rivolta casacca », *La Battaglia,* a.II, n°50, 27 août 1905.
136. Voir par exemple « I novelli "unni" all'opera », *La Battaglia,* a.III, n°75, 15 avril 1906. Le vénitien s'est surtout conservé dans les États du Sud du Brésil et a donné lieu à de nombreuses productions littéraires dont la plus connue est BERNARDI, Aquiles, *Nanetto Pipetta, nassuo in Italia e vegnudo in Merica per catare la cuccagna,* Universidade de Caxias do Sul, 1976.
137. FELICI, Isabelle, « Samba italiano », *Les Langues Néo-Latines,* Paris, n°276, premier trimestre 1991, p. 110.
138. L'émigration italienne n'a guère été étudiée du point de vue linguistique. Franco Cenni, citant une étude réalisée par Ivan Silva sur la langue parlée à São Paulo, donne quelques exemples de structures italiennes passées dans la langue parlée à São Paulo : « Somos em três » et « Ele faz o sapateiro », CENNI, Franco, *Italianos no Brasil. « Andiamo in 'Merica… »,* seconda edição fac-similar do centenario da imigração italiano no Brasil, 1875-1975, São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975, p. 268. Pour des termes italiens, surtout dialectaux, conservés dans la cellule familiale, voir les témoignages d'Italiens dans BOSI, Ecléa, *Memória e sociedade. Lembranças de velhos,* São Paulo, T. A. Queiroz Editor, 1979. À l'inverse, des termes portugais sont utilisés dans la langue parlée par les émigrés retournés au pays. Selon Constantino Ianni, les mots brésiliens les plus communs chez les habitants de Castellabate (commune de la Province de Salerne dont est originaire Francesco Matarazzo), même chez ceux qui n'ont jamais séjourné au Brésil, sont *facca* (faca : couteau), *sereveggia* (cerveja : bière), *puscia-sacco* (puxa-saco : lèche-bottes), *caipirro* (caipira : paysan, rustre), *sciccara* (xícara : tasse). IANNI, Constantino, *Homens sem paz. Os conflitos e os bastidores da emigração italiana,* Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1972, p. 132.
139. BANANERE, Juó, *La Divina Increnca,* Zan Baolo, 1915. Ce recueil de parodies de poésies célèbres dans la langue mise au point par l'auteur a été republié à São Paulo en 1966 par Folco Masucci. Voir aussi BANANERE, Juó, PAES, Antônio, *Galabaró,* Zan Baolo, 1917. Sur Bananere, voir CARELLI, Mario, *Carcamanos e comendadores. Os italianos de São Paulo : da realidade à ficção (1919-1930),* São Paulo, Atica, 1985, p. 103-122. HOHLFEDT, Antônio, « La letteratura di lingua italiana in Brasile », *La Letteratura dell'emigrazione. Gli scrit-*

arrivistes[140]. Au moment de la guerre de Libye, Damiani utilise le même procédé linguistique pour tourner en dérision les patriotes. Voici un extrait d'un texte qu'il présente comme le discours d'ouverture d'une conférence sur Dante Alighieri et qu'un de ses amis professeurs, chargé de la corriger, lui aurait fourni :

> Appresentazione dello ratore che ha de fazer le conferencias sobra lu Dante Linghiera, e que vuie, caro profissore, me avite a fa o favore de corriggere, pecché eu aggiu a leggella avanti che lu ratore falle. Te priego de nun mettene palavras addifficili pecché pois eu nun saccio pronuncialle e facciu la figura de nu fesso. Laggiu leggiuta in casa i todos me dicerono che sta muito boa. Mas eu tegno certeza che deve avicce qualche erro.
>
> Signori e segnoras :
>
> Lu Dante Linghiera foi lo mais grande poeta 'taliano. Iddu foi o primeiro che teve a barbara coragem de escrivir na lingua nossa un libro in terceira rima ditta la ddivina commedia, indove c'è l'inferno, lu purgatorio e lo paraizo. […]
>
> Recordare lu Dante, nessa terra onde nos encontramos, è fazere obra altamente patriottica ; estudiallo è affirmare o nosso amore alla patria e travagliare para non scurdare la lingua de li padri nostri che cu la penna, la spada, a carabina e lu cultieddu ce dittero a Italia nossa ch'è a primeira nazione dello mundo adepois do Brasile, nossa segunda patria, che amamos tantu, tantu, mas che non pode porem faccie esquecere o país onde nascimos e pelo qual estamos prontos a fare tudo aquillo che podemos, como sempre temos feito[141].

Les quelques mots savants utilisés et la noblesse du sujet traité ne font qu'accentuer la bêtise et la flagornerie qui transparaissent dans ce passage. Plus éloquent encore est un recueil de lettres, dont Damiani prétend avoir recopié les passages les plus intéressants, mais qu'il a probablement écrit directement. Selon Damiani, l'auteur de ces lettres serait un émigré parvenu à un certain degré de richesse, reconnu socialement et ayant acquis de l'autorité. Cet homme s'est enrichi aux dépens de tous, même de ses amis, en volant, corrompant, tuant si nécessaire. Il est d'autant plus méprisable et ridicule qu'il est ouvertement trompé par sa femme, fille d'un riche propriétaire qu'il a pu épouser parce qu'elle avait déjà un enfant et que plus personne ne voulait d'elle. Lorsqu'il s'aperçoit de

---

tori di lingua italiana nel mondo, (sous la direction de Jean-Jacques Marchand), Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, p. 207.

140. L'UOMO CHE RIDE [pseudonyme de Gigi Damiani], « Macchiette sociali. Il capitano », *La Battaglia,* a.V, n°200, 24 janvier 1919 et « Il quartierone », *La Battaglia,* a.V, n°202, 7 février 1909. « Il capitão Pertuso & famiglia. Viva l'Italia ! », *La Battaglia,* a.VIII, n°351, 20 avril 1912. Oreste Ristori se risque au même exercice de style dans quelques passages de son article : RISTORI, Oreste, « L'autorità di un cafone », *La Battaglia,* a.VII, n°274, 23 septembre 1910.

141. « Présentation de l'orateur chargé des conférences sur Dante Alighieri que je vous prie, cher professeur, de bien vouloir corriger parce que .je dois la lire avant que l'orateur ne parle. "Messieurs et mesdames, Dante Alighieri fut le plus grand poète italien. Il fut le premier à avoir le grand courage d'écrire dans notre langue un livre en *terza rima* intitulé la *Divine Comédie,* où il y a l'enfer, le purgatoire et le paradis. […] Rappeler le souvenir de Dante, dans ce pays où nous nous trouvons, c'est faire œuvre hautement patriotique ; l'étudier, c'est affirmer notre amour de la patrie et s'attacher à ne pas oublier la langue de nos pères qui, par la plume, l'épée, la carabine et le couteau, nous donnèrent notre Italie qui est la première nation au monde après le Brésil, notre seconde patrie que nous aimons tant mais qui ne peut cependant nous faire oublier le pays où nous sommes nés et pour lequel nous sommes prêts à faire tout ce que nous pouvons, comme nous l'avons toujours fait." » CUYUM PECUS, « Italianismo coloniale », *La Battaglia,* a.VIII, n°310, 5 juin 1911. La manie de commenter la *Divine Comédie* par des patriotes prétendument lettrés est un sujet que Damiani traite à plusieurs reprises. Voir encore AUSONIO ACRATE, « L'incubo dantesco », *La Battaglia,* a.VII, n°307, 28 mai 1911.

la trahison de sa femme, il lui est impossible de se venger car l'amant est au courant de tous ses trafics et pourrait facilement réduire sa belle fortune à néant[142].

S. Paulo...1894

Caro frate,
Grazzie a dio, songo arrivato, pelu mare tengo soffrito molto. Ci trattarono come porci… Ora stongo qui e speriamo in Maria santissima che posso fare qualche cosa… Songo stato dallu compare e mi a dato dieci mil rei che è la moneta che corre qui. È grossa, ma vale poco perché se spende presto… Adesso faccio lo sciacquapiatti. Magno e bevo e me danno due mil rei al giorno, ma devo fare tutti li servizzi, come sia portare a spasso i figli del padrone, il vino alle poste, scopare la casa e il negozio, votare i zi peppi, lustrare le scarpe… Così me resta poco tempo pe' dormire. De modo che lavoro più de quanno stavo a…

. . . 1906

Caro frate,
Te mando li soldi pá venire. Aqui preciso muito de ti pois me ascio em grande embarazo, causa la mala condutta de minha mugliera co lu guardalivre. E tengo de stare zitte, perché lu guardalibre sa tutte l'affare mie e é una pessoa istruvita che ogie teve relaziones con todos as pessoas importante de lu paisse e pode facimme muito male, perché lu partito che stava prima a lu governo de lu municipio é caduto e lui pertence a lu partito novo e eu fiquei de burro co lu partito vecchio, cusì nun posso fallo ammazzare… Por isto vene già che eu te metto in casa. Non da retta a chi falla male dellu Brasile, perché le pessoas onradas aqui estão muito bene…

Figure 24 : Deux extraits de « Lettere di uno che l'ha fatta », par Gigi Damiani, *La Battaglia,* a.VI, n°262, 12 juin 1910.

142. DAMIANI, Gigi, « Lettere di uno che l'ha fatta », *La Battaglia,* a.VI, n°262, 12 juin 1910. Voir deux extraits retranscrits en figure 24.[1]« Due grandi riunioni preparatorie al comizio dei comizi », *La Battaglia,* a.VIII, n°353, 11 mai 1912. Les réunions sont organisées par la *Lega popolare contro la carestia della vita*.

Quatrième partie : LES ANARCHISTES DE SÃO PAULO FACE À LA CRISE MONDIALE 1913-1920

Alors que se prépare en Europe le conflit mondial, la crise économique sévit à São Paulo. Cette crise s'amplifie après 1914, à cause de la spéculation pratiquée par les industriels, et conduit, en juillet 1917, à un vaste mouvement de protestation populaire, moment de gloire des masses ouvrières de São Paulo. Les revendications des grévistes de juillet 1917 sont en partie acceptées par les employeurs et par l'État, mais ne seront guère respectées. La police se lance dans une véritable chasse à l'anarchiste ; les journaux anarchistes qui paraissent alors, *Guerra Sociale* en italien et *A Plebe* en portugais, sont supprimés et la tentative de regroupement des anarchistes en une Alliance ne peut aboutir.

De nouveaux mouvements sociaux à large échelle se déclarent en 1919, alors que commencent à se faire sentir au Brésil les répercussions de la révolution russe. Si quelques journaux anarchistes en italien paraissent encore, *Alba Rossa et Germinal !,* ils appartiennent désormais à une époque révolue ; les anarchistes italiens les plus attentifs à l'évolution de la situation au Brésil, et parmi eux Gigi Damiani, croient davantage à la nécessité de développer la propagande en portugais, à travers le quotidien *A Plebe,* héritier de l'hebdomadaire de 1917.

Une nouvelle chasse aux « indésirables » est menée à la fin de l'année 1919 ; les autorités brésiliennes pratiquent l'expulsion à outrance. Parmi les nombreux militants expulsés, Italiens, mais aussi Espagnols et Portugais, figure Gigi Damiani pour lequel commence alors une nouvelle expérience de militant en Europe.

> *Let us learn to love one another the world over. Behind us there are centuries of hatred to redeem.*
>
> Elisée RECLUS, *The Anarchist,* Londres, n°1, mars 1885.

IV.1 UNE NOUVELLE PAGE DANS L'HISTOIRE DE L'ANARCHISME AU BRESIL

IV.1.1 *La Propaganda Libertaria*

Alors que *La Barricata/Germinal !* paraît encore, un nouveau périodique anarchiste en italien est créé en juillet 1913, *La Propaganda Libertaria.* Ce journal se fait l'écho de la crise économique qui se prépare à São Paulo. Dès 1912, *La Battaglia*[1]puis *La Barricata*[2]avaient évoqué les difficultés que connaissaient les travailleurs, mais le sujet devient récurrent dans *La Propaganda Libertaria*[3]*.* Le journal subit directement les effets de la crise car il a bien du mal à prendre son essor : il publie très peu de numéros et de façon très irrégulière[4]. Paraissant tant bien que mal une fois par mois dans la première moitié de l'année 1914, il connaît de longues interruptions, dont la plus longue, entre juin et octobre 1914, est due au fait que les rédacteurs de *La Propaganda Libertaria* ne veulent pas imposer aux camarades des sacrifices financiers supplémentaires[5]. Étant donné la situation, *La Propaganda Libertaria* accueille avec beaucoup de réserves le périodique anarchiste, *A Rebelião,* qui est lancé en mai 1914. *La Propaganda Libertaria* craint en effet que les forces du mouvement anarchiste ne se dispersent en un tel moment[6]. *A Rebelião,* rédigé principalement en portugais[7], avec une rubrique en espagnol et une rubrique en italien[8], paraît pendant deux mois à peine[9]. Dans ce contexte de crise, les deux journaux anarchistes font preuve d'une grande originalité pour recueillir des fonds : un camarade ne parvenant pas à se débarrasser d'un terrain pour lequel il ne

1. « Due grandi riunioni preparatorie al comizio dei comizi », *La Battaglia,* a.VIII, n°353, 11 mai 1912. Les réunions sont organisées par la *Lega popolare contro la carestia della vita.*

2. « In pieno manicomio criminale. Immigrazione, carestia e… espulsioni », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°390, 23 mars 1913. Voir aussi « I comizi sul caroviveri », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°394, 20 avril 1913.

3. BUONASPADA, Paolo, « Che fare ? A proposito di crisi e di disoccupazione », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°8, 2 février 1914. BUONASPADA, Paolo, « Della crisi e della disoccupazione », DAMIANI, Gigi, « In difesa del proletariato. Per un'azione pratica contro le cause e gli effetti della crisi. Due parole all'Avanti ! », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°11, 16 mai 1914.

4. NOI, « Esce quando può », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913. « Lamentazioni », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°9, 8 mars 1914.

5. NOI, « Perché risorgiamo », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°13, 3 octobre 1914.

6. « Per quanto nell'ora attuale crediamo che sia un grave errore frazionare le nostre forze, rispettosi d'ogni libera iniziativa, al nuovo confratello auguriamo felice avvenire e forti proponimenti. » « Nuove pubblicazioni », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°10, 1er mai 1914.

7. Parmi les rédacteurs qui écrivent en portugais, on retrouve Florentino de Carvalho (Primitivo Soares) et Rodolfo Felipe aux côtés de João Crispim (l'administrateur), Salargeo Livre, Pedro Esteve, João Penteado, Astrogildo Pereira et Fabio Luz. Ces deux derniers écrivent de Rio de Janeiro.

8. Les rédacteurs de la section italienne sont Luigi Da Col, G. Pardini, de Ribeirão Preto, Guglielmo Boldrini. De nombreux noms italiens figurent également parmi les souscripteurs du journal et parmi ses représentants à l'intérieur de l'État. « Donativos » et « Nossos agentes », *A Rebelião,* a.I, n°6, 17 juin 1914.

9. L'ASMOB conserve cinq numéros de *A Rebelião* (1-4 et 6) publiés en mai et juin 1914, disponibles en microfilm à la BDIC.

trouve pas d'acheteur étant donné la crise qui sévit à São Paulo, il en fait don aux deux journaux qui organisent une grande tombola au bénéfice de la propagande anarchiste ; le gros lot est le terrain en question [10].

Les difficultés que connaît *La Propaganda Libertaria* s'expliquent aussi par l'instabilité de ses rédacteurs. Les deux signatures qui apparaissent le plus fréquemment dans les premiers numéros du journal sont celles de Cerchiai et d'un certain Martino Stanga [11], tandis que la partie administrative est prise en charge par Francesco De Paola [12]. Mais dès la fin de l'année 1913, Cerchiai va s'installer dans l'intérieur de l'État de São Paulo [13]. Damiani, revenu d'un séjour en Italie, collabore au journal dès le mois d'octobre 1913 [14]et se charge de l'administration après le départ de Cerchiai. Plus que jamais la personnalité d'Oreste Ristori, voyageur infatigable et orateur convaincant, fait défaut au mouvement anarchiste de São Paulo. En effet, le journal essaie de faire venir d'Italie « un habile conférencier [15]». Le sentiment qu'une page d'histoire est tournée est d'ailleurs présent dans le journal puisque celui-ci publie une histoire de l'anarchisme au Brésil en plusieurs épisodes [16].

Figure 25 : Allégorie de la Révolution sociale, diffusée par le *Centro Libertario*, *La Propaganda libertaria*, a.I, n°11, 16 mai 1914.

Aux dires d'un rédacteur de *La Propaganda Libertaria,* le mouvement anarchiste traverse un passage à vide [17], ce qui est confirmé par l'irrégularité de la parution des journaux. Cependant, le *Centro Libertario* reprend ses activités à la fin de l'année 1913 : une bibliothèque est mise sur pied, des réunions, des fêtes et des conférences sont organisées, accueillant un nombre croissant de participants [18], il est question de la participation des anarchistes brésiliens au Congrès Anarchiste International qui devrait se tenir à Londres en août 1914 [19]. Mais la crise constitue la principale préoccupation du *Centro Libertario.*

10. « Uma boa iniciativa », *A Rebelião,* a.I, n°6, 17 juin 1914 et *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°12, 6 juin 1914.

11. Bettini, sur la foi d'un témoignage, avance que Martino Stanga pourrait être le pseudonyme de Flavio Venanzi. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 280. Ce nom n'apparaît jamais dans la presse anarchiste brésilienne. Martino Stanga pourrait aussi être le pseudonyme de Francesco De Paola ou un nouveau pseudonyme d'Alessandro Cerchiai.

12. Feuillet du 14 novembre 1913, en supplément de *La Propaganda Libertaria,* signé F. de Paola, l'amministratore. IISG, Archives Max Nettlau, Dossier Brésil, n°373.

13. s. t., *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°7, 1er janvier 1914. Cerchiai envoie des correspondances de Bauru où il est le maître d'école de la *Scuola moderna.* CERCHIAI, Alessandro, « Ecco la luce ! », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°8, 2 février 1914.

14. DAMIANI, Gigi, « La rivincita degli assassini », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913.

15. s. t., *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°11, 16 mai 1914.

16. STANGA, Martino, « Il movimento sociale al Brasile. Rassegna cronologica », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°2, 10 août 1913, n°3, 31 août 1913, n°5, 15 novembre 1913, n°6, 17 décembre 1913, n°8, 2 février 1914, n°9, 8 mars 1914.

17. CLAVA, Rotea, « Cose di casa nostra », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°7, 1er janvier 1914.

18. LUCIFERO, « Centro Libertario » et « Festa famigliare di propaganda », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°5, 15 novembre 1913. Le *Centro Libertario* cesse ses activités en août 1915. « Balancete do Centro Libertário de 17 de Dezembro de 1914 a 31 de Agosto de 1915 », *Guerra Sociale,* a.I, n°1, 11 septembre 1915. Le *Centro Libertario* est à nouveau relancé le 21 octobre 1916, *Guerra Sociale,* a.II, n°31, 28 octobre 1916.

19. « Congresso Anarquista Internacional », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°10, 1er mai 1914. BITTENCOURT, Arsénio, « E nós ? », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°10, 1er mai 1914. « Grande riunione libertaria », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°12, 6 juin 1914. « Congresso Anarquista Internacional », *A Rebelião,* a.I, n°2, 9 mai 1914, n°3, 17 mai 1914, n°5, 7 juin 1914, n°6, 17 juin 1914. Pour cause de guerre mondiale, le congrès ne se tiendra pas. L'année suivante, les anarchistes de Rio de Janeiro proposent d'organiser un congrès Sud-américain. « Congresso anarquista Sul Americano », « COB pela Paz", *Guerra Sociale,* a.I, n°2, 25 septembre 1915.

Celui-ci organise l'agitation contre la vie chère en publiant un tract en portugais [20] et en convoquant en mars 1914 le premier meeting contre la crise [21]. Pour le gouvernement brésilien, les anarchistes continuent de représenter une menace puisqu'on recommence à parler de la loi d'expulsion des étrangers [22].

L'année 1914 marque une reprise pour les socialistes italiens de São Paulo. Leur journal, *Avanti !,* renaît en mai 1914 [23], ravivant les antagonismes entre socialistes et anarchistes [24]. Le journal *A Rebelião* est très caustique à l'égard du journal socialiste :

> Grâce à Dieu, l'*Avanti !,* organe des remèdes apaisants, des calmants, de la panacée légalitaire et des machinations politiques au sein du prolétariat, vient de reparaître. Mille saluts au nouveau paladin de l'État et nos meilleurs vœux à la bourgeoisie qui peut compter maintenant sur un collaborateur supplémentaire dans la défense de l'exploitation et de la violence [25].

En revanche, *La Propaganda Libertaria* accueille chaleureusement la reparution de l'organe socialiste. Malgré quelques pointes d'ironie sur le mode de financement de l'*Avanti !* par la publicité, le journal anarchiste rappelle que malgré leurs différends, anarchistes et socialistes ont souvent trouvé un terrain d'entente lorsque les événements l'imposaient :

> Bonne chance […], amis socialistes, et que vos camarades… bourgeois ne se montrent pas avares pour vous aider.
>
> Sûrs que nous serons toujours alliés dans les heures de danger et de lutte, bien que la polémique nous oppose parfois les uns aux autres, bien que nous ayons une autre vision de l'avenir et que des méthodes différentes nous séparent, nous vous saluons [26].

Si les litiges ne tardent guère à se manifester, en particulier à propos de la participation d'un rédacteur de l'*Avanti !* au journal *Fanfulla* [27], une nouvelle occasion de collaboration entre anarchistes et socialistes se présente dès le mois de juin 1914, au moment de

20. Ce tract est reproduit en italien dans *La Propaganda Libertaria.* « Il centro libertario di S. Paolo al popolo brasiliano », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°7, 1er janvier 1914.

21. CUYUM PECUS, « Note in margine… al comizio », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°9, 8 mars 1914. Le meeting était annoncé par le *Centro Libertario* de São Paulo au mois de janvier. « Il Centro libertario di S. Paolo al popolo brasiliano », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°7, 1er janvier 1914.

22. BITTENCOURT, Arsénio, « Brigas entre "gordos" », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°17, 7 novembre 1914.

23. L'*Avanti !* recommence à paraître en mai 1914 grâce à la venue à São Paulo de Teodoro Monicelli. ACS, CPC, b.3354, fasc. Teodoro Monicelli.

24. Les critiques n'avaient pas complètement disparu. Elles avaient même été particulièrement virulentes dans *La Propaganda Libertaria* au moment où Alceste De Ambris, malgré l'antiparlementarisme qu'il avait professé jusqu'alors, était devenu député en Italie. MASTR'ANTONIO, « Un trionfatore », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°5, 15 novembre 1913 ; NOI TRE, « Rabagas trionfa. I ventimila asini di Parma », CUYUM PECUS, « Mutano i tempi ! », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°6, 17 décembre 1913 ; CUYUM PECUS, « La riabilitazione del parlamentarismo », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°7, 1er janvier 1914.

25. « Coisas interessantes. Graças a Deus », *A Rebelião,* a.I, n°2, 9 mai 1914.

26. « Buona fortuna […] o amici socialisti, e che i vostri compagni …borghesi non vi siano avari di aiuto. Fiduciosi di avervi sempre consorti nelle ore di pericolo e di lotta, per quanto aspra la polemica a volte ci armi gli uni contro gli altri, e la non identica visione avveniristica e la diversità dei metodi ci separi, noi vi salutiamo. » « Nuove pubblicazioni », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°10, 1er mai 1914. Il faut rappeler qu'en 1910, le journal socialiste *Avanti !* avait cessé d'exister car il avait de grosses difficultés financières et qu'il s'était vu retirer la publicité des compagnies de navigation. « Nel mondo dei "borsaioli". La finanza coloniale », *La Scure,* a.I, n°9, 11 juin 1910.

27. UNO DEL CENTRO LIBERTARIO, « Si comincia male… », DAMIANI, Gigi, « In difesa del proletariato. Per un'azione pratica contro le cause e gli effetti della crisi. Due parole all'*Avanti !* », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°11, 16 mai 1914. La polémique reprend lorsque *La Propaganda Libertaria* recommence à paraître. s. t., *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°13, 3 octobre 1914. « Rettifica », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°14, 10

la semaine rouge d'Ancône [28]. Le 11 juin 1914, un comité de soutien est créé à São Paulo, réunissant anarchistes, socialistes et républicains [29]. Une souscription est lancée [30]. La date du 29 juillet est choisie pour la parution d'un numéro unique à l'initiative du comité de soutien, *Pro- vittime politiche d'Italia,* qui reproduit en première page le portrait de Gaetano Bresci [31]. Par cette référence à Bresci, les initiateurs du numéro unique veulent montrer que l'heure de la vengeance approche, au même rythme que la guerre mondiale désormais imminente :

> Nous sommes à la veille de la guerre ; peut-être de la dernière grande guerre ; mais nous sommes aussi à la veille de la *grande révolution sociale* qui doit éclater d'une extrémité à l'autre du continent européen [32].

Toujours sous le signe de la collaboration, un Comité de Défense Prolétaire est créé [33], dans lequel se retrouvent anarchistes, socialistes, aussi bien italiens que brésiliens. Le comité prend difficilement son essor à cause de l'apathie des masses populaires de São Paulo dont on continue à se plaindre :

> Certes, le Comité de défense prolétaire ne peut guère agir si personne ne le suit, mais il ne doit pas s'attendre non plus à ce que ceux qui devraient le suivre soient ceux qui l'éperonnent car, répétons-le, les conditions du mouvement prolétaire de ce pays sont différentes de celles qui existent dans d'autres pays et tout dépend du sacrifice et de la bonne volonté d'une poignée d'hommes [34].

Sur le syndicalisme, *La Propaganda Libertaria* conserve les mêmes positions que ses prédécesseurs. Le journal ne paraît pas au moment où se tient le second Congrès Ouvrier Brésilien à Rio de Janeiro en septembre 1913 [35]. Cependant, plusieurs articles y font allusion le mois suivant. Gigi Damiani fait une nouvelle mise au point sur la position des anarchistes face au syndicalisme :

---

octobre 1914. DAMIANI, Gigi, « Del naso di Monicelli e di altre cose », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°18, 24 novembre 1914. Et surtout « Di piccole cose e di un grande uomo ovverossia alla pesca delle anguille », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°17, 7 novembre 1914.

28. Sur les événements d'Ancône, voir CERRITO, Gino, *Dall'insurrezionalismo alla settimana rossa. Per una storia dell'anarchismo in Italia (1881-1914),* Florence, Crescita politica editrice, 1977, p. 237-245.

29. « Alla costituzione del Comitato concorsero il Centro Libertario e gli altri gruppi anarchici ; il Centro Socialista Internazionale ; i Circoli Repubblicani italiani della sezione del partito ; la Lega della Democrazia ; il Circolo di Studi Sociali Francisco Ferrer ed i vari gruppi politici dei sobborghi Lapa ed Agua Branca. Aderirono anche i periodici *Avanti !* ; *Propaganda Libertaria* ; *A Lanterna* e *Rebelião* ». « Schiarimenti », *Pro-vittime politiche d'Italia,* 29 juillet 1914.

30. « Abbiamo già spedito in Italia lire mille, al signor Mussolini, direttore dell'*Avanti !* perché le consegnasse al Comitato pro-vittime se già costituito, oppure le ripartisse ai partiti sovversivi, in parti eguali, per una distribuzione diretta. » « Sottoscrizione popolare pro vittime politiche », *ibidem*. Voir aussi « Comitato pro-vittime politiche », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°15, 24 octobre 1914, n°17, 7 novembre 1914, n°20, 19 décembre 1914.

31. Voir aussi « Umberto I° a Bava-Beccaris », *Pro-vittime politiche d'Italia,* 29 juillet 1914.

32. « Noi siamo alla vigilia della guerra ; forse dell'ultima grande guerra ; ma siamo pure alla vigilia della *grande rivoluzione sociale* divampante da un estremo all'altro del continente europeo." « Ore di attesa », *ibidem*.

33. La première mention au comité remonte au mois d'octobre 1914. AUSONIO ACRATE [Gigi Damiani], « Per la guerra… civile », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°13, 3 octobre 1914.

34. « Certamente il Comitato di difesa proletaria poco può se nessuno lo segue, ma non deve attendere neppure che quei che dovrebbero seguirlo siano invece loro a spronarlo, poiché, lo ripetiamo, le condizioni del movimento proletario qui sono diverse che in altri paesi e tutto dipende dal sacrificio e dalla buona volontà dei pochi. » Réponse de la rédaction à l'article de Rodolfo Felipe, « A acção de um Comité », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°15, 24 octobre 1914.

35. Sur le COB de septembre 1913, voir le *Relatório da Confederação Operária Brasileira contendo as resoluções do Segundo Congresso Operário Brasileiro,* Rio de Janeiro, Tip. do *Jornal do Comércio,* de Rodrigues & C., 1914.

> Personne ne nie que le mouvement ouvrier de résistance ne soit justifié et légitime. Ce que je refuse, et que beaucoup de camarades rejettent eux aussi, c'est que les anarchistes doivent se taire pour que prospère un mouvement qui n'est pas le leur et qui déclare s'abstenir *a priori* de simplement considérer les doctrines anarchistes et de soutenir les associations. Voici ce que je pense : les anarchistes doivent partout faire valoir leurs critiques, proclamer leur idéal tout entier, sans se soucier du fait que si leurs propos viennent troubler la bonne marche des grèves de catégories et briser la fraternelle harmonie du syndicalisme alimentaire[36].

Le sujet apparaît également sous la plume d'Alessandro Cerchiai dans un article particulièrement virulent[37]. Il revient à l'actualité avec la création de l'Union Générale des Travailleurs (UGT), fondée le 8 novembre 1914 à São Paulo. *La Propaganda Libertaria* publie les avis de réunion de l'UGT, ainsi que ses statuts[38], tout en renouvelant les éclaircissements :

> On entend dire fréquemment que les anarchistes qui s'occupent de ce journal sont des ennemis de l'organisation de classe.
>
> Rien n'est moins vrai.
>
> Nous sommes contre l'ouvriérisme qui a pour seul idéal le cercle vicieux des améliorations économiques en régime bourgeois.
>
> Nous combattons le syndicat qui met à la porte les idéologies.
>
> Même si de nombreux anarchistes sont pour la neutralité du syndicat en matière de doctrines politiques, nous sommes d'un avis contraire.
>
> Si l'Union Générale des Travailleurs dans cette ville – après un meeting en faveur de Manoel Campos[39]– veut s'occuper d'une simple question alimentaire, d'une heure en moins et de dix centimes en plus, et de cela uniquement, qu'elle ne compte pas sur nous… Mais si non seulement elle tend à la conquête d'« un peu plus de pain » et qu'elle veut aussi associer les ouvriers, pour les éduquer aux batailles de la liberté, de toutes les libertés, à travers l'organisation économique, nous serons avec elle et pour elle, dans tous les domaines. Et nous crions nous aussi : Ouvriers, organisez-vous[40] !

36. « Nessuno nega la ragione e la legittimità del movimento operaio di resistenza. Quello ch'io nego, e che molti dei nostri compagni respingono, è che gli anarchici debbano tapparsi la bocca perché prosperi un movimento che non è il proprio e che dichiara di asternersi a priori dal prendere in considerazione le dottrine anarchiche e assecondare le associazioni. Io penso questo : gli anarchici dovunque che sia devono far valere la loro critica, proclamare il loro ideale tutto intero, senza curarsi se la parola viene a turbare il buon andamento degli scioperi di categoria e manda a monte l'armonia fraterna del ventraiuolismo sindacalista. » G. D, « Contro l'equivocazione sindacaiuola », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913. Voir aussi G. D., « Del sindacalismo e di altre cose », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°10, 1er mai 1914 et un texte de Malatesta sur le syndicalisme. *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°11, 16 mai 1914.

37. ACRATIBIS, [Alessandro Cerchiai], « A viso scoperto », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1913.

38. « Bases de acordo da União Geral dos Trabalhadores », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°18, 24 novembre 1914.

39. Syndicaliste de Santos, Manoel Campos a été arrêté par la police et serait en prison à Rio de Janeiro. *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°15, 24 octobre 1914. « Grande comizio popolare », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°17, 7 novembre 1914. Campos est expulsé deux ou trois jours après le meeting en sa faveur et se trouve désormais au Portugal. DAMIANI, Gigi, « Per Manoel Campos », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°21, 31 décembre 1914.

40. « È corrente l'opinione essere gli anarchici che fanno capo a questo giornale, nemici dell'organizzazione di classe. Niente di meno vero. Noi siamo contro all'operaismo che ha per ideale unico ed ultimo il circolo vizioso dei miglioramenti economici in regime borghese. Il sindicato che caccia le ideologie fuor dalla porta, noi lo combattiamo. Anche se il parere di molti anarchici sia manifesto per la neutralità del sindicato in fatto

La guerre mondiale qui a éclaté en août 1914 n'est pas au centre des préoccupations des anarchistes qui rédigent *La Propaganda Libertaria.* Ceux-ci en parlent surtout comme de l'événement responsable de la crise économique qui sévit à São Paulo[41]. Ils déplorent d'ailleurs le fait que, depuis l'éclatement de la guerre, le problème de la crise, qui a pourtant empiré à São Paulo, soit passé au second plan dans l'opinion publique à cause des manipulations de la presse[42]. L'attitude des anarchistes italiens change lorsque l'Italie entre en guerre en mai 1915. Un mois avant l'entrée de l'Italie dans le conflit, ils diffusent sous forme d'affiche un manifeste contre la guerre, pour dissuader les Italiens immigrés au Brésil de se rendre en Italie pour se battre[43]. En septembre de la même année paraît un nouveau journal, *Guerra Sociale,* dont les premiers numéros sont quasi exclusivement consacrés à la guerre.

IV.1.2 *Guerra sociale* Le journal et la guerre capitaliste

Les nombreux articles de *Guerra Sociale* consacrés à la guerre ont des angles d'attaque très variés. Ils concernent la position des anarchistes face à la guerre[44], l'idée de patrie[45], les horreurs de la guerre[46]. Ils exhortent les Italiens installés au Brésil à ne pas retourner en Italie[47]. Antonio Piccarolo est la victime de bien des sarcasmes parce qu'il a approuvé l'entrée en guerre de l'Italie[48]. Le journal évoque également, sans vraiment prendre position, l'attitude des anarchistes qui sont intervenus en faveur de la guerre, comme Jean Grave, Pierre Kropotkine et Charles Malato[49]. Le journal *Guerra Sociale* publie essentiellement des articles provenant d'autres journaux anarchistes[50]rappelant les termes de la polémique qui oppose les anarchistes au niveau international, mais finit par adopter une attitude de méfiance face à « ces anarchistes devenus nationalistes[51] »

---

di dottrine politiche, noi la pensiamo diversamente. Ora, se l'Unione Generale dei Lavoratori a cui è stato in questi giorni dato nuovo alito di vita in questa città – dopo un comizio di protesta in favore di M. Campos – intenderà preccuparsi di una pura e semplice questione ventraiuola, dell'ora di meno e dei dieci centesimi di più, soltanto di questo, non conti su di noi… Ma se essa mira non solo alla conquista di "un po' più di pane", ma vuole associare gli operai, per educarli alle battaglie della libertà, di tutte le libertà, attraverso l'organizzazione economica, noi saremo con essa e per essa, in ogni campo. Ed anche noi grideremo : Operai organizzatevi ! » « Operai organizzatevi… », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°18, 24 novembre 1914.

41. LUCIFERO, « Attualità. La terra in fiamme », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°13, 3 octobre 1914.

42. AUSONIO ACRATE, « Per la guerra… civile », *ibidem.*

43. « Gli anarchici e la guerra. Manifesto. Ai lavoratori italiani immigrati in Brasile », avril 1915, (A cura del G. E. della *Propaganda Libertaria*), IISG, fonds Max Nettlau, dossier Brésil, n°335.

44. LA REDAZIONE, « Ai rivoluzionari coscienti e risoluti, di qualunque tendenza politica. A tutti gl'insofferenti della barbarie militarista e governativa che funesta l'umanità », *Guerra Sociale,* a.I, n°1, 11 septembre 1915. « Le ragioni morali e civili del nostro astensionismo », *Guerra sociale,* a.I, n°2, 25 septembre 1915 et n°3, 9 octobre 1915.

45. B. « La Patria", DAMIANI, Gigi, « Abbasso la patria », ASTENSIONISTA, « Patriottismo borghese e patriottismo proletario », *Guerra sociale,* a.I, n°1, 11 septembre 1915.

46. « Le bellezze della guerra », *Guerra sociale,* a.I, n°5, 6 novembre 1915. SCUDELARIO, « La carneficina », *Guerra sociale,* a.I, n°8, 29 novembre 1915.

47. « Le madri d'Italia ai figli emigrati nelle due Americhe », *Guerra sociale,* a.I, n°1, 11 septembre 1915.

48. CUYUM PECUS, « Per ridere. In difesa d'una vittima », *ibidem.* « Tre volte austriaco », *Guerra sociale,* a.I, n°6, 13 novembre 1915.

49. MALATESTA, Errico, « Anarchici favorevoli al governo », *Guerra Sociale,* a.II, n°18, 20 mai 1916. Le problème avait déjà été évoqué par Gigi Damiani en 1914. Voir AUSONIO ACRATE, [Gigi Damiani], « Il manifesto di Carlo Malato. Un altro che se ne va », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°17, 7 novembre 1914.

50. IL GRUPPO ANARCHICO INTERNAZIONALE, « Dichiarazione anarchica. Londra, aprile 1916 », *Guerra Sociale,* a.II, n°21, 1er juillet 1916. « Ritagli. Dall'*Avanti !* di Milano », *Guerra Sociale,* a.II, n°25, 19 août 1916. « L'atteggiamento di Kropotkine ! Dal *Libertario* di La Spezia », *Guerra Sociale,* a.III, n°39, 10 février 1917.

51. « Una conclusione a cui bisogna pur venire », *Guerra Sociale,* a.II, n°36, 30 décembre 1916. Sur cette polémique, en particulier sur le *Manifeste des seize,* qui expose la position de certains anarchistes favorables à

et par les critiquer ouvertement[52]. Il semble que quelques anarchistes italiens de São Paulo soient séduits par les arguments en faveur de l'intervention de Kropotkine, Grave et Malato[53], mais la plupart d'entre eux s'oppose à la guerre, en particulier à cause de ses répercussions économiques au Brésil et à cause de la crise qu'elle provoque à São Paulo.

Sans croire au « fatalisme révolutionnaire de la guerre[54] », les rédacteurs de *Guerra Sociale* ne sont pas sans attendre des retombées immédiates du conflit européen au Brésil. L'idée que la guerre est une étape décisive pour la préparation de la révolution sociale revient souvent dans *Guerra Sociale* :

> Nous sommes, il est bon de le répéter, à un grand tournant de l'histoire ; les conséquences de la guerre qui se prolongera en Europe seront ressenties ici aussi et nous ne devons pas oublier que la guerre civile dans ce pays est, aujourd'hui plus qu'hier, une probabilité imminente[55].

Simple rhétorique journalistique ou prémonition ? Cette petite phrase semble annoncer les événements qui éclateront à São Paulo moins de deux ans plus tard, avec la grande grève de juillet 1917.

Après les premiers numéros consacrés presque exclusivement à la guerre, les rédacteurs de *Guerra Sociale* expriment le désir de traiter aussi d'autres sujets[56] et diminuent le nombre des articles dénonçant le conflit mondial. Ce silence relatif est mal perçu par certains lecteurs qui se demandent si le journal n'est pas devenu interventionniste. Damiani répond :

> En effet, préoccupés du succès des initiatives locales de propagande, nous avions laissé de côté le *thème incontournable…* Nous avions exprimé à plusieurs reprises notre point de vue et pensions donc qu'il était superflu de répéter les mêmes choses tous les dix jours. En nous taisant, partiellement, sur la guerre, nous pouvions tout supposer sauf qu'il viendrait à l'esprit de certains camarades que nous nous étions convertis… Il est vrai que certains ont dû trouver commode d'exploiter la situation de cette façon[57].

Les rédacteurs de *Guerra Sociale* sont presque tous italiens[58] sauf Florentino de Carvalho dont la collaboration au journal devient très importante au fil des numéros. La direc-

---

la guerre, voir MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.2, De 1914 à nos jours,* Paris, Maspero, 1983, p. 9-16.

52. DAMIANI, Gigi, « Come ieri, oggi, cosí domani », *Guerra Sociale,* a.II, 35, 14 décembre 1916.

53. G. D., « Come si spiega… (Lettera ad un compagno travagliato dal dubbio) », *Guerra Sociale,* a.I, n°5, 6 novembre 1911.

54. « È assurdo credere al fatalismo rivoluzionario della guerra. » DAMIANI, Gigi, « Come ieri, oggi, cosí domani », cit.

55. « Noi siamo ed è bene riperterlo ad un grande svolto della storia ; la guerra che si prolungherà in Europa dovrà riflettersi nelle conseguenze sue anche qui e non dobbiamo dimenticare che la guerra civile in questo paese è oggi, più che ieri, una probabilità incombente. » DAMIANI, Gigi, « Per un'intesa che nasce male », *Guerra Sociale,* a.I, n°10, 11 décembre 1915. Voir aussi A. B. « Nell'imminenza del pericolo », *Guerra Sociale,* a.I, n°8, 29 novembre 1915 (« Questa guerra è l'alba rossa della rivoluzione sociale. ») et « Speranze », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916.

56. « La guerra. E se parlassimo d'altro ? », G. D., « Conversazioni agro-dolci », *Guerra Sociale,* a.I, n°6, 13 novembre 1915.

57. « Infatti, preoccupati dall'esito di locali iniziative di propaganda, avevamo lasciato da parte il *tema d'obbligo…* tanto più che ripetutamente esposto il pensiero nostro, credevamo superfluo il ridire ogni dieci giorni le stesse cose. Però tutto potevamo supporre, meno che, tacendo, e non completamente, della guerra, saltasse in mente ad un certo numero di amici nostri di ritenerci dei convertiti… Vero che a qualcuno poteva anche far comodo sfruttare così la situazione. » DAMIANI, Gigi, « Come ieri, oggi, cosí domani », *Guerra Sociale,* a.II, 35, 14 décembre 1916.

58. Le journal renaît grâce à un groupe de camarades tous italiens : Edmondo Colli, Aniello Paniello, Giovanni Ciuffi, Francesco Gattai, Giuseppe Agottani, Marcilio Sercinelli et Gigi Damiani. « Per *Guerra Sociale* », *Guerra*

tion du journal est assurée dans un premier temps par Angelo Bandoni. Ainsi qu'il l'avait fait lorsque *La Battaglia* et *La Propaganda Libertaria* s'étaient trouvés sans directeur, Damiani reprend la direction de *Guerra Sociale* après le départ de Bandoni. Tout en s'engageant à rester jusqu'à ce qu'une personne compétente soit trouvée pour le remplacer, Damiani exprime son désir de se « libérer d'une charge matérielle et morale qui a plus ou moins toujours pesé sur [lui][59] ». Raisons de santé[60], engagements professionnels[61], lassitude devant les médisances et les mesquineries de certains camarades[62], les motifs sont nombreux qui poussent Damiani à partir. Mais il reste fidèle au poste, d'autant plus que *Guerra Sociale* a bien besoin de son soutien : la situation financière du journal est très difficile.

La crise qui avait empêché la publication régulière de *La Propaganda Libertaria* gêne également *Guerra Sociale*. Le prix de l'abonnement annuel est fixé très bas pour que le journal soit accessible à tous[63]. Après deux mois de publication, *Guerra Sociale* parvient à recueillir 1 800 abonnements et espère en compter bientôt plusieurs milliers[64]. Dès la fin de l'année 1915, le tirage est augmenté[65]. Le journal atteint 2 500 exemplaires au début de l'année 1917[66], et 3 000 au mois de mai[67]. Les tournées de propagande, assurées par Angelo Bandoni[68] puis par Florentino de Carvalho[69], permettent de renouer des contacts avec les camarades et les abonnés d'autrefois et sont d'autant plus nécessaires que de nombreux camarades ont été dispersés par la crise économique qui leur a imposé « un perpétuel pèlerinage de ville en ville[70] ». L'efficacité des tournées de propagande est confirmée : après un voyage de Bandoni à l'intérieur de l'État, le nombre des abonnés de certaines localités a quintuplé[71]. Malgré le succès des tournées de propagande et l'augmentation du nombre des abonnés, le journal ne cesse de déplorer le manque

Sociale, a.I, n°1, 11 septembre 1915. Par la suite, l'équipe change. Le bilan de l'année 1916 est signé : Gigi Damiani, Francesco Cianci, Rafaele Esteve, Fiero Alfieri et Edmondo Colli. « Perché e come ha vissuto *Guerra Sociale* », *Guerra Sociale*, a.III, 35, 13 janvier 1917.

59. « Vorrei liberarmi da un peso materiale e morale, che più o meno ha gravato sempre su di me, come su me ha gravato la stizza di coloro che del giornale avrebbero voluto fare una sputacchiera. » DAMIANI, Gigi, « Dichiarazione », *Guerra Sociale,* a.II, n°23, 20 juillet 1916.

60. Dans sa jeunesse, Damiani avait contracté une maladie pulmonaire. L'inspecteur de police Rughini s'était permis à l'époque une plaisanterie douteuse sur l'état de santé de Gigi Damiani : « Ho chiuso in busta a parte – per via dei microbi – la striscia scrittati da Gigi Damiani. » Francesco Rughini à Augusto Donati, 6 août 1902, *La Gogna,* Supplemento al n°16 del 4 ottobre del periodico libertario *Germinal*, 4 octobre 1902. La maladie pulmonaire de Damiani est confirmée par Donati dans le sommaire d'un article qui devait paraître dans le n°12 de *O Amigo do Povo,* où il se proposait d'expliquer ses rapports avec la police, et qui n'a jamais paru. « Ai compagni », *O Amigo do Povo,* a.I, n°11, 6 septembre 1902.

61. Damiani s'était spécialisé dans la peinture des décors de théâtre.

62. DAMIANI, Gigi, « Dichiarazione », *Guerra Sociale,* a.II, n°23, 20 juillet 1916.

63. « L'abbonamento annuo a 5$000 », *Guerra Sociale,* a.I, n°1, 11 septembre 1915. Un abonnement d'un an coûtait en général 10 000 reis.

64. « La *Guerra Sociale* settimanale », *Guerra Sociale,* a.I, n°5, 6 novembre 1915.

65. s.t., *Guerra Sociale,* a.I, n°9, 4 décembre 1915.

66. « Perché e come ha vissuto *Guerra Sociale* », *Guerra Sociale,* a.III, n°37, 13 janvier 1917.

67. « Consolazioni ed angustie », *Guerra Sociale,* a.III, n°48, 19 mai 1917.

68. « La *Guerra Sociale* settimanale », cit. et s. t., *Guerra Sociale,* a.I, n°9, 4 décembre 1915.

69. Florentino de Carvalho prend le relais pour les tournées de propagande vers le mois de juillet 1916. « Corrispondenze », *Guerra Sociale*, a.II, n°26, 26 août 1916.

70. Bandoni part en tournée « con lo scopo precipuo di riallacciare relazioni troncate dalla pubblicazione saltuaria ed incerta dei nostri periodici e dalla crisi economica che ha disperso i più attivi compagni, obbligandoli ad un continuo pellegrinaggio di paese in paese. » s.t., *Guerra Sociale,* a.I, n°9, 4 décembre 1915.

71. « Alle prese col deficit… Ancora un appello ai compagni », *Guerra Sociale,* a.I, n°10, 11 décembre 1915.

d'empressement des camarades à verser les sommes qu'ils ont promises[72]. Les 2 300 abonnés que *Guerra Sociale* compte en mars 1917 sont loin d'être tous bons payeurs[73].

Après moins d'un an d'existence, le journal se montre incapable de combler son déficit toujours plus élevé.[74]Tous les moyens sont utilisés pour convaincre les camarades de délier leur bourse. Les appels à la souscription sont très fréquents. Le journal lance un « prêt de guerre » et menace de cesser sa parution hebdomadaire si cent nouveaux camarades ne s'abonnent pas rapidement[75]. Les versements ne tardent pas à arriver, surtout à São Paulo, mais restent insuffisants[76]. Le journal utilise alors un argument moral et publie cette annonce :

> ANARCHISTES ! Les socialistes se moquent de vous à cause de notre prêt de guerre ; ils vous reprochent de ne pas être capables de soutenir un journal hebdomadaire. Répliquez en nous envoyant tout de suite votre contribution. C'est la seule façon de protester dignement[77].

Pour répondre aux sarcasmes des socialistes, les rédacteurs de *Guerra Sociale* ne manquent pas de préciser que le prix de leur journal est le même que celui de l'*Avanti !* et que pourtant *Guerra Sociale* ne publie pas d'annonces publicitaires ni ne bénéficie de subventions de sympathisants fortunés[78].

Les déboires financiers de *Guerra Sociale* obligent à plusieurs reprises ses rédacteurs à contracter un prêt[79]. Au début de l'année 1917, désireux de publier au moins trois numéros par mois, le journal est contraint de doubler le prix de l'abonnement[80]. Grâce à tous les efforts effectués pour paraître coûte que coûte, *Guerra Sociale* est l'un des journaux les plus réguliers dans la presse anarchiste en italien de São Paulo, exception faite de *La Battaglia*. *Guerra Sociale* est toujours en mesure de suivre l'actualité de la vie sociale. Cela est très net en mai et juin 1917, lorsque la tension monte à São Paulo et que les grèves se succèdent et se durcissent. *Guerra Sociale* publie alors quatre numéros par mois.

IV.1.3 *Guerra Sociale* et la question de l'organisation

Guerra Sociale adopte les mêmes points de vue que ses prédécesseurs sur la question de l'organisation, mais les exprime de façon beaucoup moins virulente. Certains signes

72. s. t., *Guerra Sociale,* a.II, n°18, 20 mai 1916. « Sottoscrittori del prestito », *Guerra Sociale,* a.II, n°34, 30 novembre 1916. s. t., *Guerra Sociale,* a.II, n°35, 14 décembre 1916.

73. s. t., *Guerra Sociale,* a.III, n°43, 24 mars 1917.

74. DAMIANI, Gigi, « Bilancio », *Guerra Sociale,* a.II, n°17, 29 avril 1916. *Guerra Sociale,* a.II, n°31, 28 octobre 1916. « Ai compagni », *Guerra Sociale,* a.III, n°46, 1er mai 1917. L'évolution du déficit au cours de la première moitié de l'année 1917 est bien visible grâce au compte rendu financier publié en juin : « Bilancio di *Guerra Sociale* », *Guerra Sociale,* a.III, n°49, 26 mai 1917.

75. « Anziché settimanalmente il giornale vedrà la luce in epoca incerta e sempre più lontana dovendo prima liberarci dal grande deficit. Siamo intesi ? » « Importante », *Guerra Sociale,* a.II, n°18, 20 mai 1916.

76. Une soixantaine de personnes, dont la moitié à São Paulo, répondent à l'appel. « Per assicurare la vita del giornale », *Guerra Sociale,* a.II, n°19, 3 juin 1916 et « Il nostro prestito di guerra », *Guerra Sociale,* a.II, n°20, 17 juin 1916.

77. « ANARCHICI ! I socialisti vi scherniscono per il nostro prestito di guerra ; vi rampognano di non essere capaci di sostenere un giornale settimanale. Rispondete loro, mandandoci subito il vostro contributo. È l'unica degna protesta. » « Anarchici », *Guerra Sociale,* a.II, n°20, 17 juin 1916.

78. s. t., *Guerra Sociale,* a.II, n°20, 17 juin 1916.

79. *Guerra Sociale,* a.II, n°31, 28 octobre 1916. C'est la Scuola Moderna de São Paulo qui prête de l'argent au journal, à deux reprises. « Perché e come ha vissuto *Guerra Sociale* », *Guerra Sociale,* a.III, 35, 13 janvier 1917.

80. « Compagni », *Guerra Sociale,* a.III, n°37, 13 janvier 1917.

montrent que, sans changer d'avis quant aux méfaits du syndicalisme, le journal s'ouvre de plus en plus à la question de l'organisation. Le principal signe de cette ouverture est la présence, au sein de la rédaction, de Florentino de Carvalho (Primitivo Soares), anarchiste partisan de l'organisation ouvrière. La polémique s'effectue désormais dans *Guerra Sociale*[81] sur un ton plus posé que par le passé. Même Angelo Bandoni oublie les flots d'invectives dont il est coutumier. À Florentino de Carvalho qui se déclare favorable à l'organisation ouvrière « car il ne voit pas d'autre moyen pratique de provoquer l'insurrection des opprimés et des exploités[82] », Angelo Bandoni réplique promptement, mais sans acrimonie, qu'anarchisme et syndicalisme sont pour lui deux positions inconciliables[83]. À plusieurs reprises, *Guerra Sociale* s'offre comme une tribune libre pour les anarchistes syndicalistes lesquels n'ont pas, à ce moment-là, leur propre organe[84], même si « pour [ses rédacteurs] le syndicalisme tel qu'il se présente ici ne vaut pas un tiers des sacrifices qu'il a imposé aux camarades qui se sont laissés séduire par cette idée[85] ».

Les liens entre anarchistes organisateurs et anti-organisateurs se resserrent également du fait de leur opposition commune aux socialistes. Au cours d'une fête de commémoration des martyrs de Chicago qui réunit anarchistes et socialistes, Teodoro Monicelli, le directeur de l'*Avanti !,* propose que les militants des deux bords travaillent ensemble. Dans un premier temps, la proposition est bien acceptée par les rédacteurs de *Guerra Sociale,* en particulier par Gigi Damiani[86], dans la mesure où il s'agit de travailler ensemble contre la guerre. Mais la proposition s'élargissant par la suite au domaine de l'organisation ouvrière, elle est écartée[87]. Pour les anarchistes de *Guerra Sociale,* seul un accord ponctuel est possible, dans le cas où les événements l'imposent[88].

La situation se dégrade progressivement. Les socialistes reprochent aux anarchistes la façon dont ceux-ci ont organisé les manifestations du 1er mai 1916[89]. Les propos tenus par les rédacteurs de *Guerra Sociale* deviennent de plus en plus violents[90], ce qui n'empêche pas anarchistes, anarchistes syndicalistes et socialistes de participer ensemble, et dans la plus grande courtoisie, à une conférence-débat, organisée par Angelo Bandoni[91].

---

81. En particulier, Florentino de Carvalho relance le problème du syndicalisme. CARVALHO, Florentino, de, « Atitude dos anarquistas ante o movimento operário », *Guerra Sociale,* a.I, n°6, 13 novembre 1915. Trois articles lui répondent dans le numéro suivant, manquant à la collection. La polémique continue dans le n°8. Voir aussi « Pro e contro il sindacalismo », *Guerra Sociale,* a.I, n°10, 11 décembre 1915.

82. CARVALHO, Florentino, de, « Atitude dos anarquistas ante o movimento operário. Palestrando com os amigos redatores da *Guerra Sociale* », *Guerra Sociale,* a.I, n°8, 29 novembre 1915.

83. B. [Angelo Bandoni], « L'anarchico sindacalista », *Guerra Sociale,* a.I, 8, 29 novembre 1915.

84. Par exemple, le journal annonce le renouveau de l'Union Générale des Travailleurs. « L'Unione Generale dei Lavoratori risorge », *Guerra Sociale,* a.II, n°48, 19 mai 1916, « Despertar obreiro. Estão resurgindo as sociedades operárias. As suas novas bases de acordo », *Guerra Sociale,* a.II, n°49, 26 mai 1916.

85. « Per noi il sindacalismo, nostrale e quale si presenta, non vale un terzo dei sacrifici che ha imposto ai compagni nostri che da esso si son lasciati sedurre. » « Pro e contro il sindacalismo », *Guerra Sociale,* a.I, n°9, 4 décembre 1915. En revanche, *Guerra Sociale* se montre favorable à l'USI (Unione Sindacale Italiana) qui voit le jour en Italie et dont les bases lui semblent plus proches de ses aspirations dans le domaine de l'organisation. « Per la nuova internazionale. I postulati dell'Unione Sindacale Italiana », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916.

86. DAMIANI, Gigi, « Per un'intesa fra socialisti ed anarchici », *Guerra Sociale,* a.I, n°8, 29 novembre 1915.

87. DAMIANI, Gigi, « Per un'intesa che nasce male », *Guerra Sociale,* a.I, n°10, 11 décembre 1915.

88. DAMIANI, Gigi, « Discutiamo sí… ma di altro. A Monicelli » *Guerra Sociale,* a.II, n°12, 8 janvier 1916. L'essentiel de la polémique nous échappe puisque les numéros 13 à 15 sont manquants. Un article de Damiani donne une idée de ce qu'elle a été. DAMIANI, Gigi, « Facciamola finita », *Guerra Sociale,* a.II, n°16, 11 mars 1916.

89. NOI, « Replicando all'*Avanti* », *Guerra Sociale,* a.II, n°19, 3 juin 1916.

90. DAMIANI, Gigi, « Anarchici e socialisti », BANDONI, Angelo, « Uh !… Che putiferio", *Guerra Sociale,* a.II, n°20, 17 juin 1916.

91. « Conferenza pubblica in contraddittorio : Postulati e propositi rivoluzionari delle varie scuole umanitarie. Cooperativisti, sindacalisti, socialisti ed anarchici », *Guerra Sociale,* a.II, n°20, 17 juin 1916. Pour le compte rendu de cette conférence, voir s. t., *Guerra Sociale,* a.II, n°21, 1er juillet 1916.

Les choses s'enveniment encore à propos d'une grève qui a lieu à Ribeirão Pires en juillet 1916. À cette occasion, les socialistes reprochent aux anarchistes syndicalistes de vouloir imposer leur point de vue à l'UGT tandis que, selon les syndicalistes, les socialistes veulent faire du syndicat une arme électorale[92]. *Guerra Sociale* ne prend pas position et se contente de mettre ses colonnes à la disposition des anarchistes syndicalistes. Cependant, le journal alimente la polémique contre les socialistes en publiant un texte de Malatesta sur la politique parlementaire des socialistes. Ce texte est publié « afin que la culture antiparlementariste se nourrisse d'un aliment sain et facile à digérer[93] ».

Le mois d'août 1916 fournit un nouvel argument contre les socialistes. Ceux-ci accusent publiquement Florentino de Carvalho, rédacteur de *Guerra Sociale,* d'être un espion à la solde de la police[94]. Les marques de sympathie à l'égard de Florentino[95] se multiplient ainsi que les imprécations contre les socialistes[96]. Les socialistes sont enjoints de fournir les preuves de l'accusation qu'ils avancent, « la plus grave qui puisse toucher la réputation d'un militant de notre mouvement[97] ». L'affaire occupe les colonnes du journal pendant plusieurs semaines[98]. Damiani, qui manifeste lui aussi son soutien à Florentino de Carvalho, demande cependant aux camarades anarchistes de ne pas tomber dans le piège tendu par les « calomniateurs » et de ne pas négliger l'action politique :

> Au fond, il importe peu [aux socialistes] qu'il y ait parmi nous des gens indignes ; il leur importe surtout que nous vivions entourés de commérages qui nous exténuent, que nous nous désintéressions du mouvement anarchiste… ou que, sans journal ni associations, nous soyons réduits à suivre leurs très respectables personnes.
>
> Et puisqu'il était à l'ordre du jour de discuter de l'opportunité d'organiser une sorte d'*alliance* entre les groupes anarchistes de cette ville et de cet État, il serait bon d'y revenir au plus vite… et d'effectuer un travail de propagande efficace[99].

92. CARVALHO, Florentino, de, « Os maus pastores », *Guerra Sociale,* a.II, n°22, 15 juillet 1916. Florentino de Carvalho s'en était déjà pris aux menées électoralistes des socialistes dans le numéro précédent : CARVALHO, Florentino, de, « As ratazanas vermelhas. A propósito da propaganda eleitoral do Partido Socialista », *Guerra Sociale,* a.II, n°21, 1er juillet 1916. Sur la grève De Ribeirão Pires, voir « Corrispondenze. Lo sciopero degli scalpellini di Ribeirão Pires e gli intrighi che ha provocato », *Guerra Sociale,* a.II, n°24, 12 août 1916.

93. « …acciocché la cultura antiparlamentarista si nutrisca di alimento sano e facilmente digestivo. » Note de la rédaction au texte d'Errico Malatesta, « La politica parlamentare nel movimento socialista », *Guerra Sociale,* a.II, n°25, 19 août 1916.

94. « Per la verità e per l'onestà politica. Contro la calunnia e la diffamazione dai socialisti elezionisti di S. Paolo elevate a metodo di lotta. Sfidiamo e diffidiamo », *Guerra Sociale,* a.II, n°26, 26 août 1916.

95. Voir les très nombreuses signatures au bas du texte de solidarité envers Florentino de Carvalho. « Una dichiarazione degli anarchici di S. Paulo. A proposito di una campagna diffamatoria », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916. Voir aussi « Corrispondenze », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916.

96. DAMIANI, Gigi, « A proposito della lealtà dei socialisti. Stringendo i nodi », *Guerra Sociale,* a.II, n°27, 7 septembre 1916 ; CIANCI, Francesco, « L'azione politica nel movimento operaio » et CARVALHO, Florentino, de « Mentiras do socialismo », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916.

97. « Una dichiarazione degli anarchici di S. Paulo. A proposito di una campagna diffamatoria », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916.

98. Voir encore en septembre 1916, F. de C., « Denúncio o caluniador difamador e delator policial ante a vindita pública », *Guerra Sociale,* a.II, n°29, 30 septembre 1916.

99. « A loro poco importa in fondo che tra noi ci sia gente poco o niente degna ; a loro importa essenzialmente che noi si viva e ci si estenui nel pettegolezzo, disinteressandoci del movimento anarchico… o, senza giornale e senza associazioni proprie, ci si riduca a far coda alle loro rispettabilissime persone. E poiché era all'ordine del giorno il discutere l'opportunità di organizzare una specie di *alleanza* tra gli aggruppamenti anarchici di questa città e di questo Stato, sarebbe bene ritornarci sopra e presto… e dar mano subito ad un fattivo lavoro di propaganda. » G. D., « Non lasciamoci fuorviare », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916.

IV.1.4 La création de l'Alliance anarchiste

En effet, en juillet 1916, le journal anticlérical *A Lanterna,* dirigé par l'anarchiste brésilien Edgard Leuenroth, émet l'idée d'une association qui regrouperait tous les anarchistes de São Paulo[100]. Cette initiative ayant été accueillie favorablement, l'Alliance anarchiste voit le jour à la fin du mois d'août 1916[101]. À la première réunion générale sont présents quatre-vingt-trois camarades et quelques jeunes camarades féminines, ce qui semble « vraiment peu par rapport à la totalité des anarchistes qui résident à São Paulo » et « beaucoup si l'on considère que l'on sort juste d'une période de longue et honteuse apathie[102]». L'Alliance anarchiste publie alors régulièrement son bulletin dans le journal, rendant compte des nouvelles adhésions à l'intérieur de l'État de São Paulo[103]. Les membres des groupes qui adhèrent à l'Alliance ne sont pas toujours désignés par leur nom. Cependant les noms qui apparaissent sont en grande majorité italiens[104], de même que les lettres d'adhésion à l'Alliance sont presque toutes rédigées en italien. En revanche, parmi les membres de la commission de correspondance de l'Alliance, un seul nom italien, celui de Damiani[105].

Avant même la constitution de l'Alliance, Damiani avait émis un certain nombre de recommandations. Selon lui, se regrouper n'est pas un but en soi mais le moyen de canaliser des énergies en vue d'un objectif donné :

> Mieux vaudrait, avant de fixer les plans d'organisation, exposer et proposer un motif qui viendrait légitimer la nécessité de s'organiser. […]
>
> Parce que dire qu'il faut s'organiser pour combattre le cléricalisme et les préjugés religieux, le militarisme et les institutions bourgeoises, qu'il faut s'organiser pour aider les mouvements populaires de protestation et les mouvements économiques de résistance ouvrière, c'est beaucoup mais en même temps, c'est très peu. Cela reste des généralités, on reste dans le vague. Les camarades répondraient qu'ils font déjà tout cela et qu'ils l'ont toujours fait[106]…

100. « Un'importante iniziativa per una "Lega d'azione sociale" », *Guerra Sociale,* a.II, n°23, 20 juillet 1916.
101. A COMISSÃO PROVISORIA, « Aliança anarquista. Bases de acordo », *Guerra Sociale,* a.II, n°29, 30 septembre 1916.
102. « Pochi davvero in confronto alla totalità degli anarchici che risiedono a São Paulo. Molti se consideriamo che usciamo appena adesso da uno stato di lunga e vergognosa apatia. » « Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°30, 14 octobre 1916.
103. Des groupes, mais aussi des individus, adhèrent à l'Alliance anarchiste. Seuls les groupes sont cités ici : *Centro Libertario* de São Paulo, *Circolo libertario* de Ribeirão Preto, *Gruppo libertario* de Jaú, *Centro de Estudos Sociais* de Sorocaba, « Il bollettino dell'Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°31, 20 octobre 1916, Gruppo libertario de Ribeirão Pires, Gruppo di Cándido Rodrigues, « Il bollettino dell'Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°32, 4 novembre 1916, des marques de soutien proviennent de Rio de Janeiro, Guaxupé, Poços de Caldas, Araraquara, Bauru, Lapa, Belém, Guaranésia, « Il bollettino dell'Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°34, 30 novembre 1916. D'autres groupes se constituent à Votorantim (32 membres), Guariroba (14 membres), Casa Branca (un membre, Paolo Ferrari), Sant'Adelia (17 membres), Piracicaba (28 membres) et Turvo, « Il bollettino dell'Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°36, 30 décembre 1916, ainsi qu'à Jundiai, « Il bollettino dell'Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°37, 13 janvier 1917.
104. La liste des membres n'est pas toujours indiquée. Mais à Guariroba par exemple, les quatorze noms cités sont italiens. « Il bollettino dell'Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°36, 30 décembre 1916
105. Les autres noms sont ceux de Rafaele Esteve, J. Santos e Silva, Roberto Feijó, Lucas Masculo, Galileo Sanchez, Leão Aymoré. « Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°30, 14 octobre 1916.
106. « Meglio sarebbe avanti di completare i piani di organizzazione, esporre e proporre un *perché* che venisse a legittimare la necessità di organizzarsi. […] Perché dire : bisogna organizzarsi per combattere il clericalismo e i preconcetti religiosi, il militarismo e le istituzioni borghesi, organizzarsi per aiutare i movimenti popolari di protesta e quelli economici di resistenza operaia, è dir molto, e, nello stesso tempo, è dir poco. Si resta nelle generalità, nel vago. I compagni risponderebbero che tutte quelle cose le fanno e le han fatte sempre… » G. D., « Per un'organizzazione anarchica e per un programma d'azione pratica », *Guerra Sociale,* a.II, n°24, 12 août 1916.

Malgré les recommandations de Damiani, les bases d'accord de l'Alliance sont exactement celles qu'il a énoncées et restent assez vagues [107]. L'Alliance anarchiste se propose d'accomplir un « travail de cohésion, de fraternisation, en laissant à chacun sa propre liberté d'action [108] ». Elle consacre ses efforts à « infiltrer et conquérir la conscience prolétaire [109] ». Pour cela, elle publie des affiches très largement diffusées. La première circule au début de l'année 1917, entre le 1er et le 15 janvier 1917, et concerne la crise économique due à la guerre mondiale et l'attitude que doit adopter le peuple, sans se lancer dans des mouvements inconsidérés, mais en agissant avec prudence et en se tenant prêt à toute éventualité [110]. Une autre affiche, parue le 1er mai 1917, est distribuée dans tout le Brésil. Certains camarades se sont même cotisés pour que la diffusion soit la plus large possible et ont fait paraître le texte dans le quotidien *O Estado de São Paulo,* dont le tirage atteint, affirment-ils, 65 000 exemplaires. *Guerra Sociale* peut ainsi s'enorgueillir de ce que « jamais un manifeste anarchiste a été aussi largement diffusé dans cette République [...] ni aussi discuté et médité [111] ».

Malgré ce succès, malgré les trente associations qui se regroupent sous la bannière de l'Alliance anarchiste, les initiateurs du projet ont bien du mal à faire comprendre la façon dont ils le conçoivent. L'Alliance ne se veut pas un organe centralisateur : « Nous sommes favorables à un groupe autonome qui se défait et se reconstitue selon les nécessités et les affinités [112]. » À plusieurs reprises, *Guerra Sociale* juge nécessaire de rappeler la façon dont les anarchistes doivent concevoir l'organisation. Damiani en particulier critique la façon dont certains anarchistes ont répondu à l'appel pour l'Alliance. Ils attendent des directives sur la marche à suivre, alors que chaque groupe devrait trouver par lui-même le moyen le plus approprié de faire de la propagande [113]. Le bilan des premières semaines d'existence de l'Alliance est donc assez négatif :

> Parmi ceux qui ont répondu [à l'appel lancé dans ce journal pour une « entente » entre anarchistes], qui ont adhéré, qui se sont empressés d'organiser une section locale, combien sont ceux qui ont compris… ce qu'ils faisaient ? Soyons sincères : bien peu [114].

Au moment où l'idée de créer une Alliance anarchiste était lancée, Damiani avait proposé de développer l'activité de l'association dans les *fazendas* :

> Si l'on considère les plantations de café, on entrevoit immédiatement la réalité d'un prolétariat agricole, vivant aujourd'hui encore sous le régime de l'esclavage ; les bourgades, les villages, les petites villes qui ont surgi aux abords de

107. A Comissão provisória, « Aliança anarquista. Bases de acordo », cit.
108. « Si propone solo compiere opera di affiatamento, di affratellamento anzi, lasciando a ciascuno la propria libertà d'azione. » « Il bollettino dell'Alleanza Anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°33, 13 novembre 1916.
109. « Os anarquistas ao Povo », *Guerra Sociale,* a.III, n°38, 27 janvier 1917.
110. *Ibidem.*
111. « Mai manifesto anarchico è stato in questa Repubblica così largamente diffuso e possiamo dirlo con orgoglio, mai manifesto anarchico è stato tanto discusso e ponderato. » *Guerra Sociale,* a.III, n°46, 1er mai 1917. Pour le texte du manifeste voir aussi « A Aliança Anarquista ao Povo », IISG, Archives Max Nettlau, Dossier Brésil, n°335.
112. « Siamo per il gruppo autonomo che si scioglie e torna a costituirsi secondo le necessità e secondo le affinità. » G. D., « Per un'organizzazione anarchica e per un programma d'azione pratica », *Guerra Sociale,* a.II, n°24, 12 août 1916.
113. « Organizzazione… e poi ? », *Guerra Sociale,* a.II, n°36, 30 décembre 1916. Voir aussi « Il Bollettino dell'Alleanza Anarchica », *Guerra Sociale,* a.III, n°37, 13 janvier 1917 où l'on explique que l'Alliance est une « chose abstraite ».
114. « Tra quelli che hanno risposto, che hanno aderito, che si sono affrettati ad organizzare un gruppo locale, quanto sono coloro che hanno capito… quello che facevano ? Siamo sinceri : ben pochi. » « Organizzazione… e poi ? », cit.

> nombreuses *fazendas* ne sont en réalité que des éléments subsidiaires à la vie de la *fazenda* : ils sont formés de groupes de gens libres qui vivent de fonctions parasitaires, aux dépens des populations asservies à la plantation, au fief. Tout le monde connaît les conditions économiques, le genre de vie, l'état moral des colons, des serfs et il est superflu de répéter tout cela.
>
> Pourquoi donc ne pas tenter sur une large échelle, avec un plan clair et efficace, de pénétrer dans les *fazendas,* qui ne nous sont pas fermées uniquement par le *fazendeiro* et ses sbires, mais aussi par l'ignorance, la résignation religieuse, l'habitude du servage du colon lui-même [115] ?

Avec cette proposition, qu'il développe après la création de l'Alliance [116], Damiani reprend une idée maintes fois évoquée dans les journaux anarchistes [117]. En 1911, lors des premiers mouvements de protestation dans les plantations de café, les camarades anarchistes de l'intérieur de l'État avaient déjà été mis devant leurs responsabilités :

> L'émancipation des colons peut s'accomplir essentiellement grâce aux efforts des hommes libres de l'intérieur de l'État. Les camarades, les amis de toutes les localités sont appelés aujourd'hui à cette tâche grandiose, à cette lutte civile.
>
> Qu'ils n'attendent pas de miracles de la part des conférenciers de la capitale, ni des grands hommes qui viennent d'Europe pour gagner de l'argent. Ceux-ci ne peuvent rien faire, ou pratiquement rien, pour les colons. Qu'ils n'attendent pas que les événements mûrissent d'eux-mêmes, comme les fruits sur l'arbre.
>
> Qu'ils travaillent pour former une conscience chez ces meutes d'abrutis, d'esclaves qui peuplent les *fazendas,* et ils pourront s'enorgueillir d'avoir accompli l'œuvre la plus révolutionnaire, la plus généreuse et la plus belle dont a besoin la société contemporaine [118].

En dehors des campagnes de dénonciation des conditions de vie des colons, les journaux anarchistes se font rarement l'écho d'initiatives en faveur de l'organisation dans les

115. « Guardando alle piantagioni di caffè, noi intravediamo subito la realtà di un proletariato agricolo, vivente ancora il regime della servitù ; le borgate, i villaggi, le cittadine sorte nei pressi di più *fazendas,* non sono di fatto che elementi sussidiari alla vita della *fazenda* : nuclei di gente libera che vive di funzioni parassitarie, alle spese delle popolazioni asservite alla piantagione, al feudo. Quali le condizioni economiche, quali il genere di vita, quale lo sviluppo morale dei coloni, dei servi, tutti sanno ed è superfluo qui ripetere. Perché dunque non tentare su vasta scala, con un piano chiaro, fattivo, la penetrazione della *fazenda,* la quale non ci è chiusa soltanto dal *fazendeiro* e dai suoi bravi, ma anche dall'ignoranza, dalla rassegnazione religiosa, dall'abitudine al servaggio del colono stesso ? » G. D., « Per un'organizzazione anarchica e per un programma d'azione pratica », *Guerra Sociale,* a.II, n°24, 12 août 1916.

116. « È tanto che noi parliamo della necessità di penetrare nelle *fazendas* per dare una coscienza ai coloni, scuoterli, agitarli, affiatarli nella difesa della loro vita sempre minacciata dalle ingordigie, dalle cupidigie e dalle reminiscenze schiavocrate dei loro padroni… » « Organizzazione… e poi ? », *Guerra Sociale,* a.II, n°36, 30 décembre 1916. Parallèlement, *Guerra Sociale,* qui assure régulièrement des tournées de conférences à l'intérieur de l'État São Paulo, renoue avec l'habitude de *La Battaglia* de dénoncer les conditions de vie des colons dans les *fazendas*. CARVALHO, Florentino, de, « Excursão de propaganda. Odissea dos colonos », *Guerra Sociale,* a.II, n°29, 30 septembre 1916. F. de C., « Impressões de viagem », et AMODIO, Vincenzo, « Le delizie delle *fazendas* », *Guerra Sociale,* a.II, n°30, 14 octobre 1916. « In pieno feudalismo », *Guerra Sociale,* a.III, n°51, 16 juin 1917.

117. Voir par exemple G. D., « L'ora dei coloni. Per la redenzione degli iloti », *La Battaglia,* a.VIII, n°311, 2 juillet 1911.

118. « L'emancipazione dei coloni può essere opera sovratutto degli elementi liberi dell'interno. I compagni, gli amici di tutte le località sono chiamati oggi a questo compito grandioso, a questa lotta civile. Non aspettino miracoli dai propagandisti della capitale, né dai grandi uomini che vengono dall'Europa a far quattrini. Essi non potranno far nulla, o potranno far ben poco per i coloni. Non aspettino che gli eventi si maturino da sé, come le sorbe sulla pianta. Lavorino per formare una coscienza in quelle falangi di abbrutiti, di schiavi che popolano le fazendas e potranno andare orgogliosi di aver compiuto l'opera più rivoluzionaria, più generosa e più bella di cui la società contemporanea abbisogni. » « La schiavitù dei coloni. Quello che si deve fare », *La Battaglia,* a.VIII, n°314, 23 juillet 1911.

fazendas[119]. En 1915, Gigi Damiani, qui, comme Bakounine, pense que la véritable force révolutionnaire est dans les campagnes, regrette amèrement qu'aucune action concrète et efficace n'ait vu le jour à l'intérieur de l'État :

> L'organisation des colons dans les plantations de café était un travail colossal qui valait la peine d'être tenté… Mais personne n'y songe sérieusement. L'affaire est risquée et il y a de quoi y laisser sa peau. Quoiqu'on en dise, la *fazenda* est et reste un fief… surtout pour les colons qui ont la résignation dans le sang parce qu'ils viennent de pays et de régions où ce sentiment est enseigné comme une vertu chrétienne.
>
> Et pourtant, c'est aux *fazendas* que nous devrions nous intéresser, avec un programme un peu plus solide que celui que pourrait y développer le syndicalisme[120].

IV.1.5 L'apathie politique des émigrés

Cette résignation dont parle Gigi Damiani, est pour les anarchistes un obstacle à l'émancipation politique des masses. Leurs journaux s'en plaignent de façon constante. D'innombrables articles reprochent l'indolence, l'apathie, l'inertie dont font preuve certains camarades anarchistes, qui se contentent de verser de temps en temps une somme d'argent pour la cause et laissent une poignée d'anarchistes faire tout le travail de propagande :

> La vérité est que nous nous sommes adaptés au milieu ambiant et la semi-liberté politique dont nous jouissons – peut-être justement à cause de notre mollesse – et cette facilité de vie […] ont fait que nous avons relégué l'énergie révolutionnaire qui nous caractérisait dans le fardeau des souvenirs sacrés[121].

Gigi Damiani va jusqu'à émettre l'idée que le climat est responsable de l'atrophie des consciences révolutionnaires :

> Ici les anarchistes deviennent des chiffes molles. Ils font déjà beaucoup si, comme le soussigné, ils gribouillent quelques articles. Ce n'est pas le pays des semi-libertés mais le pays des semi-consciences. C'est le règne de la fainéantise dans le mouvement révolutionnaire, d'autant plus qu'on ne saurait même pas contre qui il faudrait faire la révolution. L'inconstance du climat se reflète dans l'inconstance des individus[122].

119. « Per la scuola in fazenda », *La Battaglia,* a.VIII, n°353, 11 mai 1912 ; « Riunione di affiatamento fra coloni", *La Battaglia,* a.VIII, n°356, 1er juin 1912 ; « Importantissimo », *La Barricata,* a.IX (della *Battaglia),* n°392, 6 avril 1913 ; « Coloni !!! », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°13, 3 octobre 1914 ; CESARINI, Alfredo, « Per i coloni », *La Propaganda Liberaria,* a.II, n°20, 19 décembre 1914.

120. « Un lavoro colossale e che meritava la pena di esser tentato era quello dell'organizzazione dei coloni nelle piantagioni del caffè… Ma nessuno vi pensa con serietà di propositi. Capisco che la faccenda è arrischiata e ce ne va di mezzo la pelle. Si dica ciò che si vuole, la *fazenda* era e resta un feudo… E resta feudo principalmente per l'elemento colonico che viene da paesi e provincie dove la rassegnazione è nel sangue e professata come piissima virtù cristiana. Pure è alla *fazenda* che bisognerebbe rivolgerci e con un programma un po' più sostanziale di quello che potrebbe elaborarci il sindacalismo. » DAMIANI, Gigi, « Per un'intesa che nasce male », *Guerra Sociale,* a.I, n°10, 11 décembre 1915.

121. « La verità è questa, noi ci siamo adattati all'ambiente, e la mezza libertà politica che godiamo – forse appunto perché fiacchi – e quella certa facilità di vita che […] han fatto sì che l'energia rivoluzionaria d'un tempo l'abbiamo relegata nel fardello delle sante memorie. » DAMIANI, Gigi, « La mezza libertà », *La Battaglia,* a.III, n°64, 14 janvier 1906.

122. « Quaggiù gli anarchici diventano castagne lesse. Fanno già molto quando, come il sottoscritto, scribacchiano qualche articolo. Questo non è il paese delle mezze libertà ma il paese delle mezze coscienze. È il regno

Au moment où l'Alliance anarchiste est créée en 1916, le même reproche apparaît :

> Peu nombreux sont ceux qui ont répondu à l'appel lancé dans ce journal pour une « entente » entre les anarchistes au Brésil. Mais il ne faut pas croire que ceux qui ont préféré ne pas se manifester ne sont pas d'accord avec l'initiative.
>
> Ne rêvons pas. Ils n'ont pas répondu à l'appel parce que leur indolence leur conseillait de ne pas le faire. Quels esprits paresseux[123] !

Mais les journaux s'en prennent aussi aux masses laborieuses, agricoles et industrielles. *Guerra Sociale* se désole à plusieurs reprises de la mollesse du peuple et de son manque de réaction :

> La patience, ou plutôt la lâcheté, du peuple qui vit ici est si grande que nous mourrons et nos fils mourront avant que celui-ci fasse preuve d'un acte énergique de revendication[124]. Dans n'importe quel endroit du monde, il y a un peuple. Ici, il n'y en a pas. Ou s'il y en a un, il n'a pas conscience de ses besoins ni de sa dignité[125].

Les anarchistes ne sont pas les seuls à constater que les masses prolétaires de São Paulo sont imperméables à la propagande sociale. L'inspecteur de police Alliata-Bronner, constatant en 1909 que les efforts « des syndicalistes et des anarchistes italiens pour galvaniser les masses » sont vains, trouve deux explications à cet état de fait :

> Les résultats [...] sont pour l'instant bien maigres ; aussi bien à cause de ce caractère international qui provoque scissions et antagonismes, qu'à cause de la diversité des caractères, des tendances et des intérêts opposés, et surtout à cause de la précarité et de l'instabilité géographique de la masse ouvrière qui est accourue ici en provenance de différents pays d'Europe, dans le seul but de s'enrichir rapidement et qui n'est donc pas radicalement liée à la défense continuelle et enflammée de ses intérêts de classe[126] !

Les mêmes arguments apparaissent dans un article du journal d'Alceste De Ambris, *La Scure.* Selon le rédacteur de *La Scure,* l'hétérogénéité du prolétariat[127]et le désir

---

dell'infingardia nel movimento rivoluzionario anche perché una rivoluzione quaggiù sarebbe difficile avanti tutto sapere contro chi si dovrebbe farla. L'incostanza del clima si rispecchia nell'incostanza degli individui ! » G. D., « Valvole di scappamento », *La Battaglia,* a.VII, n°273, 18 septembre 1910.

123. « All'appello lanciato su questo giornale per un'*entente* tra gli anarchici del Brasile, non molti han risposto. Però non bisogna credere che quelli i quali han preferito non dar notizia di loro l'abbiano fatto perché dissentano con quella iniziativa. Neppure per sogno. Non hanno risposto perché l'accidia così li consigliava. Anime pigre. » « Organizzazione... e poi ? », *Guerra Sociale,* a.II, n°36, 30 décembre 1916.

124. « La pazienza, ovvero la viltà, del popolo che qui vive è mai tanta che noi morremo e morranno i nostri figli prima che da esso si accenni un atto energico di rivendicazione. » « Perché non protestiamo », *Guerra Sociale,* a.II, n°34, 30 novembre 1916.

125. « In qualunque altra parte del mondo, v'è un popolo. E qui non v'è. O se vi è, non ha la coscienza né dei suoi bisogni, né della sua dignità. » SICRANO, « Il nuovo salasso », *Guerra Sociale,* a.II, n°25, 19 août 1916.

126. « Scarsi [...] ne sono per adesso i resultati ; sia per appunto per tale internazionalità che genera scissioni e antagonismi, sia per la diversità de' caratteri e delle tendenze e gli opposti interessi, sia ancor più per la precarietà e instabilità in luogo della massa operaja qui accorsa dai diversi paesi europei a solo fine di temporaneo, immediato lucro e quindi non radicalmente legata con fede e trasporto dell'animo a continuativi interessi di casta e di ambiente ! » Alliata-Bronner à l'ambassadeur d'Italie, Luigi Bruno, São Paulo, 30 juin 1909, ACS, Pubblica Sicurezza, b.4, fasc. Brasile.

127. Sur les antagonismes entre les différentes nationalités, voir MARTINS, José de Souza, « Empresários e trabalhadores de origem italiana no desenvolvimento industrial brasileiro entre 1880 e 1914 : o caso de São Paulo », *Dados, Revista de Ciências Sociais,* vol.24, n°2, Instituto Universitário de Pesquisa do Rio de Janeiro, Editora Campus, 1981, p. 255. CENNI, Franco, *Italianos no Brasil. « Andiamo in 'Merica... »,* seconda edição facsimilar do centenário da imigração italiana no Brasil, 1875-1975, São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975, p. 148. Voir aussi TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana*

des émigrés de s'enrichir pour regagner leur pays d'origine expliquent leur manque de participation à la vie politique au Brésil :

> Dans les pays d'émigration et notamment au Brésil, plusieurs facteurs font encore que l'organisation ne peut être considérée comme une force positive : il s'agit d'ouvriers de toute nationalité, race, religion, etc. imprégnés de patriotisme, opposés aux hommes d'autres pays, qui, en grande majorité ne pensent qu'à gagner quelque argent pour retourner dans leur pays d'origine qu'ils ont quitté en croyant pouvoir facilement mettre de côté un petit pécule. La déception les envahit très vite et, bon gré mal gré, ils se résignent à rester ici, mais cherchent toujours à améliorer individuellement leurs conditions économiques [128].

Alceste De Ambris, décrivant en 1906 la situation de mouvement ouvrier pour une publication du journal *Fanfulla,* avançait lui aussi ces arguments [129], tout en ajoutant celui de la mobilité des travailleurs agricoles [130]qui empêche la création de liens de solidarité :

> Il ne faut pas oublier que la classe laborieuse au Brésil est constituée d'éléments disparates et variés de par la race, la langue, le tempérament, la culture et les habitudes, ce qui rend plus difficile l'entente et l'organisation. À cela il faut ajouter que de nombreux ouvriers et paysans se considèrent sur cette terre comme des oiseaux de passage et, obsédés par la manie de retourner dans leur patrie, ils pensent et vivent de façon individualiste, persuadés que c'est le meilleur moyen de « faire l'Amérique ». […] Il faut penser que la majeure partie du prolétariat, le prolétariat agricole, se trouve complètement coupé du mouvement, pour deux raisons particulières, en plus des raisons déjà énoncées : les énormes distances qui séparent chaque *fazenda,* ce qui rend utopique toute idée de relier les travailleurs agricoles, et la conformation particulière de la *fazenda* qui est un terrain clos où les agitations qui surviennent à l'extérieur peuvent difficilement avoir un écho et où la propagande ne parvient pas à se faire entendre [131].

---

in Brasile 1875-1940, Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984, p. 354-355 ; MARAM, Sheldon Leslie, *Anarquistas, imigrantes e o movimento operário brasileiro, 1890-1920,* traduction de l'anglais, Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979, p. 30-31.

128. « Nei paesi di emigrazione e in special modo in Brasile sono vari i fattori per cui l'organizzazione non può contare ancora una forza positiva : sono operai di ogni nazionalità, razza, religione, etc. imbevuti di patriottismo, ed avversi agli uomini di altri paesi, e che nella grande maggioranza hanno solo il pensiero di guadagnare qualche soldo per ritornarsene al loro paese di origine dal qual sono partiti credendo di poter mettere facilmente da parte un buon gruzzolo. La disillusione però presto li coglie e volenti o nolenti si rassegnano a rimanere qui, però sempre in cerca di migliorare individualmente le proprie condizioni economiche. » ARGO, « O sindicalismo em São Paulo », *La Scure,* a.I, n°3, 1er mai 1910. Argo écrit également dans le journal syndicaliste *La Lotta Proletaria* qui contient lui aussi de nombreux articles sur l'apathie politique de la classe ouvrière. Voir par exemple « Ai metallurgici », *La Lotta Proletaria,* a.III, n°23, 24 septembre 1908 ; « Anno nuovo », *La Lotta Proletaria,* a.III, n°29, 30 décembre 1908.

129. Voir encore PICCAROLO, Antonio, *Il Socialismo in Brasile,* 1906, *in* DIAS, Everardo, DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editora Alfa-Omega, 2a edição, 1977, p. 18-19, DIAS, Everardo, *op. cit.,* p. 39-40, TRENTO, Angelo, *op. cit.,* p. 363-364, MARAM, Sheldon Leslie, *op. cit., p.* 33.

130. Sur ce point, voir HALL, Michael, M., « Emigrazione italiana a San Paolo, 1880-1920 », *Quaderni storici,* Ancona, janvier-avril 1974, p. 149.

131. « Non va dimenticato che la classe lavoratrice in Brasile è costituita da elementi disparati e varî per razza, lingua, temperamento, coltura ed abitudini, il che rende più difficile l'intesa e l'organizzazione. A ciò aggiungasi che molti operai e contadini si considerano in questa terra come uccelli di passaggio e, ossessionati dalla mania di tornare in patria, pensano e vivono individualisticamente nella persuasione che questo sia il miglior mezzo di "far l'America". […] Occorre riflettere che la più gran parte del proletariato, quello agricolo, si trova assolutamente tagliato fuori dal movimento, per due ragioni speciali, oltre a quelle già enunciate : le enormi distanze che separano *fazenda* da *fazenda* in modo da rendere utopistico per ora ogni pensiero di collegamento

Pour les travailleurs des *fazendas* aussi bien que pour les travailleurs de l'industrie, s'ajoute un autre facteur dissuasif, la répression dont ils font l'objet de la part des *fazendeiros* et des entrepreneurs, toujours prêts à utiliser la violence pour étouffer tout mouvement de protestation. La police est intervenue dans tous les mouvements de grève du début du siècle [132], aussi bien à la ville que dans les *fazendas.* Dans ces dernières, il fallait compter aussi avec la violence des hommes de main des *fazendeiros.* Enfin, la loi d'expulsion, connue sous le nom de loi Gordo, a également servi de moyen de pression sur les travailleurs.

Certains historiens expliquent la fragilité du prolétariat de São Paulo au début du XXe siècle en ajoutant à tous ces facteurs le fait que ce prolétariat était en grande partie constitué de femmes et d'enfants [133]. Cet argument n'est pas vraiment convaincant quand on sait que les enfants et les femmes sont majoritaires dans les usines textiles et que pourtant celles-ci seront à la pointe de la lutte en 1917 [134]. Cet argument n'est jamais avancé dans les journaux anarchistes qui défendent aussi bien les droits des femmes que ceux des hommes et luttent contre l'exploitation des enfants [135].

Enfin, l'apathie politique des émigrés est également expliquée par leur manque d'expérience dans le domaine des luttes sociales :

> Il y a très peu d'ouvriers indigènes et ceux-ci, comme les ouvriers étrangers, ne se rendent pas compte qu'ils se trouvent dans une position de lutte. Les uns comme les autres n'ont jamais connu de lutte de classe ou de parti [136].

Cette assertion, reprise par les historiens, contredisant une idée souvent présente dans l'historiographie traditionnelle brésilienne qui prête aux étrangers une plus grande

---

fra i varî aggruppamenti di lavoratori della terra e la particolare conformazione della *fazenda,* che è un campo chiuso in cui difficilmente possono aver eco le agitazioni che si svolgono al di fuori e dove la propaganda non riesce a giungere." DE AMBRIS, Alceste, « Il movimento operaio nello Stato di São Paulo », *Il Brasile e gli italiani,* Pubblicazione del *Fanfulla,* Florence, Bemporad, 1906, p. 845.

132. Sur la répression systématique des grèves, voir SIMÃO, Azis, *Sindicato e estado, suas relações na formação do proletariado de São Paulo,* São Paulo, Atica, 1981, première édition 1966, p. 208.

133. Voir par exemple HALL, Michael, M., « Emigrazione italiana a San Paolo », cit., p. 155. Des chiffres officiels indiquent que les femmes constituent 34% du prolétariat de São Paulo en 1920. En 1919, les enfants fournissent 17% de la main d'œuvre. *Ibidem.*

134. C'est dans une usine textile que naît en 1917 le plus grand mouvement de grève à São Paulo. Voir chapitre suivant. En 1911, 72% des ouvriers de vingt-trois usines textiles de São Paulo étaient de sexe féminin. 30% de ces femmes étaient des enfants de moins de seize ans. En 1920, plus de la moitié de la main d'œuvre du secteur textile était constituée de femmes et d'enfants. MARAM, Sheldon Leslie, *op. cit.,*p. 53. Par ailleurs, les tableaux établis par Azis Simão montrent la prépondérance du secteur textile dans les mouvements de grève à São Paulo. SIMÃO, Azis, *op. cit.,* p. 137-142.

135. De nombreux articles de *La Battaglia* dénoncent l'exploitation des mineurs : « La strage degli innocenti », *La Battaglia,* a.III, n°111, 10 février 1907 ; POLINICE, « Poveri assassinati », *La Battaglia,* a.III, n°115, 17 mars 1907 ; ANNA DE' GIGLI, « L'idiotizzazione dell'infanzia », *La Battaglia,* a.III, n°125, 9 juin 1907 ; POLINICE, « L'infanzia assassinata", *La Battaglia,* a.III, n°126, 16 juin 1907 ; CERCHIAI, Alessandro, « Piccoli martiri », *La Battaglia,* a.VIII, n°310, 25 juin 1911 ; CERCHIAI, Alessandro, « Si fa sul serio », *La Battaglia,* a.VIII, n°320, 3 septembre 1911. *Guerra Sociale* lance une campagne contre l'exploitation des mineurs en mars 1917. « Infanzia torturata. Problemi morali e problemi economici », *Guerra Sociale,* a.III, n°41, 3 mars 1917. DAMIANI, Gigi, In cammino ! », F. C., « Salviamo il fanciullo », G. D., « Parole di fede e di speranza », CARVALHO, Florentino, de, « Protesto popular contra a exploração de menores », *Guerra Sociale,* a.III, n°42, 10 mars 1917. « Le disillusioni di Anargiro", CARVALHO, Florentino, de, « A agitação contra a infame exploração de menores », « Comité popular de agitação contra a exploração de menores operários », « Centro feminino Jovens Idealistas », *Guerra Sociale,* a.III, n°43, 24 mars 1917. Voir aussi le n°45 qui contient la liste des groupes qui ont adhéré au comité d'agitation. *Guerra Sociale* demande aux camarades de l'intérieur d'envoyer des correspondances : « Raccomandiamo chiarezza brevità, verità assoluta. Molti fatti e poche parole. Ed anzi tutto sollecitudine. Il ferro va battuto finché è caldo. » « Ai compagni dell'interno », *Guerra Sociale,* a.III, n°42, 10 mars 1917.

136. « Di operai indigeni ve ne sono pochissimi, i quali, al pari degli operai stranieri, si trovano in una posizione di lotta che non veggono. Tanto gli uni come gli altri non conobbero mai lotte di classe né di partito. » ARGO, « O sindicalismo em São Paulo », *La Scure,* a.I, n°3, 1er mai 1910.

connaissance en matière politique[137], mérite toutefois d'être nuancée. En effet, pour de nombreux émigrés, en particulier pour ceux qui sont originaires de régions agricoles d'italie, le choix du départ est souvent lié à l'échec de mouvements de protestation[138]. Dans de nombreux cas, il existe une coïncidence entre la répression de mouvements sociaux et l'augmentation de l'émigration[139]. Lorsque la rébellion est réprimée et n'apporte aucun changement et que l'on refuse la résignation, l'émigration devient la seule solution d'amélioration[140]. Les émigrés qui arrivent dans le pays d'accueil avec une expérience souvent négative des luttes sociales, puisque dans bien des cas elles sont la cause de leur départ, tendraient donc à refuser désormais toute prise de position politique.

Toutefois, l'explication ne fonctionne que partiellement puisque d'autres pays d'Amérique Latine, bien qu'ayant reçu des émigrés de même origine, connaissent un mouvement social beaucoup plus développé. C'est le cas en particulier en Argentine[141], où le processus d'industrialisation est bien moins tardif qu'au Brésil[142]. C'est par cette industrialisation tardive que Gigi Damiani explique le manque de conscience du prolétariat de São Paulo, sans négliger toutefois de l'imputer également au désir d'accumulation de richesses caractéristique des émigrés :

> À São Paulo, il y a des prolétaires en abondance, mais il n'y a pas de prolétariat. Les raisons en sont variées et complexes ; en faire une liste signifierait répéter des choses dites mille fois. Les prolétaires de cet État, presque tous… importés, ont immigré en étant convaincus qu'ils feraient… l'amérique, celle qui se résume à une ceinture comprimant les tripes dévorées par l'ankylostomiase, une ceinture pleine de pièces d'or. Bien que l'illusion leur soit immédiatement apparue, elle les poursuit encore et toujours… Ils mourront de privations, mais cela importe peu : jusqu'au bout, ils garderont l'espoir de « faire l'amérique » prenant, dans leur délire d'agonisants, les punaises de leur lit pour des livres sterling… Mais il s'agit là d'une raison d'ordre moral ; l'autre raison, plus concrète, est que nous sommes dans un pays où les classes commencent à se dessiner et

137. HALL, Michael M., *Immigration and the early working class,* 1975, ALVIM, Zuleika, "Immigrazione e forza lavoro femminili in São Paulo (1880-1920), *in* FRANZINA, Emilio (sous la direction de), *Un altro Veneto, Saggi e studi di storia dell'emigrazione nei secoli XIX e XX,* Padoue, Francisci Editore, 1983, p. 496 ; TRENTO, Angelo, *op. cit.,* p. 333 et p. 362 ; PINHEIRO, Páulo, Sérgio, « O proletariado industrial na primeira República » *in História geral da civilizaçao brasileira, vol.3, tomo 2,* Rio de Janeiro, Difel, 1977, p. 140. Sur le « mythe » de l'émigré politisé, voir par exemple CHACON, Vamireh, *História das idéias socialistas no Brasil,* Rio de Janeiro, Civilizacão brasileira, 1967, p. 313.

138. « Alle frequenti e dure sconfitte di certi movimenti contadineschi, seguirono emigrazioni nuove e più abbondanti. L'emigrazione, al cimento dell'esperienza, si dimostrava come un sostitutivo molto più edonistico dello sciopero. » COLETTI, Francesco, *Cinquant'anni di storia italiana, vol.3, Dell'emigrazione italiana,* Milan, Hoepli, 1911, p. 114.

139. SORI, Ercole, *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale,* Bologne, Il Mulino, 1979, p. 221-225. DEL CARRIA, Renzo, *Proletari senza rivoluzione. Storia delle classi subalterne italiane dal 1860 al 1950. vol.1,* Milan, Edizioni Oriente, 1970, p. 251-252 et p. 306. L'auteur cite en particulier l'exemple de la Sicile : « Lo stesso incremento dell'emigrazione si ha in Sicilia in concomitanza con la sconfitta dei Fasci : l'emigrazione permanente, quasi sconosciuta nell'Isola prima del '93, viene iniziata con 9 125 unità nel '94, sale a 11 305 nel '95, balza a 10 106 nel '97, 25 579 nel '98, 54 466 , nel '902 e 106 208 nel '905 con un totale al 1918 di oltre un milione di lavoratori siciliani. » DEL CARRIA, Renzo, *op. cit.,* p. 252.

140. « Le masse battute, ma soprattutto sole, quasi maledette sotto il giogo della loro oppressione, non hanno altra scelta che la fuga. Man mano che in singole località e in singole regioni viene schiacciata ogni volontà di lotta delle masse (in prevalenza contadine), l'unica soluzione che si presenta è l'*emigrazione.* » DEL CARRIA, Renzo, *op. cit.,* p. 251.

141. PINHEIRO, Paulo Sérgio, *op. cit.,* p. 140.

142. TRENTO, Angelo, *op. cit.,* p. 373.

où les grandes industries, qui concentrent les ouvriers en grand nombre, sont encore très jeunes [143].

Anargiro Sbadiglia, un rédacteur de *Guerra Sociale* qui écrit sous un pseudonyme et dont la véritable identité reste inconnue, donne lui aussi son explication sur le manque d'activité politique constatée à São Paulo. Il s'en prend ainsi au football et aux passions qu'il déchaîne dans un article truffé de jeux de mots qui supportent mal la trahison de la traduction :

> Une des causes de l'abêtissement de l'humanité est le football, qui n'est d'ailleurs rien d'autre que le jeu de ballon tellement en vogue au temps où le peuple florentin devait supporter ce qu'on appela seigneurie des Médicis. […]
>
> Mais je divague comme un père jésuite qui veut démontrer l'existence de Dieu ou comme un futur candidat socialiste qui veut convaincre qu'il faut voter pour lui si l'on veut guérir des rhumatismes.
>
> Je ressaisis donc immédiatement les balles du jeu de football et, ces balles en main, j'explique comment l'héroïque jeune génération, dont la tête a émigré vers le talon, est tombée dans un crétinisme général [144].

Mais alors même qu'Anargiro Sbadiglia plaisante et s'enflamme à propos du football, se prépare la grève de juillet 1917, le plus grand mouvement populaire qu'ait connu São Paulo.

> *Accepter de discuter avec ses exploiteurs, c'est reconnaître leur droit d'exploitation.*
>
> Jean GRAVE, *L'anarchie, son but, ses moyens,* 1899.

143. « In S. Paolo abbondano i proletari ; però manca il proletariato. Le ragioni sono varie e complesse ; dirle tutte sarebbe un ripetere cose mille volte dette. I proletari di questo Stato, nella quasi totalità… importati, immigrarono convinti di realizzarvi… l'america, quella convertita in una cintura comprimente le trippe divorate dell'anchilostomiasi, cintura rigonfiata di monete d'oro. L'illusione per quanto subito naufragata li assilla sempre, ancora… Morranno di stenti, ma non importa : spereranno fino all'ultimo di "fare l'america" nei vaneggiamenti dell'ultim'ora scambiando le cimici per lire sterline… Ma questa è una ragione d'ordine morale, l'altra, la positiva, è che siamo in un paese dove le classi cominciano adesso a delinearsi e dove le grandi industrie che accentrano le falangi operaie sono ancora bambine. » DAMIANI, Gigi, « Per un'intesa che nasce male », *Guerra Sociale,* a.I, n°10, 11 décembre 1915.

144. « Una delle cause del rincitrullimento dell'umanità è il cosiddetto *futtebolle,* che poi altro non ti sarebbe che il giuoco del calcio tanto in vigore al tempo in cui il popolo fiorentino ti sopportava quella bella roba che si chiamò la signoria dei Medici. (digression sur la Seigneurie) Ma io ti divago come un padre gesuita qualunque che ti voglia dimostrare l'esistenza di Dio o come un futuro candidato socialista che ti voglia persuadere che devi votare per lui se vuoi guarire dai reumatismi. Perciò ti riafferro subito le palle del giuoco del calcio o *futtebolle* che sia e con esse alla mano ti provo come essendoti emigrata la testa verso il calcagno, si spieghi l'incretinimento generale della presente eroica giovane generazione. » SBADIGLIA, Anargiro, « Quelli che ti ragionano coi piedi », *Guerra Sociale,* a.III, n°46, 1er mai 1917. Anargiro Sbadiglia est un fidèle rédacteur de *Guerra Sociale* où il est coutumier de donner son avis, toujours dans le même style critico-humoristique, sur les sujets les plus divers. Voir par exemple « Anargiro Sbadiglia ti allarga la polemica », *Guerra Sociale,* a.II, n°12, 8 janvier 1916 ; « In dove ti lancio anch'io un prestito nazionale », *Guerra Sociale,* a.II, n°16, 11 mars 1916 ; « Não maltrate os animais. (Ma dalle sode agli uomini) », *Guerra Sociale,* a.II, n°18, 20 mai 1916 ; « Riflessione di Anargiro Sbadiglia sulla "Vana speranza" », *Guerra Sociale,* a.II, n°27, 7 septembre 1916 ; « Epistola di Anargiro alla società proteggitora degli animali », *Guerra Sociale,* a.III, n°44, 31 mars 1917.

IV.2 LA GREVE DE 1917 UNE CONSEQUENCE DE LA GUERRE EUROPEENNE

IV.2.1 Les prémices de la guerre sociale

Le journal *Guerra Sociale* est témoin de la tension sociale qui monte à São Paulo au moment où la crise économique se fait sentir toujours davantage. En 1916, le coût de la vie a augmenté de 16% par rapport à 1914, alors que les salaires ont augmenté seulement de 1%. L'écart se creuse encore en 1917 avec 28% d'augmentation des prix et seulement 7% pour les salaires[1]. Les anarchistes de *Guerra Sociale* dénoncent les spéculateurs qui profitent de la crise pour faire monter les prix des produits de première nécessité, celui du pain en particulier[2]. En 1916, la ville de Santos connaît quelques semaines d'agitation[3], au cours desquelles les manifestations ouvrières sont violemment réprimées par la police[4]. Ceux qui ont déclenché la grève de Santos s'exposent aux critiques de *Guerra Sociale* qui leur reproche d'avoir pour seul but l'obtention de la journée de huit heures[5]. Comme lors des précédentes grèves que les anarchistes jugent « alimentaires », ils apportent un soutien mitigé aux grévistes de Santos :

> Quand une grève présente un caractère révolutionnaire, nous devons sans hésiter nous mettre du côté des grévistes, mais, entendons-nous bien, pas pour réduire notre idéal aux prétentions alimentaires de ceux qui sont descendus dans la rue pour quelques sous d'augmentation, mais pour élargir le conflit de classe à un conflit social[6].

Pour mieux illustrer son propos, *Guerra Sociale* cite l'exemple d'une grève en Amérique du Nord durant laquelle les grévistes ont répondu par la violence aux violences policières et ont assailli les entrepôts « s'ingéniant à récupérer au moins une partie de ce qui leur avait été volé[7] » car « le but des luttes ouvrières doit être l'abolition du salariat et non l'humanisation des patrons[8] ».

1. SIMONSEN, Roberto, *A evolução industrial do Brasil,* São Paulo, 1939, *in* MARAM, Sheldon Leslie, *Anarquistas, imigrantes e o movimento operário brasileiro, 1890-1920,* Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979, p. 121.
2. « Carestia e speculazione », *Guerra Sociale,* a.II, n°34, 30 novembre 1916, « Il pane ! », *Guerra Sociale,* a.III, n°44, 31 mars 1917. Sur l'augmentation du prix du pain et les spéculations, voir aussi « La questione del pane », *Bollettino della Camera di commercio ed arti di San Paolo,* n°102, mai 1917.
3. « All'erta », *Guerra Sociale,* a.II, n°29, 30 septembre 1916.
4. « Inaudite violenze della polizia santista. Un appello ai lavoratori », « O terrorismo policial em Santos », « De Santos », *Guerra Sociale,* a.II, n°32, 4 novembre 1916.
5. « Per intenderci se è possibile », *Guerra Sociale,* a.II, n°34, 30 novembre 1916.
6. « Quando uno sciopero assume carattere rivoluzionario, noi dobbiamo collocarci risolutamente tra gli scioperanti, ma intendiamoci, intendiamoci bene, non per ridurre l'idealità nostra alle pretese ventraiuole di coloro che scesero in lotta per i pochi soldini in più, ma per allargare il conflitto di classe a conflitto sociale. » *Ibidem.*
7. « Come si sciopera », *Guerra Sociale,* a.II, n°33, 13 novembre 1916.
8. « Il fine delle lotte proletarie dev'essere l'abolizione del salariato e non l'umanizzazione dei padroni." *Ibidem.*

La grève qui se déclenche en 1917 correspond aux aspirations des anarchistes de *Guerra Sociale*. Dès le mois d'avril, plusieurs meetings sont organisés, des tracts sont largement diffusés pour appeler à lutter contre la crise, les appels à l'action sont plus nombreux que jamais [9]. Effet ou non de ces appels, toujours est-il que les masses ouvrières de São Paulo commencent à se manifester, comme le constate l'un des rédacteurs de *Guerra Sociale* :

> Nous avons assisté à différents événements prometteurs pour l'avenir et qui ont suffi, en l'occurrence, à persuader les gens qui nous gouvernent que l'époque de la lâcheté et de la résignation est en train de disparaître [10].

Guerra Sociale se réjouit de cet éveil de la conscience ouvrière :

> Les travailleurs de São Paulo s'insurgent finalement pour revendiquer leur droit à la vie ; ils se débarrassent finalement de l'apathie qui faisait d'eux des esclaves dociles, prêts à toutes les servilités, dignes de tous les abus, oublieux d'eux-mêmes, toujours humbles, toujours serviles, toujours lâches, sous le joug. […] Nous saluons cet éveil de la conscience prolétaire qui débute avec un acte plein de dignité : l'abolition, pour les ouvriers des usines, de la taxe de guerre [11].

Pour expliquer cet éveil, le journal fait le lien entre les protestations ouvrières et la guerre mondiale : dans un premier temps, les ouvriers avaient accepté les restrictions que leur imposait la crise, surtout par crainte du chômage. Mais ayant constaté que la guerre n'empêchait pas les spéculateurs de prospérer, bien au contraire, les masses prolétaires de São Paulo se sont rebiffées :

> L'augmentation du coût de la vie, et en particulier l'augmentation du prix du pain, dépend il est vrai de causes générales liées au déroulement de la grande conflagration qui depuis trois ans déchire l'humanité pour le bon plaisir d'une poignée de bandits avec et sans couronne, et en conséquence d'un état social qui a établi le droit commun dans le privilège économique. Mais l'effet de ces causes générales se retrouve dans les menées spéculatives de sept ou huit paltoquets, dont les rois peuvent faire des commandeurs, mais qui n'en restent pas moins de vulgaires voleurs, des brigands de grands chemins, qui imposent au peuple en général, et au prolétariat en particulier, le régime de la faim [12].

Parmi les « sept ou huit paltoquets » figurent Francesco Matarazzo, que le roi d'Italie a nommé commandeur, et Rodolfo Crespi. À Matarazzo qui possède, entre autres choses,

9. « I comizi », « Agitazione contro la carestia della vita. Al popolo perché rifletta ed agisca », « La crisi del pane. Per un'azione risolutiva contro gli affamatori del popolo », « Ai lavoratori in generale ed ai lavoratori italiani in particolare », « O Centro Libertário de S. Paulo. Ao povo », *Guerra Sociale,* a.III, n°45, 10 avril 1917.

10. « Noi assistemmo a vari episodi che promettono bene per l'avvenire e che per l'occasione bastarono a persuadere la gente che ci governa che il tempo della codarda rassegnazione va scomparendo. » « Polizia "boche" », *Guerra Sociale,* a.III, n°46, 1er mai 1917.

11. « I lavoratori di S. Paolo insorgono finalmente per rivendicare il loro diritto alla vita ; si scuotono finalmente dalla ignavia che li rendeva docili schiavi, pronti a tutti i servilismi, degni d'ogni sopraffazione, dimentichi di sé stessi, sempre umili, sempre servi, sempre vili, sotto la sferza. […] Noi salutiamo questo risveglio della coscienza proletaria che s'inizia con un atto di dignità : l'abolizione, cioè nelle fabbriche, per le maestranze, della tassa di guerra. » « L'ora dei lavoratori », *Guerra Sociale,* a.III, n°47, 12 mai 1917.

12. « La carestia della vita che si è rivolta nella carestia del pane dipende è vero da cause generali legate allo svolgersi della grande conflagrazione che da tre anni strazia l'umanità per il piacere di un pugno di banditi con e senza corona, e come conseguenza di uno stato sociale che stabilì il diritto comune nel privilegio economico. Ma l'effetto di queste cause generali si ricollega all'artificio bagarino di sette od otto paltonieri che i re possono fare commendatori, ma che per tanto restano dei ladri volgari, dei briganti di strada maestra e stabilisce per il popolo in generale, ma per il proletariato in particolare, il regime della fame. » « L'ora dei lavoratori », *Guerra Sociale,* a.III, n°47, 12 mai 1917.

le monopole de la farine à São Paulo[13], *Guerra Sociale* reproche d'avoir « tout accaparé dans ses mains crochues » et de « spéculer sur la faim[14] ». Rodolfo Crespi, « qui est venu de rien, qui a été un va-nu-pieds comme tant d'autres[15] », est le propriétaire des usines textiles où se déclenchent les premières grèves en mai 1917. *Guerra Sociale* blâme son entêtement à refuser de céder aux demandes, pourtant modestes et raisonnables, des grévistes[16].

Alors que la grève éclate dans les usines textiles de Rodolfo Crespi, plusieurs articles de *Guerra Sociale* appellent à la grève générale, répondant à une initiative des socialistes de l'*Avanti !*[17]. Comme toujours lorsque les événements l'imposent, anarchistes et socialistes tentent de réunir leurs forces dans la lutte et de collaborer[18]. Comme toujours, cette collaboration ne se passe pas sans heurt. *Guerra Sociale* ne peut s'empêcher une critique à l'encontre des socialistes :

> Que les socialistes de l'*Avanti !* en conviennent, ce n'est pas avec des articles de journal, lus, malheureusement, par quelques centaines seulement de travailleurs, que l'on peut et que l'on doit atteindre le cœur des masses qui désirent agir mais qui ne savent comment s'y prendre, qui hier encore nous fuyaient, mais qui aujourd'hui nous appellent, nous attendent, et seraient prêtes à nous suivre…
>
> Durant ces derniers jours, nous avons assisté à différentes réunions de grévistes et de travailleurs qui cherchent à présent les moyens de s'organiser. À l'exception de quelques anarchistes, toujours les mêmes, nous n'y avons pas rencontré d'autres subversifs[19]…

Avant même que la grève se généralise pour prendre, en juillet, les proportions d'une véritable insurrection populaire, *Guerra Sociale* insiste sur le caractère spontané de la protestation et relativise l'influence que peuvent avoir les militants révolutionnaires auprès des travailleurs :

> Peut-être que par la force des choses, les travailleurs de São Paulo viendront d'eux-mêmes à la grève générale. L'exploitation est si grande, et le coût de la vie augmente d'une façon si menaçante qu'on ne pourrait pas imaginer de meilleurs instigateurs pour un mouvement populaire et prolétaire.
>
> Mais c'est un fait que les masses laborieuses, qui hier encore vivaient dans une indifférence obstinée pour tout ce qui concerne leur condition et qui sont aujourd'hui éperonnées par une nécessité impérieuse, voudraient agir… mais n'osent pas.

13. Le *Moinho Santista,* propriété de Matarazzo, sera la cible des grévistes en juillet 1917.
14. « Il laccio al collo », *Guerra Sociale,* a.III, n°48, 19 mai 1917.
15. *Ibidem.*
16. *Ibidem.* Voir aussi « Acção obreira. As greves de tecelões », *A Plebe,* a.I, n°1, 9 juin 1917.
17. « Lavoratori, in piedi : è l'ora vostra », « Aos operários em geral e aos tecelões em particular », *Guerra Sociale,* a.III, n°48, 19 mai 1917.
18. Anarchistes et socialistes formeront ensemble le Comité de Défense Prolétaire pendant la grève de juillet 1917.
19. « E ne convenghino i *socialisti* dell*'Avanti !,* non è con articoli di giornali che poche, ahimè ! assai poche centinaie di lavoratori leggono, che si può e si deve raggiungere il cuore delle masse che vogliono e che non sanno, che ieri sfuggivano da noi, ma che oggi ci chiamano e ci attendono e che ci seguirebbero… E noi che in questi giorni abbiamo assistito a diverse riunioni e di scioperanti e di lavoratori che cercano adesso le vie dell'organizzazione, si eccettuano pochi e soliti anarchici, altri sovversivi non vi abbiamo incontrati… » « Lavoratori, in piedi : è l'ora vostra », *Guerra Sociale,* a.III, n°48, 19 mai 1917.

> Il leur manque une orientation, une bannière, quelque chose qui les rassemble, les anime, les pousse en avant[20].

Les premiers mouvements d'avril et mai 1917 s'accompagnent d'un renouveau dans l'organisation des travailleurs, entraînant de nouvelles mises en garde de la part de *Guerra Sociale,* qui juge nécessaire de préciser à nouveau ses positions sur la participation des anarchistes à l'organisation ouvrière[21]. Le journal ne se fait pas d'illusion sur la grève qui s'annonce ; mais, même si elle n'était pas forcément victorieuse, « même si elle était étouffée », la grève générale, aurait un effet bénéfique et « ne manquerait pas de peser sur l'avenir[22] ».

IV.2.2 La grève de juillet

La situation se durcit vers la moitié du mois de juin 1917, lorsque la grève reprend aux établissements Crespi[23], tandis que *Guerra Sociale* continue d'appeler à la généralisation du mouvement à toutes les catégories professionnelles[24]. À ce moment-là, le nouveau-né de la presse anarchiste en portugais, *A Plebe*[25], prête main forte à *Guerra Sociale* pour faire le compte rendu des grèves et des manifestations ouvrières à São Paulo. *A Plebe,* dont les principaux rédacteurs sont Edgard Leuenroth et Florentino de Carvalho, tous deux anarchistes syndicalistes, a une orientation bien plus favorable à l'organisation que *Guerra Sociale.* Les comptes rendus des grèves et des réunions d'associations ouvrières sont ainsi beaucoup plus détaillés que dans *Guerra Sociale* et beaucoup moins théoriques. Ils sont cependant aussi virulents. Rodolfo Crespi, qui s'obstine à ne rien accorder aux grévistes, n'est guère ménagé. Il devient « le très vil chevalier d'opérette[26] », « le mulet lombard[27] ». La grève dure toujours dans les usines Crespi[28] et reçoit des marques de solidarité de la part du prolétariat de São Paulo. Un meeting de solidarité envers les ouvriers de l'usine Crespi est organisé le 24 juin[29]. Lorsque la grève se durcit encore et que les grévistes se barricadent à l'intérieur de l'usine Crespi, *Guerra Sociale* prie ses lecteurs de leur fournir de quoi manger[30]. Le mouvement s'étend à d'autres secteurs à la fin du

20. « Forse, per forza di cose, allo Sciopero Generale verranno da per loro stessi i lavoratori di S. Paolo. Lo sfruttamento è tale e la carestia della vita si accentua così minacciosa che migliori istigatori di un movimento popolare e proletario non si potrebbero avere. Ma è anche un fatto che le masse lavoratrici, vissute fino a ieri in una ostinata indifferenza nel por mente al proprio stato, oggi, spinte dal pungolo della necessità impellente vorrebbero… ma non osano. Manca loro un'orientazione, una bandiera, una qualunque cosa che le raduni, le animi, le cacci avanti. » *Ibidem.*
21. NOI, « Una dichiarazione », *Guerra Sociale,* a.III, n°49, 26 mai 1917. Voir aussi le commentaire qui suit la publication des statuts de l'UGT, « Despertar obreiro. Estão resurgindo as sociedades operárias. As suas novas bases de acordo », *ibidem.* Et surtout, G. D., « Per l'organizzazione dei lavoratori », *Guerra Sociale,* a.III, n°50, 2 juin 1917.
22. « …anche se soffocato oggi, non mancherebbe di pesare sul domani. » « Ritornando sulla proposta di uno sciopero generale », *Guerra Sociale,* a.III, n°49, 26 mai 1917.
23. « Lo sciopero della fabbrica Crespi », *Guerra Sociale,* a.III, n°51, 16 juin 1917.
24. G. D., « Oltre gli scioperi di categoria », *ibidem.*
25. La publication de ce journal est annoncée par *Guerra Sociale*. « Varie », *Guerra Sociale,* a.III, n°50, 2 juin 1917. Le premier numéro (*A Plebe,* a.I, n°1, 9 juin 1917) est accueilli avec beaucoup de compliments. « A Plebe », *Guerra Sociale,* a.III, n°51, 16 juin 1917.
26. « Proseguem as greves do Cotonifício Crespi e dos canteiros », *A Plebe,* a.I, n°3, 23 juin 1917.
27. CORSO, « Divagazioni », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.
28. « Proseguem as greves do Cotonifício Crespi e dos canteiros », cit., « Attorno ad uno sciopero. Le insidie ed i ricatti del Signor Crespi », *Guerra Sociale,* a.III, n°53, 30 juin 1917. « Contra a escravidão industrial. Prosegue o movimento paredista », *A Plebe,* a.I, n°4, 30 juin 1917.
29. s. t., *Guerra Sociale,* a.III, n°52, 22 juin 1917. *A Plebe,* a.I, n°3, 23 juin 1917. « Imponente passeata », « O comício de domingo », *A Plebe,* a.I, n°4, 30 juin 1917.
30. « Compagni », *Guerra Sociale,* a.III, n°54, 7 juillet 1917.

mois de juin [31] et au début du mois de juillet [32]. Devant la gravité de la situation, *Guerra Sociale* ridiculise l'action de la police qui tente de déprécier les anarchistes aux yeux des ouvriers en faisant courir le bruit que les anarchistes sont des faux-monnayeurs [33] et en essayant de faire croire aux ouvriers que les agitateurs vivent à leurs dépens [34].

Mais la police ne s'en tient pas à ces tentatives de dénigrement. Comme toutes les grèves à São Paulo, celle de juillet 1917 est réprimée dans le sang [35]. La situation bascule lorsque les grévistes du « Cotonificio Crespi » s'affrontent avec les forces de police [36]. Le quotidien *O Estado de São Paulo* commente avec condescendance et paternalisme les « exaltations lamentables » des ouvriers :

> On peut comprendre jusqu'à un certain point leur exaltation d'esprit. D'une part, l'augmentation des prix a de jour en jour des conséquences toujours plus terribles, et il semble d'autre part que les propriétaires de quelques établissements industriels cherchent à profiter de la situation plus qu'il ne serait raisonnable et équitable. Devant cet état de fait, malgré les constants appels de la presse, nos hommes publics, bercés comme à leur habitude par l'amour du calme et de l'indifférence, ne font rien pour faire comprendre aux hommes du travail et de la pauvreté qu'il y a quelqu'un qui s'intéresse à leurs souffrances. Cela explique jusqu'à un certain point que les ouvriers perdent patience et crient, puisqu'il faut crier pour être entendu. Ce qui pourtant ne s'explique pas très facilement, et se justifie moins encore, ce sont les excès auxquels nombre d'entre eux se livrent, en injuriant et en agressant les soldats qui ne font qu'obéir aux ordres et accomplir leur devoir professionnel, en tentant d'empêcher que d'autres ouvriers exercent leur droit au travail et, enfin, en causant préjudice à eux-mêmes plus qu'à tout autre [37].

Pendant ces affrontements avec les soldats, « qui ne font que leur devoir », et qui continueront de le faire pendant ces journées sanglantes malgré l'appel que leur lancent des femmes grévistes [38], plusieurs ouvriers sont blessés, dont un jeune Espagnol, José Martinez, qui meurt de ses blessures [39]. *O Estado de São Paulo* reproduit à plusieurs reprises la version de la police selon laquelle Martinez a été atteint « par une des nombreuses balles que les agitateurs dirigeaient aux autorités [40] ». D'ailleurs, affirme le quotidien pauliste,

31. « Acção obreira. Succedem-se as greves. Solidariedade e entusiasmo. Os tecelões. Na fábrica Rodolfo Crespi », *A Plebe,* a.I, n°2, 16 juin 1917. « A greve da Comp. Textil terminou com a vitória dos operários. Proseguem as greves do Cotonífício Crespi e dos canteiros », *A Plebe,* a.I, n°3, 23 juin 1917. « Contra a escravidão industrial. Prosegue o movimento paredista », *A Plebe,* a.I, n°4, 30 juin 1917.

32. « Ruit hora », *Guerra Sociale,* a.III, n°54, 7 juillet 1917. « A agitação proletária estende-se », « Notas simples », *A Plebe,* a.I, n°5, 9 juillet 1917.

33. « Una comunicazione assai prolissa e molto romantica, del delegato del Braz, partecipata ai giornali quotidiani, denunciava, niente popodimeno, l'esistenza di un'associazione di anarchici che si dedicavano a truffare il prossimo spacciando carta monetata un poco più falsa di quella ch'emette il governo federale. » G. D., « Noi e la polizia », *Guerra Sociale,* a.III, n°52, 22 juin 1917,

34. « Polizia e agitatori », *Guerra Sociale,* a.III, n°54, 7 juillet 1917.

35. Caricature en première page. *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917. G. D., « Non dimentichiamo », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.

36. « Operários exaltados », *O Estado de São Paulo,* 9 juillet 1917.

37. « Notícias diversas. Exaltações lamentaveis », *O Estado de São Paulo,* 10 juillet 1917.

38. UM GRUPO DE MULHERES GREVISTAS, « O apelo aos soldados », reproduit dans *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917. Ce texte est en fait rédigé par Everardo Dias ainsi que nous l'apprend Edgard Leuenroth dans la préface à l'ouvrage de Dias. Voir DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editôra Alfa-Omega, 2a edição, 1977, p. 11.

39. Pour un compte rendu journalier des événements de cette semaine de juillet, voir LOPREATO, Christina Roquette, « As jornadas de julho. São Paulo 1917 », *Jogos da política. Imagens, representações e práticas,* ANPUH/ São Paulo, Marco Zero FAPESP, 1992.

40. « José Martinez », *O Estado de São Paulo,* 11 juillet 1917.

le bras du seul soldat qui a tiré a été dévié par le délégué de police[41]. La mort de Martinez agit comme un détonateur sur la population ouvrière de São Paulo. Cinq mille personnes accompagnent le cortège funèbre le 11 juillet, jour de l'enterrement de Martinez[42]. Vingt mille ouvriers sont maintenant en grève et leur nombre ne cesse d'augmenter pendant les jours suivants, atteignant quarante mille le 14 juillet et cent mille, d'après le *Fanfulla,* le 15 juillet[43].

Le jour de l'enterrement de Martinez, les grévistes affrontent à nouveau les forces de police, de plus en plus nombreuses dans la capitale de l'État de São Paulo[44]. À la violence de la police, les grévistes répondent par la violence, en particulier par l'attaque au *Moinho Santista,* le moulin appartenant à Matarazzo, duquel ils prélèvent six cents sacs de farine et où ils saccagent ce qu'ils ne peuvent emporter. Le 13 juillet encore, les affrontements font deux nouvelles victimes, une petite fille de douze ans, atteinte à la tête par une balle perdue, et un ouvrier maçon, Nicola Salerno[45]. Toute la ville est paralysée ; elle se retrouve sans électricité, sans gaz, sans moyens de transport et sans pain.

Dès le 11 juillet, le Comité de Défense Prolétaire (CDP), une résurgence du comité homonyme qui s'était créé en 1914, constitué de six personnes, cinq anarchistes et un socialiste[46], publie les revendications des grévistes[47]. Le comité refuse de traiter directement avec les autorités[48]. Il accepte cependant de traiter avec un intermédiaire. En effet, l'engagement d'un tiers offre aux ouvriers une garantie morale auprès des employeurs et des autorités. Dix journalistes se manifestent le 14 juillet, proposant de servir d'intermédiaires entre le CDP, les industriels et le gouvernement. Le motif qui les meut est double : ils sont poussés à agir à la fois par leur sympathie pour la cause ouvrière et par le désir de voir revenir le calme[49].

Les négociations durent plusieurs jours au terme desquels les journaux de São Paulo publient le texte des engagements des industriels et du gouvernement[50]. Ces engagements concordent en partie avec les revendications des grévistes. Ceux-ci obtiennent une augmentation de 20% des salaires et de 25% pour les salaires les plus bas, alors qu'ils avaient demandé respectivement 25% et 35%. Les industriels leur promettent éga-

41. *O Estado de São Paulo,* 12 juillet 1917.

42. L'émotion qu'a suscitée la mort de José Martinez et l'impact de cette mort sur la grève de 1917 sont rappelés dans un beau texte d'Edgard Leuenroth : LEUENROTH, Edgard, « A greve de 1917 », *O Estado de São Paulo,* 27 mars 1966 *in* PINHEIRO, Páulo, Sérgio, HALL, Michael, M, *A classe operária no Brasil 1889-1930. Documentos. vol.1, O movimento operário,* São Paulo, Alfa Omega, 1979, p. 226-231.

43. LOPREATO, Christina Roquette, cit., p. 219 et p. 221, où l'auteur cite le *Fanfulla* du 16 juillet 1917.

44. « Appunti all'opera del Comitato », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.

45. LOPREATO, Christina Roquette, cit., p. 209 et p. 215. La photo de Nicola Salerno, « simpatisante das idéias avançadas assassinado barbaramente na rua Augusta », est reproduite dans *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917.

46. En 1917 comme en 1914, le comité est constitué des représentants de la presse ouvrière de São Paulo. Les représentants sont Teodoro Monicelli *(Avanti !),* Gigi Damiani *(Guerra Sociale)* et Edgard Leuenroth *(A Plebe),* auxquels s'ajoutent les anarchistes Francesco Cianci, Antonio Candeias Duarte et Rodolfo Felipe. « Os imponentes comícios de segunda-feira », *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917. Voir aussi LEUENROTH, Edgard, « A greve de 1917 », *O Estado de São Paulo,* 27 mars 1966, *in* PINHEIRO, Páulo, Sérgio, HALL, Michael, M, *A classe operária no Brasil 1889-1930. Documentos. vol.1, O movimento operário,* São Paulo, Alfa Omega, 1979, p. 226-231.

47. *O Estado de São Paulo,* 12 juillet 1917. Voir aussi « O que reclamam os operários. Documentos para o futuro », *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917 et « Os documentos da "Greve". O que reclamavam os operários », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.

48. « Como foi aceita a intervenção dos jornalistas », *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917.

49. « A greve », *O Estado de São Paulo,* 14 juillet 1917.

50. *O Estado de São Paulo,* 16 juillet 1917. Parmi les négociateurs figurent des représentants des journaux suivants : *Correio Paulistano, Jornal do Comércio, Fanfulla* (Umberto Serpieri), *Diário Popular, A Gazeta, A Platéa, A Capital, Il Piccolo* (Paolo Mazzoldi), *O Estado de São Paulo* (Nestor Pestana), *O Combate, Diário Alemão, Germania, Diario Español, A Nação.*

lement le paiement régulier des salaires tous les quinze jours. Ils assurent que le droit d'association sera respecté et qu'il n'y aura pas de mesures de représailles contre les ouvriers grévistes. Ils affirment enfin qu'ils accueilleront « avec la meilleure bonne volonté les initiatives qui seraient prises pour améliorer les conditions morales, matérielles et économiques des ouvriers de São Paulo[51] ». De la part des représentants du gouvernement, les grévistes obtiennent l'assurance que les personnes emprisonnées pour motif de grève seront libérées dès la reprise du travail. Le droit de réunion leur est reconnu dans les limites imposées par la loi. En ce qui concerne le travail des mineurs, le travail nocturne des femmes et des moins de dix-huit ans, les prix des produits de première nécessité, la falsification des produits alimentaires, les pouvoirs publics affirment qu'ils vont « redoubler d'efforts », « étudier des mesures viables », « s'y intéresser dans la mesure des moyens qui sont à leur portée[52] ». Dans la contre-proposition qui répond aux engagements des industriels et du gouvernement, le CDP réitère ses revendications sur ces derniers points qui n'ont obtenu qu'une réponse vague, ainsi que sur les points qui n'ont pas obtenu de réponse, comme la garantie de l'emploi, la journée de huit heures et la semaine anglaise, l'augmentation de 50% pour les heures supplémentaires et la réduction du prix des loyers d'habitation[53].

Le 16 juillet 1917, plusieurs meetings sont organisés au cours desquels les membres du CDP font connaître aux grévistes le texte de la motion qu'ils ont rédigé[54]. Le comité propose de reprendre le travail, de s'engager à reprendre la grève au cas où les industriels et le gouvernement ne tiendraient pas leurs promesses et à s'efforcer de travailler pour l'organisation de la classe ouvrière[55]. La motion est acclamée par des milliers de personnes. Le comité fait alors paraître l'annonce de la fin de la grève. Tout en reconnaissant que toutes les revendications n'ont pas été satisfaites, le comité conclut à la victoire, « victoire grandiose principalement en ce qui concerne le droit d'association, victoire d'autant plus importante qu'elle sera le point de départ pour de nouvelles conquêtes[56] ».

Figure 26 : Meeting durant la grève générale de São Paulo, *A Plebe*, a.I, n°15, 30 septembre 1917

Guerra sociale et *A Plebe,* qui n'avaient pas pu paraître pendant les événements du début du mois de juillet, font alors le bilan de la grève. Ce bilan est un peu moins positif que le bilan à chaud du CDP. *Guerra Sociale* publie un article au titre évocateur : « Vittoria ?[57] » Le prolétariat de São Paulo n'a effectivement pas obtenu tout ce qu'il demandait, tant s'en faut. Cependant, il a remporté une victoire contre l'État, que la grève générale a fait trembler et qui a été contraint de faire des concessions devant la pression des grévistes[58].

Selon *A Plebe,* c'est parce que les ouvriers n'étaient ni assez unis ni assez motivés qu'ils n'ont pas pu imposer totalement leurs droits[59]. Dans les villes de l'intérieur de l'État de São Paulo, des grèves se sont également déclenchées, mais sont intervenues tardivement par rapport aux événements de São Paulo, au plus tôt le 15 juillet, comme à

51. *O Estado de São Paulo,* 16 juillet 1917. Voir aussi « A vitória. Embora em parte, os capitalistas e governantes cederam », *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917.
52. *Ibidem.*
53. « A acção do Comitê de Defesa Proletária. Documentos para o futuro », *A Plebe,* a.I, n°9, 11 août 1917. Comme le fait remarquer Azis Simão, ces revendications du *Comitê de Defesa Proletária* ne sont pas nouvelles, en particulier en ce qui concerne le travail des mineurs et le travail nocturne des femmes. SIMÃO, Azis, *op. cit.,* p. 65.
54. « Como foi suspenso o movimento », *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917.
55. « Os imponentes comícios de segunda-feira », *ibidem.*
56. O SECRETARIO DO CDP, FREDERICO BRITO, « Solução feliz », *O Estado de São Paulo,* 17 juillet 1917.
57. *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.
58. « Vittoria ? », *ibidem.*
59. s. t., *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917.

Santos, mais surtout le 16 et le 17[60]. *Guerra Sociale* explique par ce retard la décision du Comité de Défense Prolétaire de conseiller la fin de la grève et l'acceptation du compromis[61] avec les patrons et l'État par l'entremise des journalistes de la grande presse. En effet, dès le 13 juillet, les forces de police de tout l'État de São Paulo s'étaient concentrées dans la capitale. Si les mouvements de solidarité avaient été plus précoces, les grévistes de São Paulo auraient pu résister plus longtemps. Mais ils ont dû se rendre à l'évidence étant donné que le rapport de forces leur était désormais défavorable :

> Dans la nuit du 13 au 14, toutes les forces de police de l'État ainsi que la force fédérale cantonnée dans les villes voisines furent concentrées à São Paulo. […] Dans toutes les rues, les mitrailleuses étaient dressées contre les travailleurs et les vieux revolvers ne suffisaient plus à affronter les forces concentrées de la réaction qui voulait, par le sang, en un immense massacre, se racheter, se réhabiliter, après les premières défaites qu'elle avait subies et la peur qu'elle avait éprouvée.
>
> Si le gouvernement n'avait pas pu disposer d'autres forces que celles qui étaient déjà cantonnées ici, si les camarades de São Paulo avaient reçu l'aide de ceux de l'intérieur de l'État qui auraient empêché que d'autres forces déferlent de toutes parts sur la ville, nous pouvons affirmer, non pas que la Révolution Sociale aurait éclaté, mais que la victoire des travailleurs aurait été complète, que leurs requêtes auraient été en tous points satisfaites par le gouvernement et par les industriels[62].

Bien qu'elle déplore le manque de cohésion entre les ouvriers de la capitale et ceux de l'intérieur de l'État de São Paulo, *Guerra Sociale* estime que la plus grande victoire est celle que le prolétariat a remportée sur lui-même :

> Beaucoup, peut-être, trouveront que les résultats sont inférieurs aux efforts fournis, que les sacrifices ne sont pas compensés par les améliorations qui ont été obtenues et qui restent incertaines.
>
> Et c'est ainsi : les travailleurs n'ont pas obtenu tout ce qu'ils demandaient, mais il n'en reste pas moins qu'ils ont remporté une grande victoire, non seulement contre l'État, non seulement contre les industriels, mais surtout sur eux-mêmes. […]
>
> La capacité révolutionnaire du peuple de São Paulo est aujourd'hui démontrée. Personne n'y croyait, personne ne l'espérait. Depuis le gouvernement jusqu'aux

60. Campinas, Sorocaba, Piracicaba, São Roque, Jundiai, le 16, Limeira, São Caetano, le 17. « O movimento estendeu-se », *A Plebe,* a.I, n°6, 21 juillet 1917. Voir aussi *O Estado de São Paulo,* 18 juillet 1917, qui cite en outre les villes de São Bernardo, Ribeirão Preto, Mayrink. Voir encore SIMÃO, Azis, *op. cit.,* p. 147-148.

61. Le terme de « compromis » est utilisé par Damiani : « Le adesioni ritardarono e si ebbero saltuarie, un po' dovunque è vero, ma solo quando gli operai di S. Paolo avevano già dovuto accettare un compromesso di resa che se fosse poi stato rispettato dal Governo certamente poteva considerarsi come una onorevole vittoria. » DAMIANI, Gigi, *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile,* Milan, Edizioni di Umanità Nova, juin 1920, p. 34.

62. « Nella notte dal 13 al 14 vennero concentrate in S. Paolo tutte le forze di polizia dello Stato nonché la forza federale acquartierata nelle città vicine. […] I lavoratori avevano davanti a loro le mitragliatrici spianate in ogni via e […] le vecchie rivoltelle più non bastavano a fronteggiare le forze concentrate della reazione che voleva nel sangue, in un immane massacro, rifarsi, riabilitarsi, delle prime sconfitte e della paura avuta. Se il governo non avesse potuto disporre di altre forze che quelle antecedentemente qui acquartierate, se dall'interno si fossero aiutati i compagni di S. Paolo, impendendo come che sia che nuove forze calassero d'ogni dove sulla città, noi non diremo che ci sarebbe stata la Rivoluzione Sociale, ma possiamo affermare che la vittoria dei lavoratori sarebbe stata completa, che sarebbero stati in tutto e per tutto soddisfatti dal governo e dagl'industriali nelle loro richieste. » « Appunti all'opera del Comitato », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.

> subversifs, tout le monde était convaincu que rien ne pouvait venir de cet amalgame de déchets migratoires, si ce n'est la résignation, voire la lâcheté. […] Bien qu'emplis de doutes, nous avons continué de semer.
>
> Et la récolte a germé[63].

L'auteur de cet article nous rappelle, si besoin est, que le prolétariat de São Paulo est constitué en grande majorité d'émigrés, et surtout d'émigrés italiens, en particulier dans le secteur textile où a commencé cette grève. Les rédacteurs de *Guerra Sociale* font leur *mea culpa* d'avoir dit si longtemps du mal du prolétariat de São Paulo, dénonçant son apathie et son incapacité à réagir :

> Nous étions convaincus que la classe laborieuse, suite à la longue adaptation qu'elle a subie, ne trouverait plus le courage ni la force de mettre un terme à un tel débordement de misère, d'abus et de lâcheté. Nous étions profondément convaincus, ainsi que tous nos amis, qu'il était absurde de prendre à cœur le sort de tout le prolétariat en cette situation préoccupante, que c'était du temps et de l'énergie perdus. […]
>
> Mais quelles surprises ! Comme nous avons été mauvais prophètes et surtout mauvais psychologues. Nous ne connaissons pas suffisamment l'âme des classes laborieuses et ne savons pas de quels changements soudains elle est capable quand le calice déborde de poison, quand les petits ventres vides, journellement comprimés, réclament l'indispensable nourriture. Et nous avons vu, avec une joie immense, presque comme si nous apercevions un mouvement révolutionnaire expropriateur, ce que jamais nous n'avions vu durant les nombreuses années de résidence en cette « terre bénie[64] ».

Bien que le mouvement populaire de juillet 1917 soit « une grève de la faim plutôt qu'une grève du travail[65] », la grande presse de São Paulo l'attribue à l'influence des agitateurs étrangers, autrement dit des anarchistes. *Guerra Sociale,* sans sous-estimer l'influence du travail de propagande qu'ont effectué les anarchistes pendant de longues années, croit plutôt au déclenchement spontané de la grève :

> Nous ne nions pas la responsabilité qui nous revient dans tous ces mouvements ouvriers. Au contraire, nous en sommes fiers.
>
> Mais il s'agit d'une responsabilité indirecte. Depuis de longues années, nous nous efforçons de sortir le prolétariat de son apathie, de lui donner une

63. « Forse molti troveranno che i risultati sono stati inferiori allo sforzo fatto ; che i sagrifici non sono compensati dai miglioramenti ottenuti e che restano incerti. Sì, è così : i lavoratori non hanno ottenuto quanto chiedevano, ma questo non toglie che una grande e vera vittoria essi abbiano raggiunta e non solo contro lo Stato, e non solo contro gl'industriali, ma soprattutto su se stessi. […] La capacità rivoluzionaria del popolo di S. Paolo è oggi dimostrata. In essa nessuno credeva, nessuno sperava. Dal governo ai sovversivi tutti si era convinti che da questo amalgama di rifiuti immigratori niente altro potesse venirne fuori se non rassegnazione, se non viltà. […] Ma pure dubbiosi noi continuammo a seminare a larghe mani… E la messe ha germinato. » « Considerazioni postume », *ibidem.*

64. « Era convinzione in noi che la classe lavoratrice, per un lento adattamento subito, non trovasse più l'anima e la forza di porre un argine a cotanto dilagare di miseria, soprusi e vigliaccheria. Eravamo profondamente convinti, e con noi tutti i nostri amici, che prendere a cuore la sorte di tutto il proletariato in quest'ora angustiosa […] era oltrecché assurdo, tempo e fiato inutilmente sprecato. Ma quali sorprese ! come siamo stati cattivi profeti e sopra tutto pessimi psicologi. Noi non conosciamo abbastanza l'anima delle classi lavoratrici e non sappiamo di quali repentini cambiamenti essa è capace quando il calice del veleno è colmo, quando i ventricoli vuoti, quotidianamente compressi, reclamano l'alimento indispensabile. Ed abbiamo visto, con immensa gioia, quasi come intravvedendo un movimento rivoluzionario espropriatore, ciò che mai, in tanti anni di residenza in questo *abençoado torrão* si è potuto vedere. » CORSO, « Divagazioni », *Guerra Sociale,* n°55, 26 juillet 1917.

65. « Vittoria ? », *ibidem.*

> conscience. Notre travail s'est effectué un peu partout. Et il semble que maintenant les premiers fruits de ce travail mûrissent. Nous ne pouvons que nous en réjouir.
>
> Mais la presse nous attribue des mérites que nous n'avons pas.
>
> Dans de nombreuses localités éloignées, notre propagande n'a malheureusement pas encore pénétré si ce n'est indirectement, par ouï-dire. Et pourtant, là aussi les grèves se sont avérées être aussi tenaces que là où il existait déjà une conscience de classe.
>
> Cela veut dire, et cela devrait suffire à persuader ceux qui, par calcul, se voilent les yeux, que le grand et impétueux mouvement général d'insurrection prolétaire répondait à des causes intimes, réelles, puissantes et identiques dans toutes les régions de l'Eldorado sud-américain[66].

Si la crise économique, les bas salaires et les prix excessifs des produits de première nécessité sont les principales causes de la grève générale de juillet 1917, il ne faut pas négliger le changement psychologique qui s'est opéré chez les émigrés, désormais installés au Brésil depuis de longues années (60% des étrangers, et 80% des Italiens, étaient arrivés au Brésil avant 1905[67]) et, s'étant habitués à l'idée qu'ils ne retourneront pas dans leur pays d'origine, plus disposés à défendre leurs intérêts dans leur pays d'accueil :

> Les ouvriers étrangers s'acclimataient, constituaient une famille, changeaient de nationalité et, ayant perdu l'espoir de regagner leur patrie pliés sous le poids des sacs d'or, ils commençaient à se préoccuper sérieusement de leurs conditions de salaire et de vie dans ce qui devenait, par la force des choses, leur nouvelle patrie[68].

Cette semaine de juillet 1917 a marqué définitivement l'histoire du mouvement social au Brésil. « Imposant, gigantesque[69] », « grandiose[70] », ce mouvement qui s'est soldé par une victoire, quoique partielle, des ouvriers va cependant ressembler de plus en plus à une défaite. En effet, État et patrons sont loin de respecter les promesses qu'ils ont faites.

---

66. « Noi non neghiamo, in tutti questi movimenti operai, la responsabilità che ci può toccare. Anzi di questa ne andiamo orgogliosi. Ma si tratta di una responsabilità indiretta. Da lunghi anni noi ci affatichiamo a scuotere il proletariato dalla sua apatia, a dargli una coscienza. E quest'opera nostra s'è svolta un po' dovunque. E sembra che ora, dell'opera nostra, maturino i primi frutti. Ciò non può che rallegrarci. Ma la stampa ci attribuisce meriti che non abbiamo. In molti paesi lontani, purtroppo, la nostra propaganda ancora non è penetrata se non di riflesso, per sentito dire. Eppure anche là gli scioperi si sono verificati tenaci come altrove, come laddove già esisteva una coscienza di classe. E ciò vuol dire, e dovrebbe persuadere i ciechi per calcolo, che questo ultimo grande, impetuoso e generale movimento di insurrezione proletaria rispondeva a cause intime, reali, possenti e identiche in ogni contrada dell'Eldorado Sud Americano. » « Brevi considerazioni », *Guerra Sociale,* a.III, n°56, 11 août 1917. Sur le déclenchement spontané de la grève, voir aussi « Sul movimento operaio », *ibidem,* et « Calunnie e reazione », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917.

67. TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940,* Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984, p. 372.

68. « Gli operai stranieri si acclimatavano, costituivano famiglia, si nazionalizzavano e, perduta la speranza di tornare in patria curvi sotto il peso dei sacchi d'oro, cominciavano a preoccuparsi seriamente delle loro condizioni di salario e di vita in quella che diveniva, per forza di cose, la loro patria novella. » DAMIANI, Gigi, *op. cit.,* p. 32.

69. *Ibidem,* p. 33.

70. PEREIRA, Astrojildo, *Formação do PCB, 1922-1928,* Lisboa, Prelo, 1976, p. 49.

IV.2.3 Après la grève

Un mois après la grève, l'augmentation de 20% promise par les industriels n'est pas appliquée [71]. Par ailleurs, à la fin du mois de juillet, les personnes emprisonnées au cours de la grève ne sont toujours pas libérées, contrairement aux engagements pris par les autorités auprès du comité des journalistes :

> Il est clair que la conduite de la police ne peut nous surprendre. Ce qui nous surprend, c'est l'indifférence presque totale avec laquelle les journaux, impliqués dans l'affaire, laissent le Secrétaire de Justice se rire du pacte qu'il a célébré avec eux. Espérons que le Comité de Défense Prolétaire n'aura pas, sous peu, des raisons de se repentir [72]…

Alors que la presse anarchiste peut se réjouir d'un renouveau dans l'organisation ouvrière [73], avec les mises en garde d'usage pour *Guerra Sociale* [74], en conséquence de la grève de juillet, et que la Fédération Ouvrière de São Paulo est reconstituée [75], bénéficiant des fonds restants du Comité de Défense Prolétaire [76], les anarchistes commencent à sentir peser des menaces de représailles de la part de la police. *Guerra Sociale* publie une liste de conseils à l'attention des anarchistes concernant l'attitude de méfiance qu'ils doivent adopter face à la police, aux militants qui se sont vendus à la police, etc. Le journal rappelle aussi le danger que représente la poste restante, un des trucs employés par la police consistant à envoyer à quelqu'un une fausse lettre compromettante pour l'arrêter dès sa sortie du bureau de poste :

> Nous nous sommes occupés avant tout de la poste restante parce que depuis plusieurs jours les guichets sont maladroitement surveillés par des agents… secrets qui se relaient [77].

Guerra Sociale se fait l'écho du climat qui règne à São Paulo après la grève générale de juillet, que la grande presse locale attribue à l'action néfaste d'agitateurs étrangers, venus d'Argentine ou d'Italie [78]. Signe de ce climat de suspicion, le terme « indésirable », que les anarchistes ne se privent pas de tourner en dérision en l'utilisant de façon ironique

71. « Os patrões frustram o compromisso assumido », *A Plebe,* a.I, n°8, 4 août 1917.
72. « Os presos. Como o secretário da justiça repeita o compromisso assumido com o "comitê" de jornalistas », *A Plebe,* a.I, n°7, 28 juillet 1917.
73. « Imponente despertar do operariado do país », *A Plebe,* a.I, n°8, 4 août 1917. « Sul movimento operaio », « Convegni », *Guerra Sociale,* a.III, n°56, 11 août 1917. s.t., *Guerra Sociale,* a.III, n°57, 26 août 1917. « Meglio tardi che mai. Però in guardia », *Guerra Sociale,* a.III, n°58, 6 septembre 1917.
74. « L'organizzazione di classe in São Paulo sorge poderosa, dopo un movimento spontaneo che si distinse per la propria capacità rivoluzionaria – fatto che non fa rimpiangere l'opera di propaganda da tanti anni svolta e dai più irrisa e da molti creduta sterile – e sorge con caratteristiche ben determinate. Una deviazione immediata è dunque di difficile realizzazione, ma bisogna premunirsi per il domani. » *Ibidem.*
75. « As bases de acordo da F.O. », *Guerra Sociale,* a.III, n°57, 26 août 1917. « Convénio operário. Ficou costituida a Federação Operária de S. Paulo », *Guerra Sociale,* a.III, n°58, 6 septembre 1917.
76. *Ibidem.* Il faut remarquer que la somme recueillie pour le CDP par *Guerra Sociale* représente plus de la moitié de la somme totale. Sur 1 601 800 reis, les listes de souscription distribuées par *Guerra Sociale* ont ramené 905 000 reis, ce qui est considérable par rapport aux sommes généralement recueillies pour les souscriptions, qui dépassent rarement, et avec difficulté, quelques centaines de reis. « Comitê de Defesa Proletária. Balancete geral até 31 de Julho », *A Plebe,* a.I, n°8, 4 août 1917.
77. « Ci siamo occupati avanti tutto della lettera ferma in posta perché da più giorni gli sportelli della posta restante vengono goffamente sorvegliati da agenti… segreti che si danno il cambio. » « La polizia al lavoro », *Guerra Sociale,* a.III, n°56, 11 août 1917.
78. « Stranieri », « Gli agitatori venuti dall'Argentina », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917. BUONASPADA, Paolo, « Sia pure ! », « Stranieri », *Guerra Sociale,* a.III, n°56, 11 août 1917.

pour désigner Rodolfo Crespi[79], devient à la mode[80]. *Guerra Sociale* ne s'inquiète pas outre mesure de la répression qui s'annonce :

> Nous avons vu bien d'autres persécutions. Et elles sont passées. Si elles ont emporté quelques-uns des nôtres, toutes les armes se sont émoussées en s'obstinant contre une idée qui est une idée de vie et ne peut mourir car elle est l'aspiration éternelle à la justice et à la liberté[81].

Les représailles commencent véritablement moins de deux mois après la grève générale[82]. La typographie où est imprimé le journal anarchiste *A Plebe* est assaillie par la police ainsi que le *Centro Libertário* de São Paulo. Edgard Leuenroth, accusé d'être l'instigateur du saccage au *Moinho Santista* pendant la grève générale, est emprisonné[83], de nombreux militants sont battus ou emprisonnés[84]et menacés d'expulsion. Neuf personnes sont expulsées à bord d'un navire en route pour l'Europe, le *Curvello*[85], et quinze autres sont recherchées[86]. Parmi elles, Gigi Damiani, dont la nouvelle équipe de rédaction de *Guerra Sociale* regrette l'absence :

> Il nous manque, c'est vrai, l'aide du camarade Gigi Damiani sur lequel la police fait peser l'épée de Damoclès que représente le décret d'expulsion et qui se réfugie à l'intérieur de l'État, victime d'une poursuite sans pitié. On dit que la police est allée jusqu'à promettre une prime importante à la personne qui le dénoncera. On se croirait au Moyen-Âge[87].

Damiani réussit à éviter la rencontre avec la police. Le 3 septembre 1917, alors qu'il se trouve à l'intérieur de l'État de São Paulo, il apprend par l'entremise du journal *O Combate* qu'il est menacé d'être expulsé du territoire national. Il renonce donc à réintégrer son domicile de São Paulo, que la police perquisitionne le 15 septembre. L'avocat Evaristo de Morais présente le 29 octobre 1917 une demande d'*habeas corpus* en sa faveur. Pour démontrer l'illégalité de l'expulsion de Damiani et sa respectabilité, l'avocat s'appuie, non sans une certaine ironie, sur le fait que Damiani possède un terrain

79. « Un grande agitatore straniero », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.

80. Cette mode dure au moins jusqu'en 1919, où le terme *indesejavel* sera de plus en plus souvent employé dans la presse libérale.

81. « Ne abbiamo visto ben altre di persecuzioni. E sono passate. E se hanno travolto qualcuno dei nostri, tutte le loro armi si sono spuntate ostinandosi contro un'idea che è idea di vita e non può morire poiché è eterna aspirazione alla giustizia ed alla libertà. » « La polizia al lavoro », *Guerra Sociale,* a.III, n°56, 11 août 1917.

82. Sur la « réaction insensée et impitoyable » qui commence à São Paulo en septembre 1917, voir DAMIANI, Gigi, *I paesi nei quali non bisogna emigrare, op. cit.,* p. 37 et suivantes.

83. « Ecos da grande greve. O assalto ao Moinho Santista. Prisão do nosso diretor como suposto mandatário desse ato de justiça popular », *A Plebe,* a.I, n°14, 22 septembre 1917. Le journal publie la photo de Leuenroth en première page avec la légende « Um criminoso celebre », *A Plebe,* a.I, n°15, 30 septembre 1917. Voir aussi F. C. [Francesco Cianci], « Di un "ladro" e di parecchi ladri », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917.

84. « No reino da Senegambia. A constituição republicana é uma burla. Está em scena a polícia de São Paulo », Supplément au journal *A Plebe,* 15 septembre 1917. Parmi les militants emprisonnés : E. Colli, Manuel Martinez, José Fernandez, Florentino de Carvalho, Francisco Peralta, Antonio Nalipinski, Martial Mogia, Antonio Lopez, Evaristo Ferreira de Souza et Antonio Candeia Duarte.

85. Ces neufs déportés sont Primitivo Soares (Florentino de Carvalho), José Sarmento Marques, Zeferino Oliva, Antonio Nalipinski, Virgilio Fidalgo, José Ghicco, Antonio Lopez, José Fernandez, Francisco Arouca. *A Plebe,* a.I, n°16, 7 octobre 1917. Voir aussi les numéros 14, 15 et 19 et surtout la série d'articles publiés par Florentino de Carvalho en 1919 dans la deuxième série de *A Plebe,* « A nossa expulsão », à partir de *A Plebe,* a.II, n°14, 24 mai 1919

86. « Calunnie e reazione », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917. Et aussi PARDINI, G., « Corrispondenza. Ribeirão Preto », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917.

87. « Ci viene a mancare è vero l'aiuto del compagno Gigi Damiani sul quale la polizia fa pesare la spada di Damocle del decreto di espulsione e che si trova rifugiato nell'interno dello Stato, fatto segno ad una caccia spietata. Ci si dice che la polizia sia arrivata a promettere un vistoso premio a chi lo denuncierà. Roba da medio evo. » « Ricominciando. Ai compagni », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917.

dans l'État du Paraná pour lequel il a payé des impôts, qu'il réside au moins depuis 1912 dans la maison d'un « capitaliste très connu, qu'on ne peut soupçonner d'avoir des idées contraires à l'ordre public », sur un document émanant de l'entreprise Matarazzo « également insoupçonnable ». Il s'appuie aussi sur les diverses occupations professionnelles de Damiani qui, à la fin de l'année 1913, a exercé son métier de peintre décorateur pour la mairie de Poços de Caldas et pour la compagnie théâtrale de Jundiai en février 1914. Enfin, l'avocat dénonce les persécutions dont a été l'objet son client, membre du comité ouvrier qui a dirigé la grève de juillet 1917, et accuse le gouvernement d'avoir manqué à sa parole de ne pas intenter de procès contre les grévistes[88]. Le dossier d'expulsion de Damiani ne précise pas si la demande d'*habeas corpus* a été accordée ou non[89].

En revanche, l'*habeas corpus,* demandé en même temps que celui de Damiani, est concédé à José Sarmento Marques. Celui-ci, qui avait été embarqué à bord du *Curvello.* est relâché à Bahia, après décision du Tribunal suprême de Rio de Janeiro, lequel ne peut expulser une personne qui a rempli une fonction publique (Sarmento a travaillé dans les chemins de fer brésiliens) et qui est en possession d'une carte d'électeur, remise par la police[90].

De nombreux autres militants sont menacés d'expulsion en représailles de la grève de 1917. Les dossiers d'expulsion de l'année 1917[91] sont très semblables entre eux et dénotent un souci constant de rechercher non pas la vérité, mais le prétexte qui justifiera l'expulsion, tout en respectant la procédure. Ce prétexte est vite trouvé puisque, dans tous les cas, l'accusé reconnaît avoir participé à la grève de 1917 et se déclare anarchiste ou socialiste. S'il se déclare socialiste, il suffit que les témoins interrogés le désignent comme anarchiste pour convaincre le policier chargé de la conclusion du dossier[92]. Les témoignages sont quasiment tous identiques entre eux, quelque soit le niveau social du témoin. Même les amis des personnes menacées d'expulsion les accablent des pires épithètes : « anarchistes réactionnaires » [*sic*], « anarchistes incorrigibles » et, évidemment, dangereux, « libertaires terribles[93] ». Ces dossiers d'expulsion sont rarement fiables, d'un point de vue biographique, puisqu'ils ne précisent pas si l'expulsion a été effective ou pas. Le dossier du directeur de l'*Avanti !,* Teodoro Monicelli, est le meilleur exemple de l'incapacité de la police de São Paulo à suivre les affaires d'expulsion. En effet, selon le dossier établi en 1917, Monicelli aurait dû être expulsé le 11 septembre 1917. Or, par des recherches ultérieures, la police se rend compte qu'elle n'a pas procédé à l'expulsion de Monicelli. L'affaire revient à la surface lorsque, suite à un voyage en Italie effectué trois ans plus tard, Monicelli désire rentrer au Brésil, où l'attend sa famille, et que les autorités brésiliennes l'en empêchent[94].

Par la force des choses, les journaux anarchistes subissent le contre-coup de la répression. Alors que Leuenroth était en prison, Francisco Azevedo Lo Monaco s'était chargé de la direction de *A Plebe* qui cesse de paraître le 30 octobre 1917, alors que de nouvelles

88. ANR, I^{ij7}, dossier José Sarmento Marques et Luigi Damiani, 1917.

89. Remarquons que le dossier de Damiani au CPC contient une demande de *nulla osta* pour le passeport au consulat de São Paulo, datée du 23 novembre 1917. ACS, CPC, b.1601, fasc. Luigi Damiani.

90. ANR, I^{ij7}, dossier José Sarmento Marques et Luigi Damiani, 1917.

91. Voir par exemple les dossiers de Giuseppe Sgai, Silvio Antonelli, Vincenzo Amodio, Teodoro Monicelli conservés à l'ANR sous la cote I^{ij7}.

92. C'est le cas pour Teodoro Monicelli, ANR, I^{ij7}, dossier Teodoro Monicelli, 1917-1921.

93. Voir dans le dossier Monicelli, la déposition du témoin Benedicto José Fernandes. *Ibidem.*

94. Les socialistes italiens soutiennent Monicelli en intervenant à la Chambre des Députés et en faisant paraître un article à ce sujet dans l'*Avanti !* de Milan, « La repubblica del Brasile respinge Teodoro Monicelli », *Avanti !,* Milan, 17 octobre 1920. L'article est joint au dossier de Teodoro Monicelli conservé à l'ANR, cit.

violences sont à craindre [95] et que la situation financière du journal est très mauvaise [96]. *Guerra Sociale* avait connu une interruption d'un mois et demi, tandis que Damiani était contraint de se cacher. Un nouveau groupe s'était constitué en octobre pour faire renaître le journal. Ce groupe, qui n'a publié qu'un numéro, était composé de Francesco Cianci, l'administrateur depuis le numéro 56 [97], João da Costa Pimenta, Francisco Azevedo, Cleto Trombetti, Francisco Scudelario, Maria A. Soares, José Cardoso de Almeida [98]. Si cette liste ne comporte que très peu de noms italiens, c'est vraisemblablement parce que les Brésiliens de souche ne risquaient pas, en prêtant leur concours à un journal anarchiste, d'être expulsés. Il faut remarquer, pour la première fois dans l'équipe de rédaction d'un journal, le nom d'une femme, celui de Maria A. Soares [99].

IV.2.4 La femme et les anarchistes italiens de São Paulo

Les femmes sont effectivement très peu nombreuses dans le mouvement anarchiste à São Paulo [100], bien que leur nombre soit important dans la main d'œuvre de São Paulo. Les Italiennes en particulier constituent une part considérable de cette main d'œuvre [101]. Leur présence dans le mouvement ouvrier est souvent liée à l'activité culturelle. Les femmes participent aux fêtes organisées en faveur de la presse anarchiste, soit dans les troupes théâtrales qui donnent des représentations en ces occasions, soit en tant que spectatrices. Dans ce cas, elles ont droit la plupart du temps à une entrée gratuite [102]. Leur participation active au mouvement ouvrier de São Paulo apparaît parfois dans les journaux, comme en 1906, lorsque trois femmes lancent un appel aux ouvrières de leur profession. Mais le but de cet appel est justement de secouer les ouvrières de l'« apathie qui [les] domine » et qui les a empêchées de s'intéresser à la grève générale de mai 1906, tandis que leurs « pères, frères et fiancés » défendaient un droit qui est également celui des femmes [103]. Il existe à São Paulo une association anarchiste féminine qui se manifeste ponctuellement dans la presse, à l'occasion de l'affaire de l'Idalina [104] ou de la campagne

95. « Novas violências em perspectiva », *A Plebe,* a.I, n°18, 21 octobre 1917.
96. s. t., *A Plebe,* a.I, n°19, 30 octobre 1917. Avec ce numéro s'arrête la première série du journal qui ne reparaît qu'en 1919.
97. « Avviso importante », *Guerra Sociale,* a.III, n°56, 11 août 1917.
98. « Dichiarazione importante ai compagni… ed alle autorità », *Guerra Sociale,* a.III, n°59, 20 octobre 1917.
99. Maria A. Soares est la secrétaire de la ligue ouvrière de Belemzinho, quartier de São Paulo. « Liga operária de Belemzinho », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917. Elle est également l'auteur d'articles publiés par *Guerra Sociale*. Voir par exemple « Pela criança, pela mulher e pela humanidade », SOARES, Maria, *Guerra Sociale,* a.III, n°46, 1er mai 1917.
100. Il y en a très peu en général dans le mouvement ouvrier au Brésil, toutes origines confondues. Les recherches sur le sujet sont peu nombreuses. Pour une première approche, voir CORREIA, Francisco, « Mulheres libertárias : um roteiro », *in* PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986, p. 38-63 et le chapitre « A emancipação da mulher », *in* RAGO, Margareth, *Do cabaré ao lar. A utopia da cidade disciplinar, Brasil 1890-1930,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1985, p. 96-103.
101. ALVIM, Zuleika, « Immigrazione e forza lavoro femminili in São Paulo (1880-1920), *in* FRANZINA, Emilio (sous la direction de), *Un altro Veneto, Saggi e studi di storia dell'emigrazione nei secoli XIX e XX,* Padoue, Francisci Editore, 1983, p. 493-494.
102. On peut s'étonner tout de même de voir, dans le compte rendu financier d'une de ces fêtes, la rubrique « Donne » dans les dépenses à côté de la location de la salle et du dédommagement du pianiste. *La Battaglia,* a.IV, n°159, 8 mars 1908.
103. « As jovens costureiras de São Paulo » signé Tecla Fabbri, Teresa Cari et Maria Lopes. *A Terra Livre,* a.I, n°13, 28 juillet 1906 et n°14, 15 août 1906. Ce texte est reproduit dans RODRIGUES, Edgar, *Socialismo e sindicalismo, 1675-1913,* Rio de Janeiro, Laemmert, 1969, p. 151-152 et dans CARONE, Edgar, *Movimento operário no Brasil vol.1, 1877-1944,* São Paulo, Difel, 1979, p. 440-442. Voir aussi « As inteligentes operárias Maria Lopes, Teresa Cari e Tecla Fabbri », DE PAOLA, Francesco, *A Terra Livre,* a.I, n°14, 15 août 1906.
104. « Dall'associazione femminile », *La Battaglia,* a.VII, n°298, 22 mars 1911.

contre l'exploitation des mineurs[105]. C'est sans doute parce que les manifestations des femmes sont trop peu nombreuses qu'en juillet 1917, un homme signe un prétendu appel des femmes grévistes aux soldats. Il y a très peu de noms de femmes dans les listes de signatures (souscriptions ou autres) figurant dans la presse anarchiste et, quand des noms féminins apparaissent, ils n'atteignent jamais la dizaine[106]. Quand à la femme que l'on voit, sur une photo d'époque, haranguer une foule d'hommes en chapeau, elle restera à jamais anonyme[107].

Figure 27 : La femme oratrice. Commémoration du 1er mai à São Paulo, photographie reproduite en couverture de *A participação da Mulher na sociedade brasileira,* Prefeitura do Município de São Paulo, Departamento do Patrimônio Histórico, 1987.

Les signatures féminines dans la presse anarchiste sont très rares. Citons les noms d'Emma Ballerini[108], la compagne de Gigi Damiani, et de Matilde Magrassi, la femme de Luigi Magrassi[109], et ceux d'Ines Betelli[110]et d'Ester Marucci[111]. Quelques articles de *La Battaglia* sont signés D. Giannini[112], et « Una giovane liberale[113]». Enfin, certains rédacteurs, peut-être conscients du manque de signatures féminines, choisissent des pseudonymes tels que Anna de' Gigli pour Alessandro Cerchiai et Elvira, pour Oreste Ristori vraisemblablement.

Les journaux anarchistes font encore mention, plutôt pour les critiquer, d'Ernestina Lesina, qui est socialiste[114], de Giuseppina Stefani Bertacchi, professeur de lettres et de pédagogie, qui tient des conférences sur le thème du féminisme[115], de Belem Saraga, écrivain anticlérical, qui fait elle aussi des conférences en public, et qui d'ailleurs se

105. « Centro Feminino "Jovens Idealistas" », *Guerra Sociale,* a.III, n°43, 24 mars 1917. Trente et une femmes ont signé ce texte. On peut identifier une dizaine de noms italiens, dont celui d'Emma Ballerini.

106. Lors des manifestations de soutien envers Florentino de Carvalho, sur une liste de cent-dix noms, deux seulement sont féminins. « Corrispondenze. Ribeirão Pires », *Guerra Sociale,* a.II, n°28, 20 septembre 1916. De même, lors d'une réunion en vue de former l'Alliance Anarchiste en 1916, on compte « à peine quatre-vingt-trois hommes et quelques jeunes femmes. « Alleanza anarchica. Riunioni ed adesioni », *Guerra Sociale,* a.II, n°30, 14 octobre 1916.

107. Cette photographie figure sur la couverture du recueil de photographies intitulé *A participação da Mulher na sociedade brasileira,* Prefeitura do Município de São Paulo, Departamento do Patrimônio Histórico, 1987. Elle est accompagnée de la légende suivante « Comemoração do 1° de Maio na Praça da Sé em São Paulo, 1995 [sic 1915 ?] », Arquivo Edgard Leuenroth/UNICAMP.

108. Voir l'article qu'elle rédige lors de l'expulsion de Damiani en 1919. BALLERINI, Emma, « Em defesa do companheiro Gigi Damiani », *A Plebe,* a.II, 1919. Emma Ballerini appartient aussi à l'Associazione Femminile.

109. Elle collabore à toutes les publications dont son mari est à l'origine, à São Paulo et à Rio ensuite. Voir par exemple MAGRASSI, Matilde, « Alle donne », *La Nuova Gente*. 20 septembre 1903. MAGRASSI, Matilde, « Il pregiudizio religioso », *La Nuova Gente*. a.I, n°2, 5 novembre 1903. Voir aussi MAGRASSI, Matilde, « Realtà », *La Battaglia,* a.III, n°119, 21 avril 1907.

110. BETELLI, Ines, « O Donne. Combattiamo la guerra », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°4, 5 octobre 1914.

111. MARUCCI, Ester, « La donna e il "femminismo" », *La Battaglia,* a.VIII, n°346, 16 mars 1912.

112. GIANNINI, D., « Attualità », *La Battaglia,* a.VI, n°256, 26 avril 1910. GIANNINI, D., « Per la donna", *La Battaglia,* a.VI, n°263, 19 juin 1910. GIANNINI, D., "Cose del giorno", *La Battaglia,* a.VII, n°273, 18 septembre 1910.

113. UNA GIOVANE LIBERALE, « Voce di donna. Araraquara », *La Battaglia,* a.III, n°126, 16 juin 1907 ; « Immoralità religiosa », *La Battaglia,* a.III, n°129, 14 juillet 1907 ; « Svegliatevi, o donne ! Barrinha de Ribeirãozinho », *La Battaglia,* a.IV, 19 janvier 1908 ; « Odio e vendetta », *La Battaglia,* a.IV, n°157, 10 février 1908. Voir encore « Perché siamo schiave ? », *La Battaglia,* a.III, n°123, 26 mai 1907.

114. Les anarchistes se moquent de son côté dame patronnesse. ICONO-CLASTA, « La Pleiade neo-cristiana », *La Battaglia,* a.III, n°76, 22 avril 1906. Ernestina Lesina a publié la revue *Anima e Vita* à São Paulo en 1905. Il lui arrive aussi de tenir des conférences. Voir par exemple « Movimento local », *O Carpinteiro,* n°1, 1er juin 1905.

115. « Il femminismo e la donna nella religione dell'umanità », *La Battaglia,* a.V, n°188, 18 octobre 1908. Cette dame participe également à un projet de journal féminin. « Risveglio femminile », a.VII, n°267, 31 juillet 1910. *La Battaglia* parle encore de la dame Bertacchi à propos d'un article dans lequel elle s'en prend à la violence de tous ceux qui crient « À bas… ! » CUYUM, « Troppo miele signora ! », *La Battaglia,* a.VII, n°304, 30 avril 1911.

fait grassement payer[116]. Aucune allusion en revanche à Isabel Cerruti[117], Teresa Carini Rocchi[118]et Maria Lacerda de Moura[119], souvent citées par les auteurs qui s'intéressent à la femme dans le mouvement ouvrier au Brésil. Enfin, la presse anarchiste italienne de São Paulo fait un usage assez large des textes de Leda Rafanelli, qui milite dans les rangs de l'anarchisme en Italie[120].

Il est très rare que, dans les textes qu'elles rédigent, les femmes donnent leur point de vue sur une situation globale, comme le font les rédacteurs masculins. Elles considèrent un problème en corrélation avec le problème de la femme : la femme et la guerre, la femme et l'antimilitarisme, la femme et la religion, le travail de la femme, etc. Il ressort des propos des rédacteurs féminins et masculins de la presse anarchiste que, certes, la femme est l'égale de l'homme[121], mais en même temps que la femme est toujours considérée par rapport à un mari, un fils, un frère, un amant.

Dans le domaine du travail, ses droits sont défendus au même titre que les droits des hommes. Toutes les revendications ouvrières, en particulier celles de la grève de 1917, visent à alléger le travail de la femme, en réduisant ses horaires et en interdisant le travail nocturne. Les anarchistes veulent sauver la femme du joug du capital pour lui permettre de jouer pleinement le seul rôle qui lui revienne vraiment, celui de mère et de compagne. La femme libérée pourra apporter le réconfort à l'homme :

> Aujourd'hui la femme est l'esclave de l'homme parce que tous les êtres humains n'ont pas le même droit à la subsistance ; demain, quand ce droit sera acquis pour tous, il n'y aura plus de motif de sujétion pour personne. Et la femme affranchie civilement dispensera généreusement ses sentiments pour nous[122].

Dans les projections vers l'avenir, c'est ce rôle de femme consolatrice, amie généreuse, bonne mère et compagne attentive, qui revient le plus souvent[123], même dans les propos

---

116. Voir par exemple « Si gira per la propaganda o per fare l'America ? », *La Battaglia,* a.VIII, n°311, 2 juillet 1911.

117. GORDON Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978, p. 267.

118. Antonio Candido a consacré un livre à cette femme, qui a connu de nombreux militants du mouvement ouvrier à São Paulo. Parmi ceux qui lui rendaient visite, figurent Edgard Leuenroth, Antonio Piccarolo et Edmondo Rossoni. À ce dernier, devenu ministre de Mussolini, elle avait écrit pour lui demander s'il était bien celui qu'elle avait connu au Brésil. Ayant reçu en réponse une lettre qui ne lui laissait plus de doute sur l'évolution politique de Rossoni, elle écrivit : « Rossoni, sei un cane. » CANDIDO, Antonio, *Teresina etc.,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1980, p. 60-61.

119. Mais cette femme se manifeste surtout dans la décennie 1920-1930. Voir CORREIA, Francisco, « Mulheres libertárias : um roteiro », *in* PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986, p. 38-63, et LEITE, Miriam L. Moreira, « Maria Lacerda de Moura e o anarquismo », *in* PRADO, Antonio Arnoni (org.), *op. cit.,* p. 82-97.

120. Voir par exemple RAFANELLI, Leda, « Ignoranza calunniosa. Aproposito di complotti anarchici », *La Battaglia,* a.VI, n°250, 2 mars 1910 ; « Ai lavoratori della terra », *La Battaglia,* a.VI, n°259, 21 mai 1910 ; « La guerra e la donna », *La Propaganda Libertaria,* a.II, n°17, 7 novembre 1914. Pour une approche biographique du personnage, voir l'article consécré à Leda Rafanelli dans ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943,* Roma, Editori Riuniti, 1975-1978, p. 271-273.

121. Voir par exemple « Alle proletarie », *Germinal,* a.I, n°17, 18 octobre 1902.

122. « Oggi la donna è schiava dell'uomo, perché non tutti gli esseri umani hanno eguale diritto alla sussistenza ; domani, quando questo diritto sarà acquisito per tutti, non vi saranno più motivi di soggezione per nessuno. E la donna redenta civilmente ci sarà larga di sentimenti. » PAPPALARDO, « La donna », *La Battaglia,* a.I, n°46, 23 juin 1904.

123. Les femmes doivent être « le confortatrici, le uguali degli uomini. » ACRATIBIS, « Alle donne del popolo », *La Battaglia,* a.III, 30 septembre 1906. La femme de demain, c'est aussi « l'éducatrice qui saura faire de son enfant un homme conscient. » PRIMO PLATTI, « La donna di oggi e quella di domani », *La Battaglia,* a.VII, n°269, 18 août 1910. Voir aussi POLINICE, « Il problema della donna. Una questione indiscussa », *La Battaglia,* a.V, n°193, 29 novembre 1908 et FILOS, « Appello alle donne », *La Battaglia,* a.VI, n°257, 3 mai 1910.

que tiennent les femmes [124]. La place qui lui est proposée dans la société future n'a rien de révolutionnaire :

> Physiologiquement et psychologiquement, la femme a, à l'intérieur de la famille, une place de choix, que la nature lui désigne, qui est celle de ménagère et de mère ! Elle est la grâce, elle est l'amour ; elle lénifie la fatigue de l'homme et agrémente ses pensées [125].
>
> L'amour étant la seule relation qui puisse unir deux sexes, en anarchie, la femme, enfin libérée des liens odieux que lui imposent, au niveau moral et civil, les codes bourgeois en vigueur, jouira des mêmes droits que l'homme : elle sera pleinement libre. En garantissant à la femme la plus grande liberté possible, la grande famille anarchiste du futur pensera à satisfaire tous ses besoins de femme et de mère [126].

D'ailleurs, seul l'homme peut être à l'origine de la « rédemption civile » de la femme car « l'épouse est l'œuvre de son mari comme la statue est l'œuvre du sculpteur », d'autant plus que le fait « que la femme, dans les mains de l'homme qui l'aime soit comme l'argile dans les mains du sculpteur ne veut pas dire qu'elle lui soit inférieure [127] ». Seul l'homme peut être son éducateur :

> La femme est incontestablement l'égale de l'homme, elle possède les mêmes facultés intellectuelles et psychiques et peut, si elle est savamment éduquée, devenir une bonne mère et une bonne compagne qui prodiguera à l'homme des joies ineffables dans la vie, le stimulant à lutter pour un avenir meilleur [128].

La presse anarchiste donne quelques exemples de cette rédemption de la femme opérée par l'homme. Le numéro unique *La Rivolta* reproduit le texte d'un « drame scénique » qui a pour protagoniste une jeune fille « sans culture et continuellement occupée à de durs labeurs », qui reproduit le discours que lui a appris son sauveur, un anarchiste qui l'a sauvée, par son courage, d'une noyade certaine dans les eaux froides d'un fleuve. Si elle est devenue anarchiste, c'est par reconnaissance envers celui qui l'a sauvée et non par prise de conscience politique [129].

Les féministes qui commencent à se manifester au début du XXe siècle, par exemple à travers le mouvement des suffragettes, n'obtiennent pas grâce auprès des anarchistes. Selon Alessandro Cerchiai, leur lutte est erronée dans la mesure où c'est une lutte pour le droit de vote :

> C'est une erreur grossière de croire que le féminisme est le début d'un mouvement social pour l'émancipation de la femme. Les premières bagarres le démontrent clairement. Les femmes veulent participer à toutes les scélératesses

124. MAGRASSI, Matilde, « As operárias », *O Amigo do Povo,* 27 juin 1903.
125. « La donna fisiologicamente e psicologicamente per designazione naturale ha il suo posto, che è posto eccelso, nella famiglia quale massaia e quale madre ! Ella è la grazia, ella è l'amore, che dell'uomo lenisce la fatica ed infiora il pensiero. » « La donna e la guerra », *Guerra Sociale,* a.III, n°55, 26 juillet 1917.
126. « L'amore essendo l'unico vincolo che possa unire due sessi, in anarchia, la donna, sciolta finalmente dai legami odiosi impostile dai vigenti codici borghesi, morale e civile, godrà degli stessi diritti dell'uomo : sarà pienamente libera. Garantendo alla donna la massima libertà, la grande famiglia anarchica dell'avvenire penserà a soddisfare ad ogni suo bisogno di donna e di madre. » MILANO, « Il contratto matrimoniale e la famiglia anarchica », *Alba Rossa,* a.I, n°14, 1er mai 1919.
127. CAPY, Marcelle, « La scuola del marito », *Alba Rossa,* a.I, n°15, 10 mai 1919.
128. « La donna è incontestabilmente uguale all'uomo, possiede le stesse facoltà intellettuali e psichiche e può sapientemente educata divenire una buona madre ed una buona compagna che prodigherà all'uomo delle gioie ineffabili nella vita, ritemprando in lui lo stimolo alle lotte per un avvenire migliore. » ATEO D'ALBA, « Rialziamo la donna », *L'Azione Anarchica,* 10 novembre 1905.
129. PAVEL, Pietro, « Da "Diritti della donna", Dramma scenico », *La Rivolta,* 29 juillet 1903.

de l'homme. Elles veulent être électrices et élues, c'est-à-dire tyrans et esclaves, et pis encore. […]

Les femmes ne luttent pas pour la liberté de conscience, elles font simplement du tapage pour pouvoir se plonger à leur tour dans tous les marécages maléfiques de notre civilisation, au même titre que les mâles dominateurs [130].

Cette lutte les fait davantage ressembler plutôt à des hommes manqués qu'à des femmes car, selon Cerchiai, la femme doit être « la mère fière de ses petits et qui lutte pour les éduquer, pour leur faire profiter des joies de l'enfance et les rendre dignes de vivre dans un monde meilleur [131] ».

Qu'on lui propose l'amour libre dans la société future [132], que l'on critique la société de l'époque où la femme subit la prostitution [133], l'emprise de la cellule familiale [134], c'est toujours à la femme en tant que mère que l'on s'adresse. Il est donc un peu rapide de dire que les journaux anarchistes expriment sur la femme des idées avancées pour l'époque [135] car très rares sont les rédacteurs qui lui donnent son rôle de femme dans l'absolu et prévoient que « lorsque la révolution sociale sera accomplie, elle-même prendra la place qu'elle choisira dans la société future [136] ». Même lorsqu'ils traitent, sans fausse pudeur et sur un ton très libre, un sujet tel que les pratiques anticonceptionnelles, ils subissent le poids de la morale de l'époque et affirment ne pas pouvoir « traiter entièrement un thème que les imbéciles, les castrats et les hypocrites jugent scabreux » et être « contraints de résumer et de mesurer leurs paroles [137] ». C'est encore par « l'air du temps » qu'il faut expliquer que les rédacteurs des journaux anarchistes laissent échapper des remarques profondément misogynes. Il est regrettable que la curiosité soit, pour l'un de ces rédacteurs, un défaut exclusivement féminin [138], que la foule soit comparée à une femme, « une femme de lupanar [139] » et que pour éviter de subir ses actes imprévisibles, il faille « prendre la foule comme on prend une femme [140] ».

Des hommes poussaient, une armée noire,

130. « È un errore grossolano credere che il femminismo sia l'inizio di un movimento sociale per la emancipazione della donna. Le prime baruffe ce lo dimostrano chiaramente. La femmina umana vuol partecipare a tutte le nefandezze del maschio umano. Vogliono essere elettrici ed elette, cioè tiranne e schiave, e peggio ancora. […] La femmina non lotta per la libertà di coscienza, fa semplicemente del chiasso per ottenere di tuffarsi in tutti i pantani malefici della nostra civiltà, al pari dei maschi dominatori. » ANNA DE'GIGLI, « Nuovi morbi. Il femminismo », *La Battaglia,* a.VI, n°244, 14 janvier 1910. Sur le thème du droit de vote des femmes, voir aussi ACRATIBIS, « Il diritto elettorale potrà emancipare la donna ? », *La Battaglia,* a.III, n°87, 22 juillet 1906.

131. « Per donna noi intendiamo la madre fiera dei suoi piccoli e che lotta per istruirli, farli godere le gioie dell'infanzia e renderli degni di vivere in un mondo migliore. » ANNA DE'GIGLI, « Nuovi morbi. Il femminismo », *La Battaglia,* a.VI, n°244, 14 janvier 1910.

132. O. R., « Amore libero e libera unione », *La Battaglia,* a.III, n°116, 24 mars 1907.

133. « Il perché della prostituzione », *La Battaglia,* a.IV, n°130, 21 juillet 1907.

134. « La famiglia », *L'Avvenire,* a.II, n°5, 13 janvier 1895, n°8, 24 février 1895.

135. GOES, Maria Conceição Pinto de, *A formação da classe trabalhadora. Movimento anarquista no Rio de Janeiro, 1888-1911,* Rio de Janeiro, Jorge Zahar editor, 1988, p. 78.

136. « Quel giorno la rivoluzione sociale sarà un fatto compiuto, e lei stessa prenderà il posto che meglio crederà nella società futura. » MARI, Alfredo, « La donna », *Il Risveglio,* a.I, n°16, 24 avril 1898. Voir aussi ANNA DE'GIGLI, « La morale degli uomini e la libertà della donna », *La Battaglia,* a.IV, n°150, 29 décembre 1907.

137. « Noi sul giornale, non possiamo intrattenerci in esteso di un argomento, che gl'imbecilli ed i castrati e gl'ipocriti, ritengono scabroso. Ci prenderebbero a sassate. Perciò siamo costretti di riassumere e misurare le parole. » « Neo-malthusianismo », *La Propaganda Libertaria,* a.I, n°12, 6 juin 1914.

138. « curiosità tutta femminile » « Verso l'anarchismo », *La Battaglia,* a.III, n°156, 9 février 1908.

139. « Pazzo colui che confiderà [nella folla]. È donna e donna da bordello. » CUYUM PECUS, « La folla che passa », *La Battaglia,* a.VIII, n°352, 1er mai 1912.

140. « Signori, non per nulla io vi dico che la folle è femmina. » « Bisogna prendere la folla così come si prendono le donne. » DAMIANI, Gigi, « Perché la folla è per la guerra. Il culto dell'eroismo », *La Battaglia,* a.VIII, n°366, 25 août 1912.

vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.
Emile ZOLA, *Germinal,* 1885.

IV.3 LA FIN D'UNE EPOQUE

IV.3.1 Les journaux anarchistes italiens et la réalité brésilienne

Tout au long de la période étudiée, les journaux anarchistes italiens sont de plus en plus proches de la réalité qui les entoure. S'il était possible de dire des premiers journaux de la période qu'« ils faisaient abstraction de la tension sociale existant dans le pays et qu'ils s'occupaient uniquement d'effectuer un travail abstrait de propagande théorique absolument étrangère à la réalité politique du moment[1]», cette observation n'est plus justifiée à partir de *Il Risveglio* et surtout avec *La Battaglia.* La réalité brésilienne, de plus en plus présente dans les journaux, est celle que connaissent les émigrés italiens au Brésil. C'est principalement à eux que s'adressent les journaux anarchistes. Même les tentatives de bilinguisme, voire de plurilinguisme, sont davantage un reflet de la situation vécue quotidiennement par les émigrés que du désir d'élargir le public des lecteurs à d'autres nationalités[2]. Pour concurrencer l'influence de la presse nationaliste auprès des émigrés italiens[3], les références des journaux anarchistes sont italiennes. Si, d'un côté, les journaux commentent la vie politique brésilienne, s'ils dénoncent les conditions de vie des travailleurs au Brésil, de l'autre côté, lorsque sont évoqués, sans autre précision, le gouvernement, les ministres, le parlement, il s'agit toujours de l'Italie. Si les journaux organisent à plusieurs reprises des campagnes contre l'exploitation des enfants au Brésil, ils s'apitoient aussi sur le sort d'enfants malheureux, souffrant de la neige et du froid dans les montagnes qu'ils habitent, qui ne peuvent être que des montagnes italiennes[4]. Cette bivalence qui se remarque dans la presse anarchiste, surtout à partir de *La Battaglia,* est caractéristique d'un groupe émigré de mieux en mieux inséré dans la société d'accueil.

En dehors de ce processus d'insertion qui commence à être manifeste dans le journal d'Oreste Ristori, *La Battaglia* peut, mieux que les premiers journaux anarchistes italiens au Brésil, s'intéresser à la réalité du pays d'accueil étant donné sa stabilité, sa régularité dans la parution, qui lui permettent d'avoir une vision plus globale et une analyse plus cohérente de la situation.

Cela lui permet également d'atteindre le tirage de 5000 exemplaires[5], le maximum qu'ait connu la presse anarchiste italienne de São Paulo. Pour les journaux dont le tirage est connu, le chiffre atteint parfois 2000, voire 3000[6]. Ces chiffres reflètent l'impact,

1. « I compilatori sembrano, infatti, prescindere dal grave stato di tensione sociale esistente nel paese e preoccupati unicamente di svolgere un astratto lavoro di propaganda teorica e comunque assolutamente disgiunta dalla realtà politica del momento. » BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976, p. 56. Cette affirmation concerne en particulier le journal l'*Operaio.*
2. Voir le paragraphe sur la langue dans les journaux, III.3.6.
3. « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°1, 7 septembre 1919.
4. ANNA DE' GIGLI, « Fanciulli plebei », *La Battaglia,* a.III, n°84, 1er juillet 1906.
5. CERCHIAI, Alessandro, « A chi ci accusa », *La Battaglia,* a.V, n°182, 30 août 1908.
6. Voir en fin de volume les fiches bibliographiques des journaux anarchistes italiens publiés au Brésil.

auprès de la communauté italienne, des journaux lesquels ne sont pas lus uniquement par des anarchistes [7].

Il existe bien peu de données concernant le nombre effectif d'anarchistes italiens au Brésil puisque les listes de souscriptions figurant dans les journaux qui jugent utile de les publier comportent souvent des pseudonymes, des initiales. Les noms qui y apparaissent pourraient être recoupés avec des noms provenant d'autres sources, en particulier des sources d'archives. Un tel recoupement pourrait donner des indications sur la profession des abonnés, leur appartenance politique avant de quitter l'Italie, la durée de leur séjour au Brésil. Il est licite de penser que de telles vérifications confirmeraient que les anarchistes italiens au Brésil des journaux étaient essentiellement des artisans et des petits propriétaires [8]et que leur nombre peut être estimé à plusieurs centaines et sans doute un millier [9]. En 1902, le journal de Bandoni, *Germinal,* évalue à quatre cents le nombre des anarchistes présents à São Paulo, en se basant sur le public des manifestations anarchistes de la capitale [10]. Ce chiffre n'est en rien contradictoire avec celui qu'avance le policier Alliata-Bronner en 1909, qui parle de mille anarchistes italiens dans tout le Brésil, sans dire cependant sur quoi il base une telle déclaration [11].

IV.3.2 Le problème du financement des journaux

Ce n'est pas sans mal que les journaux anarchistes parviennent à de tels tirages. En effet, tout au long de la période étudiée, les administrateurs des journaux anarchistes ont tous déploré le manque d'argent. Mais il faut pourtant constater que les problèmes financiers, s'ils retardent souvent la parution des journaux, ne sont que très rarement un motif de suspension de la parution. Ce sont presque toujours des facteurs externes qui provoquent la fin de l'existence des journaux : cela peut être la répression comme pour les périodiques de la première phase de l'anarchisme italien à São Paulo *(L'Asino Umano* et *L'Avvenire),* et pour *Guerra Sociale,* le manque de ressources humaines ou les dissensions personnelles, (comme pour *Il Risveglio* et *Germinal),* le départ ou le désintérêt d'un rédacteur important du journal (comme pour *La Battaglia, La Barricata* et *La Propaganda Libertaria).*

Presque tous les journaux fonctionnent financièrement par souscription ou par abonnement. L'abonnement, annuel ou semestriel, se transforme parfois en abonnement par nombre de numéros, car la publication respecte rarement la périodicité prévue. Aucune publicité commerciale n'apparaît dans les journaux anarchistes qui sont à ce sujet en perpétuelle polémique avec l'organe socialiste *Avanti !* [12]. En revanche les journaux savent

7. Voir l'article destiné non aux anarchistes, mais « ai molti amici che contiamo nell'interno, alle quattro o cinque migliaia di simpatizzanti pel giornale e per l'opera nostra. » MARCO ACRATE FLAMME, « Abbasso il militarismo ! Abbasso il civilismo », *La Battaglia,* a.VI, n°232, 10 octobre 1909. Certains rédacteurs font la distinction entre les lecteurs anarchistes et les autres : « Il presente invito è diretto agli anarchici, non riguarda perciò chi non milita nelle nostre file, la riunione avendo un carattere privato. » *Guerra sociale,* a.II, n°29, 30 septembre 1916.

8. DAMIANI, Gigi, *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile,* Milan, Edizioni di Umanità Nova, juin 1920, p. 32.

9. L'index des noms de personnes cités dans ce travail comporte plus d'une centaine d'anarchistes italiens émigrés au Brésil entre 1890 et 1920. A cette centaine, il faut rajouter les noms de ceux qui ont signé, dans les journaux anarchistes, des articles non rapportés ici et les noms figurant dans les listes de souscriptions, pétitions et autres textes signés.

10. « Stando alla statistica delle grandi evenienze, vi debbono essere oltre a quattro cento anarchici. » « Compagni ! », *Germinal,* a.I, n°1, 10 février 1902.

11. Alliata-Bronner à l'ambassadeur d'Italie, Luigi Bruno, São Paulo, 30 juin 1909, ACS, Pubblica Sicurezza, b.4, fasc. Brasile.

12. Voir par exemple CERCHIAI, Alessandro, « A chi ci accusa », *La Battaglia,* a.V, n°182, 30 août 1908.

faire leur propre publicité, annonçant la parution de confrères, envoyant à leurs abonnés un autre journal en sus ou en remplacement d'un journal disparu ou offrant des photographies aux abonnés. Les journaux disposent aussi des recettes des fêtes organisées en leur faveur, parfois partagées entre plusieurs journaux. Malgré cela, le mot « déficit » vient hanter perpétuellement les rédacteurs.

Pour y remédier, les journaux s'adressent fréquemment aux abonnés qui ne sont pas à jour vis-à-vis de leur échéance. Ils utilisent tous les moyens possibles pour les faire payer, faisant appel tantôt à leur honnêteté, tantôt à leur sens moral et à leur conscience révolutionnaire. S'ils utilisent aussi l'insulte, ils ne vont pas, contrairement au périodique socialiste *Avanti !,* jusqu'à menacer de publier les noms des mauvais payeurs [13]. Des problèmes pratiques se posent lorsqu'il faut recueillir l'argent car les journaux, bien que dans leur majorité publiés dans la capitale, ont des abonnés dans tout l'État de São Paulo et même dans l'Eta voisin de Minas Gerais. Au cours des années, la répartition géographique des abonnés s'étend à des villes et bourgades toujours plus nombreuses [14].

La Battaglia surmonte mieux que tout autre journal les problèmes financiers. Sa stabilité est due à plusieurs facteurs convergents : la constance de ses rédacteurs, la ténacité d'Oreste Ristori et l'efficacité de ses conférences dans l'intérieur de l'État qui permettent de regrouper un grand nombre d'abonnés. Il semble même que les deux principaux rédacteurs de *La Battaglia*, Ristori et Cerchiai, retirent une partie de leurs moyens de subsistance de leur travail au journal [15], ce qui ne va pas sans provoquer jalousies et calomnies [16].

La fin d'une époque

La presse anarchiste en italien connaît pendant la période étudiée une courbe ascendante, aussi bien en quantité qu'en qualité, qui se termine avec *Guerra Sociale* et la grève de 1917. Aucun périodique anarchiste, pas plus italien que portugais, ne paraît en 1918 à São Paulo. Mais la presse anarchiste connaît un renouveau avec la création de deux journaux, l'un en italien, *Alba Rossa,* qui paraît en janvier 1919 à l'initiative d'Angelo Bandoni, Silvio Antonelli [17], E. Ferreira, C. Borgomini, et Francesco Scudelario [18], l'autre en portugais, *A Plebe,* qui recommence à paraître en février de la même année. *A Plebe,* à nouveau dirigée par Edgard Leuenroth, reçoit la collaboration active de Gigi Damiani. En effet, celui-ci juge qu'il est maintenant primordial d'assurer l'existence d'un journal dans la langue du pays et y voit d'ailleurs un avantage sur le plan pratique puisque « tous ses collaborateurs sont brésiliens et, contrairement aux étrangers, ne sont pas menacés d'être déportés d'un moment à l'autre [19] ». Damiani appelle vivement les anciens abonnés de *Guerra Sociale* et ses amis personnels à suivre son exemple. Suite à la révolution russe et au débat politique qu'elle a entraîné dans toutes les couches de la société brésilienne, le moment lui semble opportun pour élargir la propagande anarchiste et en-

13. *Avanti !,* a.I, n°11, 29 décembre 1900.
14. Voir en fin de volume les fiches bibliographiques des journaux anarchistes italiens publiés au Brésil.
15. Interrogatoire d'Alessandro Cerchiai du 2 avril 1907, ANR, I[ij]7, dossier Sorelli, Ristori, Cerchiai.
16. RISTORI, Oreste, « Come me la passo… », CERCHIAI, Alessandro, « A chi ci accusa », *La Battaglia,* a.V., n°182, 30 août 1908.
17. Silvio Antonelli est sculpteur. On lui doit en particulier un buste de Pietro Gori. *Guerra Sociale,* a.I, n°4, 23 octobre 1915.
18. « I nostri propositi », *Alba Rossa,* a.I, n°1, 26 janvier 1919.
19. « Tutti i suoi collaboratori sono brasiliani; non sono stranieri che si possa deportare da un momento all'altro. » DAMIANI, Gigi, « Due parole. Ai vecchi abbonati di *Guerra Sociale*. Ai compagni di lingua italiana », *A Plebe,* a.II, n°1, 22 février 1919.

tamer la discussion, en profitant de la curiosité de ceux qui se demandent ce qu'est le bolchevisme :

> À mon avis, un journal anarchiste dans la langue du pays, qui ouvre portes et fenêtres à la discussion, qui ne chante pas pour lui-même la berceuse de l'avenir inéluctable, rose et parfumé, qui regarde au-delà de l'action révolutionnaire, s'il sait se mettre à la hauteur de la situation, accomplira une grande œuvre de propagande puisqu'il sera lu et discuté par tous ceux qui, malgré leur désir de savoir, ne liront jamais, soit par préjugé, soit par ignorance naturelle, un périodique écrit dans la langue d'une communauté d'immigrants[20].

Cette allusion à « l'avenir inéluctable, rose et parfumé » est une critique à peine voilée à l'encontre d'*Alba Rossa*. En effet, ce journal manifeste une croyance de fer en l'imminence de la révolution. Il en va de même pour *Germinal,* qui paraît à partir d'avril 1919. Innombrables sont les articles qui affirment que « la Révolution Sociale est inévitable et… inévitablement anarchiste ![21] », que le jour de la rédemption est proche[22]. *Germinal* en fait un argument pour trouver de nouveaux abonnés :

> Contrairement à l'opinion générale, nous pensons que la révolution est imminente. Et nous en sommes si sûrs que nous faisons une excellente affaire en lançant, pour seulement 5000 reis payables d'avance, des contrats d'abonnement à notre périodique, valables, à partir de ce jour, jusqu'à l'éclatement de la révolution en Italie, en France, en Angleterre et aux États-Unis. Travailleurs, abonnez-vous immédiatement ![23]

Le journal risque même des pronostics :

> Nous avons affirmé qu'avant six mois, la révolution triomphera en Italie. Qu'on en prenne bonne note ; et si nous devions nous tromper, nous jetterions notre froc aux orties[24].

Ces affirmations et cette croyance en l'imminence de la révolution qui doit éclater en Europe[25], reposent, plus que sur le mouvement insurrectionnel de 1917 à São Paulo, auquel il est rarement fait allusion, sur les événements internationaux, en particulier sur

20. « Un giornale nostro nella lingua del paese, che apra porte e finestre alla discussione, che non canti a sé stesso la *ninna-nanna* dell'avvenire immancabile, roseo e profumato, che guardi oltre all'azione rivoluzionaria, a mio parere se saprà collocarsi all'altezza della situazione, compierà una grande opera di propaganda poiché sarà letto e discusso da tutti coloro che, pur desiderosi di sapere, non leggeranno mai, o per preconcetto, o per ignoranza naturale, un periodico scritto in una lingua ch'è parlata da una colonia d'immigranti. » *Ibidem.*

21. « La Rivoluzione Sociale è inevitabile e… inevitabilmente anarchica ! » *Alba Rossa,* a.I, n°5, 22 février 1919. Voir aussi *Alba Rossa,* a.I, n°1, 26 janvier 1919.

22. « Il giorno della nostra redenzione non è lontano. » « La nostra mobilitazione », *Alba Rossa,* a.I, n°6, 1er mars 1919. Voir aussi « Aberrazione capitalista » dans le même numéro, « Splende il sol dell'avvenir », *Alba Rossa,* a.I, n°10, 29 mars 1919 et « Le cose vanno pel suo verso », *Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919. « Piantiamo la nostra bandiera », *Germinal !,* a.I, n°10, 21 juin 1919.

23. « A dispetto di tutte le opinioni, noi riteniamo che la rivoluzione è imminente. E ne siamo tanto sicuri che ci sembra di realizzare un affarone stipulando – per soli 5$000 anticipati – contratti di abbonamento al nostro periodico, validi, dalla presente data, fino allo scoppio della rivoluzione in Italia, in Francia, in Inghilterra e negli Stati Uniti. Lavoratori, abbonatevi subito ! » « Condizioni eccezionali d'abbonamento al *Germinal* », *Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919.

24. « Abbiamo affermato che, prima di sei mesi, la rivoluzione sarà trionfante in Italia. Se ne prenda nota ; e se dovessimo fare triste figura, getteremo le brache alle ortiche. » « Ci si frigga il cervello », *Germinal !,* a.I, n°8, 7 juin 1919. Voir aussi « Ma viene o non viene », *Germinal !,* a.I, n°11, 28 juin 1919 et « Ne avremo ancora per altri tre mesi ? », *Germinal !,* a.I, n°20, 29 août 1919.

25. « Lo sciopero internazionale, europeo, che s'inizierà domani… » « Alla vigilia dello sciopero internazionale rivoluzionario », *Germinal !,* a.I, n°14, 19 juillet 1919.

le mouvement spartakiste en Allemagne[26] et surtout sur les événements russes auxquels *Germinal* et *Alba Rossa* font largement écho, de façon très positive[27] :

> Le bolchevisme est un pont, une porte, une voie de salut. Fécondé parmi les horreurs et le découragement d'une guerre terrible, épanoui à la lumière de l'Orient, dans les douleurs de la transition sociale, le bolchevisme est la plus grandiose, la plus salutaire des tendances historiques de la grande révolution. […]
>
> Le salut de l'humanité dépend de l'abolition de la propriété privée et du pouvoir. Eh bien, le bolchevisme se propose d'éliminer ces deux maux, sans produire de lésions irrémédiables dans l'organisme social. Nous avons encore le temps de choisir entre la dictature du bolchevisme et la ruine totale imminente.
>
> La situation est désespérée, il n'existe pas de positions intermédiaires[28].

Tandis qu'*Alba Rossa* et *Germinal !* affichent une position nettement favorable au bolchevisme[29], *A Plebe* émet des réserves quant à la dictature du prolétariat[30], s'exposant ainsi aux critiques d'*Alba Rossa*[31]. Ce sont des anarchistes qui créent, en avril 1919, le premier Parti Communiste du Brésil[32] ; celui-ci n'a, du fait de sa forte imprégnation anarchiste, de « communiste que le nom[33] ». Le véritable parti communiste, s'appuyant sur

26. « In Germania trionfa la rivoluzione », *Alba Rossa,* a.I, n°8, 15 mars 1919. « Gli anarchici e la rivoluzione tedesca », BENASSI, Italo, « Os Spartacus em Berlim », *Alba Rossa,* a.I, n°10, 29 mars 1919.

27. Voir par exemple « Il destino del massimalismo », *Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919.

28. « Il bolscevismo è ponte, è porta, è strada di salvazione. Fecondato fra gli orrori e il disanimo d'una guerra tremenda, sbocciato alla luce d'Oriente, colle prime doglie della transizione sociale, il bolscevismo è la più grandiosa, la più salutare delle tendenze storiche della grande rivoluzione. […] La salvezza dell'umanità dipende dall'abolizione della proprietà privata e del potere. Ebbene, il bolscevismo si propone di eliminare questi due mali, in modo da non produrre lesioni insanabili nell'organismo sociale. Siamo ancora in tempo a scegliere o la dittatura del bolscevismo o l'esaurimento e la rovina completa fra poco. La situazione è disperata, posizioni intermedie non ci sono. » « La ragione storica del Bolscevismo », *Germinal !,* a.I, n°18, 16 août 1919.

29. Voir par exemple, à l'occasion du deuxième anniversaire du gouvernement des soviets l'encadré intitulé « Viva la Rivoluzione Sociale Russa ! », *Germinal !,* a.I, n°25, 11 octobre 1919 et les nombreuses allusions au bolchevisme dans *Alba Rossa.* « Sempre la guerra ? Sì. E se non la volete, passate al massimalismo. » « Il diversivo adriatico e l'egemonia del dollaro o il massimalismo o ancora la guerra », *Alba Rossa,* a.I, n°14, 1er mai 1919. « Fortuna che il bolscevismo avanza per terra, per mare, e per… fiume ! » « A proposito di Fiume », *Alba Rossa,* a.I, n°14, 1er mai 1919.

30. « O maximalismo na Itália », *A Plebe,* A.II, n°1, 22 février 1919. Le journal reproduit également un texte d'Errico Malatesta. "MALATESTA, Errico, « La dittatura del Proletariato e l'Anarchia », *A Plebe,* a.II, n°16, 7 juin 1919. Voir aussi la note à l'article de Octavio dont laquelle la rédaction de *A Plebe* affirme le refus des anarchistes de se soumettre à une dictature, même s'il s'agit d'une dictature prolétarienne. « Ditadura proletaria », *A Plebe,* a.III, n°37, 19 octobre 1919. Egdard Leuenroth et Hélio Negro publient une brochure sur le sujet : LEUENROTH, Edgard, NEGRO, Hélio, *O que é o maximismo ou bolchevismo,* São Paulo, Semente, s.d., première édition 1919. Cette brochure est annoncée dans *Alba Rossa,* a.I, n°20, 5 août 1919. Sur l'impact de la révolution russe au Brésil, voir BANDEIRA, Moniz, MELO, Clovis, ANDRADE, A. T., *O ano vermelho. A revolução russa e seus reflexos no Brasil,* Rio de Janeiro, Editora Civilização brasileira, 1967.

31. ALBA ROSSA, « Dittatura proletaria o comune libertaria. Appunti interessanti e doverosi », *Alba Rossa,* a.I, n°7, 8 mars 1919.

32. Ce premier Parti Communiste obtient un large écho dans la presse anarchiste. Voir « Partido comunista do Brasil », *Alba Rossa,* a.I, n°11, 3 avril 1919. « Está constituido o Partido Comunista do Brasil », *A Plebe,* a.II, n°8, 12 avril 1919. Voir aussi « A proposito del manifesto comunista. Due parole ai nostri amici del P. C.B. », *Alba Rossa,* a.I, n°12, 12 avril 1919 et « Partito comunista », *Germinal !,* a.I, n°18, 16 août 1919.

33. PEREIRA, Astrogildo, *Formação do P.C.B., 1922-1928,* Lisboa, Prelo, 1976, p. 61-62.

les théories marxistes [34] et héritier de la révolution bolchevique, sera créé en 1922 par Astrogildo Pereira [35], et ne revendiquera aucun lien avec le parti de 1919.

Malgré leur unité de vue sur la révolution russe et sur le bolchevisme, *Alba Rossa* et *Germinal !* ressemblent plutôt à des frères ennemis qu'à des confrères [36]. *Germinal !* est créé par Angelo Bandoni après un différend qui l'oppose au reste du groupe éditeur d'*Alba Rossa* [37]. Il annonce qu'il va fonder un nouveau périodique, lequel devait s'intituler *Alba Fosca* [38], mais qu'il appelle en réalité *Germinal !* Ce journal doit donc plutôt être considéré comme la suite des premiers numéros d'*Alba Rossa* que comme un nouveau périodique. Si *Germinal !* paraît assez régulièrement jusqu'en octobre 1919, *Alba Rossa* connaît très vite des problèmes de parution, problèmes financiers [39], mais aussi de collaboration. En effet, l'équipe de rédaction précise à plusieurs reprises que le journal repose entièrement sur le travail de quelques « ouvriers sans grandes prétentions littéraires » :

> Le travail de compilation est effectué durant les heures laissées libres par la lutte pour le pain. Par conséquent, nous ne pouvons pas promettre de grandes choses. Et les camarades doivent nous pardonner si, parfois, pour une erreur quelconque, des choses passent qui auraient pu être exprimées de façon plus claire [40].

D'avril à août 1919, *Alba Rossa* paraît malgré tout deux fois par mois, parfois en format réduit [41] et avec de nombreux textes repris dans d'autres journaux. Le journal ne néglige pas cependant de rendre compte des événements importants de la vie sociale de São Paulo, en particulier de la grève qui éclate en mai 1919. La grève, commencée dans les établissements de Francesco Matarazzo, s'étend rapidement à d'autres secteurs et à d'autres villes [42]. *Alba Rossa* fait de cette grève la même analyse que les autres jour-

34. De nombreux historiens insistent sur l'arrivée tardive des théories de Marx au Brésil et sur l'hégémonie anarchiste dans le domaine des luttes sociales. MARAM, Sheldon Leslie, *Anarquistas, imigrantes e o movimento operário brasileiro, 1890-1920,* traduction de l'anglais, Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979, p. 114. CARONE, Edgard, *O P. C.B. vol.1, 1922-1943,* São Paulo, Difel, 1979, p. 19 et *O Marxismo no Brasil (das origens a 1964),* Rio de Janeiro, Dois Pontos, 1986, p. 11. FAUSTO, Boris, *Trabalho urbano e conflito social (1890-1920),* São Paulo, Difel, 1977, p. 104. CHACON, Vamireh, *História das idéias socialistas no Brasil,* Rio de Janeiro, Civilizacão brasileira, 1967.

35. Afonso Schmidt rapporte une anecdote selon laquelle Edgard Leuenroth serait à l'origine du choix d'Astrogildo Pereira pour former le PCB. SCHMIDT, Afonso, *Bom tempo,* São Paulo, Editora brasiliense, 1958, p. 350-354.

36. Les deux journaux s'ignorent d'ailleurs. *Alba Rossa* ne mentionne jamais *Germinal !* et celui-ci fait deux allusions détournées à *Alba Rossa*. « Verso lo sciopero internazionale o rivoluzionario », *Germinal !,* a.I, n°13, 12 juillet 1919. ITALUS, « Homenagem a uma vítima do trabalho e companheiro de luta », *Germinal !,* a.I, n°22, 13 septembre 1919.

37. Bandoni quitte le journal en avril 1919 parce que le groupe éditeur lui a imposé de le contacter avant de se lancer dans toute polémique qui engage le journal. « Gruppo editore di *Alba Rossa* », *Alba Rossa,* a.I, n°11, 3 avril 1919. Notons qu'au groupe éditeur des premiers numéros se sont ajoutés D. Grimaldi, F. Passetto, L. Lacugna, P. Bernardini et A. Benassi.

38. BANDONI, Angelo, « Ai compagni di città e dell'Interno », *Alba Rossa,* a.I, n°11, 3 avril 1919.

39. Antonelli finit par renoncer à la charge d'administrateur du journal car il est « fatigué de lutter contre le déficit permanent. » ANTONELLI, Silviano, « Dichiarazione », *Alba Rossa,* a.I, n°20, 5 août 1919.

40. « Il gruppo editore di questo giornale è composto di operia senza grandi pretese letterarie. Il lavoro di compilazione viene fatto nelle ore che la lotta per il pane lascia libere. Non possiamo perciò promettere grandi cose. E i nostri compagni ci devono perdonare se, alle volte, per una svista qualunque, passano cose che potevano essere espresse in modo più chiaro. » « Gruppo editore di *Alba Rossa* », *Alba Rossa,* a.I, n°11, 3 avril 1919. Voir aussi « Ai compagni, ai nostri lettori », *Alba Rossa,* a.I, n°12, 12 avril 1919.

41. Le numéro 19 est composé de deux pages seulement.

42. « Un grande movimento operaio nello Stato di S. Paulo. Violenze inaudite della polizia. La questione delle 8 ore risolta a sciabolate », *Alba Rossa,* a.I, n°15, 10 mai 1919. « Como encaramos o movimento », *A Plebe,* a.II, n°12, 10 mai 1919. « La nostra missione », *Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919. Voir aussi « Movimento obreiro. O proletariado militante agita-se. Surgem e fortalecem-se as organizações. O movimento grevista », *A Plebe,* a.II, n°11, 1er mai 1919.

naux anarchistes, *A Plebe* et *Germinal !*. Il s'agit d'un mouvement spontané en réponse à la provocation des industriels du textile qui, selon les anarchistes, a éclaté au mauvais moment car il n'a profité qu'aux fabricants de tissus :

> Les ouvriers provoqués par les employés des directeurs d'une fabrique de tissus [...] ont eu recours à la grève par leur volonté propre, dans un geste de protestation et de défi qui dépassait l'incident initial.
>
> Ils n'ont consulté personne et surtout pas nous qui, étant donné les circonstances, leur aurions conseillé de ne pas se prêter au jeu insidieux des grands industriels, lesquels, ne pouvant pas continuer à liquider leur stock de tissus par « combustion spontanée » [...], ont tenté de le faire par une grève qu'ils ne désirent pas voir se terminer avant un mois ou deux[43].

Cette grève, qui a les mêmes buts que celle de juillet 1917[44], est durement réprimée par la police[45]. Comme en 1917, les heurts entre grévistes et forces de police font une victime, Costante Castellani[46]. La police procède à de nombreuses arrestations, parmi lesquelles des arrestations d'Italiens[47].

IV.3.5 *A Plebe* quotidien

Suite à ce mouvement de grève, qui se prolonge au moins jusqu'au 17 mai[48], *A Plebe* lance une grande campagne de souscription pour sa publication quotidienne. *Germinal* et *O Amigo do Povo* sont désormais marginaux par rapport au périodique en portugais qui atteint un tirage de dix mille exemplaires, alors qu'eux-mêmes ne dépassent pas les deux mille[49]. La propagande en portugais a maintenant pris son élan. Comme le reconnaissent les rédacteurs d'*Alba Rossa,* qui ne tardent pas à annoncer la suspension définitive du journal[50], et malgré la résistance de quelques-uns, le temps n'est plus à la propagande en italien :

> Avec ce numéro, nous revenons à l'ancien format pour deux raisons : le manque de moyen financiers et le manque de collaboration originale.

43. « Como encaramos o movimento », cit. Voir aussi « Un grande movimento operaio nello Stato di S. Paulo. Violenze inaudite della polizia. La questione delle 8 ore risolta a sciabolate. Brevi note sullo sciopero », cit. « Miscellanea » et BRIGIDUS, « Mais uma lição », *Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919.

44. Les revendications d'octobre 1919 sont identiques à celles de juillet 1917. Les grévistes demandent la journée de huit heures, la semaine anglaise, l'interdiction du travail des enfants et du travail nocturne des femmes, le respect du droit de réunion, un contrôle sur les prix des produits de première nécessité et des loyers et l'égalité des salaires des hommes et des femmes. « Movimento grevista. As violências inominaveis da polícia. Em São Bernardo », *A Plebe,* a.II, n°12, 10 mai 1919.

45. ANTONELLI, Silviano, « Lettera aperta al signor Virgílio do Nascimento », *Alba Rossa,* a.I, n°15, 10 mai 1919. « La polizia al servizio dei padroni », traduit d'un article du journal *O Parafuso, Germinal !,* a.I, n°5, 17 mai 1919.

46. « Movimento grevista. As violências inominaveis da polícia. Em São Bernardo », cit. Voir aussi « Pagate-la ! », *Germinal !,* a.I, n°7, 31 mai 1919.

47. Parmi les personnes arrêtées figure Alfredo Ovidi. « Ainda a greve. O proletariado não recua ante as infames brutalidades policiais », *A Plebe,* a.II, n°13, 17 mai 1919. Sur les arrestations voir aussi « E os presos ? », *A Plebe,* a.II, n°14, 24 mai 1919.

48. « Ainda a greve », cit. Certaines catégories de personnel sont encore en grève à la fin du mois de mai. Voir « Despertando. O proletariado militante. As greves e o trabalho de organização », *A Plebe,* a.II, n°15, 31 mai 1919.

49. « Un manifesto allegro », *Alba Rossa,* a.I, n°13, 19 avril 1919. Voir aussi « Munições para *A Plebe* », *A Plebe,* a.II, n°16, 7 juin 1919.

50. « Ai nostri lettori », *Alba Rossa,* a.I, n°22, 13 octobre 1919. Le journal n'avait pas paru depuis le mois d'août. Le groupe éditeur laisse entendre qu'il pourra publier des numéros spéciaux. C'est le cas le premier mai 1920. *Alba Rossa,* a.II, n°23, 1er mai 1920.

> Comme chacun sait, *Alba Rossa* est faite par un petit groupe de jeunes ouvriers volontaires qui, malgré leur bonne volonté, ne possèdent pas les compétences nécessaires pour rédiger un périodique. […]
>
> De très nombreux camarades de langue italienne nous écrivent et insistent pour que nous ne cessions pas de faire paraître *Alba Rossa.*
>
> Mais ils ne savent pas que les camarades réellement capables de rédiger un bon journal de propagande anarchiste sont presque tous d'accord pour œuvrer en faveur du quotidien dans la langue du pays, c'est-à-dire pour la publication quotidienne de *A Plebe*[51].

Témoin de cette situation nouvelle, Gigi Damiani, déjà rédacteur de *A Plebe* hebdomadaire, qui appelle chaleureusement, dans un article rédigé en portugais, au soutien de *A Plebe* quotidien :

> Il y a quelques années, un hebdomadaire, voire deux ou trois, pouvaient largement suffire aux nécessités de la propagande. Alors, le nombre des lecteurs était limité, bien que celui de la critique ne le fût pas. Tout le monde luttait contre l'apathie générale et l'indifférence envers tout ce qui se disait à propos des problèmes sociaux.
>
> Aujourd'hui, les choses ont changé pour un ensemble de raisons dont l'analyse nous conduirait trop loin et nous ferait perdre du temps et de l'espace. L'essentiel est qu'elles ont changé. Aujourd'hui, tout le monde veut lire, savoir, discuter, comprendre les idées des anarchistes, des socialistes, des maximalistes[52].

La tentative est réussie, les souscriptions arrivent nombreuses, provenant aussi bien d'anarchistes italiens que brésiliens[53]. *A Plebe* devient quotidien à partir du 7 septembre. Le journal n'oublie pas les lecteurs italiens qui ont contribué à sa réussite puisqu'il propose, dès son premier numéro, une rubrique en italien :

> Nous dédions cette section aux ouvriers qui ne lisent pas le portugais. Dans un État où les étrangers et les fils d'étrangers constituent les deux tiers de la population, il est naturel qu'on écrive et qu'on parle d'idées dans une langue qui n'est pas la langue indigène. Le colon et le travailleur italien, assimilés par la Ligue Nationaliste de Geça Tato uniquement à des fins électorales, mais qui deviennent des « indésirables » dès que leurs droits de producteurs de la richesse des *fazendeiros,* doivent recevoir notre propagande pour se soustraire à l'exploitation des nationalistes italiens qui ont intérêt à maintenir un prolétariat divisé.
>
> Nous écrivons cette section pour rappeler aux *carcamanos* qu'ils sont les frères des travailleurs indigènes exploités eux aussi par les capitalistes étrangers[54].

---

51. « Con questo numero ritorniamo al vecchio formato per due ed uniche ragioni : mancanza di mezzi pecuniari e mancanza di collaborazione originale. Come tutti sanno, *Alba Rossa* è fatta da un piccolo gruppo di giovani operai volenterosi, che all'infuori di molta buona volontà non posseggono quella competenza necessaria per redigere un periodico. […] Moltissimi sono i compagni di lingua italiana che insistentemente ci scrivono raccomandandoci di non far cessare le pubblicazioni di *Alba Rossa.* Però non sanno […] che i compagni veramente atti a compilare un buon giornale di propaganda nostra, sono quasi tutti concordi nel convergere tutti gli sforzi per il quotidiano in lingua del paese ; cioè per la pubblicazione giornaliera di *A Plebe.* » NOI, « Parole chiare », *Alba Rossa,* a.I, n°20, 5 août 1919.

52. DAMIANI, Gigi, « Pela *A Plebe* diária », *A Plebe,* a.II, n°15, 31 mai 1919.

53. Voir la rubrique « Munições para *A Plebe* » dans différents numéros.

54. « Dedichiamo questa sezione agli operai che non leggono il portoghese. In uno Stato dove stranieri e figli di stranieri costituiscono i due terzi della popolazione, è naturale che si scriva e si parli d'idee in una lingua che non è l'indigena. Il colono ed il lavoratore italiano equiparato dalla Lega Nazionalista a Geça Tato solo

La plupart des articles de la rubrique italienne abordent des sujets liés à l'Italie, comme l'expédition de Fiume, les figures de Gabriele D'Annunzio et Benito Mussolini[55], la guerre mondiale[56]et aussi la parution prochaine du périodique anarchiste *Umanità Nova*[57]. Les rédacteurs de la rubrique italienne abordent également des sujets brésiliens[58]qu'ils revendiquent de pouvoir traiter malgré leur condition d'étrangers sur le territoire brésilien :

> Nous sommes au Brésil et nous devons nécessairement nous occuper de ce qui se passe dans ce pays. Quand nous serons expulsés, ou déportés, si la mère patrie nous répudie au Libéria ou au Pôle Nord… nous nous occuperons de ce qui se passe au Libéria ou au Pôle Nord. Mais tant que nous resterons ici, que cela plaise ou non à ceux qui louent les étrangers qui acceptent d'être des esclaves dociles et disposés à en voir de toutes les couleurs mais qui demandent la crucifixion de ces étrangers dès que ceux-ci revendiquent leur condition d'hommes et de citoyens comme les autres habitants du pays ; que cela leur plaise ou non, nous ne renonçons pas à dire et à faire ce que nous croyons devoir dire et faire pour notre défense personnelle de travailleurs qui ne veulent pas être exploités et de citoyens qui veulent contribuer à l'établissement du pacte social de la société dans laquelle ils travaillent[59].

Cette revendication est une réponse à la vague de xénophobie qui apparaît à São Paulo et qui se manifeste en particulier dans la presse bourgeoise[60]. En cette nouvelle période de tension sociale, qui culmine à São Paulo en octobre 1919, le mot « indésirable » revient

---

per i fini elettorali, ma che diviene um *indesejavel* non appena i suoi diritti di produttore della ricchezza dei «fazendeiros» ha bisogno di essere propagandato da noi per sottrarlo allo sfruttamento dei nazionalisti italiani interessati come quelli locali a mantenere diviso il proletariato. Noi scriviamo questa sezione per ricordare ai *carcamanos* ch'essi sono fratelli dei lavoratori indigeni anche loro sfruttati dai capitalisti stranieri. » « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°1, 7 septembre 1919. C'est Damiani qui signe le premier article de la rubrique italienne. G. D., « Cominciando », « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°1, 7 septembre 1919. Les articles suivants sont rarement signés.

55. « Lo sbarco in automobile a Fiume », *in* « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°8, 16 septembre 1919, « La Gabriellata », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°9, 17 septembre 1919, « A proposito di Fiume », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°10, 18 septembre 1919, « Ancora lo sbarco a Fiume », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°11, 19 septembre 1919, « Un pennivendolo. Illustrando la bella figura di Mussolini », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°30, 11 octobre 1919, « Benito Mussolini a Fiume », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°32, 14 octobre 1919.

56. « Il popolo ai soldati d'Italia », *in* « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°5, 12 septembre 1919 ; CODA, Valentino, « Rivelazioni di guerra », *in* « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°6, 13 septembre 1919 ; « Come si assassinarono i soldati italiani nella bella guerra », *in* « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°19 à 22, 28 septembre au 2 octobre 1919.

57. « Umanità Nova », *in* « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°14, 23 septembre 1919 et dans les quatre numéros suivants.

58. « Il clericalismo alla riscossa », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°24, 4 octobre 1919. DAMIANI, Gigi, « Contro un atto di prepotenza governativa. Un appello alla Federazione dei lavoratori del Mare », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°17, 26 septembre 1919. « Risorgerà l'*Avanti* ! », *ibidem, A Plebe,* a.III, n°26, 7 octobre 1919.

59. « Siamo nel Brasile e necessariamente dobbiamo occuparci di quanto succede in questo paese. Quando ci avranno espulsi, o deportati, se la madre patria ci ripudierà, in Liberia o al polo Nord… ci occuperemo di quanto in Liberia o al polo Nord potrà accadere ed accadendo interessarci. Ma finché qui resteremo, piaccia o non piaccia a chi loda gli stranieri finché si mantengono schiavi docili e diposti ad ingoiarne di tutti i colori e sapori, ma che ne chiede la crocifissione non appena quelli si credono uomini e cittadini come gli altri abitanti del paese : piaccia o non piaccia, noi non rinunciamo a dire ed a fare quanto crediamo che sia nostro dovere dire e fare per la difesa nostra personale di lavoratori che non vogliono essere sfruttati e di cittadini che vogliono concorrere nel regolare il patto sociale, di una società per la quale lavorano. » « Il clericalismo alla riscossa », « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°24, 4 octobre 1919.

60. Sur ce point, voir MARAM, Sheldon Leslie, *op. cit.,* p. 64-66.

à la mode, une mode que *A Plebe* ne manque pas de ridiculiser en dressant une liste de riches entrepreneurs étrangers, les « véritables indésirables [61] ».

Figure 28 : Les indésirables. « Anarchiste dangereux préparant une machine infernale ». Dessin de Voltolino, reproduit dans CARELLI, Mario, *Carcamanos e comendadores. Os italianos de São Paulo : da realidade à ficção (1919-1930),* São Paulo, Atica, 1985, p.199.

IV.3.6 Les événements d'octobre 1919

Lors des mouvements sociaux qui se déclenchent en ce mois d'octobre 1919, la police entend ne pas se laisser déborder par les événements comme en 1917. Le premier mouvement de grève [62]est suivi d'une série d'expulsions illégales d'étrangers résidant tous au Brésil de puis plus de deux ans. Parmi les personnes expulsées, *A Plebe* cite un Italien, Ernesto Romano Crocci [63]. La police s'en prend également au journal anarchiste *A Plebe* qui est confisqué dans les rues à plusieurs reprises [64].

C'est dans cette atmosphère tendue que, le 19 octobre 1919, une bombe explose dans la rue João Boemer, tuant quatre anarchistes [65]. Les rédacteurs du quotidien anarchiste *A Plebe* connaissaient les quatre victimes, « bons ouvriers et camarades dévoués » qui n'avaient jamais fait d'expérience avec des bombes. Le journal lance clairement l'hypothèse que la bombe n'a pas été préparée par les quatre anarchistes, mais par quelque agent provocateur :

> Ces humbles jeunes gens que la police prétend faire passer pour les membres d'un complot mystérieux et terrible de dynamiteurs, qui aurait même des liens avec la Russie (!), ne seraient-ils pas plutôt les victimes d'un autre complot plus mystérieux encore et plus terrible ? Cette « fusée » dont parle la femme d'une des victimes n'aurait-elle pas été placée par **un**

infâme agent provocateur qui, après être resté aux aguets devant la porte de la maison, a

> **fui quelques instants avant que n'ait lieu l'explosion fatale ?** […]

61. La liste comprend Gamba, Crespi, Matarazzo, Puglisi, Siciliano, Nanni Jaffet, Ignacio Pereira, Schwarberg, Schmidt, Bullow. « Denunciamos os verdadeiros indesejaveis », « Quadro negro de indesejaveis », *A Plebe,* a.III, n°27, 8 octobre 1919. Voir aussi « Zuccherini per gli operai stranieri », « La voce italiana della *Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°9, 17 septembre 1919. Octávio, « Os indesejaveis », *A Plebe,* a.III, n°34, 16 octobre 1919. IRON, « Andate via, fannulloni nazionali e stranieri » et « Onde estão os "indesejaveis" ? », *Germinal !,* a.I, n°24, 4 octobre 1919.

62. « A greve no Tramway da Cantareira », *A Plebe,* a.III, n°24, 4 octobre 1919 et n°25, 5 octobre 1919.

63. Les autres personnes expulsées sont José Romero, Galiano Tostões, Ricardo Corrêa Perpetua, José Madeira, José Maria de Carvalho, Antonio da Costa Coelho. « Quem são os expulsos. Como o governo respeita as leis que ele mesmo fábrica », *A Plebe,* a.III, n°29, 10 octobre 1919. *A Plebe* ne manque pas de manifester de dégoût face aux actions de la police et à l'illégalité de ses mesures d'expulsion. OITICICA, José, « A expulsão », *A Plebe,* a.III, n°35, 17 octobre 1919.

64. « Intimidação ou provocação. A propósito da aprehensão de *A Plebe* », « A aprehensão da A PLEBE. O que a respeito disseram algums vespertinos », « Qual o pretexto para a aprehensão d'*A Plebe* ? », *A Plebe,* a.III, n°35, 17 octobre 1919. « A aprehensão da A PLEBE. O que disseram os journais de ontem », *A Plebe,* a.III, n°36, 18 octobre 1919. « Nós e a polícia. Protestamos contra a silenciosa perseguição movida pela polícia contra *A Plebe* », *A Plebe,* a.III, n°41, 30 octobre 1919.

65. Il s'agit de Belarmino, Santos e Silva, Alves et Prol. « 19 de outubro », *Remember,* octobre 1921. José Prol figurait parmi les responsables de *Centro Libertário* de São Paulo en 1916. « Alleanza anarchica », *Guerra Sociale,* a.II, n°30, 14 octobre 1916.

> Cet événement funeste et tragique, dont ont été victimes quatre anarchistes, ouvre la voie à une fantastique chasse aux dynamiteurs, et arrive au moment opportun pour que la police puisse appliquer le plan réactionnaire qu'elle a préparé et pour lequel elle cherchait un prétexte plausible, prétexte que nous n'avions pas voulu lui donner après la confiscation de A PLEBE [66]…

Cette hypothèse n'est pas reprise dans les textes plus tardifs qui relatent l'événement. Le numéro unique *Remember,* publié en octobre 1921 par le groupe « Juventude anarquista e Nova era [67]», ferait plutôt croire le contraire en élevant les quatres anarchistes tués dans l'explosion au rang de « martyrs qui offrirent la virilité de leurs existences au triomphe de l'Anarchie [68]». Gigi Damiani y fait allusion, dans un récit qui ne concorde pas avec la version de l'affaire telle quelle apparaît dans les comptes rendus et les commentaires de *A Plebe,* en rattachant l'explosion de la bombe à un vaste mouvement d'insurrection qui aurait alors été en préparation. Voici ce que rapporte le biographe de Damiani, Ugo Fedeli :

> Pour faire face à l'action du gouvernement, les organisations révolutionnaires et ouvrières étaient en train de se préparer à un vaste mouvement révolutionnaire d'insurrection. Voici comment Damiani lui-même m'a raconté les faits :
>
> Tu sais aussi bien que moi, me disait Damiani, que ces choses-là n'arrivent qu'en Amérique du Sud. Pour préparer ce mouvement insurrectionnel, il y avait même auprès de nous des généraux, et il semblait qu'eux aussi voulaient aller jusqu'au bout dans la lutte contre la dictature présidentielle. Le mouvement aurait dû commencer à São Paulo, mais un soir (je ne me souviens vraiment plus des dates) un camarade qui transportait une bombe se rendit dans une maison située dans le quartier Insigno, où se trouvait un dépôt entier de bombes et d'autres armes que nous devions utiliser lorsque, on ne sait comment, la bombe éclata, tuant les quatre personnes présentes. Je me souviens bien du nom de deux personnes, l'anarchiste Giacchino Susa et un maître d'école appelé Alvarez [69]. Ce fut un véritable désastre aussi bien pour les camarades qui trouvèrent la mort que pour la préparation du projet d'insurrection [70].

Everardo Dias et Edgard Leuenroth, alors qu'ils évoquent les événements de 1919, taisent l'épisode de la bombe, mais confirment le projet de mouvement insurrectionnel.

66. « O horrivel desastre de Domingo. A nossa palavra », *A Plebe,* a.III, n°38, 21 octobre 1919. Voir aussi « A PLEBE e a horrivel catástrofe de domingo », *A Plebe,* a.III, n°39, 22 octobre 1919 et « Demasiadamente a propósito », *A Plebe,* a.III, n°40, 23 octobre 1919.

67. Le numéro unique contient les signatures de José Oiticica, Joaquim Gonçalves, M. Garcia, J. P. Gutierrez, Fabio Luz, Antonio de Oliveira, Arsenio Palacio, des initiales mystérieuses (T., Apé et F. N.), ainsi qu'un poème d'Octavio Brandão.

68. « 19 de outubro », *Remember,* octobre 1921. Voir aussi la légende qui accompagne la photographie de José Prol : « José PROL, um dos tantos pionieros da liberdade humana, tombado em 19 de outubro 1919 » et le poème dédié aux quatre anarchistes. [G]HIRALDO, Alberto, « Força », *Remember,* octobre 1921.

69. Les noms cités par Damiani ne correspondent pas à ceux cités dans *Remember.*

70. « Per fronteggiare l'azione del governo, le organizzazioni rivoluzionarie ed operaie si stavano preparando per un vasto moto rivoluzionario insurrezionale. Ecco come lo stesso Damiani mi narrò lo svolgimento dei fatti : "Lo sai bene come me, mi diceva il Damiani, che queste cose avvengono solo nel sud America. Con noi, nella preparazione di tale movimento insurrezionale, vi erano anche dei generali, e sembrava che anche loro volessero andare fino in fondo nella lotta contro la dittatura presidenziale. Il movimento avrebbe dovuto iniziarsi a San Paolo, ma una sera (già le date veramente non le ricordo più) un compagno trasportando una bomba a rovesciamento si recò in una casa situata nella zona Insigno, dove si trovava tutto un deposito di bombe ed altre armi che ci dovevano servire, quando chissà come, la bomba scoppiò uccidendo i quattro presenti. Di due, mi diceva, ricordo bene il nome, l'anarchico Gioacchino Susa e un maestro di scuola dal nome di Alvarez. Fu un vero disastro, e per i compagni che trovarono la morte e per la preparazione del movimento in progetto." » FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954, p. 27-28.

Cependant, tous deux donnent une autre explication de l'échec du projet. Ils l'attribuent à la précipitation d'une catégorie de travailleurs, ceux de la compagnie Light des transports de São Paulo, qui se mettent en grève avant la date fixée [71]. Le projet, si projet il y eut, est également contrecarré par la répression policière qui se durcit après l'explosion de la bombe et le déclenchement de la grève. Le journal *A Plebe* est envahi par la police le 23 octobre 1919 [72]et connaît une interruption d'une semaine. Lorsqu'il reparaît, il provoque à nouveau la réaction en se récriant contre les étudiants de São Paulo qui ont accepté de remplacer les grévistes de la compagnie de transport public et font circuler les tramways qui étaient paralysés par la grève [73]. Suite à ces dénonciations, les étudiants, dirigés, selon *A Plebe,* par la police [74], envahissent le siège du journal le 31 octobre 1919 [75]. Cette fois les dommages sont plus graves puisque *A Plebe,* qui réussit malgré tout à paraître le lendemain de l'agression, cessera de paraître pendant un mois et ne redeviendra jamais un quotidien. Afonso Schmidt et Edgard Leuenroth, présents lors de l'agression des étudiants [76], y voient malgré tout un point positif, puisque les étudiants ont involontairement répandu de nombreux exemplaires de la brochure *O que é o maximismo ou bolchevismo* [77].

IV.3.7 Les expulsions de 1919

La répression se manifeste également par une série d'expulsions. Les arrestations commencent dès le 22 octobre :

> Luigi Damiani, rédacteur de *A Plebe.* Peintre, arrêté chez lui hier matin.
>
> Alessandro Zanella, facteur, arrêté hier à six heures tandis qu'il sortait de la rédaction de *A Plebe.*
>
> Francesco Scudelario, fonctionnaire public, a disparu lundi [20 octobre] en laissant sa femme alitée et un enfant de cinq jours.
>
> Silvio Antonelli, stucateur, arrêté hier sur le chantier où il travaillait.
>
> Giuseppe Sgai, typographe, arrêté hier en rentrant de son travail.

71. LEUENROTH, Edgard, préface, *in* DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editora Alfa-Omega, 1977, (première édition 1962), p. 12. DIAS, Everardo, *op. cit.,* p. 89-90. Sur la grève, voir « As greves de S. Paulo e Santos. A solidariedade obreira enfrenta a reação capitalista », *Spartacus,* Rio de Janeiro, a.I, n°13, 25 octobre 1919. Le port de Santos était déjà en grève depuis plusieurs jours. « A greve geral em Santos », *A Plebe,* a.III, 38, 21 octobre 1919.

72. « S. Paulo, 23. A policia fez um ataque hoje, as 3 horas da madrugada, nas oficinas tipograficas Caetano Amato, onde estava sendo impresso o jornal *A Plebe.* O delegado, na esquina de uma rua, chefiava o ataque dando ordens que eram imediatamente cumpridas, sendo o referido jornal empastelado e quebradas as suas peças mais frageis. » « As greves de S. Paulo e Santos. A solidariedade obreira enfrenta a reação capitalista. *A Plebe* empastelada », *Spartacus,* Rio de Janeiro, a.I, n°13, 25 octobre 1919.

73. « Mais um formoso gesto de heroismo », *A Plebe,* a.III, n°41, 30 octobre 1919 ; « A greve da Light », *A Plebe,* a.III, n°42, 31 octobre 1919. Voir aussi DIAS, Everardo, *op. cit.,* p. 306.

74. « A polícia estava com eles », *A Plebe,* a.III, n°43, 1er novembre 1919.

75. « A Plebe é imortal. Como o Phenix da lenda, ela renasce das próprias cinzas », « O empastelamento das oficinas d'A PLEBE », *A Plebe,* a.III, n°43, 1er novembre 1919.

76. « Tous deux en font le récit, bien des années plus tard, et racontent qu'ils avaient été prévenus par téléphone de l'arrivée des étudiants et qu'avant de quitter l'imprimerie, Schmidt avait affiché sur la porte un panneau « À louer », ce qui a provoqué la perplexité des agresseurs et retardé de quelques instants l'envahissement des locaux. SCHMIDT, Afonso, « Gigi Damiani », LEUENROTH, Edgard, « Como foi empastelada *A Plebe* », *A Plebe,* a.XXXII, n°18, 3 septembre 1948.

77. « Obrigado meu povo… », *A Plebe,* a.IV, n°43, 1er novembre 1919. Voir aussi le poème d'Afonso Schmidt, « Semeadores », *A Plebe,* a.IV, n°45, 6 décembre 1919 et LEUENROTH, Edgard, « Como foi empastelada *A Plebe* », cit.

> Manoel Gama, employé de commerce, arrêté hier tandis qu'il sortait de la Ligue de construction civile [78].

Alors qu'en 1917 la police avait suivi et respecté la procédure légale [79], cette fois les mesures sont très expéditives. Damiani est expulsé clandestinement [80] quelques jours après son arrestation :

> Je fus immédiatement conduit à Rio de Janeiro sous escorte spéciale, comme un bandit, et on m'embarqua sans perdre de temps à bord du *Principessa Mafalda* qui se trouvait dans la rade.
>
> Pour ne pas alarmer l'opinion, notre embarquement, car il y avait avec moi un camarade de Vénétie et le camarade Celli, eut lieu, comme bien d'autres, clandestinement, surtout pour que les travailleurs du port, qui n'étaient pas encore au courant des faits, ne se mettent pas en grève par solidarité envers nous et en signe de protestation [81].

Antonelli et Zanella sont déportés sur le même bateau que Damiani. Comme le remarque le journal *Spartacus* de Rio de Janeiro, leur expulsion est tout aussi illégale :

> Et cela continue… La troisième vague a eu lieu avant-hier, sur le *Principessa Mafalda,* en route vers l'Italie, et elle emporte cette fois les camarades, Gigi Damiani, Silviano Antonelli et Alessandro Zanella, tous trois de São Paulo.
>
> Gigi Damiani, comme José Romero, est un vieux militant connu dans tous les milieux prolétaires du Brésil et très estimé. Il réside au Brésil depuis trente ans environ, au Paraná et à São Paulo. Ouvrier décorateur, Gigi Damiani est l'un des meilleurs journalistes libertaires que nous ayons connus. En italien, comme en portugais, sa plume féroce et ironique a toujours été au service de tous nos journaux de propagande.
>
> Silviano Antonelli est sculpteur, militant des plus dévoués à São Paulo où il a résidé de nombreuses années. Zanella aussi est un vieux camarade, qui a passé plus de dix ans au Brésil. Il était facteur et était l'un des éléments les plus solides de sa catégorie [82].

Pour Damiani, cette expulsion n'est pas une surprise : il désirait rentrer en Italie depuis plusieurs mois [83], mais plutôt que de partir de son plein gré, il a mis en scène son

78. « Presos… Porquê ? », *A Plebe,* a.III, n°40, 23 octobre 1919. Sur ces arrestations, voir aussi, dans le même numéro, « Demasiadamente a propósito » et « Começam as violências ».

79. Un journaliste brésilien rappelle qu'en 1917, la procédure d'expulsion de Damiani, Zanella et Antonelli n'avait pas abouti puisqu'ils résidaient tous trois au Brésil depuis plus de deux ans. PESTANA, Nereu Rangel, « Os deportados », *Diário Popular, in A Plebe,* a.II, n°40, 29 octobre 1919. Voir p.

80. Il n'y a pas de trace de Damiani dans la rubrique « expulsion d'étrangers de juillet 1919 à janvier 1920 » du *Relatório do Ministério da justiça e negócios interiores,* Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, juillet 1920, p. 42.

81. « Fui […] immediatamente tradotto a Rio de Janeiro con una scorta speciale come se fossi un bandito, e senza por tempo in mezzo fui imbarcato a bordo del *Principessa Mafalda* che si trovava nella rada. Il nostro imbarco, perché con me c'era anche un compagno veneto e il compagno Celli, per non allarmare, fu fatto, come altri, clandestinamente, in modo che soprattutto i lavoratori del Porto, non ancora al corrente dei fatti, non dichiarassero lo sciopero di protesta e in nostra solidarietà. » Gigi Damiani *in* FEDELI, Ugo, *op. cit.,* p. 28. Le camarade de Vénétie est Alessandro Zanella. Damiani a vraisemblablement oublié le nom d'Antonelli qu'il désigne sous le nom de Celli.

82. « Mais deportados… Entre eles o velho camarada Gigi Damiani, com 30 anos de residencia no Brasil », *Spartacus,* Rio de Janeiro, a.I, n°13, 25 octobre 1919.

83. DAMIANI, Gigi, « Due parole. Ai vecchi abbonati di *Guerra Sociale*. Ai compagni di lingua italiana », *A Plebe,* a.II, n°1, 22 février 1919. Damiani avait d'ailleurs fait une demande de passeport qui lui avait été refusé. « Al compagno Gigi Damiani, che voleva tornare in Italia per ragioni di salute, si nega il passaporto, precisamente

départ[84] et a attendu d'être contraint de partir par la force[85]. Il avait déclaré qu'il ne s'en irait que si on le contraignait :

> Nous nous en irons, mais pas de notre propre volonté.
>
> Nous voulons que l'arbitraire soit consommé. Nous voulons que la violence vienne exacerber notre esprit et celui de ceux qui restent afin que tous se souviennent.
>
> Qu'ils soient brutaux et impitoyables et qu'ils ne nous épargnent aucune amertume. Parce qu'au delà de l'océan, nous voulons les décrire tels qu'ils sont et nous voulons emporter avec nous les stigmates de la persécution féroce et stupide.
>
> Nous n'irons certainement pas dire là-bas en Europe, dans les journaux et sur les places, que le Brésil est un pays de bandits.
>
> Mais nous crierons haut et fort que c'est une nation généreuse, gouvernée, écrasée, volée par une commandite de criminels.
>
> Et nous dirons à ceux qui seront appelés, par mille flatteries, à travailler pour le capital qui n'a pas de patrie, de rester chez eux, de ne pas partir, s'ils n'ont pas une âme d'esclave prête à tout renoncement.
>
> Et on nous écoutera, parce que nous prouverons, documents à l'appui, toutes nos accusations[86].

Les déportés donnent de leurs nouvelles à leurs camarades de São Paulo par l'intermédiaire de *A Plebe* qui publie leurs lettres. Ils racontent en particulier les mauvais traitements qu'ils ont subis et dénoncent le caractère illégal de leur expulsion[87]. Un journal

come al carissimo Malatesta. » « Dal Brasile », *Il Libertario,* La Spezia, a.XVII, n°729, 4 septembre 1919. Au moment de son expulsion, Damiani avait déjà changé ses économies en monnaie italienne. PESTANA, Nereu Rangel, « Os Deportados », *Diário Popular, in A Plebe,* a.II, n°40, 29 octobre 1919. Voir aussi BALLERINI, Emma, « Em defesa do companheiro Gigi Damiani », *A Plebe,* a.III, n°41, 30 octobre 1919. Cet article est reproduit dans RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil,* São Paulo, Global Editora, 1984, p. 179-180.

84. Les amis de Damiani affirment qu'au moment de son arrestation, il aurait pu s'enfuir mais qu'il a préféré se laisser arrêter. « *E partono cantando…* Come se deu a prisão de Gigi Damiani », *O Combate, in A Plebe,* a.III, n°40, 23 octobre 1919.

85. Quelques jours avant son expulsion, Damiani avait demandé aux camarades de São Paulo de lui fournir des documents, surtout des documents officiels, qui puissent servir à la publication d'une brochure contre l'émigration, « in vista di un prossimo e non volontario ritorno in patria. » « Avviso importante », *A Plebe,* a.III, n°31, 12 octobre 1919. Damiani publie effectivement l'opuscule *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale al Brasile* et des articles dans *Il Libertario* de La Spezia. DAMIANI, Gigi, « Nel paese dell'inquisizione. Preziose informazioni per chi ha la volontà di emigrare nel Brasile », *Il Libertario,* La Spezia, a.XVIII, n°747, 8 janvier 1920. DAMIANI, Gigi, « Mentre si prepara la tratta degli schiavi bianchi nel Brasile », *Il Libertario,* La Spezia, a.XVIII, n°751, 12 février 1919.

86. « Ce ne andremo sì, ma non per nostra volontà. Vogliamo che l'arbitrio sia consumato. Vogliamo che la violenza venga ad esacerbare l'animo nostro e quello di chi resta, perché tutti si possa ricordare. Brutali e spietati quali sono restino e non ci risparmino amarezze. Perché noi, al di là dell'oceano, vogliamo descriverli quali essi sono e vogliamo con noi portare le stimmate della persecuzione feroce e balorda. Oh ! noi non andremo certo a dire, per i giornali e per le piazze, là in Europa, che il Brasile è un paese di banditi. Ma grideremo alto che è una nazione generosa, governata, schiacciata, derubata da un'accomandita di criminali. E direm a coloro che qui saranno chiamati con mille lusinghe a lavorare per il capitale che non ha patria che restino, che non partano, se l'anima loro non è di schiavi che hanno rinunciato a tutto. E ci si ascolterà. E in alto e in basso poiché proveremo, documenteremo ogni nostra accusa. » DAMIANI, Gigi, « Ce ne andremo », *A Plebe,* a.III, n°10, 18 septembre 1919.

87. « A voz de um deportado. Uma carta de Gigi Damiani », *A Plebe,* a.IV, n°46, 13 décembre 1919. Cette lettre est également reproduite dans RODRIGUES, Edgar, *op. cit.,* p. 182. « A voz dos deportados. Cartas de Zanelli [*sic*] e Antonelli », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920. La lettre de Zanella, adressée au directeur du journal *O Combate,* est également publiée dans *Spartacus,* Rio de Janeiro, 20 décembre 1919. Elle est reproduite dans RODRIGUES, Edgar, *op. cit.,* p. 183-184.

anarchiste italien, *Il Libertario* de La Spezia, suit également le sort des Italiens expulsés du Brésil[88]. C'est l'un des rédacteurs de ce journal qui permet la libération de Damiani, emprisonné, ainsi que ses camarades de déportation, dès son arrivée en Italie[89].

De nombreux autres anarchistes sont expulsés. Un groupe part le 31 octobre, sur le *Benevento.* En font partie, Manoel Gama, Alberto de Castro[90]et Everardo Dias. Ce dernier, qui était de nationalité brésilienne, marié et père de six enfants, revient au Brésil par le même bateau, après un périple de plusieurs mois[91]. Un autre groupe part à bord de l'*Indiana*. Geraldo Manzini et José Caiazzo, de Rio de Janeiro, sont du voyage[92], ainsi que Giuseppe Agottani[93]. Celui-ci est l'un des rares expulsés à « bénéficier » d'une procédure légale. Les autorités peuvent se permettre de faire figurer son nom dans la rubrique des étrangers expulsés du Brésil[94]puisque son séjour dans ce pays ne dépassait pas deux ans[95]. *A Plebe* contient des renseignements plus vagues à propos d'autres anarchistes arrêtés et menacés d'expulsion ou de déportation : Riccardo Benassi[96], Minieri[97], Alfredo

88. Il annonce en novembre 1919 l'expulsion du Brésil des camarades Luigi Damiani, Pratesi et Trattenuti. « Reazione al Brasile », *Il Libertario,* La Spezia, a.XVII, n°739, 13 novembre 1919.

89. « Appena arrivato a Genova fui messo in prigione e là venni dimenticato per ben venti giorni, e se non fosse per il compagno Pasquale Binazzi, allora redatore del settimanale che si pubblicava a La Spezia *Il Libertario*, che in un comizio protestò e chiese la nostra immediata liberazione, chissà per quanto tempo saremmo rimasti ancora in carcere. » FEDELI, Ugo, *op. cit.,* p. 28. En novembre 1919 Damiani est à Rome, dans sa famille, tandis que le sort d'Antonelli et Zanella reste inconnu. *Il Libertario,* La Spezia, a.XVII, n°740, 20 novembre 1919.

90. Tous deux se plaignent aussi des conditions déplorables auxquelles ils ont été soumis pendant leur voyage. « A voz dos deportados. Cartas de Gigi, Gama e Castro », *A Plebe,* a.IV, n°48, 27 décembre 1919.

91. « O vandalismo da polícia de S. Paulo », *A Plebe,* número extraordinário, 22 novembre 1919. « Os deportados », *A Plebe,* a.IV, n°45, 6 décembre 1919. « Everardo Dias vai regressar », « Everardo chegou a Vigo », *A Plebe,* a.IV, n°48, 27 décembre 1919. « Mais uma carta de Everardo », *A Plebe,* a.IV, n°49, 24 janvier 1920, « O regresso de Everardo Dias », *A Plebe,* a.IV, n°50, 31 janvier 1920. Everardo Dias raconte son histoire et celle des autres expulsés dans un livre de mémoires. DIAS, Everardo, *Memórias de um exiliádo, Episódio de uma deportação,* São Paulo, 1920.

92. « E partono cantando… », *A Plebe,* a.IV, n°45, 6 décembre 1919. « A chegada de Caiazzo e Manzini á Itália », *A Plebe,* a.IV, n°50, 31 janvier 1920.

93. À son arrivée à Gênes, Agottani subit un interrogatoire au cours duquel il précise qu'il a été arrêté le 23 octobre tandis qu'il revenait de son travail, qu'il a été expulsé le 18 novembre. L'*Indiana* est arrivé à Gênes le 8 décembre 1919. ACS, CPC, b.31, fasc. Giuseppe Agottani.

94. *Relatório do Ministério da justiça e negócios interiores,* Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, juillet 1920, p. 42.

95. Agottani était venu d'Argentine un an auparavant. ANR, I[ji]7, Dossier José Agottani, 1919. Il avait déjà eu des démêlés avec la police de São Paulo qui l'avait arrêté en juillet 1919 pour vérification d'identité, puis relâché. « Prisões de operários », *A Plebe,* a.II, n°23, 26 juillet 1919. « Uma violência a mais da polícia. A prisão de José Agottani », *A Plebe,* a.II, n°24, 2 août 1919. Le texte de cet article est reproduit dans RODRIGUES, Edgar, *op. cit.,* p. 176-177.

96. « Que terão feito de Ricardo Benassi ? », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920. « Benassi, apesar de ser brasileiro, vai ser expulso », *A Plebe,* a.IV, n°48, 27 décembre 1919. Le dossier de Benassi au CPC confirme son expulsion en décembre 1919. ACS, CPC, b.481, fasc. Riccardo Benassi.

97. Minieri ou Miniero a été effectivement expulsé puisqu'Agottani écrit dans *Il Libertario* de La Spezia que tous les camarades expulsés du Brésil sont en liberté sauf « Miniero, trattenuto per ragioni di leva abusivamente ». *Il Libertario,* La Spezia, n°754, 5 mars 1920.

Ovidi[98], Benedicto Fugagnoli[99], Antonio Ferrari[100], João Michele[101], José Righetti[102], João Pimenta et Manuel Perdigão[103].

Alessandro Cerchiai, dont l'activité journalistique dans la presse anarchiste de São Paulo avait cessé après son départ pour l'intérieur de l'État, fait l'objet lui aussi d'une demande d'expulsion de la part de la police en novembre 1919[104]. Sur la base de trois témoignages, des informations de la police italienne et de deux tracts distribués pendant la dernière grève de São Paulo en octobre 1919, l'officier de police conclut ainsi :

> La présente enquête a prouvé que ALEXANDRE CERCHIARI, connu également sous le nom de Sante Cerchiari ou Cerchiai, italien, originaire de Lucques, âgé de quarante trois-ans, résidant dans cette capitale, est un anarchiste rouge.
>
> Sous le pseudonyme de CANDIDO il collabore à de nombreux journaux et revues libertaires, disséminant efficacement l'anarchisme au sein des masses ouvrières.
>
> À Bauru, où il est allé habiter dans le but d'implanter ses idées, il a fondé une association qu'il a appelée GROUPE DE JEUNES LIBERTAIRES, où il organisait des réunions secrètes pour mettre au point des plans machiavéliques.
>
> Il est l'auteur de presque tous les bulletins incendiaires et agressifs envers nos institutions parus récemment, qui appelaient d'honnêtes ouvriers à la grève.
>
> C'est un élément si dangereux pour la sécurité et l'ordre public que dans sa patrie, il a été jugé pour avoir professé l'anarchisme, sans parler des nombreux autres crimes infamants qu'il a commis là-bas[105].

Après 1920

Cependant, pour des raisons qui n'apparaissent pas dans son dossier de police, Cerchiai ne fait pas partie de la vague d'expulsion de 1919. Il reste au Brésil où il collabore à divers journaux italiens, y compris au *Fanfulla*[106], ce qui lui vaut de ne pas être inquiété par les autorités diplomatiques italiennes : « Bien qu'étant resté fidèle à son idéal, [Cerchiai] n'exerce aucune activité antinationale et collabore même à un journal pro-fasciste[107]. » Il sera encore à l'origine de quelques publications en italien, *Lo Spaghetto* (1931), journal antifasciste et *Quaderni della Libertà* (1932). La presse anarchiste en italien a maintenant définitivement disparu. Seuls quelques numéros d'*Alba Rossa* pa-

98. « Ovidi est signalé par le commissariat spécial de Modane au contrôleur général des services de police administrative, le 1er février 1920. Archives nationales, Paris, F^{7}13453. Cette information nous est fournie par Luc Nemeth qu'il y a lieu de remercier ici.
99. « Fugagnoli, Ovidi, Minieri et Agottani sont cités par Benassi dans un billet que, de sa prison, il a pu faire parvenir à sa famille. « Que terão feito de Ricardo Benassi ? », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920. Fugagnoli aurait été déporté. « O *habeas corpus* em favor do operário Fugagnoli », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920.
100. « Onde estará ele ? », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920.
101. « Nós protestamos », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920.
102. « Que é feito de José Righetti ? », *A Plebe,* a.IV, n°44, 29 novembre 1919. « Que terão feito de Ricardo Benassi ? », *A Plebe,* a.IV, n°47, 20 décembre 1920.
103. « Que terão feito de Ricardo Benassi ? », cit.
104. ANR, I^{ii7}, Dossier Alexandre Cerchiari, 1919.
105. *Ibidem.*
106. *Quaderni della Libertà,* 1936.
107. « Pur essendo rimasto fedele ai suoi ideali, [Cerchiai] non esplica attività alcuna in senso antinazionale ed anzi è collaboratore di un giornale filofascista. » Consulat de São Paulo, 19 janvier 1927, ACS, CPC, b.1248, fasc. Alessandro Cerchiai.

raissent encore au début des années 20, vraisemblablement à l'initiative de Bandoni, qui publie au même moment un opuscule[108].

En revanche, la presse anarchiste en portugais continue régulièrement de paraître*.* Le journal *A Plebe* ressort trois semaines après l'agression du 31 octobre 1919 grâce à des Brésiliens de souche[109], puis paraît jusqu'en 1924[110]. Beaucoup de noms italiens apparaissent encore dans le journal, aussi bien dans les listes des souscriptions[111]que dans la liste des correspondants à l'intérieur de l'État[112]. Les Italiens expulsés en 1919 n'oublient pas non plus le journal brésilien : Alessandro Zanella tient pendant quelques numéros la rubrique de l'« Italie rebelle[113]». Damiani écrit de Rome où il a rejoint sa famille. Il reprend très rapidement ses activités de propagande dans le mouvement anarchiste italien, au moment où se crée le périodique *Umanità Nova* et où l'on attend l'arrivée d'Errico Malatesta[114].

Nous avons vu que Damiani a pratiquement choisi le moment de son retour. « En vérité, [il] était bien content de rentrer » car « en 1919, la situation en Italie était pleine de promesses[115]». Son parcours ultérieur ne se limitera pas à l'Italie. Arrestations et expulsions successives le conduiront de Marseille à Paris, d'Esch/Alzette à Puteaux et de la Belgique à la Tunisie[116].

108. BANDONI, Angelo, *La fatalità storica della Rivoluzione sociale,* São Paulo, 1921. Les services diplomatiques italiens perdent la trace de Bandoni jusqu'en 1940 date à laquelle ils le retrouvent à São Paulo. Ambassade d'Italie au MAE, Rio de Janeiro, 4 juillet 1940. ACS, CPC, b.305, fasc. Angelo Bandoni.

109. Il s'agit de Francisco Pereira Lisbona, Alexandre Marcondes et Mario Brazil. *A Plebe,* número extraordinário, 22 novembre 1919.

110. Il reprend encore en 1927 à 1935 et de 1948 à 1950, toujours dirigé par Edgard Leueuroth qui reçoit l'aide de Rodolfo Felipe.

111. De nombreux camarades italiens répondent à l'appel de souscription en faveur de Neno Vasco qui est malade et qui se trouve dans une situation économique précaire : Edmondo et Egisto Colli, M. Sercinelli, *A Plebe,* a.IV, n°72, 10 juillet 1920 ; Angelo Vecchietti, G. Campagnoli, Dante Barbieri et Guido Angrimani, *A Plebe,* a.IV, n°73, 17 juillet 1920 ; Tobia Boni, *A Plebe,* a.IV, n°77, 14 août 1920. Neno Vasco meurt quelques temps plus tard. PENTEADO, J., « Neno Vasco », *A Plebe,* a.IV, n°83, 25 septembre 1920.

112. Voir aussi Paulino Biasi, correspondant à São Paulo du journal anarchiste italien *Umanità Nova. A Plebe,* a.IV, n°70, 26 juin 1920.

113. Zanella écrit de Milan le 30 janvier 1920. « A palavra de um deportado », *A Plebe,* a.IV, n°56, 13 mars 1920 ; ZANELLA, Alessandro, « Da Itália rebelde. Carta de um deportado », *A Plebe,* a.IV, n°69, 19 juin 1920, n°70, 26 juin 1920, n°71, 3 juillet 1920.

114. « A voz dos deportados », *A Plebe,* a.IV, n°48, 27 décembre 1919.

115. « In verità ero ben contento di ritornare. Eravamo nel 1919 e la situazione in Italia era piena di promesse » Gigi Damiani *in* FEDELI, Ugo, *op. cit.,* p. 28.

116. ACS, CPC, b.1601, fasc. Gigi Damiani.

CONCLUSION

Tout au long de la période étudiée, les anarchistes italiens ont été la cible de la répression de la part des autorités brésiliennes [117]. Seuls les membres de la Cecilia n'ont pas eu à subir cette répression. En effet, ceux-ci ne représentaient pas un réel danger aux yeux du gouvernement dans la mesure où ils étaient isolés. Par ailleurs, ils ne se proposaient pas, contrairement aux anarchistes de São Paulo, de diffuser les idées anarchistes au Brésil ; ils voulaient effectuer une expérience utile à la lutte sociale en Europe. En outre, à São Paulo, plus qu'au Paraná ou que dans les autres États du Brésil, les grands propriétaires exerçaient leur emprise sur le gouvernement ; celui-ci n'était pour eux qu'un outil pour défendre leurs intérêts, préserver leurs prérogatives, dans une société essentiellement agricole [118].

Les anarchistes, de même que les autres groupes politiques présents au Brésil, n'ont guère réussi à exercer une influence à l'intérieur des terres de l'État de São Paulo. L'isolement, l'éloignement, les conditions difficiles de communication, le fait qu'eux-mêmes appartenaient plutôt aux couches industrielles et artisanales de la société, tous ces facteurs n'ont pas facilité les contacts entre la ville et les campagnes. Malgré tout, alors que les premiers journaux anarchistes italiens n'ont guère tenté de développer les relations avec les campagnes, même si l'un d'eux avait choisi un titre évocateur, *Gli Schiavi Bianchi* (les esclaves blancs), et qu'un autre, *La Canaglia,* était né au cœur même de la zone de production du café, à Ribeirão Preto, par la suite, un réseau d'abonnements et de correspondances s'est mis en place grâce aux nombreuses tournées de propagande menées par Oreste Ristori à partir de 1904.

Tous les journaux anarchistes italiens publiés à São Paulo ont abordé la question de l'organisation ouvrière. Globalement, ces journaux, et la plupart des anarchistes italiens qui les ont rédigés, se sont opposés au syndicalisme tel qu'il s'est développé au Brésil. Des antagonismes sont cependant apparus, tout d'abord à l'intérieur d'un même journal, comme pour *Il Risveglio,* puis entre des journaux différents. À partir de la première décennie du XXe siècle, alors que paraissaient les premiers journaux anarchistes en langue portugaise, s'est manifestée l'opposition entre ces derniers, favorables au syndicalisme, et les journaux anarchistes en italien, nettement plus réticents. La presse anarchiste en italien a toutefois compté quelques représentants de la tendance syndicaliste. Il faut citer Giulio Sorelli, Alfredo Mari, Luigi Magrassi, qui se sont affrontés aux principaux rédacteurs des journaux anarchistes : à Angelo Bandoni et à ses articles incendiaires, à Alessandro Cerchiai, à Oreste Ristori, qui préfère considérer la question de l'organisation dans une problématique sociale plus vaste à laquelle il rattache l'antimilitarisme, l'anticléricalisme, etc., et à Gigi Damiani, qui critique surtout l'inefficacité des ligues de résistance et leur refus de tout débat politique. Sur le plan pratique, les grèves qui ont éclaté à São Paulo à partir du début du XXe siècle ont reçu le soutien de la presse anarchiste en italien, notamment lorsque ces grèves avaient un caractère spontané et n'étaient pas une réponse à un mot d'ordre d'une ligue de résistance. Les grèves, mais aussi les commémorations du 1er mai et d'autres dates-anniversaires du mouvement social, ont aussi été l'occasion de collaborer avec les socialistes. À São Paulo comme ailleurs, cette collaboration ne s'est pas faite sans heurts. Tous les journaux anarchistes italiens sont entrés, à un moment ou à un autre, en polémique avec leur confrère socialiste *Avanti !,* publié, avec des interruptions et de fréquents changements de directeur, de 1914 à 1917. La participation active des anarchistes italiens aux grands moments de l'histoire sociale pauliste,

117. Témoin, en 1919, de cette constance dans la répression l'article de Benjamin Mota intitulé « Aujourd'hui comme hier ». MOTA, Benjamin, « Notas para a história. Violências policiais contra o proletariado. Ontem como hoje », *A Plebe,* a.II, n°15, 31 mai 1919.

118. En 1920, 69,7% de la population active était employée dans l'agriculture. TRENTO, Angelo, *Il Brasile. Una grande terra tra progresso e tradizione (1808-1990),* Florence, Giunti editore, 1992, p. 37.

en particulier à la grève de juillet 1917, leur vaut d'être cités dans de nombreuses œuvres à caractère littéraire portant sur le Brésil du début du XXe siècle [119].

Une certaine image de la colonie italienne de São Paulo se profile à travers la presse anarchiste en italien. C'est d'abord celle de l'immigré moyen, venu « faire l'Amérique ». Cette image est souvent tournée en dérision car l'immigré apparaît comme étant capable d'accepter toutes les humiliations, aveuglé par l'illusion qu'il pourra s'enrichir. Fustigeant, dès que l'occasion s'en présente, le quotidien italien *Fanfulla,* emblème de l'élite bien-pensante de la colonie, les journaux anarchistes s'en sont pris au patriotisme, à l'attachement à la couronne d'Italie et à la religion, au souci d'être reconnu socialement de l'immigré italien moyen. Ils ont aussi dénoncé les énormes inégalités sociales existant au sein de la colonie où de riches entrepreneurs, dont les journaux précisent l'origine souvent modeste, sont devenus les exploiteurs de leurs propres compatriotes. Les conditions de travail déplorables, aussi bien dans les *fazendas* que dans l'industrie, usines textiles, verreries, etc., l'inhumanité du travail des enfants, l'insalubrité des logements, sont autant de thèmes de campagnes dans lesquelles les journaux anarchistes se sont fréquemment lancés. L'ampleur qu'ont prise certaines de ces campagnes, l'inquiétude manifestée par la grande presse et par les autorités italiennes et brésiliennes témoignent de l'impact des journaux anarchistes sur la société pauliste. Le tirage important (2000 exemplaires en moyenne et jusqu'à 5000 pour *La Battaglia),* que sont parvenus à atteindre la plupart des journaux anarchistes italiens, en dépit des difficultés financières que tous ont connues, est un autre indicateur de leur réussite.

Tous les journaux parus entre 1892 et 1920 ne sont pas de qualité égale. Certains se complaisent dans des phrases ronflantes et une violence verbale qui n'est guère constructive. C'est le cas en particulier des deux journaux qui ont paru en 1919, *Alba Rossa* et *Germinal !.* Les rédacteurs de ces deux journaux n'ont pas suivi l'évolution de la presse anarchiste en italien. Cette évolution correspond, dans ses grandes lignes, à celle de la population italienne de São Paulo. En effet, à la fin du XIXe siècle, au moment de l'immigration massive des Italiens au Brésil, les rédacteurs de la presse anarchiste, eux-mêmes récemment arrivés, ne pouvaient s'adresser à leurs lecteurs dans une autre langue que l'italien. Les journaux qui ont paru au début du XXe siècle, *La Battaglia* en particulier, ont pu en revanche s'appuyer sur une population immigrée qui a déjà entamé un processus d'insertion dans la société d'accueil. La réussite de *La Battaglia,* sa stabilité et sa longévité, sont certes dues au travail et à la constance de ses rédacteurs, mais aussi à ses efforts pour concilier un attachement encore très fort envers tout ce qui concerne l'Italie avec un désir d'aborder de très près les conditions de vie dans le pays d'accueil. D'autres journaux anarchistes italiens de la période, *Guerra Sociale* en particulier, ont suivi une ligne semblable. Deux événements le démontrent : d'une part, l'engagement actif des rédacteurs de *Guerra Sociale* lorsque l'Italie prend part au conflit mondial en 1915, d'autre part, le rôle de premier plan qu'ils ont joué lors de la grève de juillet 1917. Cet événement a marqué un tournant pour la presse anarchiste en italien. En effet, la grève a démontré que la population ouvrière, dans son immense majorité constituée d'immi-

119. Voir CHIAVENATO, Júlio José, *Coroneis e carcamanos,* São Paulo, Global Editora, 1982. GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* Rio de Janeiro, Record, 1979. MAFFEI, Eduardo, *A greve,* Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra, 1978. MODERNELL, Renato, *Sonata da última cidade,* São Paulo, Editora Best seller, 1988. MAFFEI, Eduardo, « Gigi Damiani e outros », *Temas de ciências humanas*, n°5, São Paulo, Livraria editora ciências humanas, 1979, p. 93-124. Le dernier titre cité n'est pas un roman mais un article qui contient les biographies de Damiani, Ristori, Cerchiai et Rossoni établies par Eduardo Maffei selon des documents qu'il a recueillis mais surtout d'après les souvenirs d'Afonso Schmidt que Maffei a beaucoup fréquenté à la fin de sa vie. Maffei a de son côté connu personnellement Oreste Ristori. Voir aussi les pièces de théâtre : ROCHA, Eliana, MARTINI, Jandira, *Em defesa do companheiro Gigi Damiani. Texto para um espetáculo,* photocopies, 1977 et ABREU, Alberto de, *Bella ciao, in Revista de teatro,* n°450, avril-juin 1984, p. 27-64.

grés, est désormais prête à prendre en main son avenir au Brésil et n'est plus freinée par le désir d'un hypothétique retour en Italie. Après la grève et la répression qui s'ensuit, on assiste à la fusion entre la presse anarchiste en italien et en portugais. Cette fusion, voulue essentiellement par Gigi Damiani qui montre l'exemple, est concrétisée dans le journal *A Plebe,* hebdomadaire et quotidien pendant quelques semaines.

D'autres directions de travail s'ouvrent à partir de ce moment, d'un côté, en suivant la presse anarchiste au Brésil à travers le journal *A Plebe,* qui va connaître toutes les étapes politiques de ce pays jusque dans les années quarante, et à travers le parcours de certains anarchistes restés au Brésil qui vont rejoindre le parti communiste brésilien à partir de 1922, de l'autre en suivant la trace des anarchistes italiens qui, après leur séjour au Brésil, prendront part au mouvement anarchiste italien et international. L'itinéraire de Gigi Damiani est à ce titre exemplaire.

BIBLIOTHEQUES, ARCHIVES ET CENTRES DE DOCUMENTATION OU S'EST EFFECTUEE LA RECHERCHE

Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris
Archivio centrale dello Stato, Rome
Archivio storico del ministero degli Affari esteri, Rome
Archivio storico del movimento operaio brasiliano, Milan
Arquivo do Estado, São Paulo
Arquivo Edgard Leuenroth, Campinas (État de São Paulo)
Arquivo nacional, Rio de Janeiro
Biblioteca Basso, Rome
Biblioteca Braidense, Milan
Biblioteca della società umanitaria, Milan
Biblioteca Feltrinelli, Milan
Biblioteca municipal Mario de Andrade, São Paulo
Biblioteca nazionale centrale, Florence
Biblioteca nazionale, Rome
Bibliothèque d'Italien et de Roumain de l'Université de Paris III (en particulier le fonds CIRCE)
Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre
Bibliothèque nationale, Paris
Centro de apoio à pesquisa em história, Departamento de História, Universidade de São Paulo Centro de cultura social, São Paulo
Centro histórico do imigrante, São Paulo
Centro studi emigrazione, Rome
Centro studi libertari Pinelli, Milan
Departamento do património histórico, Divisão de iconografia, São Paulo
Departamento do património histórico, Divisão de pesquisas do Centro cultural, São Paulo Fondation Dosne-Thiers, Paris,
Institut français d'histoire sociale, Paris
Instituto histórico geográfico brasileiro, São Paulo
Internationaal Instituut voor sociale Geschiedenis, Amsterdam
Istituto Ernesto De Martino per la conoscenza critica e la presenza alternativa del mondo popolare e proletario, Milan
Istituto italiano di cultura, São Paulo
Musée social, Paris
Museo del Risorgimento, Milan
Certaines bibliothèques ont également été contactées par courrier : la bibliothèque communale de Forlì, celle d'Imola, la bibliothèque universitaire de Pise, des bibliothèques américaines, en particulier celle de l'Université de Rochester, État de New York et le centre de documentation AnArchiv de Neustadt/Weinstrasse.

SOURCES

Les journaux anarchistes en italien publiés au Brésil constituent l'essentiel des sources utilisées pour cette recherche. Tous ont été lus minutieusement, dans la mesure des collections disponibles, parfois lacunaires. D'autres journaux ont été traités, ceux de la presse anarchiste en portugais, de la presse socialiste, essentiellement en italien, et de la presse libérale, en italien et en portugais.

Il a été donné une grande place aux documents d'archives, en particulier au fonds du *Casellario Politico Centrale* de l*'Archivio Centrale dello Stato,* dans lequel les principaux rédacteurs de la presse anarchiste italienne au Brésil ont leur dossier. En ce qui concerne les archives brésiliennes, la recherche n'a pu s'effectuer qu'aux archives nationales de Rio de Janeiro, étant donné que les archives policières et judiciaires ont un accès réservé.

La bibliographie qui suit répertorie les ouvrages généraux consultés sur l'émigration italienne, l'histoire de l'anarchisme, l'histoire du Brésil et la colonie Cecilia.

BIBLIOGRAPHIE

MATERIEL D’ARCHIVES

ACS, CPC, b.31, fasc. Aldino Agottani.
ACS, CPC, b.31, fasc. Giuseppe Andrea Agottani.
ACS, CPC, b.200, fasc. Lorenzo Arrighini.
ACS, CPC, b.305, fasc. Angelo Bandoni
ACS, CPC, b.481, fasc. Riccardo Benassi
ACS, CPC, b.535, fasc. Diulio Bernardoni
ACS, CPC, b.577, fasc. Alcibiade Bertolotti
ACS, CPC, b.733, fasc. Tobia Boni
ACS, CPC, b.977, fasc. Arturo Campagnoli
ACS, CPC, b.1248, fasc. Alessandro Cerchiai
ACS, CPC, b.1350, fasc. Egizio Cini.
ACS, CPC, b.1445, fasc. Giuseppe Consorti
ACS, CPC, b.1601, fasc. Gigi Damiani.
ACS, CPC, b.1632, fasc. Alceste De Ambris
ACS, CPC, b.1839, fasc. Augusto Donati
ACS, CPC, b.1845, fasc. Achille Dondelli.
ACS, CPC, b.2307, fasc. Francesco Gattai
ACS, CPC, b.2509, fasc. Gaetano Grassi
ACS, CPC, b.2905, fasc. Giuseppe Maderna.
ACS, CPC, b.2933, fasc. Luigi Magrassi
ACS, CPC, b.3054, fasc. Alfredo Mari
ACS, CPC, b.3231, fasc. Emma Mennocchi
ACS, CPC, b.3354, fasc. Teodoro Monicelli
ACS, CPC, b.4342, fasc. Oreste Ristori.
ACS, CPC, b.4445, fasc.Giovanni Rossi.
ACS, CPC, b.4466, fasc. Edmondo Rossoni
ACS, CPC, b.4787, fasc. Giuseppe Sgai
ACS, CPC, b.4875, fasc. Giulio Sorelli
ACS, CPC, b.5279, fasc. Vincenzo Vacirca
ACS, CPC, b.5392, fasc. Felice Vezzani
ACS, CPC, b.5523, fasc. Giacomo Zanetti.
ACS, Pubblica Sicurezza, 1905, b.21, fasc. Partito anarchico. America
ACS, Pubblica Sicurezza, Atti speciali, 1909, b.4, fasc. Brasile
ACS, Pubblica Sicurezza, G1 (Associazioni), b.1, Brasile, San Paolo, Gruppo anarchico La Barricata, 1912 août-septembre
ASMAE, Polizia internazionale, b.28, Moti anarchici. Brasile (1889-1901)
ASMAE, Polizia internazionale, b.47, Rio de Janeiro (1880-1896)
ASMAE, Polizia internazionale, b.49, fasc. Anarchici italiani in Brasile (1909-1911) ASMAE, Serie Z (Contenzioso), b.81, Botti Galileo… (1892-1894)
ASMAE, Serie Z (Contenzioso), b.83, Espulsi da S. Paulo con l’accusa di anarchia nel 1893 ASMAE, Serie Z, b.108, Orfanatrofio Cristoforo Colombo di S. Paolo ANR, I[ij7], Leopoldo Cerchiari, Oreste Ristori, Julio Sorelli, Ricardo del Frate, Ambrosio Chiodi, Andrea Monaco, Luiz Zaphiro, Francisco Annunciato, 1906-1907

ANR, I^{ij7}, Vicente Vacirca, 1908
ANR, I^{ij7}, Oreste Ristori, Alexandre Cerchiai, Edgard Leuenroth, José Romero, José dos Passos da Silva Cunha, 1911
ANR, I^{ij7}, Vicente Anodio, 1917
ANR, I^{ij7}, Silvio Antonelli, 1917
ANR, I^{ij7}, Luigi Damiani, José Sarmento Marques, 1917
ANR, I^{ij7}, José Sgai, 1917
ANR, I^{ij7}, José Agotani, 1919
ANR, I^{ij7}, Alexandre Cerchiari, 1919
ANR, I^{ij7}, Teodoro Moniceli, 1921
ANR, Registre n°40 des entrées à l'*Hospedaria dos imigrantes.*
IISG, fonds Ugo Fedeli, n°135
IISG, fonds Max Nettlau, n°225, n°373
IISG, fonds Giovanni Rossi
IISG, fonds Luigi Fabbri, n°12
IEDM, témoignage oral d'Ebe Rossi recueilli par Rosellina Gosi et Luisa Betri à Pise le 3 novembre 1974.
IFHS, fonds E. Armand.
Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris, Nouvelle série, Brésil, volumes 1 à 9.
KOEN, Elie, VAN DER HORST (sous la direction), *Guide to the International Archives and Collections at the IISH,* Amsterdam, International Institute of social History, 1989.
MOMMSEN, Wolfgang A., *Die Nachlässe in den deutschen Archiven,* Boppard am Rhein, Harald Boldt Verlag, 1971.

PÉRIODIQUES CONSULTÉS

Il Lavoro, Pisa, 1878.
La Plebe, Milan, 1877-1878.
Brescia per Cipriani, Brescia, 24 février 1884.
Il Socino, Siena, 1884-1885.
La Favilla, Mantoue, 1884-1885.
In marcia, Fano-Pesaro, 1885.
I Miserabili, Padoue, 1885.
Lo Sperimentale, Brescia, 1886-1887.
Rivista italiana del socialismo, Lugo-Imola, 1886-1887.
Humanitas, Naples, 1887.
Il Democratico, Crémone, 1888.
L'Amico del Popolo, Mantoue, 1888.
Il Nuovo Combattiamo, Gênes Sampierdarena, 1888-1889.
Il Sole dell'Avvenire, Ravenne, 1889.
La Giustizia, Reggio Emilia, 1888-1889.
Corriere della Sera, Milan, avril 1889.
Il Secolo, « Gazzetta di Milano », Milan, avril-mai 1889. *Cuore e Critica,* Bergame, 1889-1890.
La Plebe, Crémone, 1889-1890.
L'Eco del Popolo, Crémone, 1889-1893.
La Rivendicazione, Forlì, 1890-1891.
La Révolte, Paris, 1890-1894.
La Geografia per tutti. Bergame, 1891.
Critica Sociale, Milan, 1891-1892, mars 1916.
Il Grido degli Oppressi, Chicago puis New York, 1892-1894.
Fanfulla, São Paulo, 1893-1899.
Democracia Social, Pelotas, 1893,
El Perseguido, Buenos Aires, 1893.
Sempre Avanti, Livourne, 1893.
La Question Sociale, Buenos Aires, 1894-1895.
La Revue Libertaire, Paris, 1894.
Les Temps Nouveaux, Paris, 1895, 1896, 1900, 1909.
L'Anarchia, août 1896.
Avanti !, São Paulo, 1900-1901, 1903, 1908, 1914-1915, 1917, 1919. *O Amigo do Povo,* São Paulo, 1902-1904
La Protesta Umana, Chicago puis San Francisco, 1902-1903.
Despertar, Curitiba, 1904-1905.
Anima e Vita, São Paulo, 1905
Aurora, São Paulo, 1905.
Il Falegname/O Carpinteiro, 1905.
A Terra Livre, São Paulo et Rio de Janeiro, 1905-1908, 1910.
Cronaca Sovversiva, Barre, Vermont, 1907.

Le Figaro, Paris, avril 1907.
La Lotta Proletaria, São Paulo, 1908-1909.
Il Secolo, São Paulo, 1908-1909.
A Voz do Trabalhador, Rio de Janeiro, 1908-1909, 1913-1915.
La Scure, São Paulo et Rio de Janeiro, 1910.
Il Pungolo, São Paulo, 1910-1912.
Don Chisciotte, São Paulo, 1911.
A Guerra Social, Rio de Janeiro, 1911-1912.
L'Avvenire Anarchico, Pise, octobre 1913, mars-avril 1917.
A Rebelião, São Paulo, 1914.
Bollettino della Camera di commercio ed arti di San Paolo, São Paulo, 1916-1917. *Università Popolare,* Milan,1916-1917.
Il Libertario, Genova, mars-avril 1917.
O Estado de São Paulo, juillet 1917.
A Plebe, São Paulo, 1917, 1919-1924, 1927-1935, 1948-1950.
Il Libertario, La Spezia, 1913, 1917, 1919-1920.
Spartacus, Rio de Janeiro, 1919-1920.
Remember, São Paulo, 1921.
Lo Spaghetto, São Paulo, 1931.
Quaderni della Libertà, São Paulo, 1932-1936.
Umanità Nova, Rome, février 1948, mai 1948, mars 1993.
L'Unique, Orléans, 1948-1949.
Trabalhadores, Campinas, 1989.
Sicilia Libertaria, Raguse, mai 1993.
A. Rivista anarchica, Milan, mai 1993.

OPUSCULES

Almanacco della rivoluzione, Edito a cura del gruppo La Propaganda, São Paulo, 1909. BANDONI, Angelo, *la fatalità storica della Rivoluzione sociale,* São Paulo, 1921. DAMIANI, Gigi, *I paesi nei quali non bisogna emigrare. La questione sociale nel Brasile,* Milan, Edizioni di Umanità Nova, juin 1920.

DAMIANI, Gigi, *Il problema della libertà. Riflessioni,* Rome, Società anonima poligrafica italiana, 1924.

DAMIANI, Gigi, *La mia bella anarchia,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1953.

LEUENROTH, Edgard, NEGRO, Hélio, *O que é o maximismo ou bolchevismo,* São Paulo, Semente, s. d., première édition 1919.

PICCAROLO, Antonio, *La fisiologia di uno sciopero, Ribeirão Preto,* La rivista coloniale, São Paulo, 1913.

Relatório da Confederação Operária Brasileira contendo as resoluções do Segundo Congresso Operário Brasileiro reunido no Rio de Janeiro nos dias 8, 9, 10, 11, 12 e 13 de setembro de 1913 e as resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro reunido en abril de 1906, Rio de Janeiro, Tip. do *Jornal do Comércio* de Rodrigues & C., 1914. *Resoluções do Primeiro Congresso Operário Brasileiro efectuado nos dias 15, 16, 17, 18, 19 e 20 de abril de 1906,* Rio de Janeiro, Pap. Villas-Boas & C., 1906.

RISTORI, Oreste, *Le corbellerie del collettivismo,* São Paulo, Tipografia Germianl, s. d. RISTORI, Oreste, *Contra a imigração,* São Paulo, Edição de *La Battaglia,* 1906. RISTORI, Oreste, *Polemiche sull'anarchia, (Estratte da* La Battaglia), São Paulo, *La Battaglia,* 1907.

RISTORI, Oreste, *Le infamie secolari del cattolicesimo,* São Paulo, *La Battaglia,* 1911. ROSSI, Giovanni, *Cosa vogliono i contadini. Veglia in un podere toscano raccontata da Giovanni Rossi,* Milan, Biblioteca socialista della *Plebe,* n°11 et 12, 1883.

PRESSE

Bibliografia del socialismo e del movimento operaio, ESMOI, Rome Turin, 1956. BAILY, Samuel, « The role of two newspapers in the assimilation of Italians in Buenos Aires and São Paulo, 1893-1913 », *in International Migration Review,* vol. 12, New York, Fall, 1978, Center for Migration Studies, p. 321-340.

BELLI, Natale, *Il giornalismo italiano in São Paulo,* São Paulo, 1923.

BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.1, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati in Italia (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1972. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, vol.2, Periodici e numeri unici in lingua italiana pubblicati all'estero (1872-1971),* Florence, Crescita politica editrice, 1976. BRIANI, Vittorio, *La stampa italiana all'estero dalle origini ai nostri giorni,* Istrituto poligrafico dello Stato, Rome, 1977.

FERREIRA, Maria Nazareth, *A imprensa operária no Brasil, 1880-1920,* Petrópolis, Editora Vozes, 1978.

FELICI, Isabelle, *Introduction à l'étude du mouvement anarchiste italien à São Paulo. Germinal, Organe socialiste-anarchiste du cercle libertaire Germinal,* mémoire de DEA, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1988.

FREITAS, Afonso A. de, *A imprensa periodíca de São Paulo desde dos seus primórdios em 1823 até 1914,* SP, Tipografia do *Diário oficial,* 1915.

FREITAS, Nobre, *História da imprensa de São Paulo,* Edições Leia, SP, 1950.

FUMAGALLI, G., *La stampa periodica italiana all'estero,* Milan, Fratelli Bocca, 1906. GORDON Eric, HALL, Michael M., SPALDING, Hobart A., « A survey of Brazilian and Argentine materials at the Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis in Amsterdam », *Latin American Research Review,* vol.3, Fall, 1973.

HALL, Michael, M., *Le fonti depositate presso l'Università di Campinas,* photocopies. NETTLAU, Max, *Bibliographie de l'anarchie,* Paris, Stock, 1897. Réédition à New York par Burt Franklin en 1968.

SODRÉ, Nelson Werneck, *História da imprensa no Brasil,* Rio de Janeiro, Editora Civilização brasileira, 1966.

TRENTO, Angelo, « La nascita del *Fanfulla* : un foglio democratico al servizio della giustizia (1893-1895) », *Novo Cadernos,* II, 1988, p. 7-48.

TRENTO, Angelo, « La stampa periodica italiana in Brasile, 1765-1915 », *Il Veltro, Rivista della civiltà italiana,* a.XXXIV, n°3-4, mai-août 1990, p. 301-315.

EMIGRATION ITALIENNE

ALVIM, Zuleika, *Brava gente. Os italianos em São Paulo, 1870-1920,* São Paulo, editora brasiliense, 1986.

Il Brasile e gli italiani, Pubblicazione del *Fanfulla,* Florence, Bemporad, 1906.

CENNI, Franco, *Italianos no Brasil*. « *Andiamo in 'Merica…* », seconda edição facsimilar do centenario da imigração italiano no Brasil, 1875-1975, São Paulo, Martins, Editora da Universidade de São Paulo, 1975. Première édition 1956.

COLETTI, Francesco, *Cinquant'anni di storia italiana, vol.3, Dell'emigrazione italiana,* Milan, Hoepli, 1911.

DORE, Grazia, *La democrazia italiana e l'emigrazione in America,* Brescia, Morcelliana, 1964. *Francesco Matarazzo. Gloria dell'ingegno e del lavoro. Omaggio della Collettività Italiana di San Paolo del Brasile nel primo centenario della sua nascita, 1854-1954,* São Paulo, Publication du consulat italien, 1954.

IANNI, Constantino, *Homens sem paz. Os conflitos e os bastidores da emigração italiana,* Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1972.

FELICI, Isabelle, « Samba italiano », *Les Langues Néo-latines,* Paris, n°276, premier trimestre 1991.

FRANZINA, Emilio, *La grande emigrazione,* Padoue, Marsilio, 1976.

FRANZINA, Emilio, *Merica ! Merica ! Emigrazione e colonizzazione nelle lettere di contadini veneti in America Latina 1876-1902,* Milan, Feltrinelli, 1979.

HALL, Michael, M., « Emigrazione italiana a San Paolo, 1880-1920 », *Quaderni storici,* Ancona, janvier-avril 1974, p. 138-159.

MARTINS, José de Souza, *Conde Matarazzo. E empresário e a empresa,* São Paulo, HUCITEC, 1976, 2° edição.

MARTINS, José de Souza, « Empresários e trabalhadores de origem italiana no desenvolvimento industrial brasileiro entre 1880 e 1914 : o caso de São Paulo », *Dados, Revista de Ciências Sociais,* vol.24, n°2, Instituto Universitário de Pesquisa do Rio de Janeiro, Editora Campus, 1981.

MORTARA, Giorgio, « Alcuni dati sull'emigrazione italiana in Brasile » *L'industria,* 1950. OSTUNI, Maria Rosaria, « Note per la storia dell'emigrazione italiana in Brasile : le fonti archivistiche", ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milan, Franco Angeli, 1981, p. 61-78. PARIS, Robert, « L'Italia fuori d'Italia. Gli italiani in Brasile », *Storia d'Italia, Dall'Unità a oggi,* Turin, Einaudi, 1975, p. 592-600.

PARIS, Robert, « Un compagnonnage hasardeux : Alceste De Ambris », *Luigi Campolonghi. Une vie d'exil (1876-1944),* Paris, CEDEI-CIRCE, 1989, p. 27-36.

PETTINATI, Francesco, *O elemento italiano na formação do Brasil : de Amerigo Vespucci a Libero Badarò,* Elvino Pocari Editor, São Paulo, 1939, publié à l'occasion du cinquantenaire de l'immigration italienne dans l'État de São Paulo.

ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milan, Franco Angeli, 1981. Cet ouvrage est traduit en portugais sous le titre *Trabalhadores no Brasil. Imigração e industralização,* São Paulo, Icone editora, 1990.

RIOS, José Arthur, « Italianos em São Paulo », *in* MARCONDES, J. V. Freitas (org.), *São Paulo, espírito, povo, instituições,* São Paulo, Livraria pioneira editora, 1968.

SORI, Ercole, *L'emigrazione italiana dall'unità alla seconda guerra mondiale,* Bologne, Il Mulino, 1979. TRENTO, Angelo, « Miseria e speranza : l'emigrazione italiana in Brasile, 1887-1902 », ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milan, Franco Angeli, 1981, p. 9-33.

TRENTO, Angelo, *Là dov'è la raccolta del caffè. L'emigrazione italiana in Brasile 1875-1940,* Facoltà di lettere e filosofia di Macerata, Padoue, Antenore, 1984.

VEGLIANTE, Jean-Charles, *Gli italiani all'estero, 1861-1981, dati introduttivi,* CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1986.

VEGLIANTE, Jean-Charles, « Cinema e presenza italiana in Francia », *Altreitalie,* novembre 1991.

HISTOIRE POLITIQUE

ABAD de Santilla, Diego, *La FORA. Storia del movimento operaio in Argentina,* Livorno, Edizioni l'impulso, 1979.

ALFASSI GRIMALDI, Ugoberto, *Il re « buono »,* Milan, Feltrinelli, 1970.

ANDREUCCI, Franco, DETTI, Tommaso, *Il movimento operaio italiano. Dizionario biografico 1853-1943,* Rome, Editori Riuniti, 1975-1978.

ANTONIOLI, Maurizio (sous la direction de), *Dibattito sul sindacalismo. Atti del Congresso Internazionale anarchico di Amsterdam (1907),* Florence, CP Editrice, 1978.

BADALONI, Nicola, « Le prime vicende del socialismo a Pisa (1873-1883) », *Movimento operaio,* novembre-décembre 1955, n°6, p. 854-886.

BADALONI, Nicola, *Democratici e socialisti livornesi nell'Ottocento,* Rome, Editori Riuniti, 1966.

BERTOLUCCI, Franco, *Anarchismo e lotte sociali a Pisa 1871-1901. Dalla nascita dell'Internazionale alla Camera del lavoro,* Pisa, Biblioteca Franco Serrrantini, 1988. BERTOLUCCI, Rosaria, (sous la direction de), *Atti del Convegno Popolo e Stato nell'Italia di fine secolo, Carrara, Comitato Pro-Bresci, 1986.*

BILSKY, Edgardo J., *La F.O.R.A. y el movimiento obrero/2 (1900-1910),* Buenos Aires, Centro editor de America Latina, 1985.

CERRITO, Gino, *Radicalismo e socialismo in Sicilia (1860-1882),* Università degli studi di Messina, Pubblicazione della facoltà di Magistero, Messine, Florence, Casa editrice G. d'Anna, 1958.

CERRITO, Gino, *Dall'insurrezionalismo alla settimana rossa. Per una storia dell'anarchismo in Italia (1881/1914),* Florence, Crescita politica editrice, 1977. CERRITO, Gino, *Andrea Costa nel socialismo italiano,* Rome, Goliardica editrice, 1982. COLETTI, Alessandro, *Anarchici e questori,* Padoue, Marsilio editori, 1971.

CONTI, Elio, *Le origini del socialismo a Florence (1860-1880),* Rome, Edizioni Rinascita, 1950. DEL CARRIA, Renzo, *Proletari senza rivoluzione. Storia delle classi subalterne italiane dal 1860 al 1950. vol.1,* Milan, Edizioni Oriente, 1970.

DOLLÉANS, Edouard, *Histoire du mouvement ouvrier, vol.2, 1871-1920,* Paris, Armand Colin, 1957.

DOMMANGET, Maurice, *Histoire du Premier Mai,* Paris, Editions de la Tête aux Feuilles, 1972.

DUBOIS, Félix, *Le péril anarchiste,* Paris, Flammarion, 1894.

FEDELI, Ugo, *Gigi Damiani. Note biografiche. Il suo posto nell'anarchismo,* Cesena, Edizioni L'Antistato, 1954.

FELICI, Isabelle, « Gli anarchici italiani di San Paolo e il problema dell'organizzazione (1898-1917) », Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970, Brescia, 25-27 novembre 1992. Actes à paraître. GALZERANO, Giuseppe, *Gaetano Bresci,* Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1988. GUÉRIN, Daniel, *L'anarchisme,* Paris, Gallimard Folio, 1981.

GUILLAUME, James, *L'Internationale. Documents et souvenirs, vol.1 1864-1872, vol.2, 1873-1878,* Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1985.

HARMEL, Claude, *Histoire de l'Anarchie, des origines à 1880,* Paris, Champ Libre, 1984, 1e édition 1949.

HOSTETTER, Richard, *Le origini del socialismo italiano,* Milan, Feltrinelli, 1963. JULLIARD, Jacques, « Théorie syndicaliste révolutionnaire et pratique gréviste », *Le Mouvement social,* n°65, octobre-décembre 1968.

LISANTI, Nicola, *Il movimento operaio in Italia 1860-1980. Dall'Unità ai nostri giorni,* Rome, Editori Riuniti, 1986.

LOMBROSO, Cesare, *Gli anarchici,* Rome, Napoleone editore, 1972 (Première édition 1894).

MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.1, Des origines à 1914,* Paris, Maspero, 1983.

MAITRON, Jean, *Le mouvement anarchiste en France, vol.2, De 1914 à nos jours,* Paris, Maspero, 1983.

MANACORDA, Gastone*, Il movimento operaio italiano attraverso i suoi congressi,* Rome, Rinascita, 1971.

MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.1, Da Bakunin a Malatesta,* Milan, Rizzoli, 1969.

MASINI, Pier Carlo, *Storia degli anarchici italiani. vol.2, Nell'epoca degli attentati,* Milan, Rizzoli, 1981.

NETTLAU, Max, *Die erste Blütezeit der Anarchie,* Vaduz, Topos Verlag, 1981. NETTLAU, Max, *Histoire de l'Anarchie,* Paris, Artefact, 1986.

Novo Dicionário de história do Brasil, São Paulo, Edições Melhoramento, 1970. OVED, Iaácov, *El anarquismo y el movimiento obrero en Argentina,* Mexico, Siglo XXI editores, 1978.

PERNICONE, Nunzio, *The Italian anarchist movement. The years of crisis, decline and transformation (1879-1894),* University of Rochester, 1971.

PETACCO, Arrigo, *L'anarchico che venne dall'America,* Milan, Mondadori, 1974. RAGIONIERI, Ernesto, « La formazione del programma amministrativo socialista in Italia », *Movimento operaio,* n°5-6, 1953, p. 685-749.

ROCHAT, Giorgio, *Il colonialismo italiano,* Turin, Loescher, 1973.

ROMANO, Aldo, *Storia del movimento socialista in Italia, vol.2, L'egemonia borghese e la rivolta libertaria, 1871/1882,* Bari, Laterza, 1966.

ROMANO, Aldo, *Storia del movimento socialista in Italia, vol.3, Testi e documenti, 1861/1882,* Bari, Laterza, 1967.

ROSSELLI, Nello, *Mazzini e Bakunin. Dodici anni di movimento operaio in Italia, 1860-1872,* Turin, Einaudi, 1967.

SANTARELLI, Enzo, *Il socialismo anarchico in Italia,* Milan, Feltrinelli, 1959. SANTARELLI, Enzo, *Movimento operaio e rivoluzione socialista, Studi, letture, ricerche,* Urbino, Argalìa editore, 1976.

TARANTINI, Domenico, *La maniera forte. Elogio della polizia. Storia del potere politico in Italia : 1860-1975.* Verona, Bertani editore, 1975.

WOODCOCK, George, *L'anarchia. Storia delle idee e dei movimenti libertari,* Milan, Feltrinelli, 1966.

ZOCCOLI, Ettore, *L'Anarchia. Gli agitatori. Le idee. I fatti,* Milan, Fratelli Bocca, 1944, première édition 1907.

HISTOIRE DU BRÉSIL

ALVIM, Zuleika, « Immigrazione e forza lavoro femminili in São Paulo (1880-1920), *in* FRANZINA, Emilio (sous la direction de), *Un altro Veneto, Saggi e studi di storia dell'emigrazione nei secoli XIX e XX,* Padoue, Francisci Editore, 1983, p. 491-512. BANDEIRA, Moniz, MELO, Clovis, ANDRADE, A. T., *O ano vermelho. A revolução russa e seus reflexos no Brasil,* Rio de Janeiro, Editora Civilização brasileira, 1967.

Il Brasile, sue ricchezze naturali, sue industrie, Pubblicazione fatta dalla Commissione per l'Espansione economica del Brasile all'estero, Tipografia Fratelli Treves, 1909.

CARNEIRO, Glauco*, História das revoluções brasileiras,* Rio de Janeiro, Edições O cruzeiro, 1965.

CARONE, Edgard, *Movimento operário no Brasil vol.1, 1877-1944,* São Paulo, Difel, 1979. CARONE, Edgard, *O P.C.B. vol.1, 1922-1943,* São Paulo, Difel, 1979. CARONE, Edgard, *O Marxismo no Brasil (das origens a 1964),* Rio de Janeiro, Dois Pontos, 1986.

CHACON, Vamireh, *História das idéias socialistas no Brasil,* Rio de Janeiro, Civilizacão brasileira, 1967.

CUBERO, Jaime, « Il movimento operaio e le idee libertarie », *Nel sole di un Paese grande che libero forse non è stato mai. Resoconto dal «nuovo» Brasile,* Milan, Editrice Zero in condotta, 1989, p. 33-39.

DEAN, Warren, *The industrialization of São Paulo, 1880-1945,* Austin & London, University of Texas Press, 1969.

DENIS, *Le Brésil au XX*^{e}*siècle,* Paris, Armand Colin, 1917.

DIAS, Everardo, *História das lutas sociais no Brasil,* São Paulo, Editora Alfa-Omega, 2a edição, 1977.

DULLES, John Foster, *Anarquists and communists in Brazil, 1900-1935,* Austin & London, University of Texas Press, 1973.

FAUSTO, Boris, *Trabalho urbano e conflito social (1890-1920),* São Paulo, Difel, 1977. FAUSTO, Boris (sous la direction de), *História geral da civilização brasileira. vol.3, O Brasil republicano, tomo 1, Estrudura de poder e economia,* São Paulo, DIFEL, 1977. GOES, Maria Conceição Pinto de, *A formação da classe trabalhadora. Movimento anarquista no Rio de Janeiro, 1888-1911,* Rio de Janeiro, Jorge Zahar editor, 1988. GORDON Eric, *Anarchism in Brazil : Theory and practice 1890-1920,* thèse de doctorat, Tulane University, 1978.

HALL, Michael, M., *The origins of mass immigration in Brazil, 1871-1914,* thèse de doctorat, Columbia University, 1969.

HALL, Michael, M, PINHEIRO, Páulo, Sérgio, *A classe operária no Brasil 1889-1930. Documentos. vol.1, O movimento operário,* São Paulo, Alfa Omega, 1979.

HALL, Michael, M., ALIER, Verena Martinez, « Greves de colonos na primeira República », II Seminário de relaçoes de trabalho e movimentos sociais, CEDEC, São Paulo, 17-19 mai 1979, photocopies.

HALL, Michael, M., PINHEIRO, Paulo Sergio, « Immigrazione e movimento operaio in Brasile : un'interpretazione », ROIO, José Luiz del (org.), *Lavoratori italiani in Brasile. Immigrazione e industrializzazione nello Stato di San Paolo,* Milan, Franco Angeli, 1981, p. 35-48.

HECKER, Alexandre, *Um socialismo possível. A atuação de Antonio Piccarolo em São Paulo,* São Paulo, T. A. Queiroz Editor, 1989.

LINHARES, Hermínio, *Contribuição à história das lutas operárias no Brasil,* São Paulo, Alfa Omega, 1977. LOPREATO, Christina Roquette, « As jornadas de julho. São Paulo 1917 », *in Jogos da política. Imagens, representações e práticas,* ANPUH/ São Paulo, Marco Zero FAPESP, 1992.

MAGNANI, Sílvia Ingrid Lang, *O movimento anarquista en São Paulo (1906-1917),* São Paulo, Brasiliense, 1982.

MARAM, Sheldon Leslie, *Anarquistas, imigrantes e o movimento operário brasileiro, 1890- 1920,* traduction de l'anglais, Rio de Janeiro, Paz e terra, 1979.

MARCILIO, Maria Luiza, « Industrialisation et mouvement ouvrier à São Paulo au début du XXe siècle », *Le Mouvement Social,* n°53, octobre-décembre 1965.

MAURO, Frédéric, *Histoire du Brésil,* Paris, PUF, Que sais-je ?, 1979.

PEREIRA, Astrogildo, *Formação do PCB, 1922-1928,* Lisbonne, Prelo, 1976.

Relatório do Ministério da justiça e negócios interiores, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, juillet 1920.

PINHEIRO, Páulo, Sérgio, « O proletariado industrial na primeira República » *in História geral da civilizaçao brasileira, vol.3, tomo 2,* Rio de Janeiro, Difel, 1977, p. 135-178. RECLUS, Elisée, *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les hommes, vol. XIX Amérique du Sud,* Paris, Hachette, 1894.

RODRIGUES, Edgar, *Socialismo e sindicalismo no Brasil. 1675-1913,* Rio de Janeiro, Laemmert, 1969.

RODRIGUES, Edgar, *Os anarquistas. Trabalhadores italianos no Brasil,* São Paulo, Global Editora, 1984.

RODRIGUES, Edgar, *Lavoratori italiani in Brasile,* Casalvelino Scalo, Galzerano Editore, 1985.

SEIXAS, Jacy, *Anarchisme, syndicalisme révolutionnaire et participation politique au Brésil : Mythe et histoire,* Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1989.

SIMÃO, Azis, *Sindicato e estado, suas relações na formação do proletariado de São Paulo,* São Paulo, Atica, 1981, première édition 1966.

TRENTO, Angelo, *Il Brasile. Una grande terra tra progresso e tradizione (1808-1990),* Florence, Giunti editore, 1992.

VANGELISTA, Chiara, *Le braccia per la* fazenda *: immigrati e* caipiras *nella formazione del lavoro paulista 1850-1930,* Milan, Franco Angeli, 1982.

WALLE, Paul, *Au Brésil, L'État de São Paulo,* Paris, Guilmoto éditeur, 1910.

LITTERATURE ET MEMOIRE

ABREU, Alberto de, *Bella ciao,* pièce en deux actes, *Revista de Teatro,* n°450, avril-juin 1984, p. 27-64.

BANANERE, Juò, *La divina increnca,* Zan Baolo, 1915. BANANERE, Juò, PAES, Antônio, *Galabaró,* Zan Baolo, 1917.

BERNARDI, Aquiles, *Nanetto Pipetta, nassuo in Italia e vegnudo in Merica per catare la cuccagna,* Universidade de Caxias do Sul, 1976.

BOSI, Ecléa, *Memória e sociedade. Lembranças de velhos,* São Paulo, T. A. Queiroz Editor, 1979.

CANDIDO, Antonio, *Teresina etc.,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1980.

CARELLI, Mario, *Carcamanos e comendadores. Os italianos de São Paulo : da realidade à ficção (1919-1930),* São Paulo, Atica, 1985.

CHIAVENATO, Júlio José, *Coroneis e carcamanos,* São Paulo, Global Editora, 1982. CORREIA, Francisco, « Mulheres libertárias : un roteiro », *in* PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986, p. 38-63. CUSANO, Alfredo, *Italia d'oltre mare. Impressioni e ricordo dei miei cinque anni di Brasile,* Milan, Stabilimento tipografico Enrico Reggiani, 1911.

DAMIANI, Gigi, « Viaggiando (La gente che s'incontra) », *La Battaglia,* a.V, n°208, 21 mars 1908. Cet article de Damiani, présenté et annoté par mes soins, est reproduit dans *Gli italiani all'estero,* n°4, documents réunis par Jean-Charles Vegliante, CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III.

DIAS, Everardo, *Memórias de um exiliádo, Episódio de uma deportação,* São Paulo, 1920. GATTAI, Zélia, *Anarquistas, graças a Deus,* Rio de Janeiro, Record, 1979. Traduction française *Zélia,* Paris, Stock, 1982.

HARDMAN, Francisco Foot, *Nem Pátria, nem patrão! vida operária e cultura anarquista no Brasil,* São Paulo, Brasiliense, 1983.

HOHLFEDT, Antônio, « A cultura italiana e a literatura brasileira, *in Presença italiana no Brasil,* Luiz Alberto de Boni (org.), Porto Alegre EST, 1987, p. 405-435. Une traduction italienne de cet article est proposée dans TRENTO, Angelo, (sous la direction de), *La presenza italiana nella storia e nella cultura del Brasile,* Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, p. 353-389.

HOHLFEDT, Antônio, « La letteratura di lingua italiana in Brasile », In *la Letteratura dell'emigrazione. Gli scrittori di lingua italiana nel mondo,* (sous la direction de Jean-Jacques Marchand), Turin, Edizioni della Fondazione Giovanni Agnelli, 1991, p. 205-212. KOCHER, Bernardo, LAHMEYER-LOBO, Eulalia, *Ouve meu grito. Antologia da poesia operária (1894-1923),* São Paulo*,* Editora Marco Zero, 1987.

LUIZETTO, Flávio, *As utopias anarquistas,* São Paulo, Brasiliense, 1987.

MACHADO, Antonio de Alcântara, *Novelas Paulistanas,* Rio de Janeiro, Livraria José Olympio Editora, 3ª ediçao, 1973.

MAFFEI, Eduardo, *A greve,* Rio de Janeiro, Editora Paz e Terra, 1978.

MAFFEI, Eduardo, « Gigi Damiani e outros », *Temas de ciências humanas*, n°5, São Paulo, Livraria editora ciências humanas, 1979, p. 93-124. MODERNELL, Renato, *Sonata da última cidade,* São Paulo, Editora Best seller, 1988. PENTEADO, Jacob, *Belenzinho 1910, (Retrato de uma época),* São Paulo, Martins, 1962. PRADO, Antonio Arnoni,

HARDMAN, Francisco Foot, *Contos anarquistas. Antologia da prosa libertária no Brasil (1901-1935),* São Paulo, Brasiliense, 1985.

PRADO, Antonio Arnoni (org.), *Libertários no Brasil. Memória, lutas, cultura,* São Paulo, Brasiliense, 1986.

PRADO, Antonio Arnoni, « Dentro do Trópicos. Fora da Utopia. (Sobre as imagens da revolução no teatro de Luigi Damiani », *Remate de Males, Revista do Departamento de teoria literária,* UNICAMP, 1987, p. 145-154.

RAGO, Margareth, *Do cabaré ao lar : a utopia de cidade disciplinar. Brasil 1890-1930,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1985.

ROCHA, Eliana, MARTINI, Jandira, *Em defesa do companheiro Gigi Damiani. Texto para um espetáculo,* photocopies, 1977.

RAGO, Margareth, *Do cabaré ao lar. A utopia da cidade disciplinar, Brasil 1890-1930,* Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1985.

SCHMIDT, Afonso, *São Paulo de meus amores,* São Paulo, Clube do livro, 1954. SCHMIDT, Afonso, *Bom tempo,* São Paulo, Editora brasiliense, 1958.

SILVEIRA, Miroel, *A contribuição italiana no teatro brasileiro,* São Paulo, Edições Quirón, 1976.

VARGAS, Maria Thereza, *Teatro operário na cidade de São Paulo,* Pesquisa 7, São Paulo Secretaria Municipal de Cultura. Departamento de Informações e Documentações artísticas, Centro de Pesquisa de Arte brasileira, 1980.

LA COLONIE CECILIA

BETRI, Luisa, *Cittadella e Cecilia : due esperimenti di colonia agricola socialista,* Milan, Edizioni del Gallo, 1971.

La colonia Cecilia, « Antologia della canzone anarchica in Italia. vol.2 Quella sera a Milano era caldo », I dischi del sole, Ala bianca.

COMOLLI, Jean-Louis, *La Cécilia,* version originale en italien sous-titrée en français, 1976, 113 mn, distribution Filmoblic.

COMOLLI, Jean-Louis, *La Cecilia. Une commune anarchiste au Brésil en 1890*. *Dossier d'un film,* Daniel & Cie, 1976.

FELICI, Isabelle, « Mise au point sur l'histoire de la colonie Cecilia », *Les Langues Néo- latines,* Paris, n°284, premier trimestre 1993.

FELICI, Isabelle, « La colonia Cecilia : fra leggenda e realtà », colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993. GALZERANO, Giuseppe, « Giovanni Rossi e la colonia Cecilia », *Umanità Nova,* 28 mars 1993.

GOSI, Rosellina, *Il socialismo utopistico. Giovanni Rossi e la colonia Cecilia,* Milan, Moizzi, 1977.

GROSSMAN, Hadassa, « Family life or free love ? A Study on Brazil's Cecilia, 1890-1894 », *Arquivos do centro cultural português,* vol. 28, Paris, 1990, p. 403-420.

P. C. M. [Pier Carlo Masini], « Colonia Cecilia : la vita in una comune », *in Storia illustrata,* numero speciale Anarchia, n°191, Milan, octobre 1973.

MUELLER, Helena Isabel, *Flores aos rebeldes que falharam. Giovanni Rossi e a utopia anarquista : colônia Cecília,* thèse d'histoire, Université de São Paulo, 1989.

MUÑOZ, Victor, « Una cronología de Giovanni Rossi », *Reconstruir,* Buenos Aires, n°83, mars-avril 1973.

MUÑOZ, Victor, « Contribution à l'histoire de la communauté agricole anarchiste Colonie Cécilia », *L'Espoir,* Organe de la VIe Union régionale de la CNTF, Toulouse, n°583, 15 avril 1973, n°584, 22 avril 1973, n°586, 29 avril 1973, n°587, 13 mai 1973, n°588, 20 mai 1973, n°589, 27 mai 1973.

PALLOTTINI, Renata, *Teatro brasileiro. Colônia Cecília,* Porto Alegre, Editora tchê !, 1987. PELLIZZETTI, Beatriz, « Colônia Cecília : anarquistas no Paraná » in *A presença italiana no Brazil,* Luiz A. de Boni org., Porto Alegre, Escola superior de teologia, 1987, p. 313-332. PELLIZZETTI, Beatriz, « Os papéis de Giovanni Rossi no Arquivo Ermembergo Pellizzetti », *Arquivo para a História do Brasil Meridional,* Universidade Federal do Paraná, 1971, p. 5-50.

PELLIZZETTI, Beatriz, *Pioneirismo italiano no Brasil meridional*. *Estudo de caso,* Curitiba, Estante paranista vol.13, 1981, p. 63-71.

PERINA, Milena, *Esperimenti cooperativistici di un ignorato riformatore italiano del secolo XIX : Giovanni Rossi*, Tesi di laurea, Facoltà di Economia e Commercio della Università di Florence, Relatore Armando Sapori, [1948 ?].

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista*, 5e édition, Livourne, Tip. E. Favillini, 1891. Le troisième chapitre de cet ouvrage, consacré au voyage des colons de la Cecilia et à leur arrivée au Brésil, est publié, présenté et annoté par mes soins, par CIRCE, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1994.

ROSSI, Giovanni, *Cecilia. Comunità anarchica sperimentale. Un episodio d'amore alla colonia Cecilia,* Biblioteca del *Sempre Avanti,* n°7, Tip. S. Belforte, Livorno, 1893. Nouvelle édition Pisa, Biblioteca Franco Serantini, 1993.

SANFTLEBEN, Alfred, *Utopie und Experiment. Studien und Berichten von Dr Giovanni Rossi (Cardias) nebst Artikeln von : Sestilio Rossi, Filippo Turati, Ettore Guindani, Luigi Molinari, Leonida Bissolati, C. Timmermann, Johann Most, Peter Kropotkin, A. Cappellaro, François Coppée, Georges Montorgueil, Rouxel, Jean Grave, Errico Malatesta. Gesammelt und übersetz von Alfred Sanftleben (Slovak),* Zürich, 1897. Réédition à Berlin par Karin Kramer Verlag en 1979.

SCHMIDT, Afonso, *Colônia Cecília, romance de uma experiência anarquista,* São Paulo, Brasiliense, 1980. Première édition en 1942.

SOUSA, Newton Stadler de, *O anarquismo da colônia Cecília,* Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1971.

ZANE, Marcello, « Inquisito e spioneggiato. Giovanni Rossi e il suo soggiorno a Gavardo (1882-1887) », *Studi bresciani. Quaderni della fondazione Micheletti,* n°5, 1989, p. 7-51. ZANE, Marcello, « Anarchia e nostalgia. La diaspora degli anarchici italiani in Brasile dopo l'esperienza della Colonia sperimentale Cecilia di Giovanni Rossi (1890-1907) », Convegno internazionale di Studi, Lavoratori e sindacato nell'emigrazione italiana in America Latina, 1870-1970, Brescia, 25-27 novembre 1992. Actes à paraître.

ZANE, Marcello, « Le tappe di una ricerca : lo sperimentalismo di Giovanni Rossi », colloque sur Giovanni Rossi organisé par la Biblioteca Franco Serantini, Pise, 27 mars 1993.

LE SOCIALISME UTOPIQUE

CANDELARI, Romeo, *Una colonia agricola sperimentale in Italia. Progetto di Giovanni Rossi,* Milan, Ribolzi, 1885.

COSTA, Andrea, *Un sogno, Università popolare,* Milan, 15 octobre-15 novembre 1917, p. 124-127.

CREAGH, Ronald, *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux États-Unis,* Paris, Payot, 1983.

CREAGH, Ronald, *L'anarchisme aux États-Unis,* Berne, Francfort/Main, New York, Peter Lang, 1983.

FRANCESCATO, Donata e Grazia, *Famiglie aperte : la comune, Analisi socio-psicologica delle comuni nordamericane con una nota sulle comuni italiane,* Milan, Feltrinelli, 1974. KROPOTKINE, Pierre, « Kropotkine et la colonisation », *Les Temps Nouveaux,* a.II, n°2, 9-15 mai 1896.

PETITFILS, Jean-Christian, *La vie quotidienne des communautés utopistes au XIX*^{e}*siècle,* Paris, Hachette, 1982.

RECLUS, Elisée, « Les colonies anarchistes », *Les Temps Nouveaux,* a.VI, n°11, 7-13 juillet 1900.

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* Milan, Biblioteca socialista della *Plebe,* Tip. F. Pagnoni, 1878.

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* préface d'Andrea Costa, 4e édition, Brescia, Tipografia sociale operaia, 1884.

ROSSI, Giovanni, *Un comune socialista,* 5e édition, Livourne, Tip. E. Favillini, 1891. ROSSI, Giovanni, *Socialismo pratico. Note storiche compilate da Giovanni Rossi,* [1893] manuscrit non publié.

SALVADORI, Rinaldo, « Socialismo utopistico nel movimento operaio », *Mondo operaio,* novembre 1972, p. 49-63.

VERGEZ, André, *Fourier,* Paris, PUF, 1969.

ANNEXES

ANNEXE 1 : LISTE DES PERSONNES AYANT PARTICIPE A L'EXPERIENCE DE LA CECILIA.

Dans les cas où des noms ne proviennent que d'une seule source d'information, ils sont suivis d'un point d'interrogation. Dans la mesure du possible figurent également la date de naissance et la province d'origine.

Agottani Aldino (fils de Tranquillo)
Agottani Andrea Giuseppe ou José (idem) Parme 1882
Agottani Pacifico Parme 1834
Agottani Tranquillo Parme 1845
Agottani Zeffirino (fils de Tranquillo) Parme 1878
Annibale
Arrighini Elisabetta
Arrighini Lorenzo Brescia 1861
Artusi Adelina (épouse de Tranquillo Agottani)
Artusi Aniceto
Artusi Virginio Parme
Balilla
Benedetti Evangelista Brescia [1866]
Bientinezzi ?
Boni Decio
Cappellaro Amilcare
Celli Bruno ?
Cini Egizio Alexandrie (Egypte) 1862
Codega Domenico ?
Colli Pietro La Spezia
Corsi Curcio ?
Costalli ou Costagli Paolo Livourne
Crollanti Primo
De Paola Francesco
Dondelli Achille Brescia 1863
Dondelli Cattina
Dusi Daniele
Fagnoni Argia (femme de Francesco Gattai) [1860]
Fanin ?
Fecci Florindo ?
Gallina Achille
Garzino Domenico ?
Gattai Aurelio (fils de Francesco) Florence [1887]
Gattai Ernesto (fils de Francesco) Florence [1885]
Gattai Francesco Arnaldo Florence 1856

Gattai Guerrando (fils de Francesco) Florence [1881]
Gattai Rina (fille de Francesco) Florence [1883]
Gavarri Pietro ?
Géléac Jean Brest
Grassi Eugenio
Lemmi Eugenio Livourne
Lemmi (épouse d'Eugenio Lemmi)
Maderna Giuseppe Milan 1868
Mansani Domenico o Federico ?
Massa Antonio Turin
Mezzadri (Carlo ?) Crémone
Minardi Romano ?
Nannoni Alessandro ?
Nicola Francesco ?
Novelli
Pacini Ernesto Pise
Parodi Rinaldo ?
Previtali Arturo ?
Puig Mayol Espagne
Riva Pietro ?
Romani ?
Rossi Giovanni Pise 1856
Saint-Pierre Jean Tarbes
Serventi Adele Turin [1860]
Silano Luigi Turin
Soldi Marco ?
Todeschini ?
Tomei
Torti Carlo ?
Venturini Dante Livourne
Vercezzi ?
Verona Umberto ?
Zanetti Giacomo Brescia 1868
Zerla Giuseppe Milan
Zilli ?

ANNEXE 2 : LETTRE DE GIOVANNI ROSSI À ALFRED SANFTLEBEN

Taquary, 29 novembre 96
Caro Sanftleben,

Ti mandai il manoscritto “Paraná etc.” senza una riga di accompagnamento, perché a tergo della tua fotografia mi scrivevi : “segue lettera” ; e aspettavo la lettera, che poi arrivò ieri. Bene accolta la tua fotografia ! Non ti potevo desiderare più simpatico, nella fronte ampia, nello sguardo tranquillo, nell’angolo facciale che s’indovina vicino ai 90°. Mi rallegro coi tuoi ascendenti che ti hanno fatto così ; ma tu occupati seriamente a riprodurti, non su cartoni fotografici, ma in bimbi e bimbe di carne e d’ossa, per partecipare ora che l’età è buona, a quella opera di selezione e d’eredità fisiologica che è forse più efficace della propaganda teorica. Ti sarò franco come fratello. A 25 anni, tu sei ancora in quella crisi psicologica per la quale tutti siamo passati, prima o dopo la tua età. È la crisi dell’amore idealizzato, santificato, vale a dire molto superiore all’amore reale e fisiologico, il quale è artistico senza essere ideale, è buono senza essere santo. Mi pare che tu sia nell’errore proprio a tutte le psicopatie, di non vedere che gli estremi, le esagerazioni : o l’amore brutale o l’amore sublime ; il primo giustamente ti ripugna, e per il secondo non trovi la donna, e se anche tu la trovasse [*sic*], cadreste presto ambedue dall’idillio e dal poema nella delusione, perché ciò che è sovreccitazione non dura. L’amore più semplice, più modesto, meno poetico, l’amore di una donnina buona, intelligente e graziosa, basta per illuminare e per allietare la vita ; se ti rifiuti a conoscerlo, ti privi volontariamente di un gran bene, ne privi quella creatura ignota che forse altrove non troverà la gioia che troverebbe con te, e rifiuti al progresso umano il tuo concorso generativo. Caro amico, guardiamoci dalle esagerazioni. In ogni donna e in ogni uomo c’è ancora tanto di buono, sia pure nelle stratificazioni più profonde, da rendere quasi sempre possibile un amore capace di soddisfare le tue aspirazioni, per poco che tu voglia scendere dalle nuvole.

Non so se ti ho compreso ; può essere che tu voli più in alto, in regioni per me inaccessibili. Se sbagliai, perdonami le esortazioni, dettatemi da sentimento fraterno. La tua mamma parte da considerazioni pessimiste e forse un po’ unilaterali ; ma arriviamo insieme allo stesso resultato, che si comprenda in una parola : “Ama !”

Fu qui Elèda per un mese, con le bambine, e parlammo spesso di te. La tua fotografia arrivò quando era partita, ma deve tornare tra un paio di mesi, e la troverà qui. Elèda ha pena del mio isolamento, e avrebbe piacere che mi unissi a una buona compagna, che non fosse gelosa di lei né delle bambine. Ma qui siamo in un paese primitivo, e le donne sono piene di pregiudizi. Avviene lo stesso fra le vostre profughe russe ?

Il giardiniere qui della scuola è un tedesco Sozial-democrat con tendenze libertarie. Egli, da tempo, vagheggia l’idea di andare con una ventina di compagni che ha in Porto Alegre, a fondare una colonia socialista nella stato di Matto Grosso. Io gli ho raccontato tutte le difficoltà con le quali ebbe a lottare la “Cecilia”, e che nel Matto Grosso sarebbero maggiori, anche scegliendo una regione elevata e salubre. Clima intertropicale, 15 giorni di navigazione a vapore per comunicare con la prima città della Repubblica Argentina. Ma egli insiste ; e allora io gli ho promesso di scriverti per sapere se, attualmente,

ci sarebbero in Europa gli elementi adatti e desiderosi di iniziare la cosa in modo che fossero eliminate molte difficoltà, prima di tutte quelle dei mezzi materiali. Il progetto sarebbe questo. Trattare col governo del Matto Grosso per ottenere un sussidio di un milione e mezzo. In compenso gli iniziatori si impegnerebbero di stabilire nella colonia una università, con la facoltà di ingegneria, medicina e agronomia. Intorno a questo nucleo scientifico, una colonizzazione manifatturiera, la colonizzazione agricola, per la coltivazione del caffè, della canna da zucchero, del cotone, etc. Il milione e mezzo dovrebbe servire per l'impianto ; inoltre l'università dovrebbe ricevere una donazione annuale.

È un progetto in aria, ma da parte dello stato di Matto Grosso credo probabile l'accettazione. Da parte degli anarchici, ci sarebbero gli elementi ? vale a dire : 2 ingegneri, 2 naturalisti, 2 medici, 1 farmacista, 1 agronomo, operai e contadini ; e se non contadini, minatori ?

Eppoi varrebbe la pena ? Quale lo scopo ? La propaganda ? Ma è veramente efficace ? Nel caso, crederei più all'utilità scientifica come nuovo saggio sperimentale, senza preoccupazione di forzare la riuscita, ma solo di cercare sempre quella verità del domani, vicino alla quale forse si passa senza poterla vedere e afferrare. Ma per una colonia veramente sperimentale, ci vuol gente spregiudicata, che intenda l'anarchia non come un sistema ma come un problema che aspetta ancora la sua soluzione pratica. Una soluzione che, modestia a parte, mi parrebbe meritevole di essere sperimentata, sarebbe quella del mio "Paraná", necessariamente ridotta a pillola.

L'esperienza mi ha insegnato che lo scoglio mortale è la donna. Difficile averla in una impresa di questo genere ; difficilissimo averla socialista : quasi impossibile averla fuori del dominio del suo respettivo compagno. Eccoti ora il solo modo possibile di avere la donna, e di averla in uno stato di malleabilità che rendesse possibile iniziarla all'amore libero, senza del quale, una colonia anarchista non può sussistere. Ma vedi se questo modo di aver la donna non è per se stesso tanto repugnante, da doverlo respingere con ribrezzo, e per conseguenza rinunziare a tutto il progetto. Si tratterebbe, niente di meno, di stabilire una fabbrica di acquavite, e (copriti la faccia, mio buon Sanftleben) e di comprare con questa acquavite delle ragazze indiane, di tribus semi-selvagge ! Diverranno subito libere compagne, ma che modo obbrobrioso di fondare questa libertà !

Ora che tu conosci le linee principali del progetto, studialo per tuo conto, naturalmente senza dargli pubblicità, e scrivimi il tuo parere. Hai visto il numero unico "L'anarchia" pubblicato a Londra l'agosto p.p. ? Mi è piaciuta questa espressione di Malatesta : "Ma se quel certo dubbio che resta sempre nello spirito quando si tratta di previsioni storiche e che del resto è come una porta lasciata aperta nel cervello per l'entrata di nuove verità, ci deve disporre ad una larga tolleranza od alla più cordiale simpatia verso coloro che cercano per altre vie di raggiungere lo stesso nostro scopo…"

Viceversa, l'Agresti, come è agresto, aggressivo e intollerante ! Ci chiama filosofastri, sbrodolatori di filosofia, ci accusa del grave delitto di usare a sproposito parole greche, che orrore ! e ci assicura che chi ha appena un poco di buon senso ha riso di cuore all'idea di un bacio amorfista (e questa viene a me). Ma non potrebbe, l'Agresti, organizzare come vuole il suo esercito anarchista forte e disciplinato, senza prendersela tanto col solitario che di quando in quando dice la sua parola, in buono o in cattivo greco, con la grammatica o senza ? Bisognerà dichiararsi non-anarchista per usare la poca libertà che lo Stato ci consente, ma che l'anarchista ci nega ? E cosa ci preparano per l'avvenire ? Quelle che oggi sono le idee strampalate, non ce le giudicheranno allora delitti o pazzie ? E la loro organizzazione spontanea dal basso all'alto non ci chiuderà in manicomio, se le prigioni non ci saranno più, come spero ? Non vogliono capire che il mondo è grande, che c'è posto per tutti, anche per l'idioti come me, e che meglio è fare e lasciar fare, o almeno lasciar dire.

Con questa voce agresta sul bacio amorfista, che dopo tutto pare considerino come una sciocchezza accademica, ne prevedo di peggio al riguardo del povero “Paraná”, nel quale metto la mano sacrilega sul sacrosanto comunismo, dogma indiscutibile. Se l’apparenza rivoluzionaria ha salvato un poco le costole al bacio amorfista, l’apparenza reazionaria del “Paraná” ho paura che completi la catastrofe. Mi dispiacerebbe solo per l’idea, che mi par buona, più che altra vicina alla verità ignota ; in quanto a me, personalmente, ho l’orgoglio dei monomani, che in generale si preccupano solo della propria approvazione.

Addio, caro Alfred ; sii più allegro ! Alla tua età la vita è bella, se non si sciupa apposta. Ama, respira la grande aria di coteste montagne, prendi un poco di ferro, esercita i muscoli ; questo è il regime per conquistare la gioia ; la buona e benefica gioia che ti augura

il tuo Rossi.

IISG, fonds Giovanni Rossi. Cette lettre n’a pas été reproduite par Sanftleben dans le recueil de 1897, *Utopie und Experiment*. Elle a été publiée, traduite en allemand, dans la réédition de l’ouvrage de Sanftleben : ROSSI, Giovanni, *Utopie und Experiment*, Berlin, Karin Kramer Verlag, 1979, p. XLI-XLVI.

ANNEXE 3 : RAPPORT DU CONSUL ITALIEN A SÃO PAULO, EDOARDO COMPANS DE BRICHANTEAU, SUR LES ANARCHISTES PRESENTS DANS CET ÉTAT EN 1894

S. Paulo, 28 marzo 1894

Eccellenza,

Il primo nucleo di anarchici comparso nel Brasile fu nello Stato di San Paolo nel 1891, e disgraziatamente si compone esclusivamente di italiani. Sembra che i caporioni siano stati spediti nel Brasile dal R° Governo stesso dopo i dolorosi fatti del 1° Maggio in Roma e fu scelto da essi lo Stato di San Paolo come il più adatto alla propagazione delle loro idee siccome quello che offriva un vasto campo d'azione trovandosi in questo Stato la maggior colonia (500 000) italiana su di un'estensione di territorio relativamente ristretta.

A capo di quella funesta associazione si trovano i seguenti individui :

Alcibiade Bertolotti da Modena processato varie volte in Italia come anarchico.

Vezzani Giovanni da Parma pittore processato in Italia come appartenente ad associazione di malfattori, direttore qui del giornale anarchico "l'Asino".

Rotellini Vitaliano da Roma tipografo, espulso dalle società anarchiche di Roma a Milano per aver fatto arrrestare dalla Polizia alcuni anarchici. Qui è direttore del giornaletto anarchico-socialista "il Fanfulla".

Rangoni Domenico da Modena condannato a 5 anni di reclusione a Medicina presso Bologna per appropriazione indebita di oltre 200 mila franchi. È qui direttore del giornale socialista "il Lavoro".

E molti altri di minore importanza come gli anarchici Massanaro, Botti, Aniceto Masone, Castellano, Gastaldetti, Bonocore, Alpinolo, i quali aiutati, non so come, poterono far comparire tre giornaletti anarchici trovando degli aderenti ed ultimamente, in seguito dei moti di Siciliani della Lunigiana [*sic*], i detti giornali riuscirono a raccogliere una certa somma "per aiutare i fratelli anarchici vittime del piombo monarchico-borghese."

Gli anarchici dopo aver protestato nei loro giornali contro la festa promossa da questo R° Consolato in occasione del genetliaco di S.M., che essi chiamano "Ranieri di Carignano", fecero il 15 marzo una commemorazione della Comune di Parigi e si sta lavorando per affermare le loro idee forse anche materialmente pel 1° Maggio p.v. non volendo forse mostrarsi meno zelanti dei compagni lasciati in Europa.

Se si trattasse di pochi anarchici scacciati dall'Italia nel vastissimo Brasile, ove non trovando aderenza e terreno propizio per la propagazione delle loro idee, non potessero recare danno alcuno ai nostri connazionali, mi sarei astenuto di redigere questo rapporto, ma così non è poiché se v'è paese all'estero in cui sia più dannoso per noi l'anarchia, è certamente S. Paolo ove si trova maggior numero d'Italiani che in qualunque altro Stato dell'America compresa la repubblica argentina. Il Brasile ed in particolar modo lo Stato

di S. Paolo dopo aver provata, con poco risultato, l'emigrazione portoghese, spagnuola [mot illisible], austriaca e polacca, preferì l'italiana come la più seria , la più lavoratrice e la più propria ad assimilarsi coll'indole pacifica dei brasiliani, e dopo l'abolizione della schiavitù nel maggio 1889 [*sic*], nello Stato di S. Paolo non si vollero che italiani i quali nella loro grande maggioranza trovarono qui lavoro rimuneratore, un buon clima, ed una relativa agiatezza.

Il carattere temporaneo che ha in questo Stato la nostra immigrazione, costituisce per noi un vantaggio diretto grandissimo poiché è enorme la quantità di denaro spedito ogni giorno in Italia (Vedi rapporto n° delli 25 gennaio scorso) da nostri connazionali i quali dopo 4 o 5 anni ritornano numerosi in patria lasciando il posto ad altri che concorreranno alla loro volta alla prosperità delle loro famiglie rimaste in Italia.

In questa immigrazione spontanea che non costa nulla all'Italia perché fatta venire a spese del governo brasiliano e che contribuisce in modo non indifferente alla prosperità della nostra patria, merita, a mio parer, la simpatia del patrio governo non solamente, ma ancora esige nel nostro interesse, che essa sia conservata nei sentimenti di italianità in cui si trova ; sia validamente protetta contro gli abusi commessi a suo danno dalle autorità brasiliane ; e sia infine preservata dalla propagazione, in mezzo ad essa, delle idee sovversive e funeste dell'anarchia che può arrecare danni irreparibili al paese in cui si trova ed al nostro.

Per mala sorte le idee anarchiche si stanno propagando in città e nelle campagne, or bene il popolo ed i governanti brasiliani d'indole mite ed inconsci del male che può arrecare l'anarchia, alla prima manifestazione seria e materiale dell'obbrobriosa setta si accentuerà una levata di scudi contro l'elemento italiano che pel primo ha portato lo scompiglio nel loro paese, si scacceranno inesorabilmente ed alla cieca gli italiani dallo Stato suscitando seri conflitti e questione internazionali fra i due paesi recando in pari tempo grave danno al nostro paese colla cessazione di una immigrazione proficua e col trovarsi sulle spalle una massa di emigranti senza lavoro ed in parte guastati dalle idee anarchiche-socialiste qui abbracciate.

Non sono pessimista di natura e perciò questo mio rapporto è dettato dall'intimo convincimento che si ha un pericolo per noi in questo Stato, è dal mio dovere di farlo noto a Vostra Eccellenza.

Il tempo stringe è vero ma non tanto da non potervi porre riparo. Le mie relazioni personali col Presidente dello Stato e coi suoi ministri sono tali in questo momento da poter fare pieno assegnamento sulla loro valida e pronta cooperazione per sradicare la mala pianta ottenendo, prima del p.v. maggio, l'espulsione dallo Stato di tutti i caporioni anarchici.

Trattandosi di una grave responsabilità che io assumerei quando agissi senza autorizzazione del R° Governo, così prego Vostra Eccellenza a volermi far conoscere telegraficamente se la mia proposta è stata approvata cioè se posso assicurare formalmente il governo dello Stato che nessun reclamo sarà fatto dal R° Governo circa l'espulsione al 1° Maggio prossimo di tutti i principali anarchici italiani che qui si trovano ; e se sia preferibile che il governo dello Stato li faccia deportare per conto suo al Parà ed alle Amazzoni ove il clima stesso s'incaricherebbe di pronunciare una sentenza inappellabile, o si debba invece spedirli in Italia a disposizione della giustizia punitiva del Regno.

C. de Brichanteau

ASMAE, Serie Politica, b.47.

ANNEXE 4 : DATES DE PARUTION DES PRINCIPAUX JOURNAUX CITES

Primo Maggio 1er mai 1892

Gli Schiavi Bianchi [fin mai-début juin] 1892 (a.I, n°1) - [mars ?] 1893 (interruption de fin juin à octobre 1892)

Fanfulla juin 1893-1er octobre 1965

L'Asino Umano [novembre] 1893 (a.I, n°1) - [avril] 1894

L'Avvenire 18 novembre 1894 (a.I, n°1) - 17 mars 1895 (a.II, n°10).
2e série : 14 juillet 1895 (n°1) - 18 août 1895 (n°3)

L'Operaio 2 février 1896 (a.I, n°1) - 2 ? février 1896 (a.I, n°2)

La Birichina [septembre] 1896 - [avril 1898 ?]

XX Settembre 20 septembre 1897

Ribattiamo il chiodo 26 septembre 1897

Il Risveglio 9 janvier 1898 (a.I, n°1) - 14 mai 1899 (a.II, n°46).
Interruption entre le 11 mai 1898 et le 17-18 juillet 1898.

Avanti ! 20 octobre 1900 (a.I, n°1) - 1904, 1907-1908, 1914-1915, 1919

Il Diritto [mars ?] 1899 - 11 juin 1902 (a.II, n°32)

La Canaglia janvier 1900 (a.I, n°1) - 1er mai 1900 (a.I, n°8)

Palestra Social 1er novembre 1900 (a.I, n°1) - 26 mai 1901 (a.II, n°11)

Un Anniversario. Rivendicazione 29 juillet 1901

La Terza Roma 20 septembre 1901

Germinal 10 février 1902 (a.I, n1) - 13 mars 1904 (a.III, n°4)

O Amigo do Povo 19 avril 1902 (a.I, n°1) - 26 novembre 1904 (a.III, n°63)

La Voz del Destierro 6 janvier 1903

La Rivolta 29 juillet [1903]

La Nuova Gente 20 septembre 1903

La Nuova Gente 1er novembre 1903 (a.I, n°1) - 15 novembre 1903 (a.I, n°2)

La Battaglia [20 ?] juin 1904 (a.I, n°1) - 1er septembre 1912 (a.VIII, n°367)

La Barricata 8 septembre 1912 (a.VIII, n°368) - 17 août 1913 (a.IX della *Battaglia,* n°407) ***Germinal*** 16 mars 1913 (a.I, n°1) - 17 août 1913 (a.I, n°20)

Il Falegname 1er juin 1905 (a.I, n°1) - 9 novembre 1905 (a.I, n°6)

L'Azione Anarchica 19 novembre 1905

A Terra Livre 30 décembre 1905 (a.I, n°1) - 3 septembre 1908 (a.III, n°64)
1er janvier 1910 (a.IV, n°65) - 15 juin 1910 (a.IV, n°73)

Il Libertario 17 octobre 1906 (a.I, n°1) - 1er décembre 1906 (a.I, n°3)

Il Ribelle 1er janvier 1909

La Propaganda Libertaria 12 juillet 1913 (a.1, n°1) - 31 décembre 1914 (a.II, n°21)
Pro-vittime politiche d'Italia 29 juillet 1914

Guerra Sociale 11 septembre 1915 (a.I, n°1) - 20 octobre 1917 (a.III, n°59)

A Plebe 9 juin 1917 (a.I, n°1) - 30 octobre 1917 (a.I, n°19)
7 septembre 1919 (a.III, n°1) - 6 août 1927 (n°257) Interruption entre le 24 juillet 1924 et 12 février 1927.

19 novembre 1932-1935
1er mai 1947 - 1950.
Alba Rossa 26 janvier 1919 (a.I, n°1) - 1er mai 1920 (a.II, n°23)
Interruption entre octobre et mai 1919. 5 octobre 1921 (2e série, a.I, n°4) - 1923 (a.III, n°2) ***Germinal !*** 21 avril 1919 - 11 octobre 1919 (a.I, n°25)

FICHES BIBLIOGRAPHIQUES DES JOURNAUX ANARCHISTES ITALIENS PUBLIÉS AU BRÉSIL

PRIMO MAGGIO

Devise :
Quando un popolo tace innanzi all’oppressione, la sua indifferenza è già il prologo della sua morte. A. R. Parsons
I sofferenti, ecco quelli che fanno la storia del presente e dell’avvenire, mentre i soddisfatti scrivono quella del passato…C. Cafiero
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua do Seminário (Casa Tirolese Mercadino)
Dates de publication : 1er mai 1892
Périodicité : Numéro unique
Directeur : Achille Desantis
Rédacteurs : Ricci B. Alpinolo, Antonio Motta, Francesco Nassò
Format : 32,5 x 41,5.
Numéros disponibles : a.I, n°1, 1 er mai 1892
Lieux : IISG, CSLP (m)

GLI SCHIAVI BIANCHI

Sous-titre : Pubblicazione settimanale
Devise : Parlate di libertà ? Chi è povero è schiavo. La Libertà è il pane sulla tavola **Lieu de publication** : São Paulo
Imprimeur : Pour le n°6, Tip. del Commercio, Rua Marechal Deodoro, n°9 **Dates de publication :** [fin mai-début juin] 1892 (a.I, n°1) - [mars ?] 1893 **Périodicité :** hebdomadaire (interruption de fin juin à octobre 1892)
Directeur : Galileo Botti pour le n°4 et Benedetto Nori pour le n°6
Rédacteurs : Francesco Nassò, Cadegorico, Spartaco
Adresse du journal : Rua Monsenhor Anacleto, 11
Format : Pour le n°4, 27,5 x 40 cm. Pour le n°6, 26,5 x 38 cm

Lieux où le journal a des contacts :

Amparo
Bragança
Casa Branca
Jaù
Jundiai
Mogi das Cruzes
Mogi Mirim
Ribeirão Preto
Rio Claro
Salto d'Itu
Santa Rita do Passo Quatro
Santos
São Carlos do Pinhal
Sorocaba
Taubaté
Tietê
Ubà
Agua do Caxambu (Minas Gerais)
Juiz de Fora (*idem*)
Ouro Preto (*idem*)
Bahia
Paraná
Rio Grande do Sul
Buenos Aires
Italie
France
Espagne

Numéros disponibles : n°4 du 20 juin 1892 et n°6 d'octobre 1892 **Lieux :** IISG, BIR (m), CSLP (m)

L’ASINO UMANO

Sous-titre : Ragliata settimanale illustrata
Devise : Lavorare per vivere e non vivere per lavorare
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Benjamin Oliveira, 54.
Imprimeur : Tip. Hennies Irmão, rua Caixa d’agua, 1
Dates de publication : [novembre] 1893 (a.I, n°1) - [avril] 1894 **Périodicité :** hebdomadaire
Directeur : Augusto Donati
Rédacteurs : Felice Vezzani, Emilio Massardo
Format : 32 x 48 cm
Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Amparo
Jundiai
Ribeirão Preto
São Carlos

Numéros disponibles : n°26 du 11 mars 1894 et n°28 du 25 mars 1894 **Lieux :** IISG, BIR (m), CSLP (m)

L'AVVENIRE

Sous-titre : Esce quando può
Lieu de publication : São Paulo
Imprimeur : Pour la 2e série, Tipografia La Costanza, Montevideo
Adresse du journal : Pour la 1e série, Rua Abolição, 23
Dates de publication : 18 novembre 1894 (a.I, n°1) - 17 mars 1895 (a.II, n°10) 2e série : 14 juillet 1895 (n°1) - 18 août 1895 (n°3)
Périodicité : Irrégulière, quasiment bi-mensuelle
Directeur : Alfredo Casini
Rédacteurs : Giuseppe Consorti, Augusto Donati, Ludovico Tavani
Format : 29 x 41 cm puis 28 x 39 cm à partir du n° 2. Pour la 2e série, 16,8 x 23,5 cm
Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Amparo
Bragança
Campinas
Jaú
Jundiai
Mococa
Piedade
Ribeirão Pires
Santos
Sorocaba
Tietê
Juiz de Fora (Minas Gerais)
Rio de Janeiro
Buenos Aires
Rosario de Santa Fé
New York
Coimbra
Lisbonne
Londres

Numéros disponibles : **a.I,** n°1, 18 novembre 1894, n°2, 2 décembre 1894 n°3, 16 décembre 1894, n°4, 30 décembre 1894
a.II, n°5, 13 janvier 1895, n°6, 27 janvier 1895, n°7, 10 février 1895, n°8, 24 février 1895 n°9, 10 mars 1895, n°10, 17 mars 1895
2e série, n°1, 14 juillet 1895, n°2, 1 août 1895, n°3, 18 août 1895
Lieux : IISG, BIR (m) CSLP (m) (n°1 à 10), IHGB, n°3 de la 2e série

L’OPERAIO

Sous-titre : comunista-anarchico. Si dà gratis. Esce quando può.
Devise :
ART.72. §12 DA CONSTITUIÇÃO DOS ESTADOS UNIDOS DO BRASIL. Em qualquer assunto é livre a manifestação do pensamento pela imprensa, ou pela tribuna, sem dependência de censura, respondendo cada um pelos abusos que cometer nos casos pela forma que a lei determina.
Lieu de publication : São Paulo
Imprimeur : Pour le n°2, Tip. Anarquista, Montevideo
Dates de publication : 2 février 1896 (a.I, n°1) - février 1896 (a.I, n°2).
Date illisible pour le n°2 qui a été publié après le 20 février.
Périodicité : irrégulière
Directeur : A. Ceschi (Augusto Donati)
Format : 16,7 x 23,8 cm. Pour le n°2, 19 x 26 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Buenos Aires
Rosario
Montevideo
Paterson
Paris
Lisbonne
Barcelone
Londres
Tunis

Numéros disponibles : a.I, n°1, 2 février 1896, n°2, ? février 1896
Lieux : IISG, CSLP (m)

LA BIRICHINA

Sous-titre : Poco politica e meno letteraria. Scherza da una domenica all'altra. Finché il padrone mi tiene in casa, che lo potrò pagare.
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua do Seminário, 25 A
Imprimeur : Tip. di Rua do Seminário 25 A
Dates de publication :[septembre] 1896-[avril 1898 ?]
Périodicité : hebdomadaire, paraît le dimanche
Directeur : Olga Beliotti, anagramme de Galileo Botti
Tirage : 3000
Format : 32,5 x 48,5 (n°25)
Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Campinas
Descalvado
Itu
Ribeirão Preto
Rio Claro
São Carlos do Pinhal
Soccorro
Tietê
Sabará (Minas Gerais)

Numéros disponibles : **a.I,** n°13, 13 décembre 1896,
a.II, n°5, 30 mars 1897, n°25, 28 novembre 1897
Lieux : IISG, CSLP (m), BIR (m) pour le n°25. IHGB pour les autres numéros
Remarque : Une nouvelle série de *La Birichina* paraît en 1902 sous la direction d'Alessandro Pini. L'IHGB possède le n°7 du 14 septembre 1902. Le journal tire alors à 5000 exemplaires.

XX SETTEMBRE

Devise : « Veuli feme fè anche sta balossada si. » Vittorio Emanuele
Lieu de publication : São Paulo
Dates de publication : 20 septembre 1897
Périodicité : Numéro unique.
Ce numéro est publié en remplacement de *La Birichina* par un groupe de socialistes résidant à São Paulo.
Rédacteurs : Estevam Estrella, Alfredo Mari, Emilio Massardo, Ausena (trésorier) **Tirage** : 2000
Format : 27 x 38 cm
Lieux : IISG, BIR (m), CSLP (m)

RIBATTIAMO IL CHIODO

Sous-titre : In mancanza della Birichina
Devise : Castigat ridendo mores
Lieu de publication : São Paulo
Dates de publication : 26 septembre 1897
Périodicité : numéro unique. Ce numéro est publié en remplacement de *La Birichina*
Directeur : Galileo Botti
Rédacteurs : Riccardo Doni
Format : 32,5 x 48,5 cm
Lieux : IISG, BIR (m)

IL RISVEGLIO

Sous-titre : À partir du n°18, « Organo comunista-libertario », à partir du n°22, « Organo del partito anarchico », à partir du n°28 (ou 27) « Giornale anarchico », et du n° 40 (ou avant), « Periodico socialista-anarchico ».

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Tip. del *Risveglio*

Adresse du journal : Rua 25 de março, 229-231. À partir du n°18, Rua Sayon Lobato, 8 À partir du n° 30, Rua Conselheiro Belisário, 36

Dates de publication : 9 janvier 1898 (a.I, n°1)-14 mai 1899 (a.II, n°46)

Périodicité : hebdomadaire. Interruption entre le 11 mai 1898 et le 17-18 juillet 1898

Directeur : Alfredo Mari jusqu'au n°17 et Gigi Damiani à partir du n°22

Rédacteurs : Benjamin Mota, Augusto Donati (Ceschi), Gigi Damiani (Fiat et Souvarine), Emilio Massardo, A. Caviola, Emma Zimel, José Prat et José Sarmento Marques

Tirage : 2000 pour le n°44

Format : 27,5 x 42 cm. À partir du n° 18, 22 x 32 cm. À partir du n°28 (ou 27), 27 x 39 cm À partir du n° 40 (ou avant) 32.5 x 49 cm

Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Amparo
Araquari
Boa Esperança
Bragança
Conchas
Conquista
Franca
Frutal
Jundiai
Porto Ferreira
Ribeirão Preto
Sorocaba
Tietê
Uberaba
Uberabinha

Numéros disponibles : **a.I,** n°1, 9 janvier 1898, n°2, 16 janvier 1898, n°3, 23 janvier 1898, n°4, 30 janvier 1898, n°5, 6 février 1898, n°6, 13 février 1898, n°7, 20 février 1898, n°8, 27 février 1898, n°9, 6 mars 1898, n°10, 13 mars 1898, n°11, 20 mars 1898,
n°12, 27 mars 1898, n°13, 3 avril 1898, n°14, 10 avril 1898, n°15, 17 avril 1898,
n°16, 24 avril 1898, Supplément *Primo maggio*, 1er mai 1898, n°17, 11 mai 1898, n°18, 1718 juillet 1898, n°19, 24-25 juillet 1898, n°20, 31 juillet 1898, n°21, 7 août 1898, n°22, 14 août 1898, n°23, 21 août 1898, n°26, 11 septembre 1898, n°28, 9 octobre 1898, n°29, 16 octobre 1898, n°30, 23 octobre 1898, n°31, 30 octobre 1898,
n°32, 6 novembre 1898, n°33, 13 novembre 1898, n°34, 20 novembre 1898,
n°35, 27 novembre 1898
a.II, n°40, 8 janvier 1899, n°44, 5 mars 1899, n°46, 14 mai 1899

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

Remarque : *Il Risveglio* a publié un supplément le 20 septembre 1898. Voir FREITAS, Afonso A. de, *A imprensa periódica de São Paulo desde os seus primórdios em 1823 até 1914,* São Paulo, Tipografia do « Diário oficial », 1915, p. 498.

IL DIRITTO

Sous-titre : « Periodico comunista anarchico. Esce quando può. Si pubblica per sottoscrizione volontaria ». À partir du n°17, « Sae quando pode e se pública por subscripção voluntária ». **Lieu de publication** : Curitiba

Devise : « Da tutti secondo le proprie forze. A ciascuno secondo i proprj bisogni ». À partir du n°17, « De todos segundo as suas forças. A cada um segundo as suas necessidades »

Adresse du journal : Rua Silva Jardim, 60

Dates de publication : [mars ?] 1899-11 juin 1902 (a.II, n°32)

Périodicité : irrégulière

Directeur : Egizio Cini

Rédacteurs : Gigi Damiani, Francisco De Benedittis, Romolo, P. Colli, José Avi, J. Mori, G. Giussi

Tirage : 600 pour le n°28

Format : 24,8 x 34 cm. À partir du n°13 (ou 12), 26 x 34,5 cm. À partir du n°26, 27 x 37 cm Pour le n°32, 27,5 x 38,5 cm

Lieux où le journal a des contacts :

Palmeira
Paranaguá
Porto Amazonas
Ponta Grossa
São Paulo
Ribeirão Preto
Rio de Janeiro
Buenos Aires
Rosario de Santa Fé
Alexandrie (Egypte)
Madrid

Numéros disponibles : **a.I,** n°11, 8 octobre 1899, n°13, 26 novembre 1899, n°14, 25 décembre 1899, n°15, 28 janvier 1900, n°16, 25 février 1900

a.II, n°17, 25 mars 1900, n°18, 1er mai 1900, n°19, 3 juin 1900, n°20, 22 juillet 1900, n°21, 26 août 1900, n°22, 20 septembre 1900, n°23, 10 octobre 1900, n°24, 25 décembre 1900, n°25, 8 avril 1901,

a.III, n°26, 29 septembre 1901, n°27, 11 novembre 1901, n°28, 25 décembre 1901, n°32, 11 juin 1902.

Lieux : IISG, BDIC (m), IHGB (a.I, n°11 et a.III, n°28)

LA CANAGLIA

Sous-titre : Si pubblica per sottoscrizione volontaria
Lieu de publication : Ribeirão Preto
Devise : In noi sta la forza
Imprimeur : Tipografia Giuseppe Siboni e « Risveglio »
Adresse du journal : Caixa do correio, 96
Dates de publication : janvier 1900 (a.I, n°1) - 1er mai 1900 (a.I, n°8)
Périodicité : irrégulière
Directeur : Isidoro Bozzolan
Rédacteurs : Colombo Bertoni, Gigi Damiani, Pietro Fabbri, Giuseppe Siboni, Edoardo Tessarini
Tirage : 500
Format : 25 x 37,5 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Santa Cruz do Rio Pardo São Paulo

Numéros disponibles : a.I, n°4, 25 février 1900
Lieux : IISG, CSLP (m)

Leonardo Bettini donne des renseignements tirés de documents d'archives consultés au Tribunal de Rovigo, la ville natale d'Isidoro Bozzolan. BETTINI, Leonardo, *Bibliografia dell'anarchismo, volume 1, tome 2, Periodici e numeri unici anarchici in lingua italiana pubblicati all'estero, 1872-1971,* Crescita Politica editrice, Florence, 1972, p. 60-61. Un article de *La Canaglia* est reproduit dans *La Battaglia* : « Cos'è la Massoneria (Da *La Canaglia* che si pubblicava in Ribeiro Preto) », *La Battaglia,* n°54, a.II, 15 octobre 1905.

PALESTRA SOCIAL

Sous-titre : Aparece quando pode. Pública-se por subscripção voluntária
Lieu de publication : São Paulo
Devise :
ART.72. §12 DA CONSTITUIÇÃO DOS ESTADOS UNIDOS DO BRASIL. Em qualquer assunto é livre a manifestação do pensamento pela imprensa, ou pela tribuna, sem dependência de censura, respondendo cada um pelos abusos que cometer nos casos pela forma que a lei determinar. Não é permitido o anonimado.
Imprimeur : Tipografia della « Palestra Social »
Adresse du journal : Rua Libero Badarò, 82.
À partir du n°5, Rua Conselheiro Crispiniáno, 19, interno 10
Dates de publication : 1er novembre 1900 (a.I, n°1)-26 mai 1901 (a.II, n°11)
Périodicité : irrégulière
Directeur : Tobia Boni et José P. Aguilar
Rédacteur responsable : Felice Mazzoni. À partir du n°4, Ezzechiello Simoni
Rédacteurs : Angelo Bandoni, A. Lopez, F. Bautista Perez
Tirage : 1000 pour les n°1 et 3, 1500 pour le n°2 et le supplément, 1200 pour les n°4, 5, 6 et 7 **Format** : 29 x 46 cm. À partir du n°2, 20 x 40,5 cm
Pour le supplément du 11 novembre 1900, 17,5 x 27 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Aguas Virtuosas
Amparo
Batatães
Campinas
Guarujá
Jundiai
Ribeirão Preto
Santos
São João da Bocaina
Santa Cruz das Palmeiras
Tietê
Uberaba
Rio de janeiro
Buenos Aires
New York
Paterson
Florence
Sienne
Londres
Bordeaux

Numéros disponibles : **a.I,** n°1, 4 novembre 1900, n°2, 2 décembre 1900 n°3, 3 décembre 1900

a.II, n°4, 12 janvier 1901, n°5, 2 février 1901, n°6, 24 février 1901, n°7, 10 mars 1901 n°8, 17 mars 1901, n°9, 31 mars 1901, n°10, 1° mai 1901, n°11, 26 mai 1901 **Lieux** : IISG, BDIC (m)

UN ANNIVERSARIO. RIVENDICAZIONE

Lieu de publication : Belém (Pará)
Devise :
Le penne vendute guadagnano il denaro glorificando i carnefici, gli anarchici invece sono perseguitati per difendere gli oppressi e gli sfruttati. Élisée Reclus
I sofferenti scrivono la storia del presente e dell’avvenire ; i soddisfatti scrivono quella del passato. Carlo Cafiero
Dates de publication : 29 juillet 1901
Périodicité : numéro unique
Directeur : Guglielmo Marrocco
Format : 32,5 x 46,7 cm
Numéros disponibles : 29 juillet 1901
Lieux : IISG, CSLP (m)

LA TERZA ROMA

Sous-titre : Pubblicazione a cura del Gruppo S. A. « Pensiero e azione » **Devise** :
Maledetta la patria de le miseri plebi
matrigna infame,
bollata in fronte dallo stigma tragico
dei morenti di fame. Pietro Gori
Il pensiero per sollevar i deboli, la dinamite per abbattere i potenti.
Paolo Schicchi
Lieu de publication : São Paulo
Dates de publication : 20 septembre 1901
Périodicité : numéro unique
Rédacteurs : Gigi Damiani, Augusto Donati, Ezzechiello Simoni **Tirage** : 2000
Format : 33,5 x 49 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Amparo
Campinas
Ribeirão Preto
Santos
Rio de Janeiro
Buenos Aires
Roma
Mantova
Messina

Lieux : IISG, CSLP (m)

GERMINAL !

Sous-titre : « Organo socialista-anarchico edito a cura del Circolo educativo libertario Germinal »

À partir du n° 1, a.III, « Periodico libertario ».

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Tip. A. Schettini, Rua da Glória, 95

Adresse du journal : Rua Solon, 68. À partir du n°15, Rua dos Imigrantes

À partir du n°1, a.III, Rua Júlio Conceição, 74

Dates de publication : 10 février 1902 (a.I, n°1)-13 mars 1904 (a.III, n°4)

Le journal connaît une interruption en 1903. Un numéro paraît en mai, un supplément paraît en juillet 1903 et un autre supplément était annoncé pour le 20 septembre 1903.

Périodicité : irrégulière jusqu'au n°3 « Esce quando può »

Bi-mensuelle jusqu'au n°4, a.II « Publicazione quindicinale ». À nouveau irrégulière à partir du n°1, a.III, puis bimensuelle à partie du n°2, a.III

Directeur : Angelo Bandoni, puis Duilio Bernardoni à partir du n°11

À nouveau Angelo Bandoni à partir du n°1, a.III

Rédacteurs : Giulio Sorelli, Gugliemo Marrocco

Format : 32,5 x 49 cm

Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Campinas
Jundiai
Piracicaba
Ribeirãozinho
Santos
São João de Boa Vista
São José do Rio Pardo
São Roque
Sorocaba
Juiz de Fora
Rio de Janeiro
Palmeira
Cuiabá (Mato Grosso)
Porto Alegre
Maranhão
Buenos Aires
Bahia Blanca
Chicago
Paterson
Lisbonne
Valence (Espagne)
Paris
Gênes
La Spezia

Numéros disponibles : **a.I,** n°1, 10 février 1902, n°2, 1er mars 1902, n°3, 15 mars 1902, n°4, 5 avril 1902, n°5, 1er mai 1902, n°6, 16 mai 1902, n°7, 31 mai 1902, n°8, 15 juin 1902, n°9, 30 juin 1902, n°10, 13 juillet 1902, n°11, 26 juillet 1902, n°12, 9 août 1902, n°13, 23 août 1902, n°14, 6 septembre 1902, n°15, 20 septembre 1902, n°16, 4 octobre 1902, supplément au n°16 (voir *La Gogna),* n°17, 18 octobre 1902, n°18, 1er novembre 1902, n°20, 29 novembre 1902, n°21, 13 décembre 1902

a.II, n°1, 31 janvier 1903, n°2, 14 février 1903, n°3, 28 février 1903, n°4, 21 mars 1903 **a.III,** n°1, 24 janvier 1904, n°2, 21 février 1904, n°3, 13 mars 1904

Lieux : IISG, CSLP (m), BDIC (m). La BDIC possède aussi les originaux de *Germinal* excepté les n°2, 4, 5, 6, 7, 9, 11, 15, 16, 19, a. I, les n°2, 4, 5, 6, a.II et les n°2 et 3, a.III

LA GOGNA

Sous-titre : Supplemento al n°16 del 4 ottobre del periodico libertario « Germinal »
Lieu de publication : São Paulo
Imprimeur : Tip. F. A. Schettini, Rua da Glória, 95
Dates de publication : 4 octobre 1902
Périodicité : numéro unique
Directeur : Duilio Bernardoni
Rédacteurs : Angelo Bandoni
Format : 33 x48,8 cm
Lieux : IISG (avec le journal *Germinal)*

LA VOZ DEL DESTIERRO

Lieu de publication : São Paulo
Devise : Oid mortales el grito sagrado : Libertad, libertad, libertad. (Palabras del *Himno argentino)*
Adresse du journal : AMIGO DO POVO, Rua Guilherme Maw, 38 **Dates de publication** : 6 janvier 1903
Périodicité : Numéro unique
Rédacteurs : Neno Vasco
Format : 39 x 54 cm
Lieux : IISG

LA RIVOLTA

Sous-titre : Numero unico pubblicato a cura di alcuni anarchici residenti in S. Paulo
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Taipu, 5
Dates de publication : 29 juillet [1903]
Périodicité : Numéro unique. En remplacement de *Germinal*
Directeur : Duilio Bernardoni
Rédacteurs : Alessandro Cerchiai, G. Del Bianco, Sandri
Format : 34,8 x 51,8 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Piracicaba San Francisco

Lieux : IISG, BDIC, (m), CSLP (m)

LA NUOVA GENTE

Sous-titre : Pubblicato a cura del gruppo anarchico « La Propaganda »
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Capitão Salomão 48A
Dates de publication : 20 septembre 1903
Périodicité : numéro unique
Directeur : Alberto Sandri
Rédacteurs : Duilio Bernardoni, Alessandro Cerchiai, Carmelinda de Andrade, Matilde Magrassi, Angelo Magnacavallo, Benjamin Mota, Juan Bautista Perez, Ubaldo Rossi, Zuy d'Ulmha, Neno Vasco
Tirage : 2000
Format : 35,5 x 49 cm
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

LA NUOVA GENTE

Sous-titre : Periodico bimensile
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Beco da fábrica, 5
Dates de publication : 1er novembre 1903 (a.I, n°1)-15 novembre 1903 (a.I, n°2)
Périodicité : publication bimensuelle
Directeur : Luigi Magrassi
Rédacteurs : Giulio Sorelli, Neno Vasco, Benjamin Mota, Matilde Magrassi, Zuy d'Ulmha, Filodemi
Tirage : 1300 pour le n°2
Format : 33 x 50 cm
Lieux où le journal a des contacts : Palmeira
Numéros disponibles : a.I, n°1, 1er novembre 1903, n°2, 15 novembre 1903
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m), IHGB possède uniquement le n°2

LA BATTAGLIA

Sous-titre : À partir du n°58 (ou l'un des trois numéros précédents) « Periodico settimanale anarchico ». Pour le n°359, « Periodico rivoluzionario anarchico »

Lieu de publication : São Paulo

Imprimeur : Tip. Capaci, Susini e C., Rua Conselheiro Nébias, 161

Tip. Social, pour les n°46 et 47, puis Tip. Roma à partir du n°58 (ou l'un des trois numéros précédents). Pour le n°307, Tip. Universal, Rua do Teatro.

Adresse du journal : À partir du n°35 (ou avant), Avenida Tiradentes, 164

À partir du n°62, rua do Lavapès, 279, à partir du n°74, Casella postale 547, à partir du n°310, rua Bonita 70, à partir du n°317, casella postale 134

Dates de publication : [20 ?] juin 1904 (a.I, n°1) - 1er septembre 1912 (a.VIII, n°367)

Périodicité : irrégulière puis hebdomadaire (avant le n°11)

Directeur : Oreste Ristori puis Gigi Damiani à partir du n°336

Rédacteurs : Angelo Bandoni, Duilio Bernardoni, Tobia Boni, Antonio Bossi, Alessandro Cerchiai, Gigi Damiani, Francesco De Paola, Scipione Del Moro, Luca Mascolo, Luigi Moroni, Luigi Puglia, Giulio Sorelli, Pio Spadea, Martino Stanga, Polinice, Physio, Alì, Gracco Fiamma, D. Giannini, Marco Acrate Flamma, Francesco Oro, Badarò

Tirage : 3500 en 1907, 5000 en 1908

Format : n°35, 31 x 48,5 cm. n°36, 33,5 x 48,5 cm. À partir du n°46 (ou avant), 36,5 x 53,5 cm. À partir du n°307, 41,5 x 61 cm. n°352, 47 x 66 cm. À partir du n°353, 41,5 x 63 cm **Lieux où le journal a des contacts** :

Amparo
Araraquara
Araras
Arraial dos Souzas
Avaré
Barra Bonita
Barretos
Barrinha
Batatães
Bauru
Bebedouro
Bicos das Pedras
Boa Esperança
Botucatu
Bragança
Brotas
Campinas
Cándido Rodrigues
Cantatoga
Capim Fino
Cascavel
Conquista

Cordeiro
Córrego Rico
Cosmópolis
Cravinhos
Descalvado
Dobrada
Dourado
Engenheiro Brodowski
Faxina
Fernando Prestes
Franca
Guariba
Guariroba
Guatapará
Guaxupé
Guaiuvira
Ibitinga
Ibitirama
Itapetininga
Itapira
Itatinga
Itupeva
Jaboticabal
Jardinópolis
Jaú
Jundiai
Jurema
Lenções
Limeira
Lindóia
Mococa
Monte Alegre
Monte Alto
Nuporanga
Olhos D'Agua
Osasco
Pederneiras
Piracicaba
Pirajú
Pirassununga
Pitangueiras
Pontegrossa
Ribeirão Preto
Ribeirãozinho
Rincão
Rio Claro
Rio Novo
Rocinha
Salto de Itu
Sant'Anna da Vargem Grande

Santa Cruz das Palmeiras
Santa Ernestina
Santa Euxodia
Santos
São Bernardo
São Carlos do Pinhal
São João da Boa Vista
São Joaquim
São José do Novo Horizonte
São José do Rio Pardo
São Lourenço do Turvo
São Manoel do Paraiso
São Paulo dos Agudos
São Pedro
São Simão
Sarandi
Serra Negra
Sertãozinho
Socorro
Sorocaba
Taquaritinga
Tayuva
Tietê
Torrinha
Vila Americana
Vila Rezende
Visconde do Pinhal
Votorantim
Barbacena
Itanhandu
Juiz de Fora
Monte Santo
Muzambinho
Poços de Caldas
Uberaba
Varginha
Curitiba
Palmeira
São Roque
Petrópolis
Porto Amazonas
Porto Feliz
Rio de Janeiro
Porto Alegre
Santarem
Manaus
Belém
Buenos Aires
Bahia Blanca
Montevideo

Paris
Milan
Florence
Trieste
Lausanne
Berlin

Numéros disponibles : **a.I,** n°2, 26 juin 1904, n°11, 4 septembre 1904, n°12, 11 septembre 1904, n°14, 25 septembre 1904, n°35, 19 mars 1905, n°36, 26 mars 1905, n°37, 2 mai 1905, n°46, 23 juin 1905,

a.II, n°47, 18 juillet 1905, n°50, 27 août 1905, n°51, 3 septembre 1905, n°52, 16 septembre 1905, n°53, 30 septembre 1905, n°54, 15 octobre 1905, n°58, 3 décembre 1905, n°59, 10 décembre 1905, n°60, 17 décembre 1905, n°61, 24 décembre 1905, n°62, 31 décembre 1905,

a.III, n°63, 7 janvier 1906, n°64, 14 janvier 1906, n°65, 21 janvier 1906, n°66, 28 janvier 1906, n°67, 4 février 1906, n°68, 18 février 1906, n°69, 25 février 1906, n°70 , 4 mars 1906, n°71, 11 mars 1906, n°72, 18 mars 1906, n°73, 25 mars 1906, n°74, 1er avril 1906, n°75, 15 avril 1906, n°76, 22 avril 1906, n°77, 29 avril 1906, n°78, 6 mai 1906, n°79, 13 mai 1906, n°80, 20 mai 1906, n°81, 10 juin 1906, n°82, 17 juin 1906, n°83, 24 juin 1906, n°84, 1er juillet 1906, n°85, 8 juillet 1906, n°86, 15 juillet 1906, n°87, 22 juillet 1906, n°88, 29 juillet 1906, n°89, 12 août 1906, n°90, 19 août 1906, n°91, 26 août 1906, n°92, 2 septembre 1906, n°93, 9 septembre 1906, n°94, 16 septembre 1906, n°95, 30 septembre 1906, n°96, 7 octobre 1906, n°97, 17 octobre 1906, n°98, 21 octobre 1906, n°99, 28 octobre 1906, n°100, 11 novembre 1906, n°101, 18 novembre 1906, n°102, 25 novembre 1906, n°103, 2 décembre 1906, n°105, 30 décembre 1906,n°107, 13 janvier 1907, n°108, 20 janvier 1907, n°109, 27 janvier 1908, n°110, 3 février 1907, n°111, 10 février 1907, n°112, 16 février 1907, n°113, 3 mars 1907, n°114, 10 mars 1907, n°115, 17 mars 1907, n°116, 24 mars 1907, n°117, 31 mars 1907, n°118, 14 avril 1907, n°119, 21 avril 1907, n°120, 28 avril 1907, n°121, 5 mai 1907, n°122, 16 mai 1907, n°123, 26 mai 1907, n°124, 2 juin 1907, n°125, 9 juin 1907, n°126, 16 juin 1907, n°128, 7 juillet 1907, n°129, 14 juillet 1907,

a.IV, n°130, 21 juillet 1907, n°131, 28 juillet 1907, n°132, 11 août 1907, n°133, 18 août 1907, n°134, 25 août 1907, n°135, 1er septembre 1907, n°136, 8 septembre 1907, n°137, 15 septembre 1907, n°138, 22 septembre 1907, n°139, 29 septembre 1907, n°140, 6 octobre 1907, n°141, 16 octobre 1907, n°142, 27 octobre 1907, n°143, 3 novembre 1907, n°146, 24 novembre 1907, n°147, 8 décembre 1907, n°148, 15 décembre 1907, n°149, 22 décembre 1907, n°150, 29 décembre 1907, n°151, 5 janvier 1908, n°152, 12 janvier 1908, n°153, 19 janvier 1908, n°154, 26 janvier 1908, n°155, 2 février 1908, n°156, 9 février 1908, n°157, 16 février 1908, n°158, 1er mars 1908, n°159, 8 mars 1908, n°160, 15 mars 1908, n°161, 22 mars 1908, n°162, 29 mars 1908, n°163, 5 avril 1908, n°164, 12 avril 1908, n°165, 22 avril 1908, n°166, 1er mai 1908, n°167, 10 mai 1908, n°168, 17 mai 1908, n°169, 24 mai 1908, n°170, 31 mai 1908, n°171, 7 juin 1908, n°172, 14 juin 1908, n°173, 21 juin 1908, n°174, 5 juillet 1908,

a.V, n°175, 12 juillet 1908, n°176, 19 juillet 1908, n°177, 26 juillet 1908, n°178, 2 août 1908, n°179, 9 août 1908, n°180, 16 août 1908, n°181, 23 août 1908, n°182, 30 août 1908, n°183, 6 septembre 1908, n°184, 13 septembre 1908, n°185, 20 septembre 1908, n°186, 30 septembre 1908, n°187, 11 octobre 1908, n°188, 18 octobre 1908, n°189, 25 octobre 1908, n°190, 1er novembre 1908, n°191, 8 novembre 1908, n°192, 20 novembre 1908, n°193, 29 novembre 1908, n°194, 6 décembre 1908, n°195, 13 décembre 1908, n°196, 20 décembre 1908, n°197, 27 décembre 1908, n°198, 5 janvier 1909, n°199, 10 janvier

1909, n°200, 24 janvier 1909, n°201, 31 janvier 1909, n°202, 7 février 1909, n°203, 14 février 1909, n°204, 21 février 1909, n°205, 28 février 1909, n°206, 7 mars 1909, n°207, 14 mars 1909, n°208, 21 mars 1909, n°209, 28 mars 1909, n°211, 11 avril 1909, n°212, 21 avril 1909, n°213, 2 mai 1909, n°216, 23 mai 1909, n°217, 30 mai 1909, n°218, 13 juin 1909, n°219, 20 juin 1909,

a.VI, n°220, 27 juin 1909, n°221, 4 juillet 1909, n°222, 11 juillet 1909, n°223, 18 juillet 1909, n°224, 29 juillet 1909, n°225, 8 août 1909, n°227, 29 août 1909, n°228, 5 septembre 1909, n°229, 19 septembre 1909, n°230, 26 septembre 1909, n°231, 3 octobre 1909, n°232, 10 octobre 1909, n°233, 17 octobre 1909, n°234, 24 octobre 1909, n°235, 31 octobre 1909, n°236, 7 novembre 1909, n°237, 14 novembre 1909, n°238, 21 novembre 1909, n°239, 28 novembre 1909, n°240, 12 décembre 1909, n°241, 19 décembre 1909, n°242, 26 décembre 1909, n°243, 4 janvier 1910, n°244, 14 janvier 1910, n°245, 23 janvier 1910, n°246, 30 janvier 1910, n°247, 6 février 1910, n°248, 15 février 1910, n°249, 22 février 1910, n°250, 2 mars 1910, n°251, 15 mars 1910, n°253, 27 mars 1910, n°254, 10 avril 1910, n°255, 16 avril 1910, n°256, 26 avril 1910, n°257, 3 mai 1910, n°258, 14 mai 1910, n°259, 21 mai 1910, n°260, 29 mai 1910, n°261, 5 juin 1910, n°262, 12 juin 1910, n°263, 19 juin 1910,

a.VII, n°264, 26 juin 1910, n°265, 10 juillet 1910, n°266, 24 juillet 1910, n°267, 31 juillet 1910, n°268, 9 août 1910, n°269, 18 août 1910, n°270, 28 août 1910, n°271, 4 septembre 1910, n°272, 11 septembre 1910, n°273, 18 septembre 1910, n°274, 23 septembre 1910, n°275, 2 octobre 1910, n°276, 9 octobre 1910, n°277, 21 octobre 1910, n°278, 30 octobre 1910, n°279, 6 novembre 1910, n°280, 13 novembre 1910, n°281, 20 novembre 1910, n°282, 27 novembre 1910, n°283, 4 décembre 1910, n°284, 10 décembre 1910, n°285, 18 décembre 1910, n°286, 25 décembre 1910, n°287, 1er janvier 1911, n°288, 8 janvier 1911, n°289, 15 janvier 1911, n°290, 22 janvier 1911, n°291, 5 février 1911, n°292, 12 février 1911, Edition spéciale du n°292, 17 février 1911, n°293, 19 février 1911, Edition spéciale du n°293, 20 février 1911, n°294, 26 février 1911, n°295, 5 mars 1911, n°296, 12 mars 1911, n°297, 14 mars 1911, n°298, seconde édition, 22 mars 1911, n°299, 26 mars 1911, n°300, 2 avril 1911, n°301, 9 avril 1911, n°302, 16 avril 1911, n°304, 30 avril 1911, n°305, 7 mai 1911, n°306, 14 mai 1911, n°307, 28 mai 1911, n°308, 4 juin 1911, n°309, 14 juin 1911,

a.VIII, n°310, 25 juin 1911, n°311, 2 juillet 1911, n°312, 9 juillet 1911, n°313, 16 juillet 1911, n°314, 23 juillet 1911, n°315, 30 juillet 1911, n°316, 6 août 1911, n°317, 13 août 1911, n°318, 20 août 1911, n°319, 27 août 1911, n°320, 3 septembre 1911, n°321, 10 septembre 1911, n°322, 17 septembre 1911, n°323, 24 septembre 1911, n°324, 1er octobre 1911, n°325, 8 octobre 1911, n°326, 15 octobre 1911, n°327, 22 octobre 1911, n°329, 5 novembre 1911, n°330, 12 novembre 1911, n°331, 26 novembre 1911, n°335, 31 décembre 1911, n°336, 7 janvier 1912, n°337, 14 janvier 1912, n°338, 21 janvier 1912, n°339, 28 janvier 1912, n°340, 3 février 1912, n°341, 10 février 1912, n°342, 17 février 1912, n°343, 24 février 1912, n°344, 2 mars 1912, n°345, 9 mars 1912, n°346, 16 mars 1912, n°347, 23 mars 1912, n°348, 30 mars 1912, n°349, 6 avril 1912, n°350, 13 avril 1912, n°351, 20 avril 1912, n°352, 1er mai 1912, n°353, 11 mai 1912, n°354, 18 mai 1912, n°355, 26 mai 1912, n°356, 1er juin 1912, n°357, 15 juin 1912, n°358, 22 juin 1912, n°359, 7 juillet 1912, n°360, 14 juillet 1912, n°361, 21 juillet 1912, n°362, 28 juillet 1912, n°363, 4 août 1912, n°364, 11 août 1912, n°365, 18 août 1912, n°366, 25 août 1912, n°367, 1er septembre 1912. **Lieux** : IISG C'est la collection la plus complète. L'IISG possède aussi la collection de l'AEL sous forme de microfilms positifs. Le n°335 est conservé dans le fonds Ugo Fedeli n°135. Moins complète que celle de l'IISG, la collection de l'AEL contient les n°2, 11, 12, 14, 37, 146, 161, 224, 290, 343 et 344 manquants à l'IISG

L'ASMOB possède uniquement le n°225 manquant à l'IISG. BDIC (m)

BIR (m), CSLP (m) collection de l’IISG

LA BARRICATA

Sous-titre : Periodico anarchico
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Casella postale 1336. À partir du n°389, Casella postale 134
Dates de publication : 8 septembre 1912 (a.VIII, n°368)-17 août 1913 (a.IX, n°407) Le journal continue la numérotation de *La Battaglia*. À partir du n°389, il paraît conjointement avec un journal anarchiste en portugais, *Germinal*
Périodicité : hebdomadaire
Directeur : Gigi Damiani et Alessandro Cerchiai. À partir du n°389, Rodolfo Felipe.
Rédacteurs : Lucifero, Angelo Bandoni, Leão Aymoré, Francesco De Paola, Rodolfo Felipe, Solargeo Livre, Nicola Periziani, Angelo Rizzuto, Giovanni Pardini
Format : 42 x 65 cm. À partir du n°387, 38,5 x 54,5
Lieux où le journal a des contacts :

Araraquara
Atabaia
Barretos
Barrinha
Batatães
Bauru
Bicos das Pedras
Bragança
Brotas
Butantam
Campinas
Campo Largo
Cándido Rodrigues
Capivari
Cordeiro
Cravinhos
Dourado
Faxina
Fernando Prestes
Guaratingueta
Guatapará
Ibaté
Ibitinga
Icoarana
Itajubi
Itapólis
Itararé
Itupeva
Jardinópolis
Jaú

Jundiai
Jurema
Lenções
Matão
Mococa
Pennápolis
Piracicaba
Pirajú
Pirassununga
Pitangueira
Ribeirão Pires
Ribeirão Preto
Ribeirãozinho
Rodrigues Alves
Salto de Itu
Santa Rita
Santos
São Joaquim
São José do Rio Pardo
São Lourenço do Turvo
São Paulo dos Agudos
Serrinha
Sertãozinho
Socorro
Sorocaba
Taquaritinga
Tres Corações
Vila Olímpia
Viradouro
Belo Horizonte
Barbacena
Juiz de Fora
Poços de Caldas
Curitiba
Monetes
São Roque
Porto Amazonas
Rio de Janeiro
Niterói
Porto Alegre
Maceió
Buenos Aires
Montevideo
Genève
Lucques

Numéros disponibles : **a.VIII,** n°368, 8 septembre 1912, n°369, 15 septembre 1912, n°370, 22 septembre 1912, n°371, 29 septembre 1912, n°372, 6 octobre 1912, n°373, 17 octobre 1912, n°374, 24 octobre 1912, n°375, 31 octobre 1912, n°376, 7 novembre 1912,

n°377, 17 novembre 1912, n°378, 28 novembre 1912, n°379, 6 décembre 1912, n°380, 20 décembre 1912, n°381, 28 décembre 1912,

a.IX, n°382, 4 janvier 1913, n°383, 15 janvier 1913, n°384, 26 janvier 1913, n°386, 21 février 1913, n°387, 2 mars 1913, n°388, 8 mars 1913, n°389, 16 mars 1913, n°390, 23 mars 1913, n°391, 30 mars 1913, n°392, 6 avril 1913, n°393, 13 avril 1913, n°394, 20 avril 1913, *Primeiro de Maio,* edição especial do « Germinal » e da « Barricata », 1er mai 1913, n°396, 10 mai 1913, n°397, 17 mai 1913, n°398, 24 mai 1913, n°399, 31 mai 1913, n°400, 8 juin 1913, n°401, 15 juin 1913, n°402, 22 juin 1913, n°403, 29 juin 1913, n°404, 6 juillet 1913, n°405, 13 juillet 1913, n°406, 20 juillet 1913, n°406, 3 août 1913 daté 20 juillet 1913), n°407, 17 août 1913. **Lieux** : IISG, n°368 à384, 386 à 389, 391 à 394, 396 à 407.

ASMOB, n°389 à 407.

BDIC n°406 et 406 et (m) collection ASMOB

CSLP (m), BIR (m) collection IISG

Remarques : Le n°387 paraît avec le chiffre 386 et le n°406 paraît deux fois.

À partir du n°389, et pendant vingt numéros, *La Barricata* paraît conjointement avec *Germinal,* périodique anarchiste en langue portugaise. Dans ce périodique en portugais apparaissent les signatures de Florentino de Carvalho (Primtivo Soares), Rodolfo Felipe, Solargeo Livre, Zeferino Oliva, João Crispim, José Oiticica et Astroglido Pereira.

L’AZIONE ANARCHICA

Sous-titre : Numero unico pubblicato a cura di alcuni Anarchici. Distribuizione gratuita **Lieu de publication** : São Paulo
Adresse du journal : « Gruppo libertario », rua Pedro Vicente 58
Dates de publication : 19 novembre 1905
Périodicité : numéro unique
Rédacteurs : Alessandro Cerchiai, Francesco de Paola, Ateo D’Alba
Format : 34,5 x 52 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Mantova Rio de Janeiro

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

IL LIBERTARIO

Sous-titre : Quindicinale socialista anarchico
Devise : À partir du n°2, « Contro tutte le forme di sfruttamento e di autorità ». « Solcati ancor dal fulmine, pur l'avenir siam noi ».
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Barão de Jaguara, 150
Dates de publication : 17 octobre 1906 (a.I, n°1) - 1er décembre 1906 (a.I, n°3)
Périodicité : irrégulière
Directeur : Giulio Sorelli
Administrateur : Francesco de Paola pour le n°1
Rédacteurs : Gigi Damiani, Filodemi
Format : 32,5 x 47,5 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Antonina
Araraquara
Campinas
Jundiai
Pitangueiras
Ribeirão Pires
Rincão
Sorocaba
Curitiba
Rio de Janeiro
Porto Alegre
Buenos Aires
Rome
Catanzaro

Numéros disponibles : a.I, n°1, 17 octobre 1906, n°2, 6 novembre 1906, n°3, 1er décembre 1906
Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

IL RIBELLE

Sous-titre : Periodico quindicinale libertario
Devise : Dormienti, destatevi ! È l'ora…
A nulla valse la dominazione, perché la rivolta scattò dal cuore. **Lieu de publication** : São Paulo
Adresse du journal : Rua Assembléia 28
Dates de publication : a.I, n°1, 1er janvier 1909
Périodicité : bimensuelle
Directeur : Zeferino Oliva
Rédacteurs : Luigi Cagnetta
Format : 26,5 x 37 cm
Numéros disponibles : a.I, n°1, 1er janvier 1909
Lieux : IISG, BDIC (m)

LA PROPAGANDA LIBERTARIA

Sous-titre : Pubblicazione quindicinale. À partir du n°4, Esce quando può.
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Assumpção, n°36 A. À partir du n°3, Casella postale 1336.
Dates de publication : 12 juillet 1913 (a.1, n°1)-31 décembre 1914 (a.II,n°21)
Interruption entre le 6 juin et le 3 octobre 1914
Périodicité : irrégulière puis bimensuelle
Directeur : Alessandro Cerchiai jusqu'au n°3.
Ensuite Francesco De Paola est administrateur. Puis Gigi Damiani, à partir du n°13
Rédacteurs : Angelo Bandoni, Arsenio Bittencourt, Paolo Buonaspada, Francesco Cianci, Rotea Clava, Martino Stanga, .
Format : 38 x 55 cm. Pour le n°10, 33 x 48 cm
Tirage : 2500 pour le n°1. 3000 pour le n° 2, 3 et 4. 4000 pour le n° du 1er mai
Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Agua Branca
Alto da Serra
Araraquara
Barretos
Bauru
Botucatu
Bragança
Butantam
Caetano
Campinas
Cándido Rodrigues
Cerquilho
Cravinhos
Dobrada
Estação Campo Largo
Estação Tombadouro
Franca
Guariroba
Guaxupé
Ibaté
Igarapava
Itajubi
Itápolis
Jardinópolis
Jau
Jundiai
Lenções
Monte Alto
Piracicaba

Pirassunuga
Pitangueira
Ribeirão Pires
Ribeirão Preto
Salto de Itu
Santos
Santos
São Lourenço do Turvo
Sorocaba
Taquaritinga
Torrinha
Votorantim
Curitiba
Palmeira
Ponta Grossa
Rio Claro
São Roque
Porto Alegre
Porto Amazonas
Rio de Janeiro
Petrópolis
Belo Horizonte
Barbacena
Poços de Caldas

Numéros disponibles : **a.I**, n°1, 12 juillet 1913, n°2, 10 août 1913, n°3, 31 août 1913, n°4, 5 octobre 1913, n°6, 17 décembre 1913, n°7, 1er janvier 1914, n°8, 2 février 1914, n°9, 8 mars 1914, n°10, 1er mai 1914, n°11, 16 mai 1914, n°12, 6 juin 1914,

a.II, n°13, 3 octobre 1914, n°14, 10 octobre 1914, n°15, 24 octobre 1914, n°17, 7 novembre 1914, n°18, 21 novembre 1914, n°20, 19 décembre 1914, n°21, 31 décembre 1914.

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP, (m)

Remarques : Le n°10 est composé de huit pages

PRO-VITTIME POLITICHE D’ITALIA

Sous-titre : Numero unico a cura del comitato
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Ercolano Marinelli, Bar Antártica, Rua Imigrantes 155 **Dates de publication** : 29 juillet 1914
Périodicité : numéro unique
Rédacteurs : Gigi Damiani, Paolo Buonaspada
Format : 38 x 55 cm
Lieux où le journal a des contacts :

Bragança
Franca
Jaú
Taquaratinga
Poços de Caldas
Palmeira
Porto Amazonas (Paraná)

Lieux : IISG, BDIC (m), CSLP (m)

GUERRA SOCIALE

Sous-titre : À partir du n°27, « Periodico anarchico »
À partir du n°55, « Periodico libertario di propaganda rivoluzionaria »
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Casella postale 1336
Dates de publication : 11 septembre 1915 (a.I, n°1)-20 octobre 1917 (a.III, n°59) **Périodicité** : irrégulière
Directeur : Angelo Bandoni. À partir du n°16, Gigi Damiani. Francesco Cianci pour le n°59 **Rédacteurs** : Alessandro Cerchiai, Gigi Damiani, Angelo Bandoni, Paolo Buonaspada, Filodemi, Francesco Cianci, Silvio Antonelli, Crastinus, Rotea Clava, Giulio Bin, Martino Stanga, Vittorio Astolfoni, G. Pardini, Florentino de Carvalho
Format : 38 x 55 cm. À partir du n°18, 33,2 x 48,3 cm. À partir du n°22, 37,5 x 55 cm À partir du n°55, 47 x 65,5 cm
Tirage : Entre 1800 et 2000 pour les n°1 à 22. 2500 pour le n°23. 2500 pour les n°35 à 45 3000 pour les numéros 46 à 48
Lieux où le journal a des contacts :

Agua Branca
Agudos
Alto da Serra
Amparo
Araraquara
Atibaia
Avaré
Barretos
Batatães
Bauru
Bicos das Pedras
Botucatu
Bragança
Campinas
Campos Novos de Paranema
Cándido Rodrigues
Casa Branca
Caxoeira do Itaperim
Cosmópolis
Cravinhos
Descalvado
Dobrada
Franca
Guaranesia
Guararema
Guariroba
Guaxupé

Guayanazes
Ibitirama
Icoarana
Indaiatuba
Igaçaba
Igarapava
Itajubi
Itápolis
Jardinópolis
Jaú
Jundiai
Jurema
Laranjal
Lenções
Matão
Mineiros
Mococa
Monte Azul
Pedreira
Penápolis
Piracicaba
Piratininga
Pitangueira
Ribeirão Claro
Ribeirão Pires
Ribeirão Preto
Rincão
Rio Claro
Santa Adelia
Santa Rita do Passo Quatro
Santa Sofia
Santos
São Bernardo
São Caetano
São Joaquim
São José do Rio Pardo
São Lourenço do Turvo
São Manoel do Paraiso
Socorro
Taquaritinga
Torrinha
Uberaba
Vila Adolfo
Vila Gomes
Votorantim
Poços de Caldas
Vargem
Curitiba
Palmeira
Pontagrossa

São Roque
Porto Amazonas
Rio de Janeiro
Belém
Buenos Aires
Montevideo
Genève

Numéros disponibles : **a.I,** n°1, 11 septembre 1915, n°2, 25 septembre 1915, n°3, 9 octobre 1915, n°4, 23 octobre 1915, n°5, 6 novembre 1915, n°6, 13 novembre 1915, n°8, 27 novembre 1915, n°9, 4 décembre 1915, n°10, 11 décembre 1915,

a.II, n°12, 8 janvier 1916, n°16, 11 mars 1916, n°17, 29 avril 1916, n°18, 20 mai 1916, n°19, 3 juin 1916, n°20, 17 juin 1916, n°21 1er juillet 1916, n°22, 15 juillet 1916, n°23, 29 juillet 1916, n°24, 12 août 1916, n°25, 19 août 1916, n°26, 26 août 1916, n°27, 7 septembre 1916, n°28, 20 septembre 1916, n°29, 30 septembre 1916, n°30, 14 octobre 1916, n°31, 28 octobre 1916, n°32, 4 novembre 1916, n°33, 15 novembre 1916, n°34, 30 novembre 1916, n°35, 14 décembre 1916, n°36, 30 décembre 1916,

a.III, n°37, 13 janvier 1917, n°38, 27 janvier 1917, n°39, 10 février 1917, n°40, 30 février 1917, n°41, 3 mars 1917, n°42, 10 mars 1917, n°43, 24 mars 1917, n°44, 31 mars 1917, n°45, 10 avril 1917, n°46, 1er mai 1917, n°47, 12 mai 1917, n°48, 19 mai 1917, n°49, 26 mai 1917, n°50, 2 juin 1917, n°51, 16 juin 1917, n°52, 23 juin 1917, n°53, 30 juin 1917, n°54, 7 juillet 1917, n°55, 26 juillet 1917, n°56, 11 août 1917, n°57, 26 août 1917, n°58, 8 septembre 1917, n°59, 20 octobre 1917. **Lieux** : IISG, n°1 à 6, 8 à 10, 12, 16 à 29, 31 à 59. BDIC (m)

ASMOB, n°17 à 20, 25, 26, 28-38, 40, 42, 46, 49, 52, 54 à 56. BDIC (m)

ALBA ROSSA

Sous-titre : « Periodico settimanale libertario ». À partir du n°21, « Periodico libertario » **Lieu de publication** : São Paulo

Adresse du journal : Rua da Glória, 168 pour la rédaction

Pour l'administration Rua Bresser, 200. À partir du n°10, C.P. 1336

Dates de publication : 26 janvier 1919 (a.I, n°1) - 1er mai 1920

Interruption entre le 13 octobre 1919 et le 1er mai 1920.

Une deuxième série du journal reparaît en 1921, avec cinq numéros, trois en 1922 et deux en 1923. Deux numéros d'*Alba Rossa* paraissent encore en 1934.

Périodicité : hebdomadaire puis irrégulière

Directeur : Angelo Bandoni jusqu'au n°11. Puis Silvio Antonelli jusqu'au n°19 et Francesco Scudellario pour les derniers numéros

Rédacteurs : Silvio Antonelli, E. Ferreira, C. Borgomini, Francesco Scudellario, A. Benassi, P. Bernardini, L. Lacugna, D. Grimaldi, F. Passetto

Tirage : 1000, 1500 à partir du n°4, 2000 à partir du n°8

Format : 32 x 46 cm. À partir du n°19 (ou avant), 32,5 x 48,5 cm

n°23, 27 x 38

Lieux où le journal a des contacts : ÉTAT DE SÃO PAULO

Agua Branca
Araraquara
Campinas
Candido Rodrigues
Guariroba
Itajubá
Itápolis
Jundiai
Osasco
Pirajú
Pitangueira
Ribeirão Claro
Santa Adelia
São Roque
Sorocaba
Taquaritinga
Palmeira
Rio de Janeiro
Milan

Numéros disponibles : **a.I,** n°1, 26 janvier 1919, n°2, 31 janvier 1919, n°3, 8 février 1919 n°4, 16 février 1919, n°5, 22 février 1919, n°6, 1er mars 1919, n°7, 8 mars 1919

n°8, 15 mars 1919, n°9, 22 mars 1919, n°10, 29 mars 1919, n°11, 3 avril 1919

n°12, 12 avril 1919, n°13, 19 avril 1919, n°14, 1er mai 1919, n°15, 10 mai 1919

n°19, 20 juillet 1919, n°20, 5 août 1919, n°21, 30 août 1919, n°22, 13 octobre 1919, **a.II,** n°23, 1er mai 1920,

2e série, a.I, n°4, 5 octobre 1921, n°5, 19 novembre 1921
a.II, n°1, 10 janvier 1922, n°2, 1922, n°3 ,1922
a.III, n°1, 1923, n°2, 1923
Lieux : ASMOB, n°1 à 15, 19 à 21 de 1919, n°4 et 5 de 1921 et n°1 de 1922. BDIC (m) IISG, n°7, 9 et 21 de 1919, n°23 de 1920, n°1 de 1922
AEL, n°2 à 7, 9 à 22 de 1919, n°23 de 1920, n°1 à 4 de 1921, n°1 à 2 de 1922, n°1 et 2 de 1923, n°1 et 2 de 1934. IISG (m)

GERMINAL !

Sous-titre : Periodico settimanale libertario
Lieu de publication : São Paulo
Adresse du journal : Rua Bresser, 200
Dates de publication : 21 avril 1919-11 octobre 1919
Périodicité : hebdomadaire
Directeur : Angelo Bandoni
Rédacteurs : Finetti Acquaviva, Italus, Iron, Uranus, Brigidus, Aladino, Il vecchio della montagna, A. P. C.
Lieux où le journal a des contacts :

Araquari
Bauru
Bragança
Catanduva
Dobrada
Engenheiro Schmidt
Jardinópolis
Jundiai
Jurema
Matão
Piracicaba
Ribeirão Claro
Santa Adelia
São João da Ariranha
São Lourenço do Turvo
Sorocaba
Torrinha
Palmeira
Poços de Caldas

Numéros disponibles : **a.I,** n°5, 17 mai 1919, n°7, 31 mai 1919, n°8, 7 juin 1919 n°10, 21 juin 1919, n°11, 28 juin 1919, n°13, 12 juillet 1919, n°14, 19 juillet 1919 n°16, 2 août 1919, n°17, 9 août 1919, n°18, 16 août 1919, n°20, 29 août 1919
n°21, 6 septembre 1919, n°22, 13 septembre 1919, n°24, 4 octobre 1919
n°25, 11 octobre 1919.
Lieux : AEL, IISG (m)

Résumé

Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil 1890-1920

De nombreux militants anarchistes ont été entraînés dans la vague d'émigration italienne au Brésil à la fin du XIXe siècle. L'expérience de la colonie Cecilia, fondée par Giovanni Rossi au Paraná en 1890 est la première manifestation de cette présence anarchiste. Mais c'est à São Paulo que les anarchistes italiens ont essentiellement développé leurs activités, en particulier dans le domaine de la presse. Entre 1890 et 1920, ont paru une trentaine de journaux anarchistes rédigés en italien, numéros uniques et périodiques à la publication irrégulière, mais aussi hebdomadaires qui ont suivi les événements italiens et brésiliens pendant plusieurs années. L'étude de ces journaux met en relief un aspect de l'émigration italienne au Brésil et permet d'évaluer la contribution des Italiens à la naissance du mouvement ouvrier brésilien.

Abstract

Italians in the Brazilian anarchist mouvement 1890-1920

Numerous anarchist militants were carried along with the flow of Italians immigrants to Brazil at the end of the nineteenth century. The experiment of the Colonia Cecilia, founded by Giovanni Rossi in the State of Paraná in 1890, was the first demonstration of this anarchist presence. But it was in São Paulo that the Italian anarchists were especially active, particularly in the press. Between 1890 and 1920, some thirty Italian-language anarchist newspapers were published : special issues and periodicals with irregular circulation as well as weeklies that tracked Italian and Brazilian current events over the course of several years. The study of these publications highlights one aspect of the Italian immigration to Brazil and allows one to evaluate the Italian contribution to the birth of the labor movement in Brazil. Mots-clés : Émigration Italie Brésil presse anarchisme Mouvement ouvrier Colonie Cecilia

Bibliothèque anarchiste

Isabelle Felici
Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil 1890-1920
1994

extrait le 10 novembre 2026 d'*HAL Science* ; thèse de doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, sous la direction de Mario Fusco et Jean-Charles Vegliante, 1994 (version remaniée de 2016)

bibliotheque-anarchiste.com